Histoire des croisades ... par M. Michaud, de l'Académie française. ... Tome premier sixième Deuxième partie contenant l'histoire des seconde et troisième croisades; par m. Michaud ... avec une carte des états chrétiens en Asie, et le plan de Ptolémaïs

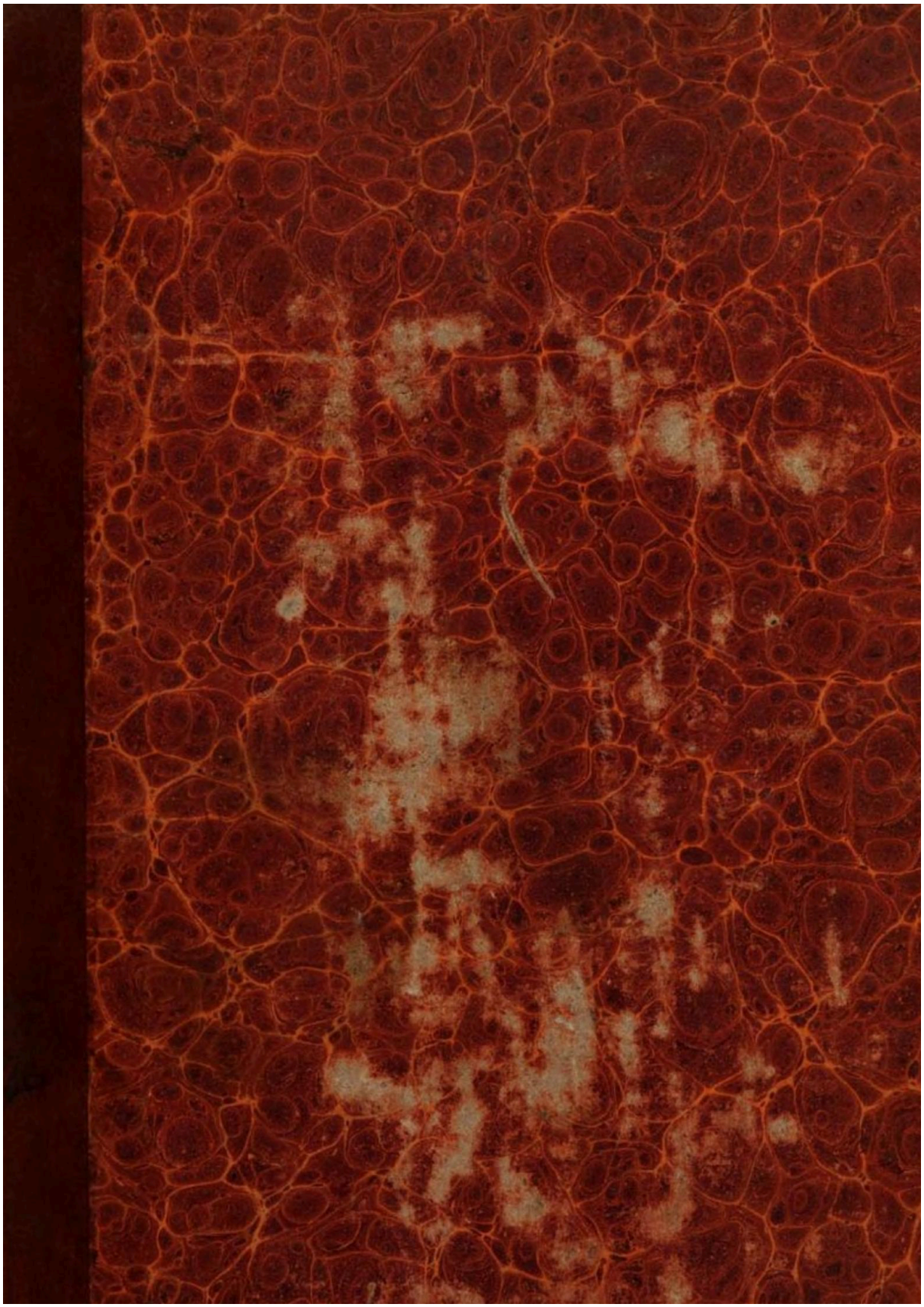
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

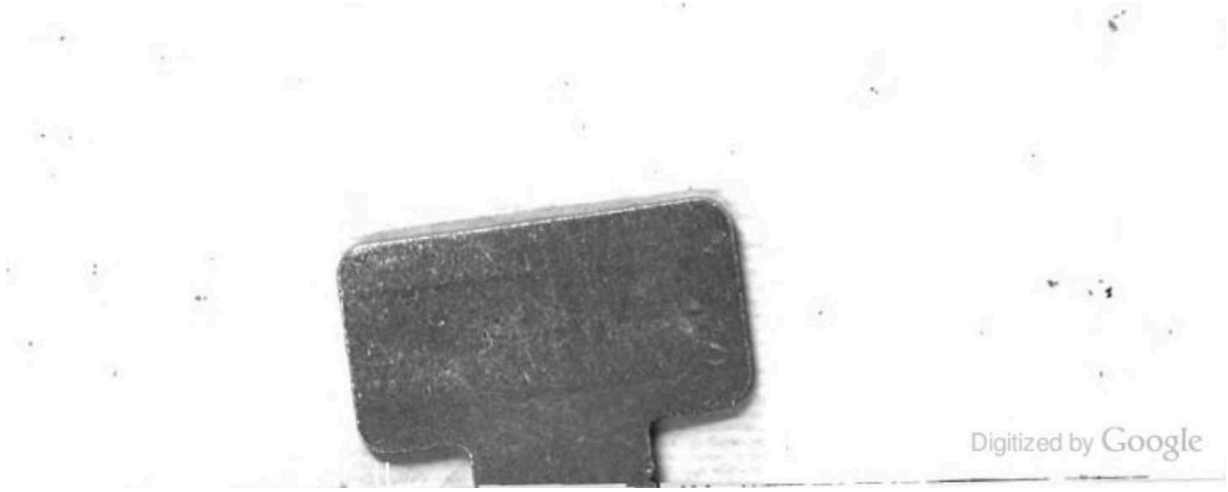
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

V ■



The text on this page is estimated to be only 17.89% accurate

1 BIBülOTECA DELiLlA R. CASA IN NAPOLl J I



A r) ‘«.11^ Digilized by Google

Part-X-92

Digitized by Google

HISTOIRE <’ 1 DES CROISADES. DEUXIÈME PARTIE.
Digitized by Google

HISTOIRE
DES CROISADES.

DEUXIÈME PARTIE.

The text on this page is estimated to be only 10.36% accurate

lUPRIMtnK' ANTIl». BOUClir.R, BUE DES BONS-ENFAN5, N<>. 34Digitized by (Soogle

IMPRIMERIE ANTHe. BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANS, No. 34.

HISTOIRE DES CROISADES, J ’ DEUXIÈME PARTIE , ' ' * • t • CONTENA?fT ' ^ / • ♦ i ^ . L’HISTOIRE DES SECONDE ET TROISIÈME CROISADES; , PAR M. MIGHAUD, , AVEC infB CAKTE DES i£tATS CRRélIESS EN ASIE , ET EE ELAN DE FTOLénAÏS. I QUATRIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTEE. TOME SECOND. A PARIS, • CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRÉ, PEAGE DES VICTOIRES , N«. 3; ET au*dépôt de l’auteur, rue gît-le-coeur , S“, 10 ' VWMWMWMW iSa.'ï.. Digitized by Google

3692235

HISTOIRE
DES CROISADES,

DEUXIÈME PARTIE

CONTENANT

L'HISTOIRE DES SECONDE ET TROISIÈME CROISADES;

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC UNE CARTE DES ÉTATS CHRÉTIENS EN ASIE, ET LE PLAN DE PTOLÉMAÏS.

QUATRIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3;

ET AU DÉPÔT DE L'AUTEUR, RUE GÎT-LE-COEUR, N°. 10

1825.

Digitized by Google

f V HISTOIRE DES CROISADES. LIVRE V. t NoüS avons raconté les misères et les travaux des 1099 premiers croisés; nous allons parler maintenant du de J.-C. royaume qui dut sa naissance à leurs victoires, et dont les périls armèrent tant de fois les peuples de la chrétienté. Après le récit d'une guerre pleine d'aventures ét de prodiges, les progrès de cet empire chrétien que la guerre même avait fondé, peuvent encore exciter la curiosité et la surprise. Qui ne s'étonnerait point en effet de voir deux ou trois cents chevaliers , restes glorieux des armées chrétienne» (i), suffire à la défense miraculeuse des (i) Foulclier de Chartres sclivre à des réflexions plus pieuse» que politiques sur l'état où se trouvaient alors ces trois oents chevaliers , glorieux déhris des arméesde l'Occident. (Voyez Biblioth. des Croisades, tom. I, pag. 92.) On peut consulter , siu" les services militaires du royaume de Jérusalem , l'éclaircissement (B), à la fin de ce volume. Il paraît que Godefroy lui-même avait permis à beaucoup de pèlerins de retourner dans leur patrie. Plurinia peregrùiorum multitudo ad terram cognationis suas , ex illins consensu et licencid reversa est. (Alhcrt AquensiS; lih. vi, §. 87.) TOM. II. ' I Digitized by Google

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE V.

Nous avons raconté les misères et les travaux des premiers croisés; nous allons parler maintenant du royaume qui dut sa naissance à leurs victoires, et dont les périls armèrent tant de fois les peuples de la chrétienté. Après le récit d'une guerre pleine d'aventures et de prodiges, les progrès de cet empire chrétien que la guerre même avait fondé, peuvent encore exciter la curiosité et la surprise. Qui ne s'étonnerait point en effet de voir deux ou trois cents chevaliers, restes glorieux des armées chrétiennes (1), suffire à la défense miraculeuse des 1099 de J.-C.

(1) Foulcher de Chartres se livre à des réflexions plus pieuses que politiques sur l'état où se trouvaient alors ces trois cents chevaliers, glorieux débris des armées de l'Occident. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 92.) On peut consulter, sur les services militaires du royaume de Jérusalem, l'éclaircissement (B), à la fin de ce volume. Il paraît que Godefroy lui-même avait permis à beaucoup de pélerins de retourner dans leur patrie. *Plurima peregrinorum multitudo ad terram cognationis suæ, ex illius consensu et licenciâ reversa est.* (Albert Aquensis, lib. VI, §. 37.)

1 niSTOlRB DES CROISADES. ®9tt P’f®^****** villes où tout l’Occident armé avait planté la croix et les étendards de Jésus-Christ? Au milieu de cette grande révolution qui ébranle tout-à-coup l’Europe et l’Asie, quel spectacle dans l’histoire que celui d’un peuple nouveau , jeté comme par la tempête sur une terre étrangère, souvent troublé au dedans, toujours menacé au dehors, s’élevant au milieu de ses propres discordes, et portant la terreur chez des nations voisines qui le surpassaient en puissance? (i) Le pays dans lequel venaient de s’établir les croisés, et que les souvenirs de la religion et de l’histoire rendaient cher aux peuples de l’Occident, f formait, dans l’antiquité, le royaume de Juda et d’Israël. Lorsque cette contrée fut soumise aux aigles romaines , ses nouveaux maîtres ajoutèrent au nom que lui avaient donné les Juifs, celui de Palestine, ou pays des Palestins (2). Elle avait (i) Ce cinquième livre est celui qui nous a été leplus dif> ficile à faire , soit pour les nombreuses recherches qu’il ndcéssitait, soit pour l’ensemble qu’il fallait établir dans le récit de faits et de détails qui n’ont pas un grand intérêt par eux-mêmes , qu’il n’est pas aisé de lier entre eux, et dont la multitude éparse dans les chroniques nous représente en quelque sorte un miroir brisé en mille pièces. Nous ne nous flattons pas d’avoir vaincu toutes les difficultés : nous avons principalement consulté Foulcher de Chartres, Albert d’Aix, Guillaume de Tyr, Orderic Vital, et les auteurs arabes qui ont parlé de cette époque. (a) Sur l’état physique et moral de la Palestine, après la conquête des Romains, çonsultez Josèphe, de Belle judcüco, Jib. I, en le comparant avec Tacite (histor. , lib. v). Pour » '1 • Digitized by Google

1099 provinces et des villes où tout l'Occident armé avait planté la croix et les étendards de Jésus-Christ? Au milieu de cette grande révolution qui ébranle tout-à-coup l'Europe et l'Asie, quel spectacle dans l'histoire que celui d'un peuple nouveau, jeté comme par la tempête sur une terre étrangère, souvent troublé au dedans, toujours menacé au dehors, s'élevant au milieu de ses propres discordes, et portant la terreur chez des nations voisines qui le surpassaient en puissance? (1)

Le pays dans lequel venaient de s'établir les croisés, et que les souvenirs de la religion et de l'histoire rendaient cher aux peuples de l'Occident, formait, dans l'antiquité, le royaume de Juda et d'Israël. Lorsque cette contrée fut soumise aux aigles romaines, ses nouveaux maîtres ajoutèrent au nom que lui avaient donné les Juifs, celui de Palestine, ou pays des Palestins (2). Elle avait

---

(1) Ce cinquième livre est celui qui nous a été le plus difficile à faire, soit pour les nombreuses recherches qu'il nécessitait, soit pour l'ensemble qu'il fallait établir dans le récit de faits et de détails qui n'ont pas un grand intérêt par eux-mêmes, qu'il n'est pas aisé de lier entre eux, et dont la multitude éparse dans les chroniques nous représente en quelque sorte un miroir brisé en mille pièces. Nous ne nous flattons pas d'avoir vaincu toutes les difficultés : nous avons principalement consulté Foulcher de Chartres, Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, Orderic Vital, et les auteurs arabes qui ont parlé de cette époque.

(2) Sur l'état physique et moral de la Palestine, après la conquête des Romains, consultez Josèphe, *de Bello judaïco*, lib. 1, en le comparant avec Tacite (*histor.*, lib. v). Pour

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

Digitized'by Go<§le E TA fobmÉ lE. nOISADES.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ETAASIE.

FORME ROISADES.



LIVRE V. • 3 pour limites, au midi et à l’orient, les déserts de 1099 l’Arabie et ceux de l’Idumée. Elle était bornée à l’occident par la Méditerranée , au nord par les montagne» du Liban qui la séparent delà Syrie. Au'tenips des croisades, comme aujourd’hui, une grande partie du sol de la Palestine, où s’élè-/ vent les mo-ntagnes arides de Sion, d’Hébron, d’Hébal , de Gelboë , présentait l’aspect d’une terre sur laquelle étaient tombées les malédictions du ciel. Cette terre , autrefois donnée au peuple élu de Dieu, avait plusieurs fois changé d’iiabitansj toutes les sectes, toutes les dynasties musulmanes s’en étaient disputé la possession les armes à la mairïj les révolutions et la guerre avaient amoncelé les ruines dans sa capitale et dans*' la plupart de ses provinces; les idées religieuses des peuples musulmans et des peuples chrétiens semblaient seules donner quelque prix à la conquête de la Judée; l’histoire cependant doit se défendre de l’exagération avec laquelle certains voyageurs ont parlé de la stérilité de.ee rtialheureux pays. Au milieu des fléaux qui, depuis plusieurs siècles, désolaient les provinces de la Palestine , on pouvait le temps des Croisades , on peut voir dans la Bibliothèque , t. ler.^p. i36, J ^4 et suiv., les descriptions pleines d’intérêt de Jacques de Vitry et de Guillaume de Tyr. Ces deux auteurs parlent des- différentes sectes et des dynasties musulmanes qui se disputèrent la possession de ces contrées. L’abhé Guénée a savamrAent disserté sur l’état de la TerreSainte. {Mémoire de V Acadetuie des Inscriptions, tom. 5o.) Digiiized by Google

pour limites, au midi et à l'orient, les déserts de 1099
l'Arabie et ceux de l'Idumée. Elle était bornée à l'occident par la Méditerranée, au nord par les montagnes du Liban qui la séparent de la Syrie.

Au temps des croisades, comme aujourd'hui, une grande partie du sol de la Palestine, où s'élèvent les montagnes arides de Sion, d'Hébron, d'Hébal, de Gelboë, présentait l'aspect d'une terre sur laquelle étaient tombées les malédictions du ciel. Cette terre, autrefois donnée au peuple élu de Dieu, avait plusieurs fois changé d'habitans; toutes les sectes, toutes les dynasties musulmanes s'en étaient disputé la possession les armes à la main; les révolutions et la guerre avaient amoncelé les ruines dans sa capitale et dans la plupart de ses provinces; les idées religieuses des peuples musulmans et des peuples chrétiens semblaient seules donner quelque prix à la conquête de la Judée; l'histoire cependant doit se défendre de l'exagération avec laquelle certains voyageurs ont parlé de la stérilité de ce malheureux pays. Au milieu des fléaux qui, depuis plusieurs siècles, désolaient les provinces de la Palestine, on pouvait

---

le temps des Croisades, on peut voir dans la *Bibliothèque*, t. Ier., p. 136, 174 et suiv., les descriptions pleines d'intérêt de Jacques de Vitry et de Guillaume de Tyr. Ces deux auteurs parlent des différentes sectes et des dynasties musulmanes qui se disputèrent la possession de ces contrées. L'abbé Guénée a savamment disserté sur l'état de la Terre-Sainte. (*Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, tom. 30.)

 retrouver quelques traces de son ancienne splendeur. Les rives du lac de Galilée et du Joui’dain, quelques vallées arrosées par le Besor , l’Arnon et le Jaboc ; les plaines voisines de la mer que la guerre n’avait point ravagées , rappelaient encore par leur fertilité lés promesses de l'Ecriture. La Palestine avait conservé quelques villes florissantes,, et plusieurs de ses ports offraient un asile commode aux vaisseaux de l’Europe et de l’Asie. Dans l’état où se trouvait la Judée , si son territoire eût été tout entier sous les lois de Godefroy, le nouveau roi aurait pu rivaliser de puissance avec la plupart des princes musulmans de l’Asie ; mais le royaume naissant de Jérusalem n’était formé que de la capitale et d’une vingtaine dç villes ou bourgs du voisinage. Plusieurs de ces villes 'se trouvaient séparées les unes des autres par des pla ces qu’occupaient encore les infidèles. Une forteresse au pouvoir des chrétiens était voisine d’une forteresse où flottaient les étendards de Mahomet. Dans les campagnes habitaient des Turcs, des Arabes, des -Egyptiens, qui se réunissaient pour faire la guerre aux sujet§de Godefroy. Ges derniers étaient menacés jusque dans les villes , presque toujours mal gardées, et se trouvaient sans cesse exposés ù tout ce que la guerre a de violences. Les terres restaient incultes , toutes les communications étaient interrompue^. Au milieu de tant de périls, plusieurs des Latins abandonnaient les possessions que leur avait données la victoii%, et pour que le pays conquis ne manquât pas d’habitans, surtout au moDigiiized by

LIVRE V. Ô ment du danger, on fut obligé de fortifier l'amour 109g 'delà nouvelle patrie par l'intérêt de la propriété. Tout homme qui avait séjourné pendant.un an et un jour dans une maison et sur une terre cultivée, devait en être reconnu légitime p?)ssesseur. Tous les droits de possession se trouvaient anéantb par une absence de la même*durée (t). • Le premier soin de Qodefroy fut de r^rimer les hostilités des Sarrasins, et de reculer les frontières du royaume dont on lui .avait confié la défense. Par ses ordres Tancrède entra dans la Galilée, s'empara de Tibériade et de plusieurs autres villes situées dans le voisinage du lac de Genezareth. Pour prix de ses travaux, il obtint la* possession du pays qu'il venait de conquérir, et qui, dans la suite , devint une principauté (2). (1) Voici lé motif qu'eu donnent les assises de Jérusalem : Céaus qui avaient héritages , quant la terre estait en mauvais point, si allait outre mer, quant y aVoit bonne nouvelle, si revenait, et pour ce, fut establi Van et jour. (Assises de la Tenure, chap. 36, 38.) Voyez l'éclaircissement (A) dans ce volume. Foulcher de Chartres dit que lors de la prise de Jérusalem, chaque pèlerin, sive pauper, sive dives , était devenu propriétaire de ce dont il s'était emparé (pag. 33g, dans l'édition de Bongars). Foulcher de Chartres a été traduit presqu'en entier dans la Biblioth. des Croisades, ^ tom. 1er. , pag. 82 et suiv. Presque tous les historiens de la première croisade disent qu'il fut résolu, avant la prise de Jérusalem, que toutes ^es maisons de la ville et tout ce qu'elles renfermeraient, deviendraient la propriété du premier occupant. (2) Consultez Albert d'Aix sur les exploits de Tancrède Digitized by GoogU

ment du danger, on fut obligé de fortifier l'amour 1099
de la nouvelle patrie par l'intérêt de la propriété. Tout homme qui avait séjourné pendant un an et un jour dans une maison et sur une terre cultivée, devait en être reconnu légitime possesseur. Tous les droits de possession se trouvaient anéantis par une absence de la même durée (1).

Le premier soin de Godefroy fut de réprimer les hostilités des Sarrasins, et de reculer les frontières du royaume dont on lui avait confié la défense. Par ses ordres Tancrède entra dans la Galilée, s'empara de Tibériade et de plusieurs autres villes situées dans le voisinage du lac de Genezareth. Pour prix de ses travaux, il obtint la possession du pays qu'il venait de conquérir, et qui, dans la suite, devint une principauté (2).

---

(1) Voici le motif qu'en donnent les assises de Jérusalem : *Céaus qui avoient héritages, quant la terre estoit en mauvois point, si alloit outre mer, quant y avoit bonne nouvelle, si revenoit, et pour ce, fut establi l'an et jour.* (Assises de la Tenure, chap. 36, 38.) Voyez l'éclaircissement (A) dans ce volume. Foulcher de Chartres dit que lors de la prise de Jérusalem, chaque pélerin, *sive pauper, sive dives*, était devenu propriétaire de ce dont il s'était emparé (pag. 339, dans l'édition de Bongars). Foulcher de Chartres a été traduit presqu'en entier dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. Ier., pag. 82 et suiv.

Presque tous les historiens de la première croisade disent qu'il fut résolu, avant la prise de Jérusalem, que toutes les maisons de la ville et tout ce qu'elles renfermeraient, deviendraient la propriété du premier occupant.

(2) Consultez Albert d'Aix sur les exploits de Tancrède

' 4 fi HISTOIRE DES CROISADES. De son côté Godefroy, dîyis une heureuse excursion, imposa des tributs aux émirs de Gésarée, de Ptolémaïs, d'Ascalon, et soumit les Arabes qui habitaient la rive gauche du Jourdain. Il revenait victoriéuxàJérftsalem , lorsque la ville d'Arsur (t), qui s'était rendue tributaire des chrétiens après la bataille d'Ascalon , refusa de payer le tribut imposé. Godefroy assembla ses guerriers et vint mettre le siège devant la ville rebelle. Déjà les tours roulantes s'approchaient des remparts , les béliers ébranlaient les murailles, quand les assiégés employèrent un moyen dé défense auquel on ne s'attendait pas. Gérard d'Avesnes (2) , qui leur avait été donné en otage par Godefroy, fut attaché à la pointe d'un mât très élevé, qu'on plaça devantla muraille meme où devaient se diriger tous les coups des assiégeans. A la vue d'une mort dans la Galilée. L'historien parle d'un prince musulman qui fit quelque résistance, et qu'il nomme gros rustique, pro niniid pinguique corpulentid , persond. Ce prince ne consentit à reconnaître Godefroy qu'à la dernière extrémité. (Albert d'Aix, liv. vii, §. 16 et suiv.) (1) Les historiens arabes appellent cette ville Àrsouf: elle est située sur les bords de la mer, entre Césaréeet Jalfa. (2) Albert d'Aixl'appelle, dégénéré Hamo'icorum ,de presidiis Avennis (lib. vu , §. a) ; il parle aussi d'un nohnné Lam- . bert d'Avesnes qui , comme Gérard , fut exposé aux coups des at^aillans. Deux assauts furent donnés à Avsur, mais inutilement. Le récit d'Albert d'Aix semble faire croire que Gélard d'Avesnes succomba, et on est tout étonné lorsqu'il en parle quelques chapitres plus bas, lib. vu, §. i5. Digitized by Google

1099 De son côté Godefroy, dans une heureuse excursion, imposa des tributs aux émirs de Césarée, de Ptolémaïs, d'Ascalon, et soumit les Arabes qui habitaient la rive gauche du Jourdain. Il revenait victorieux à Jérusalem, lorsque la ville d'Arsur (1), qui s'était rendue tributaire des chrétiens après la bataille d'Ascalon, refusa de payer le tribut imposé. Godefroy assembla ses guerriers et vint mettre le siége devant la ville rebelle. Déjà les tours roulantes s'approchaient des remparts, les béliers ébranlaient les murailles, quand les assiégés employèrent un moyen de défense auquel on ne s'attendait pas. Gérard d'Avesnes (2), qui leur avait été donné en otage par Godefroy, fut attaché à la pointe d'un mât très élevé, qu'on plaça devant la muraille même où devaient se diriger tous les coups des assiégeans. A la vue d'une mort

---

dans la Galilée. L'historien parle d'un prince musulman qui fit quelque résistance, et qu'il nomme gros rustique, *pro nimiâ pinguique corpulentiâ, personâ.* Ce prince ne consentit à reconnaître Godefroy qu'à la dernière extrémité. (Albert d'Aix, liv. VII, §. 16 et suiv.)

(1) Les historiens arabes appellent cette ville *Arsouf*: elle est située sur les bords de la mer, entre Césarée et Jaffa.

(2) Albert d'Aix l'appelle, *de genere Hamoïcorum, de presidiis Avennis* (lib. VII, §. 2); il parle aussi d'un nommé Lambert d'Avesnes qui, comme Gérard, fut exposé aux coups des assaillans. Deux assauts furent donnés à Arsur, mais inutilement. Le récit d'Albert d'Aix semble faire croire que Gérard d'Avesnes succomba, et on est tout étonné lorsqu'il en parle quelques chapitres plus bas, lib. VII, §. 15.

LIVRE V. 7 inévitable et sans gloire, ce malheureux dbevalier poussa des cris douloureux, et njura son ami Godefroy de lui sauver la vie par une retraite volontaire. Ce spectacle cruel déchira l'âme du roi de Jérusalem, mais n'ébranla point sa fermeté et son courage. Gomme il était assez prés de Gérard d'Avesnes pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à mériter, par sa résignation, la couronne du martyre. « Je ne peux pas vous sauver , » lui dit-il ; lors même que mon frère Eustache » serait à votre place, je ne pourrais le délivrer de M la mort. Mourez donc, illustre et brave chevalier, M avec la résignation d'un héros chrétien; mou» rez pour le salut de vos frères et pour la gloire n de Jésus-Christ. » Ces paroles de Godefroy donnèrent à Gérard d'Avesnes le courage de mourir; il recommanda à ses anciens compagnons d'offi'ir au saint sépulcre son cheval de bataille et ses armes, afin qu'on fît des prières pour le salut de son âme. , A peine avait-il parié qu'on commença Fattaquc; les pierres et les flèches des chrétiens pleuvent sur les remparts d'Arsur. De leur côté, les Musulmans se défendent avec opiniâtreté. Le fe^rrégeois consume les tours et les machinés des^ü^geans. Godefroy, après avoir perdu .plusieurs de ses guerriers, désespérant de s'emparer de la ville, reprend tristement le chemin de Jérusalem, et déplore le trépas inutile de son brave compagnon (i). Mais (i) Voye* Albert fAi» , Ht. r«, 5. 1099 Digitized by Google

inévitable et sans gloire, ce malheureux cheva- 1099
lier poussa des cris douloureux, et conjura son ami Godefroy de lui sauver la vie par une retraite volontaire. Ce spectacle cruel déchira l'âme du roi de Jérusalem, mais n'ébranla point sa fermeté et son courage. Comme il était assez près de Gérard d'Avesnes pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à mériter, par sa résignation, la couronne du martyre. « Je ne peux pas vous sauver, » lui dit-il; lors même que mon frère Eustache » serait à votre place, je ne pourrais le délivrer de » la mort. Mourez donc, illustre et brave chevalier, » avec la résignation d'un héros chrétien; mou- » rez pour le salut de vos frères et pour la gloire » de Jésus-Christ. » Ces paroles de Godefroy donnèrent à Gérard d'Avesnes le courage de mourir; il recommanda à ses anciens compagnons d'offrir au saint sépulcre son cheval de bataille et ses armes, afin qu'on fît des prières pour le salut de son âme.

A peine avait-il parlé qu'on commença l'attaque; les pierres et les flèches des chrétiens pleuvent sur les remparts d'Arsur. De leur côté, les Musulmans se défendent avec opiniâtreté. Le feu grégeois consume les tours et les machines des assiégeans. Godefroy, après avoir perdu plusieurs de ses guerriers, désespérant de s'emparer de la ville, reprend tristement le chemin de Jérusalem, et déplore le trépas inutile de son brave compagnon (1). Mais

(1) Voyez Albert d'Aix, liv. VII, §. 5.

I ‘<>99 8 mSTOIRE DES CROISADES, peu de temps après, quelles furent sa surprise et sa joie, lorsqu’il vit revenir Gérard d’Avesnes , que les chrétiens invoquaient déjà comme un martyr! Les Musulmans, touchés de la constance et du courage de Gérard, l’avaient détaché du mât où il était suspendu, et l’avaient envoyé à l’émir d’iVscalon pour le faire guérir de ses blessures. Godefroy , en présence du peuple et des chevaliers , le félicita sur son dévouement, et lui donna pour ré- ' compense le château de St.-Abraham , situé dans les montagnes de l’Arabie. Nous avons cité ce trait remarquable, parce qu’il peint très bien les mœurs et l’esprit de la chevalerie chrétienne, et qu’il explique mieux que nous ne pourrions le faire, comment un petit nombre de chevaliers francs purent résister à la multitude de leurs ennemis, et conserver le faible royaume de Jérusalem. Pendant le siège d’Arsur , plusieurs émii’S descendus des montagnes de Samarie , étaient venus visiter Godefroy; ils furent frappés d’une grande surprise, lorsqu’ils trouvèrent le roi des chrétiens sans gardes) sans appareil, assis sur un sac de paille (i). llyie montrèrent pas moins d’étonnement lorsq^mPur prière il déploya devant eux sa (i) Guillaume de Tyr, rhistpricn exact et consciencieux du royaume de Jérusalem , entre dans des détails pleins d’intérêt sur la réception de ces émirs , liv. ix. U laut voir les paroles remplies de simplicité que Godefroy leur adressa. {Biblioth. des Croisades, tom. I".> pag. i38.) Digitized by Google

LIVRE V. 9 force extraordinaire, en abattant , d'un seul coup de son glaive, la tête d'un chameau. Les émirs, après avoir offert des présens à Godefroy, retournèrent dans leur pays en publiant les merveilles qu'ils avaient vues. Leurs récits, que l'histoire n'a pas dédaignés, contribuèrent à augmenter la gloire du, roi de Jérusalem. Lorsque God^roy revenait dans sa capitale, il apprit la prochaine arrivée d'un grand nombre de pèlerins J la plupart de çes pèlerins étaient des Pisans et des Génois, conduits par l'évêque d'Ariauo et Daimbert,' archevêque de Pise. Aux chrétiens venus de l'occident s'étaient réunis Bohémond, prince d'Antioche, Baudouin, comte d'Edesse, Raymond, comte de Toulouse; ils venaient visiter les saints heux, et célébrera Jérusalem l'époque de la naissance de Jésus-Glirist. Godefroy alla au-devant des pèlerins jusqu'à Bethléem avec ses chevaliers et le clergé. « Après » qu'ils furent venus en la sainte cité, dit une » vieille chronique, le roi les reçut et festoya ma» gnifiquement , et tout le long de Vhiver, les » retint en Judée , grandement aise de la présence » de son frère Baudouin. » Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé dans la Palestine comme légat du Saint-Siège. ,Âeforce de présens et de promesses, ' il se fit nommer patriarche de Jérusalem , à la place d'Arnould de Rohes(i]^ Ce prélat, élevé à («) Presque tons lesfiistoriens de la première Croisade parlent de l'arrivéo des pèlerins defltalie. Daimbert qui les con1099 Digitized by Google

force extraordinaire, en abattant, d'un seul coup de 1099
son glaive, la tête d'un chameau. Les émirs, après avoir offert des présens à Godefroy, retournèrent dans leur pays en publiant les merveilles qu'ils avaient vues. Leurs récits, que l'histoire n'a pas dédaignés, contribuèrent à augmenter la gloire du roi de Jérusalem.

Lorsque Godefroy revenait dans sa capitale, il apprit la prochaine arrivée d'un grand nombre de pélerins; la plupart de ces pélerins étaient des Pisans et des Génois, conduits par l'évêque d'Ariano et Daimbert, archevêque de Pise. Aux chrétiens venus de l'occident s'étaient réunis Bohémond, prince d'Antioche, Baudouin, comte d'Edesse, Raymond, comte de Toulouse; ils venaient visiter les saints lieux, et célébrer à Jérusalem l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Godefroy alla au-devant des pélerins jusqu'à Bethléem avec ses chevaliers et le clergé. « Après » qu'ils furent venus en la sainte cité, dit une » vieille chronique, le roi les reçut et *festoya ma-* » *gnifiquement*, et *tout le long de l'hiver*, *les* » *retint en Judée*, *grandement aise de la présence* » *de son frère Baudouin.* » Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé dans la Palestine comme légat du Saint-Siége. A force de présens et de promesses, il se fit nommer patriarche de Jérusalem, à la place d'Arnould de Rohes (1). Ce prélat, élevé à

(1) Presque tous les historiens de la première Croisade parlent de l'arrivée des pélerins de l'Italie. Daimbert qui les con-

10 HISTOIRE DES CROISADES. 1099 l’école. de Gre'goire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du Saint-Siège ; son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens; dans les lieux mêmes où Jésus-Christ avait dit que son royaume n’était pas de ce monde, celui qui se disait son vicaire voulut régner avec Godefroy, et demanda la souveraineté d’une partie de Jaffa et du quartier de Jérusalem ou étai^âtie l'église de la Résurrection 4 -Apr^ quelques débats, le pieux Go'defroy accorda ce qu’oq lui demandait au nom de Dieu, et, si on en croit le témoignage de Guillaume de Tyt, le nouveau roi déclara le jour de Pâques, devant tôut le peuple assemblé au saint sépulcre, que la tour de David etda cité de Jérusalem appartiendraient en , toute . souveraineté à l’éghse, dans le cas où il mourrait sans postérité (i). duisait, rector et dominator, avait été élevé peu avant â la dignité d’archevêque, ancAiepifcopo/* pallio et potestate.il fut promu au patriarcat, par le crédit de Bohémond, après qu’Arnould eût donné sa démission, suivant le témoignage de Raoul de Caen. {Biblioth. des Croisades , tom. I, pag. 521.) Guillaume de Tyr présente Arnould comme un prêtre ambitieux et turbulent. Raoul de Caen , au contraire, lui donne des mœurs douces et simples. On peut voir avec quelle chaleur Guillaume de Tyr prend la défense de Daimbcrt, qui n’est pas ^pssi bien traité par Albert S&\x.{Biblioth. dçs Croisades, tom. 1er. , pag. iSg.) (i) Nous devons faire remarquer que Guillaume de Tyr est le seul historien qui rapporte ce lait , lib. ix. Ses opinions, en faveur du clergé, toujours exagérées, ont pu le séduire. Baronius et des autres écrivaJSs- ecclésiastiqiles ont défendu ces prétentions avec chaleur. Voici le serment des Dh.;::,. < by Google

1099 l'école de Grégoire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du Saint-Siége; son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens; dans les lieux mêmes où Jésus-Christ avait dit que son royaume n'était pas de ce monde, celui qui se disait son vicaire voulut régner avec Godefroy, et demanda la souveraineté d'une partie de Jaffa et du quartier de Jérusalem où était bâtie l'église de la Résurrection. Après quelques débats, le pieux Godefroy accorda ce qu'on lui demandait au nom de Dieu, et, si on en croit le témoignage de Guillaume de Tyr, le nouveau roi déclara le jour de Pâques, devant tout le peuple assemblé au saint sépulcre, que la tour de David et la cité de Jérusalem appartiendraient en toute souveraineté à l'église, dans le cas où il mourrait sans postérité (1).

---

duisait, *rector et dominator*, avait été élevé peu avant à la dignité d'archevêque, *archiepiscopali pallio et potestate*. Il fut promu au patriarcat, par le crédit de Bohémond, après qu'Arnould eût donné sa démission, suivant le témoignage de Raoul de Caen. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 521.) Guillaume de Tyr présente Arnould comme un prêtre ambitieux et turbulent. Raoul de Caen, au contraire, lui donne des mœurs douces et simples. On peut voir avec quelle chaleur Guillaume de Tyr prend la défense de Daimbert, qui n'est pas aussi bien traité par Albert d'aix. (*Biblioth. des Croisades*, tom. Ier., pag. 139.)

(1) Nous devons faire remarquer que Guillaume de Tyr est le seul historien qui rapporte ce fait, lib. IX. Ses opinions, en faveur du clergé, toujours exagérées, ont pu le séduire. Baronius et les autres écrivains ecclésiastiques ont défendu ces prétentions avec chaleur. Voici le serment des

LIVRE Y. 1 1 Ainsi Godefroy se déclara le vassal du souverain pontife , et accepta du pape et de son légat la per-^ rois de Jérusalem , qui pourra servir à éclairer la question. « Je par digne soulTrance à coroner roi de Jérusalem, prq» mets à toi, mon seigneur , patriarche de Jérusalem, et à » les successeurs, canonnement entrant dessus, à tesraoigne » de Dieu le tout puissant et de toute l'yglise, et des prélats , » et de mes barons, qui, environ moi, sont, que de certin n jour en avant, serai ton fedel aidior et defendior de ta » sonne, et contre tous hommes vivans au royaume de Jéru* » Salem,, les possessions de la sainte yglise de Jérusalem, ma » mère, de toutes les yglises appartenant principaument les» quelles possessions et franchises, elles ont accoutumées à » avoir Jadis au tems des bons heureux roysmes devanciers, » et que elles acquèront justement çk en avant, enmontens, » maint! endrois et deffendrois à elles les canoniques etenciens 9 privilèges et les justices de eaus, et les anciennes costumes » et franchises garderai, es veves etes les orfelins j ustice ferai, » les privilèges des bons heurous mes devanciers , les assises » dou roj'auineetdouroy Amaury, et dou roy Baudin, son » fds, les enciennes assises du roj'aume , garderai i tout le » peuble chrestien doudit royaume, selon les enciennes costu» mes et aprovées de certin royaume, et selon les assises des » avantdis roys , en leur droit .et en leur justice; garderai , si » CO* roy chrestien et fils de Dieu , je dois faiire en son » royaume, toirtes les choses dessusdites ; garderai bravement » en ceci mon Dieu et ses saintes Evangiles. » Après que le roi avait prononcé ce serment, le patriarche l'aidait à se relever, lui plaçait là couronne sur la tête , et lui disait ; « Je » aiderai justement à maintenir, et à sauver, et à défendre, » sauf mon ordre, se il est d'ordre , et se il est d'autre sainte » yglise de Rome, a Le patriarche donnait ensuite le baiser de foi au monarque, et prononçait, pendant trois fois, k haute voix ces paroles : « Entre vous qui estes assemblés. Digiiized by Google

Ainsi Godefroy se déclara le vassal du souverain pontife, et accepta du pape et de son légat la per- 1099

---

rois de Jérusalem, qui pourra servir à éclairer la question.

« Je par digne souffrance à coroner roi de Jérusalem, promets à toi, mon seigneur, patriarche de Jérusalem, et à » tes successeurs, canonnement entrant dessus, à tesmoigne » de Dieu le tout puissant et de toute l'yglise, et des prelats, » et de mes barons, qui, environ moi, sont, que de certin » jour en avant, serai ton fedel aidior et defendior de ta personne, et contre tous hommes vivans au royaume de Jérusalem, les possessions de la sainte yglise de Jérusalem, ma » mère, de toutes les yglises appartenant principaument lesquelles possessions et franchises, elles ont accoutumées à » avoir jadis au tems des bons heureux roys mes devanciers, » et que elles acquèront justement çà en avant, en montens, » maintiendrois et deffendrois à elles les canoniques et enciens » priviléges et les justices de eaus, et les anciennes costumes » et franchises garderai, es veves et es les orfelins justice ferai, » les priviléges des bons heurous mes devanciers, les assises » dou royaume et dou roy Amaury, et dou roy Baudin, son » fils, les enciennes assises du royaume, garderai à tout le » peuble chrestien doudit royaume, selon les enciennes costumes et aprovées de certin royaume, et selon les assises des » avantdis roys, en leur droit et en leur justice; garderai, si » com roy chrestien et fils de Dieu, je dois faire en son » royaume, toutes les choses dessusdites; garderai bravement » en ceci mon Dieu et ses saintes Évangiles. » Après que le roi avait prononcé ce serment, le patriarche l'aidait à se relever, lui plaçait la couronne sur la tête, et lui disait : « Je » aiderai justement à maintenir, et à sauver, et à défendre, » sauf mon ordre, se il est d'ordre, et se il est d'autre sainte » yglise de Rome. » Le patriarche donnait ensuite le baiser de foi au monarque, et prononçait, pendant trois fois, à haute voix ces paroles : « Entre vous qui estes assemblés,

I la HISTOIRE DES CROISADES. I foo mission de régner peqdant sa vie sur un pays conr qnis par ses armes. Bohémond, et Baudonia, comte d'Edesse, consentirent en même temps à recevoir du souverain -pontife l'investiture de leurs nouveaux états. Le prince d'Antioche avait refusé de rendre hommage au roi de Jérusalem ; mais il n'hésita pas à se reconnaître le vassal d'une puissance qui donnait des empires et pouvait envoyer des armées en Orient. ^ Cependant le sage Godefroy , après avoir affranchi son territoire des incursions des Musulmans et porté la terreur de ses armes au-delà du Jourdain, pensa que la victoire ne suffisait pas pour fonder un état. Sa capitale avait été dépeuplée par le glaive des croisés ; plusieurs autres villes de son royaume, telles que Jaffa, avaient perdu leurs liabitans. Ce » ^ignours, preslats, maistres et officiers barons, chevaliers » et homes-b'ges, et autres borj ois, et toutes autres manières » de gens et dou peuble qui ci estes assemblés, nous sopimes » ici pour couronner le roi do Jérusalem, et vêlons que vous » nous dites se il est droit hoir dou royaume de Jérusalem.» Le peuple devait répondre : « Oui. » Le chapitre 220 des assises commence par •ces mft : Le roi de Jérusalem ne tieni son royaume que de Dieu. Une chose assez remarquable, c'est que la formule du serment des rois de Jérusalem, telle qu'elle se trouve dans ces assises, u est' que la traduction en langue vulgaire de celle qui fu_^t prononcée par Philippe pr. Celle que nos rois prononcent de nos jours, n'est que légèrement altérée, et les modifications quelle a éprouvées, •ne sont relatives qu'à la conservation des libertés de féglisc gallicane. Digilized by Google

1100 mission de régner pendant sa vie sur un pays conquis par ses armes. Bohémond, et Baudouin, comte d'Edesse, consentirent en même temps à recevoir du souverain-pontife l'investiture de leurs nouveaux états. Le prince d'Antioche avait refusé de rendre hommage au roi de Jérusalem; mais il n'hésita pas à se reconnaître le vassal d'une puissance qui donnait des empires et pouvait envoyer des armées en Orient.

Cependant le sage Godefroy, après avoir affranchi son territoire des incursions des Musulmans et porté la terreur de ses armes au-delà du Jourdain, pensa que la victoire ne suffisait pas pour fonder un état. Sa capitale avait été dépeuplée par le glaive des croisés; plusieurs autres villes de son royaume, telles que Jaffa, avaient perdu leurs habitans. Ce

» seignours, preslats, maistres et officiers, barons, chevaliers » et homes-liges, et autres borjois, et toutes autres manières » de gens et dou peuble qui ci estes assemblés, nous sommes » ici pour couronner le roi de Jérusalem, et velons que vous » nous dites se il est droit hoir dou royaume de Jérusalem.» Le peuple devait répondre : « Oui. »

Le chapitre 220 des assises commence par ces mots : *Le roi de Jérusalem ne tient son royaume que de Dieu.*

Une chose assez remarquable, c'est que la formule du serment des rois de Jérusalem, telle qu'elle se trouve dans ces assises, n'est que la traduction en langue vulgaire de celle qui fut prononcée par Philippe Ier.

Celle que nos rois prononcent de nos jours, n'est que légèrement altérée, et les modifications qu'elle a éprouvées, ne sont relatives qu'à la conservation des libertés de l'église gallicane.

Digitized by Google

 nouveau roi comptait parmi ses sujets des Arméniens, dés Grocs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'état confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des étrangers. Il était le rendez-vous et l'asile des grands pécheurs, qui y venaient pour fléchir la colère de Dieu, et des criminels qui se dérobaient à. la justice des hommes. Les uns et les autres étaient également dangereux quand les circonstances réveillaient leurs passions, et que la crainte ou le repentir faisaient place à des tentations nouvelles. Godefroy , d'après l'esprit des coutumes féodales et des lois de la guerre, avait distribué les terres conquises aux compagnons de ses victoires. Les nouveaux seigneurs de Jaffa, de Tibériade, de Ramla, de Naplouse, reconnaissaient à peine l'autorité royale. Le clergé , soutenu par l'exQmple du patriarche de < Jérusalem , parlait en maître, et les évêques exerçaient, comme les barons, un pouvoir temporel. Les uns attribuaient la conquête du royaume à. leur valeur, les autres à leurs prières; chacun réclamait le prix de sa piété ou de ses travaux; la plupart prétendaient à la domination, tous à l'indépendance. Godefroy entreprit de régler tant de prétentions et de donner à ce gouvernement tumultueux quelques formes régulières. Pour que l'exécution do son projet eût plus de solennité, il choisit la circonstance qui avait conduit les princes latins à I wo Digitized by Google

nouveau roi comptait parmi ses sujets des Armé- 1100
niens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'état confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des étrangers. Il était le rendez-vous et l'asile des grands pécheurs, qui y venaient pour fléchir la colère de Dieu, et des criminels qui se dérobaient à la justice des hommes. Les uns et les autres étaient également dangereux quand les circonstances réveillaient leurs passions, et que la crainte ou le repentir faisaient place à des tentations nouvelles. Godefroy, d'après l'esprit des coutumes féodales et des lois de la guerre, avait distribué les terres conquises aux compagnons de ses victoires. Les nouveaux seigneurs de Jaffa, de Tibériade, de Ramla, de Naplouse, reconnaissaient à peine l'autorité royale. Le clergé, soutenu par l'exemple du patriarche de Jérusalem, parlait en maître, et les évêques exerçaient, comme les barons, un pouvoir temporel. Les uns attribuaient la conquête du royaume à leur valeur, les autres à leurs prières; chacun réclamait le prix de sa piété ou de ses travaux; la plupart prétendaient à la domination, tous à l'indépendance.

Godefroy entreprit de régler tant de prétentions et de donner à ce gouvernement tumultueux quelques formes régulières. Pour que l'exécution de son projet eût plus de solennité, il choisit la circonstance qui avait conduit les princes latins à

 ,<}o Jérusalem J après les avoir accompagnés jusqu'à Jéricho, pour y célébrer avec eux la fête' de l'Epiphanie, il revint dans sa capitale, où il assembla des hommes éclaii-és et pieux, qui formèrent les états ou les assises du royaume (i). DcHis celte assemblée solennelle, ou s'occupa d'abord de ré• gleretdc déterminer les devoirs des barons, des seigneurs envers le roi ; les devoirs du roi envers les seigneurs et les sujets. Le roi était chargé de maintenir les lois, de défendre l'église, les veuves et les orphelins, de veiller au salut du peuple et des grands , et de les conduire à la guerre. Le seigneur , qui était le lieutenant du prince auprès doses vassaux, devait les garantir de toute insulte, protéger leur propriété, leu^ honneur, leurs droits. Le premier devoir des comtes et des barons envers le roi, était de le servir dans les conseils et dans les combats. La première obligation d'un sujet ou d'un vassal envers son pryice ou son seigneur, était de le défendre ou de le venger de toute espèce d'outrage, de protéger l'honneur de sa femme, de sa fille , de sa sœur ; de le suivre au milieu des périls , de se présenter pour lui comme otage, s'il tombait entre les mains des ennemis (2). (i) Voyez, sur les Assises de JeruSalem, cet important monument de la législation du moyen âge, l'éclaircissement (A) placé à la fin de ce volume : nous avons cherche' à y reproduire tous les principes de la jurisprudence dans le royaume de Jérusalem. (u) «Home doit à son seigneur révérence en toute chose.
Digitiiüd by Google

I LIVRE V. i5 Le roi et ses sujets, les grands et les petits vas- i loo saux s’engageaient mutuellement leur foi. Dans la hiérarchie féodale , chaque classe avait ses privilèges maintenus par l’honneur. L’honneur, ce grand mobile des chevaliers, prescrivait à tous de repousser l’injure faite à un seul, et devenait ainsi^ contenu dans de justes bornes, la garantie de la liberté publique. La guerre était la grande affaire dans un royaume fondé par des chevaliers. Tout ce qui portait les armes fût compté pour quelque chose dans l’état, et protégé par la législation nouvelle ; tout le reste, à l’exception du clergé, dont l’existence et les privilèges tenaient du droit divin, n’était compté pour rien, et fixait à peine les regards du législateur. Les assises de Jérusalem dfignèrent un moment s’occuper des vilains, des esclaves, des paysans ou cultivateurs, des captifs pris à la guerre,* mais on ne les regarda que comme une propriété dont on voulait assurer la jo'uissance à ses légitimes possesseurs; ceux qui les avaient perdus, pouvaient les réclamer comme des chiens ou des faucons ; la valeur d’un faucon et d’un esclave était la même : (Assise 217); doit entrer en ostage pour geler son seigneur de prison (chap. ao6). Si son seigneur a besoin d’armes , lui donner son cheval ou la l>este sur laquelle il chevauche ; ne doit (le vassal), à la femme de son seigneur, ne à sa fille, requérir vilainie de son corps. » Cette jurisprudence était passée en France : Si Jidelis (dit Cujas) cum uxore domini concubuerit , Jeuduni amiltere censitiir. (Cujas, de Feudis, lib. v, pag. igS.) Digiiized by Google

i6 HISTOIRE DES CROISADES. ,ioo on estimait deux fois plus un cheval de bataille qu'un paysan ou un captif. Les lois ne vinrent point au secours de cette classe malheureuse, et laissèrent à la religion seule le soin de la protéger (i). Pour surveiller l'exécution des lois de l'état et juger toutes les contestations, deux cours furent instituées : l'une, présidée par le roi, et composée de la noblesse , devait prononcer sur les différends des grands vassaux ; l'autre, présidée par le vicomte de Jérusalem, et formée des principaux habitans de chaque ville, devait régler les intérêts et les droits de la bourgeoisie ou des communes. On institua une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux; les juges étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pJ^s. Ainsi, tous les citoyens du royaume étaient jugés par leurs pairs et jouissaient des bienfaits d'une institution que n'ont point dédaignée les lumières des autres siècles. Les Francs, avec leur caractère bellTqueux, ne devaient montrer que du dédain pour les lenteurs et les formes souvent incertaines de la justice; ils adoptèrent dans leur législation, faite poiu* l'Orient, répreuve par le fer et par le feu, qui avait pris son origine parmi les nations du Nordi. Le combat judiciaire était aussi admis dans les causes crirni"nelles et quelquefois dans'les causes civiles. Chez un peuple guerrier , tetot devait présenter l'image de la guerre; toute action intentée à un baron, « • - K " ' I - II» ■ ■ ■■■ ■■ M . (i4) Assis, de Jérusalem. Éclaircissement (A). Dii ■ '"1 b> LjOOgU

1100 on estimait deux fois plus un cheval de bataille qu'un paysan ou un captif. Les lois ne vinrent point au secours de cette classe malheureuse, et laissèrent à la religion seule le soin de la protéger (1).

Pour surveiller l'exécution des lois de l'état et juger toutes les contestations, deux cours furent instituées : l'une, présidée par le roi, et composée de la noblesse, devait prononcer sur les différends des grands vassaux ; l'autre, présidée par le vicomte de Jérusalem, et formée des principaux habitans de chaque ville, devait régler les intérêts et les droits de la bourgeoisie ou des communes. On institua une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux ; les juges étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pays. Ainsi, tous les citoyens du royaume étaient jugés par leurs pairs et jouissaient des bienfaits d'une institution que n'ont point dédaignée les lumières des autres siècles.

Les Francs, avec leur caractère belliqueux, ne devaient montrer que du dédain pour les lenteurs et les formes souvent incertaines de la justice ; ils adoptèrent dans leur législation, faite pour l'Orient, l'épreuve par le fer et par le feu, qui avait pris son origine parmi les nations du Nord. Le combat judiciaire était aussi admis dans les causes criminelles et quelquefois dans les causes civiles. Chez un peuple guerrier, tout devait présenter l'image de la guerre ; toute action intentée à un baron,

(14) Assis. de Jérusalem. Éclaircissement (A).

LIVRE V. 17 à un che^lier, était à ses yeux comme un défi, ou plutôt comme un -affront qu'il devait repousser les armes à la main; les chevaliers chrétiens étaient d'ailleurs persuadés que Dieu ne pouvait laisser suceétoher l'innocence dans un combat inégal, et la vicâioiire pasniasait àflahfpis le triomphe de la justice humaitii|ÿ 4^^ justice divine (i). De 'pàreîllèa dispositions monti^ient encore la barbarie des- siècles les plus grossiers; mais un grand nombre d'autres lois attestaient la sagesse des législateurs de la Terre-Sainte. La Palestine vit alors renaître pour elle de sages lois créées pour l'Europe et que l'Europe avait oubliées au mihcu des guerres civiles. Plusieurs améliorations faites à la.législation féodale dans quelques états de l'Oc- ' citent, et surtout dans les villes d'Italie, furent consacrées dans les lois nouvelles de Jérusalem. On doit croire qu'en «ette circonstance, la religion mêla quelquefois ses utiles inspirations à celles des barons et des chevaliers. La justice , l'humanité prenaient un caractère plus sacré en présence du saint tombeau. Comnae tous les sujets de Godefroy (i) Voici comment devaient mutuellement s'appeler au combat leaJ>arons et les chevaliers : « Tu mens , disait l'a> gresseur; et je te lieve comme faux et parjure, et je suis 9 prêt que je t'en preuve de mon cors contre le tien, et 9 que l'en rende n^ort ou récréant, en une seule houre don 9 jour, et vessi mon gage. — Tu mens, répondait l'autre, 9 et je suis prêt à défendre de mon cors contre le tien, et 9 te' rendre mort ou récréant en une houre dou jour, et 9 vessi mon gage. 9 TOM. II. 2 by Google

à un chevalier, était à ses yeux comme un défi, ou 1100
plutôt comme un affront qu'il devait repousser les armes à la main; les chevaliers chrétiens étaient d'ailleurs persuadés que Dieu ne pouvait laisser succomber l'innocence dans un combat inégal, et la victoire paraissait à-la-fois le triomphe de la justice humaine et de la justice divine (1).

De pareilles dispositions montraient encore la barbarie des siècles les plus grossiers; mais un grand nombre d'autres lois attestaient la sagesse des législateurs de la Terre-Sainte. La Palestine vit alors renaître pour elle de sages lois créées pour l'Europe et que l'Europe avait oubliées au milieu des guerres civiles. Plusieurs améliorations faites à la législation féodale dans quelques états de l'Occident, et surtout dans les villes d'Italie, furent consacrées dans les lois nouvelles de Jérusalem.

On doit croire qu'en cette circonstance, la religion mêla quelquefois ses utiles inspirations à celles des barons et des chevaliers. La justice, l'humanité prenaient un caractère plus sacré en présence du saint tombeau. Comme tous les sujets de Godefroy

(1) Voici comment devaient mutuellement s'appeler au combat les barons et les chevaliers : « Tu mens, disait l'agresseur; et je te lieve comme faux et parjure, et je suis » prêt que je t'en preuve de mon cors contre le tien, et » que t'en rende mort ou recreant, en une seule houre dou » jour, et vessi mon gage. — Tu mens, répondait l'autre, » et je suis prêt à défendre de mon cors contre le tien, et » te rendre mort ou recreant en une houre dou jour, et » vessi mon gage. »

 étaient appelés à défendre la cause de Die*, la qna» lité de soldat de Jésus-Christ put faire respecter la dignité de l'homme. Les lois qu'on venait de faire, et dans lesquelles on reconnaît les premières lueurs d'une sage liberté , furent un spectacle nouveau, au milieu de l'Asie; elles durent être aussi un sujet de surprise et un moyen d instruction pour l'Europe elle-mérac, où les pèlerins racontaient, à leur retour, les usages et les coutumes établis par les Francs dans la Terre-Sainte. Cette législation, la meilleure ou la moins imparfaite qu'on eût vue jusqu'alors, et qui s'accrut ou se modifia sous d'autres règnes, fut déposée en grande pompe dans l'église de la Résurrection , et prit le nom d'assises de Jérusalem ou de lettres du saintsépulcre (I). Après celte cérémonie , qui se lit en présence du pcqple et des pèlerins, les princes latins venus à Jérusalem retournèrent dans leurs états; Baudouin, à Edesse ; Bohéinond , dans la principauté d'Antioche; Raymond, à Laodicée dont il s'était rendu maître et qu'il gouvernait au nom de l'empereur de Constantinople. A peine Tanerède fut-il de retour dans la Galilée, qu'il fut attaqué par les troupes (O Suivant la préface des assises, «clics estoient chacune escrite par soi, en grandes lettres, et la première lettre du commencement estoit enluminée d'or , et toutes les autres estoient vermeillées, et en chacune carte avoit le sceau dou roi et dou viconte de Je'rusalcm. Elles furent déposées en une grande huche , et prirent le nom de Lettres dou Se'pulchre. » (Préface des Assises.) Digitized by GoogU

1100 étaient appelés à défendre la cause de Dieu, la qualité de soldat de Jésus-Christ put faire respecter la dignité de l'homme. Les lois qu'on venait de faire, et dans lesquelles on reconnaît les premières lueurs d'une sage liberté, furent un spectacle nouveau, au milieu de l'Asie; elles durent être aussi un sujet de surprise et un moyen d'instruction pour l'Europe elle-même, où les pélerins racontaient, à leur retour, les usages et les coutumes établis par les Francs dans la Terre-Sainte. Cette législation, la meilleure ou la moins imparfaite qu'on eût vue jusqu'alors, et qui s'accrut ou se modifia sous d'autres règnes, fut déposée en grande pompe dans l'église de la Résurrection, et prit le nom d'*assises de Jérusalem* ou de *lettres du saint-sépulcre* (1).

Après cette cérémonie, qui se fit en présence du peuple et des pélerins, les princes latins venus à Jérusalem retournèrent dans leurs états; Baudouin, à Edesse; Bohémond, dans la principauté d'Antioche; Raymond, à Laodicée dont il s'était rendu maître et qu'il gouvernait au nom de l'empereur de Constantinople. A peine Tancrède fut-il de retour dans la Galilée, qu'il fut attaqué par les troupes

(1) Suivant la préface des assises, « elles estoient chacune escrite par soi, en grandes lettres, et la première lettre du commencement estoit enluminée d'or, et toutes les autres estoient vermeillées, et en chacune carte avoit le sceau dou roi et dou viconte de Jérusalem. Elles furent déposées en *une grande huche, et prirent le nom de Lettres dou Sépulchre.* » (Préface des Assises.)

LIVRE V. ilu prince de Damas. Godefroy, accompagné de ses fidèles chevaliers et de quelques pèlerins accourus pour combattre sous ses drapeaux, se rendit sur les rives du Jourdain et dispersa à-la-fois les guerriers de Damas et les Arabes du désert. Comme il revenait chargé de butin, plusieurs émirs vinrent le saluer sur son passage , et, sollicitant sa protection ou son amitié, lui offrirent d'être ses alliés ou ses tributaires. Il s'occupait de réduire les villes de la Palestine qui appartenaient encore aux Musulmans. Aucune cité voisine n'aurail pu résister à l'ascendant de sa vertu, ou à la terreur de ses armes; tous ses sujets , célébrant sa bravoure et sa sagesse, formaient des vœux pour qu'il veillât long - temps au maintien de ses lois, et qu'il achevât des conquêtes* si glorieusement •commencées; mais le Ciel n'écouta point leurs.prières, et bientôt une perte irréparable vint suspendre les triomphes et la joie du peuple chrétien. Lorsque Taucrède assiégeait Caïphas, habitée et défendue par des Juifs, Godefroy arriva malade à Joppé(i),ct fut transporté avec peine dans sa capitale, où il mourut en recommandant aux compagnons de scs victoires là gloire de la religion et du royaume de Jérusalem. On ensevelit ses dé^ pouilles mortelles dans l'enceinte du calvaire, près (i) Albert d'Aix dit, en parlant de la maladie du roi de Jérusalem, que quatre de ses parens le soignaient: les uns réchauffaient ses pieds sur leur sein, d'autres soutenaient sa tête sur leur poitrine, tous se lamentaient en le voyant souffrir. (Albert d'Aix ; liv. vu.)

2.. I 1100 Digitized by Google

du prince de Damas. Godefroy, accompagné de ses fidèles chevaliers et de quelques pélerins accourus pour combattre sous ses drapeaux, se rendit sur les rives du Jourdain et dispersa à-la-fois les guerriers de Damas et les Arabes du désert. 1100

Comme il revenait chargé de butin, plusieurs émirs vinrent le saluer sur son passage, et, sollicitant sa protection ou son amitié, lui offrirent d'être ses alliés ou ses tributaires. Il s'occupait de réduire les villes de la Palestine qui appartenaient encore aux Musulmans. Aucune cité voisine n'aurait pu résister à l'ascendant de sa vertu, ou à la terreur de ses armes; tous ses sujets, célébrant sa bravoure et sa sagesse, formaient des vœux pour qu'il veillât long-temps au maintien de ses lois, et qu'il achevât des conquêtes si glorieusement commencées; mais le Ciel n'écouta point leurs prières, et bientôt une perte irréparable vint suspendre les triomphes et la joie du peuple chrétien. Lorsque Tancrède assiégeait Caïphas, habitée et défendue par des Juifs, Godefroy arriva malade à Joppé (1), et fut transporté avec peine dans sa capitale, où il mourut en recommandant aux compagnons de ses victoires la gloire de la religion et du royaume de Jérusalem. On ensevelit ses dépouilles mortelles dans l'enceinte du calvaire, près

(1) Albert d'Aix dit, en parlant de la maladie du roi de Jérusalem, que quatre de ses parens le soignaient: les uns réchauffaient ses pieds sur leur sein, d'autres soutenaient sa tête sur leur poitrine, tous se lamentaient en le voyant souffrir. (Albert d'Aix, liv. VII.)

1 100 ao HISTOIRE DK CROISADES, du tombeau de Jésus-Christ qu'il avait délivré par sa valeur (i). Sa mort fut pleurée par les chrétiens, dont il était le père et l'appui , et par les Musulmans qui avaient plusieurs fois éprouvé sa justice et sa clémence (2). L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas Machabée ; « Ce N fut lui qui accrut la gloire de son peuple : sem)) blable à un géant, il se révélait de ses armes » dans les combats, et son épée était la protection » de tout le camp. >1 Godefroy de Bouillon surpassa tous les capitaines de son siècle)^par son habileté dans la guerre; s'il eût régné plus long-temps on l'aurait placé parmi les grands rois. Dans le royaume qu'il avait fonde, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers. Son nom rappelle encore aujourd'hui les vertus des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes, aussi long-temps que le souvenir des croisades. » (i) Ou s'étonne que les chroniqueurs aient donné peu de détails sur la mort de. Godefroy; on peut voir cependant Guillaume de Tyr, lib. vu, §• 21, analysé dans la Biblioth. des Croisades^ tom. i , pages 4<>3 et suivantes. Voici l'épitaphe qu'on lisait en lettres gothiques sur le tombeau de Godefroy ; Hic jacel inclitus dux Gothofridus de Buillum, qui totam istam terrant acquisivit cultui christiano , cujus anima . regnet cum Chrislo, Amen. Guillaume de Tjt nous a laissé un portrait physique et moral de l'illustre chef des Croisés. (Voyez Biblioth. des Croisades, tom. 1, pag. i38.) (3) Suivant Albert d'Aix, ces lamentations durèrent pendant cinq jours. (Lib. vu.) Digilized by ‘

1100 du tombeau de Jésus-Christ qu'il avait délivré par sa valeur (1). Sa mort fut pleurée par les chrétiens, dont il était le père et l'appui, et par les Musulmans qui avaient plusieurs fois éprouvé sa justice et sa clémence (2). L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas Machabée : « Ce » fut lui qui accrut la gloire de son peuple : sem- » blable à un géant, il se revêtait de ses armes » dans les combats, et son épée était la protection » de tout le camp. » Godefroy de Bouillon surpassa tous les capitaines de son siècle, par son habileté dans la guerre; s'il eût régné plus long-temps on l'aurait placé parmi les grands rois. Dans le royaume qu'il avait fondé, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers. Son nom rappelle encore aujourd'hui les vertus des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes, aussi long-temps que le souvenir des croisades.

---

(1) On s'étonne que les chroniqueurs aient donné peu de détails sur la mort de Godefroy; on peut voir cependant Guillaume de Tyr, lib. VII, §. 21, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pages 403 et suivantes. Voici l'épitaphe qu'on lisait en lettres gothiques sur le tombeau de Godefroy :

Hic jacet inclitus dux Gothofridus de Buillum, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano, cujus anima regnet cum Christo. Amen.

Guillaume de Tyr nous a laissé un portrait physique et moral de l'illustre chef des Croisés. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 138.)

(2) Suivant Albert d'Aix, ces lamentations durèrent pendant cinq jours. (Lib. VII.)

4 LIVRE V. ai Après la mort de Ce prince, il s'éleva de grandes contestations sur le choix de son successeur. Le patriarche Daimbcrt voulait faire valoir les droits que lui avaient donnés les promesses de Godefroy , et gouverner, comme légat du pape, le royaume de David ; mais les barons ne voulaient avoir pour chef qu'un de leurs compagnons d'armes. Garnier, comte de Gray^et proche parent delGodefroy de Bouillon, prit possession de la tour de David (i) et des autres lieux fortifiés de Jérusalem , au nom de Baudouin, comte d'Edesse. Le patriarche invoqua pour sa cause l'autorité de l'église, et le comte Gafnier étant mort subitement, chacun. (i) Guillaume de Tyr, toujours préoccupé des prérogatives du patriarche, établit le droit de celui-ci sur une ancienne donation faite, par les caliphes aux chrétiens, de tout le quartier où se trouvait la tour de David. Il est bien évident que les califes d'Egypte n'avaient point donné aux chrétiens le droit de souveraineté sur un quartier de Jérusalem ; on leur avait seulement permis d'y habiter seuls, leur laissant le droit de vivre selon leur coutume. Cette permission avait pour objet de faciliter la perception des impôts; on pouiTait dire, d'après le récit môme de Guillaume de Tyr, que les chrétiens sons l'empire des califes , étaient, en quelque sorte, parqués sur le Calvaire, bien plus qu'ils n'y étaient souverains. Au reste, Guillaume de Tyr s'étonne lui-même de la donation de Godefroy , et ne conçoit pas le motif qui a pu la provoquer. Comparez Guillaume de Tyr, Albert d'Aii , Foulcher de Chartres, qui ont tous des opinions différentes. (Voyez Albert d'Aix, I lib. vu, 5- 46 et suiv.; Foulcher de Chartres, §. aa; Guillaume de Tyr, lib. z, §. 3 et suiv.). itoo Digitized by Google

Après la mort de ce prince, il s'éleva de grandes contestations sur le choix de son successeur. Le patriarche Daimbert voulait faire valoir les droits que lui avaient donnés les promesses de Godefroy, et gouverner, comme légat du pape, le royaume de David; mais les barons ne voulaient avoir pour chef qu'un de leurs compagnons d'armes. Garnier, comte de Gray, et proche parent de Godefroy de Bouillon, prit possession de la tour de David (1) et des autres lieux fortifiés de Jérusalem, au nom de Baudouin, comte d'Edesse. Le patriarche invoqua pour sa cause l'autorité de l'église, *et le comte Garnier étant mort subitement, chacun,* 1100

(1) Guillaume de Tyr, toujours préoccupé des prérogatives du patriarche, établit le droit de celui-ci sur une ancienne donation faite, par les caliphes aux chrétiens, de tout le quartier où se trouvait la tour de David. Il est bien évident que les califes d'Egypte n'avaient point donné aux chrétiens le droit de souveraineté sur un quartier de Jérusalem; on leur avait seulement permis d'y habiter seuls, leur laissant le droit de vivre selon leur coutume. Cette permission avait pour objet de faciliter la perception des impôts; on pourrait dire, d'après le récit même de Guillaume de Tyr, que les chrétiens sous l'empire des califes, étaient, en quelque sorte, *parqués* sur le Calvaire, bien plus qu'ils n'y étaient souverains. Au reste, Guillaume de Tyr s'étonne lui-même de la donation de Godefroy, et ne conçoit pas le motif qui a pu la provoquer. Comparez Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, Foulcher de Chartres, qui ont tous des opinions différentes. (Voyez Albert d'Aix, lib. VII, §. 46 et suiv.; Foulcher de Chartres, §. 22; Guillaume de Tyr, lib. X, §. 3 et suiv.).

33 HISTOIRE DES CROISADES, noo dit Guillaume de Tyr, prit cette mort comme chose miraculeuse. JNéanmoins, comme Daimbert n'avait point assez de force pour faire prévaloir ses droits, il écrivit à Boliéinond, prince d'Antioche, le conjurant de venir au secours de l'église de Jé-r rtisalem, plus opprimée, disait-il , par les chevaliers et les barons, qu'elle ne l'avait été par les Sarrasins. La sainte cité était pleine de deuil et d'agitation; mais tandis qu'on s'affligeait de la mort de Godefroy , et qu'on se disputait sa succession , le peuple chrétien venait d'éprouver un autre malheur; des députés d'Antioche, versant des pleurs et déchirant leurs vêtemens, vinrent annoncer que Bohémond avait été vaincu par les Turcs dans^le nord de la Syrie , et qu'il était retenu prisonnier chez les infidèles (i). Celle nouvelle qui consterna le peuple et le clergé, fit sentir enfin la nécessité d'élever au trône de J érusalem un prince qui rappelât, sinon les vertus, au moins la bravoure et les qualités guerrières de Godefroy. Baudouin donna quelques larmes à la mort de son frère ; mais il se consola bientôt par l'espérance (i) Bohémond captif, au rapport d'Albert d'Aix, envoya de ses cheveux à Baudouin, signum captivileais sueeque doloris. (Albert, lib. vu, §. 29.) Orderic Vital, dont le récit n a pas assez de gravité pour entrer dans notre histoire , a l'apporté les romanesques aventures du prince d'Antioche et de la fille d'un émir qui le délivre de sa captivité. Nous avons traduit cet épisode, où respire une pieuse galanterie, dans la des Croisades, tom. 1, pag. 3i5 et suiv.

UVRE V. 23 ' de lui succéder (i). Il n’iiésila point à échanger le uoo riche comté d’Édesse, dont la conquête était son ouvrage, et qu’il céda à son cousin Baudouin du Bourg, pour le royaume de Jérusalem qui le mettait à la tête des colonies chrétiennes en Orient. D’après les opinions du temps, aucune puissance ne pouvait égaler la gloire de régner sur la ville sainte; entre les grandeurs de la terre , aucune ne semblait préférable à la couronne de David et de Salomon. Baudouin se mit en marche pour Jérusalem avec quatre cents cavaliers et mille fantassins (2). Les émirs d’Emesse cl de Damas , avei lis par la renommée ou peut-être par la trahison, vinrent l’attendre dans les chemins difficiles qui bi)rdent la mer de Phénicie. Les guerriers de Baudouin, arrivés au défdé de Béryte, coururent les plus grands dangers; et son chapelain , dans la relation qui nous reste de lui , s’écrie avec naïveté , qu’t/ aurait bien voulu être alors à Orléans ou à Chartres (3). Cependant la bravoure des sol(0 Dolens (dil Foulcher de Charlies^ cdiquontulùm de fratrù morte, et plus gaudens de hereditate. {$. 32.) (3) Quadragentis equitibus cum mille peddhus (dit A.I>bert d’Aix, lib. vu, §. 3i). Septingentisferè militibus^ et peditibus septageniis (dit Foulcher de Chartres, §.^32). Ducentorum equitum et octogentorum . equitum comitatu, dit Guillaume de Tyr (lib. x, §. 5.) , (3) Voyez, dans \a. Biblioth. des Croisades, tom. i , pag. 99 , le naïf langage du chapelain àe Baudouin, dans ses récits. Il exprime toutes ses sensations, ses espérances, sa frayeur. Nous ferons observer que Foulcher suivit son maiby Google

»4 mSTOIHE DES CROISADES. (lats chrétiens surmonta tous les obstacles et triompha de tous les périls. Les Musulmans dispersés s'enfuirent , les uns dans les montagnes , les autres dans des barques assemblées près du rivage. Baudouin poursuivit sa route vers Jérusalem, et fit « son entrée triomphante dans la ville sainte au milieu des acclamations du peuple. Mais pendant que le peuple et le clergé faisaient éclater leur joie, le patriarche , avec quelques-uns de scs partisans , protestait contre l'élection du nouveau roi , et , feignant de croire qu'il n'etait plus en surete près du tombeay. de Jésus-Christ se relirait en silence sur le mont Sion (i) comme pour y chercher un asile contre ses persécuteurs. Baudouin ne songea point à troubler la retraite de Daimbert, et satisfait d a— voir obtenu le suffrage des barons et de la plus grande partie du clergé , il voulut s'assurer de nouveaux titres à une couronne révérée des chreüens , en remportant quelques victoires sur les Musulmans. Il sortit de Jérusalem avec ses plus braves chevaliers, et se présenta devant les murs d'Ascalon ; mais comme la garnison restait enfermée dans les remparts de la place, et que la saison était trop avancée pour faire un siège, il ravagea les campagnes voisines, parcourut les coteaux d'Engaddi , entra dans Ségor, abandonné de ses habitans, et tre pendant toutfe voyage, do.nt il a décrit toutes les circonstance!. (i) Foulcher de Chartres, J. au.

UVRE V. ■ i5 détruisit une troupe de brigands retranchée au uoo fond des cavernes (i). Dans celte expédition, qui ne fut en quelque sorte qu'un pèlerinage, les soldats de Baudouin parcoururent les rivages de la mer Morte , dont la vue leur rappela la punition de Sodome ; la vallée fameuse par la sépulture des ancêtres d'Israël, et celle où, d'après les anciennes traditions. Moïse avait fait jaillir une source d'eau vive des flancs arides d'un rocher. Les soldats chrétiens ne pouvaient se lasser d'admirer ces lieux remplis des souvenirs de l'Ecriture. L'historien Foulcher de Chartres, qui accompagnait Baudouin , montre dans son récit tout son enthousiasme, et nous raconte, avec une joie naïve, qu'il abreuva scs chevaux à la fontaine miraculeuse du législateur des Hébreux (2). La petite armée des chrétiens revint à Jérusalem chargée de butin. Le patriarche consentit à reconnaître le successeur de Godefroy j alors Baudouin, pour assurer ses droits au royaume, se fit couronner roi J mais il voulut que la cérémonie du cou(i) On peut lire, dans la Biblioth. des Croisades , lom. i, pag.6o, un passage de l'iiistorien Albert d'Aii, où il raconte la manière adroite et singulière dont Baudouin attira ces brigands how de la caverne. ^ • (2) TJhi ego ipse Fulcherius adatjuavi meos equos. Nous avons donné ime traduction presque littérale du récit du naïf chapelain de Baudouin, dans laquel% nous nous somn mes efforcés de faire ressortir le caractère de l'iiislorien et toute sa simplicité. {Biblioth. des Croisades , tom. i, P'-'g- 9«-) Dk

 ronnement fût célébrée à Bethléem (i), n'oubiiant point que le Fils de Dieu, dontil était le ministre et le lieutenant, avait été cruciüé dans la ville sainte. Tancrède n'assista pointa cette cérémonie; les deux compagnons de Godefroy conservaient le souvenir de leurs anciennes querelles. Tancrède s'était déclaré contre l'élection de Baudouin et refusait de lui rendre hommage (2). Baudouin , à son tour , disputant à Tancrède la possession de Caïphas(3), le fit citer devant lui comme un vassal infidèle. La réponse de Tancrède fut laconique et pleine d'une orgueilleuse rudesse : « J'ignore, dit-il en s'adressant au messager de Baudouin, si ton maître est roi de Jérusalem, w II ne daigna pas ré(1) Voyez, pour cette circonstance, Albert d'Aix ; Foiilclier de Chartres excuse,' à cet égard, son souverain, par des réflexions qui méritent d'être connues. (Bibliothèque des Croisades, tom. i, pag. 91.) (2) Albert d'Aix rapporte que Tancrède s'était rénni au patriarche Daimbert contre Baudouin. (Voy. Albert d'Aix, liv. vu.) Il faut consulter, sur les prétentions des divers princes, à l'égard de la couronne de Jérusalem , Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, qui ne sont pas toujours en harmonie dans leurs récits. Les querelles entre Baudouin, le patriarche , Tancrède et Bohémond, y sont racontées avec quelques détails (lib. x). Guillaume de Tyr rapporte qu'Eustache , frère de Godefroy, avait été appelé à la couronne de Jérusalem, et qu'il vint jusque dans la Fouille. (Vqy. la Bibl. des Croisades, t3n. i,p. i3g.) (3) Caïphas est la même ville que les auteurs arabes appellentfla^. Elle est située sur les bords de la mer, au midi de Ptoléma'is. ♦ Dh: '--byGoogl l «

 in pondre à une seconde sommation ^ à la fin , cm cm- i ploya les prières, et ïancrède se laissa flécliir. Les deux princes convinrcntd'une entrevue dans un lieu situé entre Jérusalem et JafTa ; Tancrède consentit dans cette entrevue à oublier les injures passées; mais il ne voulut point renoncer à une principauté qu'il tenait de Go'defroy, Les débats entre le prince de Galilée et le roi de Jérusalem n'étaient point encore terminés, lorsque des députés d'Antioche vinrent conjurer Tancrède de se rendre dans leur ville, pour gouverner un état qui restait sans chef depuis la captivité de Bohémond. Tancrède se rendit à leurs prières et partit aussitôt pour Antioche, abandonnant à Hugues de St.-Omer la ville de Tibériadeetla principauté de Galilée(i), Ces démêlés avecTancrède n'empêchèrent point » 'oi ïkudouin de poursuivre la guerre contre les infidèles. Dans une excursion au-delà du Jourdain, il dispersa les tribus des Arabes, et s'enrichit deleurs dépouilles; en revenant dans sa capitale, il eut occasion d'exercer la plus noble vertu de la chevalerie. Non loin du fleuve, des cris plaintifs viennent, tout-à-coup, frapper ses oreilles; il s'approche et voit une femme musulmane dans les douleurs de l'enfantement; il lui jette son manteau pour la couvrir, et la fait placer sur des tapis étendus à terre. Par ses ordres, des fruits et deux outres remplies (i) Huge de Sainl-Adelmare (dit Guillaume de Tyr, lib. X, §. lo). Hugo de presidio Falckciiberg (dit Albert d'Aix, lib. VII, 5- 45)Digitized by Google

pondre à une seconde sommation ; à la fin, on em- 1100
ploya les prières, et Tancrède se laissa fléchir. Les deux princes convinrent d'une entrevue dans un lieu situé entre Jérusalem et Jaffa ; Tancrède consentit dans cette entrevue à oublier les injures passées ; mais il ne voulut point renoncer à une principauté qu'il tenait de Godefroy. Les débats entre le prince de Galilée et le roi de Jérusalem n'étaient point encore terminés, lorsque des députés d'Antioche vinrent conjurer Tancrède de se rendre dans leur ville, pour gouverner un état qui restait sans chef depuis la captivité de Bohémond. Tancrède se rendit à leurs prières et partit aussitôt pour Antioche, abandonnant à Hugues de St.-Omer la ville de Tibériade et la principauté de Galilée(1).

Ces démêlés avec Tancrède n'empêchèrent point 1101
Baudouin de poursuivre la guerre contre les infidèles. Dans une excursion au-delà du Jourdain, il dispersa les tribus des Arabes, et s'enrichit de leurs dépouilles ; en revenant dans sa capitale, il eut occasion d'exercer la plus noble vertu de la chevalerie. Non loin du fleuve, des cris plaintifs viennent, tout-à-coup, frapper ses oreilles ; il s'approche et voit une femme musulmane dans les douleurs de l'enfantement ; il lui jette son manteau pour la couvrir, et la fait placer sur des tapis étendus à terre. Par ses ordres, des fruits et deux outres remplies

(1) Huge de Saint-Adelmare (dit Guillaume de Tyr, lib. x, §. 10). Hugo de presidio Falckenberg (dit Albert d'Aix, lib. vii, §. 45).

 d’eau» sont apportés près de ce lit de douleur; il fait amener la femelle d’un cliameau pour allaiter l’enfant qui venait de naître. La mère est confiée aux soins d’ijne esclave, chargée de la reconduire à son époux. Celui-ci occupait un rang distingué parmi les Musulmans : U versa des larmes de joie en revoyant une épouse dont il pleurait la mort ou le déshonneur, et jura de ne jamais oublier l’action généreuse de Baudouin (i). A son retour dans sa capitale, Kiudouin n’avait plus un assez grand nombre de soldats sous ses drapeaux pour entreprendre des conquêtes, ni même pour défendre son royaume; mais comme la nouvelle de la prise de Jérusalem avait excité le zèle de toute la chrétienté, il arrivait sans cesse des pèlerins, toujours disposés à combattre les ennemis de la foi. On vit alors accourir une foule de guerriers de l’Occident qui venaient aux fêtes de pâques célébrer les mystères de la rédemption, dans la ville sainte délivrée du joug des Sarrasins. Après le miracle du feu sacré qui excita d’autant plus d’enthousiasme qu’il se fit attendre plusieurs jours (2), le roi de Jérusa(i) Guillaume de Tyr , (lib. x, §. 11). Les chevaliers de la Croisade joignaient, à la force et au courage, des sentimens de galanterie et de piété , qui corrigeaient un peu les défauts inhérens au métier des armes. (a) Il faut comparer Foulcher de Chartres et l’historien CalTarus, qui tous deux assistaient au miracle du feu sacré. (Biblioth., tom. i , pag. g3.) Ils ont peint les vives impressions de crainte et de joie qu’éprouvaient les pèlerins en attendant l’apparition du feu sacré. A la fin de son récit ,

LIVRE V. ag lem s’adressa aux Pèlerins Gènes venus en Syrie avec une flotte, et les conjura de combattre avec lui les infidèles; promettant de leur abandonner un tiers du butin et de leur céder, dans chaque ville conquise, une rue qui serait appelée la rue des Génois. Ceux-ci acceptèrent, avec joie, les propositions de Baudouin, et l’armée chrétienne se dirigea aussitôt contre la ville d’Arsur, qui ouvrit ses portes après quelques jours de siège. Les chrétiens allèrent ensuite camper devant Césarée, ville florissante et remplie ^e riches marchands (i). Caffarus, historien génois, qui était présent à cette expédition , nous a fait connaître les négociations singulières qui précédèrent les attaques des assiégeans. Des députés de la ville vinrent dire au patriarche de Jérusalem et aux chefs de l’armée : « Vons qui êtes les docteurs de la loi » chrétienne, pourquoi ordonnez -vous aux vô» très de nous dépouiller et de nous tuer, puisque » nous sommes faits à l’image de votre Dieu? — » Nous ne voulons point vous dépouiller, répondit » le patriarche; cette ville ne vous appartient pas, » elle appartient à saint Pierre. Nous ne foulons Caflrarus,qui veut faire passer sa conviction dans l’ànie de ses lecteurs, s’écrie: Ethic Caffarus , quihœc scribi,Jecit, interfuit et vidit, indè testùnonium reddit. {Dihliothèque des'Croisadcs , tom. i, pag. 5u3.) (i) C’est la Césarée bâtie par le grand Ilérodc , et qui fut long-temps la métropole de la Palestine; elle est située au midi de Ptolémaïs. I lOI S

Digitized by Google

lem s'adressa aux Pélerins de Gènes venus en Syrie 1101
avec une flotte, et les conjura de combattre avec lui les infidèles; promettant de leur abandonner un tiers du butin et de leur céder, dans chaque ville conquise, une rue qui serait appelée *la rue des Génois*. Ceux-ci acceptèrent, avec joie, les propositions de Baudouin, et l'armée chrétienne se dirigea aussitôt contre la ville d'Arsur, qui ouvrit ses portes après quelques jours de siége. Les chrétiens allèrent ensuite camper devant Césarée, ville florissante et remplie de riches marchands (1). Caffarus, historien génois, qui était présent à cette expédition, nous a fait connaître les négociations singulières qui précédèrent les attaques des assiégeans. Des députés de la ville vinrent dire au patriarche de Jérusalem et aux chefs de l'armée : « Vous qui êtes les docteurs de la loi » chrétienne, pourquoi ordonnez-vous aux vô- » tres de nous dépouiller et de nous tuer, puisque » nous sommes faits à l'image de votre Dieu ? — » Nous ne voulons point vous dépouiller, répondit » le patriarche; cette ville ne vous appartient pas, » elle appartient à saint Pierre. Nous ne voulons

---

Caffarus, qui veut faire passer sa conviction dans l'âme de ses lecteurs, s'écrie : *Et hîc Caffarus, qui hæc scribi, fecit, interfuit et vidit, indè testimonium reddit.* (*Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 523.)

(1) C'est la Césarée bâtie par le grand Hérode, et qui fut long-temps la métropole de la Palestine; elle est située au midi de Ptolémaïs.

 » pas VOUS tuer, maisja vengeance divine pour» suit ceux qui sont armés contre la loi de Dieu, n 'Après cette réponse qui ne pouvait amener la paix^ les clirétiens se disposèrent à livrer un assaut; quand tout fut prêt, les soldats reçurent l'absolution de leurs péchés; le patriarche, revêtu d'orneraens blancs et portant la vraie croix, les exhorta à combattre vaillamment. Le chef des Génois se montra le premier sur les remparts , et bientôt l'armée chrétienne eut franchi les murailles. Au milieu du tumulte de la vj^ctoire, la soif du butin fit laire-l'huraanité. On avait vu des Saj-rasins avaler des pièces d'or et des pierres précieuses pour les dérober aux vainqueurs. Les soldats fendirent le ventre à tous les Musulmans qu'Us rencontrèrent (i); le sang coula par torrent dans la mosquée et dans les rues de la ville conquise, comme à la prise de Jérusalem. Guillaume de Tyr, sans désapprouver ces scènes de barbarie, se contente de remarquer que le peuple chrétien, qui jusque-là avait vécu pauvre et dénué de tout, ne manqua plus de rien. Les Génois se vantaient d'avoir eu dans l#ur part du butin, le vase (2) que Jésus(1) Nous empruntons encore ce fait'à Foulflier de Char-' très, dont nous avons traduit le curieux récit dans la Dihlioth. des C/*oisadcs , Xom. i, pag. q4. C'est lui qui dit, danssonnaïflangagc, que les femmes avaient caché des pièces de monnaie , ut nef as erat recondemlum , et turpe est su fis ad recilandunu (2) Ce vase, dont Guillaume de Tyr a parlé, est précieusement gardé à Gènes : ou l'avait apporté momentanémeiU Digitized by Google

1101 » pas vous tuer, mais la vengeance divine pour-
» suit ceux qui sont armés contre la loi de Dieu. »
Après cette réponse qui ne pouvait amener la paix, les chrétiens se disposèrent à livrer un assaut; quand tout fut prêt, les soldats reçurent l'absolution de leurs péchés; le patriarche, revêtu d'ornemens blancs et portant la vraie croix, les exhorta à combattre vaillamment. Le chef des Génois se montra le premier sur les remparts, et bientôt l'armée chrétienne eut franchi les murailles. Au milieu du tumulte de la victoire, la soif du butin fit taire l'humanité. On avait vu des Sarrasins avaler des pièces d'or et des pierres précieuses pour les dérober aux vainqueurs. Les soldats fendirent le ventre à tous les Musulmans qu'ils rencontrèrent (1); le sang coula par torrent dans la mosquée et dans les rues de la ville conquise, comme à la prise de Jérusalem. Guillaume de Tyr, sans désapprouver ces scènes de barbarie, se contente de remarquer que le peuple chrétien, qui jusque-là avait vécu pauvre et dénué de tout, ne manqua plus de rien. Les Génois se vantaient d'avoir eu dans leur part du butin, le vase (2) que Jésus-

(1) Nous empruntons encore ce fait à Foulcher de Chartres, dont nous avons traduit le curieux récit dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 94. C'est lui qui dit, dans son naïf langage, que les femmes avaient caché des pièces de monnaie, *ut nefas erat recondendum, et turpe est satis ad recitandum.*

(2) Ce vase, dont Guillaume de Tyr a parlé, est précieusement gardé à Gènes : on l'avait apporté momentanément

IJVRE V. 3t Christ présenta à ses disciples, en leur disant : ceci moi est mon sang. Les chrétiens victorieux nommèrent un arclievêque de Césarée. Leur choix tomba sur un pauvre prêtre nommé Baudouin; et ce qu'on peut regarder comme une des circonstances les plus curieuses de cette époque , c'est que ce pau\Te ecclésiastique, parti d'Europe avec les premiers croisés, avait fourni aux frais de son pèlerinage en se faisant sur le front, en forme de croix, une large incision, qu'il entretenait avec des sucs d'herbes préparées, et dont l'aspect lui attirait les nombreuses aumônes des fidèles (i). La terreur qu'inspiraient les chrétiens était si grande, que les infidèles n'osaient plus braver leurs attaques, ni supporter leur présence ; en vain le calife d'Egypte ordonnait à ses émirs, renfermés dans Ascalon, de combattre les Francs et d'amener devant lui , chargé de fers, ce peuple mendiant et vagabond^ les guerriers égyptiens hésitaient à quitter l'abri de leurs remparts. A la fin, poussés par les menaces du calife , encouragés par leur multià Paris , lors de l'invasion de l'Italie; il a été rendu aux Génois. Voyez à ce sujet la relation de Cafarus, qui renferme J>caucoup de faits curieux, et qui est surtout plus détaillée et plus intéressante que celle de Guillaume de Tyr. Nous l'avons donnée presque tout entière dans la Bibliothèque des Croisades , tom. i , pag. 5ü5. (i) Ce fait est raconté par Guibert, analysé dans la Biblioth. des Croisades, tom. I^r.^ pag. i3i. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la fraude avait été dc'couverte, et que cette circonstance n'empêcha pas l'élection du prêtre à une des premières dignités ecclésiastiques. Digitized by Google

Christ présenta à ses disciples, en leur disant : *ceci* 1101
est mon sang. Les chrétiens victorieux nommèrent un archevêque de Césarée. Leur choix tomba sur un pauvre prêtre nommé Baudouin; et ce qu'on peut regarder comme une des circonstances les plus curieuses de cette époque, c'est que ce pauvre ecclésiastique, parti d'Europe avec les premiers croisés, avait fourni aux frais de son pélerinage en se faisant sur le front, en forme de croix, une large incision, qu'il entretenait avec des sucs d'herbes préparées, et dont l'aspect lui attirait les nombreuses aumônes des fidèles (1).

La terreur qu'inspiraient les chrétiens était si grande, que les infidèles n'osaient plus braver leurs attaques, ni supporter leur présence; en vain le calife d'Egypte ordonnait à ses émirs, renfermés dans Ascalon, de combattre les Francs et d'amener devant lui, chargé de fers, *ce peuple mendiant et vagabond*, les guerriers égyptiens hésitaient à quitter l'abri de leurs remparts. A la fin, poussés par les menaces du calife, encouragés par leur multi-

---

à Paris, lors de l'invasion de l'Italie; il a été rendu aux Génois. Voyez à ce sujet la relation de Cafarus, qui renferme beaucoup de faits curieux, et qui est surtout plus détaillée et plus intéressante que celle de Guillaume de Tyr. Nous l'avons donnée presque tout entière dans la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 525.

(1) Ce fait est raconté par Guibert, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. Ier., pag. 131. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la fraude avait été découverte, et que cette circonstance n'empêcha pas l'élection du prêtre à une des premières dignités ecclésiastiques.

 iici tude, ils tentèrent une incursion vers Ranila. Baudouin averti de leur marche, réunit à la hâte une troupe de trois cents chevaliers et de neuf cents hommes de pied. Aussitôt qu'il fut eu présence do l'armée éf'yptienne, dix fois plus nombreuse que celle des chrétiens, il représenta à ses chevaliers et à ses soldats qu'ils allaient combattre pour la gloire du Christ; « s'ils succombaient, le ciel leur » était ouvert; s'ils triomphaient, leur nom devait » se répandre dans tout l'univers chrétien. Il n'y » avait point de salut dans la fuite ; la patrie était » au-delà des mers; l'Orient n'avait point d'asilo » pour les vaincus. » Après avoir ainsi animé le courage de scs guerriers, Baudouin partagea sa troupe en six bataillons. Les premiers qui se présentent au combat ne peuvent résister au nombre, et forcés de fuir, ils sont poursuivis par les vainqueurs sur la route de Jaifa. A l'aspect de cette déroute, deux évêques qui se trouvaient auprès du roi, lui conseillent d'implorer la miséricorde du ciel; à leur VOIX , Baudouin descend de cheval , tombe à genoux devant eux, confesse scs fautes et reçoit l'al>solution. Il reprend ensuite scs armes, et fond sur l'ennemi à la tête des bataillons qui lui restent. Les guerriers chrétiens brûlent de venger la défaite d(? leurs compagnons d'armes. Baudouin qui combattait à leur tête avait attaché un drapeau blanc à la pointe de sa lance, et leur traçait ainsi le chemin du carnage (i). Suivant le témoignage du vénérable oosl< (i) Il faul voir la description de ce combat dans Font

LIVRE V. ' 33 abbé Gerle, qui portait la croix du Seigneur à uoi côté du roi, on n’avait jamais vu de pluie ou de neige aussi épaisse que la multitude des traits lancés contre ce prince, et si aucun trait ne put l’atteindre, ce fut sans doute un vrai miracle du ciel. La victoire resta long-temps incertaine; mais à la fin, la fortune, ou plutôt la volonté de Dieu se déclara pour les soldats de Jésus-Gbrist. L’armée r égyptienne avait perdu son chef dans la mêlée; cinq mille infidèles restèrent sur le champ de bataille (i). Tandis que Baudouin poursuivait les débris de l’armée vaincue sur le chemin d’Ascalon , ceux de ses guerriers qui les premiers avaient engagé le combat et pris la fuite, ne purent atteindre la viUe de Jaffa, et furent taillés en pièces par les ennemis •acharnés à leur poursuite. Ceux-ci, revêtus de l'armure des chrétiens qu’ils avaient tués , se présentèrent devant les murs de Joppé, annonçant la mort du roi ^ Jérusalem et la destruction en];ière ■» î.i ü cher (le Chartres qui en fut témoin, et qui ne peut dissimuler la peur qu’il avàit. {^Biblioth. des Croisades ^ tom. i, page ’gS.) Nous avons aussi emprunté quelques détails à Albert d’Aix, lib. vu. (i) L’auteur arabe Ibn-Alatir a parlé de ce combat et de la mort du chef de l’armée 'd’Egypte. Ibn-Alatir a été traduit dans la Bibliothèque des Croisades, tem. n, $. 4» an 494 *1^ riiégire. Depuis cette époque les historiens arabes offrent un grand intérêt; on peut déjà les consulter avec fruit, ^emparez cet historien avec Guillaume de Tyr, lib. x. TOM. II. 3

Digitized by Google

abbé Gerle, qui portait la croix du Seigneur à 1101
côté du roi, on n'avait jamais vu de pluie ou de neige aussi épaisse que la multitude des traits lancés contre ce prince, et si aucun trait ne put l'atteindre, ce fut sans doute *un vrai miracle du ciel.* La victoire resta long-temps incertaine; mais à la fin, la fortune, ou plutôt la volonté de Dieu se déclara pour les soldats de Jésus-Christ. L'armée égyptienne avait perdu son chef dans la mêlée; cinq mille infidèles restèrent sur le champ de bataille (1).

Tandis que Baudouin poursuivait les débris de l'armée vaincue sur le chemin d'Ascalon, ceux de ses guerriers qui les premiers avaient engagé le combat et pris la fuite, ne purent atteindre la ville de Jaffa, et furent taillés en pièces par les ennemis acharnés à leur poursuite. Ceux-ci, revêtus de l'armure des chrétiens qu'ils avaient tués, se présentèrent devant les murs de Joppé, annonçant la mort du roi de Jérusalem et la destruction entière

---

cher de Chartres qui en fut témoin, et qui ne peut dissimuler la peur qu'il avait. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, page 95.) Nous avons aussi emprunté quelques détails à Albert d'Aix, lib. VII.

(1) L'auteur arabe Ibn-Alatir a parlé de ce combat et de la mort du chef de l'armée d'Egypte. Ibn-Alatir a été traduit dans la *Bibliothèque des Croisades*, tom. II, §. 4, an 494 de l'hégire. Depuis cette époque les historiens arabes offrent un grand intérêt; on peut déjà les consulter avec fruit. Comparez cet historien avec Guillaume de Tyr, lib. X.

 de son armée. La reine et les seigneurs, enfermés dans la ville, furent si effrayés, qu'üs envoyèrent un message à Tancrèdepour implorer son secours j mais le lendemain de la bataille on aperçut du haut des remparts les étendards victorieux des Francs; leur approche dispersa les hordes menaçantes des barbares, et tout le peuple de Jôppé alla au-devant de ses libérateurs, célébrant la double victoire de Baudouin , èt la miséricorde du Seigneur tout-puissant. - r -î Ce fut alors qu'arrivèrent dans la Palestine les malbeuseux débris de' ces armées de pèlerins qui avaient été dispersées dans l'Asie mineure. Baudouin alla au-devant d'eux jusqu'aux environs de Béryte. Quand ils furent là tous assemblés (ce sont - les paroles de Guillaume de Tyr), ce fut belles choses de voir les caresses, accolades, salutations quils se firent les uns aux autres. Le roi les conduisit à Jérusalem, où le comte de Poitiers, les ^omtes de Blois et de,Bourgog0, offrirent à Jés\{s-Ç^ist les malheurs qu'ils avaient soufferts pour lui dans leur pèlerinage (i). Après avoir visité les saints lieux et renouvelé leur baptême dans le Jourdain, la plupart de ces (i) Nous avons parlé, dans le quatrième livre de notre Jiistoire, des pèlerins qui vinrent après les premiers croisés. Albert «TAix a consacré tout un livre à cdke malheureuse expédition, il a été traduit. { Biblioth, des Croisades, lom. I,

pag. -ji et sniv.) Orderic Vital j a mélé des aventures romanes

1101 de son armée. La reine et les seigneurs, enfermés dans la ville, furent si effrayés, qu'ils envoyèrent un message à Tancrède pour implorer son secours; mais le lendemain de la bataille on aperçut du haut des remparts les étendards victorieux des Francs; leur approche dispersa les hordes menaçantes des barbares, et tout le peuple de Joppé alla au-devant de ses libérateurs, célébrant la double victoire de Baudouin, et la miséricorde du Seigneur tout-puissant.

Ce fut alors qu'arrivèrent dans la Palestine les malheureux débris de ces armées de pélerins qui avaient été dispersées dans l'Asie mineure. Baudouin alla au-devant d'eux jusqu'aux environs de Béryte. *Quand ils furent là tous assemblés* (ce sont les paroles de Guillaume de Tyr), *ce fut belles choses de voir les caresses, accolades, salutations qu'ils se firent les uns aux autres.* Le roi les conduisit à Jérusalem, où le comte de Poitiers, les comtes de Blois et de Bourgogne, offrirent à Jésus-Christ les malheurs qu'ils avaient soufferts pour lui dans leur pélerinage (1).

Après avoir visité les saints lieux et renouvelé leur baptême dans le Jourdain, la plupart de ces

(1) Nous avons parlé, dans le quatrième livre de notre histoire, des pélerins qui vinrent après les premiers croisés. Albert d'Aix a consacré tout un livre à cette malheureuse expédition, il a été traduit. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 71 et suiv.) Orderic Vital y a mêlé des aventures romanesques. (*Ibid.*, tom. 1, pag. 313.)

LIVRE V. 35 pèlerins , qui avaient quitté leur pays pour soumet- , ,oa tre l'Asie à leurs armes , oubliant dans les misères d'un pieux exil, leurs projets de conquêtes, se disposaient à retourner en Occident, lorsqu'on apprit la marche d'une armée égyptienne sortie d'Ascalon et s'avançant vers les montagnes de la Judée. A cette nouvelle, le roi Baudouin ne prit pas même le temps de rassembler tous scs guerriers et vola au-devant de l'ennemi avec quelques-uns des chevaliers arrivés d'Europe. Sans s'étonner du nombre des Sarrasins, il livra la bataille. Dès le premier choc, les chrétiens furent enveloppés et ne cherchèrent qu'une mort glorieuse. Ce fut dans ce malheureux combat que périrent le comte de Blois (i) et le duc de Bourgogne. Tous deux Is'étaicnt embarqués la veille à Jaffa ■pour revenir en Occident; mais une tempête les rejetant dans le port les con- • duisit à la gloire du martyre qu'ils ne cherchaient point. Le roi de Jérusalem, après avoir fait des prodiges de valeur, se retira presque seul du champ de l)alaille et se cacha parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Comme les Sarrasins y mirent le feu, Baudouin fut sur le point (i) Guillaume de Tyr ne manque pas de dire que la mort glorieuse d'Etienne de Rlfiis ell'aca la bonté de sa ddsertion pendant le siège d'Antioche. {Biblioth. des Croisades, tom. I, pag. i4o.) Voye* ce que dit Orderie Vital sur le comte de Blois, et'IcS motifs qui' le déterminèrent à entreprendre un second pèlerinage : -les conseils, les > reproches d'Adèle , son ëpons'e , y avaient pui.ssammeAt contribué. (Biblioth, des Croisades , tom. i, pag. 3i4-) 3.. Dk ; - .1 :

 d’être étouflë par les flammes cl se réfugia avec peine dans Ramla (i). La nuit qui survint l’avait empêché d’être poursuivi ; mais dès le lendemain la place qui lui servait d’asile allait être assiégée et n’avait point de moyen de défense. Baudouin était en proie aux plus vives inquiétudes , lorsque lout-à-coup un étranger est introduit dans la vUle et demande à parler au roi de Jérusalem ; « C’est la reconnais» sance, lui dit-il, qui m’amène auprès de toi. » Tu t’es montré généreux envers une épouse qui » m’est chère, tu l’as rendue à sa Êtmillc après lui » avoir sauvé la \ie; je brave aujourd’hui mille » dangers pour acquitter une dette si sacrée. Les » Sarrasins environnent de toutes parts la ville M qui te sert de retraite ; demain elle sera prise; » aucun de ses habitans ne peut échapper à la « mort , je viens l’olTrir un moyen de salut : je » connais des cheipins qui ne sont point gardés ; » hâte-toi , le temps presse , lu n’as qu’à me sui« vre : avant le lever du jour tu seras parmi les ' » tiens (a). » Baudouin hésite et pleure sur le sort de ses compagnons d’infortune ; à la fin, il s’abandonne à la générosité de l’émir musulman, et tous deux , (i) Les auteurs arabes font mention de toutes les circonstances de ce combat. ^ BAlioth, des Croisades , tom. li , S- 4> an 4gp de l’hëg.) (a); C’est encore à Guillaume de Tyr que nous empruntons cet intéressant épisode , lib. x, $. Digitized by Google

LTVRE V. S7 accompagnés d’une faible escorte, sortent de la noa ville, au milieu d’une nuit orageuse. Arrivés à quelques lieues de Ramla, ils se séparent les larmes aux yeux j l’émir rejoignit l’armée musulmane Baudouin se rendit dans la ville d’Arsur. Au lever du jour , les Sarrasins s’avancent ver

38 HISTOIRE DES CROISADES, loa venus de l’Occident se réunirent à lui. Les chrétiens se mettent en marche pour aller au-devant des infidèles; le patriarche de Jérusalem portait d^ns les rangs le bois "de la vraie croix. Le cri de guerre des soldats chrétiens était: le Christ vit (i), le Christ régné, le Christ commande; bientôt les deux armées se trouvent en présence dans la plaine de Jaffa. La victoire se déclara d’abord pour , les Musulmans; mais Baudouin arrachant le drapeau blanc des mains de son écuyer, et suivi de • cent soixante chevaliers, se précipite au milieu des ennemis. Alors les guerriers chrétiens reprennent courage , et tous volent sur les pas de leur chef. On avait combattu toute la journée ; à l’approche de la nuit , les Musulmans fuyaient en désordre ; ils perdirent dans cette défaite l’émir d’Ascalon et quatre mille de leurs plus braves guerriers (2). (t) JVous suivons ki la version de Foulcher de Chartres, qui se sert du molvivit au lieu du mot vincit, lequel jjj^ratt avoir prévalu dans èa suite. La devise Christus régnât, vincît, imperat, forme la légende du revers de toutes les monnaies d’or frappées en. France depuis le roi Jean]usqu’à Louis XVI, sous les diiférens noms de Francs à pied et à cheval, d’agnelet, d’écus d’or ^ de louis. Dans les plus anciens (les francs) le verbe vincit est le premier; ipc. vinciT, xpc. REGLAT., XFC. IMPERAT, le Christ vainc, le Christ règne, le Christ gouverae; ce qui prouve que cette devise, ou cri de ^erre, remonté au moins au temps 'des Croisades. (a) Foulcher de Chartres, qui aime toujours à se mettre en scène , dit que pendant le combat il priait Dieii nupieds : Ego qxddem nudipedes orabam. (A. J. lio5, BiW/btA. rfej Cro«a<£«, tom. I, pag- q5.) _ . , Digitized by Google

 Baudouin, qu’on avait cru mort quelques jours auparavant , rentra triomphant à Je'rusalem. Il donna une grande partie du butin aux hospitaliers de St. -Jean, chargés d’accueillir les pauvres et les pèlerins, et pour nous servir des expressions d’une yieille chronique , il partagea ainsi avec Dieu les dépouilles des Sarrasins. Cependant cette victoire n’avait point essuyé toutes les larmes qu’un premier revers avait fait répandre. Au milieu du deuil général causé par la mort des nobles pèlerins de l’Occident, les plaintes les plus amères se renouvelèrent contre les Grecs , qu’on accusait d’avoir provoqué la ruine des armées venues au secours des Latins établis en Syrie (r). Alexis, qui redoutait les efTets-de ces murmures, envoya féliciter le roi de Jérusalem sur ses victoires, et fit tous ses efforts pour pbtenir la liberté des chrétiens tombés au pouvoir des Egyptiens, et des Turcs. Harpin, seigneur de Bourges, fait prisonnier dans l’Asie mineure, avait été conduit à Bagdad ; il fut délivré par l’intervention de l’empereur de Constantinople, et revenu en Europe, il s’enferma au monastère de Cluny. Conrad, connétable de l’empereur d’Allemagne, et trois cents chevaliers francs , gémissaient dans les prisons du Caire j ils durent aussi leur délivrance à l’empereur (i) Anne Comnène' AisxiaJ, lib. x, dil que son père fut éü'anger aux malheurs des pèlerins; malheurs qu'on auraient évites si on avait suivi ses conseils. Voyez son récit traduit. (_Biblioth. des Croisades, tom. ii.)

 i p4 grec. Les -uns restèrent en S^rie et s’enrôlèrent de . nouveau dans la milice -de Jésus-Christ, les autres revinrent dans l’Occident, où leur retour au milieu de leurs iàuiiUes et les expressions de leur recon^ naissance envers Alexis ne purent détruire les préventions qui s’élevaient de toutes parts .contre leur libérateur. . ‘ t Au reste, ces préventions n’étalent point sans fondement; car dans le temps môme où Alexis brisait les fei's de quelques captifs, il équipait des flottfBfij,. levait des arn^ées pour attaquer Antioche et, des villes de la côte do Syrie, conquises pé» les Latins/ Il oifrit de payer la rançon de Bohémoud, toujours prisonnier chez les Turcs, non pour lui rendre sa liberté, xnais pour le fiiire conduire à * Constantinople' (i), où U espérait obtenir de lui l’abandon de sa principauté^ Cependant les offres bridantes d’Alexis excitèrent la jalousie entre les , princes n^irsulmans, et cette jalouéie servit la cause de l’illustre captif, qui profita des divisions élevées parmi ses ennemis pour sortir de sa prison. Comme U se mêle toujours quelque chose de merveilleux au récit des événemens de cette époque, une eju’oni-! que contemporaine (a) rapporte que Bohémond fît(i) C’est ainsi que le rapportent les historiens latins. ■ Amie Comnèue, par des expressions «mhiguës , donne du poids à leur assertion, Aiixut.!, lib, Voyez la traduction. (Biblioth. des Crois(xdes, tom. ii.) , S (a) C’est eucure Ofderiç Vital qui raconte les aventures merveilleuses de Rohémond : il est à croire qu’il a rédigé Digitized by Google

1104 grec. Les uns restèrent en Syrie et s'enrôlèrent de nouveau dans la milice de Jésus-Christ, les autres revinrent dans l'Occident, où leur retour au milieu de leurs familles et les expressions de leur reconnaissance envers Alexis ne purent détruire les préventions qui s'élevaient de toutes parts contre leur libérateur.

Au reste, ces préventions n'étaient point sans fondement; car dans le temps même où Alexis brisait les fers de quelques captifs, il équipait des flottes, levait des armées pour attaquer Antioche et s'emparer des villes de la côte de Syrie, conquises par les Latins. Il offrit de payer la rançon de Bohémond, toujours prisonnier chez les Turcs, non pour lui rendre sa liberté, mais pour le faire conduire à Constantinople (1), où il espérait obtenir de lui l'abandon de sa principauté. Cependant les offres brillantes d'Alexis excitèrent la jalousie entre les princes musulmans, et cette jalousie servit la cause de l'illustre captif, qui profita des divisions élevées parmi ses ennemis pour sortir de sa prison. Comme il se mêle toujours quelque chose de merveilleux au récit des événemens de cette époque, une chronique contemporaine (2) rapporte que Bohémond fit

(1) C'est ainsi que le rapportent les historiens latins. Anne Comnène, par des expressions ambiguës, donne du poids à leur assertion, Αλεξιαδ, lib. x. Voyez la traduction. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

(2) C'est encore Orderic Vital qui raconte les aventures merveilleuses de Bohémond : il est à croire qu'il a rédigé

 dèles se déclaraient entr'eux , et qu'une princesse musulmane, à laquelle il avait su plaire par ses mauières chevaleresques, lui facilita les moyens de recouvrer sa liberté. Après quatre ans de captivité, il revint à ArUioche où il s'occupa de repousser les agressions d'Alexis. Les flottes des Pisans et des Génois vinrent à son secours. Il se livra siu* terre et sur mer plusieurs combats dans lesquels les Grecs et les Latins eurent tour-à-tour l'avantage, et dont le résultat, le plus certain et le plus malheureux, • <. fut de détourner les chrétiens de la gue^e contre les infidèles (i). . . Dans un intervalle de paix avec les Grecs les Francs résolurent de profiter de la discorde des Musulmans établis dans le nord de la Syrie, et - - -■ - ^ - -r . ' M son rëdt d'après les chansons des ' ôestes qui célébraient alorsdes aventures des pèlerins-, et qui durent se nsidtiplier' au sujet de Bohémond, à l'épeque où il parut à la cour de fhiVippel^^. {B iblioih. des Croisades, tom. i, pag. 317.) Quelques auteurs arabes parlent de cette délivrance du. prince d'Anlioclie, qui fut échangé contre la fille de Baghisian; c'est l'Armide du Tasse qui pleure aussi , mais par un motif bien moins poétique. {Biblioth. des Croisades, tom. I, pag. 317.) L'auteur arménien Mathieu d'Edesse raconte aussi d'une manière assez curieuse la délivranee de Bohémond. (Notice des manuscrits- de Roi , tom. x , . pag. 3ai.) Il, a été analysé dans la Biblioth. des Croisades, ' * tom. II. ' ' ■ . (i) Les guerres d'-Alexis .contre Bohémond sont hmguement racontées par Anne Comnène, lib. x, analysé dans la Biblioth, des Croisades, tom. ii. , ■ ' ; by Gooi^le

1. 4a HISTOIRE DES CRjÔISADES. 4 vinrcut me lire le siégé devanl Cliaran (i) , ville florissante de la Mésopolaïuie. Cette expédition avait pour chefs Bohémond avec Tanci'ède , Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, et Josselin de Gourtenay , jeune seigneur' français, que son courage et la faveur de son cousin Baudouin avaient rendu maître de plusieur s villes sur les bords do l'Euplrratc. La ville de Charan ne pouvait résister long-temps à leurs attaques. Lorsque les Musulmans de la Mésopotamie apprirent qu'elle était près d'ouvrir ses portes, saisis >d'efTroi, ils' jurèrent d'oublier leurs qiterclles et de se réunir contre les drrétiens. Ceux-ci, au contraire, aveuglés par l'espérance de la victoire , se livrèrent à la discorde et disputèrent euti''eux la possession de . la vUle assiégée. Tandis que leurs débats les retenaient sous la tente et les empêchaient de pom'suivre le siège , les guerriers de Mossoid et de Maridiu accoururent ensemble et remportèrent sur l'armée chrétienne une 'sanglante victoire. Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay tombèrent dans les mains des infidèles ; Bohémond et Tancrède , échappés au carnage , ne ramenèrent à Antioche que six cavaliers (a). • (i) Il en est souvent question dans la Bible sous le nom de Haran. Les Greds et les Romains l'appelèrent Charres, et c'est là que périt Crassus avec ses légions. (a) L'historien arabe Ibn-Àlatir donne des détails assez curieux sftr cette bataille. {Btblioth. des Croisades, tom. ii, §. 5, an 4o7 de l'hég.) Guillaume deTyr, lib. x, rapporte aussi cette expédition malheureuse. ' ' ,

UVItE V. . 43 Celle défaite répandit l’effroi parmi tous les uo4 cLrétieus d’Orient ; dans l’année qui suivit la bataille deCliaran,les chroniques du temps fontmenlion d’une comète qu’on aperçut sur l’horizon pendant cinquante jours, et ce qu’il y a de plus remarquable dans cette apparition, c’est que la comète qu’on vit alors était , si. l’on en croit les observations astronomiques , la même que celle qui parut' après la mort de Jules César] (i). Sans doute que, les chi’éüens et les Musulmans y trouvèrent le pronostic des plus grands maUieursj et l’Orient tourmenté, à celte époque, par le double fléau des révolutions et de la guerre, ne manquait pas 'de calamités pour justifier de tristes pressentim«is et des prédictions sinisü'es.' Les chrétiens surtout n’avaient pas besoin de chercher dans l’apparition des corps célestes les signes avant-coureurs de leurs calamités J leurs fatales discordes étaient des présages plus véritables. (1) D’après les calculs astronomiques, cette comète s’est montrée sept fois , à des périodes de 5yo années. ' ire. Apparit,, au temps d’Ogygée, 1763 ans' avant J.-C. a®. Apparie., iiqS avant J.-C. 3.*. — 6{8 avant J.-G. . 4®. — 44 avant J.-G. , - . < ' . 5e. — 53i de J.-G. ' • ■ . '6®. — 1 106 de J.-G. 7e. — 1680 de f. -G. ^ • Voyez Dissertation de Freret, toln. X, pag. 367 , de l’Académie des Inscriptions ; art. Comète , dans X Encyclopédie ^ et M. Delambre , histoire de l'Astronomie, tom. i. D

44 HISTOIRE DES CROISADES. L’aspccl du tombeau de Jésus-Christ ne put maintenir l’union entre le prélat que l’église de la cité saûite reconnaissait pour son chef, et le prince qui gouvernait le royaume de Jérusalem. Quelque temps après la prise de Césaréc, le roi Baudouin n’ayant pas de quoi payer la solde des troupes, s’était adressé au patriarche Daimbcrt, dépositaire des aumônes des fidèles. Daimbert refusa d’abord, de venir au secours du roi ; Baudouin résolut pour l’y contraindre, d’employer la force et la violence. « Oui, dit-il au patriarche dans le transport de sa » colère, j’enlèverai les trésors des églises et du » saint-sépulcre ; j’ai promis de sauver Jérusalem » et le peuple chrétien^ quand j’aurai accompli ma » promesse, je rétablirai la gloire et la richesse du » Dieu tout-puissant. » Dairnbert intimidé par les menaces de Beaudouin, consentit à abandonner une partie de ses trésors j mais à mesure que le roi de Jérusalem éprouvait de nouveaux besoins, il faisait de nouvelles demandes auxquelles le patriarche répondait par un refus injurieux. Il accusait le roi de dépouiller l’église de Jésus-Christ et de profaner le sanctuaire. Le roi accusait à son tour Daimbert de U ahir la cause des chrétiens, et de dissiper, au milieu des plaisirs et dans l’ivresse des festins, les tributs de la piété (i). Baudouin , depuis le commen■

(i) Voyez, dans la Biblioth. des (%)isades, tom. i, pag.63,le curieux récit d’Âlbertd’Aix. Baudouin surprit le patriarche au milieu d’un festin. Rien ne peint mieux les mœurs du temps que le dialogue entre le pau iarchc et le roi.

^ LIVRE V. 45 cernent de son règne, poursQivait de sa haine le patriarche, auquel il reprochait d’avoir conspiré contre sa couronne et meme contre sa vie j le scan• dalefle ces violentes discordes se renouvelait chaque année, sans que la sagesse des évêques et des légats du pape pût jamais les apaiser. Enfin le patriarche résolut de s’éloigner de Jérusalem, et se retira à Antioche, espérant faire* par' tager à Bohémond son chagrin et sa colère.'Mais à cette époque, Bohémond, loin de pouvoir servir la vengeance de Daimbert, n’était pas assez puissant pour venger scs propres querelles. Enfermé dans sa capitale, menacé à-la-fois par les Grecs et par les Sarrasins, n’ayant plus ni trésors ni armée, il ne lui restait plus d’autre espoir que celui d’intéresser à ses malheurs les princes de la chrétienté, et d’appeler l’Occident à sa défense. , Après avoir fait répandre le bruit de sa mort’, îl s’embarqua au port Saint-Siméon , et, caché dans un cercueil (i), il traversa la flotte des Grecs qui (i) Il faut lire la traduction du passage d'Anne ComBènè^ sur les ruses qu’employa Bohémond pour échapper aux Grecs. (Bibliothèque ules Croisades , tom. ii.) Il aborda en Italie, parcourut la France ; et suivant le témoignage de Geoffroy, moine de Saiiit-^rtial de Limoges, il déposa à Saint-Léonard des chaînes en argent , signe de sâ Captivité. Les traducteurs de Gibbon sont tombés dans une erreui’ qu’il est important dft relever j le mot.cooA:, en anglais, correspondant le plus souvent à l'expresSion française cuisiniery les tiaducteurs ont supposé que Bohémond fit mettre dans le cercueil un cuisinier nlort, ce qui rendrait

r ■46 HISTOIRE DES CnOISADES. oG se réjouissaient .de son trépas, et maudissaient sa mémoire. En arrivant eu Italie, Boliéinond va se jeter aux pieds du souverain pontife; il se plaint des malbeurs qu'il a éprouvés en défendant la rc- * ligion; il invoque surtout la vengeance du ciel contre Alexis qu'il représente comme le plus grand fléau des chrétiens. Le pape l'accueille comme un héros et comme un mai-tyr; il loue ses exploits, écoule ses plaintes, lui donne l'étendard de saint Pierre, et lui permet, au nom de l'Eglise, de lever en Europe une armée pour réparer ses malheurs et venger la cause de Dieu. Bohémond se rend en France. Ses aventures, ses exploits avaient partout répandu soa nom. Il se présente à la cour de Philippe Ier,,qui le reçoit avec les plus grands honneurs et lui donne sa fille Constance en mariage. Au milieu des fêtes de la cour, tour-cà-lour le plus brillant des chevaliers et le plus ardent des missionnaires, il fait admirer son adresse dans les tournois et prêche la guerre contre les enuemis des clirelicns. Après avoir déposé des chaînes d'argent dans une chapelle dédiée à saint Ix'onard, dont il avait invoqué l'appui dans sa captivité, il se rendit à Poitiers, où, dans une gi'ande assemblée, il embrasa tous les cœurs du feu plus exlraordinaSrè encore le récit d'Anbe Comnène; màif le texte parle d'un coy mort :*on sait que les Anglais seservent quelquefois de l'expression Aoç dans le sens Ac gallus, ce qui peut servir îi expliquer l'erreur. {Bibliotii. des Croi-, sctdes:, tom. i,.pag.*4t>4.) ' (

 Tous les chevaliers du Lirrioü- , i jg sin, de l’Auvergne et du Poitou se disputaient Thonneur 'de l’accompagner en O^-ient,* encouragé par / • ces premiers succès , il traverse^ 1m I^énéès et lève des soldats, en Espagne; il reîourneven Italie et trouve partout le même empressement à. le suivre. Tous les- préparatifs acheVéi,' 3 s’embarqué à Bari et va descendre, sur les terres dé Fempre greç^ menaçant de se venger do ses plûs mortels ennemis, mais, au fond, poussé par. l’ambition bieé plus que par la haine; le prince. d’Antioche ne cessait d’animer, par ses discours, l’ardeur de scs nombreux compagnons': aurions, ih "représènlait les Grecs comme les alliés des lytusulmana et les ennenns de Jésus-Christ ; aux autres, il parlait des . richesses d’Alexis et leur promettait les dépouilles de l’empire. 11 était sur le point de'réaliser ses brillantes espérances, lorsqu’il fut tout-â-.coup abandonné par la fortune," qui’ jusque-là n’avait fait pour lui que dé's'prodiges. " • ^ » La ville de Durazzo, dont il avait entrepris lé siège , résista long-temps à tous ses efforts ; les maladies ravagèrent son armée; la plupart des guerriers qui l’avaient suivi désertèrent- ses drapeaux; il fut obligé de faire une paix honteuse avec l’eiqpereur qu’il? voulait détrôner, et vint mourir dé ^désespoir dans, la petite principauté de.Tarente, qu’il avait abanddimée.pour là cônqucte de l’Orient (i). '■ ' (i) Anne Comnche, lib'. x, raconlc avec de cu■> * Digitized by Google

de la guerre sainte. Tous les chevaliers du Limou- 1106
sin, de l'Auvergne et du Poitou se disputaient l'honneur de l'accompagner en Orient; encouragé par ces premiers succès, il traverse les Pyrénées et lève des soldats en Espagne; il retourne en Italie et trouve partout le même empressement à le suivre. Tous les préparatifs achevés, il s'embarque à Bari et va descendre sur les terres de l'empire grec, menaçant de se venger de ses plus mortels ennemis, mais, au fond, poussé par l'ambition bien plus que par la haine; le prince d'Antioche ne cessait d'animer, par ses discours, l'ardeur de ses nombreux compagnons: aux uns, il représentait les Grecs comme les alliés des Musulmans et les ennemis de Jésus-Christ; aux autres, il parlait des richesses d'Alexis et leur promettait les dépouilles de l'empire. Il était sur le point de réaliser ses brillantes espérances, lorsqu'il fut tout-à-coup abandonné par la fortune, qui jusque-là n'avait fait pour lui que des prodiges.

La ville de Durazzo, dont il avait entrepris le siége, résista long-temps à tous ses efforts; les maladies ravagèrent son armée; la plupart des guerriers qui l'avaient suivi désertèrent ses drapeaux; il fut obligé de faire une paix honteuse avec l'empereur qu'il voulait détrôner, et vint mourir de désespoir dans la petite principauté de Tarente, qu'il avait abandonnée pour la conquête de l'Orient (1).

(1) Anne Comnène, Αλεξιαδ, lib. x, raconte avec de cu-

48 HISTOIRE DES CRÔISADÊS. La malheureuse' issue de celte croisade, dirigée tout entière contre les Grecs, devint funeste aux ' chrétiens établis en Syrie , et les priva des secours qu'ils devaient attendre de l'Occident. Tancrède, qui gouvernait toujours Antioche , fut attaqué plusieurs fois par les barbares accourus des -bords de l'Euphrate et du Tigre, et ne put^ leur résister qu'avec le secours du roi de Jérusalem (i). Josselin et Baudouin du Bourg, qui avaient été conduits à Bagdad, n'étaient revenus dans leurs états qu'après cinq ans d'une dure captivité. Lorsque Baudouin retourna à Edesse, il ne put payer le petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles, et pour obtenir des secours de son beau-père, seigneur de Mélitèue, il lui fit accroire qu'il avait engagé sa barbe (;^) pour la solde de ses compagnons d'arm'cs, moyen peu digne d'un chevalier, et que n'excuse point aux yeux dé l'histoire l'extrême détresse du prince réduit à l'employer. Les ressources du gouvernement d'Antioche n'étaient pas moins épuisées que celles du comté d'Edesse. Tant de revers, rieuxdélails le siège de Durazzo et les exptîditions de Bohëmond. [B^lioth. des Croisades , tom.'ii.) (i) Kemaleddin etjes autres auteurs arabes sont entrés dans de longs et carieux détails sur ces guerres, qu'on trouvera dans la Diblioth. des Croisades , lom. ii , §.5 et suiv. (a) La manière singulière dont Baudouin s'y prit pour arracher cette somme à son beau-père, est rapportée dans .Guillauihc de Tyr. (Biblioth. des Croisades , tom. i , P"S".*49-) Ces traits de moeurs doivent ajouter aux lumières de ceux qui ne se bornent pas à étudier l'histoire dans le récit des grands événemens.

UVRE V. V tant (le misères n'avaient pu instruire les chrétiens et leur inspirer le besoin de la concorde. Tancrède et Baudouin du Bourg eurent entre eux de vives contestations ^ ils appelèrent tour-à-tour les Sarrasins â de'fendre leur cause, et tout fut dans la confusion sur les bords de rEupbrate et de l'Oronte. Dans ces^ divisions funestes, c'est Tancrède qui avait montré le plus d'animosité. Le roi de Jérusalem, considéré comme l'arbitre des colonies ebrétieun(?s, lui -écrivit cher Thincrède ^ si vous persistez' à faire îa guerre aux chrétiens , nous^e vous regarderons plus comme notre frère. Cel te exhortation touchante ne jesta point sans effet; Tancrède et Baudouin, rapprocliés par des sentimens fraternels, se réunirent enfin pour combattre les ennemis des chrétiens, et pour supporter leurs communes misères (i). Le royaume de Jérusalem se trouvait dans une situation moins déplorable, et le roi Baudouin, profitant de l'arrivée presque continuelle des pèlerins de l'Occident, s'occupait toujours d'agrandir ses états. La prospérité et le sort du royaume fondé parles croisés, semblaient attachés à la (ion'quéte des . r ' ' . * ♦ , , (i) Sîl*on en croit Albert d'Aix, Tancrède et Bohèmond avaient déjà' montré peu de zèle pour la délivrance ^de Baudouin, en refusant de rtichàngcr^ontre une princesse turque tombée entre -leurs mains. {Biblioth. des Croisades, tom. I , p. 1 76.) Voyez aü reste le récit des auteurs arabes. (Ibid., tom. Il, an 5oa de l'hégire, §. 5.) .

5o HISTOIRE DES CROISADES. O villes maritimes de la Svric et de la Palestine (i); c’est par-là qu’on devait recevoir des secours, et qu’on pouvait établir des communications promptes et faciles avec l’Occident. Les peuples navigateurs de l’Europe se trouvaient intéressés à seconder en cette circonstance les enlrcpriscs du roi de Jérusalem. La navigation de la Méditerranée et le tranS- port des pèlerins dans la Terre-Sainte, étaiemt pour eux une source inépuisable de richesses ; les places maritimes de la Syrie devaient offrir un asile comnx)dcàlcurs vaisseaux, uu entrepôt àssui'é à leur commerce. Depuis la première croisade, les Pisans et les Génois envoyaient chaque année des vaisseaux dans les mers de Syrie ; on se rappelle qu’ils avaient aidé Baudouin Dr. à la conquête d’Arsur et de Césarée; l’année même où Baudouin d’Edesse et Josselin furent faits prisonniers à la bataille de Charan, les Génois étaient revenus en Orient, et le roi de Jérusalem , aidé de leurs secours aux ^ mêmes conditions que dans les conquêtes précédentes, avait assiégé la ville de Ptolémaïs, ou de . • . ; ' . (. ' ; (i) Pour prendre une juste idde de l’état -des* colonies chrétiennes et des guerres que se faisaient les Musulmans et les Francs,' on peut consulter, en les comparant, Guillaume de Tyr (lib._xt), et les historiens arabes analysés. (Bfbliotlièq. des Croisades , tom. ii.) Quoiqu’ils ne soient pas toujours d’accord ,• cependant la comparaison peut servir à' éclaircir une , infinité de points' historiques un peu obscuVs! . • V I DigiflziW by Googlc

 'fil Saiùt-Jcan-d’Acrc , qui se rendit après vingt jours mô de siège. Le royaume de Jérusalem devait tirer de grands. avantages de cette conquête (i) ; lieureüx si des privilèges de souveraineté accordés à un peuple marchand, n’avaient altère le principe du gouvernement établi, et porté, cômrae nous, le verrons bientôt, les germes d’une rapide décadence dans hn empire fondé par les armes. ; ' A chaque (çonquête de Baudouin, une nouvelle, armée venait des bords du Nil.pôur arrêter le cours de se]s victoires; mais dès long-temps ks Egyptiens i étaient accoutumés à fuir devant les Francs; ils ne furent d’ailleurs jamais secondés, dans leurs expéditions, par les Musulmàns de Syrie, qui les voyaient avec peine dépasser les limités «iu désert. Un petit nombrp de guerriers clmétiens ,• qu’on n’aurait jamais ,"^pu prendre poqr une- armée s’ils n’avaîeiit fait des prodiges , suffît pour mettre en ' déroule une multitude de .soldats sortis des njurs d’Ascalon (2). A la suite de cette victoire, plusieurs des places qu’occupaient encore les Egyp(1) Gmllaiime de Tjt, lib. si. Voici quelles furent les conditions qu’obtinrent, les assie'(;c'» : « Ceux qui voulurent sortir de la ville avec leur famille et leur? bieiis, furent libres d’aller se fixer où ils voudraient; ceux, qui ai,nïèT rent inipùx ‘rester, sc, sthtmirenl ù payer un tribut annuel au roi, » - , ' Foulcher de Chartres , ad Ann. 1100, qui s’arrête assez longuement sur les détails de cette bataille , dit que vingtcinq vaisseaux de la flotte’ égyptienne échouèrent sur les côtes ou furent ohligés de se réfugier dans le port de Joppé. 4Digitized by Google

Saint-Jean-d'Acre, qui se rendit après vingt jours 1110
de siége. Le royaume de Jérusalem devait tirer de grands avantages de cette conquête (1); heureux si des priviléges de souveraineté accordés à un peuple marchand, n'avaient altéré le principe du gouvernement établi, et porté, comme nous le verrons bientôt, les germes d'une rapide décadence dans un empire fondé par les armes.

A chaque conquête de Baudouin, une nouvelle armée venait des bords du Nil pour arrêter le cours de ses victoires; mais dès long-temps les Égyptiens étaient accoutumés à fuir devant les Francs; ils ne furent d'ailleurs jamais secondés, dans leurs expéditions, par les Musulmans de Syrie, qui les voyaient avec peine dépasser les limites du désert. Un petit nombre de guerriers chrétiens, qu'on n'aurait jamais pu prendre pour une armée s'ils n'avaient fait des prodiges, suffit pour mettre en déroute une multitude de soldats sortis des murs d'Ascalon (2). A la suite de cette victoire, plusieurs des places qu'occupaient encore les Égyp-

(1) Guillaume de Tyr, lib. xi. Voici quelles furent les conditions qu'obtinrent les assiégés : « Ceux qui voulurent sortir de la ville avec leur famille et leurs biens, furent libres d'aller se fixer où ils voudraient; ceux qui aimèrent mieux rester, se soumirent à payer un tribut annuel au roi. »

(2) Foulcher de Chartres, *ad Ann.* 1100, qui s'arrête assez longuement sur les détails de cette bataille, dit que vingt-cinq vaisseaux de la flotte égyptienne échouèrent sur les côtes ou furent obligés de se réfugier dans le port de Joppé.

5a HISTOIRE DES CROISADES, tiens sur la cùlc de Syrie tombèrent au pouvoir des chrétiens (i^- Bertrand, fils de Raymond, comte de Saint-Gilles, arrivé d'Europe avec des {guerriers, vint alors assiéger la ville de Tripoli , secondé par les Génois, devenus les auxiliaires de tous ceux qui voulaient s'emparer des places maritimes, Ti'ipoli , depuis long-temps menacée, avait en vain demandé des secours à Bagdad , à Mossoul, à Damas. N'ayant plus rien à attendre des puissances musulmanes de la Syrie et de la Perse, et tourmentée parde^ divisions intestines, elle avait tourné ses dernières espérances vers l'Egypte; mai^ le calife du Caire ne fît que peu d'elforis pour la défendre, et lorsque lés assiégés attendaient les flottes et Ves armées égyptiennes qui devaient venir à leur secours, un ambassadeur arrivé sur un vaisseau , leur demanda, au nom du calife, wj.e belle \ esclave qui était dans la ville et du iTiis tTahrico• tien propre à fabriquer des luths et des instrurnens de musique. A. cette demande, dit l'historien arabe. Nûvaïri, de qui nous tenons ce récit, les liabilans virent bien qu'il n'y avait plus de salut pour eux, et Tripoli ouvrit ses portes aux cliréliens (2). • (ly Voyei, à la Bihliolh. des Croisadtÿ l\ova.. ii, la situa* lion des puissances musulmanes à cette époque, tl'apres les auteurs arabes. ' • ^ , (2) L'historien arabe Âboulféda justifie , dans' son récit , 1rs Génois du massacre des Musulmans, attendu que, suivant lui , la ville avait été prise' d('assa'iit, et que les vainqueurs léavaient fait "qu'user du droit de la gaerre.i FoulDi;;-^.*iby Google

LIVRE V. . . ■ 53 „ ïlaymon'd, comte de Saint-Gilles et de Toi|- u louse, l’un des, compagnons .de Godefroy, après avoir erré long-temps en Asie, était mort devartt cette place dont il avait copiraeucé le siège. Guil- ‘ laume de Tyr, en parlant de la mort de Raymond, ■ nous dit qu’il était itn prince fort dévot et crai~ gnant Dieu; W. se plaît à louer,, cef^rdïsm^pieux qui lui avait fait abandonner ses états en- Europe., pour mourir pauvré et délaissé sur la terré de Jésus - Christ (i). En mémoire de ses longs tra-" vaux et de ses exploits dans la guerre contre les V infidèles, le riche territoire de Tripoli fut érigé en comté, et devint l’héritage de sa famille, (2). , Ce territoire était renommé par ses productions j des eaux ly rapides, voulant entre les rochers du Liban , allaient . par des canaux arroser les' nombreux jardins de Tripoli. Dans les plaines et sur les collines, voisines de la mer' croissaient ea abondance le blé, la vigne, 'les oliviers, et le mûrier cher de Chartres , qui assista au siégé , dit que les G.énpis ^s’introduisirent dans la ville,, an moyen de cordes et d’échelles. (Toih. Il , 5 de la Biblioth. dès Croisades, an 5o2 de l’hégire; Foulchcr, §. 36“^ ad Ann; ,1109.) - ^ ' (1) Suiv;|Dt Aboulféda, Raymond 'de Saint-Gillp tomba . du haut d’un toit , et mourut dans le 'ehâtp^u des pèlerins , qu’il avait fait bâtir auprès de Trijioli. {Bibl;oth. des Croisades, tom. n, §. 5, an 499 de l’hégire.).' ' (a) DomVaisetle a conservé dans les.picccs de son second Volume de Y Histoire du Languedoc, le le^mént du comte Raymond. Nous l’avons inséré en endos' dans les pièces justificativoe de ce Volume. '

Raymond, comte de Saint-Gilles et de Tou- 1110
louse, l'un des compagnons de Godefroy, après avoir erré long-temps en Asie, était mort devant cette place dont il avait commencé le siége. Guillaume de Tyr, en parlant de la mort de Raymond, nous dit qu'il était *un prince fort dévot et craignant Dieu;* il se plaît à louer cet héroïsme pieux qui lui avait fait abandonner ses états en Europe, pour mourir pauvre et délaissé sur la terre de Jésus-Christ (1). En mémoire de ses longs travaux et de ses exploits dans la guerre contre les infidèles, le riche territoire de Tripoli fut érigé en comté, et devint l'héritage de sa famille (2).

Ce territoire était renommé par ses productions; des eaux lympides, coulant entre les rochers du Liban, allaient par des canaux arroser les nombreux jardins de Tripoli. Dans les plaines et sur les collines voisines de la mer croissaient en abondance le blé, la vigne, les oliviers, et le mûrier

---

cher de Chartres, qui assista au siège, dit que les Génois s'introduisirent dans la ville, au moyen de cordes et d'échelles. (Tom. II, §. 5 de la *Biblioth. des Croisades*, an 502 de l'hégire; Foulcher, §. 36, ad Ann. 1109.)

(1) Suivant Aboulféda, Raymond de Saint-Gille tomba du haut d'un toit, et mourut dans le château des pélerins, qu'il avait fait bâtir auprès de Tripoli. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 5, an 499 de l'hégire.)

(2) Dom Vaisette a conservé dans les pièces de son second volume de l'*Histoire du Languedoc*, le testament du comte Raymond. Nous l'avons inséré en entier dans les pièces justificatives de ce volume.

 blanc, dont la feuille nourrissait le ver à soie, introduit par Justinien dans les plus riches provinces do son empire. La ville de Tripoli comptait pins de quatre mille ouvriers instruits si fabriquer des étoffes' de laine, de soie et de lin. Une gi'ande partie de cos avantages furent sans douto perdus pour les vainqueurs, qui, pendant le siège, ravagèrent les campagnes , et dans Ift prise do la ville portèrent partout le fer et la flamiric. Tripoli renfermait encore d^iutres richesses. Une bibliothèqp® établie dans cette ville conscerait en dépôt les monumens de raucienne littérature des Persans, des Egyptiens et des Grecs. Ceiît copistes y étaient sans cessé occupés à transcrire des manuscrits. Le cadi, maître de la ville, envoyait dans tous les pays des hommes chargés d'acheter des livres , rares et précieux. Après la piisc do Tripoli, cette bibliothèque fut livrée aux flammes. Quelques auteurs orientaux ont déploré cette perte irr^'parable; mais aucune de nos anciennes chronic[ues n'en a parle, et leur silence, en cette occasion, montre, assez l'indifférence profonde avec laquelle les soldats francs furent témoins d'nn incendie qui dévora cent mille .volumes-Q). , ■ .1 . . < . ■ ■ • ~ ^ ■ _ , - ' , (i) Ibn-Abou-Taï j'iiislorieii aral)è, .dirque les cbi-dliens moiilrJrciit à la prise de Tiâpoli la lircnïefurtHir de desirnCtion que les Arabes qui brûlèrent la bibliolhèqne d'AIcxaiidric. Uu prêtre, atti^ché au comte Bertrand de ' Saini-Gillés , entra dans lu salle où se trouvait rassemblé un grand nombre d'exemplaires du Coran, et comme il déclara que la bibliothèque de Tripoli ne renfermait que les

. LIVRE V. '• ^ 55 Biblos, ‘situé sur les, rivages fertiles et riants de la Phénicie; Sarepta, où saint Jérome voyait encore de son temps la tour d’Isaïe ; Beryle ou Bcroutl\, fameuse dans les premiers siècles de l’Église, par une école d’éloquence, eurent le sort de Tripoli et devinrent des baronies gouvernées par des* chevaliers clirétiens. Après ces conquêtes, les Plsans, les Génois et' plusieurs guerriers de, l’Occident rjui avaient suivi Baudouin dans scs expéditions, revinrent en Europe. Le roi de Jérusalem, abandpnné'dc ces utiles auxiliîrircs, fut obligé d’employer jqe qui lui restait de forces, à repousser les invasions desiSarrasins, qui pénétrèrent dans la Palestine cl montrèrent leurs étendards sur la montagne de Sion. Mais telle était alors l’influence qu’exerçait sur les esprits le seul nom des colonies chrétiennes, que lorsqu’elles se trouvaient abandonnées par Icur^ défenseurs naturels, ou menacées pai’ de nouveaux ennemis, les opinions répandues dans la’ chrétienté armaient pour leur cause, les peuples les plu§ reculés de l’Occident. Les Génois avaient à peine quitté les mers de Syrie, qu’on vit ^arriver au port de Jafl’a Sigur, fds de Magnus, roi . livres impies de Mahomet, elle fut livrée aux flammes. Le même historié» parle dit nombre incroyable 'de trois , millions'de volumc^s. Nous avons préféré li version de Novq,'iri qui réduit le nombre des volumes à cent mille. Ce dwnicr aülcur raconte que la bibliolhèipic de Tripoli avait été/fondee par \c.c:iiA\ÂboiUal'eh Hasen, qui l|ii-même avait composé plusieurs ouvrages. (, pour loiu ces détails, '\d Biblioth. des Croisades', tom. i i.)

 • de Norwège (i). Sigur était accompagné de dix mille Ndrwégiens qui, depuis trois ans, avaient quitté le iipid de l’Europe pour visiter la TerreSainte. Baudouin vint, à Jalla, au-devant du prince de Norwège, et le conjura de combattre, , •avec lui , pour le salut et "ragrandissement du royaume de Jésus-Clirist. Sigur se rendit avec joie à la prière du roi de Jérusalein., et ne demanda, . pour récompense de ses Iravaui, qu’un morceau .. du bois de la vi’aie croix. Lorsqu’il arriva en triomphe à Jérusalem, accompagné de ses gucrriers, les habitans de la ville sainte contemplèrent avec line surprise mêlée de joie l’ênorrac baclie de bataille et la haute stature des pèlerins de la Norwège. Avec un secours si puissant on résolut d’assiéger la ville de Sidon, Bientôt la flatte de Sigur parut devant le port de cette ville, tandis que Baudouin etBei’trand, comte de Tripoli, dressaient leurs tentes devant les remparts. Après un siège de sii'semaines, Sidon se rendit aux clirétiens; les chevaliers de Baudouin et les soldats de Sigur firent penda^t le siège dès prodiges de valeur, et montrèrent dans leur victoire l’humanité qui accompagne la véritable bravoure (2). Après cette conquête^ Sigur : ^ 'V. ■ . • ^ ^ (i) GùiUaume^ de.Tyr, lib. xi, i4> 1 appelle lyifidam juvenis proceriis corpore et Jbrnid decoriis ; on peu t . voir, dans le tome n de la Biblioüi. des Croisades fie uîmoignage dçs historiens norwéglens et danois sur le pèlerinage de Sigur. {Cotleelion de ■Lar^gebcck,) , (a)' Rendant Ce siège , Baudouin manqua d’etre assassiné f - by Google

LIVRE V. '• 57 quitta la Palestine, au milieu 'des btûie'diclionfs du t jjeuple chrétien. Il s’embarqua pour retourner en Norwègey emportant avec lui le morceau de la vraie croix qu’on avait promis, à ses services, et qu’il déposa à sou retour dans la ville de Kônghel,' oiV la vertu de cette précieuse relique de Vait, disait-il, préserver les frontières de son rojaume de, l’invasion desemieniis. Les Norwégiens ne furent pas" le seul peuple du Nord qui prit part à l’expérlitiôn dont nous venons de parler. Nous lisons, dans une clu'ouiqtie do Brème (i) , qu’on fît alors dans toiit l’empU'c germanique une grande levée d'hommes pour la guerre sainte ‘d’outre-mer. Plusieurs Brémoisj'au signal de. leur archevêque et conduits jiar deux consiüs que nomme la chronique, partirent pour rOrieut et se distinguèrent à, la priâe de Béryte et de Sidon. Au -retour de leur pèlerinage', ' ils n’avaient perdu que deux deleurs compaguons; ils furent reçus en triomphe par leur^ concitoyens j et des armoiries accordées à la ville de Brèmé, par l’empereur d’Allemagne, attestèrent les séi’vieçs qu’ils avaient rendus à la cause de ^ésuss Christ, dans la Terre^Sainte. . ^ ^ 1 ,,.,p ,0. par-un Je ses plu» jiilinits 'serviteurs, Musulman convcin au christiani^ie., que les liabitans de Sidon étaient parvenus à corrômpre. C'opendant ces' liabitans furent admis * > à capituler et obtinrent, de sortir de la ville". (Guillaume de Tvr, lib.’ XI, §. 14.) . " (r) L’extrait de cettç chronique se trouve dans les collectioas allemandes traduites , tom. 11 , de la DtbÜothèqiie des Croisades, ‘ ' ' A - ' \

Baudouin, revenu vaintjaeur à Jérusalem, apprit' ^ avec doiJeur que Gervais', comte de Tibériade, avait été surpris par les Turcs et conduit avec scs jdus ûdèles cbevàliers dans la ville de Damas. Des "'députés musulmans vinrent offrir au roi de Jérusalem la liberté de Gervais, en écban^e de Ptoléjiuüs, clc Jaffa et de quelques autres villes prises par les chrétiens; un r9fus, ajoutaient-ils, allait causer la mort du comte de Tibériade. Baudouin proposa de payer pour la liberté ,do Gcrvàis une sCMiime considérable. « Quant aux villes que vqus >)) me demandez, leur dit-il, je ne vous les donne» rais pas pour mon propre frère Eustachc, ni • j> pour tous les princes chrétiens. » Au retour des ambassadeurs, Gervais fut traîné , avec tous ses dievaliers, sur unq place de Dama? , et tué à coups de ilèclies par les Sarrasins (i). Les chrétiens donnèrent des larmes à la mort du ‘comte de Tibériade, et bientôt ils eurent à pleurer une perte, plus douloureuse. Tancrède, qui gouvernait la principauté d’Antioche, prourut dans une, expédition confre les inlidèlcs'(2). Il avait fait ma (i) L’auteur arabe Ibn-Gionzi donne des détails sur la captivité de Gervais , ne s’accordent' pas avec les autres récits; ni dit qu’ôn l’envoya avec ses compagnons ait calife ‘ de Bagdad. (F'cyyez tom. II de la Bibliothcquç dos Crqisades, §. 5.) ' ’ ' . . * , • * ’S (a) Guillaume de Tyf, 1. xi, §. i8, raconte qucTapcrède,à son lifde ràort, recommanda à sa femme, laquelle, estait 'Jille de Philippe, roi de Frapce-, d’épouser Bertrapd, fils . ylu comte de Tripoli i ce qui eut lieu en effet. L’historien . I , di.:

/ ^ . LIVRE V. ‘ ’ , 59' . , •admirer à l’Orient les vertus héroïques d’un cl^e^ ’^iia valicr français ; rien ne poui’ait ébranler sa fidélité^ rien ne jiarâissait impossible à sa. valeur; les Musulmans louaient sa loyauté- et sa franchise : modèle à-la-fois de la fierté chevaleresque et de la modestie’ ch véliennc, il bravait souvent' l’autorité de» princes chrétiens, scs compagnons d’armes; niais il ne résistait jamais à Iciirs'-pr^es ; il ne souffrait pas que ses rivaux insultassent à sa renommée'; . mais en-niébie temps il défendait à son écuyer de . parler de ses exploits, 'fontes les fois que la, fortune favorisa scs travaux, il abandonna tout à ses soldat^, ne se réservant pour lui, comme il avait coutume de le dire, que les soins, les fatigues et les' périls de la guerre. Taiicrède remporta' un grand ndmbre de victoires sur les Sarrasinst, repoussa souvent les armes de l’empereur Alexis , s’empara dç plusieurs villes de la Syrie et de la Gilicie, ren- , dit Alep tributaire d’Antioche (i). , • * Cependant les progrès'" des armes chrétiennes avaient alarmé le sultan de Perse et le calif(?dc Êag/‘ajoHic -que Tancrùde leur ordonna, d,e rendre 'Antioche on jeune fils de Bohem'ond dès qii’il la reclani'erail; et cela dit et p'rdonne'f rendit son' esprit à celui qui le lui avait 'donne' , et fut cet jllustre Séigneur inhumé au portique de te'gli^ du prince des apôtres , l’an de J.-C.,iil i2. (t) Kemaleddfn/.orifîi“®n‘® d’Alcp, et qui en a «?cril une histoire particulière, raconte les causes qui ameuèrent les, '• malheurs et la s'civitude de sa patrie. {Bibliolh, des Creàsodés , tom. h’, §$. 5 et suiv.) 1 ' Digiti '«:i by Google

admirer à l'Orient les vertus héroïques d'un chevalier français; rien ne pouvait ébranler sa fidélité; rien ne paraissait impossible à sa valeur; les Musulmans louaient sa loyauté et sa franchise : modèle à-la-fois de la fierté chevaleresque et de la modestie chrétienne, il bravait souvent l'autorité des princes chrétiens, ses compagnons d'armes; mais il ne résistait jamais à leurs prières; il ne souffrait pas que ses rivaux insultassent à sa renommée; mais en même temps il défendait à son écuyer de parler de ses exploits. Toutes les fois que la fortune favorisa ses travaux, il abandonna tout à ses soldats, ne se réservant pour lui, comme il avait coutume de le dire, que les soins, les fatigues et les périls de la guerre. Tancrède remporta un grand nombre de victoires sur les Sarrasins, repoussa souvent les armes de l'empereur Alexis, s'empara de plusieurs villes de la Syrie et de la Cilicie, rendit Alep tributaire d'Antioche (1). 1112

Cependant les progrès des armes chrétiennes avaient alarmé le sultan de Perse et le calife de Bag-

---

ajoute que Tancrède leur ordonna de rendre Antioche au jeune fils de Bohémond dès qu'il la réclamerait; *et cela dit et ordonné, rendit son esprit à celui qui le lui avoit donné, et fut cet illustre seigneur inhumé au portique de l'église du prince des apôtres*, l'an de J.-C., 1112.

(1) Kemaleddin, originaire d'Alep, et qui en a écrit une histoire particulière, raconte les causes qui amenèrent les malheurs et la servitude de sa patrie. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §§. 5 et suiv.)

 J |'|3 (lad (i) ; le signal d’une guerre sacrée fut donné à tous les peuples nmsulinaiis. Une armée innom— » / brable, venue des bords'dc l’Euphrate et du Ti-' . grc, traversa la Syrie, et pénétra dans la Galilée. Le roî de Jérusalem se mit à la tête de ses che-vaiiers pour aller au-devant des infidèles. Les deux armées se rencontrèrent près du lac deGenezaretli, où bientôt s’engagea un combat terrible. La valeur des chrétiens ne put triompher du nombre, et les Musulmans firent un si grand carnage* * de leurs ennemis, qu’au rapport d’un historien arabe, les eaux du lac* (\e Genezarcth furent teintes de sang pendant plusieui's jours (^i). Roger de Sicile, qui 'gouvernait Antioche depuis la mort dc Tancrède, les comtes d’Edesse et de Tripoli vinrent avec leurs troupes au secours de Baudouin. L’arnfée. chrétienne, quoiqu’elle eût alors onze mille hommes ^0 F'qyez le récit intéressant de Kenialcddih, qni peint bien la terreur répandue dans toutes les ptoviftees musulmanes, frontières .dos colohies chrétiennes. {Biblioth. des Croisades, tom. u,§§.'6et7.) , .. • ^ (a) La défaite dps c^irétiens est allpbuée par Guillaume de Tyt, à l’impatience de Baudouin qui ne voulut point, • attendre l’arrivée des comtes d’Edesse , de Tripoli et d’Antioche (lib. XI, §. 19); il périt, suivant lui, treht'e cheva- / liers et douze cents fantassins ; suivant Albert d’ Aix , trente chevaliers et - quinze cents fantassins. Le premier de ces ' liistoricns dit que les Turcs se' retirèrent précipitanunçnt; Albert d’Aix rapporte qu’ils u’opérèrtÿit leur retraite que .lorsqu’ils apprirent que les comtes d’Edosse et de'Tripoli avaient joint le roi de Jérusalem. {Biblioth. 4^s Croisadesÿ tora. 1 , pag. io5.) • \ C^--iby Google r

' . ^ LIVRE V. 6i sous ses drapeaux j aUa camper sur les montagnes -voisines, et n’osa risquer upe seconde bataille. Les. chrétiens, ainsi retranchés sur des hauteurs inaccessibleÿ, furent témoins du ravage des campagnes et de l'incendie des villes. Toutes les rives du Jour-' dain étaient en ïç\x. Une telle, frajeur , dit Guil-, laume de Tyr, avait saisi tout le royaume'^ que nul n’osait saillir des lieux où il habitait.\]i\ grand , nombre de Sarrasins,. sortis d’Ascalon, de Tyr et des autres villes musulmanes, avaient profité du premier revers dèrarmee chrétienne pour dévaster plusieurs contrées de la Palestine. Le pays de Sichem fut envahi,' Naplouse livrée au pillage; Jéru. salen^ , restée sans défenseurs , ferma, ses portes et - craignit un moment de retoj^iber au pouvoir dOs infidèles^ ■ " * . ' Tout-à-coup cette-guqrre se termina sans com-’ batSj^t'la multitude des ennemis s’éloigna comme un orage eniporlé par. lès vents. Alois les colon jjf s cln-étiennes et toutes Jcs provinces de la Syrie farent én butte à d’autres calamités. Des nuées de . santerellcs^ venues de l’Arabie , achevèrent de ravager les campagnes de la Palestine. Une horrible famine désolait le comté d’Édesse et la principauté d’Antioche. Lin tremblement de terre se fit sentir dep.uisi le mopt Taur us- jusqu’aux déserts de ITdu-' méCç^ Plusieurs villes de, Cilicie n’étaient plus que des monceaux de ruinas. Treize tours de la7\ilic* 4’Édpà se, la citadelle d’Alep^s’écroülcrent avec fra. cas. Lés pliis haiites' fprteresses couvrirent la terre de leurs débris, et leurs côramandans, musulmans

6a f HISTOIRE DES CROISADES. 3 ou clirétiens, chef.clièrent un asile avec leurs soldats dans les forets et le? lieux déserts. Une tour d'Antioclic, plusieurs édifices, plusieurs églises do la ville furent renversés de fond en cdinble. Le , clergé, les grands et le peuple confessaient leurs péchés, se couvraient d'hahits de deuil, et couraient dans les rues et dans lès campagnes en criant : Seigneur, épargnez-nous! En lin le Ciel parut apaisé y le tremblement de térro, dont les secousses s'étaient renquvclées pendant plusieurs mois, cessa tout-à-coup .ses ravages, cl tous les ebréliens .célébrèrent la miséricorde de Dieu par ' une fêle solennelle (i). . , ■ ' 4. Lorsqu'on avait appris à Bagdad les désastres de la Syrie, le divan s'était persuadé que les peuples de cette contrée avafent attiré sur eux ^ colère céleste, et que le moment était arrivé d'attaquer des provinces dont les forteresses venaient d'èlro renversées et qui restaiehl sans défense. Le calim et les apôtres les plus feryens dé l'islamisme se rappelaieut que IMaudoud, prince de Moussoul, qui avait commandé la dernière expédition des Musulmans dans la Galilée, étail mort à Damas, assassiné par deux Ismaéliens (2). Ou accusait le ' (0 f' qyez,s\\TjCe tremblement de térre^ les' dtîtails- inld. ressaiis donnés par Gauthier, le Cluincelier } il était témoin oculaire et chatteelier du prince d'Aiitioclic. {Biblioth. dos tonu i', pag. io5.) ■ ^ '(a) Suivant le récit d'All>ert d'Aix , Màudojid, aprefS cire .. revenu couvert de' gloire à Damas, fut secrètement assassiné par le prince musulman de celle cité, jaloux de scs sticccs. *

I C, ; LR^RE V. ; <53 prince de Damas- du meurtre d’un fidèlô de'fenseur 1 1 ,4 / de 'la -foi musulmane, et de toutes paris la voix > ‘ , . des croyarls s’élevait pour demander vengeance ^ d un §i grand attentat. Une armée nombreuse par-’ lit ^os bords du Tigré et s’avança vers la Syrie, impatiente de punir à-la-fois les chrétiens et les Musulmans infidèles. • ^ Dans le danger qui le menaçait, l’émir de Da- mS mas n’iiésila point à faire une alliance avec les princes chrétiens. Le roi> de Jérusalem , le prince d’Antioche, le comte de Tripoli, joignirent leurà troupes à celles de leur nouvel allié, et tous niarchèrent ensemble au-devant dos guerriers- deMoussoul' et de Bagdad , qui ravageaient les bords de l’Euphrate. Les chrétiens- étaient remplis de zèle et d’ardeur, etbtûlaient de comballtej mais leurs .nouveau^ auxiliaires, qui se défiaient toujours des" soldats de Jésns-Çhrist, ne voulurent point leur' donner l’avantage d’iipe victoire; ils firent 'to^^s leurs efforts pour éviter une bataille décisive, dans laquelle iL craignaient à-la-fois lè iriompfie do leurs alliés et de leurs çnn'emis (*i). Cependant, une réunion si formidable suffit pour délivrer la. Les auteurs arabes laissent aussi entendre quq la moirt de Maudoud fut l’ouvrage des Musulmans eux-mêrpcs.i[i?/li/iül. des Croisades , \x>m. ir, §. ^.) .. . . , . , (1) Les historiens latins s’accordtent sur cepoint, que l’ar- ' mee du sultan, craignant la reuhion de tant de forces, .se i-c- ^ lira les Arabes iw peuvent s’empC-cber d’exprimer toute la de'fiance qu’inspiraient aux Musulmaiis Jeurs. nouveau:| [Diblioth. des Croisades^ {.om.'ii). , I J ' I ' ■ ' Digitized by Google

 Syrie d’uue invasion et pour forcer les barbares « rejiasser l’Eupliralc. Quoique les Musulmans de Damas et les puissances ebrelierjnes eussent ü-ouvé leur salut commun dans une alliance passagèi'e, tel cHail néanmoiiis l’esprit des Francs et de leurs, adversaires, que tous les sectateurs de Mahpnïet accusèrent, dans cette occasion, le prince de Damas d’avoir trahi la cause de l'islamisme, et lorsqu’il se sépara de l’armée cln étiemic pour retourner dans sa capitale, tous les fidèles de Syrie i remercièrent le ciel d’avoir enfin séparé ïétciulàrd de Bèlialilu drapeau de Jésus~Chnst{\). 1118 Leroi de Jérusalem .n’ayant plus'~à combattre les Turcs de Bagdad, ni les Turcs de Syrie, toui^ua ses regards vers l’Egypte -.dont- il avait tant de fois dispersé les armées. 11 rassembla l’élite de ses guerriers, traversa le désert, surprit et pilla la ville de Pharainia , située à trois joiu’uées du Caire (2^. Le succès de cette expédition lui fai' (i).Nous avons évité d’entrer dans, les détails" de cés. exV pédUions nombreuses et difficiles à sniv're dans l’bistoire ' du royaume de' Jérusalem; nous renvoyons', pour tous ces détails, 'aux extraits des historiens 'mybes dans là Bihtio(hèq. , tom. 11, §§'"] et suiv., et à Guillaume de Tyr, 1. 1 1 . (2) Pliaramia est située sur les bords de la mer, non loin des ruines de l’ancâejine

. ■ LIVRE V. ■ 65 sait espérer qu'un joui- il pouirait se rendre maître j 1 18 d'un riche royaume j il 4-evenait triomphant et •cliargé de Initin à Jérusalem , lorsqu'il tomlja malade à Elarisch, sur les couüns du désert qui sépare l'Egypte de la Palestine. .Bientôt ôn désespéra de sa vie ; les compagnons de ses victoireà , assemblés autour de lui, laissaient voir leur profonde tristesse. Baudouin ne songea qu'à les consoler par l'exemple de sa résignation , et s'eftbrça de relever leur courage, en leur rappelant la gloire de JésusChrist et les devoirs des guerriers chriHiens. . • « Mes chers compagnons , leur dit-il , vous qui U avez souffert tant de maux, bra^é lant'dc périls, » jiourquoi vousNlàissez-vous abattre par la dou)». leur? N'oubliez -pas que vouç avez besoin de J) votre courage accoutumé. Songez que vous ne » perdez eil moi qu'un seul hommè, et que vous » 'avez parmi vous plusieurs guerriers qui me sur» passent en habileté. Ne vous occupez que des '•)> moyens de retourner victorieux à Jérusalcili et >) de défendre l'héritage du fils de Dieu. Si j'ai, » long-rtemps combattu avec vous , et si nies longs ' » travaux 'me donnent le droit de vous adresser)) une prière , je vous conjure de ne pas abandon)) ner mes osscincns sur une terre étrangère, et de, » les ensevelir près du tombeau de mon frère » Godefroy.» , *" • Le roi de Jérusalem fît ensuite assembler ses scrPharamia, et le récit des Arabes sur la mort et le tombeau de Baudouin. , ' _ ' ' > TOM. il. ' 5 '

 viteurs, et leur donna des ordres pour sa sépulture (l). Apres avoir désigné Baudouin du Bourg pour son successeur, il expira au milieu de scs compagnons qui fondaient en larmes et s'efibrraient , dit Albert d'Aix, de, cacher leur désespoir, poj*r ne point faire connaître aux Infidèles -la perle que venaient de faire les chrétiens. ' Baudouin vécut et mourut au milieu des camps j |K'ndant son règne, qui dura dix-huit ans, les habita ns de Jérusalem entendirent chaque année la grosse cloche qui annonçait l'approche des Sarrasins. Ils ne virent presque jamais dans le sanctuaire le bois de la vrlre croix qu'on avait coutume de porter à la guerre, et de montrer aux soldats chrétiens comme un gage de la victoire. Xe frère et le successeur, de. Godefroy se vit plus d'une fois à la veille de perdre son royaume, et ne^ le conserva, que par des prodiges de valeur. Il perdit plusieurs batailles par sa témérité et son imprudence ; mais son activité extraordinaire^ le sauva toujours des périls où il s'était engagé. Les forces du royaume suffisaient à peine pour le défendre dans les momens du péril. Baudouin ne pouvait tenter quelque grande entreprise, que lors(i) Les dernières paroles de Baudouin à ses serviteurs ont èlé recueillies et rapportées par Albert d'Aix, lib. xii, §. 17. 11 leur recommande surtout ^ me ferh ejcenlera sale interius et exterius me apprime frica oculos tiares , aures et os ineittn non parcè iniplè , et cwn ccèteris me reportare non desinas; tout le discours de Baudouin à son cuisinier a «'té'traduit dans la Bihl. (tes Civisades, tom. i ^ pag. 81 .)

LIVRE V. 67 qu’il lui arrivait des renforts d’Occident; quand les 1 1 pèlerins qui pétaient les armes retournîiient dans leur patrie, Baudouin était souvent obligé d’abandonner une expédition commencée, et se trouvait quelquefois exposé, sans m^qyen de résistance, aux attaques d’un ennemi toujours impatient de venger ' ses défaites. ' ^ Pendant tout le temps qu’il resta sur le tü^ne de Jérusalem , Baudouin n’eut , pour entretenir une armée, que la dune; sur les terres*’cultivées, quelques tributs imposés an' commerce, le butin feit sur l’ennemi cf la rançon des prisonniers. -Lorsque la paix durait quelques mois ou que la guerre était' malheureuse, les revenus de l’Elat-se' trouvaient diminués de moitié et ne pouvaient foifrnir aux dépenses les plus nécessaires, Ce fut dans un moment de détresse qu’il força le patriarclio de Jérus'alem à lui abandonner les offrandes dos fidèles. Lorsqu’il épousa la comtesse de Sicile, quoiqu’jqfant . une autre fenime vivante, on savait iqu’il ne contractait ce lien sacrilège que pour se procurer de l’argent : étranges moyens de pourvoir aux dépenses de la guérre de Jésus-Christ, que de violer à-la-fois ' la sainteté de l’église et la sainteté dû mariage (i) ! ' (i) Allsçrt d’Ahc, ’qm fait une description pompeuse de la brillante réception qii’on lit à la prjncessc de Sicile., ne> se pçrmet aucune i^éiie'xioii .au* ce mariage ; Guillaume de Tjrr rapporte que U princesse mit pour condition, à wn 'hymen, que si elfe avait un enfant de Baudoiiin, ib régnerait sur Jérusalem; Baudouin promit tout parce qu’il avait besoin d|argent, mais il renvoya la princesse de Sicile trois ans

•*» <• * * 68 HISTOIRE DES CROISADES. I Les historiens du temps donnent îles éloges aux brillantes qualités do Baudouin. Bans la première croisade, il s’était l'ait ha'ir par un caractère ambitieux et ailier; dès qu’il eut obtenu ce qu’il désirait, et qu’il fut monté sur un tronc, il ül axlmirer sa générosité et ?a clémence; devenu roi de Jérusalem , il suivit l’exemple de Godefroy, et mérita à sou • tour de servir de modèle à ses siiccesseui’s. Son amour extrême poui- les femmes lui attira quelquefois les vives censures du clergé. Pour expier scs foutes, selon l’opinion du temps, il dota richement les églises, et surtout celle de Bethléem ; plusieurs élablissemens religieux lui durent leur origine. Au milieu du tumulte des camps, il ajouta plusieurs dispositions au code de son prédécesseur; mais ce qui honore le plus son règne, c’est le soin qu’il prit de repeupler Jérusalem. Il offrit un asile honorable aux chrétiens dispersés dans l’Arabie , dans la Syrie et l’Egypte. Les fidèles persécutés par les Musulmans accoururent en foule avec leurs femmes, leurs enfons, leurs richesses; Baudouin leur distribua les terres , les maisons abandonnées , et Jérusalem commença à redevenir florissante. , Les dernières volonlés de Baudouin furent accomplies. L’armée chrétienne, précédée des dépouilles mortelles de son chefÿ revint à Jérusalem. Baudouin du Bourg , qui venait dans la cité sainte apres, qilaiid'il eut dépensé ses trésors; de Raine de Roger, roi de Sicile, contre les Francs de la Palestine. {_Biblioth, des Croisades, tom. i, pag. i/p.) . t

LIVRE V. . . Th, pour célébrer les fêles de Pâques et visiter le frère , , , de Godefroy , arriva dans la ville le^imanclic des Rameaux, à l'heure, où, suivant l'antique usage, le peuple et le clergé parcouraient en procession la vallée de Josaphat. Comme il entrait par la porte d'Ephraîm, les dépouilles funèbres de Bamlouin, accompagnées de ses guerriers en deuil, entraient par la porte de Damas. A cet aspect, des cris lugubres se mêlèrent aux cantiques des chrétiens. Les Latins étaient dans l'afihction j les Syriens' pleuraient, ql les Sarrasins, dit Foulthcr de Chartres, témoins de ce douloureux spectacle, ne pouvaient retenir leurs larmes. Au miTleu dé toiit ce peuple affligé, le comte d'Edesse accompagna le convoi funèbre jusqu'au pied du Calvaire, où Baudouin fut enseveli près de Godefroy (i). Quoique le dernier roi eût désigné Baudouin du Bourg pour son successeur , les barons elles prélats se réunirent pour choisir un nouveau prince. Plusieurs proposèrent d'offrir la couronne à Euslache de Boulogne, frère deTjodefroy. Josselin de Courlen^, l'un des premiers comtes du royaume, se déclara eu faveur de Baudouin du Boui^î. Josselin (i) Voici l^épitaphe de Baudouin : ' . ' iRex Btdduinus Juda aller Machàbeus Spet pàlrt'œ vigor ecclesiœ virlus utriiisr/ue • Quijomiidahant éin dona tributa fçrehant Cades et Ægy'ptiis ae homicidus danmens . Prah dolorl in modico hoc clauditur■ ‘ ■ Tumulo. ' ’ • v / > ■ .

 utS en arrivant en Asie, avait été accueilli et comblé de bienfaits par le comte d'Édesse, qui lui donna plusieurs villes sur l'Euphrate. Chassé ensuite ignominieusement par son bienfaiteur, qui l'accusait d'ingratitude , il s'était réfugié dans le royaume de Jérusalem, où il avait obtenu la principauté de Tibériade, Soit qu'il voulût réparer d'anciens torts, soit qu'il espérât obtenir de nouveaux bienfaits, il représenta aux barons assemblés, à que Baudouin » du' Bourg- appartenait à la famille du dernier M roi ; que sa piété , sa sagesse , sa bravoure étaient ' . » connues de tout l'Orient J qu'aucune contrée, ni M en- tleçà ni au-delà des mers, ne pouvait olfrir » un prince plus digne de la confiancb et de l'au mour des chrétiens. Les bénédictions des habi» tans d'Édesse le désignaient aux choix des barons M et des chevaliers J la Providcnçc venait do l'cnï» voyer à Jérusalem pour consoler le péuple chré- ^ J* tien de la mort du frère de Godefroy. » Ce discours réunit tous les suffrages en faveur de Baudouin du Bourg, qui Tut couronné peu de jours après j et transjiiit le comté d'Edesse à Gosselin de Courtenay. . Érig Tandis que le royaume de Jérusalem célébrait çq paix l'avènement de Baudouin du Bourg au trône de Godefroy, la principauté. d'Antioche se trouvait de nouveau exposée a tous les (léau3^ de la ~ guerre. Tous les Musulmans de la Perse,. de là Mésopotamie et de la Syrie, que louis précédentes défaites n'avaient point découragés, jurèrent d'exterminer la race des chrétiens et marchèrent vers

LIVRE V. ' , Il rOrontc sous les ordres d’Ylgazi, prince de Maridin çt d’Àlep, le plus farouche des guerriers de l’islamisme. Roger de Sicile, fils de Richard,’ qui, depuis la mort dé Tan.crède, gouvernai J Antioche pemlant la minorité du fils de^ Bohémond , avait t appelé à son secoùrS le roi.de Jérusalem ,.le comte de Tripoli, celui d’Édçsse (i); mai» 'sans; attendre leur arrivée, il eut l’imprudence' de liviw une bataille dont la pérte devait mettre en péril toutes les^olonies chrétiennes. Avant le combat, Ylgàïi harangua ses soldais, et Iq cadi d’Alép parcourut les rangs, excitant, par là violence dé seS' discours , la fureur des barbares. Dans le camp des chrétiens, l’archevêque d’Apamée^fecommanda^à tous les guerriers de confesser leurs péchés et dé* communier, (i/m que s’ étant Jbrt'^s du pain céleste , ils pussént vivre ou mourir comme il çonvèndit a. des soldats' du Ghrist. Iæ.s chrétiens repoussèrent d’abord leurs ennemis j mais Dieu nè vo'ûlut ’pomt qu’iîs restassent victorieux. Au milieu des deux ^ armées on vit tout-à-coup s’élever un tourbillon qui ressemblait à un tonneau de soufre enflammé montant dans les aifs.-Gc phénomène .jeta l’effroi parmi les chrétiens ,■ accablés déjà/paf la> multi^ ■ ■:4 ■ ^ ..yr — . — ■ - , (i): Gauthier Je Cliahcelier a raconté daits’lcs plùs'^rands • details les guen-es du princairAatioclie contre les Musulmans; Gauthier, cliuncelier de Roger^ lut présent cj, coinLaiüt sous les drapeaux '«le crtpriuee-. sou ouvrage a été tra- ’ duit. (^Biblîolh. des Croisades î t. io5 et suiv,)I1 faut comparer avec ce récit celui des auteurs artjbeS, qui lui est prcsque'tüujours conforme. des Croisades^ t. ti, §. g.)

l'Oronte sous les ordres d'Ylgazi, prince de Ma- 1119
ridin et d'Alep, le plus farouche des guerriers de l'islamisme. Roger de Sicile, fils de Richard, qui, depuis la mort de Tancrède, gouvernait Antioche pendant la minorité du fils de Bohémond, avait appelé à son secours le roi de Jérusalem, le comte de Tripoli, celui d'Édesse (1); mais sans attendre leur arrivée, il eut l'imprudence de livrer une bataille dont la perte devait mettre en péril toutes les colonies chrétiennes. Avant le combat, Ylgazi harangua ses soldats, et le cadi d'Alep parcourut les rangs, excitant, par la violence de ses discours, la fureur des barbares. Dans le camp des chrétiens, l'archevêque d'Apamée recommanda à tous les guerriers de confesser leurs péchés et de communier, *afin que s'étant fortifiés du pain céleste, ils pussent vivre ou mourir comme il convenait à des soldats du Christ.* Les chrétiens repoussèrent d'abord leurs ennemis; mais Dieu ne voulut point qu'ils restassent victorieux. Au milieu des deux armées on vit tout-à-coup s'élever un tourbillon qui ressemblait à un tonneau de soufre enflammé montant dans les airs. Ce phénomène jeta l'effroi parmi les chrétiens, accablés déjà par la multi-

(1) Gauthier le Chancelier a raconté dans les plus grands détails les guerres du prince d'Antioche contre les Musulmans; Gauthier, chancelier de Roger, fut présent et combattit sous les drapeaux de ce prince: son ouvrage a été traduit. (*Biblioth. des Croisades*, t. i, p. 105 et suiv.) Il faut comparer avec ce récit celui des auteurs arabes, qui lui est presque toujours conforme. (*Bibl. des Croisades*, t. ii, §. 9.)

Roger, qui s’efforéa d<î çctenir scs soldats, tomba jjcrcé de couf>s^ et sa mort fut le signal de la sanglante défaite des cbrèliens. Gauthier le Chancelier, qui assistait ^ cette bataille, attribue le désastre de l’armée cluéliemic à la légèreté, à riniprévo}^nce du prince d’Antiqchc qu’il . nous représente peu d’heures avant le .combat, parcourant les vallées et les collines'avec sou équipage de chasse, prenant des oi.seaux avec ses faucons et foi’çant les bêtes fauves avec ses chiens. Celte bataille hit livrée près d’.^lrtésie , dans un . lieu appelé le champ du sang. Los Musulmans ‘ firent un grand nourbre de piisonniers. Gautier, qui fut lui-même chargé de chaînes, nous peint les alfrcux tourlnens qu’on fit soulfrir aux captifs; mais il n’ose pas dire tout ce qu’ü a vu, dans la ' crainte, dit-il, quq les' chrétiens apprenant ces excès de barbarie, ne soient portés. un jom’ à les imiter (i). L’armée, victorieuse d’Ylgazi se répondit dans tous les pays chrétiens du vpisirrage, portant partout la destruction et la mort. Ce fut au milieu de la désolation générale que le roi "de Jjirusalem arriva dijns Autioclie. Cette yijle avait perdu scs plus braves défenseurs. Des ecclesiastiques et des moines gardaient les tours et Icÿ remparts, et veillaient sous le commandement du patriarclie à la sûi'eté de la place, menacée par la population grecque et armé1 120 (i) A'^oyez. rextr.nit de Gautliier le Chancelier. (Biblioth. Crow«d«,.toni. t, pag. 123.)" . . by Google

LIVRE V. ^ 73 nienne, qui Supportait avec peine le joug des Lanao tins (1). La présence de Baudouin du Bp\irg auquel on donna Tautorité suprême, rétablit l'ordre et dissipa les alarmes. Après avoir pourvu à la défense de la' ville, il. visija les églises d'Antioche en liabit de deuil. Son krméè reçut à gérions la bénédiction du, patriarche et sortit ,de la ville pour aller ù la poursuite des Musulmans.* Le toî, ainsi que ses chevaliers et ' ses barons , marchaient des pieds nus au miheu d'une foule immense qui invoquait pour eux l'appui du Dieu des armées. L'armée chrétienuè ialla camper sur la montagne , ,21 de Danilz, où' les Musulmans vinrent l'attaquer. Ceux-ci étaient pleins de confiance dans leur multitude ; mais les chrétiens mettaient- leur espoir dans la puissance divine, et surtout dans la présence de la croix véritable , que Baudouin avait apportée de Jérusalem. Après un combat sanglant, les infidèles furent vaincus et dispersés. Ylgazi et le chef des Arabes, Dobais, avaient pris la fuite pendant la bataille; cette victoire répandît l'effroi dans'Alep et jusque dans les* murs de Moussoul, taudis que la croix de Jésus-Christ , reportée avec pompe dans la ville sainte, "annonça'aux habitans les ' miracles , qu'elle avait produits au inilicu des soldats 'chrétiens. Baudouin, après avoir donne la paix a Antioche revint dans sa 'capitale; èt pour 1, .-.4 — — ,.-r- (1) On peut lire à ce si^ct des rdflcxions^fort ciiriçuséS de Gaiithier le Chancelier! Voyez son extrait ,

Bihlioth. àcs 6Voija

nienne, qui supportait avec peine le joug des La- 1120
tins (1). La présence de Baudouin du Bourg auquel on donna l'autorité suprême, rétablit l'ordre et dissipa les alarmes. Après avoir pourvu à la défense de la ville, il visita les églises d'Antioche en habit de deuil. Son armée reçut à genoux la bénédiction du patriarche et sortit de la ville pour aller à la poursuite des Musulmans. Le roi, ainsi que ses chevaliers et ses barons, marchaient les pieds nus au milieu d'une foule immense qui invoquait pour eux l'appui du Dieu des armées.

L'armée chrétienne alla camper sur la montagne 1121
de Danitz, où les Musulmans vinrent l'attaquer. Ceux-ci étaient pleins de confiance dans leur multitude; mais les chrétiens mettaient leur espoir dans la puissance divine, et surtout dans la présence de la croix véritable, que Baudouin avait apportée de Jérusalem. Après un combat sanglant, les infidèles furent vaincus et dispersés. Ylgazi et le chef des Arabes, Dobais, avaient pris la fuite pendant la bataille; cette victoire répandit l'effroi dans Alep et jusque dans les murs de Moussoul, tandis que la croix de Jésus-Christ, reportée avec pompe dans la ville sainte, annonça aux habitans les miracles qu'elle avait produits au milieu des soldats chrétiens. Baudouin, après avoir donné la paix à Antioche, revint dans sa capitale; et pour

(1) On peut lire à ce sujet des réflexions fort curieuses de Gauthier le Chancelier. Voyez son extrait, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 117.

victoires des chrétiens,' Dieu permit alors que le redoutable ' cher des Turcoinans, "Ylgazi, terminât sa carrière, frappé par une mort subite et violente (i). Telle' est. l’époque de rhist’oirc que nous avons à décrire^ que les circonstances les plus graves s’y succèdent coihjue les scènes d’un dramc,*ct qu’un espace de quelques mois suffit 'à des événemens qui auraient' pu remplir W annales d’un siècle. A peine l’historien des colonies chrétiennes vient-il de parler d’une bataille, d’une révolution, d’une . grande calamité, que d’autres combats, des r^vo' lutions nouvelles, des calamités plus grandes en— côre se présentent sous sa plume et viennent mettre une sorte de confusion dans ses récits. Nous avons vü la fin malheureuse du prince Roger, et la - désolation d’Antioche, dont tout le ,temtoire était envahi par les Musulmans j maintenant c’est le comté d’Edesse qui pleurera la captivité de ses prinees, et quelques jours seront à peine écoulés que de ce nouveau malheur naîtront d’autres.inIbrluncs qui mettront en péril tous les états chrétiens dè la Syi'ie. '■ • Bal%c, neveu et successeur d’Ylgasi, répandait .1 * . • {})" Voyez dans Gauthier le Chancelier la manière sin•> gulière dont il raconte la mort d’Ylgazi ; l’historien arabe de la ville d’Alop en parle aussi.- {Dihliolh. des Çroisades y , toni. I , pag. ia3; loni. n ,^. lo.) En' rapportant la mort d’Ylgazi, Fouldier de Chartre?, s’exprime oi a;s termes : Laiidavimiis omnê^ et henediximus Deum quia suffocatus est fl/tzco Me sœvissimus qui chrislianhsiniuni diù trihulavit. Digitized by Google

1121 qu'il ne manquât rien aux victoires des chrétiens, Dieu permit alors que le redoutable chef des Turcomans, Ylgazi, terminât sa carrière, frappé par une mort subite et violente (1).

Telle est l'époque de l'histoire que nous avons à décrire, que les circonstances les plus graves s'y succèdent comme les scènes d'un drame, et qu'un espace de quelques mois suffit à des événemens qui auraient pu remplir les annales d'un siècle. A peine l'historien des colonies chrétiennes vient-il de parler d'une bataille, d'une révolution, d'une grande calamité, que d'autres combats, des révolutions nouvelles, des calamités plus grandes encore se présentent sous sa plume et viennent mettre une sorte de confusion dans ses récits. Nous avons vu la fin malheureuse du prince Roger, et la désolation d'Antioche, dont tout le territoire était envahi par les Musulmans; maintenant c'est le comté d'Édesse qui pleurera la captivité de ses princes, et quelques jours seront à peine écoulés que de ce nouveau malheur naîtront d'autres infortunes qui mettront en péril tous les états chrétiens de la Syrie.

Balac, neveu et successeur d'Ylgasi, répandait

---

(1) *Voyez* dans Gauthier le Chancelier la manière singulière dont il raconte la mort d'Ylgazi; l'historien arabe de la ville d'Alep en parle aussi. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 123; tom. II, §. 10.) En rapportant la mort d'Ylgazi, Foulcher de Chartres s'exprime en ces termes: *Laudavimus omnes et benediximus Deum quia suffocatus est draco ille sævissimus qui christianissimum diù tribulavit.*

. ■ , LIVRE V. ’ ' 75 la terreur sur les rives de • l’Euphrate et semnaa blablo au lion de l’Écriture, qui rôde sans cesse pour chercher- sa proie, il parvint à surprendre Josselin de Coïirtenay et son cousin Galeran, qu’il lit conduire chargés 'de 'chaînes vers les confins de la Mésopotamie. -Cette nouvelle étant parvenue dans le royaume de- Jérusalem , Baudouin du Bourg accourut; à Edesse, soit pour consoler les liabitans , soit^ pour chercher l’occasion et les moyens de briser les Fors des princes captifs. Mais se confhmt trop à sa bravoure, et victime de sa ' générosité, il tomba lui-même dans les embûèhes de r émir Jlalac j et conduit dans la forteresse de Quart-Pierre (i), il devint le compagnon d’infortune de ceux, qù’il avait Voulu délivrer. Lés vieilles chroniques ont célébré la valeur na3 héroïque dé cinquante Arméniens qui se dévouèrent pour la délivrance des prinées chrétiens. Après y avoir invoqué la protection, du Tout-Puissant, ils s’introduisirent dans la forteresse de Quart-Pierre, dégursés,'sélon quelques historiens, en marchands, selon d’autres çn moines (2). À peine entrés dans r-, ^ "v-.y (i) Les auteurs arabes appellent cette forteresse Kliart^rt, et les Turcs KJiarpout. Elle - est située à üorjcàt .de l’Euphralc, au nord-ouest'd’Édcssc. (-2) Guillaume de Tyr> qui raconté ces événemensi, ajoute que Fespoir de giandcs récompenses' fut un des mobiles qni déterminèrent les Arméniens (lib. Ay, §. 17). Orderié Vital , selon son usage, mêle encore des détails roma^nesquès à la vérité historique. (Bibliot, des Croisades, tom. I , pag. 3ig.) La chronique d’Ordcric p’esj. souvent qu’un recueil de contes contemporains. Digitized by Google

la terreur sur les rives de l'Euphrate, et sem- 1122
blable au lion de l'Écriture, qui rôde sans cesse pour chercher sa proie, il parvint à surprendre Josselin de Courtenay et son cousin Galeran, qu'il fit conduire chargés de chaînes vers les confins de la Mésopotamie. Cette nouvelle étant parvenue dans le royaume de Jérusalem, Baudouin du Bourg accourut à Édesse, soit pour consoler les habitans, soit pour chercher l'occasion et les moyens de briser les Fers des princes captifs. Mais se confiant trop à sa bravoure, et victime de sa générosité, il tomba lui-même dans les embûches de l'émir Balac; et conduit dans la forteresse de *Quart-Pierre* (1), il devint le compagnon d'infortune de ceux qu'il avait voulu délivrer.

Les vieilles chroniques ont célébré la valeur 1123
héroïque de cinquante Arméniens qui se dévouèrent pour la délivrance des princes chrétiens. Après avoir invoqué la protection du Tout-Puissant, ils s'introduisirent dans la forteresse de *Quart-Pierre*, déguisés, selon quelques historiens, en marchands, selon d'autres en moines (2). A peine entrés dans

(1) Les auteurs arabes appellent cette forteresse Khartpert, et les Turcs Kharpout. Elle est située à l'orient de l'Euphrate, au nord-ouest d'Édesse.

(2) Guillaume de Tyr, qui raconte ces événemens, ajoute que l'espoir de grandes récompenses fut un des mobiles qui déterminèrent les Arméniens (lib. XII, §. 17). Orderic Vital, selon son usage, mêle encore des détails romanesques à la vérité historique. (*V. Bibliot. des Croisades*, tom. I, pag. 319.) La chronique d'Orderic n'est souvent qu'un recueil de contes contemporains.

 a3 la citadelle, celte élite de braves quittant leur déguisement et montrant leurs armes, massacrèi'ent la garnison musulmane et brisèrent les fers des illustres captifs. Ce château, dont les chrétiens venaient ainsi de se rendre maîtres, renfermait des vivres en abondance et toutes sortes de munitions de guerre. Balac y avait laissé ses trésors, ses femmes et les plus précieuses dépouilles des pays dévastés par ses armes. Les guerriers chrétiens Se réjouirent d'abord du succès de leur entreprise ; mais bientôt les Turcs du voisinage se . réunirent en foule et vinrent assiéger la forteresse où flottait l'étendard du Christ. L'émir Balac, qui, selon les récits du temps , avait été averti en songe des projets formés contre lui , rassemble son armée et jure d'exterminer Baudouin, Jossehn et tous leurs libérateurs. Ceux-ci ne pouvaient résister long-tejnps à toutes les.forces réunies des Turcs, s'ils u'élaieut secourus par leurs frères les chrétiens. On décide alors que Josselin sortira de la forteresse, et qu'il ira dans les villes chrétiennes implorer le secours des barons et des chevaliers. Josselin part aussitôt, après avoir juré qu'il laissera croître sa barbe et qu'il ne boira point de vin, jusqu'à ce qu'il ait rempli sa mission périlleuse,* il s'échapjie à travers la multitude menaçante des Musulmans, passel'Euphratc, portésur deuxoulrcs de peau de chèvre, et, traversant toute la Syrie, arrive enfin à Jérusalem, où il dépose dans l'église du saint sépulcre -les chaînes qu'il avait portéOs chez les Turcs, cl raconte en géjnissant les aven

LIVRE V. 77 tures (?t les périls de Baudouin et tle ses compana3 gnons. A ér voix, un grand nombç.e de chevaliers et de guerriers chrétiens jurent de naarcher à la délivi'ance de leur monarque captif, Josselin se met à Jeur tête ; il s'avancait vers l'Euphratçj . \ les plus braves des guerriers d'Edesse et d'À,n- ' * tioche avaient rejoint scs drapeaux, lorsqu'on ap- ' prit que le farouche Balac venait dé rentrer de force dans le château de Quart-Pierre, Après le départ de Josselin, Baudouin, Galeran et le? cinquante guerriers d'Arménie avaient résisté longr tenlps aux forceà musulmanes; mais les fondemens du château ayant été" minés,' les guerriers chrétiens se trouvèrent tout -à- coup au milieu des ruines. Balac, laissant la vie au roi de Jérusalem, l'avait fai^ conduire dans la forteresse de Charan. Les braves Arméniens étaient morts au milieu des supplices, et la palme du martyre avait été leprbt < de leur dévouement. Quand Josselin etles guerriers' • qui le suivaient apprirent' ces tristes nouv/clles, ils perdirent tout espoir d'exécuter leur projet, et retournèrent les uns à Edesse et à Antioche, les autres à Jérusalem, désolés de n'avoir pu donner leur vie 'pour la liberté d'un prince chrétien. Cependant les Sarrasins d'Egypte cherchaient à profiter de la captivité de Baudouin, et se rassemblaient dans le$ plaines d'Ascalon, avec le dessein de chasser lè^ Francs de la'Palestine. De leur côté, les chrétieils de Jérusalem et des autres villes du royaume, se confiant dans lèür çgurage et dans la protection de Dieu, se préparaient à défendre

Digitized by Google

tures et les périls de Baudouin et de ses compa- 1123
gnons. A sa voix, un grand nombre de chevaliers et de guerriers chrétiens jurent de marcher à la délivrance de leur monarque captif. Josselin se met à leur tête; il s'avançait vers l'Euphrate; les plus braves des guerriers d'Edesse et d'Antioche avaient rejoint ses drapeaux, lorsqu'on apprit que le farouche Balac venait de rentrer de force dans le château de Quart-Pierre. Après le départ de Josselin, Baudouin, Galeran et les cinquante guerriers d'Arménie avaient résisté longtemps aux forces musulmanes; mais les fondemens du château ayant été minés, les guerriers chrétiens se trouvèrent tout-à-coup au milieu des ruines. Balac, laissant la vie au roi de Jérusalem, l'avait fait conduire dans la forteresse de Charan. Les braves Arméniens étaient morts au milieu des supplices, et la palme du martyre avait été le prix de leur dévouement. Quand Josselin et les guerriers qui le suivaient apprirent ces tristes nouvelles, ils perdirent tout espoir d'exécuter leur projet, et retournèrent les uns à Edesse et à Antioche, les autres à Jérusalem, désolés de n'avoir pu donner leur vie pour la liberté d'un prince chrétien.

Cependant les Sarrasins d'Egypte cherchaient à profiter de la captivité de Baudouin, et se rassemblaient dans les plaines d'Ascalon, avec le dessein de chasser les Francs de la Palestine. De leur côté, les chrétiens de Jérusalem et des autres villes du royaume, se confiant dans leur courage et dans la protection de Dieu, se préparaient à défendre

 iia3 leur territoire. Comme on attribuait toujoms les succès des iuGdclcs aux péchés des chrétiens, lès préparatifs d’une guerre devaient toujours commencer par l’expiation et par la prière. Le peuple et le clergé de la Terre-Saintc_ suivirent en cette occasion l’exemple des habitans dc Niuive, et cherchèrent d’abord à fléchir la colère du ciel par les signes d’une pénitence rigoureuse. Un jeî^ue fut ordonné, pendant lequel les femmes refusèrent le lait de leurs mamelles à leurs enfans au berceau ; les troupeaux même furent éloignés de leurs pâturages et privés de leur nourriture accoutumée (i). La guerre fut -ensuite proclamée au son de la grosse cloche de Jérusalem. L’armée chrétienne, dans laquelle ou comptait à peine trois mille cdmbattans, était commandée par Eustachc d’Agrain, comte de Sidon, nommé régent du royaume eu l’absence de Baudouin. Le patriarche de la ville sainte portait, à la tête de l’armée, le bois de la vraie croix. U était suivi, dit Robert du Mont, de Ponce (a), abbé de Clunj, portant la lance avec laquelle on avait, percé le flanc du Sauveur, et (0 Les circonstances de ce jeûne rigoureux sont rapportées dans la chronique de SigcLcrt. {Biblioth. des Croisades, t. Il, p. 46.) Guillaume de Tyr,' qui a beaucoup parlé des préparatifs qu’on fit à Jérusalem pour résister aux ennemis , ne lait point mention de ce jeûne, lib. xn, §. 2 1 . ■ (2) Ce Ponce avait, été -remplacé comme abbé, de Cluny par Pierrc-le-Vénérable; en revenant de laTijrre-Sainte, il .rentra de force dans son abbaye , dont il fut encore une fois chitwé. '

mains na3 un vase miracyilenx où l’on prétendait avoir conservé le lait de la Vierge, mère de Jésus-Christ. Au moment où les guerriers chréliena sortirent de Jérusalem, les Egyptiens assiégeaient Joppé par terre et par merj A l’approche des Francs, la^ flotte musulmane pleine d’effroi s’éloig^ du rivage. ' L’armée de terre, campée dans un lieu nommé IbeUin, attendait avec inquiétude l’armée chrétienne. Enfin les deux armées sont en présence ; au milieu du combat, une lumière semblable à celle de la foudre brilla dans le ciel, et tout-àcoup* éclata dans les rangs des infidèles. Ceux-ci restent comme immobiles de terreur; les chrétiens, armés de leur foi, redoublent de courage; les ennemis sont vaincus , et les débris de leur armée, qui était deux fois plus nombreuse que celle des chrétiens, se réfugient avec peine dans Jes murs . d’Ascalon. Les Francs, victorieux et c|iargés de butin, revinrent à Jérusalem en chantant les louanges de Dicui >, ^ Quoique l’armée des Francs eût triomphé ainsi des Sarrasins, toujours occupée de la défense des villes et des frontières sans cesse menacées , elle ne pouvait Sortir du royaume pour faire des conquêtes.’ Les guerriers qu’on retenait dans les cités chrétiennes j api'ês une si grande victoire, s’afllivgeaient de leur inaction, et semblaient placer encore leur espoir dans les secours de l’Occident. Ce fut alors qu’il aifiva une flotte vénitienne sur les côtes de Syne. ‘ Digitized by Google

de l'évêque de Bethléem, qui tenait dans ses mains 1123
un vase miraculeux où l'on prétendait avoir conservé le lait de la Vierge, mère de Jésus-Christ.

Au moment où les guerriers chrétiens sortirent de Jérusalem, les Égyptiens assiégeaient Joppé par terre et par mer. A l'approche des Francs, la flotte musulmane pleine d'effroi s'éloigna du rivage. L'armée de terre, campée dans un lieu nommé Ibellin, attendait avec inquiétude l'armée chrétienne. Enfin les deux armées sont en présence; au milieu du combat, une lumière semblable à celle de la foudre brilla dans le ciel, et tout-à-coup éclata dans les rangs des infidèles. Ceux-ci restent comme immobiles de terreur; les chrétiens, armés de leur foi, redoublent de courage; les ennemis sont vaincus, et les débris de leur armée, qui était deux fois plus nombreuse que celle des chrétiens, se réfugient avec peine dans les murs d'Ascalon. Les Francs, victorieux et chargés de butin, revinrent à Jérusalem en chantant les louanges de Dieu.

Quoique l'armée des Francs eût triomphé ainsi des Sarrasins, toujours occupée de la défense des villes et des frontières sans cesse menacées, elle ne pouvait sortir du royaume pour faire des conquêtes. Les guerriers qu'on retenait dans les cités chrétiennes, après une si grande victoire, s'affligeaient de leur inaction, et semblaient placer encore leur espoir dans les secours de l'Occident. Ce fut alors qu'il arriva une flotte vénitienne sur les côtes de Syrie.

 ,î3 Les Vénitiens qui , tlcpuis plusieurs siècles, s'enrichissaient par le^commerce de l'Orient, et craignaient de rompre d'utiles relations avec les puissances musulmanes de l'Asie, n'avaient eu que 1res peu départ à la première croisade etauxévénemens dont elle fut suivie. Ils attendaient.l'issue de cette grande entreprise pour prendre un parti , et s'asso^ cier sans péril aux victoires des chrétiens ; mais à k fin, jaloux des avantages qu'avaient obtenus les Génois ctlesPisans en Syrie, ils voulurent aussi partager les dépouilles des Musulmans, et préparèrent une expédition fôrmidable contre les infidèles. Leur flotte, en traversant la Méditerranée, rencontra celle des Génois qui revenait de l'Orient; la fureur de la jalousie alluma tout-a-coup la guerre; les vaisseaux géuois, chargés des richesses de l'Asie, furent attaqués et. forcés de fuir en désordre. Après avoir rougi la mer du sang des chrétiens (i), les Vénitiens poursuivirent leur route yers les côtes de la Palestine, où ils rencontrèrent iti flotte des Sarrasins, sortie des ports de l'Egypte ; .'^entôl il s'engage» un violent combat , dans leto\is les vaisseaux égyptiens furent dispersés fef couvrirent les flots de leurs débris. Le doge de VeniBâr, Tqui comirtamlalt k flotte vénitienne, entra dans le port de Ptolémaïs, et fut conduit en triomphe à Jérusalem. En célébrant les dernieres vieI ' (i) Coiisullez sur ce combat, Guillaume de Tyr, lib. xii, a3 ; les eaux de la* mer fumit rowgies du sang des vaincus , et l'air fut iiifecté par l'TOeur de leurs cadavres. Google

 a'i loircs rempoi'lèes sur les inUdèles, on s’occupa, de u;i3 les uiellre à profit par une expédition importante. Dans un conseil , tenu en présence du régent du royaume et du doge de Venise, ou proposa d’aller assiéger la ville de Tyr ou la ville d’Ascalqn. Gomme les avis étaient -partagés, on convint d’intertoger Dieu et de suivre sa volonté. Deux Lillets de parchemin, sur lesquels ou avait écrit les noms d’Ascalon et de Tyr, furent déposés sur l’autel du Saint-Sépidcre. Au milieu d’une foule nombreuse de' spectateurs , un jeune orphelin s’avança vers l’autel, prit l’un des deux billets, et le sort tomba sur la ville de Tyr, (i)ï *• Les Vénitiens, qui n’oubliaient point lesi intérêts de leur commeice et de leur nation, demandèrent, avant de commencer le siégç de Tyr, qu’on leur accordât une église, une rue, un four banal, un tribunal particulier dans toutes les villes de la Pa^ leslinel Ils deniandèrent encore d’autres privilèges et la possession d’un tiers de la vijlè conquise. La conquête de Tyr paraissait si importante, que le régent, le chancelier du coyaunie et les grands vassaux de Ifi couronne acceptèrent sans hésiter les conditions dès Vénitiens dans un hete que Tbistoire a conservé (2). j , • "1 . ■ " '**■ ~ (i).Guillaiiine de Tyr, lib. xfi et xin; ce sont ces deux livres qu’il faut consulter pour tous les événemeus- que nouS'venons de raconter. (à) Cette pièce intéressante, et qui rtiontrc quel était l’esprit que les llalieui apportaient dans les croisades, ; pourra se, lire daus les piècës iustificativcs de cé volume. UOM. II. G

 Lorsqu'on eut ainsi partaj^é par un traité la ville ([u'on allait conquérir, on s'occupa des préparatifs du siège. L'armée chrétienne partit de Jérusalem et la flotte des Vénitiens du port de Ptolémaïs vers le commencement du printemps. L'historien du royaume de Jérusalem, qui fut long-temps archevêque de Tyr, s'arrête ici pour décrire les antiques merveilles de sa métropole. Dans son récit àla-fois religieux et profane, il invoque tour-à-tour le témoignage d'Isaïe et de Virgile; après avoir parlé du roi Hyram et du tombeau d'Origène, il ne déiliiigne point de célébrer la mémoire de Gadmus et la patrie de Didon (i). Le bon archevêque vante surtout l'industrie et le commerce de Tyr, la fertilité de son territoire , ces teintures si célèbres dans l'antiquité, ce sable qui se changeait en vases transparens (2), et ces cannes à sucre dont le miel, dès ce tcmps-là, était recherché dans toutes les régions de l'uriivers. La cité de Tyr; au temps du roi Baudouin, rappelait h peine le souvenir de cette ville somptueuse, dont les riches marchands. (i) I.a description que fait de Tyr l'historien du royaume de Jérusalem, est pleine d'intérêt. lib. xiii, §. (a) genus elegantissinium et in eodem renini généré facilè obtinens principatum , de arend quâ in cddem planiiiâ coüigilur mirabiliter conjicilur quod indè ad remotas etiam delatwn provincias aplani vasis mirabilibus et perspicud sinceritate prcecipuè niateriam prœbet Canamellas undè preliosissima et saluti mortaliuni necessaria maximè eoi^citur Zuchara. (Guillaunoe de Tyr, lib. xu. , §. 3. ; Digitizedby

‘ UVRE V. 83 an rapjjort d’Isale, étaient des princes; mais on la i regardait encore comme la plus peuplée et la plus commerçante des villes de Syiie ; elle s’élevait surun rivage délicieux que lés montagnes mettaient à l’abri des frimas du nord; elle avait deux grands môles qui, comme deux bras, s’avancaient dans les flots pour enfermer un port où la tempête ne trouvait point d’accès. La ville de Tyr, qui avait soutenu plusieurs sièges fameux, était défendue, d’un côté, par les flots de la me»’ et des rochers escarpés; de l’autre, par une tiiple muraille surmontée de hautes tours. Le doge de Venise, avec sa flotte, pénétra dans le port et ferma toute issue du côté de la mer. Le patriarche de Jérusalem, le régent du royaume. Ponce', comte de' Tripoli, commandaient l’armée de terre. Dans les premiers jours du siége^ les chrétiens et les Musulmans combattirent avec une opiniâtre ardeur, mais avec des succès partagés. La Assumon des infidèles vint bientôt seconder les efforts des Francs. Le calife d’Égypte avait cédé la moitié de la place au prince de Damas, pour l’engager à la défendre contre les chrétiens. Les Turcs et les Égyptiens étaient divisés entre eux et ne voulaient point combattre ensemble; les Francs profitaient de ces divisions et remportaient chaque jour de grands avantages. Après quelques mois d’attaques sans cesse renouvelées , les remparts s'écroulaient devant les machines des chrétiens; les vivres commençaient à manquer dans la place. Les infidèles étaient prêts k capituler, lorsque la dis

 corde vint desunir à IcUr tour les chrélicus , et fut sur le])oiut de rendre inutiles les prodiges de la valeur et les travaux d’un long siège (i). ' L’armée de terre se plaignait hautement de sup^ porter scidc les combats et les fatigues; les chevaliers et leurs soldats menaçaient de rester imrrioLilessous leurs teutes, comme les Vénitiens sur leur. *-T: -r ^ »%> (2) Pendant le siège de Tyr des jeunes gens de ' la ciCé résolurent de mettre le feu' aux machines des chrétiens; un jeune pèlerin en sauva une des flammes à force de jeter de l’eau dessus malgré les traits des assiégés; les chrétiens appelèrent un Arménien habile, afin de diriger les pierriers'; par spn içle et son savoir, il mérita une récompense publiijue. (Guillaume de Tyr, lib- xiii » S* 9’) **

I>1VRE V. 85 de Maubef;. Josseliu, qui l'avait tué de sa propre iiî5 main, bn fit donner la nouvelle à toutes les villes chrétiennes. La tête du farouche ennemi dés Francs lut portée eu triomphe devant les murs de Tyr, où ce spectacle redoubla l'enthousiasme belliqueux des assiéfçeans (^i). Les Musulmans, sans espoir do secom's, furent obligés de se rendre après un siège de cinq mois <'t demi. Les drapeaux du roi de Jérusalem et du tlüge de Venise flottèrent ensemble sur les murailles de Tyrj les chrétiens firent leur entrée triomphante dans 4à ville, tandis que les habitans, d'après la capitulation, en sortaient avec leurs femmes et leurs enfans (2), , Le jour où Ton reçut à Jérusalem la nouvelle de la conquête de Tyr fut une fête pour tout le peuple de la ville sainte. Au bruit des cloches on chanta le Te Deum en actions de grâces; des dra- ï •(1) Guillaume de Tyr rapporte que, pour faire honneur au comte d'Edesse, le comte de Tripoli arma chevalier, en prt^enco de l'armce, celui qui apporta la tête de Balac (lih.xii, 5* * 1 1); l'auteur ar.ahc Ibn-Giouzi raconte dilTeremincnt la moçt de cctëmir. \Biblioth. des Crois, f 1. 11 , §. 1 1 .) (2) Guillaume de Tyr interrompt son récit du siège de * Tyr, pour nous dire que la garuisou musulmane d'Ascalon, voyant Jérusalem sans défense, marcha sur cette cité dans l'espérance de la surprendre ; lib. xiii, Marin Sancty , historien de Venise ; donne un^récit fort circonstancié du siège de TJt, qu'on peut comparer à celui de Guillaume J de Tyx et des Arabes, t Voyez la Bihlioth. des Croisades, tom. 1 , pag. 63o et suiv., cl toiii. ii, les extraits dc^ historiens arabes.) ■ • '*)

9 86 HISTOIRE DES CROISADES. I f35 peaux furent arborés sur les tours et sur les rem. parts de la ville J des branches d'oliviers et dfes bouquets de fleurs étaient semés dans les mes et sur les places publiques; de riches étoffes ornaient les dehors des maisons et les portes des égllse.s. I^es vieillards rappelaient dans leurs discours la splendeur du royaume de Juda, et les jeunes vierges répétaient en chœur les psaumes dans lesquels les prophètes avaient célébré la ville de Tyr (i). Pendant que les chrétiens ajoutaient ainsi une cité opulente au royaume de Jérusalem, Baudouin du Bourg était toujours prisonnier dans la ville de Charan, brûlant de s'associer aux exploits de ses guerriers et de mêler quelque gloire âu souvenir de ses malheurs. Ses ennemis durent s'apCTcevoir que la captivité d'un prince franc n'arrêtait point les progrès des armes chrétiennes. L'illustre captif profita de la confusion et de l'esprit de discorde que les dernières victoires des chrétiens avaient répandus parmi les Musulmans de Syrie, pour traiter de sa rançon et recouvrer sa liberté. A peine (i) Quoaudito clamorjucundissimum aitàlitur, Te Deum laudamus, illico vocibus. altisonis decantatiir^ signa pulsantur y processio ad templum Domini deducitur } vexilla in mûris et turribus elevantur per omnes viras , omamenta multicoloria extenduntur. (Foulcher de Chartres , annee iri4.) On ne nomma un archevêque de Tyr que quatre ans après la prise de la ville. Guillaume de Tyr fait à ce sujet de grandes plaintes ; il déplore surtout la servitude et l'état de misère où se trouva long -temps l'église de Tyr, (Voyez Guillaume de Tyr, lib. xni.) Digiii^ed by Google

LIVRE V. - 87 fut-il sorti (le sa prison, qu'il rassembla quelques 1 guerriers et marclia contre la ville J'Alep Le chef des Arabes j Dobais, et quelques émirs de la contrée se réunirent à l'armée clirétienne; bientôt les habitans se trouvèrent réduits aux dernières extrémités, et la ville était prête à se rendre lorsque le prince de Moussoul accourut à la tête d'une armée j Baudouin du Bourg, obligé d'abandonner le siège (a) , revint enfin dans sa capitale, où tous les chevaliers chrétiens remercièrent le ciel de sa délivrance, et vinrent se ranger sous ses drapeaux. La fortune leur offrit bientôt l'occasion de signaler leur valeur, sous un chef qu'ils paraissaient avoir oublié et dont ils reconnurent avec joie l'autorité, lorsqu'il leur promit de les conduire à d(^ nonveaux combats. Les Turcs, qui avaient passé l'Euphrate pour secourir Alep, dévastaient alors la principauté d'Antioche. Baudouin accourt à la tête de ses guerriers, livre un combat sanglant aux .troupes, infidèles, s'enrichit de leurs dépouilles , et les force d'abandonner les terres des chrétiens. A peine rentré triomphant dans Jérusalem, il donne de nouveau le signaLde la guerre, et met en fuite l'armée de Damas, près du lieu où Saül 1 (i) Le siège d'Alep a été racoutè fort au long par l'historien musulman de cette cité; son récit curieux a été traduit. [Bibüoth. des Croisades ^ tom. n, §.,ia.) "(a) Les auteurs arabes ont accusé Baudouin d'avoir raan

 avait entendu ces paroles; Saül, Saïd, poiu'quoi me persécutezro^oiis? Les "ucrriers chrétiens, dans CCS campaf'nes rapides, avaient fait un butin immense, et les dépouilles de l'ennemi servirent à racheter les otages que le roi de Jénisalem avait laissés entre les mains des Turcs. C'est ainsi que les Francs réparaient leurs revers à force de bravoure, et qu'ils acquittaient leurs promesses par .des victoh'es (t). » Les états chrétiBUs avaient alors pour ennemis les califes de Bagdad et du Caire, le prince de Damas, les éinirs de Mossoul, d'Alep et les descendans d'Ortoc, maître de plusieurs places dans la Mésopotamie. Les Égyptiens étaient fort affaiblis par leurs nombreuses défaites, et ne conservaient que la ville d'Ascalon de leurs anciennes conquêtes sur les côtes de Syrie; mais la garnison de cette place, formée de plusieurs' armées vaincues, menaçait encore le territoire des chrétiens. Quoique les Égyptiens eussent perdu les villes de Tyr,, de Trlpoh, de Ptolémaïs, ils restaiertt toujours les maîtres, de la mer, et leurs llçttes dominaient, sans obstacle, dans les parages de la Syrie, lorsque les peuples maritimes de l'Europe ne venaient pas au secours des Francs établis eu Palestine. . , Les Turcs, accoutumés à la vie militaire et pas.... , J. .. . m I / 1 ' r- (i) Cojnpai'ez le récit de Guillaume de Tyr.; lib. xiii,. §§. suiv., avec les extraits des auteiu-s arabes. {Bh hliolk. dçs Croisadcs'f %om' n.) \. Digilized by GoogU

 toralc, ne disputaient ni aux Egyptiens ni aux iiaS Francs l’empire de la mer j mais ils se faisaient redouter par leurs incursions continuelles dans les provunces chrétiennes. Dociles et paliens, ils supportaient mieux que leurs ennemisda faim., la soif, la fatigue; la connaissance du pays, l’habitude du climat, les intelligences qu’ils avaient avec les habitans leur donnaient un grand avantage sur les chrétiens dans leurs courses guerrières. Ils se montraient plus habiles que les Francs à lancer des flèches; leur cavalerie était plus exercée aux évolutions militaires. Il n’était pas jusqu’à la crainte, fllle du despotisme, qui ne favoris'it leurs armes, eu maintenant parmi leurs soldats le respect pour la discipline. Leur üictique consistait à fatiguer • leurs ennemis, à leur dresser des embùclies, à les attirer dans une position désavantageuse où ils pouvaient triompher sans cojnbat. La discorde qui divisait sans cesse les ptinces musulmans de la Syrie, les empêchait de suivre long-temps le meme plan de défense ou d’attaque^ lorsqu’une tranquillité passagère succédait à leurs guerres civiles, tantôt excités par l’ardeur du pillage, tantôt animés par -les prières et les conseils du calife de ^ 1 Bagdad, ils fondaient avec impétuosité sur le ter- 1 ritoire d’Autioclie, d’Édesse, de Tripoli, ou sur • le royaume de Jérusalem. Si les Musulmans éprouvaient une défaite, ils se retiraient avec l’espoir de ^trouver une occasion plus favorable ; s’ils étaient • ^ • vainqueurs, ils ravageaient les villes et les cain- '" pagnes, et retournaient dans leur pays, chargés' ' . / . ' . ■ Digtized by GÿOgle

 de dépouilles, en chantant ces paroles : V Alechmn est dans la joie, et L'Evangile est dans lei larmes. X ' Une fioulc de nations dilFe'rentes de mœurs , de caractère et d'nrigine, se partageaient' les débris de l'empire des Seljoucides, souvent armées les unes c'ontre les autres, mais, dans le moment du péril toujours prêtes à se ^réunir contre les Francs. Les tribus arabes qui avaient abandonné les' villes à. la domination desTuics, erraient dans les provinces qu'elles avaient autrefois possédées et combattaient sans cesse, non plus pour la gloire et pour la patrie, mais pour.le butin et pour l'islamisme. D'autres peuplades, celles des Curdes, attirées par l'espoir du pillage , traversaient le "Tigre et l'EiipHrate et venaient se mettre à la solde des conquérans qui ravageaient la Syrie. Nourris dans les, montagnes qui avoisinent la grande Arménie^ ils conservaient des mœurs féroces qt sauvages; plusieurs de- .leurs guerriers servirent avec éclat la çausé des Musulmans, et ce fut de cette tribu des Curdes que sortit dans la suite la dynastie de Saladin. La plus redoutable de toutes les nations que des chrétiens eurent alors à combattre , était celle des. Turcomans. Ces hordes érrantes étaient originaires des bords de la mer Caspienne, et ressemblaient pour leurs mœurs et leurs usages militaires, auxTartares dont ils tiraient leur origine. Ils avaient pénétré dans la Syrie quelque temps avant la pre-* mière croisade ; et lorsque l'armée des Francs .traversait l'Asie mineure; les Turoomans de la famille Di,,:;:.-): .

1128 de dépouilles, en chantant ces paroles : *l'Alcoran est dans la joie, et l'Évangile est dans les larmes.*

Une foule de nations différentes de mœurs, de caractère et d'origine, se partageaient les débris de l'empire des Seljoucides, souvent armées les unes contre les autres, mais, dans le moment du péril, toujours prêtes à se réunir contre les Francs. Les tribus arabes qui avaient abandonné les villes à la domination des Turcs, erraient dans les provinces qu'elles avaient autrefois possédées et combattaient sans cesse, non plus pour la gloire et pour la patrie, mais pour le butin et pour l'islamisme. D'autres peuplades, celles des Curdes, attirées par l'espoir du pillage, traversaient le Tigre et l'Euphrate et venaient se mettre à la solde des conquérans qui ravageaient la Syrie. Nourris dans les montagnes qui avoisinent la grande Arménie, ils conservaient des mœurs féroces et sauvages; plusieurs de leurs guerriers servirent avec éclat la cause des Musulmans, et ce fut de cette tribu des Curdes que sortit dans la suite la dynastie de Saladin.

La plus redoutable de toutes les nations que les chrétiens eurent alors à combattre, était celle des Turcomans. Ces hordes errantes étaient originaires des bords de la mer Caspienne, et ressemblaient, pour leurs mœurs et leurs usages militaires, aux Tartares dont ils tiraient leur origine. Ils avaient pénétré dans la Syrie quelque temps avant la première croisade; et lorsque l'armée des Francs traversait l'Asie mineure, les Turcomans de la famille

LITRE V. 91 d'Orlock, étaient maîtres de Jérusalem. Vaincus na8 par les Égyptiens, ils se retirèrent vers le nord de la Mésopotamie d'où ils menaçaient sans cesse les provinces que les Francs venaient de conquérir sur l'Euphrate et l'Oronte. On ne les redoutait pas moins pour leur bravoure que pour leur férocité. Nos vieux chroniqueurs ne parlent qu'eiï frémissant des cruautés que' les Turcoman% exerçaient sur les vaincus! L'historien du royaume de Jérusalem, qui leur donne le nom de Parthes , compare leur nation à l'Hydre de Lerne, et nous apprend que chaque année on voyait arriver des rivages du Tigre et des frontières de la Perse une si grande ^ multitude de ces barbares, qu'c//e aurait si^ fow' couvrir toute la terre. Parmi les peuples établis en Syrie, l'histoire ne doit pas oublier les Assassins ou Ismaéliens , dont la secte avait pris naissance vers le onzième siècle, dans les montagnes de la Perse. Peu de temps aVant la première croisade , ils s'emparèrent d'une partie du Liban'et fondèrent une colonie entre • Tripoli et Tortose ; cette colonie était gouvernée •par un clief que les Francs appelaient le Vieux ou le Seigneur de la Montügne (i). Le chef des Ismaéhens ne régnait que sur une vingtaine de (i) M. de Sacy a fait des travaux utiles et approfondis sur les Ismaéliens. (Voyez & la fin du volume l'éclaircissement C.) Guillaume de Tyr) son continuateur Jacques de Vitry, et Bernard le Trésorier, ont longuement parlé de cette secte et. du Vieux de la Montagne. » .

t 92 HISTOIRE DES CROISADES. 1128 châteaux ouLourgades. J1 comptait à peine soixante mille sujets; mais il avait fait du, despotisme une espèce de culte et son autorité était sans bornes. Ses sujets le, regardaient comme le seul dépositaire , ■' des lois de Mahomet ; tous ceux qui résistaient à ses volontés méritaient la mort. Le Vieux de la Montagne, selon la croyance des Ismaéliens,, pouvait distrilpjcr à ses serviteurs les délices du Paradis : celui qui mourait pour obéir à son chef, montait au ciel où l'attendait le prophète de la Mecque; celui qui niourâit dans son lit , souffrait de longues douleurs dans un autre monde. Les Ismaéliens étaient divisés en trois classes : , le peuple, les soldats et les gardes. Le peuple vivait de la culture des terres et du commerce; il étiiit docile, laborieux, sobre et patient. Rien n'é. galait l'adresse, la force et l'audace des guerriers, ün vantait leur habileté dans la défense et le siège des places. La pliipart des princes musulmans clicrchaient à les avoir à leur solde. • La classe la plus distinguée était celle des gardes o*ar l'étude des arts. On leur apprenait les langues . de l'Asie et de l'Europe, pour qu'ils pussent aller dans tous les pays exécuter les ordres de leur maître. On employait toutes .«iortos de prestiges pour enllammcr leur imagination et leur courage; pendant leur sommeil , provoqué par des boissons enivrantes, ils étaient transportes dans des jardins Digiuzod by Goo^k*

f LIVRE V. 9^ délicieux, el sc réveillaient entourés des séductions de la volupté. C’est là que le Vieux de Li MonUigne, en leur montrant les iinaj'es des joies du Paradis , leur inspirait une aveugle obéissance. Au milieu des illusions qui enivraient leur sens^ égaraient leur esprit , le cbel’ des Ismaéliens pouvait leur ordonner de se jeter du haut d’une tour| de se précipiter dans les flammes, de se percer d’un fer mortel (i). Lorsque le Vieux de la Montagne leur avait désigné celui qu’il voulait punir, ils allaient, armés d’un poignard, le chercher dans les palais, au milieu des camps, et ne connaissaient ni les obs^ tacles , ni les dangers. Souvent les princes chargeaient le chef des Ismaéliens du soin de leur vengeance, et lui demandaient le trépas de leurs rivaux ou de leurs ennemis. Les rois étaient ses tributaires. La crainte qu’il inspirait, les meurtres commis par ses ordres grossissaient scs trésors. Son château s’élevait au uiilijeU de rochers escarpés et dans un lieu presque inaccessible. Setftblkble à l’aigle du Liban , l’elTi-oi des^ campagnes ou il va chercher sa proie," et qui vit traiKjuille sur les lieux élevés qu’il a choisis pour sa retraite, le Vieux de la Montagne, entouré de sa milice intrépide et retranché dans la forteresse de Massiat, répandait partout la terreur de son nom, et lui-méme bravait en paix les nienaces des puissans monarques. ^ I laS (i) Voyez le Voyage du comte de Champagne dans les étals du Vieux de la Montagne. (Biàlioth. des Croisades, tom. I , pag. 372.) J V , Dîyi‘ I

 Les Ismaéliens, implacables seclaices , et secfètement attachés à la doctrine des califes égyptiens, avaient une profonde aversion pour les Turcs de ^ Syrie ; plusieurs d'entr'eux servaient les émirs et les sultans de cette nation, mais ils faisaient payer cher leurs services et se mêlaient souvent aux révolutions sanglantes qui précipitaient du trône les dynasties musulmanes de l'Orient. Ils avaient moins de haine pour les chrétiens, parce que ceuxci combattaient les Turcs; quelquefois même ils furent pour les Francs d'utiles auxiliaires. Après la captivité de Baudouin , üs avaient offert de lui livrer Damas eu échange de la ville de Ty r ; l'armée chrétienne passa le Liban au miheu de l'hiver; mais les pluies ne lui permirent point de s'approcher de la ville , et le complot ayant été découvert, plus de six mille Ismaéliens fureut égorgés par les habitans. ' Quelqije temps après, un Ismaélien qui commandait la ville de Panéas , ou Gésarée de Philijjpe, bâtie aux sources du Jourdain, livra cette place aux chrétiens de Jérusalem. A-peu-près à la même époque, le Vieux de la Montagne avait ordonné la mort de Borsaqui, prince de Moussoul, le plus" redoutable ennemi des Francs : ce meurtre, commis au milieu d'une mosquée, jeta la Syrie dans le trouble et l'agitation; mais les chrétiens ne surent point en profiler, et, du sein du désordre, il s'éleva ^ une puissance nouvelle et formidable. Zenguy , fils d'Acksancar, l'un des plus habiles capitaines de son temps, s'empara de Moussoul, d'Alep, de plusieurs autres ^villes de Syrie cl forma la dynastie des AlaDig ■ '"1 by C

liVlÎE V. y5 bccks, ou £ouverfieursdu pnnce (i), dont Tempire devait s ctendie sur une grande partie de l'Orient, L'histoire orientale, en parlant de l'avénenient de Zenguy , déplore la faiblesse où étaient alors tojnbées les puissances musulmanes, et remarque , avec douleur que les étoiles de V islamisme avaient , pâli devant l' étendard victorieux des Francs, En effet, les colonies chrétiennes, quoiqu'elles eussent ^|rouvé.des revers, n'avaient pas laissé, au milieu • la confusion genéi'ale-, de faire de grands progrès et d'élever une puissance redoutable. ' Le comte d Édcsse s'étendait sur les deux rives de rEuplimte et sur le revers du mont Taurus. Son territoire comptait plusieurs villes florissantes; le,s rivages de la mer, depuis le golfe d'issus jusqu'à Laodicée , les contrées qui s'étendaient depuis la ville de Tharse en Cilicie jusqu'aux portes d'Alep , et depuis le mont' Taurus jusqu'au voisinage d Emesse et aux ruines de Pahuire , formaient la principauté. d' Antioche , la plus vaste et la plus riche des provinces chrétiennes. Le comté de ïri-^ poli, défendu d'im coté par le Liban, de l'autre • par la nier'de Phénicie, et placé au centre de l'emI üiS (0 Ce tiüe, qui revieût à ce que l'hisloite de Fiance appelle les maires du palais , est composé de deux mots grecs ata et bek, qui siguifient père du prince, Aujom-d'hui le^sulian de Constantiupple appelle son grand visir Aï/u , ou père. M. Reinaud a expliqué l'origine et le sens de celle dénomination, en faisant, d'aprtÿ les auteurs arabes, le portrait de Zcngui. (Voy. le deuxième volume de la Bibliothècfue des Croisades, an '545 de l'hégire^ J. *7.)' .

pire lies Francs, cynipreuait jjusicurs villes forli- >. liées, un {'ranil uombrordlî bourgs tics campagnes lerlilcs. Vers le noi^d, U avait pour limites le château de Margath ; vers le midi, le lleuve xVdonis j ^ ce fleuve célèbre dans rauliquilé profane et sacre'c , formait les limites du royaume de Jénisalcin, qui, d'uu autre côté, portait ses froûlières jusqu'aux portes d'Ascaiun et jusqu'au désert de l'Arabie. Cet empire des Francs avait pour.enncnii^ tous lés'peuples musulmans de l'Égypte, de la Syi^^ et de la Mésopotamie ,• il devait aussi avoir pour alliés et pour auxiliaires tous les clirétiens répandus alors en Orient, et cet esprit de fraternité qui unit tous les hommes de la même croyance, ajoutait sans doute à la force d'une confédération formée au nom de Jésus .-Christ. Oû se rappelle quels secours les croisés, à leur arrivée en Asie, avaient reçu de la population chrétienne des provinces qu'ils traversèrent. A l'époque dont imus parlons, on comptait encore un grand nombre de chrétiens dans l'Asie mineure, à Ale]> , à Dà- • mas, dans toutes les villes d'Égypte; et , quoiqu'ils fussent violemment comprimés parles Musulmans, on doit croire qu'ils n'étaient pas toujours spectateurs indifléreus de cptte grande lutte éley.ée, entre l'Alcoran et l'Évangile. La petite Arménie, défendue par ses montagnes , par sa population guerriè're, devint alors un royaume chrétien. Elle fut quelquefoii» pour lies Francs un puissant auxiliaire , ' et se déclara toujours 'contre l'ennemi commun, l'islamisme. Une autre puissance chrétienne s^était . , . \ ■ ; nÿ Goo^Ii

LIVRE V, 57 formée dans les -vastes régions de l’ibérie ou „.^8 de la Géorgie.' Guillaume de Tyr ctUèbre la bravoure et les sei*vices du peuple géorgien, qui, vers le milieu du xii®. siècle, mit un frein à la puissance des nations de la Perse, et ferma* le passage des Portes - Oaspiennes aux barbares de la Tartarie (i). Quels que fussent cependant les secours que les colonies des Francs pouvaient attendre des peuples chrétiens de l’Asie, ces secours n’étaient rien san? doute à côté de ceux qu’ils recevaient de l’Occidcut. L’Europe voyait avec orgueil ces puissances chrétiennes de la Syrie qui lui avaient coûté tant de sang,' on s’affligeait de leurs revers; on se réjouissait de leurs progrès; le salut de la chrétienté paraissait attacl>é à leur consei'vation. Les plus» braves des chrétiens- étaient toujours prêts à se dévouer pour l’héritage et la cause de JésusChrist (a). (1) Il est certain que les Géorgiens furent sur le point de changer la face d’une partie de l’Asie. Déjà ils avaient conquis l'Arménie cl rnpouss<; les Musidmaus de la Perse. Ce furent les Karlsmicus et les Tartares, conduits par Gengiskan, qui non-seulement remirent ces pays sous le joug de Mahomet, mais p(?nétrèrcnt jusqu’au cœur de la Géorgie. (Voyez les Hfémoires historiques et géographiques sur l'Arménie, par M. Saint-Martin, tom. i, pag. 378-etfiuiv. , ' tom. Il, pagi 79 et suiv.-) . . , (2) Pour se former une juste idée des colonies chrétiennes d’Orient, on peut consulter la carte placée au commencement du volume , où la démarcation de chaque état est positivement déicrmii)ée;, nous examinerons, dans un éclair7 ' ■ TOM. II.

Digilized by Google

formée dans les vastes régions de l'Ibérie ou 1128
de la Géorgie. Guillaume de Tyr célèbre la bravoure et les services du peuple géorgien, qui, vers le milieu du XII^e. siècle, mit un frein à la puissance des nations de la Perse, et ferma le passage des Portes-Caspiennes aux barbares de la Tartarie (1).

Quels que fussent cependant les secours que les colonies des Francs pouvaient attendre des peuples chrétiens de l'Asie, ces secours n'étaient rien sans doute à côté de ceux qu'ils recevaient de l'Occident. L'Europe voyait avec orgueil ces puissances chrétiennes de la Syrie qui lui avaient coûté tant de sang; on s'affligeait de leurs revers; on se réjouissait de leurs progrès; le salut de la chrétienté paraissait attaché à leur conservation. Les plus braves des chrétiens étaient toujours prêts à se dévouer pour l'héritage et la cause de Jésus-Christ (2).

---

(1) Il est certain que les Géorgiens furent sur le point de changer la face d'une partie de l'Asie. Déjà ils avaient conquis l'Arménie et repoussé les Musulmans de la Perse. Ce furent les Karismiens et les Tartares, conduits par Gengis-kan, qui non-seulement remirent ces pays sous le joug de Mahomet, mais pénétrèrent jusqu'au cœur de la Géorgie. (Voyez les *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, par M. Saint-Martin, tom. I, pag. 378 et suiv., tom. II, pag. 79 et suiv.)

(2) Pour se former une juste idée des colonies chrétiennes d'Orient, on peut consulter la carte placée au commencement du volume, où la démarcation de chaque état est positivement déterminée; nous examinerons, dans un éclair-

pèlerinages amenait chaque jour en Orient une foule d'hommes impatiens d'échanger le bourdon et la panetière contre le glaive des combats. La piété inspirait la valeur, et près du tombeau du Christ, tout devenait belliqueux, jusqu'à la charité évangélique. Du sein d'un hèpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs, on vit sortir des héros armés contre les infidèles. On admirait également l'humanité et la bravoure des chevaliers de Saint-Jean (i). Tandis que les uns veillaient aux soins de l'hospitalité , les autres allaient combattre les ennemis de la foi. A l'exemple de ces pieux chevaliers, quelques gentilshommes se réunirent près du lieu où avait été bâti le temple de Salomon, et firent le serment de protéger et de défendre les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Leur réunion donna naissance à l'ordre des TempHers, qui, dès son origine, fut approuvé par un concile ^ et dut scs statuts à saint Bernard. Ces deux ordres étaient dirigés par le mémo mobile qui avait fait naître les croisades, la réunion de l'esprit militaire et de l'esprit religieux. Retirés du monde , ils n'avaient plus d'autre patrie que Jérusalem, d'autre famille que celle de JésusChrist. Les biens, les maux, les dangers, tout était cissement spécial , quelles furent les forces militaires et féodales de ces états chrétiens! 1[Voyez Eclaircissement D , à la fin du volume. * ■■ (i) Nous consacrerons un éclaircissement spécial aux Ordres de chevalerie. (Voy.Eclairciss. B à la finde cevolume.) 1 â Digilized by Googk

/ UVRE V? commun cntr’eux; une seule volonté, un seul esprit dirigeait toutes leurs actions et toutes leurs penseesj tous étaient reunis dans une même maison qui semblait habitée par un seul homme. Us vivaient dans une grande austérité, et plus leur discipline était ^sévère, plus elle avait de liens pour enchaîner leurs cœurs. Les armes formaient leur seule parure ; des ornemens précieux ne décoraient point leurs habitations ni leurs églises,- mais on y voyait partout des lances, des boucliers , des étendards pris sur les infidèles. A l’approche du combat, dit saint Bernard, ils s’armaient de foi au dedans et de fer au dehors; ils ne craignaient ni le nombre, ni la fureur des barbares; ils étaient fiers de vaincre, heureux de mourir pour Jésus-Christ, et croyaient que toute victoire vient de Dieu. La religion avait sanctifié les périls et les violences de la guerre. Chaque monastère de la Palestine était comme une forteresse où le bruit des armes se mêlait a la priere. D’humbles cénobites cherchaient la gloire des combats; des chanoines institues par Godefroy pour prier auprès du saint tombeau, à l’exemple des Hospitaliers et des Templiers , s’étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ. La gloire de ces ordres militaires se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Leur renommée pénétra jusque dans les îles et chez les peuples lointains de l’Occident. Tous ceux qui avaient dos péchés à expier accoururent dans la ville .sainte 7iii8

leo ' HISTOIRE DES CROISADES. iiu8 pour parlaf»or les travaux des guerriers cliréticiis. , Une foule d’hommes qui avaient dévasté leur propre pays, vinrent défendre le royaume de Jérusalem et s’associer aux périls des plus fermes défenseurs de la foi. , L’Europe n’avait point de famille illustre qui ne fournît un chevalier aux ordres militaires de la Palestine. Les])rinces memes s’enrôlaient dans cette sainte milice et quittaient les marques de leur dignité pour p^-endre la cotte-d’arme rouge des Hos])ilaliers, ou le manteau blanc des chevaliers du ïcmple. Chez tous les peuples.de l’Occident, on leur donnait des châteaux et des villes qui .olfraient un asile et des secours aux pèlerins^ et devenaient des auxiliaircs du royaume de Jérusalem; de simples religieux, des soldats de Jésus-Christ, avaient un legs dans tous les teslamens, et souvent ils furent les héritiers des princes et des monarques. Les chevidiers de Saint-Jean eldu Temple méritèrent long-temps les plus grands éloges : heureux et plus dignes des bénédictions de la postérité; si, dans la suite, ils ne s’étaient pas laissé corrompre]»ar leurs succès cl par leurs richesses; s’ils n’avaient pas souvent troublé l’étal dont leur bravoure était l’appui ! Ces deux ordres étaient comme une croisade qui se renouvelait sans cesse, et qui ontreteriail l’émulation dans les armées chrétiennes. Les m^œurs militaires des F i-ancs qui combattaient alors dans la Palestine, présenleuL un spectacle digne de fixer l’attention de l’iiislorien et du philosophe, et peuvent servir à explj(jii.er les jiro

loi ■ LIVRE V. grès rapides et la décadence inévitable du royaume i ia8 de Jérusalem. Le principe d'honneur qui animait les guerriers et les empêchait de fuir, même dans un combat inégal, était le mobile le plus actif do leur bravoure, et leur tenait lieu de discipline (i). Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant renuemi, était une action infatué aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Dans les combats, leurs rangs serrés, leur haute stature, leurs chevaux de bataille, couverts comme eux de fer, renversaient, dispersaient les nombreux bataillons des Sarrasins. Malgré la pesanteur de leurs amies, 'rien n'égalait la rapidité avec laquelle ils . se transportaient dans les lieux les plus éloignés. On les voyait combattre , presque dans le même \ temps, en Egypte, sur l'Euphrate et sur l Oronte; ils ne s'éloignaient de ces théâtres accoutumés de leurs exploits que pour menacer la principauté de Damas, ou quelques villes de l'Arabie. Au milieu de leurs expéditions, ils ne connaissaient d'autre loi que la victoire, abandonnaient et rejoignaient I ■ * l ^ , (i) Il faut voir dans les clironiqueurs, qui étaient presque tous des moines et dps ecclésiastiques, le mépris profond qu'ils aScctent pour ceux qui fuyaient dans les combats ; ces bons chroniqueurs ne trouvent point d'expressions assez fortes pour flétrir le manque de courage dans un guerrier chrétien. Aux yeux de Guillaume de Tyr,* c'est toujours une honte d'avoir été battu , à moins qu'ori ne meure sur ' le champ de bataille. Dans toüs ses jugemens sur les soldats du Christ , pn retrouve quelque chosu dit Qu" U mourut die vieil Horace. . '■ >

loi HISTOIRE DES CROISADES, T , laS à leur gré les drapeaux qui les cpnduisaient à l'cnoemi, et ne demandaient à leurs chefs que l'exemple de la bravoure. ' Comme leur milice avait sous ses drapeaux ,des guerriers de plusieurs nations , l'opposition ‘ des ‘ caractères, la différence des moeurs et du langage, entretenaient parmi eux une généreuse émulation , et quelquefois faisaient naître la jalousie et la discorde. Souvent le hasard, une circonstance imprévue , décidaient une entreprise et le sort d'une campagne. Lorsque les ' chevaliers clirétiens se croyaient en état de' combattre l'ennemi, ils allaient le chercher sans se mettre en peine de' cacher leur marche ; la confiance dans leur force , dans leurs armes, et surtout dans la protection du ciel, leur faisait négliger les stratagèmes et les ruses de la guerre, et même les précautions les plus nécessaires au salut d'une armée. La prudence dans leurs chefs ne leur paraissait souvent qu'une marque de timidité et de faiblesse, et plusieurs de leurs princes payèrent de leur vie ou de leur liberté la vaine gloire d'affronter les périls sans utilité pour la cause des chrétiens. • . Les Francs de la Palestine ne connaissaient guère d'autres dangers, d'autres ennemis que ceux qui se présentaient devant eux sur le champ de bataille. Mais plusieurs erttreprises importantes que la fortune seule semblait diriger, devaient assurer le salut et la prospérité des états chrétiens en Asie^ La première de ces entreprises était d'abaisser la puissance des califes d'Égypte j la seconde de con

. . . UVRE 'V. ,*o5 quërir et de conserver les villes marilitnes de la i Syrie, afin de recevoir les flottes et les secours de l'Occident; la troisième, de défendre les frontières et d'opposer de toutes parts une barrière aux Turcs et aux Sarrasins. Chacun de ces grands intérêts, ou plutôt. tous ces intérêts réunis occupaient sans cesse les Francs établis en Asie, sans que la plupart d'entr'eux sentissent les dangers et les avantages de leur position, sans qu'ils'employassent, jiour réussir, d'autre moyen que leur épée. C'est là qu'il/aut- admirer leurs efforts, et que leur bravoure, qui suffisait à tout, paraît tenir du prodige. Nous venons de faire connaître l'état des colonies clirétiennes en Syrie; nous allons reprendre la suite des événemens les plus rernatquables de celte époque. Par;ui les illustres pèlerins qui se rendaient alors dans la Palestine et s'associaient aux ' travaux des chevaliers ebrétiens, l'histoire ne doit pas oublier Foulque, eomte d'Anjou (i); il était fils de Foulque le Rechin et de Bcrtrade de Montfort, qui devint la femme de Philippe pr. ^ et pôur laquelle le roi de France avait bravé toutes les fou(i) Voici le portrait que tracent du comte d'Anjou les chroniques contemporaines : « Foulque, comte d'Anjou, » qui tant estoit renommé et prisié aux armes. » {Grande chronique dfi France, Çollect. des histor., t. xu, p..i83.)■ Vir honestus strenuùs armis, disent les gesta eonsulua^ Andigaven. (Dachert, specileg., tom. iii, pag. 262.) Guillaume de Tyr afait son'portrait physique et moral, comme de tous les rois de Jérusalem. (Voy. Biblioth. des Croisades, lom. I, pag. i44-)

quérir et de conserver les villes maritimes de la 1118
Syrie, afin de recevoir les flottes et les secours de l'Occident; la troisième, de défendre les frontières et d'opposer de toutes parts une barrière aux Turcs et aux Sarrasins. Chacun de ces grands intérêts, ou plutôt tous ces intérêts réunis occupaient sans cesse les Francs établis en Asie, sans que la plupart d'entr'eux sentissent les dangers et les avantages de leur position, sans qu'ils employassent, pour réussir, d'autre moyen que leur épée. C'est là qu'il faut admirer leurs efforts, et que leur bravoure, qui suffisait à tout, paraît tenir du prodige.

Nous venons de faire connaître l'état des colonies chrétiennes en Syrie; nous allons reprendre la suite des événemens les plus remarquables de cette époque. Parmi les illustres pélerins qui se rendaient alors dans la Palestine et s'associaient aux travaux des chevaliers chrétiens, l'histoire ne doit pas oublier Foulque, comte d'Anjou (1); il était fils de Foulque le Rechin et de Bertrade de Montfort, qui devint la femme de Philippe Ier., et pour laquelle le roi de France avait bravé toutes les fou-

(1) Voici le portrait que tracent du comte d'Anjou les chroniques contemporaines : « Foulque, comte d'Anjou, » qui tant estoit renommé et prisié aux armes. » (*Grande chronique de France, Collect. des histor.*, t. XII, p. 183.) *Vir honestus strenuus armis*, disent les *gesta consulum* Andigaven. (DACHERY, *specileg.*, tom. III, pag. 262.) Guillaume de Tyr a fait son portrait physique et moral, comme de tous les rois de Jérusalem. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 144.)

loi UISTOIRE DES CROISADE. Il '>8 dres de l’Eglise. Foulque d’Anjou ne pouvait sc consoler de la mort de sa femme Eremberge , fille d’Elie , comte du Maine. Sou chagrin le conduisit dans la Palestine, où il entretint pendant un an cent liomme^ d’armes qu’il menait lui-mcme au combat. Il réunissait la piété à la bravoure , et mérita l’estime des chrétiens , par son zèle à défendre la çause de la religion. Baudouin, qui n’avait point , d’enfant mâle, lui offrit en mariage sa fille. Mélisende, et promit de le faire reconnaître pour sou û’ successeur. Foulque accepta cette proposition avec- "" ^ joie, et devint le gendre et l’iiéritier du roi de Jé-» t'usajem (i), ii3i Baudouin devait bientôt srt r/eWe ett^ vers la wort, et, selon la pieuse expression des chroniques contemporaines , entrer dans la 'voie de tpule chair. Voyant approcher sa dernière heure, il se fit transporter au lieu même où Jésus-Christ était ressuscité, et mourut entre les bras de sa fille et de son gendre, auxquels il recommanda la gloire des chrétiens en Orient, Baudouin avait un esprit droit, une âme élevée, une douceur inaltérable. La religion présidait à ses moindres actions, inspirait toutes ses pensées; mais il avait plus de dévotion peut-être qu’il ne convenait à un prince et à un guerrier. On le voyait sans cesse prosterné contre terre^ et, si l’on en croit Guillaume de Tyr, il avait les mains et les genoux endurcis par les pratiques de la piété. Il passa dix-huit ans sur le trône d’E(0 Guillaume de Tyr, lib. xm J §. a4.

Digilbed by Googli’

 desse, douze sur celui de Jérusalem; il fut fait n3 deux fois prisonnier et resta sept ans dans les fers des infidèles. Il n'eut ni les dél'auls ni les ({ualités de son prédécesseur; son règne fut illustré par des conquêtes et des victoires auxquelles il n'eut point de part; mais il n'emporta pas moins au tombeau les regrets des cliréticns, qui aimaient à voir en lui le dernier des compagnons de Godefroy. Les malheurs qui troublèrent sa vie et les soins qu'il fut obligé de donner à la principauté d'Anliocbe, ne l'empécbèrent pas de porter son attention sur l'administration intérieure de son royaume. Afin que la ville sainte fût toujours pourvue de subsistances nécessaires, il permit, par une charte, aux Arméniens, aux Syriens, aux Grecs, et meme aux Sarrasins, de transporter dans Jérusalem, en franchise de tous droits, le riz,, le bled et toute espèce de grains propres à la nourriture des babitans (i). De telles concessions, dit à ce sujet Guillaume de Tyr, lui méritèrent l'amour des peuples. Sous le règne de Baudouin II, les mœurs commencèrent à se corrompre; par les soins de ce prince, un concile s'assembla à Naplouse, pour mettre un frein au libertinage et réprimer les infractions à la morale et à l'ordre public. Mais les décrets de ce concile ne servirent qu'à montrer les désordres des chrétiens et n'arrêtèrent point les • progrès delà corruption, qui ne fit que s'accroître sous les règnes suivaus. (i) Guillaume de Tyr, lib. xn, §. i5.

 Le^ concile de Naplouse (i) était le second qui eût été cénvoqué dans la Terre-Sainte depuis la conquête de Jérusalem. Le premier avait été tenu sous le règne de Baudouin, frère de Godefroy, pour juger la conduite et les droits d'Arnould dd llolies, nommé patriarche de Jérusalem. Ce serait peut-être ici l'occasion de parler du clergé latin qui s'établit dans les villes et les provinces conquises par les croisés. Nous avons raconté les démêlés de Baudouin Br. avec le patriarche Daimbert. Ces démêlés, dont la violence dut scandaliser les chrétiens, ne se terminèrent que par la mort du patriarche qui , parti d'Antioche avec Bohémond, s'était rendu à Rome pour solliciter l'appui du pape, et qui â son retour avait fini en Sicile une vie plus' remplie de périls et d'orages que d'actions édifiantes. Souvent les patriarches de Jérusalem et ceux d'Antioche, dont les noms rappellent quelquefois aux vieux chroniqueurs celui de Ma« rius (a) , voului'ent usurper l'autofrité temporelle (i) Voyez dans le^ pièces justificatives, i la fin du volume, ' où les décrets de ce concile sont rapportés en entier. (a) Guillaume de Tyr 'apporte toujours', dans ce qn'il raconte des querelles de Baudouin et du pati'iarche , les préventions et les préjugés' dont nous avons parlé; il v«^ jusqu'à accuser par des paroles ambiguës, le roi de Jérusalem d'avoir empoisonné le-patriarche : « En effet , dit-il , le roi étant allé voir le patriarche gravement malade , lui demanda comment il se portait. — Je me porte, répondit le prélat , comme vous voulez, sic est nobis inpresenti dchmine reas secut vuUis. Ce_ soupçon de Guillaume de Tyr •' -eigitized W

 et firent ‘ entendre leurs plaintes ou leurs meii3t naces contre les chefs des colonies chrétiennes. Comme ces plaintes, qui tiennent beaucoup de place dans l’histoire contemporaine, n’eurent aucune influence marquée sur les grands événemens, nous avons cru devoir les passer sous silence. Les princes chrétiens établis en Orient, qui combattaient pour le triomphe de l’Evangile , se trouvant en quelque sorte revêtus d’un sacerdoce militaire, pouvaient lutter avec avantage contre les prétentions injustes du clergé. Il s’éleva aussi des contestations entre le patriarche d’Antioche: et celui de Jérusalem sur l’étendue de leur juridiction ecclésiastique. Ces débats furent déférés" à la cour de Rome, qui fit triompher la cause du patriarche de la ville sainte. Les papes appelés à juger les querelles élevées entre le clergé et les princes chrétiens de la Syrie , ne parurent ' jamais y mettre une grande importance, ce qui excita souvent les murmures des prélats, et quelquefois même la vive censure des chro- ^ . niqueurs du temps. On doit ajouter ici que le clergé latin en Orient était loin d’avoir la considération et la puissance dont jouissait le clergé en Europe. U n’obtint qu’une part très médiocre dans les dépouilles des vaincus, et ses propriétés ne pouvaient être comparées à celles des princes et des barons. ne s’accorde guère avec la_ piété exemplaire qui, au témoignage de l’archevêque, était une des vertus caractéristiques de Baudouin. ’ ' Digilized by C.oogli

 encore moins à celles des ordres de Saiul-Jean et du Temple. Dans réloi{juemenl où d était des écoles les plus célèbres de la cliréliciité, il n'avait point dans son sein assez d'hommes distingués pour que les principales dignités ecclésiastiques' fussent toujours le prix du jiiérite et du savoir (i). En un mot, le clergé des états chrétiens èn,, Syrie n'eut jamais ni l'ascendant des richesses, ni* celui des lumières, et si l'on en croit Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry, il n'eut pas toujours celui des vertus évangéliques. Foulque, comte d'Anjou, fut couronné roi de Jérusalem après la mort de Baudouin. A son avènement au trôné, la discorde troublait les étals chrétiens et menaçait d'une ruine prochaine la principauté d'Antioche. Le fils de Bohémond, jeune prince rempli de bravoure, était arrivé d'Italie pour recueillir l'héritage de son père; d'abord attaqué par Josselin, comte d'Edessc, qui ne crai- _ gnit point de s'allier aux Musulmans pour envahir , et ravager les terres d'un prince chrétien, obligé ensuite de repousser chaque jour les agressions des Turcomans, il avait péri les armes à la main • (i) Quelquefois de simples moines étaient élevés aux premières dignités eccIéiiaHiqucs. On lit, dans une chronique i qu'un pèlerin flamand fut élevé en ii3o aû siège patriarchal de Jérusalem , et cela parce que sc^n , cierge s'était allumé le premier , le jour des miracles du feu sacré.. (Histoire littéraire de France, tom. ,v, pag. 34i.)• Difjiîi^Md by ■- -îui^Ig

" LIVRE V. 109 dans la Cllicio (i). Sa mort jeta la principauté i d'Antioche dans les plus grands désordres; il ne laissait qu'une fille, à qui la faiblesse de son âge et de son sexe ne permettait pas de prendre les rênes du gouvernement. Sa veuve, Alyse, fille de Baudouin, tdurmentée, dit Guillaume de Tyr, par V esprit du démon (2) , et voulant à toute force se faire la dame du pajs, pour satisfaire son ambition de régner, osa solliciter le secours de Zengui, auquel elle envoya un palejivi aussi blanc que la neige y ferré d'argent, avec un frein d'argent, et couvert d'une housse blanche , symbole de la candeur de ses promesses. Baudouin II, par sa fermeté, avait réprimé et puni les complots d'Alyse , en qui l'esprit de domination étoulfait tout-à-lafois la tendresse maternelle et la piété filiale , l'amour de son Dieu et l'amour de sa patrie. Mais a la mort de son père, cette princesse, étant sur toutes autres femmes , fière et cauteleuse, s'était bâtée de reprendre scs projets ambitieux. Foulque fut obligé de quitter deux fois son royaume ,.soit pour rétablir l'ordre troublé par les prétentions d'Alyse, soit pour repousser les invasions des Turcomans, toujours prêts à profiter des discordes élevées parmi les chrétiens. Les esprits étaient (^1) Guillaume de, Tyr, qui a raconté la mort de Bohe'-. moud , le considère comme im grand prince , et agi'éable a Dieu; Dco ümabilîs. {hih. xii, 27.) ■(2) La princesse Alyse avait aussi entraîné dans son pàrti le jeune comte d'Édessc. (Lib xiii , §. 28.)

 , tcUeraent animés, que Pons, comte de Tripoli , attiré dans le parti de la fdle de Baudouin, osa livrer un combat au roi de Jérusalem dans les plaines de Rugia; une sanglante défaite punit la félonie du comte, et la paix se rétablit dans Antioche. Au second voyage qu'il fit sur les bords de l'Oronte , Foulque fut plus heureux, car U n'eut point à combattre des chrétiens, et la victoire qu'il remporta sur les Turcs accourus en foule de la Perse et du pays de Moussoul, augmenta tellement sa considération et son crédit, que tous les pailis qui divisaient encore la ville d'Antioche, se réunirent à sa voix , et ne voulurent plus être dirigés que par ses conseils. Il profita habilement de celte disposition des esprits , et pour achever son ouvrage , il résolut de donner à la fiUe de Bohémond un époux qui pùt défendre ses droits et mériter la confiance des guerriers chrétiens. La Syrie n'offrait au roi de Jérusalem aucun prince, aucun chevalier qui fût digne de son choix. 11 jeta les yeux sur les princes de l'Occident, et choisit Raymond de Poitiers pour gouverner Antioche, comme Baudouin II l'avait choisi lui-même pour gouverner Jérusalem. Ainsi l'Europe, qui avait fourni des défenseurs aux états chrétiens d'Orient, leur fournissait aussi des princes et des rois. Raymond de Poitiers, pour tromper tous les regards , et déconcerter tous les projets ennemis , fut obligé d'arriver en Orient sous l'humble costume d'un pèlerin. La veille de son entrée dans Antioche, Âlyse était persuadée que Raymond veDigilized by GoogU

 ,,, liait eu Asie pour l’épouser elle-même; on avait opposé ainsi la ruse à la ruse, et le patriarche parut se prêter à celle supercherie pour éviter le trouble et le scandale; le mariage de la fille dcBohémond fut célébré avec une grande solennité dans l’église de Saint-Pierre, et l’ambitieuse Alyse alla cacher sa honte et son dépit dans Laodicée , qu’elle avait reçue en apanage. ■Foulque d’Anjou, après avoir rétabli la paix dans Antioche , avait trouvé à son retour la discorde dans ses états, et jusque dans sa propre maison. Gauthier, comte de Césarée, gendre de Hugues, comte de Jaffa, accusa sou beau-père du crime de félouie envers le roi. Ce dernier s’était attiré la haine de Foulque d’Anjou et des seigneurs du royaume; les uns disent par son orgueil et son esprit de désobéissance, les autres par de coupables liaisons avec la reine Mélisendc. Lorsque les barons eurent entendu Gauthier de Césarée , ils proposèrent, d’après la coutume du royaume, un combat en champ clos entre l’accusé et l’accusateur, et comme le comte de Jaffa ue se rendit point au lieu désigné, il fut déclaré coupable. IIu gués descendait du fameux seigneur de Pnyset qui leva l’étendard de la révolte contre le roi de France, et qui, vaincu à la fin par Louis-le-Gros(i),

(i) Le chateau de Puyset, près d’Orléans, fut assiégé trois fois par toutes les forces de Louis-le-Gros; ce château fut a la fin pris et démoli. Velly et tous les historiens français font mourir le seigneur de Puyset dans le royaume de Naples, parce qu’ils ont négligé de lire Guillaume de 'Fyt.

 i3'j dépouille de ses possessions, banni de sa palrio, s’élait réfuj'ié dans la Paleslinc, où ses exploits lui avaient fait obtenir le comte de JalFa cjuil transmit à son fds. Hugues avait le caractère bouillant et impétueux de sou père, et, comme lui, ne savait ni pardonner une injure, ni supporter un acte d’autorité. En apprenant qu’il était condamné sans être entendu, il ne peut retenir sa colère, et court dans Ascalon implorer le secours des infidèles contre les chrétiens. Les Musulmans , charmés de la division qui s’élevait parmi leurs ennemis, se mirent aussitôt en campagne et ravagèrent tout le pays jusqu’à la ville d’Arsur. Hugues, après avoir contracté une alliance criminelle avec^ les Sarrasins, vint s’enfermer dans Jaffa, où il fut bientôt assiégé par le l’oi de Jérusalem. La soif de la vengeance animait les deux partis ^ Foulque d’Anjou avait juré de punir la félonie de son vassal,- Hugues était déterminé à s’ensevelir sous les murs de Jaffa. Avant qu’on commençât l’attaque , le patriarche de Jérusalem interposa sa médiation et rappela aux guerriers chrétiens les préceptes de la charité évangélique. Hugues rejeta d’abord la paix avec indignation j mais ayant été abandonné par les siens, il prcLa enfin l’oreille aux discours pacifiques du patriarche, et consentit à déposer les armes. Le roi de Jérusalem renvoya son armée , et le comte de Jaffa s’engagea à quitter le royaume', où il ne devait rentrer qu’après trois ans d’exil. Il attendait à Jérusalem le moment favorable pour son départ, lorsqu’une cirçonslancc imDigi". ■■

y. ’ — ' I IJ i prevue fut sur le point de renouveler les querelles assoupies. Un soldat breton, que l’histoire ne nomme point, attaqua le comte, jouant aux dés devant la boutique d’un marchand^ et le frappa tla plusieurs coups d’epée qui le renversèrent sans vie sur la place (r). . A la vue de celle scèbe tragique on accourt en foule, on se presse, on s’iuterrogej toute la ville est en rumeur; on déplore le sort du comte de Jaffa; on ne songe plus à sa rébellion; de toutes - parts se font entendre des plaintes contre le roi qu on accuse d’avoir dirigé lui-méme le poignard homicide. Cependant le roi fait arrêter le meurtrier, qui est jugé selon la rigueur des lois. Le jugement portait que les membres du coupable seraient rompus. Foulque confirma la sentence, en ajoutant seulement que l’assassin n’amait point la langue coupée, afin qu’il pût nommer ses comphees. Ce malheureux expira en déclarant qu’aucun prdre ne lui avait été donné, mais qu’il crorait ayoir.servi sa religion et son roi. Chacun resta ainsi le maître de faire des conjectures, selon la passion qui l’animait et le parti qu’il avait embrassé. Lé coqite ^de Jaffa ne tarda pas à guérir de ses blessures; au bout de quelques mois, il quitta la Palestine et se rendit en Sicile, où il mourut avant le terme fixé pour son exil. La reine Méliscmlc conserva un profond ressen.■ t '• 6»Jepar. tiede CPsJAaiJs. Voyez son livre xiv. tom. n. ■ \ ^ ç ,,

 liment de tout ce qui s’était passé, et montra par-là qu’elle n’était point étrangère à l’origine de ces dis‘ cordes fatales. « Depuis le jour où le comte partit J ; » du royaume, dit Guillaume de Tyr, tous ceux ' n qui, contre lui, avaient été délateurs envers le n roi , et l’avaient incité à le mettre en sa male r K""-' V/. ii37 1)) grâce, tellement encoururent l’indignation de » la reine , qu’ils n’étaient pas en trop grande sû» reté de leurs propres personnes, et même le roi » n’avait pas l’air trop assuré entre les favoris et les .)) parens de la reine. » Toutefois le courroux de Mélisende s’apaisa dans la suite et ne survécut point au comte de Jaffa. Foulque lui-même, soit que le temps eût affaibli son ressentiment , soit qu’il lui parût sage d’effacer les dernières traces d’une affaire malheureuse, se repentit d’avoir compromis l’honneur de la reine, et ne négligea rien pour lui faire oublier l’excès de sa jalousie et les rigueurs de son autorité. Cependant les différentes révolutions ' qui avaient troublé la principauté d’Antioche, firent renaître les prétentions des empereurs de Cons- * tantinoplej Jean Comnène, fils et successeur 'd’Alexis, rassembla une armée, et s’avança dan» l’Asie mineure et la Cilicie, comb\attant tour-à-tour les Turcs, les Arméniens et les F^rancs, Les Grecs victorieux viiîrenf enfin camper Isous les murs d’Antioche (t),'et leur présence ré[pandit l’effroi dans (i) Voyez Teitrait de rbistorien Àrcc Cinnam, dans la Bihlioth. des Croisades , tora. ri. \ • t V ■ • • ' » i ■ ; I > ' * • V /• tN / à •

y ■ *;iUVRE . , ,5 toutes les villes chrétiennes de Syrie. La situation des Francs devenait d'autant plus critique en cette circonstance, que Raymond, comte de Tripoli, dont le père avait été surpris dans une eniLuscade et tué par les Musulmans de Damas, se trouvait alors en butte à toutes les forces du prince de Moussoul et d'Alep; le roi de Jérusalem , que le prince d'Antioche implorait contre l'invasion des Grecs, avait quitté w capitale pour voler à la défense de la Phénicie, et lui-méme, assiégé dansje château de xMontferrand ou de Barin, était sur le point de tomber entre les mains de Zengui, et mettait son dernier espoir daAle prompt secours des autres princes chrétiens. Les Francs, environnés de périls, ne durent alors leur salut qu'à la modération du puissant monarque dont ils redoutaient les desseins(i); Jean Gomnène, touché de leurs malheurs, suspendit la gueire qu'il avait déclarée, et se contentant de l'hommage du prince d'Antioche, réunit ses troupes à celles des Lalins, pour défendre les colopies chrétiennes et combattre les puissances musulmanes de la Syrie. On résolut d'assiéger d'âbord la ville dé Schaizar ou Césarée, bâtie sur l'Oronte; on devait marcher ensuite contre Alep; cette guerre sainte, dont le premier signal fît rentrer tous ' * ' 1 138 (i) Guillaume de Tyr, .qui partageait les préventions des latins, rend lui-raéme hommage à la modération de l'empereur grec ; Johanes pâtre multà humanior et mentis exigentibus populo noHro pâtre longé acceptior.(lÀh. xtv, $. s.) , , ■ 8.. ' îS " ' -f •». . V

Itis infidèles sur leur tcrriloire , ne pouvait manquer de réussir, si elle avait été suivie avec persévérance. , Mais la discorde ne larda point à éclater dans le camp dos nouveaux iJliés. Le comte d'Édesse et le prince d'Antioche, qui avaient suivi rarméc au siège de Schaizar, au lieu de seconder les pflbrts des Grecs, passaient leur temps au milieu des plaisirs et des fêles (i)i les Grecs restés seuls.occupéâ des travaux du sifge, suspcndlrunt tout-a-coup leui's attaques, et l'empereur, soit qu'il voulut piTiiir 1 inaction de scsauxiliairésjsdit qu'il dé^pérât de la victoire , conclut une trêve avec un ennemi qui avait ti-emJ)lé à son approche. Après a\pir passé quelques iours à Antioche, il fut forcé de quitter la ville au ' milieu d'une sédition excitée contre Im, et retourna dans ses états, abandonnant à leurs propres forces des alliés qu'aveuglaient sans cesse- d'injustes pré-^ vcnlions, et qui montraient d'ailleurs .si peu de zèle pour une guerre dont ils devaient profiter (a). Plus lard, lorsqu'il revint en Syrie avec une nouvelle armée, quoique sa modération fût un gage de sa lionne foi , et que les Francs eux-mêmes réussent appelé, son arrivée devant Antioche réveilla les anciennes défiances, et fit lout-a-coup oublier la puissance toujours, plus menaçante des Turcs. 11 crut dissiper toutes les iufjuiétudes des Latins, en. Nous renvoyons , pour lesdeUiils „auïi Aralws, t. ii, de ù BiLUoÜi. des Croisades. (a) Voyez des détails muïessaji^ sur celle gacn;e à la '■ pddÎQtk. des Crois(ndes J tbm. ii,,dausl(¥t', extraits des hislurici» grecs. . . ' .«• - 1

LIVRE y. ' ■ ■ ’,,j. , annonçant le projet (l’aller en pélcrina^ au tombeau du Sauveur^ niais ce projctiuémc tic fît qu’au gmenter les alarinos, et Foulque sc luita de lui envoyer des ambassadeurs pour l’avertir qu’il dévait , de'poser l’appareil de -la puissance impériale avapt d^ent^-ei- dans la ville des pèlerins. L’empereur, sans s’irriter de celte espèce de refus, repassa le mont Taurus,et lorsqu’il mourut, blessé par ync flèche empoisonnée, les Francs sc crurent délivrés d’un redoutable ennemi (i). Ou put alors faire auxT brancs le reproché qu’cux-méfnes firent souvent aux Grecs, de ne point connaître leurs véritables alliés, et d’éloigner , par des préventions injurieuses, ceux dOilt ils invoquaient le secours. Dans les circonstances dont nous parlons , la réunion des ' Grecs et des Latins aurait pu délivrer l’Asie mineure et la Syrie de la présence et de La domination des Turcs; c’est ici surtout qu’il iaut déplorer cet espVit de discorde et de jalousie qui favo^sa tant de fois les progrès des Musulmans, et causa j)lus lard la ruine de l’ejupirc grec et celle de toutes les colonies chiétienues d’Orient. Le prince de Moussoulet d’Alep, que Guillaume compare souvent daiis son récit au ver de terre qui s’agite sads cesSe, avait alors formé le projet de s’emparer de Damas. Le prince musulman qui ' gouvernait cette cité, n’hésita point à implorer le secours des chrétiens. Geiix-ci avaient (i) Voyez, sur là mort rie Jeau Comiiènc, Cinnum, aiia» lysé dans les extraits des historiens grecs, JîibliolhCroisades , toin.n. ■

 un grand intérêt à ne pas laisser s'accroître dans leur voisinage une puissance redoutable. L'armée chrétienne fut bientôt sous les armes, et lorsqu'elle eut traversé le Liban, Zengui, qui s'était approclié de la capitale de la Syrie, renonça à son dessein. Comme le prince de Damas avait promis, paY les conditions du traité fait avec le roi de Jérusalem, de l'aider à reconquérir Panéas, enlevée aux chrétiens quelques années auparavant, et livrée récemment à Zengui, les nouveaux alliés allèrent mettre le siège devant cette ville; les assauts se multiplièrent pendant plusieurs semaines; du haut de leurs tours roulantes, construites avec du bois apporté de Damas, les assiégeans envoyaient chaque jour la destruction et la mort dans la place, et ces tours formidables s'élevaient à une telle hauteur, que les assiégés, remplis de surprise et d'effroi, croyaient avoir affaire, selon l'expression de Guillaume de Tyr, non à des hommes, mais à des habitans du ciel. On voyait dans le camp flotter ensemble l'étendard de Jésus-Christ et celui de Mahomet; jamais les chrétiens et les Musulmans n'avaient montré plus d'accord et d'harmonie. D'un côté, le légat du pape et le patriarche de Jérusalem exhortaient les soldats du Christ à braver tous les périls de la guerre; de l'autre, les imans et les cadis n'épargnaient point les exhortations pour redoubler l'ardeur des soldats de Mahomet. Panéas ne put résister à cette réunion de deux ennemis redoutables; l'émir qui la commandait, proposa et lit accepter une capitulation; les Musulmans

1 . / ’ , UVRET.. -„g rclournèreni à Damas, satisfaits d’avoir aiTaclié à Zengui uue de sm contjuêles, et les cliféliens de Jérusalem prirent possession d’uné ville qui devait assurer leurs frontières du côté du Liban. Cotte conquête fut l’événement le plus important qui signala les dernières années du règne de l'oulque d’Anjou. Le roi de Jérusalem, traversant la plaine de Ptolémaïs (i) , tomba de cheval et mourut de sa chute, ne laissant pour lui succéder que deux enfans en bas âge. Guillaume Je Tj'r, qui loue les vertus de Foulque, remarque, avec une naiyeté digue de ces temps l’eculés, que ce prince avait les clieveux roux, et qu’on ne pouvait néanmoins lui reprocher aucun des défauts atlrilmés aux hommes de cette couleur, Foulque avait plus de soixante ans lorqu’il monta sur le trône de Jérusalem; dans les dernières années de sa vie, sa mémoire était si fort affaiblie, qu’il ne reconnaissait pas scs propres serviteurs ; il n’avait plus asseï^ de forces et d’activité pour être le chef d’un royaume 1 1 f3g 1 14s

(i) Voici comment s’exprime à ce sujet la chronique de Tours^ Kodem anno , in festo Martini œstivali , diim rex lePosolymitanusvenatuni iret , et leporeni seqiierctur , equa cespitante ruens , mortuus est per miraciilum rupto cotlo. Ipse enim quarndiù cornitatum Andegavensem teniiit, ecclesiain B. Martini Turonensis in quantum potuit infestavit. (Ampliss. collée, de Martenne cl Durand, tom. y, col. toi5.) Guillaume de Tyr raconte de la même manière, et cependant avec des détails un peu difTérens , La mort du roi de Jérusalem : il s’arrête surtout h peindre 1« désespoir de la reine Mélisende. (Lib. xv, J. t']:) V

 envipouné d’ennemis. Aussi s’occupa-t-il plus de bâtir des forteresses que de ressembler des armées, et de défendre ses frontières que de faire de nouvelles conquêtes. Sous son règne, l’esprit militaire des chrétiens parut s’affaiblir et fut remplacé par l’esprit de discorde , qui amena des calamités plus grandes que celles de la guerre. Au moment ou Foulque d’Anjou avait été couronné roi de Jérusalem, les états chrétiens étaient au plus haut degré do leur prospérité^ vers la fin de son règne , ils penchaient déjà vers leur décadence. Baudouin III, âgé de douze ans, succéda à son pere boulque d’Anjou. La reine Mélisende fut rév génie du royaume ^ ainsi, les rênes du gouverne^ ment tombaient des mains faibles et impuissantes d’un vieillard dans celles d’une ferume et d’un enfant. Bientôt des partis s’élevèrent autour du trône j le clergé, les chevaliers, les barons , le peuple lui^même, prirent une part dangereuse aux affaires de l’Etat. L’autorité du prince, qui jusque-là n’avait été que celle d’un général d’armée , perdit, sous la régence de la reine Mélisende , la considération et 1 éclat qu’eUe tenait de la victoire. Le gouvernement prenait insensiblement les formes tuihulenles de la république; et dans lès relations politiques ’ que les chrétiens eurent à cette époque avec les . ^ Sarrasins , ceux-ci croyaient voir plusieurs chefs a la tête du royaume de Jérusalem. Baudouin n’attendit point la majorité pour se faire couronner roi; il avait à peine quatorze ans, lorsqu’on présenoo des barons et du dergé , il re^Di_

LIVRi: V. ^ lai çut (i) l’cpée avec laquelle il devait défendre la religion et la justice; ranneau, symbole de la fol ; le sceptre et la aouronne, marques de la dignité et de la puissance; et la pomme, image de la terre et du royaume qu’il était appelé à gouverner. Le jeune Baudouin déployait déjà une bravoure audessus de sou âge (2) ; dès les premiers jours de son règne, il,Ct au-delà*du Jourdain une expédition glorieuse, dans laquelle il s’etnpara du Val de Moïse; mais il n’avait poipt assez d’expérience pour connaître les ennemis qu’il fallait- attaquer , les alliés qu’il fallait défendre. Revenu de son expédition du Jourdain, il entreprit une guerre injuste et malheureuse, présage d’un funeste avenir pour le royaume de Jérusalejn. Un Arménien , qui gouvernait la ville de Bosra (3) au- nom du prince de Damas, vint à Jérusalem proposer de livrer aux chrétiens la place qu’il (i^ Les assises de Jdrusalciu parlent ainsi du couronnement du roi ! fy- met /"anneau au doigt, qui sinefîe foi , et asprès l"y ceint Vespë e , qui 'sinefie justice a deffendre , fojr et sainte esglise, et asprès la couronne , qui sinejie la dignité, et asprès le sceptre, qui sinefie chastier et dejfendiej et après la pome^ qui sinefie la terre dou royaume. (2) A oyez le portrait do ce, prince d’après Guillaume, de Tyr,

121 {IKTOIRE DES CROISADES. 45 commandait; les barons et les f,'rands du royaume furent convoqués poiir entendre les propositions du commandant arménien. Les plus sa;^es rappelèrent l'alliance faite avec les Sarrasins de Damas; les promesses d'un guerrier inconnu leur paraissaient sans garantie et ne leur inspiraient aucune confiance. Le royaume de Jérusalem ne manquait point d'ennemis- combattre, ni de conquêtes a faire; on devait attaquer les puissances les plus formidables et protéger les autres comme d'utiles auxiliaires. Cet avis, rpii était le plus raisonnable , fut celui qui réunit le moins de suffrages. On raconlaitdes choses merveilleuses du pays qu'on' allait conquérir sans peine et sans danger; Bosra était la capitale de la haute Araliie; toutes les ri-'" chesses de cette belle contrée semblaient déjà appartenir aux chrétiens; ceux qui, s'opposaient a une conquête si brillante et si facile, étaient accusés de trahison. On délibérait dans le tumulte; les cris d'une multitude abusée achevèrent d'étOulfer la , voi.x de la prudence et de la raison; le conseil des grands et des barons décida qu'on entreprendrait l'expédition sur laquelle se fondaient tant d'espérances (i). Bientôt l'armée chrétienne se mit en marche et traversa les montagnes du Liban. Arrivée dans le (0 ^ oyez cc que rapporte Guillaume de Tyr sur les vaines représentations du gouverneur de Damas, et sur l'ardente obstination des cliretiens. Nous avons suivi Guillaume de Tyr dans notre récit. (Lib. xvi, §. 8.) ' ■ ^ . r . '•.fl- - , - - ■ . • ' ■ « f DyGongli' I

 territûîre de Damas, elle eut à combattre les Sarrasins, réunis pour s’opposer à son passage. Lorsque les chrétiens, après avoir soutenu plusieurs combats, furent entrés dans le pays appelé Tracoiiite, ils ne trouvèrent que des campagnes brûlées par les ardeurs du soleil. Le^ chemins étaient difficiles,’ les sauterelles, tombées dans les puits et dans les citernes , avaient empoisonné les eaux. Les habitans, enfermés dans des cavernes souterraines, tendaient partout des embûches à l’armée chrétienne; des archers musulmans, placés sur toutes les collines, ne laissaient point de repos aux guerriers de Jérusalem. Les maux.de l’armée (c’est Guillaume de Tyrqui parle) s’accroissaient chaque jour , et était tiré sur les chrétiens une telle quantité, et quasi continuelle, de toutes sortes de Jleches , quelles semblaient descendre sur eux ainsi que grêle et grosse pluie sur des maisons couvertes d’ardoises et de thuiles , estant hommes et bêtes cousues d’iscelles. Cependant l’espoir de s’emparer d’une riche cité soutenait le courage et l’ardçur des soldats clirétiensj mais lorsqu’ils furent arrivés à la vue de Bosra, on vint leur annoncer que la femnie du commandant arménien venait de faire prendre les armes à la garnison, et se disposait à défendre la viUe quq son époux a-jait promis de livrer au roi de Jérusalem. Cette nouvelle inattendue répandit' tout-à-conp la consternation et le découragemént dans Tarmée chrétienne. Les chevaliers et les lîa, rons , frappés des malheurs qui menaçaient les sol

pressèrent le roi de Jérusalem d’aljandomier son armée , de sauver sa personne et la sainte croix. Le jeune Baudouin rejeta le conseil de scs fidèles barons, cl voulut partager tous leurs périls (i). Dès qu’on eut donné l’ordre d^ la retraite , les Musulmans jetèrent de grands ♦ris et se iriireut h la poursuite dos chrétiens; les soldats de Jérusalem pressaient leurs rangs et marchaient e^i silence, l’épée nue à la main , emportant leurs morts et leurs blessés. Les Sarrasins, qui ne pouvaient ébranler leurs ennemis, et qui, dans leur poursuite, ne trouvaient aucune trace du carnage, croyaient avoir à combattre des hommes de 1er. La région que li-aversaient les chrétiens était couverte de bruyères, de chardons et de plantes desséchéc's par la chaleur de l’été. Les Sarrasins y mirent le feu; le vent portait la flamme et la fumée vers l’armée clin:— tienne; les Francs s’avancaient dans une plaine embrasée ; sur leurs têtes flottaient des nuages do fumée et de poussière. Guillaume dc-Tyr, dans son histoire, les compare à des forgerons, tant leurs habits et leurs visages étaient noircis par l’Tncendio qui dévorait la plaine. Les chevalier? et les soldats, le peuple qui suivait l’armée, se rassem^ (i) L’expédition de Bosra cut^icu entre la prise d’Édesse par Zengui , et la reprise par Nourreddin. Pour la clarté de notre narration , nous n’avons pas ctu devoir séparer CCS deux éyéncnicus, qui n’en font qu’un eu quelque sorte. i

'LIVRE V. iu5 blirent ‘en foule autour de.révctjuc de.Nazarctli n qui portait le bois de la vraie croixyct'le conjurèrent eu plcaraut de faire cesser, par ses prières, de^ maux qu’ils ne pouvaient plus supporter. L’évèque de Nazareth, touché de leur désespoir, éleva la croix çu^nploraut la miséricorgle du ciel; et, dans le niéimi, temps , lèvent chaufi;ea de direction. La {lainme et la fumée qui déblaient les chrétiens, se porh';rent tout-à-coup sur les Musulmans. Les Francs poursuivirent leur marche, per-r ' suades que Lieu avait fait un miracle pour les sauver. Un cavalier qu’on n’avait jamais vu, monté sur un cheval blanc et portant un étendard rouge, précédait l’armée chrétienne et la conduisait loiu des dangers. Le peuple et les soldats lcr” prirent pour un ange du ciclj sa présence mii’aculeuse ranima leur force et leur courage. Enlin l’armée de Baudouio, après avoir éprouvé toutes sortes de misères, revint à Jérusalem, où les habilans se réjouirent de soii retour en chantant ces paroles de llEvangilc : Livrons-nous à la joie, çar çe peuple , qui était, mort est ressuscité; il ^tait perdu et le voilà rctrçuffé. * , Mais tandis que les habitans de Jérusalem se ré~, ' jouissaient du retour de leurs guerriers, les Etats chrétiens de la Mésopotamie et du nord de la 3j('ric épiouvaient saus cesse de nouveaux échecs, . Zeugui, qire le calife de Bagdad et les vrais Musulmans’regardaicut comme le bouclier et l'appui de rislamisine, étendait sort onipiic depuis Moussoul jusqu’aux /frontières de Dauias, et poursu,i-v

 vait sans relâche le cours de ses victoires et de ses conquêtes. Les chrétiens firent peu d'efforts ^our arrêter les progrès d'une puissance si redoutable. Zengui les entretenait dans une sécurité trompeuse, et ne voulait les réveiller de leur sommeil qu'en portant des coups m4r|^ls à leur empire. Il savait, par l'expérience, que rien n'était plus funeste aiuc chrétiens qu'un trop long repos ; les Francs, qui devaient tout à leurs armes, s'affaiblissaient presque toujours dans la paix j et lorsqu'ils n'avaient point à combattre les Sarrasins, ils se faisaient la guerre entr'eux (i). Le royaume de Jérusalem avait deux barrières formidables, la principauté d'Antioche et le comté d'Edessc. Raymond de Poitiers défendait l'Oronte de l'invasion des Sarrasins; le vieux Josselin de Courtenay avait été long-temps, sur les bords de rEuj)brate, la terreur des infidèles, mais il venait de mourir; jusqu'à son dernier soupir il a"^ait combattu les ennemis des chrétiens, et dans son lit de mort il fit encore respecter ses armes et son territoire. » i3i Jossebn assiégeait un château près d'Alep, lorsqu'une tour s'écroula près de lui et le couvrit de (i; voyez,' sur le caractère et les qualités do Zen^ui. les détails intéressans dans lesquels est entré, l'auteur de l'his toire des Atabecks ; ces détails sont d'autant plus -curieux que l'autôur était né sujet de Zengni, et que tout ce qu'il dit de ce prince, il le tenait de son père, qui occupait ur poste important à la cour de Mossoul. (Voy. le tom. u d« la Bibitoth. des Croisades, iG et 17.)" ■

\ « I I ' • UVRE V. ' Sft5 ruines J il fut transporté mourant à Édcssej n3i comme il languissait dans son lit, où il u'attendait que la mort, on vint lui annoncer que le sultan^ d Iconiuitx avait mis le siégé devant une de ses places-for tes. Aussitôt il fait appeler son fds, et liii • ' ordonne d aller attaquer l'ennemi. Le jeune Josselin hésite, et représente à sou père qu'il ij'a point assez de troupes pour combattre les Turcs. Le vieux guerrier, qui n'avait jamais connu d'obstacles, voulut, avant de mourir, donner un excTuple ' a son fils , et se fit pprtei' a la tête de ses soldats ■ dans une litière. Gomme il approchait de la ville assiégée, on vint lui apprendre que les Turcs s'é- - ■ taient retirés; alors il fait arrêter sa litière, et les ' yeux levés au ciel comme pour le remercier de la fuite des Sarrasins, il expire au milieù de ses fidèles guerriers. ' Ses dépouilles mortelles furent transportées à Edessc ; tous les habitans accoururent au devant de celte pompe fuuèbre, qui présentait le plus attendrissant spectacle. D'un*coté , on voyait des soldats eu deuil portant le cercueil de leur chef; de 1 autre, tout un peuple pleurait son appui, son * •, deTcuseur, et célébrait la dernière victoire d'un héros chrétien. Le vieux Josselin était mort en déplorant le sort ' ' du comte d Édesse, qui allait être gouverné par un. prince faible et pusillanime; dès son enfance, le « . ^ fils du vieux Courtenay s'était adonné à l'ivrognerie et a la débauche; dans un siècle et dans un pays .!;• , ou co« vices étaient communs, les excès du jeune ' ■

/-s. ' 0 » ia8 HISTOIRE DES CROISAJDES. i3i Josselin avalent souvent scandalisé les guerrim’S chrétiens. Dès qu’il fut le maître, il quitta la ville, d’Édessc pour se retirer à Turbessel(i),séjourdélicieux sur les bords de l’Euphrate (2). Là, tout entier livré à ses ponchans, et négligeant la solde des • troupes, les fortilicaüous des places, il oublia les soins du gouvernement et les menaces* des Sarrasins. Pendant ce temps-là, Zengui no négligeait aii-^ . cun moyen d’accroître scs états, et veillait sans cesse pour pro,fiter de la discorde des,,chr.éliens^ de leur inaction, ou de leur imprudence. Les historiens arabes prodiguent les plus grands éloges au génie et au caractère du prince de Mossoul ; ils vantent sa bravoure et sou habileté à la guerre j sa libéralit», qui fe faisait chérir de ses serviteurs et de scs soldats^ son activité infatigable, qui le rên^ dait présent en tous lieux , et sqrtout le soin qu’il mettait à connaître les plus secrètes pensées’ de ses ' 'ennemis-, en dérobant à tous les regards Ses propres desseins. Malgré les louangds données à sa modération et à sa justice, l’histoire impartiale nous le (1) C’est la ville que lcs *auteurs’arabes appellent TellBascher : elle est située un peu au midi de Samosallire, à. l’occident d’Edesse. ■_ (2) Cornes civücUis ilUus contra prœclecessores suos mo-^ rem, iMius di/nissd urbis habüatione, circà Euphralem , in loco quo (licilur Tiirbessel , Jiigeni et asstduam constituerai com-ersatioiicrn , Mm propter loci ubertatem, tumpropter otium, (Guillaume de Tyr, lib.xvi, §. 4*) DigitizêîJ by Google

/ . IJVRE V. lao représente employant plus d^une fois la violence n44 et la perfidie pour élever ou soutenir sa puissance, et s’envirdunant toujours d’un appareil si terrible, (ju on vit des hommes mourir de frayeur à son aspect. Ce héros barbare eut sans doute quelques qualités brillantes; mais, à l’exemple de tous ceux qui arrivaient à l’empire au milieu de la confusion et du désordre où se trouvaitl’Orient,ou doit penser que ses vices et scs excès le secondèrent beaucoup mieux que scs vertus. La grande habileté de Zengui , ou plutôt toute sa force dans la guerre contre les chrétiens , ce fut de faire croire aux Musulmans, et ' peut-être de croire lui-même , que le ciel l’avait envoyé pour défendre la religion de Mahomet:

 sopotamic, il se pre'senta tout-à-coup avec une arjnée formidable devant lc5 murs d’Édesse. La ville avait des remparts très élevés, de nombreuses tours, une forte, citadelle (i); mais toutes ces choses, selon l’expression naïve de l’archevêque de Tyr, sont bonnes pour un peuple (jui veut combattre ; elles deviennent inutiles, s^il TÎy a gens par le dedans qui les défendent. Les habitans d’Édessc étaient presque tous des Chaldéens et des Arméniens, peu exercés au métier des armes et tout occupes de leur commerce et de leurs marchandises. La plupart des Francs avaient suivi le jeune Josselin à Turbessel, et ceux qui restaient à Édessc manfjuaicnt de chefs qui pussent les conduire au combat et diriger leur bravoure. Zengui, en arrivant sous les murs de la ville , dressa son camp près de la Porte des Heures , et l’étendit jusqu’à rÉglise des Confesseurs. Aussitôt de nombreuses machines furent dirigées contre les murailles. Les habitans, le clergé, les moines même se présentèrent sur les rem^jarts; les femmes et les enfans leur apportaient de l’eau, des vivres, des armes. L’espoir d’être bientôt secourus soutenait leur zèle et leur tenait lieu de courage. Us attendaient, dit un auteur arménien, des secours de la nation quon appelle vaillante, e,t chaque jour croyaient voir du haut de leurs tours les étendards (i) Guillaume de Tyr, lib. xvi. C’est le seul historien latin qui ait écrit l’histoire des colonies chrétiennes à cette époque, et qui ait suivi les evénemens du siège d’Edesse. Digilized by Ci ■■

UVRE V. «Si des Francs victorieux. Vaines espérances! Quand. ,144 la renbmniée eut répandu dans la Syrie la nouvelle du siège d'Ëdesse, la désolation régna parmi les chrétiens, mais personne ne prit les armes. Jérusalem se trouvait séparée d'Édesse par "une trop grande distance, et l'ordce de faire partir des troupes, donné par Mélbende,' qui. gouvernait le ' royaume avec son fils Baudouin, resta s^s exécution. Les guerriers d'Antioche auraient pu arriver à temps, mais'Raymond , qui avait voué une haine mortelle à Josselin, ne vit, dans les progrès effrayans des barbares, que l'immlliation d'un rival et la ruine d'un ennemi. Josselin,. sorti de son sommeil, envoya partout des députés, appela tous ses guerriers, et montra le dessein de marcher au secours d'Édessc ; mais au lien de répondre à ses exhortations, 'on se plaignait de son imprévoyance, et lui, qui n'avait rien fait pour le salut de ses sujets, on l'accusait de se préparer pour leurs funérailles. , / * , Cependant Zengui poursuivait sans relâche le. siège d'une ville qui semblait abandonnée par les chrétiens. Chaque jour l'armée tnusulmahe recevait des renforts, et les Curdes, les Arabes, les Turcomans, accouraient de toutes parts, attirés par l'espoir du butin. La ville était environnée de ' tous côtés. Sept énormes tours de bois s'élevaient plus haut que les remparts de la place. Des machines formidables ne cessaient de battre les mul , railles ou de lancer dans la ville des pierres , des javelots et des matières enflammées. Des mineurs, 9.. Digitized by Google

des Francs victorieux. Vaines espérances! Quand 1144
la renommée eut répandu dans la Syrie la nouvelle du siége d'Édesse, la désolation régna parmi les chrétiens, mais personne ne prit les armes.

Jérusalem se trouvait séparée d'Édesse par une trop grande distance, et l'ordre de faire partir des troupes, donné par Mélisende, qui gouvernait le royaume avec son fils Baudouin, resta sans exécution. Les guerriers d'Antioche auraient pu arriver à temps, mais Raymond, qui avait voué une haine mortelle à Josselin, ne vit, dans les progrès effrayans des barbares, que l'humiliation d'un rival et la ruine d'un ennemi. Josselin, sorti de son sommeil, envoya partout des députés, appela tous ses guerriers, et montra le dessein de marcher au secours d'Édesse; mais au lieu de répondre à ses exhortations, on se plaignait de son imprévoyance, et lui, qui n'avait rien fait pour le salut de ses sujets, on l'accusait de se préparer pour leurs funérailles.

Cependant Zengui poursuivait sans relâche le siége d'une ville qui semblait abandonnée par les chrétiens. Chaque jour l'armée musulmane recevait des renforts, et les Curdes, les Arabes, les Turcomans, accouraient de toutes parts, attirés par l'espoir du butin. La ville était environnée de tous côtés. Sept énormes tours de bois s'élevaient plus haut que les remparts de la place. Des machines formidables ne cessaient de battre les murailles ou de lancer dans la ville des pierres, des javelots et des matières enflammées. Des mineurs,

 venus d'Alep, creusant des roules souterraines , avaient pénétre jusqu'aux fondemens des murs, et plusieurs tours de la ville, comme suspendues sur un abîme, n'attendaient plus qu'un signal pour couvrir la terre de leurs débris et laisser un passase aux soldats musulmans. Alors les travaux du O siège furent tout-à-coup interrompus, elZengui fit sommer la ville de se rendre. Les Francs, et après eux les Syriens et les Arméniens, répondent qu'ils périront tous plutôt que de livrer une ville chrétienne aux infidèles. Ils s'exhortent les uns les autres à mériter la couronne du martyre : u Ne crai» gnons point, disaient-ils entr'eux, ces pierres » lancées pour abattre nos tours et nos maisons; » celui qui a fait le firmament et créé des légions ») d'anges , nous défend contre ses ennemis et nous » prépare des demeures dans le ciel (i). » Il y avait dans ces discours plus de résignation , que de vertu guerrière. Aussi lorsque le vingt-huitième jour du siège, plusieurs tours, au signal de Zengui, s'écroulèrent avec fracas, lui cri d'effroi se fit entendre d^un bout de la ville à l'autre. Quelques-uns des guerriers les plus intrépides accoururent pour défendre la brèche ; mais , au même instant, presque tous les postes des remparts furent abandonnés, et l'ennemi put entrer de tous les côtés dans la place. Dès-lors Édesse n'eut plus de défen.seurs; cette cité mallieureuse ne vit plus dans sou (t) Ces discours sont tirés diipoeme clégiaque du palriarcljeNerses , dont le manuscrit est à la Bibliothèque du Roi. I

Digitized by Googl

LIVRE V. ,33 sein qu'un peuple consterné et des barbares armés du glaive exterminateur. Des prêtres en cheveux blancs portaient dans les rues les châsses des saints martyrs, en invoquant la miséricorde du ciel. Mais lorsqu'ils aperçurent les premiers signes du jour de la colère , ils s'arrêtèrent tout-à-coup, ils restèrent* muets d'épouvante, et bientôt le glaive les condamna au silence éternel . Ainsi commença le massacre du peuple chrétien. L'un des auteurs orientaux dont nous empruntons le récit (i), ajoute que le glaive des infidèles s'enivra du sang des vieillards et desenfans, des pauvres et des riches, des vierges, desévêques et des ermites. La foule éperdue courait se réfugier dans les églises où elle était immolée au pied des autels. D'autres fuyaient vers la citadelle ; mais ils trouvaient aux portes l'ennemi couvert du sang de leurs frères, et. tombaient eux-mêmes sous ses coups parmi des monceaux de morts. Dans ces scènes de désolation où le père n'attendait pas son fils, où l'ami ne cherchait plus son ami, où tous les liens de la nature étaient brisés, on vit encore quelques traces des vertus humaines. L'histoire contemporaine nous représente des mères appelant leurs enfans autour d'elles, comme la poule appelle ses petits. Ces familles éplorées se réunissaient ainsi pour périr ensemble par l'épée du vainqueur ou pour être ensemble traînées en serv'itude. (i) Nous avons tiré nne partie de ce récit de la chronique syriaque d'Âboulfarage. (Voyez la Biblioth. det Croisades, tom. ii.)

 Le carnage, qui avait commencé au lever du soleil, dura jusqu'à la troisième heure du jour. De vénérables prélats, échappés au fer des Turcs, furent chargés de liens. On vit un évêque arménien, dépouillé de ses vêtemens, traîné dans les 'rues et battu de verges (i). Un savaut religieux qui avait composé l'histoire d'Edesse et dont nous avons souvent invoqué le témoignage, ne survécut point à la ruine de sa patrie, et périt avec la foule de scs concitoyens. Hugues, archevêque latin, ayant voulu prendre la fuite, fut égorgé par les infidèles avec tout son clergé. Ses trésors qu'il emportait avec lui et qui auraient pu être employés utilement pour la défense de la ville, devinrent la proie des infidèles. De pieux liisloriens imputent à l'avarice de ce prélat la perte d'Édesse, et paraissent croire qu'il fut puni dans une autre vie pour avoir préféré son or au salut des chrétiens (2). Lorsque les Musulmans fiwent maîtres de la ville et que la citadelle leur eut ouvert ses portes, les iniaus montèrent dans les clochers des églises pour proclamer ces paroles : « O Mahomet l pro» phète du ciel, nous venons dè remporter uno « victoire en ton nom. Nous avons détruit ce peu» pie qui adorait la pierre, et des torrens de sang^ H ont coulé pour faire triompher ta loi. » A cette (i) C'est Mathieu d'Édesse. Voyez l'extrait que nous avons. d<»iné de son histoire. { Biblioth., tow. H , ût Jine.) (a) Gnillaume de Tyr, liv. ivi > §• 5. Digitized by

proclamation, toute l'armée musulmane répondit
1144 par des chants de victoire et des transports d'une joie barbare. Le pillage, l'incendie et les plus horribles excès signalèrent le triomphe du Coran. Les cadavres des vaincus furent mutilés, leurs tètes envoyées à Bagdad et jusqu'au Korasan. Tout ce qui restait de chrétiens vivans dans la ville d'£desse fut vendu comme un vil troupeau sur les places publiques; les disciples du Christ, chargés de chaînes, après avoir perdu leurs biens, leur ~ patrie, leur liljerté, eurent encore la douleur de voir les vainqueurs insulter à la religion, qui seule leur restait pour les consoler dans leurs maux. Les vases sacrés servirent aux orgies de la victoire, et le sanctuaire devint le théâtre des plus horriides débauches. Plusieurs des Gdèles qu'avaient épargnés les fureurs de la guerre ne purent supporter la vue de tant de profanations, et moururent de désespoir (i). Ainsi tomba au pouvoir des Musulmans une ville .(0 Suivant l'iiistorien arabe Ibn*Alatir, la ville d'Edesse n'aur.iit pas dprouvé toutes ces calamités, lorsqu'elle fut prise pour la première fois; Zengui aurait commandé à seS soldata de remettre dans leurs maisons , les hommes , les femmes et les eufans ; ce ne fut que lorsque cette cité tomba, pour la seconde fois, au pouvoir des Musulmans, que le vainqueur se livra à tous les excès de la victoire. IbnAlatir naquit quatorze ans après la priw d'Edessc'; il fut occupé dans les affaires publiques, et mit un soin particulier il s'instruire de l'histoire de son pays; on trouve son ouvrage analysé dans la BibUoth. des Croisades, lom. n.

f *■ ti36 HISTOIRE DES CROISADES.' 1 144 que sa citadelle, ses remparts, sa position sur deux montagnes, rendaient nue des places les plus fortes de l'Asie. Les traditions de la religion et de l'histoire faisaient remonter son origine à la jdus haute antiquité. Le patriarche Nerse's déplore, dans une élégie pathétique, la chute de cette \ille célèbre, et la fait parler elle-même de son ancienne splendeur. «J'étais, dit-elle, comme une reine au mi» lieu de sa cour; soixante bourgs élevés autour » de moi formaient mon cortège ; mes nombreux » enfans coulaient leurs jours dans la joie; on ad» mirait la fertilité de mes campagnes, la fraîcheur , » et la limpidité de mes eaux, la beauté de mes » palais. Mes autels, chargés de richesses, jetaient)) au loin leur éclat et semblaient être la demeure » des anges. Je surpassais en magnificence les plus » belles cités de l'Asie, et j'étais comme un édifice » céleste bâti sur la terre (i). » . ii4Ü La conquête d'Édesse remplit de joie les Musulmans de la Syrie. Les historiens arabes rapportent que la nouvelle s'en répandit aussitôt dans tout l'Orient et jusque sur les côtes de l'Afrique elf de l'Italie , et que plusieurs événemens miraculeux annoncèrent la victoire de Zengui. Le farouche vainqueur , après avoir laissé une garnison dans Edesse, voulut poursuivre le cours de (i) Le poëme de Nerses, dont M. Giibied nous a Iruduit quelques fragmens, est en sëpt chants; il fut'composc pour revcüler le zèle des défenseurs de la religion chrélienno contre les Turcs. C'est une composition froide et düRise, Br '"«byCyogU

V LIVRE V. ^ 137 ses trioin plies ; luais son heure était venue , et la force de son bras et de ses armées ne put éloigner de lui la palme douloureuse du martyre : tandis que l'Asie célébrait sa gloire et sa puissance, dit riiistorien des Atabecks, la mort l'étendit dans la poussière, et la poussière devint sa demeure. Occupé du siège d'un château musulman, non loin de l'Euphrate, il fut assassiné par ses esclaves, et son âme, selon l'opinion des Musulmans, alla recevoir dans le ciel la récompense promise au conquérant d'Édesse. La nouvelle de cette mort consola les chrétiens de leurs défaites; ils montrèrent une joie immodérée, comme s'ils avaient vu tomber à-la-fois toutes les puissances musulmanes. Cette joie devîtit être courte; de nouveaux ennemis, de nouveaux malheurs étaient prêts à fondre sur eux. L'histoire rapporte qu'après la prise d'Édesse et le massacre de sa population, Zengui, frappé de la beauté et de la maguificence de la ville , conçut le projet de la repeupler et de lui rendre une partie de ses habitans(i). Un grand nombre de familles syriennes et arméniennes, d'abord chargées, de chaînes, avaient reçu leur liberté et la permission de rentrer dans leurs biens et dans leurs maisons. Lorsqu'on apprit la mort de Zengui, toutes ces familles chrétiennes firent éclater leur aversion pour leurs maîtres nouveaux, et le comte Jos(1) Voyez les extraits des historiens arabes, et surtout de Kemaleddin. {Bibliolh. des Croisades , tom. ii.)

 Il 46 sclin crut alors l’occasion favorable pour reconquérir sa capitale. Ayant rassemblé plusieurs J guerriers intrépides, il se présenta au milieu de la nuit sous les murs d’Edesse, et, favorisé par les babitans, il fut introduit dans la ville à l’aide de cordes et d’échelles. Ceux qui avaient ainsi escaladé les murs ouvrirent ensuite les portes à leurs compagnons J s’élançant sur les Turcs surpris et effrayés, ils passèrent au fil de l’épée tous ceux (ju’ils rencontrèrent dans les rues, et qui n’eurent • point le temps de se réfugier dans les tours et la citadelle. Josselin, rentré ainsi dans Edesse, en■ voya des messagers à tous les princes chrétiens de la Syrie, les conjurant de venir à son secours, et de l’aider à conserver une cité chrétienne. Cette nouvelle, disent les anciens chroniqueurs, répandit partout la joie, mais la joie est voisine du deuil ^ aucun des princes chrétiens ne vint secourir Josselin, et tandis qu’il mettait dans leur arrivée l’ii- * nique et dernière espérance .de son salut, Nourreddiu, second fils de Zengui, et devenu maître d’AIcp , parut toul-à-coup devant les portes d’Edesse avec un appareil formidable. Il avait juré, en partant de sa capitale, d’exterminer les chrétiens, et toutes les armées musulmanes étaient accourues » pour accomplir ses menaces et servir sa vengeance. Josselin et ses compagnons, entrés par surprise dans Edesse , n’avaient eu ni les moyens ni le temps > de s’y fortifier, et la citadelle se trouvait encore au pouvoir de leurs ennemis, quand la ville fut investie par les troupes de Nourreddin. Les guer

• r* UVRE V. ,3g ricrs chrétiens, placés entre la garnison de la forteresse et l'armée musulmane, virent alors le péril où ils s'étaient engagés. Ils avaient l'ennemi devant eux et derrière eux, et n'espéraient plus aucun secours di^ehors. Comme il arrive dans les circonstan(^B||^espérées, mille résolutions sont prises et re^^^tour-à-tour. Pendant qu'ils délibèrent, l'ennemi les presse et les menace. Bientôt il n'y a plus de salut pour eux dans une ville où ils venaient d'entrer en vainqueurs j après avoir affronté la mort pour s'en emparer, ils sont décidés à braver tous les périls pour en sortir. Les soldats de Josselin, tous les chrétiens qui étaient accourus dans la viUe, le petit nombre d'habitans qui avaient sun'écu au massacre de leurs frères, ne songent plus qu'à échapper par la fuite à la barbarie des Musulmans. Us font en silence les préparatifs de leur départj les portes s'ouvrent au milieu de la nuit, chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; une foule éplorée se presse dans les rues. Déjà un grand nombre de ces malheureux fugitifs ont franchi les portes de la ville ; les guerriers commandés par Jos- ' selin sont à la tête de la multitude, et s'avancent les premiers dans la plaine où campaient les Sarrasins. La garnison de la citadelle, avertie par le tumulte, fait une sortie et se réunit aux soldats de i Nourreddin, qui accourent vers la ville et s'emparent des portes par lesquelles s'écoulait la foule des clu'étiens; là il se livre plusieurs combats dont • les ténèbres redoublent le désordre et l'horreur. Les chrétiens parviennent à s'ouvrir un passage et * • Dkiiii/^ by CjOOgIc

-i4o HISTOIRE DES CROISADES, 46 se répandent dans les campa£,'nes voisines ; ceux qui portent des armes se réunissent en bataillons et cherchent à traverser le camp des ennemis; les autres, séparés de la troupe des guerriers, marchent au hasard, s'égarent dans la n^ne, et trouvent partout la mort sous leurs racontant les événemens de cette nuit horriHBf ^Guillaume de Tyr ne peut retenir scs larmes. c< O nuit désas» treuse! s'écrie l'historien Aboulfarage; aurore » de l'enfer, jour sans pitié, jour de malheur qui » se leva sur les enfans d'une ville autrefois digne n d'envie (i) • " Dans Édesse , hors d'Édesse , on n'entendait que des cris de mort! Les guerriers réunis en bataillons , après avoir traversé l'armée des infidèles, furent poursuivis jusqu'aux rives de l'Euphrate ; les chemins étaient couverts de leurs armes et de leurs bagages. Mille d'entr'eux seulement purent arriver à Samosate, qui les reçut dans scs murs , et déplora leurs malheurs sans pouvoir les venger. L'histoire rapporte que plus de trente mille chrétiensavaienlété tués par les soldats de Noureddin et de Zengui. Seize mille furent faits prisonniers, et tramèrent leur vie dans la misère et la servitude. Noureddin, dans sa vengeance, n'épargna pas même les remparts et les édifices d'une ville rebelle; il fit abattre les tours, la citadelle et les églises d'Édesse. Il en bannit tous les chrétiens, et ne permit qu'à un petit nombre de pau"(0 Voye* Guillaume de Tyr, lib. xvi, §§. l5 el suiv. Digilized by GoogI

 , ' i4i y/res et de mendians d’habiter au milieu ^es ruine9 1 14s de leur patrie. , ' , On sait que Zengui avait été regardé comme un saint , comme un guerrier chéri de Mahomet , pour avoir conquis la ville d’Édesse; la sanglante expédition de Ilouredd1n le rendit cher aux Musulmans , contribua beaucoup à étendre sa renommée et sa puissance , et déjà les imans et les poètes proiiieltaient à ses armes la conquête plus glorieuse de Jérusalem. , Les habitans de la ville sainte et des autres villes chrétiennes versèrent des larmes de désespoir, en apprenant la chute et la destruction d’Edesse; des présages sinistres ajoutaient à la terreur que leur inspiraient les nouvelles arrivées des bords de l’Euphrate. La foudre tomba sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion;unë comète à la chevelure étincelante se montra dans le ciel; plusieurs autres signes, dit Guillaume de Tyr, apparurent, contre Iq- coutume et la saison des temps significatifs des choses futures. Pour comble de malheur, Rodolphe, chancelier de Jérusalem , fut porté par la violence sur le siège de Tyr, et le scandale régna dans le sanctuaire. Tous les fidèles d’Orient furent persuadés que le ciel s’était déclaré contre eu|: «jt que d’horribles calamités allaient tomber le peuple chrétien.’ FIN DU XIVBE V.

vres et de mendians d'habiter au milieu des ruines 1146
de leur patrie.

On sait que Zengui avait été regardé comme un saint, comme un guerrier chéri de Mahomet, pour avoir conquis la ville d'Édesse; la sanglante expédition de Noureddin le rendit cher aux Musulmans, contribua beaucoup à étendre sa renommée et sa puissance, et déjà les imans et les poètes promettaient à ses armes la conquête plus glorieuse de Jérusalem.

Les habitans de la ville sainte et des autres villes chrétiennes versèrent des larmes de désespoir, en apprenant la chute et la destruction d'Édesse; des présages sinistres ajoutaient à la terreur que leur inspiraient les nouvelles arrivées des bords de l'Euphrate. La foudre tomba sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion; une comète à la chevelure étincelante se montra dans le ciel; plusieurs autres signes, dit Guillaume de Tyr, apparurent, *contre la coutume et la saison des temps significatifs des choses futures.* Pour comble de malheur, Rodolphe, chancelier de Jérusalem, fut porté par la violence sur le siége de Tyr, et le scandale régna dans le sanctuaire. Tous les fidèles d'Orient furent persuadés que le ciel s'était déclaré contre eux, et que d'horribles calamités allaient tomber sur le peuple chrétien.

FIN DU LIVRE V.

Les colonies chrétiennes, menacées par les Musulmans, appelèrent les princes de l’Europe à leur secours. L’évêque de Cabale, en Syrie, accompagné d’un grand nombre de prêtres et de cbcvabers, se reudità Vitcrbe, où se trouvait le souverain pontife. Les récits de l’ambassade chrétienne firent couler les larmes du chef des fidèles (i); les'malbem’s d’Edesse, les malheurs qui menaçaient Jérusalem , répandirent partout la consternation et la douleur. Des cris d’alarmes retentirent dans tout FOccident : quarante-cinq ans s’étaient écoulés depuis la délivrance du Saint^épidcre j l’esprit des peuples c n’était point changé ; de toutes part on courut aux armes. Ce fut 'à la voix de saint Bernard que les peuples et les rois de la chrétienté vinrent se ranger sous les drapeaux de la croix. Né d’une famille noble de Bourgogne, huit ans âvant la conquête (i) Oclon Je Deuil, Bihliolh. des Croisades, 1. 1, p. tag. *■ Digitized by Google

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE VI.

1145 Les colonies chrétiennes, menacées par les Musulmans, appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. L'évêque de Gabale, en Syrie, accompagné d'un grand nombre de prêtres et de chevaliers, se rendit à Viterbe, où se trouvait le souverain pontife. Les récits de l'ambassade chrétienne firent couler les larmes du chef des fidèles (1); les malheurs d'Édesse, les malheurs qui menaçaient Jérusalem, répandirent partout la consternation et la douleur. Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident : quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du Saint-Sépulcre; l'esprit des peuples n'était point changé; de toutes part on courut aux armes.

Ce fut à la voix de saint Bernard que les peuples et les rois de la chrétienté vinrent se ranger sous les drapeaux de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête

(1) Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 129.

 de Jérusalem , saint Bernard , dès sa plus tendre , jeunesse, s'était enseveli dans le monastère de Citeaux avec trente de ses parens et de ses compagnons qu'il avait persuadés par scs discours et par son exemple (i). Il fut envoyé, deux ans après, à Clairvaux , retraite alors sans nom , qu'il vivifia par sa présence, et qu'il rendit célèbre entre tous les monastères de la chrétienté. Plusieurs docteurs consultèrent les lumières de l'abbé de Clairvaux"; plusieurs conciles obéirent à ses décisions. Par les seules armes de son éloquence, il terrassa l'antipape Léon, et fit asseoir Innocent II sur la chaire de Saint-Piérre. Le pape Eugène III et l'abbé Suger étaient ses disciples. Les prélats, les princes, les monarques se faisaient une gloire de suivre ses conseils , et croyaient que Dieu parlait par sa bouche. I . /Lorsque les ambassadeurs d'Orient arrivèrent en Europe , Louis VU venait de monter sur le trône de France; ce jeune monarque avait vu commencer son règne sous les plus heureux auspices. La plupart des grands vassaux, révoltés contre l'autorité royale, avaient déposé les armes et renoncé à leurs prétentions. Par un mariage avec la fille de Guillaume IX , Louis-le- Jeune venait de réunir le duché d'Aquitaine à son royaume. L® France agrandie n'avait rien à craindre des états voisins ; (i)'M. Vilkcn a donné tout un livre à la vie de saint Bernard. {Geschichte der Kreuzzügge,t, iii, p. 1.) Nous avons craint qu'iin si long épisode ne nuisît à la rapidité du récit.

de Jérusalem, saint Bernard, dès sa plus tendre jeunesse, s'était enseveli dans le monastère de Citeaux avec trente de ses parens et de ses compagnons qu'il avait persuadés par ses discours et par son exemple (1). Il fut envoyé, deux ans après, à Clairvaux, retraite alors sans nom, qu'il vivifia par sa présence, et qu'il rendit célèbre entre tous les monastères de la chrétienté. Plusieurs docteurs consultèrent les lumières de l'abbé de Clairvaux; plusieurs conciles obéirent à ses décisions. Par les seules armes de son éloquence, il terrassa l'antipape Léon, et fit asseoir Innocent II sur la chaire de Saint-Pierre. Le pape Eugène III et l'abbé Suger étaient ses disciples. Les prélats, les princes, les monarques se faisaient une gloire de suivre ses conseils, et croyaient que Dieu parlait par sa bouche. 1145

Lorsque les ambassadeurs d'Orient arrivèrent en Europe, Louis VII venait de monter sur le trône de France; ce jeune monarque avait vu commencer son règne sous les plus heureux auspices. La plupart des grands vassaux, révoltés contre l'autorité royale, avaient déposé les armes et renoncé à leurs prétentions. Par un mariage avec la fille de Guillaume IX, Louis-le-Jeune venait de réunir le duché d'Aquitaine à son royaume. La France agrandie n'avait rien à craindre des états voisins;

(1) M. Vilken a donné tout un livre à la vie de saint Bernard. (*Geschichte der Kreuzzügge*, t. III, p. 1.) Nous avons craint qu'un si long épisode ne nuisît à la rapidité du récit.

i44 HISTOIRE DES CROISADES, et tandis que les guerres civiles désolaient à-la-fois l'Angleterre et l'Allemagne , elle florissait en paix sons l'administration de Suger (i). La paix ne fut un moniq^it troublée que par les injustes prétentions du pape et par les intrigues de Thibault, comte de Champagne, qui profitait de l'ascendant qu'il avait sur le clergé pour armer les foudres de l'Eglise contre son souverain (2). Louis résista avec fermeté aux entreprises du Saint-Siège , > et voulut punir un vassal dangereux et rebelle. Poussé par une vengeance aveugle, il mit tout à feu et à sang dans les états de Thibault ; il assiégea Yitry, monta lui-meme à l'assaut, et fit passer au (0 Vita Siigerii , Collection des Historiens de France, par Dom. Bouquet, tom. xn. (2) Saint Bernard eut d'abord à se reprocher d'avoir excite le comte de Champagne et le pape lui-même contre le roi : il l'avoue dans une lettre qu'il ticrit à Innocent IL Les querelles de Louis VH avec le Saint-Siège avaient leur principe dans l'élection de ré\'équc de Bourges, élection qui n'avait pas été approuvée par le pape : on accusa le comte de Champagne d'avoir appelé l'interdit sur le l'oyaume que le pape lança à cette occasion; et c'est pourquoi Louis Vllenvahit la Champagne. Quelque temps après, un nouvel iQcident s'éleva à cause du mariage incestueux du comte de Vermandois avec Alix d'Aquitaine , soeur de la reine Eléonore. Louis favorisa' cette union ; nouvelle querelle entre lui et le Sain^-Siége, et c'est alors qu'il envahit, pour la seconde fois, le comté de Champagne, qu'il assiégea et prit Vitry. Le comte de Champagne, l'ennemi naturel de Louis, «avait été l'instigateur de la colère de Rome. (Vita Ludovici VTl, lib. i.) ✓ .r Digilized by Google

LTVRE VL 145 fil (Je Pépée tous ceux qu’on rencontra dans la 1145 ville (i). Un grand nombre d’habitans de tout' âge et de tout sexe s’étaient réfugiés dans une église, croyant trouver au pied des autels un sûr asile contre la colère d’un prince chrétien. Le roi y fit mettre le feu, et treize cents personnes furent la proie des Qammes. Une action si barbare répandit l’effroi parmi les peuples que la Providence avait soumis au sceptre de Louis. Lorsqu’il revint de cette expédition, sa capitale le reçut dans un morne silence ; ses ministres laissèrent voir sur leur visage l’abattement de la douleur ; et saint Bernard , comme un autre Ambroisé, osa faire entendre les plaintes de la religion et de l’humanité. Dans une lettre éloquente, l’abbé de Clairvaux représenta au monarque la patrie désolée; il lui montra l’Eglise méprisée et foulée aux pieds. « Je » combattrai pour elle, disait-il, jusqu’à la mort; » au lieu de bouclier et d’épée, j’emploierai les » armes qui me conviennent, je veux dire mes » pleurs et mes prières devant Dieu. » A la voix du saint abbé, Louis reconnut enfin sa faute, et là vue des jugemens du ciel fit sur son esprit une profonde impression. On parlait alors dans toute la chrétienté de la prise et de la destruction d’Édesse (i) Le siëge de Vitry est rapporté par tous les historiens contemporains, mais avec tous les ménagemens dus à la majesté royale. Saint Bernard éleva la voix avec indignation contre le prince. (Epist. S. Bernardi apud Chifflet,) TOM. II.
10 Digitized by Google

fil de l'épée tous ceux qu'on rencontra dans la ville (1). 1145

Un grand nombre d'habitans de tout âge et de tout sexe s'étaient réfugiés dans une église, croyant trouver au pied des autels un sûr asile contre la colère d'un prince chrétien. Le roi y fit mettre le feu, et treize cents personnes furent la proie des flammes. Une action si barbare répandit l'effroi parmi les peuples que la Providence avait soumis au sceptre de Louis. Lorsqu'il revint de cette expédition, sa capitale le reçut dans un morne silence; ses ministres laissèrent voir sur leur visage l'abattement de la douleur; et saint Bernard, comme un autre Ambroise, osa faire entendre les plaintes de la religion et de l'humanité.

Dans une lettre éloquente, l'abbé de Clairvaux représenta au monarque la patrie désolée; il lui montra l'Église méprisée et foulée aux pieds. « Je » combattrai pour elle, disait-il, jusqu'à la mort; » au lieu de bouclier et d'épée, j'emploierai les » armes qui me conviennent, je veux dire mes » pleurs et mes prières devant Dieu. » A la voix du saint abbé, Louis reconnut enfin sa faute, et la vue des jugemens du ciel fit sur son esprit une profonde impression. On parlait alors dans toute la chrétienté de la prise et de la destruction d'Édesse

(1) Le siége de Vitry est rapporté par tous les historiens contemporains, mais avec tous les ménagemens dus à la majesté royale. Saint Bernard éleva la voix avec indignation contre le prince. (*Epist. S. Bernardi apud Chifflet.*)

i46 HISTOIRE DES CROISADES, 145 par les Sarrasins; un ilc‘])lorait le massacre du peuple clircticii, l’incendie des églises, la profanation des lieux saints; et ces récits lamentables rappelaient, chaque jour, au jeune monarque, les •violences qu’il venait de commettre dans les murs de Vitry. Louis, livré aux plus tristes pensées, croyait voir sans cesse la main de Dieu prête à le frapper. J1 renonça à tous les plaisirs, et ses larmes ne pouvaient être comparées qu’à celles du psalmiste lorsqu’il s’écrie : Mes pleurs m^ont servi de pain le jour et la nuit. Le jeune roi , pour se livrer tout entier à m douleur, abandonna même le soin de cette autorité dont il s’était montré si jaloux. L’abbé de Clairvaux, qui avait éveillé ses remords, lut obligé de calmer son désespoir et de ranimer son courage , en lui parlant des miséricordes de Dieu. Le roi do France revint .alors à lui-même; et comme , dans l’opinion du temps , les grands crimes ne pouvaient s’absoudre que par le pèlerinage de la Terre-Sainte , l’envie d’expier les violences que lui reprochait l’Église, et dont il s’accusait lui-même avec tant d’amertume, lui fit prendre la résolution d’aller combattre les infidèles en Orient (i). (i) Quelques historiens prétendent que l’incendie de Vitry ne fut pas la seule cause du pèlerinage de Louis; qu’il y fut encore déterminé par le désir d’accomplir le vœu qu’avait fait son père. Otton de Freisingen dit son frère. Ludovicus dum occulte Jérusalem eundi desiderium luthebal, eo quodjrater suus Philippus eodem voto astriclus morte prevenlus fuerat. (Otto Freising. lib. 1, c, 34-) Digiliz^ by Googli

LIVRE Vî. ,4, A 1 époque des fêtes de IVoël, il convoqua à 114Q Bourges une assemblée dans laquelle il annonça son projet aux barons et aux prélats* de son royaume. Godefroy, évêque de Laiigres, applaudit à son zèle, et, dans un discours pathétique , déplora la captivité d'Édesse , les dangers et les désastres des chrétiens d'Orient. Son éloquence émut tous les auditeurs j mais l'oracle de l'assemblée , celui qui tenait tous les cœurs dans sa main, n'avait point encore parlé. Soit qu'il ne fût point alors pénétré de l'utilité de la croisade, soit qu'il voulût lui donner plus de solennité , saint Bernard conseilla au roi de France de consulter le Saint-Siège avant de rien entreprendre. Cet avis fut généralement approuvé. Louis envoya des ambassadeurs à Rome, et résolut de convoquer une nouvelle assemblée lorsqu'on aurait reçu la réponse du souverain pontife. Eugène III , qui venait de succéder à Innocent II, avait déjà , dans plusieurs de ses let^ CS , sollicité le , secours des fidèles contre les Sarrasins. Jamais le Saint-Siège n'avait eu plus de motifs pour faire prêcher une croisade. Un esprit de sédition et d'hérésie commençait à s'introduire parmi les peuples, et même parmi le clergé d'Occident, et menaçait à-la-fois la j)uissance des papes et les doctrines de l'Église. Eugène se trouvait en butte aux troubles suscités par Arnaud de Bresse. On ne parlait dans la capitale du monde chrétien que de rebâtir le Capitole et de substituer à l'autorité pontificale celle des consuls et des tribuns de Fanr 10..

 cienneRome(i).Dans ccl état de clioscs, un graml événement comme celui de la croisade devait détourner les esprits des nouveautés dangereuses et les rallier autour du sanctuaire. Le souverain pontife pouvait voir, dans une guerre sainte, le double avantage de défendre Jérusalem contre les entreprises des infidèles, l'Église et lui-même contre les attaques des hérétiques et des novateurs. Eugène félicita le roi de France sur sa pieuse résolution; il exhorta de nouveau, par ses lettres, tous les chrétiens à prendre la croix et les armes, et leur promit les mêmes privilèges, les mêmes récompenses qu'Urbain II avait accordées aux guerriers de la première croisade. Retenu en Italie, où il s'occupait d'apaiser les troubles de Rome (2), il regrettait de ne pouvoir, comme Urbain, venir au-delà des Alpes et ranimer le zèle des fidèles par sa présence et scs discours (3). Cependant Suger, qui voyait avec douleur la rc^ solution que l^roi de France avait prise de quitter (i) Gibbon a présenté un tableau savant et animé des révolutions qui agitèrent Rome chrétienne à celte époque. (a) Odon de Deuil excuse, par ce motif, le pape de n'avoir point encore prêché la croisade. Optabat ipse tam sancto operi tnanuni primant prœsens imponere, sed tyrannide romanonim non potuit. (Voyez cet historien analysé dans la Biblioth. des Croisades , tom. i, pag. 229.) (3) Guillaume de Tyr, 1. xvi, §. .18, parle des personnes religieuses, puissantes en œuvres et en paroles, que le pape envoya pour prêcher la croisade : « Entre lesquelles, àjoute-t-il, fut le premier et principal délégué à cette Digilized T>y Google

LIVRE VI. 149 sou royaume (i), écrivit secrètement au pape, et, i lui communiquant scs craintes, conjura le souverain pontife de reculer l'époque de ce grand sacrifice. Dans sa réponse , Eugène ne dissimule point que le projet de Louis lui avait d'abord donné quelque surprise , meme quelques inquiétudes , mais que le zèle ardent que faisait éclater le monarque permettait enfin de croire que son dessein venait de Dieu. Le pontife conseillait d'ailleurs à Suger d'examiner par lui-même si l'ardeur que montrait le roi n'était point un feu trop facile à s'éteindre, si les barons qui devaient l'accompagner cédaient à l'inspiration d'une véritable piété. 11 clierchait en même temps à calmer les alarmes du fidèle ministre de Louis, en lui annonçant que l'Eglise allait renouveler ses prières et déployer toute sa puissance pour assurer le salut du prince et la paix du royaume (2). cliarge, le. sieur Bernard, abbe de Clair\'aux, homme de sainte conversation , et en tout et partout , d'immortelle rccordatioii. (1) Veriim nemo œstimet^ipsius voluntate vel consilio regeni iler peregrinalionis aggressum : in quo licet illi longé aliter quam sperabat successaris , prolam en desiderio ac Dei zelo illud arripuit. Porrà providus hic et preesciens futuronim nee illud, principi suggessit , nec auditiini approbavit , quin potiùs cum inter ipsa statini initia obviarc frustra conatiis, regiurn cohibere non posset impetum , tempori cededuni adjudicavit. Suggerii voluntai vel consUiis rex iterperigrinationisapperuit. (Vita Sugg. tom. xii, pag. 108; Hist. de France de Dom. Bouquet.) (a) Epistol. Eugeniipap. ap. Daronius ad Ann. ii46.

 La réponse du pape à Suger n'était arrivée en France qu'aprcs la bulle qui proclamait la croisade (i). Cette bulle donnait à l'abbé de Clairvaux la mission d'exhorter les fidèles à prendre la croix. Dès qu'on connut la décision du pontife, une nouvelle assemblée fut convoquée à Vézelay (a), petite ville de Bourgogne. La réputation de saint Bernard , les lettres adressées par le pape à toute la chrétienté firent accourir à cette assemblée un grand nombre de seigneurs, de chevaliers, de prélats et d'hommes de toutes les conditions. Le dimanche des Rameaux , après avoir invoqué le Saint-Esprit, tous ceux qui étaient arrivés pour entendre l'abbé de Clairvaux se réunirent sur le penchant d'une colline, aux portes de la ville. Une vaste tribune fut élevée , où le roi , dans l'appareil de la royauté, et saint Bernard, dans le costume modeste d'un cénobite, furent salués par les acclamations d'un peuple immense (3). L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du souverain pontife , et parla ensuite à ses auditeurs de la prise d'Edesse par les Sarrasins et cic la désolation des saints lieux. 11 leur montra l'univers plongé dans la terreur, en apprenant que Dieu avait commencé à perdre sa terre chérie. 11 leur représenta la ville (i) Voy. cette bulle dans les pièces mstific.de ce volume. (a) Gesla Ludovici reg. franc. Anony. {Bibliothèque des Croisades, tom. i, pag. aia.) (3) Ascendit sanctus Bernardus , dit Odon de Deuil, vasCam machinam ciini rege oruce oniato. (Biblioth, des Croisades f tom. i , pag. 2.19.) Digilized by Google

 de Sion implorant leur secours, Je’sus - Christ n^o prêt à s’immoler une seconde fois pour eux, et la Je'rusalem céleste ouvrant toutes ses portes pgur recevoir les glorieux martyrs de la foi. « Vous le » savez, ajouta-t-il, nous vivons dans un temps de » châtiment et de ruine j l’ennemi des hommes a)) répandu de toutes parts le souffle de la corrup» tion,- on ne voit partout que brigandages impu» nis. Les lois de la patrie et les lois de la religion)) n’ont plus assez d’empire pour arrêter le scan)) dale des mœurs et le triomphe des méchans. Le » démon de l’hérésie s’est assis dans la chaire de » la vérité. Dieu a donné sa malédiction à son » sanctuaire. O vous tous qui m’écoutez! hâtez)) vous donc d’apaiser la colère du Ciel, et n’im» plorez plus sa bonté par de vains gémissemens ; » ne vous couvrez plus du cilice , mais de vos bou» cliers invincibles. Le bruit des armes, les dan» gers, les travaux, les fatigues de la guerre, voilà » la pénitence que Dieu vous impose. Allez expier » vos fautes par des victoires sur les infidèles, et » que la délivrance des lieux saints soit le noble » prix de votre repentir. » ' , Ces paroles de l’orateur excitèrent un vif enthousiasme dans l’assemblée des fidèles, et comme Urbain, au concile de Clermont, saint Bernard fnt interrompu pâr des cris répétés : Dieu le veutf Dieu le veut! Alors il éleva la voix, comme s’il eut été l’inlerprete du ciel, promit, au nom de Dieu, le succès de la sainte expédition -, et poursuivit ainâi'son discours : ’ Digiiji" by Googk’

de Sion implorant leur secours, Jésus-Christ 1146
prêt à s'immoler une seconde fois pour eux, et la Jérusalem céleste ouvrant toutes ses portes pour recevoir les glorieux martyrs de la foi. « Vous le » savez, ajouta-t-il, nous vivons dans un temps de » châtiment et de ruine; l'ennemi des hommes a » répandu de toutes parts le souffle de la corrup- » tion; on ne voit partout que brigandages impu- » nis. Les lois de la patrie et les lois de la religion » n'ont plus assez d'empire pour arrêter le scan- » dale des mœurs et le triomphe des méchans. Le » démon de l'hérésie s'est assis dans la chaire de » la vérité. Dieu a donné sa malédiction à son » sanctuaire. O vous tous qui m'écoutez! hâtez- » vous donc d'apaiser la colère du Ciel, et n'im- » plorez plus sa bonté par de vains gémissemens; » ne vous couvrez plus du cilice, mais de vos bou- » cliers invincibles. Le bruit des armes, les dan- » gers, les travaux, les fatigues de la guerre, voilà » la pénitence que Dieu vous impose. Allez expier » vos fautes par des victoires sur les infidèles, et » que la délivrance des lieux saints soit le noble » prix de votre repentir. »

Ces paroles de l'orateur excitèrent un vif enthousiasme dans l'assemblée des fidèles, et comme Urbain, au concile de Clermont, saint Bernard fut interrompu par des cris répétés : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Alors il éleva la voix, comme s'il eût été l'interprète du ciel, promit, au nom de Dieu, le succès de la sainte expédition, et poursuivit ainsi son discours :

annoncer que l'enncn^i est » entré dans vos cités, qu'il a ravi vos épouses et » vos filles, profané vos temples, qui de vous ne)) volerait aux armes? Eli bien, tous ces malheurs » et des malheurs plus grands encoi'e sont arrivés : » la famille de Jésus- Christ, qui est la vôtre, a été » dispersée par le glaive des païens; des barbares » ont renversé la demeure de Dieu, et se sont par-.)) lagé son héritage. Qu'attendez-vous donc pour)) réparer tant de maux, pour venger tant d'ou)) trages? Laisserez-vous les infidèles contempler)) en paix les ravages qu'ils ont laits chez des jieu-^ '» pies chrétiens? Songez que leur triomphe sera » un sujet de douleur inconsolable pour tous les M siècles, et d'éternel opprobre pour la généra» lion qui l'a souffert. Oui, le Dieu vivant m'a)) chargé de vous annoncer qu'il punira ceux qui » ne l'auront pas défendu conti'C ses ennemis. V<»» lez donc aux armes! qu'une sainte colère vous M anime au combat ! et que le monde chrétien re» tentisse de ces pai'oles du prophète ; Malheur a à celui ijiù n ensanglante pas son épée ! >) Si le Seigneur vous appelle à sa propre dé-r J) fense, vous ne croirez pas sans doute que sa i) niain est devenue moins puissante; il ne ticn» drait qu'à lui d'envoyer douze légions d'anges, » ou de dire seulement une parole, et ses ennemis » tomberaient en poussière ; mais Dieu a regardé » les fils des hommes, et veut leur ouvrir le cheM min de sa miséricorde ; sa bonté a fait lever pour » vous, le jour du salut. C'est vous rju'il a choisi

 » pour cire les inslrumens , de ses vengeances; » c’est à vous seuls qu’il veut devoir la ruine de » ses ennemis, le triomphe de sa justice. Oui, le » Dieu tout-puissant vous appelle à expier vos)) péchés en défendant sa gloire et son nom. Guer)) riers chrétiens, voilà des combats dignes de » vous, des combats ou la victoire vous attirera)) les bénédictions de la terre et du ciel, où la » mort même sera pour vous comme une autre }) victoire. Illustres chevaliers, généreux défen)) seurs de la croix, rappelez-vous l’exemple de » vos pères qui ont conquis Jérusalem, et dont le » nom est écrit au livre de vie; abandonnez » comme eux des biens périssables pour cueilhr)) des palmes éternelles, et conquérir un royaume)) qui ne finit point (i). » , ^ Tous les barons et les chevahers applaudirent à l’éloquence de l’abbé de Clairvaux, et furent persuadés qu’il avait exprimé la volonté de Dieu. Louis VII, vivement ému des paroles qu’il venait (i) Il n’existe plus le moindre fragment des discours de saint Bernard; mais Baronius {ad Ann. l^^G) a rapporté les deux lettres que le saint prélat adressa aux habitans du Rhin et à l’évêque de Brixen. C’est d’après ces deux lettres, seuls monumens de la prédication qui nous restent, que nous avons rédigé ce discours : ces lettres ont été insérées daiîs la Collection des Œuvres de saint Bernard. M. Wilken a réuni toutes les lettres de saint Bernard sur la t croisade, afin d’en faire connaître l’esprit. Nous avons craint, en l’imitant, d’interrompre l’intérêt général qui' s’attache à la marche des événèmeiis. Digilized by Coogle

» pour être les instrumens de ses vengeances; 1146
» c'est à vous seuls qu'il veut devoir la ruine de
» ses ennemis, le triomphe de sa justice. Oui, le
» Dieu tout-puissant vous appelle à expier vos
» péchés en défendant sa gloire et son nom. Guer-
» riers chrétiens, voilà des combats dignes de
» vous, des combats où la victoire vous attirera
» les bénédictions de la terre et du ciel, où la
» mort même sera pour vous comme une autre
» victoire. Illustres chevaliers, généreux défen-
» seurs de la croix, rappelez-vous l'exemple de
» vos pères qui ont conquis Jérusalem, et dont le
» nom est écrit au livre de vie; abandonnez
» comme eux des biens périssables pour cueillir
» des palmes éternelles, et conquérir un royaume
» qui ne finit point (1). »

Tous les barons et les chevaliers applaudirent à l'éloquence de l'abbé de Clairvaux, et furent persuadés qu'il avait exprimé la volonté de Dieu. Louis VII, vivement ému des paroles qu'il venait

(1) Il n'existe plus le moindre fragment des discours de saint Bernard; mais Baronius (*ad Ann.* 1146) a rapporté les deux lettres que le saint prélat adressa aux habitans du Rhin et à l'évêque de Brixen. C'est d'après ces deux lettres, seuls monumens de la prédication qui nous restent, que nous avons rédigé ce discours : ces lettres ont été insérées dans la *Collection des OEuvres de saint Bernard.* M. Wilken a réuni toutes les lettres de saint Bernard sur la croisade, afin d'en faire connaître l'esprit. Nous avons craint, en l'imitant, d'interrompre l'intérêt général qui s'attache à la marche des événemens.

i5.i HISTOIRE DES CROISADES. ii46 trentendre, se jeta, en présence do tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, il parla lui-même à rassemblée des fidèles pour les exhorter à suivre son exemple. Dans son discours, il leur montra l'impie Philistin versant l'opprobre sur la maison de David , et leur rappela la sainte détermination que Dieu lui-même lui avait inspirée. Il invoqua , au nom des chrétiens d'Orient, l'appui d« la nation généreuse dont il était le chef, de cette nation qui ne pouvait supporter la honte ni pour elle, ni pour ses alliés, et portait sans cesse la terreur parmi les ennemis de son culte et de sa gloire. A ce discours tout l'auditoire fut attendri et fondit en larmes (i). Lji piété touchante du monarque acheva de persuader tous ceux que l'éloquence de saint Bernard n'avait point entraînés. La colline sur laquelle était rassemblé un peuple innombrable, retentit long-temps de ces mots : Dieu le veut. Dieu te veut! la croix, la c/Yjrx / Eléonore de Guienne, qui accompagnait Louis, reçut comme sou époux (i) La cliroiiqiic de Morigny rapporté le discours que Louis Vn prononça dans cette îissemblécj on le trouvera dans la Biblioth. des Croisades (tom. i, p. 210). Ea chaire de saint Bernard est restée à Vézelai jusqu'à la révolution

 le signe des croisés des mains de l'abbé de Clair- i vaux. Alfonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse j Henri, fils de Thibaut, comte de Champagne; Tbierri, comte de Flandre; Guillaume de Nevers; Renaud, comte deTonnerre; Yves, comte de Soissons; Guillaume, comte de Pontbieu; Guillaume, comte de Varennes; Archambaud de Bourbon; Enguerrand de Coucy; Hugues de Lusignan; le comte de Dreux, frère du roi; son oncle le comte de Maurienne, une foule de barons et de chevaliers suivirent l'exemple de Louis et d'Eléonore. Plusieurs prélats, parmi lesquels l'bistoire remarque Simon, -évêque de Noyon; Godefroy, évêque de Langres; Alain, évêque d'Arras; Arnould, évêque do lûsieux, se jetèrent aux pieds de saint Bernard, en faisant le serment de combattre les infidèles (i). Les croix que l'abbé de Clairvaux avait apportées ne purent sulïire au grand nombre de ceux qui se présentaient. Il déchira ses vêtemens pour en faire de nouvelles, et plusieurs de ceux qui l'environnaient mirent à leur tour leurs habits en lambeaux, afin de satisfaire à l'impatience de tous les fidèles qu'il avait embrasés du fou do la guerre sainte (a). Pour conserver la mémoire de cette journée, Pons, abbé do Véze(i) Oclon de lieuil, jiag. a et 8; Anonyme des Gestes

 lay, fonda sur la colline où les chevaliers el les ’ ' barons s’étaient assemblés, une église qu’il dédia à la sainte croix, La tribune du haut de laquelle saint Bernard avait prêché la croisade, y resta long-temps exposée à la vénération des fidèles (i). Après l’assemblée de Vézelay, l’abbé de Clairvaux continua à prêcher la croisade dans les viUes et dans les campagnes voisines. Bientôt la France retentit du bruit des miracles par lesquels Dieu semblait autoriser et consacrer en quelque sorte sa mission (a). On le regardait partout comme l’en- , (i) Pontius, venerabilis abbas FizeUacencis,propterreverentiam Sanctæ-Crucis quam rexcum sOeüs accepit inier escouanurnet visiliacum, ecclesiam in honore SancUe-Crucis conslruxit. Gest. Ludovicis VII, (Analysé dans la Bihl. des Croisades.) (a) Philippe, archidiacre de Liège, ensuite moine de Clairvaux, a fait une relation détaillée des miracles de saint Bernard, depuis le premier dimanche de l’Avent, premier * jour de décembre 1 146, jusqu’au jeudi, second jour de janvier suivant; il fait parler dans sa relation,dix témoins oculaires, dont il cite les noms. Le père Maimbourg, dans son Histoire des Croisades f ne paraît point croire à l’authenticité des miracles de saint Bernard; l’auteur de la vie de Suger, 3 vol. in-iu, reprend vivement le père Maimbourg sur sou incrédulité. Nous n’entreprendrons point d’examiner cette question ; nous pensons qu’il sulhl de savoir que les contemporains de saint Bernard croyaient à scs miracles, et que cette croyance leur fit faire des chose» que la raison elle-même pourrait appeler miraculeuses. Sapui ideç , dit Odon de Deiÿl , scilicet miracula quœ tàm ibidem accederant , quibits vision est id domino placuisse , ne si pauca scripsero non crcdantiir plura Jïiisse, vel si multa, mate¥ Digilized by GoogI

i LIVRE VI. 157 voyé du ciel, comme un autre Moïse qui devait 1,46 conduire le peuple de Dieu. Tous les chrétiens étaient persuadés que l'heureux succès de la croisade dépendait de saint Bernard, et, dans une _ assemblée tenue à Chartres, où se trouvaient plusieurs barons, plusieurs princes illustres par leurs exploits, on résolut d'un consentement unanime de lui donner le commandement de la guerre sainte. Les croisés , disait-on , ne pouvaient manquer d'étre toujours victorieux sous les lois d'un chef à qui Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance. L'abbé de Clairvaux , qui se rappelait l'exemple de Pierre-l'Ermite , refusa le périlleux emploi dont on voulait le charger; il fut même si effrayé du suffrage des barons et des chevaHers, qu'il s'adressa au pape, et conjura le souverain-pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes (i). Le pape répondit à saint Bernard qu'il devait se contenter de prendre la trompette évangélique pour annoncer la guerre (2). L'abbé de Clairvaux ne riam videur obmisisse. a J'ai su qu'il se fit alors bien des » miracles; si je n'ën racontais que quelques-uns, on ne » croirait pas qu'il y en eût davantage ; si j'en racontais » plusieurs, je paraîtrais encore en avoir omis à ceux qui » pensent qu'il plût à Dieu d'en faire tant.» (Voy. Bihliot. des Croisades, tom. 1 , pag. 229.) (1) Annales de Baronius , ad. ann. 1146. On y trouve analysée la lettre de saint Bernard. (2) Saint Bernard rappelle à Pierre le Vénérable cet ordre du pape : Decretuni est, écrivait-il à l'abbé de Cluny, mihiegredi non ultra monasterio nisi ad conventum ordinis. Exspecto donec veniat immutatio mea.

voyé du ciel, comme un autre Moïse qui devait 1146
conduire le peuple de Dieu. Tous les chrétiens étaient persuadés que l'heureux succès de la croisade dépendait de saint Bernard, et, dans une assemblée tenue à Chartres, où se trouvaient plusieurs barons, plusieurs princes illustres par leurs exploits, on résolut d'un consentement unanime de lui donner le commandement de la guerre sainte. Les croisés, disait-on, ne pouvaient manquer d'être toujours victorieux sous les lois d'un chef à qui Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance. L'abbé de Clairvaux, qui se rappelait l'exemple de Pierre-l'Ermite, refusa le périlleux emploi dont on voulait le charger; il fut même si effrayé du suffrage des barons et des chevaliers, qu'il s'adressa au pape, et conjura le souverain-pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes (1).

Le pape répondit à saint Bernard qu'il devait se contenter de prendre la trompette évangélique pour annoncer la guerre (2). L'abbé de Clairvaux ne

---

riam videar obmisisse. « J'ai su qu'il se fit alors bien des » miracles; si je n'en racontais que quelques-uns, on ne » croirait pas qu'il y en eût davantage; si j'en racontais » plusieurs, je paraîtrais encore en avoir omis à ceux qui » pensent qu'il plût à Dieu d'en faire tant.» (Voy. *Bibliot. des Croisades*, tom. 1, pag. 229.)

(1) *Annales de Baronius, ad. ann.* 1146. On y trouve analysée la lettre de saint Bernard.

(2) Saint Bernard rappelle à Pierre le Vénérable cet ordre du pape : *Decretum est,* écrivait-il à l'abbé de Cluny, *mihi egredi non ultrà monasterio nisi ad conventum ordinis. Exspecto donec veniat immutatio mea.*

i58 HISTOIRE DES CROISADES. 146 s’occupa plus alors que de remplir sa mission; il s’eu acquitta avec tant de zèle, ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j’oserai dire si mallieureux , qu’elles dépeuplèrent les campagnes et les villes. Il écrivait au pape Eugène : Les villages et les châteaux sont déserts; on ne voit que des veuves et des orphelins dont les maris et les pères sont vivans (i). Tandis que saint Bcniard prêchait ainsi la croisade dans les provinces de France, un moine allemand nommé Rodolphe, qui était aussi chargé de la mission d’appeler les fidèles à prendre la croix , exhortait les peuples du Rhin à massacrer les Juifs, qu’il représentait dans ses discours véhémens comme les alliés des Sarrasins, et les plus dangereux ennemis de la religion chrétienne. L’abbé de Clairvaux, redoutant l’effet de ces prédications, accourut en Allemagne pour imposer silence à l’apôtre séditieux. Comme le moine allemand avait flatté les passions de la multitude, saint Bernard eut besoin, pour le combattre, de tout l’ascendant de sa vertu et de sa renommée (2); il osa faire entendre sa voix au milieu d’un peuple irrité; il lui fit sentir que les chrétiens ne devaient pas (1) Vacuantur iirbes et castella, et penè jam non inveniunt queni appréhendant septem midiercs vtnim tinunij adeo ut ubùjue vidiiœ viris rémanent. (Epistol. 246. Baronius , ad. ann 11 46.) (2) Consultez, sur les prédications de ce moine Rodolphe, presque tous les historiens contemporains, et particulièrement les Annales de Daronius, ad ann. 1 146. Digitized by Google

LIVRE Vi: i5g persécuter «les juifs, mais prier le ciel pour leur conversion ; qu'il était de la piété chrétienne de pardonner aux faibles, et de ne déclarer la guerre qu'aux superbes. Le prédicateur de la croisade lit trdre enfin l'orateur turbulent, et le renvoya dans son monastère, en lui rappelant que le devoir des moines n'était pas de prêcher, mais de pleurer; qu'ils devaient regarder les villes comme des prisons , et la solitude comme leur paradùt. . Cette action de saint Bernard Jionore son caractère , en même temps qu'elle nous montre le véritable esprit de l'Eglise. Les annales des juifs, au moyen âge, en ont conservé La mémoire, et riiistorien de la guerre sainte doit ici opposer leur témoignageau jugementpassiouné dequelques écrivains modernes (i). Lorsque le saint orateur arriva en Allemagne, l'empire germanique commençait à respirer des longs troubles qui avaient suivi l'élection de Lolbaire. Conrad III, revêtu de la pourpre, venait de convoquer à Spire une diète générale. L'abbé de Clairvaux s'y rendit avec l'intention (i) Consultez sur les massacres des juifs qui se renouvelèrent à toutes les croisades, l'Eclaircissement E, à la fin de ce voliune. Nous y avons fait connaître un manuscrit contemporain, ouvrage d'un juif, témoin oculaire, qui rend un hommage éclatant au beau caractère de saint Bernard. Nous renvoyons d'ailleurs, pour de plus amples renseignemens , à V Histoire ge'nérale des Juifs pendant le moyen âge, par M. Capefigue , ouvrage com'onné par l'Institut, et qui s'imprime actuellement à l'imprimerie royale. Digilized by Cioogli

 de prêcher la guerre contre les Musulmans et la paix entre les princes chrétiens. Saint Bernard, pressa plusieurs fois l'empereur Conrad de prendre la croix; il l'exhorta d'abord dans des conférences particulières , et renouvela ensuite ses exhortations dans des sermons prêchés en public. Conrad ne pouvait se décider à faire le serment d'aller combattre les infidèles en Asie, alléguant les troubles récens de l'empire germanique (i). Saint Bernard lui répondit que le Saint-Siège l'avait placé sur le trône impérial, que le pape et l'église maintiendraient leur ouvrage. « Pendant que vous défen» drez son héritage, lui disait-il. Dieu lui-même » se chargera de défendre le vôtre; il gouvernera » vos peuples, et votre règne sera l'objet de son » amour. » Plus l'empereur montrait d'irrésolution, plus saint Bernard redoublait d'ardeur et d'éloquence pour le persuader. Un jour que l'orateur de la croisade disait la messe devant les princes et les seigneurs convoqués à Spire, il interrompit tout-à-coup le service divin pour prêcher la guerre contre les infidèles. A la fin de son discours, il transporta la pensée de ses auditeurs '• au jour du jugement dernier, et leur fit entendre les trompettes qui devaient appeler toutes les nations de la terre devant le tribunal de Dieu, JésusChrist, armé de sa croix, entouré de ses anges. (i) Gaudefred. vita sancti Bernardi , p. 1 158. On peut suivre l'ilinéraire de saint Bernard, d'après le respectable témoignage de Godefi-oy. Digitized '

 s’adressant à l’empereur d’Allemagne , lui rappelait , tous les biens dont il l’avait comblé , et lui reprochait son ingratitude (i). Conrad fut si touché de cette apostrophe véhémente, qu’il interrompit le prédicateur et s’écria les larmes aux yeux : Je sais ce que je dois à Jésus-Christ , et je jure J aller où sa volonté tn appelle. Alors le peuple et les grands, qui crurent être témoins d’un miracle (2),se jetèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâces. Conrad reçut des mains de l’abbé’de Claiivraux le signe des croisés, avec un drapeau qui était déposé sur l’autel , et que le ciel lui-même avait béni. Un grand nombre de barons et de chevaliers prirent la croix à l’exemple de Conrad , et la diète qui s’était rassemblée pour délibérer sur les intérêts de l’empire, ne s’occupa plus que du salut des colonies chrétiennes en Asie (3). Une nouvelle diète fut convoquée en Bavière, où les lettres de saint Bernard et les discours d’Adam, évêque d’Yorck, déterminèrent un grand nombre d’évêques et de seigneurs allemands à prendre la croix. Ladislas, duc de Bohême j Odoacre, marquis de Styriej Bernard, comte de Carin(1) Gaudefred., de Miracul., pag. 1288. (2) Le moine Philippe assure qu’il n’y eut point de miracle dans cette assemblée. Quia, dit-il, non crebra soient in illis conventibus apparere miràcula; nec di^naturDeus, ubi tantum est concursus multiludinis ouriosœ revelare ghriam suam. (3) Ou. Frising., de Gest. Frédéric, tom. i, chap. 3g. 1

i6i histoire des croisades. ihicj Améd^e, duc de Turiuj le marquis de Mail* ferrât firent le serment d'aller en Orient combattre les Sarrasins. Parmi les prélats qui s'enrôlèrent sou.t les bannières de la erpix , l'iiistoire remarque l'évêque de Passaw, celui de Ratisbonne et le sage Otlon de Freisingen , frère de l'empereur, à qui la postérité xloit une relation des premiers évéucmens de cette croisade (i). Les intérêts les plus chers, les plus tendres affections ne pouvaient retenir les chevaliers et les princes dans leur patrie, f'rédéric, neveu de l'empereur, qui avait pris la croix, ne se laissa point loucher par les larmes de son vieux père, le duc dq Souabe, qui mourut de douleur, malgré les consolations de saint Bernard (a). Un cri de guerre .vêtait fait entendre depuis le Rliin jusqu'au Danube; l'Allemagne, long-temps ravagée par des troubles, trouva partout des guerriers pour la sainte ejçpédition. Des.^mmes de toutes les conditions obe'issaient à lafjvqix du prédicateur de la guerre sainte et suivaient l'exemple des rois et des princes.. «Chose admirable, dit Otton de Freisin» gen, on vit accourir des voleurs et des brigands)) qui faisaient pénitence et juraient de verser » leur sang pour Jésus-Christ. Tout homme rai» sonnable, ajoute le même historien, témoin (D Sur l'ouvrage et la vie d'Otlon de Freisengen, consul-, teï la Biblio(h. des Croisades, lom. i, pag. 5a8. l'a) Otion de Freisengen, chap. 37, liihlioth. desCroitom. -."A, Digitized by G.»

» des changemens opérés en eux, y voyait l'œu- 1146
» vre de Dieu et n'en était pas moins étonné (1). »

Les Allemands étaient si faciles à persuader, qu'ils venaient entendre l'abbé de Clairvaux qui leur parlait une langue étrangère (2), et retournaient convaincus de la vérité et de la sainteté de ses discours. La vue du prédicateur révéré semblait donner un sens merveilleux à chacune de ses paroles. Les miracles qu'on lui attribuait et qu'il faisait, dit Otton de Freisingen, *tantôt en secret, tantôt en public*, étaient comme un langage divin qui échauffait les plus indifférens et persuadait les plus incrédules (3). Les bergers et les laboureurs abandonnaient les champs pour le suivre dans les bourgs et les cités; lorsqu'il arrivait dans une ville, tous les travaux étaient suspendus. La guerre contre les infidèles et les prodiges par lesquels Dieu promettait sa protection aux soldats de la croix, devenaient le seul intérêt, la seule affaire du clergé, de la noblesse et du peuple. Saint

(1) *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 528.

(2) Voy. à ce sujet le moine Godefroy, qui témoigne son étonnement de ce que saint Bernard s'était fait entendre à des peuplades qui parlaient une autre langue. (*Vita S. Bernardi*, pag. 135.) Cependant M. Vilken a justement observé que la langue franque était alors entendue par les peuples des bords du Rhin et d'une partie de l'Allemagne. (*Geschichte der Kreuzzüge*, lib. III, cap. 10.)

(3) *Stabat vir sanctus in fenestrâ et per scalam ascendebantur infirmis si quidem ostibus domus nullus aperire audebat tantus erat impetus et tumultus.* (*Gaudefred., de Miracul. S. Bernard.*, pag. 1194.)

HISTOIRE DES CROISADES. i46 Bernard parcourut toutes les villes du Rliin, depuis Constance jusqu'à Maestriclitj dans chaque vijle, disent les vieilles légendes, U rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds j il guérissait les boiteux et les malades; on racontait trente-six miracles qu'il avait faits dans une sctile journée; à chaque prodige , proclamé par le son des cloches , la multitude s'écriait : Jésus-Christ, ayez pitié de nous; tous les saints, secourez-nous. Chaque maison dans laquelle l'abbé de Clairvaux daignait entrer, était réputée heureuse ; tout ce qu'il avait touché semblait conserver quelque chose de saint; ceux qui devaient aller en Asie se glorifiaient d'avoir une croix bénie de ses mains, ou formée d'une étoffe qu'il avait portée, et plus d'une fois ses vêIcmens furent déchirés par la foule de ses auditeurs, empressés de s'en partager les lambeaux pour en faire le signe révéré de leur pèlerinage (i). La multitude qui se pressait autour de lui était si grande , qu'il fut un jour sur le point d'être étouffé (a). (i) Le saint fut oblige de se faire faire plusieurs habillemens, parce que la multitude l'entourait et lui arrachait pièce à pièce ses vètemens pour en faire des croix, ce qui ■ne laissait pas , disait-il , d'être désagréable. (Gaudefred., de Miraculis sancti Bemardi.) (a) La foule était si grande, dit le moine Godefroy , qu'on ne pouvait voir les miracles, et 6n n'en apprenait le saint accomplissement que par le son des cloches - frfe Miraculis, saint Bernard , p. ii58). Un moine de Clairvaux, compagnon de Bernard, ne put pas entrer dans l'auberge où logeait le saint homme, et fut obligé d'attendre depuis neuf heures du matin jusqu'au soir dans la rue. / Digitizsd by Googlé

LIVRE VL i65 \ Il ne dut son salut qu'à l'empereur d'Allemagne, qui le prit entre ses' bras, le transporta dans une église, et le déposa devant une image miraculeuse de la Viarge (i). ■ ' Après avoir embrasé l'Allemagne par ses prédications , et réveillé le zèle des peuples d'Italie par des lettres pathétiques, saint Bernard revint en France annoncer le succès de sa mission. Son absence avait tout suspendu, et cette multitude de croisés que son éloquence avait entraînés , semblaient n'avoir ni chef, ni direction, ni lien, tant qu'il n'était point au milieu d'eux. Le roi de France et les grands du royaume, assemblés à Étampes (2) , n'avaient pris aucune résolution ; le retour de saint Bernard ranima le conseil des princes et des barons, et fit reprendre avec une nouvelle ardeur l'entreprise de la guerre sainte. Lorsqu'il fit devant les seigneurs et les prélats le récit de son voyage et des prodiges que Dieu avait opérés par ses mains; lorsqu'il parla de la résolution qu'il avait fait prendre à l'empereur d'Allemagne, résolution qu'ü appelait luimême le miracle des miracles, tous les cœurs s'ou(1) La chronique de G)merius Harmann rapporte que la Vierge dit à saint Bernard, en langue romane : Ben venia mi fra Bemharde; et que le saint lui répondit : Gran merce, mi domnra. {Biblioth. des Croisades ftom, ii, pag- 740 (2) Voy. sur cette assemblée d'Étampes, les détails qu'a donnés Odon de Deuil. (Analysé dans la Biblioth. des Croisades, u?m. i, pag. iSo.) .

Il ne dut son salut qu'à l'empereur d'Allemagne, 1146
qui le prit entre ses bras, le transporta dans une église, et le déposa devant une image miraculeuse de la Vierge (1).

Après avoir embrasé l'Allemagne par ses prédi- 1147
cations, et réveillé le zèle des peuples d'Italie par des lettres pathétiques, saint Bernard revint en France annoncer le succès de sa mission. Son absence avait tout suspendu, et cette multitude de croisés que son éloquence avait entraînés, semblaient n'avoir ni chef, ni direction, ni lien, tant qu'il n'était point au milieu d'eux. Le roi de France et les grands du royaume, assemblés à Étampes (2), n'avaient pris aucune résolution; le retour de saint Bernard ranima le conseil des princes et des barons, et fit reprendre avec une nouvelle ardeur l'entreprise de la guerre sainte. Lorsqu'il fit devant les seigneurs et les prélats le récit de son voyage et des prodiges que Dieu avait opérés par ses mains; lorsqu'il parla de la résolution qu'il avait fait prendre à l'empereur d'Allemagne, résolution qu'il appelait lui-même le miracle des miracles, tous les cœurs s'ou-

(1) La chronique de Cornerius Harmann rapporte que la Vierge dit à saint Bernard, en langue romane : *Ben venia mi fra Bernharde;* et que le saint lui répondit : *Gran merce, mi domnra.* (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, pag. 74.)

(2) Voy. sur cette assemblée d'Étampes, les détails qu'a donnés Odon de Deuil. (Analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 230.)

irt(; HISTOIRE DES CROISADES. ^ vrirent à renlliousiasiue et fui’ent remplis d’cspërance et de joie (i). On vit paraître en même temps à l’assemblée d’Étampes, plusieurs ambassadeurs qui S'cnaient , annoncer que leur prince avait formé le projet de s’enrôler sous les drapeaux de la croix ; on lut des lettres venues des pays les plus éloignés, par les-; quelles un grand nombre de seigneurs et de barons étrangers promettaient de se réunir aux Français contre les Sarrasins. Dès-lors on ne douta plus de l’heureuse issue de la croisade ; et le zèle que montraient tous les peuples de l’Europe fut regardé comme l’expression manifeste des volontés du ciel (2). 1 Parmi les ambassadeurs qui assistèrent à l’assemblée d’Élampes, on remarquait ceux de Roger, roi de Fouille et de Sicile, qui offrait aux croisés des vaisseaux, des vivres, et promettait d’envoyer son fds dans la Terre-Sainte, si on prenait Irrésolution d’y aller par mer. Le sage conseil que les Si- ^ ciliens donnaient aux croisés et qu’ils accompa(1) I.e pape Eugène blâma l’empereur d’Allemagne de s’êlre enrôlé sous l’étendard de la croisade, sans avoir sollicité l’avis et l’assentiment du St.-Siége. {^Vibald., ep. i5i.) Conrad envoya des ambassadeurs pour cali&er le courroux du pape j et s’excuser auprès de lui. (2) Au rapport d’Odon de Deuil, I.ouis VII avait envoyé des ambassadeurs à tous les princes chrétiens de l’Europe, pour leur annoncer le dessein qu’il avait d’aller en pèlerinage,- et les inviter à le suivre dans son expédition ou à le seconder. {Biblioch. des Croisades , tom. 1, püg. aaÿ.) Digilizecf by Google

ijVnEA’i;^ '167 gnaient- d’offres' généreuses h’élaîl pas' tout-^à-v^fait désintéressé. Quelque’ temps avant la prise d’Édesse, les Sarrasins d’Afrique ayant fait une invasion sur les côtes de Sicile, étaient entrés dans Sj’racuse et l’avaient livrée au pillage. Le roi de Sicile espérait que le passage des croisés dans ses étals, lui offrirait les moyens de repl)asser les'àt, taques des Musulmans, ou de porter la guerre sur leur territoire. Au reste, les députés dis'simulant leurs craintes ou leurs espérances, et ne parlant que de leur zèle pour la croisade, s’efforcèrent de prouver à l’assemblée que le passage de la mer offrait moins de difficultés et de périls à l’armée chrétienne , qu’un voyage à travers des pays inconnus, où les pèlerins auraient sans cesse à lutter contre le climat et la disette , contre les asrres' O sions de plusieurs nations barbares, et surtout contre la perfidie des Grecs (ï). On délibéra sur les propositions du roi de Sicile et sur la route qu’on devait suivre pour se rendre dans la Palestine -, la plupart des barons pleins de confiance dans leurs armes et dans la protection de Dieu, ne pouvaient regarder les Grecs comme des •nnemis redoutables. La roule de mer sèmblait offrir moins de nierveilles à leur curiosité et moins (i) C’est principalement sur ce dernier motif que s’arrêtèrent les ambassadeurs du prince de Fouille j ils rappelèrent au roi de France toutes les perfidies des Grecs durant la première croisade. (Voy. Odon de Deuil j analysé dans la Diblioth. des Croisades, tora. 1, pag. a3o.)

gnaient d'offres généreuses n'était pas tout-à-fait 1147
désintéressé. Quelque temps avant la prise d'Édesse, les Sarrasins d'Afrique ayant fait une invasion sur les côtes de Sicile, étaient entrés dans Syracuse et l'avaient livrée au pillage. Le roi de Sicile espérait que le passage des croisés dans ses états, lui offrirait les moyens de repousser les attaques des Musulmans, ou de porter la guerre sur leur territoire. Au reste, les députés dissimulant leurs craintes ou leurs espérances, et ne parlant que de leur zèle pour la croisade, s'efforcèrent de prouver à l'assemblée que le passage de la mer offrait moins de difficultés et de périls à l'armée chrétienne, qu'un voyage à travers des pays inconnus, où les pélerins auraient sans cesse à lutter contre le climat et la disette, contre les agressions de plusieurs nations barbares, et surtout contre la perfidie des Grecs (1).

On délibéra sur les propositions du roi de Sicile et sur la route qu'on devait suivre pour se rendre dans la Palestine; la plupart des barons pleins de confiance dans leurs armes et dans la protection de Dieu, ne pouvaient regarder les Grecs comme des ennemis redoutables. La route de mer semblait offrir moins de merveilles à leur curiosité et moins

(1) C'est principalement sur ce dernier motif que s'arrêtèrent les ambassadeurs du prince de Pouille; ils rappelèrent au roi de France toutes les perfidies des Grecs durant la première croisade. (Voy. Odon de Deuil, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 230.)

if)8 HISTOIRE DES CROISADES. 4^ d'occasions de montrer leur bravoure. D'ailleurs, les vaisseaux que devait fournir Roger ne pouvaient suffire à transporter tous ceui^ que le ièle religieux entraînait dans la guerre sainte. On donna la préférence à la route par terre. L'historien Odon de Deuil parle en gémissant de cette résolution qui devint si funeste aux croisés, et* sur laquelle on avait négligé de consulter le Saint-Esprit. Les envoyés de Sicile ne cachèrent point leur douleur et retournèrent dans leur pays en annonçant tous les maux qui devaient arriver (r). L'assemblée d'Etampes parut mieux inspirée lorsqu'il fallut choisir ceux rpii devaient être cliargés de l'administration du royaume pendant le pèlerinage de Louis VIL Après que les barons et les prélats eurent. délibéré sur ce choix important, saint Bernard , qui était leur interprète, adressa la parole au roi, et lui montrant l'abbé Suger et/le comte de Nevers : Sire, lui dit-il, voilà deux glaives , et cela nous suffit (2). Ce choix de l'assemblée devait obtenir l'approbation du roi et les suffrages du peuple. L'abbé de saint Denis avait donné une longue paix à la France et fait la gloire de deux règnes ; il s'était opposé à la croisade j ce qui atteste à-la-fois son mérite et son ascendant, (i) Odon de Deuil. (Traduit dans la Biblioth.. des Croisades, tom. I , pag. 228.) . (2) Comparez Odon de Deuil, BihKoth. des Croisades tom. I, pag. 228, avec les Annales de Baronius, ad. ann. 1146. ■ , Digilt Google

LIVRE VI.' 169 il avait conservé sa popularité sans partager les opi- 1 147 nions dominantes. Suger conseillait au roi de ne / point abandonner ses sujets, et lui repj^entait que • ses fautes seraient beaucoup mieux répjjjpes par une sage administration de son royaume que par des conquêtes en Orient. Celui qui osait donner ce con** seil se montrait plus digne que tout autre de repré- • senter son souvex'ain; mais Suger refusa d^abord un emploi dont il sentait le fardeau et le danger. L'as- semblée ne voulut point faire un autre choix; le roi lui-même eut recours aux propres pqpr déterminer son ministre à le remplacer dans le gouvernement du royaume. Le pape , qui arriva peu de temps après en France (i), ordonna à Suger de se rendre aux vœux du monarque, des grands et de la nation. Le souverain pontife, pour faciliter à l'abbé de Saint-Denis la tâche honorable qui lui était imposée, lança d'avance les foudres de l'église contre tous ceux qui attenteraient à l'autorité rdyale pendant l'absence du roi. ' , ^ Le comte de Nevers, désigné par l'assemblée des barons et des évêques, refusa comme l'abbé de Saint-Denis la charge dangereuse qu'on lui proposait. Comme il était vivement pressé d'accepter le gouvernement du royaume, il déclara qu'il avait ...t'.a.;, i. ^ f (i) L arrivée du pape' en France a induit quelques historiens en erreur ; ils ont confondu les époques , et supposé qu'à l'exemple d'Urbain II, le souverain pontife vint prêcher la croisade dans un concile tenu à Reims; le pape alla résider à Saint-Denis. '

il avait conservé sa popularité sans partager les opi- 1147
nions dominantes. Suger conseillait au roi de ne point abandonner ses sujets, et lui représentait que ses fautes seraient beaucoup mieux réparées par une sage administration de son royaume que par des conquêtes en Orient. Celui qui osait donner ce conseil se montrait plus digne que tout autre de représenter son souverain; mais Suger refusa d'abord un emploi dont il sentait le fardeau et le danger. L'assemblée ne voulut point faire un autre choix; le roi lui-même eut recours aux prières pour déterminer son ministre à le remplacer dans le gouvernement du royaume. Le pape, qui arriva peu de temps après en France (1), ordonna à Suger de se rendre aux vœux du monarque, des grands et de la nation. Le souverain pontife, pour faciliter à l'abbé de Saint-Denis la tâche honorable qui lui était imposée, lança d'avance les foudres de l'église contre tous ceux qui attenteraient à l'autorité royale pendant l'absence du roi.

Le comte de Nevers, désigné par l'assemblée des barons et des évêques, refusa comme l'abbé de Saint-Denis la charge dangereuse qu'on lui proposait. Comme il était vivement pressé d'accepter le gouvernement du royaume, il déclara qu'il avait

(1) L'arrivée du pape en France a induit quelques historiens en erreur; ils ont confondu les époques, et supposé qu'à l'exemple d'Urbain II, le souverain pontife vint prêcher la croisade dans un concile tenu à Reims; le pape alla résider à Saint-Denis.

 fait le vœu d’entrer dans l’ordre de St.-Bruno (i). Tel était l’esprit du siècle, que cette intention pieuse fut^ijectée comme la volonté de Dieu; et tandis qu’Srse félicitait de voir un moine sortir de son cloître pour gouverner la France, on vit sans étonnement un prince s’éloigner pour jamais du monde et s’ensevelir dans un monastère. Dès-lors on ne s’occupa plus que des préparatifs du départ, et tout fut en mouvement dans les provinces de France et d’Allemagne. Les mêmes motifs'qui avaient arméjles compagnons de Godcfroi dans la première expédition, enflammaient le courage des nouveaux croisés. La guerre d’Orient offrait à leur ambition et à leur piété les mêmes espérances et les memes avantages. La plupart des peuples chrétiens étaient animés par le souvenir toujours présent de la conquête de Jérusalem. Les rapports que celte conquête avait établis entre la Syrie et l’Europe, ajoutaient encore au zèle et à l’ardeur des soldats de la croix; il n’était point de famille dans l’Occident qui n’eût fourni un défenseur aux saints lietlx,un habitant aux villes de la Palestine. Les colonies chrétiennes en Asie • • étaient pour les Francs comme une nouvelle patrie; les guerriers qui avaient pris la croix ne semblaient s’armer que pour défendre une autre France, chère à tous les chrétiens, et qu’on pouvait appeler la France d' Orient (2). (i) F'ita Suggerii. (a) Les entreprises des croisades avaient^ alors un but Digilized by GoogI

. ' LIVRE VI. 17 1 L’exemple de deàx monarques dut aussi faire it accourir un grand qombre de guerriers souS les drapeaux de la croisade. Plusieurs de ces seigneurs ^ tiirbulens, qu’on appelait alors du nom honteux de prædones , devaient avoir, comme Louis VII, de coupables violences à expier. L’esprit de che.valcrie, qui faisait chaque jour des progrès, ne fut pas un mobile moins puissant pour une no^ blesse toute guerrière. Un grand nombre de ' femmes , entraînées par l’exemple de la reine Eléonore de Guienne, prirent la croix, et s’armèrent de la lance et de l’épée. Une foule de chevaliers se précipitèrent sur leurs pas ; une espèce de honte s’attachait à tous ceux qui n’allaient pas combattre les infidèles. Les historiens rapportent qu’on envoyait une quenouille" et des fuseaux à ceux qui hésitaient à prendre les armes (i). Cependant l’enthousiasme des croisés n’avait pas tout-à-fait le même caractère, ‘que dans la première croisade. Le monde n’était plus, à leurs yeux, rempli de ces prodiges qui proclamaient les volontés du ciel; les grands phénomènes de la nature ne frappaient plus aus.si vivement l’imagination 'des utile; s’il est dans les intérêts de l’Europe moderne de secourir les colonies d’Amérique, il était alqts dans la politique des princes chrétiens de sècourir des colonies fondées par les armes des guerriers de l’Occident. (i) Cet usage dura bien long-temps , car il se reproduisit à la troisième croisade. (Voyez Biblioth. des Croisades, tom. I , pag. 660.)

L'exemple de deux monarques dut aussi faire 1147
accourir un grand nombre de guerriers sous les drapeaux de la croisade. Plusieurs de ces seigneurs turbulens, qu'on appelait alors du nom honteux de *prædones*, devaient avoir, comme Louis VII, de coupables violences à expier. L'esprit de chevalerie, qui faisait chaque jour des progrès, ne fut pas un mobile moins puissant pour une noblesse toute guerrière. Un grand nombre de femmes, entraînées par l'exemple de la reine Éléonore de Guienne, prirent la croix, et s'armèrent de la lance et de l'épée. Une foule de chevaliers se précipitèrent sur leurs pas; une espèce de honte s'attachait à tous ceux qui n'allaient pas combattre les infidèles. Les historiens rapportent qu'on envoyait une quenouille et des fuseaux à ceux qui hésitaient à prendre les armes (1).

Cependant l'enthousiasme des croisés n'avait pas tout-à-fait le même caractère que dans la première croisade. Le monde n'était plus, à leurs yeux, rempli de ces prodiges qui proclamaient les volontés du ciel; les grands phénomènes de la nature ne frappaient plus aussi vivement l'imagination des

---

utile; s'il est dans les intérêts de l'Europe moderne de secourir les colonies d'Amérique, il était alors dans la politique des princes chrétiens de secourir des colonies fondées par les armes des guerriers de l'Occident.

(1) Cet usage dura bien long-temps, car il se reproduisit à la troisième croisade. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 660.)

 Dieu semblait avoir confié sa toutepuissance à un seul homme, qui entraînait les peuples par son éloquence et scs miracles. Partout où saint Bernard n'avait pu faire entendre sa voix , ses lettres éloquentes étaient lues dans les chaires des églises et réchauffaient l'ardeur des fidèles. La plupart des orateurs sacrés répétaient ses paroles et s'associaient à ses travaux apostoliques. Arnoul, prédicateur flamand , parcourut plusieurs provinces de l'AUemagne et de la France orientale , exhortant les peuples à s'enrôler dans la milice de la croix. L'austérité de sa vie et la singularité de ses vêtemens attiraient sur lui les regards et la vénération de la multitude ; mais il n'avait point, ainsi que l'abbé de Clairvaux, le privilège d'émouvoir tous les cœurs par sa seule présence; et comme il ignorait la lànguc romane et la langue ludesque, il était suivi, dans ses courses, d'un interprète appelé Lambert, qui répétait dans la langue du pays les exhortations pieuses que soa compagnon , les yeux tournés vers le ciel, et tenant à la main la croix de Jésus-Christ, prononçait eu latin ou en flamand. Dans les provinces qui ne furent point visitées par les missionnaires de la croisade, et chez tous les peuples où ne parvinrent point les lettres de saint (i) C'est peut-être le caractère qui distingue cette croisade de la première et de la troisième , où des prodiges sans nombre vinrent annoncer les volontés du ciel. Digilized by Googk

LIVRE VI. ' 17s Bernard , cliaque pasteur , en lisant les brefs du , ■ souverain pontife, exhortait son troupeau à s'armer pour. la délivrance de la Terre -Sainte. Ceux que ses paroles avaient touchés venaient au pied des autels, et faisant le signe de la croix sur le front, sur la bouche, sur le cœur et sur la poitrine, ils promettaient, à genoux, d^aller combattre en Orient pour la cause de Jésus-Christ. Le pasteur leur distribuait les marques du pèlerinage , et répétait le signe de la croix sur la bouche, sur le front et sur le cœur de chaque croisé, en disant ; Que tous vos péchés vous soient remis, si vous faites ce que vous promettez (f). ' Tandis que la France et l'Allemagne se levaient (i) Ménage, dans son Histoire de Sablé, a donné une notice qui contient le catalogue des gentilshommes du Maine qui , en 1 158, se croisèrent avec Geoffroi de Mayenne; on y lit que tous ces seigneurs s'assemblèrent dans l'église de Notre-Dame de Mayenne, et qu'ils reçurent la croix des mains de Guillaume, évéque du Mans; qu'ils firent euxmêmes le signe de la croix au front, sur la bouche,, sur la poitfine et sur le cœur, et que chacun se revêtit du scapulaire de la, croix, scapuld crucis, de couleur blanche et ,rouge. On peut voir dans cette notice les autres cérémonies, qui étaient sans doute les mêmes dans tous les cas les nobles recevaient la croix des mains des évêques. L'évêque Guillaume fit ensuite le signe de la croix sur le front de chacun des croisés, en disant : Remittantur tibi omnia peccata tua, si facis quod promittis. Suivent les noms des croisés au nombre de cent deux. L'auteur remarque qu^l en revint trente-cinq. {Y oyez Y Histoire littéraire des Bénédictins , vol. XIII, page 366.) ' ^

Bernard, chaque pasteur, en lisant les brefs du souverain pontife, exhortait son troupeau à s'armer pour la délivrance de la Terre-Sainte. Ceux que ses paroles avaient touchés venaient au pied des autels, et faisant le signe de la croix sur le front, sur la bouche, sur le cœur et sur la poitrine, ils promettaient, à genoux, d'aller combattre en Orient pour la cause de Jésus-Christ. Le pasteur leur distribuait les marques du pélerinage, et répétait le signe de la croix sur la bouche, sur le front et sur le cœur de chaque croisé, en disant : *Que tous vos péchés vous soient remis, si vous faites ce que vous promettez* (1). 1147

Tandis que la France et l'Allemagne se levaient

(1) Ménage, dans son *Histoire de Sablé*, a donné une notice qui contient le catalogue des gentilshommes du Maine qui, en 1158, se croisèrent avec Geoffroi de Mayenne; on y lit que tous ces seigneurs s'assemblèrent dans l'église de Notre-Dame de Mayenne, et qu'ils reçurent la croix des mains de Guillaume, évêque du Mans; qu'ils firent eux-mêmes le signe de la croix au front, sur la bouche, sur la poitrine et sur le cœur, et que chacun se revêtit du scapulaire de la croix, *scapulâ crucis*, de couleur blanche et rouge. On peut voir dans cette notice les autres cérémonies, qui étaient sans doute les mêmes dans tous les cas où les nobles recevaient la croix des mains des évêques. L'évêque Guillaume fit ensuite le signe de la croix sur le front de chacun des croisés, en disant : *Remittantur tibi omnia peccata tua, si facis quod promittis.* Suivent les noms des croisés au nombre de cent deux. L'auteur remarque qu'il en revint trente-cinq. (Voyez l'*Histoire littéraire des Bénédictins*, vol. XIII, page 366.)

1,4 HISTOIRE DES CROISADES, n en armes à la voix des orateurs de la croisade , la ^ parole de Dieu ne restait point stérile dans plusieurs contrées de ritalic. Les liabitans des Alpes et des rivages du Rlione, les peuples de la Lombardie et du Piémont sc préiiaraicnt à la guerre sainte , et devaient accompagner le marquis de Montferrat. cl le comte de Maurienne, oncle maternel de Louis VIL Les Flamands étaient aussi accourus en foule sous les bannières de la croix , et suivaient leur comte Tbierri, qui déjà, dans uu premier pèlerinage à Jérusalem, avait signalé sa bravoure contre les infidèles. La croisade fut préebée avec le même succès dans le royaume d'Angleterre. Les croisés anglais s'embarquèrent dans les ports de la Mancbe, et se rendirent sur les côtes d'Espagne. Roger de lloveden remanjue que ces croisés partirent avec un esprit d'bumilitéj et c'est pour cela , ajoute-t-il, qu'ils firent de plus grandes cboscs que ceux qui accompagnaient les rois et les princes (i). Comme, à l'approcbe delà première croisade, les guerres entre particuliers, les troubles civils, lés brigandages cessèrent tout-à-coup, les préparatifs des croisés furent accompagnés de moins de désori".'* ' î* / ' r*. >"»^IT (i) Roger dé Hoveden a soin de nous apprendre^ qu'une grande partie des pèlerins qui avaient fait l'expédition, dç Portugal, étaient partis d'Angleterre. .Voyez , sur cette expédition , la lettre d'Ajiiould analysée. {Biblipthèq. des Croisades , „t. i.) M. Wilkem a consacré un chapitre toujt entier à cette croisade, lib. iii. ' • Digl by Gii-iyle

 dres que dans la précédente expédition. Les pèlei fins ne montrèrent ni la même imprudence dans le choix de leurs chefs, ni la même impatience de se mettre en route. La France et l'Allemagne n'eu-^ rent point à souffrir des excès d'une multitude indisciplinée. La première croisade, où plusieurs armées furent commandées par des aventuriers et des moines, montra la licence et les passions tumultueuses du peuple livré à luimême.. Dans la seconde guerre sainte, dirigée par deux puisons monarques, on put. voir d'abord plus d'harmonie', plus d'ensemble et de régularité. Les petits vassaux se réunirent autour de leurs seigneurs, et ceux-ci attendirent le signal du. roi de France et de l'empereur d'Allemagne. Un ordre si régulier dans les préparatifs de la sainte entreprise ne laissait prévoir aucun de cés désastres que l'avenir destinait aux armées chrétiennes, et devait inspirer la plus grande sécurité aux peuples do l'Occident (1).. Ratisbdnne était le rendez-vous des croisés, allemands; la ville de Metz celui des croisés français (a). Les chemins qui mènent à ces deux villes (i)Cependant, dit Guillaume de îSeubrige, l'exemple' du roi qui avait emmené la reine Eléonore, autorisait les barons à ÿ conduire leur femme : on vît les plus grands désordres. Regis exehiplum seculi miilti alii nobiles uxores suas secum âuxerünt : quibits cum cubiculariœ deesse non passent , in castris illis chrislianis quœ casta esse oporlebnt Jeminariim multiludo versabatur , quod utique factum est exercitui noslro in ' scandalum. (Lib. i , c. 3i.) ■ ~

(a) Les croisés du Piém'ont et de la Lombardie passèrent par l'Illvrir.

dres que dans la précédente expédition. Les pélerins ne montrèrent ni la même imprudence dans le choix de leurs chefs, ni la même impatience de se mettre en route. La France et l'Allemagne n'eurent point à souffrir des excès d'une multitude indisciplinée. La première croisade, où plusieurs armées furent commandées par des aventuriers et des moines, montra la licence et les passions tumultueuses du peuple livré à lui-même. Dans la seconde guerre sainte, dirigée par deux puissans monarques, on put voir d'abord plus d'harmonie, plus d'ensemble et de régularité. Les petits vassaux se réunirent autour de leurs seigneurs, et ceux-ci attendirent le signal du roi de France et de l'empereur d'Allemagne. Un ordre si régulier dans les préparatifs de la sainte entreprise ne laissait prévoir aucun de ces désastres que l'avenir destinait aux armées chrétiennes, et devait inspirer la plus grande sécurité aux peuples de l'Occident (1). 1147

Ratisbonne était le rendez-vous des croisés allemands; la ville de Metz celui des croisés français (2). Les chemins qui mènent à ces deux villes

(1) Cependant, dit Guillaume de Neubrige, l'exemple du roi qui avait emmené la reine Éléonore, autorisait les barons à y conduire leur femme : on vit les plus grands désordres. *Regis exemplum secuti multi alii nobiles uxores suas secum duxerunt : quibus cum cubiculariæ deesse non possent, in castris illis christianis quæ casta esse oportebat feminarum multitudo versabatur, quod utique factum est exercitui nostro in scandalum.* (Lib. 1, c. 31.)

(2) Les croisés du Piémont et de la Lombardie passèrent par l'Illyrie.

i.j6 HISTOIRE DES CROISADES, furent pendant plusieurs mois couverts de pèlerins. Un grand nombre de croisés se rendirent, aussi dans les ports de la Flandre et de^ l'Italie, où se trouvaient rassemblées des flottes prêtes à partir pour l'Orient, Le souverain pontife avait recommandé aux barons et aux chevaliers de n'emmener avec eux ni cliiens ni oiseaux de chasse. Ceux-ci , renonçant au luxe de leurs châteaux, consentirent à se revêtir des habits de la pénitence; heureux si tous les guerriers avaient suivi cet exemple, et si, dans le cours du saint pèlerinage J et sous les drapeaux de la croix, la volupté et la débauche ne s'étaient pas montrées confondues avec le repentir et la piété (i), La plus grande difficulté était de trouver de l'argent pour fournir aux dépenses de la guerre sainte. Ceux que leurs infirmités ou des circonstances particulières retenaient en Europe, voulurent contribuer par leurs offrandes à l'entreprise Je la croisade. D'apiùs la dévotion du temps , un grand nombre de fidèles qui nmuraient sans avoir vu Jé(i) Saint Bernard s'éleva beaucoup contre le luxe de» croisés : Quoniam, dit-il , illi qui Deo militant nequaquam in veslihus preciosis, nec cullu Jbrmœ, nec Jaribus vel accipitribus ,vel aliis quce portendent lasciviam, debent incedere j prudentiam vcstram in Domino commonemus ut qui tant sanctum opus incipere decreverint ad hoc non intendant , sed in armis , equis et catenis quibus infidèles expugnantf totis viribus studium et diligentiam adhibeant, (Epist. p. 469-470.) . Digitized by Google

1147 furent pendant plusieurs mois couverts de pélerins. Un grand nombre de croisés se rendirent aussi dans les ports de la Flandre et de l'Italie, où se trouvaient rassemblées des flottes prêtes à partir pour l'Orient.

Le souverain pontife avait recommandé aux barons et aux chevaliers de n'emmener avec eux ni chiens ni oiseaux de chasse. Ceux-ci, renonçant au luxe de leurs châteaux, consentirent à se revêtir des habits de la pénitence; heureux si tous les guerriers avaient suivi cet exemple, et si, dans le cours du saint pélerinage, et sous les drapeaux de la croix, la volupté et la débauche ne s'étaient pas montrées confondues avec le repentir et la piété (1).

La plus grande difficulté était de trouver de l'argent pour fournir aux dépenses de la guerre sainte. Ceux que leurs infirmités ou des circonstances particulières retenaient en Europe, voulurent contribuer par leurs offrandes à l'entreprise de la croisade. D'après la dévotion du temps, un grand nombre de fidèles qui mouraient sans avoir vu Jé-

(1) Saint Bernard s'éleva beaucoup contre le luxe des croisés : *Quoniam*, dit-il, *illi qui Deo militant nequaquam in vestibus preciosis, nec cultu formæ, nec faribus vel accipitribus, vel aliis quæ portendent lasciviam, debent incedere; prudentiam vestram in Domino commonemus ut qui tam sanctum opus incipere decreverint ad hoc non intendant, sed in armis, equis et catenis quibus infideles expugnant, totis viribus studium et diligentiam adhibeant.* (Epist. p. 469-470.)

Digitized by Google

rusalem, léguaient, par leur testament, une somme pour les pèlerinages (l'Orient. Tous ces dons de la piété étaient sans doute considérables, mais ils ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande àrmée. Pour se procurer l'argent nécessaire, Louis VII fit des emprunts, leva des impôts qui furent approuvés et réglés par le souverain pontife. Saint Bernard et Picrre-le- Vénérable (i) s'étaient élevés avec courage contre la persécution des juifs j mais Fabbé de Cluny pensait qu'il fallait les punir dans ce qu'ils avaient de plus cher, les dépouiller de leurs trésors amassés par V usure et même par le sacrilège (a); Il conseillait au roi de France de prendre sur les juifs l'argent nécessaire pour faire la guerre aux Sarrasins. Il est probable que le conseil de Pierre-le-Vénérable ne fut point dédaigné, et que les juifs contribuèrent aux frais du voyage de Jérusalem. La France avait soulfert une cruelle disette durant sept années j pendant cette cala-, mité,' ou avait vu des nobles, qu'on appelait riches hommes, vendre tout ce qu'ils possédaient, et partir pour les pays étrangers en demandant l'aumône. Ceux qui étaient restés ne pouvaient ni engager ni vendre leurs biens, et lorsqu'ils trouvaient des acbotcurs , l'argent qu'ils retiraient des plus vastes deynaines leur suffisait à peine pour acheter un cheval (Je bataille cl des armes. Le (i)Pierre-le- Vénérable appartenait à l'illustre famille de Montboissier. (a) Voyez l'éclaircisscnient à la fin de ce volume.

rusalem, léguaient, par leur testament, une somme 1147
pour les pélerinages d'Orient. Tous ces dons de la piété étaient sans doute considérables, mais ils ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Pour se procurer l'argent nécessaire, Louis VII fit des emprunts, leva des impôts qui furent approuvés et réglés par le souverain pontife. Saint Bernard et Pierre-le-Vénérable (1) s'étaient élevés avec courage contre la persécution des juifs; mais l'abbé de Cluny pensait qu'il fallait les punir dans ce qu'ils avaient de plus cher, *les dépouiller de leurs trésors amassés par l'usure et même par le sacrilége* (2). Il conseillait au roi de France de prendre sur les juifs l'argent nécessaire pour faire la guerre aux Sarrasins. Il est probable que le conseil de Pierre-le-Vénérable ne fut point dédaigné, et que les juifs contribuèrent aux frais du voyage de Jérusalem. La France avait souffert une cruelle disette durant sept années; pendant cette calamité, on avait vu des nobles, qu'on appelait *riches hommes*, vendre tout ce qu'ils possédaient, et partir pour les pays étrangers en demandant l'aumône. Ceux qui étaient restés ne pouvaient ni engager ni vendre leurs biens, et lorsqu'ils trouvaient des acheteurs, l'argent qu'ils retiraient des plus vastes domaines leur suffisait à peine pour acheter un cheval de bataille et des armes. Le

(1) Pierre-le-Vénérable appartenait à l'illustre famille de Montboissier.

(2) Voyez l'éclaircissement à la fin de ce volume.

 clergé, ([ui s’était enrichi clans la première guerre sainte, fut obligé de donner des sommes considérables pour la nouvelle expédition. Un monument historique, qui nous reste, nous apprend que les moines de Saint-Benoît-sur-Loire (i) livrèrent à leur abbé un encensoir de huit marcs d’argent, trois onces d’or avec deux candélabres d’un grand prix, pour l’aider à s’acquitter du tribut quilui était imposé. Les prélats qui avaient pris la croix, après avoir payé la contribution du roi, se trouvèi’cnt forcés de dépouiller leurs propres égUses pour les frais de leur pèlerinage. Les chroniques du temps citent un abbé de Sainte-Colombe, près de Sens, <|ui engagea à des juifs de Troyes uhe’ couronne d’or garnie de pierreries, oflrande pieuse du roi Rodolphe , et une croix d’or travaillée de la main • de saint Eloy (2). Les dépenses de la croisade ne ruinaient pas seulement la noblesse et le clergé, mais encore les

(1) Fragniens historiques de l’abbaye de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire. (Biblioth. des Croisades , tom. i, pag. 248.) Aussi le clergé ne vit-il pas avec plaisir la conduite de Louis VII; nous en trouvons un exemple remarquable dans Alberic de Trois-Fontaines, qui rapporte que le clergé s’étant rendu processionncllcmeat avec le pape Eugène à l’église Sainte-Geneviève pour exciter le zèle de la multitude, fut reçu à coup de verges et battu jusqu’au sang. Eodem tempore in majore litaniâ cum papa Eugenius apud Sanctam-Genoyejam solemnifestu prpeessionum receptus , clericos ccclesiœ et papas rninistros fustigaverunl et intrà ecclcsiam eorum sanguifiem effundentnl . (2) Histoire littéraire de Fiance , 12». siècle.

Digitized by Google J

LIVRE VI. 179 laboureurs et les artisans. La pauvreté même no 1147 fut point exempte des taxes imposées soit par le roi, soit par les grands vassaux, ce qui excita beaucoup de plaintes et commença à refroidir l'enthousiasme des fidèles. «Il n'y eut, dit un vieux histo» ^ rien , état , condition , âge ni sexe qui ne fut forcé » de contribuer à la subvention du roi et des » princes allant avec 'lui, d'où s'ensuivit le mé» contentement de chacun et une infinité de malé» , dictions tant sur le roi que sur ses troupes (i). » Ce qu'il y eut de plus fâcheux encore, c'est que le produit de tous ces tributs, arrachés à la misère publique, ne suffit point à Louis VII pour l'entretien de son armée, car dans toutes ses lettres adressées après son départ à Suger, il ne cesse de conjurer son fidèle ministre de lui envoyer l'argent dont il avait besoin soit pour nourrir ses soldats, soit pour payer des dettes contractées envers les cheyÉj^s de Saint-Jean et du Temple. Au milieu de ces plaintes qui retentissaient dans toutes les provinces, le roi de France se préparait à son voyage par des actes de dévotion ; il visitait (i) Nous citons ici les paroles de l'historien de France , Belle-Forest, que nous n'aurions point rapportées , si elles n'étaient la traduction des chroniques contemporaines. Nous ne rappellerons qu'un seul passage, qui est tiré de Raoul de Dicette. Per totam GaUiam Jit descriptio generalis; nonsexus , non ordo, non dignitas quempiam excusavit , quin auxilium régi conferet , cujus lier multis imprecaluP nibus persequebalur. , ^ 12.. Digilized by Google

laboureurs et les artisans. La pauvreté même ne 1147
fut point exempte des taxes imposées soit par le roi, soit par les grands vassaux, ce qui excita beaucoup de plaintes et commença à refroidir l'enthousiasme des fidèles. «Il n'y eut, dit un vieux histo-» rien, état, condition, âge ni sexe qui ne fût forcé » de contribuer à la subvention du roi et des » princes allant avec lui, d'où s'ensuivit le mé-» contentement de chacun et une infinité de malé-» dictions tant sur le roi que sur ses troupes (1). » Ce qu'il y eut de plus fâcheux encore, c'est que le produit de tous ces tributs, arrachés à la misère publique, ne suffit point à Louis VII pour l'entretien de son armée, car dans toutes ses lettres adressées après son départ à Suger, il ne cesse de conjurer son fidèle ministre de lui envoyer l'argent dont il avait besoin soit pour nourrir ses soldats, soit pour payer des dettes contractées envers les chevaliers de Saint-Jean et du Temple.

Au milieu de ces plaintes qui retentissaient dans toutes les provinces, le roi de France se préparait à son voyage par des actes de dévotion; il visitait

(1) Nous citons ici les paroles de l'historien de France, Belle-Forest, que nous n'aurions point rapportées, si elles n'étaient la traduction des chroniques contemporaines. Nous ne rappellerons qu'un seul passage, qui est tiré de *Raoul de Dicette. Per totam Galliam fit descriptio generalis; non sexus, non ordo, non dignitas quempiam excusavit, quin auxilium regi conferet, cujus iter multis imprecationibus persequebatur.*

ordonnait des prières dans toutes les églises. A l'approclie de son départ, il se rendit I à Saint-Denis pour y prendre le fameux oriflamme que les rois de France faisaient porter devant eux dans les batailles. L'église de Saint-Denis était alore décorée avec une grande magnificence; parmi les monumens historiques qu'on y voyait* ras.semblés, lesportraits de Godefroy de Bouillon, deTancrède, de Raymond de Saint-Gilles, les batailles de Dorylée, d' Antioche (i) , d'Ascalon, retracées sur les vitraux du chœur, durent fixer les regards et • l'attention de Louis et de scs compagnons d'armes. Le roi, prosterné au pied des autels, implora 'la protection du saint apôtre de la France et celle de ses pieux ancêtres dont les cendres reposaient au même lieu. Le pape, qui s'était rendu à SaintDenis, mit de nouveau le royaume sods la sauvegarde de la l'ciigion, et présenta à Louis A'Il la j)anneticre et le bo^||ou , marques de son pèlerinage. Après cette cérémonie, Louis so mit en route, accompagné de la reine Eléonore et d'une grande partie de sa cour (a). (0 Odon dé Deuil, Biblioth. des Croisades, tome i , p.ig. aa8; et le récit naïf des Chroniques de saint Denis, résumé de tous les monumens contemporains, tome i, pag. 481. Les peintures des vitraux de Saint-Denis, qui retraçaient la-première croisade, ont été gravées dans Montfaucon. (Mjni/me/ij de la Monarchie française, tom. ii.) (a) Odon de Deuil ajoute qu'avant de partir, le roi de France fit une chose très méritoire, en visitant les léproseries, laudabileni et inimilabileni. (Biblioth. des CroiI Digilized by Googje

 ' L’abbé Snger, qu’il embrassa en pleurant ^ ne i put lui - même retenir seS larmes. La douleur que causa le départ du roi fit taire tout-à-coup > les murmures qui s’étaient élevés parmi les peuples , et l’on n’entendh plus que les prières qu’on adressait au ciel pour son expédition contre les infidèles, surtout pour son heureux retour au milieu de ses sujets.": Il partit de Metz à la tête de cent mille croisés, traversa l’ Allemagne, et marcha vers Constantinople, où il devait se réunir aux autres soldats de la croix (i). Depuis qu’il avait pris la croix, l’empereur Conrad s’occupait des préparatifs de son eipédition (2) . Ce qui doit exciter notre surprise, c’est que sa pieuse résolution no fut point encouragée par les lettres du Saint-Siégé , et que le chef de l’Eglise ,' sades , tom. i, pag. 228.) Guillaume de Neubrige attribue au vif amôur qu’avait Louis pour la reine Eléonore ta résolution qu’il prit de la conduire à la croisade, ce qui répugnait un peu à la reine, dans la crainte de perdre sa beauté. Diun iter a,rrepturus et uxorem juvenculam vehemeniius œrnulalur, eam nequaquam domi esse rclinqiændam , sed siaim adprœlia projiscisci rfecernerei. (Guill.Neubrig. , de Rebus angl., lib. i , cap. 3i.) ^ ' (1) Le même Odon de Deuil rapporte que le roi fit des lois pour son armée, et établit des règles de discipline. L’auteur ne s’en souvient pas ; car, ajoute-t-il, coiiimc elles^ ne furent pas exécutées, je ne les ai pas retenues: Sed quia ipsœ non benè lehuenint , cas nec ego retinui. (1 Biblioth. des Croisades, ibid.) V J (2) Le pape vit avec peine que l’empereur Conrad ue l’eùt point consulté avant de prendre la croix^

L'abbé Suger, qu'il embrassa en pleurant, ne 1147
put lui-même retenir ses larmes. La douleur que causa le départ du roi fit taire tout-à-coup les murmures qui s'étaient élevés parmi les peuples, et l'on n'entendit plus que les prières qu'on adressait au ciel pour son expédition contre les infidèles, surtout pour son heureux retour au milieu de ses sujets. Il partit de Metz à la tête de cent mille croisés, traversa l'Allemagne, et marcha vers Constantinople, où il devait se réunir aux autres soldats de la croix (1).

Depuis qu'il avait pris la croix, l'empereur Conrad s'occupait des préparatifs de son expédition (2). Ce qui doit exciter notre surprise, c'est que sa pieuse résolution ne fut point encouragée par les lettres du Saint-Siége, et que le chef de l'Église,

---

sades, tom. 1, pag. 228.) Guillaume de Neubrige attribue au vif amour qu'avait Louis pour la reine Éléonore la résolution qu'il prit de la conduire à la croisade, ce qui répugnait un peu à la reine, dans la crainte de perdre sa beauté. *Dùm iter arrepturus et uxorem juvenculam vehementius æmulatur, eam nequaquam domi esse relinquendam, sed suum ad prœlia profiscisci decerneret.* (Guill. Neubrig., *de Rebus angl.*, lib. 1, cap. 31.)

(1) Le même Odon de Deuil rapporte que le roi fit des lois pour son armée, et établit des règles de discipline. L'auteur ne s'en souvient pas; car, ajoute-t-il, comme elles ne furent pas exécutées, je ne les ai pas retenues: *Sed quia ipsæ non benè tenuerunt, eas nec ego retinui.* (*Biblioth. des Croisades*, ibid.)

(2) Le pape vit avec peine que l'empereur Conrad ne l'eût point consulté avant de prendre la croix.

 •J qui avait passé les monts, dédaigna de réchauffer le ïèle des AUemands par sa présence. Conrad fit couronner son fils comme roi des Romains, et confia. l’administration de son empire à l’abbé de Corby, dont la sagesse peut être comparée à celle " de Suger. Apres avoir fait ces dispositions salutaires, rempereur partit de Ratisbonne au commencement du printemps. Il traînait à sa suite une armée si nombreuse, qu’au rapport d'Otton de Freisingen, les fleuves ne suffisaient point à la transporter, et que les campagnes manquaient d’espace pour contenir tous ses bataillons. Déjà des ambassadeurs envoyés par Conrad s’étaient rendus à Constantinople ^ pour annoncer les intentions pacifiques de leur souverain, et demander le passage de son armée sur le territoire de l’empire grec. Manuel, dans sa réponse, loua le zèle des pèlerins allemands, et protesta de son amitié pour leur chef. Au milieu de ces protestations réciproques, l’armée de Conrad s’avança vers la cÂpitale de la Grèce, et dès qu’elle eut atteint les frontières de la Thrace, elle eut à se plaindre de la perfidie des Grecs, et ceux-ci de la violence des croisés. Au temps de la première croisade,' les Tur«îs menaçaient Constantinople, ce qui fit supporter les Francs; mais depuis cette époque la capitale des Grecs était sans alarmes et ne craignait plus les .attaques des Musulmans. Une opinion d’ailleurs s’é^it^ répandue dans toutes les provinces de l’empire, que les guerriers de l’Occident Digitized by Google

 avaient le projet de s’emparer de Constantinople. 1147 Cette opinion assez vraisemblable , accréditée par les menaces des croisés eux-mêmes, était peu propre à rétablir la paix et üharmonie entre des peuples qui se méprisaient réciproquement, et s’accusaient avec une égale raison de violer la foi des traités (i). , Manuel Comnène, qu Odon de Deuil ne veut point nommer, parce que son nom, dit-il, n’est point écrit au bvre de vie (a), était le petit-fils d’Alexis ler.^ qui renaît au temps de la première croisade. i.Fidcle à la politique de son aïeul, plus lia" bile et surtout plus dissimulé que lui, il ne négligea aucun moyen pour perdre et ruiner l’armée des Allemands. Dans son conseil, on regardait les guerriers d’Occident comme des hommes de fer dont les yeux lançaient des flammes, et qui répandaient des torrens de sang avec la mêmie indifférence que s’ils eussent versé de l’eau (3). Tandis qu’il leur envoyait des ambassadeurs et leur fournissait des vivres. Manuel s’alliait avec les Tuw^s et faisait fortifier sa capitale. ' En approchant d© Constantinople, les Allemands avaient déployé leurs tentes dans une riche (l) Voyez l’extrait de rhistorieri grecCinnam, analysé dans la Bibliothèque ^es Croisades , tom. 11. , (2) Odon de Deuil, Biblioth. des Croisades y 1. 1, p. aa8. (3) C’est presque toujours l’image qn’employcnt les historiens grecs pour peindre les mœurs farouches des Francs. (Biblioth. des Croisades, tom. u.) Digiiized by Google

avaient le projet de s'emparer de Constantinople. 1147
Cette opinion assez vraisemblable, accréditée par les menaces des croisés eux-mêmes, était peu propre à rétablir la paix et l'harmonie entre des peuples qui se méprisaient réciproquement, et s'accusaient avec une égale raison de violer la foi des traités (1).

Manuel Comnène, qu'Odon de Deuil ne veut point nommer, parce que son nom, dit-il, n'est point écrit au livre de vie (2), était le petit-fils d'Alexis Ier., qui régnait au temps de la première croisade. Fidèle à la politique de son aïeul, plus habile et surtout plus dissimulé que lui, il ne négligea aucun moyen pour perdre et ruiner l'armée des Allemands. Dans son conseil, on regardait les guerriers d'Occident comme des hommes de fer dont les yeux lançaient des flammes, et qui répandaient des torrens de sang avec la même indifférence que s'ils eussent versé de l'eau (3). Tandis qu'il leur envoyait des ambassadeurs et leur fournissait des vivres, Manuel s'alliait avec les Turcs et faisait fortifier sa capitale.

En approchant de Constantinople, les Allemands avaient déployé leurs tentes dans une riche

---

(1) Voyez l'extrait de l'historien grec Cinnam, analysé dans la *Bibliothèque des Croisades*, tom. II.

(2) Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, t. I, p. 228.

(3) C'est presque toujours l'image qu'emploient les historiens grecs pour peindre les mœurs farouches des Francs. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II.)

i84 HISTOIRE DES CROISADES. 4^ vallée arrosée par le fleuve Mêlas. Tout-à-coup un violent orage éclata sur les montagnes voisines ; lo fleuve, grossi par les torrens, inonda la plaine où rarmée-clirétienne célébrait la fête de l'Assomption, Otton , de Freisingen , qui était présent, s'arrête ici pour décrire cct incident désastreux • il nous peint les flots renversant tout sur leur passage, entraînant les bagages, les hommes elles chevau.x. Ce qu'il y a de plus curieux dans son tableau, c'est de voir quelques pèlerins cherchant un abri contre cette espèce de déluge dans la tente du duc d.e Souabe, et chantant, au milieu de la désolation générale, le psaume qui commence par ces mots : Réjouissons-nous , mes frères. Le bon évêque, après avoir parlé fort longuement de cet orage , qui avait éclaté sous un beau ciel, et qui répandit tout-àcoup le deuil sur une campagne riante, se livre à des réflexions plus naïves que philosophiques sur l'instabilité des choses humaines, et déclare en- , suite qu'il ne dira plus rien de la croisade, alléguant pour motif qu'il n'avait pris la plume que pour faire une histoire agréable, et non pour raconter des malheurs semblables à ceux qu'on trouve -v ' dans les tragédies (i). ,(i) Comparez le récit d'Otton de Freisingen, qui assista à cette scène déplorable, et l'historien grec Cinnam, qui l'a décrite d'après des témoins oculaires de sa nation. (' Bibliothèque des Croisades , Xom. U.) Fatcor, ajoute Otton de Freisingen, toto expeditionis tempore nunquam lœliora habuinuis tabemacula, nunquam quantum ad sensus judiDigitized by CoogI '

. ' UVRE yi. i85 Conslanlinople (i), à l’arrivée de Conrad, 1147 présenta le spectacle nouveau de deux empereurs qui avaient hérité des débris de l’empire de Rome , et qui se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin. Le cérémonial de l’entrevue excita de longs débats; à la fin on décida que Mar miel et Conrad monteraient à chcv'al, et s’approcheraient ainsi l’un de l'autre pour se donner le baiser Iraternel (a). Tout ce qu’on pouvait espérer de cette entrevue singulière, c’est que la rivalité des deux monarques n’éclatât point par une guerre ouverte. L’empereur d’Occideut avait une puissante armée pour défendre ses droits; le souverain de Ry sauce n’osa point insister sur scs prétentions; mais la vanité blessée, au rapport meme des historiens de Bysancc, ne craignit point d’invoquer le mensonge et la trahison, et ne fut cflrayée ni des malheurs qu’elle pouvait attirer sur le monde cium majorem ambitum occupaverara tentoria. (Ou. Freisin. , Bibliolh. des Croisades, tom. i , pag,, 5a8.) Quelque^ • lignes plus bi^ il dit : Divinam id apimadversionem potiùs e/uam naturalern inundationem esse considérantes amplius alloniti sumus. (Ibid.) (i) Rien n’est plusTcmarquable que la description qu’a faite Odon de Deuil de Constantinople; nous l’avons traduite en entier, Biblioth. des Croisades , tome i, pag. a34, a36. Il est facile de concevoir quelle foule d’impressions devaient éprouver les pèlerins à l’aspect des richesses et de la splendeur de la reine du monde, comme l’appellent les historiens grecs. (a) Voyez Odon de Deuil , qui a rapporté ce fait. (Bihlioth. des Croisades , tom. 1 , pag. aa8.) Dk

 chrétien, ni des triomphes quelle préparait aux infidèles (i). ' La jalousie et la haine qui animaient les deux empereurs passèrent facilement dans l'esprit des peuples; les préventions que les Grecs et les Francs avaient les uns contre les autres, devinrent une • guerre ^éclarée entre la batharie, armée de toutes ses fureurs, et la perfidie avec toutes ses trahisons. Dans la ville de Nicopopolis, un saltimbanque^ montrant un serpent qu'il portait dans sou sein, irrita la superstition grossière des Allemands, et * ce spectacle, que la foule ignorante ^ regardait comme un artiflee du démon , devint le signal des scènes les plus sanglantes. Dans Andrinople, la mort d'un parent de Conrad, tué dans son lit,avait provoqué l'incendie de la ville et le massacre des habitans (a). Les Grecs n'entreprirent jamais d'opposer la force à la force, mais, pour se venger des Latins , ils ne négligèrent aucun des moyens suggérés par la haine qui n'osait se montrer ; les Allemands, dansleur marche en-deçà etau-delàdu Bos' phore , s'avançaient au milieu des emliiiches et des pièges partout semés sous leurs pas. Les croisés, lorsqu'ils s'écartaient de l'armée, étaient égorgés par les soldats de Comnène ; on leur fermait les portes des villes ; lorsqu'ils demandaient des vivres, on les

(i) Voyez l'extrait de Cinnam dans la BibUoÛi. des Croi sadeSf tom. ii. i ' _

(•j) Voyez l'extrait d'Odon de Deuil, Biblioth. des Crojsaffer, tom. I, pag. aa8. .

Digitized by Google

1147 chrétien, ni des triomphes qu'elle préparait aux infidèles (1).

La jalousie et la haine qui animaient les deux empereurs passèrent facilement dans l'esprit des peuples; les préventions que les Grecs et les Francs avaient les uns contre les autres, devinrent une guerre déclarée entre la barbarie, armée de toutes ses fureurs, et la perfidie avec toutes ses trahisons. Dans la ville de Nicopopolis, un saltimbanque, montrant un serpent qu'il portait dans son sein, irrita la superstition grossière des Allemands, et ce spectacle, que la foule ignorante regardait comme un artifice du démon, devint le signal des scènes les plus sanglantes. Dans Andrinople, la mort d'un parent de Conrad, tué dans son lit, avait provoqué l'incendie de la ville et le massacre des habitans (2). Les Grecs n'entreprirent jamais d'opposer la force à la force, mais, pour se venger des Latins, ils ne négligèrent aucun des moyens suggérés par la haine qui n'osait se montrer; les Allemands, dans leur marche en-deçà et au-delà du Bosphore, s'avançaient au milieu des embûches et des piéges partout semés sous leurs pas. Les croisés, lorsqu'ils s'écartaient de l'armée, étaient égorgés par les soldats de Comnène; on leur fermait les portes des villes; lorsqu'ils demandaient des vivres, on les

(1) Voyez l'extrait de Cinnam dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

(2) Voyez l'extrait d'Odon de Deuil, *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 228.

Digitized by Google

forçait de- mettre de l’argent dans des paniers 1147 qu’on leur descendait du haut des tours , et souvent ils n’obtenaient que d’insultantes railleries. L’histoYien grec Nicétas nous apprend lui-méme qu’on mêlait de la chaux aux farines qu’on leur fournissait. On avait créé une fausse monnaie qu’on leur donnait lorsqu’ils avaient quelque chose à vendre, et qu’on refusait lorsqu’ils avaient quel-; que chose à acheter (i). Enfin, si on en croit les accusations des Latins , l’ennemi fut averti de la marche des pèlerins allemands; des guides qu’on leur avait donnés à Constantinople égarèrent l’armée dans les montagnes de la Cappadoce, et la livrèrent, déjà vaincue par les fatigues, la disette et le désespoir, au glaive des infidèles. Les Français, qui vinrent ensuite , se montrèrent moins indisciphnés que les Alleniands , et furent mieux traités par les peuples qu’ils trouvàjent sur, leur passage (2). Lorsqu’ils arrivèrent dans la Hongrie ^ les hahitans-de cette contrée les reçurent -comme dés frères (3). La présence de Louis VII inspirait , ■ Il - * . ' ' ^ \ ~ 'y (i) Voyez l’historien grçc Nicetas analysé dans la Bibliol, des Croisades , tom. u. ^ ' Odon de Deuil attribue les malheurs des Allemands à leur intempérance : Incedunt tgilur dlemani salis audacter, sed minus sapienter quia dum in terrd illd ubique inveniunt opulentiam et in ed non hahént reverenliapi pe^\ dites eoruni rémanentes ebrii semper. (Odon de Deuil , lib. n , pag. 20.) , , (3) Sur la marche ' de Louis VII , consultez Odôn do Deuil, Bibliot. des Croisades, tom. i , pag. 228 etsuir.

forçait de mettre de l'argent dans des paniers 1147
qu'on leur descendait du haut des tours, et souvent ils n'obtenaient que d'insultantes railleries. L'historien grec Nicétas nous apprend lui-même qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur fournissait. On avait créé une fausse monnaie qu'on leur donnait lorsqu'ils avaient quelque chose à vendre, et qu'on refusait lorsqu'ils avaient quelque chose à acheter (1). Enfin, si on en croit les accusations des Latins, l'ennemi fut averti de la marche des pélerins allemands; des guides qu'on leur avait donnés à Constantinople égarèrent l'armée dans les montagnes de la Cappadoce, et la livrèrent, déjà vaincue par les fatigues, la disette et le désespoir, au glaive des infidèles. Les Français, qui vinrent ensuite, se montrèrent moins indisciplinés que les Allemands, et furent mieux traités par les peuples qu'ils trouvèrent sur leur passage (2). Lorsqu'ils arrivèrent dans la Hongrie, les habitans de cette contrée les reçurent comme des frères (3). La présence de Louis VII inspirait

(1) Voyez l'historien grec Nicétas analysé dans la *Bibliot. des Croisades*, tom. II.

(2) Odon de Deuil attribue les malheurs des Allemands à leur intempérance : *Incedunt igitur Alemani satis audacter, sed minus sapienter quia dum in terrâ illâ ubique inveniunt opulentiam et in eâ non habent reverentiam peditès eorum remanentes ebrii semper.* (Odon de Deuil, lib. II, pag. 20.)

(3) Sur la marche de Louis VII, consultez Odon de Deuil. *Bibliot. des Croisades*, tom. I, pag. 228 et suiv.

 4^ partout le respect et la joie; sa tente même devint un asile pour des Hongrois poursuivis par les discordes civiles,- et ce fut alors qu'ilMit ces belles paroles : La demeure d'un roi est comme une église , ses pieds sbnt comme un autel (i). A chaque ville qu'ils traversaient, les croisés rencontraient des ambassadeurs que l'empereur de Constantinople envoyait au roi de F rance •, ces ambassadeurs se prosternaient devant le roi et lui prodiguaicntles louanges ' les plus exagérées (2). La fierté française fut plus surprise que touchée d'un pareil hommage, et ' ne répondit que par un silence dédaigneux à la * flatterie des Cours d'Orient, A l'approche de ceux qu'il faisait ainsi complimenter, Manuel tremblait dans son palais j les grands de l'empire allèrent , par ses ordi*es, recevoir, aux portes de Constantinople, le monarque français, qui, prenant pitié des craintes de l'empereur, devança son armée, et se rendit sans escorte au palais impérial. Dans leur première entrevue, ces deux princes se témoigné- ' rent une amitié réciproque. Manuel avec l'afl'ectation des Grecs, Louis avec la franchise d'un roi chevalier. Pendant leur séjour à Constantinople, (1) Ces belles paroles de Louis VII, qu'oii ne relrouve dans aucune histoire de France, sont tirdes de la Chronique hongroise de JeanTburoz. (Voy. Bihlioth. des Cri>isades^ tom. Il , pag. 12 1.) (2) Il faut lire dans Odon de Deuil, qui est toujours indigné contre les Grecs , la description de la curieuse ambassade de l'empereur de Constantinople auprès de Louis VII. (Biblioth, des Croisades, tom. i , pag. 228.) ' Digitized by GoogI

 l’empereur ne négligea rien pour oLlenir l’afl’ection (le Louis VU et (le ses barons; tantôt il se plaisait à leur montrer le luxe de sa cour et les merveilles de sa capitale ; tantôt il visitait le camp des pederins , applaud issant à leur entreprise , et leur promettaut tous les secours nécessaires : c’étaient tous les jours de nouveaux- spectacles et de nouvelles protestations d’amitié. Les croisés iK-anmoins ne tardèrent pas à reconnaître combien ces démonstrations avaient peu de sincérité, car au milieu même des fêtes qu’on leur donnait, ils apprirent que la cour impériale entretenait d’étroites liaisons avec le sultan d’Iconium, et que Içs Turcs étaient exactement avertis des projets du roi de France (i)., - ' Cette trahison excita f’indignaliou des seigneurs' français , et lorsque l’empereur demanda qu’ils lui rendissent hommage, comme les chefs d(î4a première croisade, et que les croisés remissent entre ses mains les villes de l’ancien empire grec qu’ils viendraient à conquérir, pour toute réponse ou proposa dans le conseil de s’emparer de Constantinople. ((Vous avez, entendu, dit l’évêque de Langrcs, » les Grecs qui vous proposent de reconnaître leur » empire et de vous soumettre à leurs lois; ainsi » donc la faiblesse doit comipander à la force, la)> lâcheté à la'bravoure ! Qu’a donc fait cette na(i) Voyez l’extrait des Gestes de Louis LT/, Diblioth. des Croisades ,\om. i,pag.cii2, en le comparant avec Odou de Deuil. . '

 »,tion? qu’oul fait scs ancêtres pour montrer tant » (l’orgueil ? Je ne vous parlerai point des pièges » , et des embûches qu’ils ont partout semés sur vos ; » pas^ nous avons vu les prêtres de Bysance, niê)) lant la raillerie à l’outrage, purifier parle feu les)) autels où nos prêtres avaient sacrifié. Ils nous » demandent aujourd’hui des sermens que l’hon)> ueur désavoue. N’est-il pas temps de nous ven» ger des trahisons et de repousser les injures? » Jusqu’ici 'les croisés ont eu plus à souffrir de » leurs perfides amis que de linirs ennemis décla» rés. Dès long-temps Constantinople est une har» rière importune entre nous et nos frères d’Orient. » Nous devons enfin nous ouvrir le libre chemin de » l’Asie. ' » Les Grecs, vous le stvez, ont laissé tomber » aux mains des infidèles le sépulcre de Jésus» Christ et toutes les villes chrétiennes de l’Orient. » Constantinople, n’en doutez pas, sera bientôt)) elle-même la proie des Turo et des barbares, » et, par sa lâche faiblesse, elle leut ouvrira un » jour les barrières de l’Occident. Le/empereurs M de Bysance ne savent ni défendre leurs provin» ces, ni souffrir qu’on les défende. Ils ont tou» jours arrêté les généreux efforts des soldats de)i la croix; naguère çncore, cet ehipereur, qui se » déclare^ votre appui, a voulu disputer aux La» tins leurs conquêtes et leur ravir la principauté » d’Antioche ; il veut aujourd’hui livrer les armées)) chrétiennes aux Sarrasins. Hâtons-nous do.DC c^c » prévenir notre ruinc"par celle des traîtres; ne DIgitized by

< LIVRE VI. igi » laissons pas derrière nous une ville insolente et 1147)) jalouse , qui 110 cherche que les moyens de nous » détruire, et faisons retomber sur elle les maux)» (|u'eilc nous prépare. Si les Grecs accomplissent » leurs pcrhdes desseins, c'est avons que l'Occi» deut redemandera un jour ses armées. Puisque » la guerre que nous entreprenons est sainte, ne » parait-il pas juste d'employer tous les moyens » de réussir? La nécessité, la patrie, la rehgion » vous ordonuent de faire ce que je vous prqjpose ; » les aqueducs qui fournissent l'eau à la ville sont » en notre pouvoir, et nous ofi'rentun moyen fa» cilc de réduire ses habitans. Les soldats de Ma» nuel ne pourront supporter l'aspect de nos » bataillons; une partie dos murailles et des tours » de Bysance viennent do s'écrouler devant nous , » comme par une espçce Ûe miracle. Il semble » que Lieu lui-meme nous appeUe'dans la ville » de Constantin , et qu'il vous en ouvre les portes)) comme il ouvrit à vos pères celles d'Edesse, » d'Antioche et de Jérusalem.» Quand l'évéqtie de Langrcs eut cessé de parler, plusieurs des chevaliers et des barons élevèrent la voix pour lui répondre. « Les chrétiens étaient » venus en Asie pour expier leurs péchés , et iion)) pour p\jipr les crimes des Grecs. Ils avaient pris » les armes pour défendre Jérusalem , et non pour » détruire Constantinople. On devait regarder, il » est vrai, les Grecs comme des hérétiques, mais » non comme des ennemis déclarés; on avait rcs» pecté les juifs, les Grecs devaient être respectés Di

 de même. Lorsque les "uerrieis chréliens avaient » pris la croix, Dieu ne leur avait pas remis le » glaive de sa justice. » l'^u un mot, les barons trouvaient plus de politique que de religion dans ce qu'ils venaient d'entendre , et ne pouvaient concevoir qu'on put tenter une entreprise qui n'était point d'accord avec les règles de l'honneur. Us ne pouvaient croire d'ailleurs aux malheurs qu'on leur annonçait, et sc reposaient sur la Providence et si^ leur valeur pour surmonter les obstacles. Les plus fervens des pèlerins craignaient de voir ' retarder la marche des croisés, et celte crainte ajoutait encore à Icm's scrupules ; enfin la loyauté des chevaliers, /la pieuse impatience.de voir les saints lieux, et peut-être aussi -les préseus' cl les séductions de Manuel, lirent triompher le parti de la modération. Cependant l'empereur fut 'alarmé de voir des guerriers pleins de fierté et d'audace, délibérer si près de lui sur la conquête de sa capitale. L'iioinmage, que lui firent les barons et les chevaliers ne le rassurait point contre leurs enti'cpriscs. Pour hâter leur départ, il fil répandre le bruit que le# ^ Allemands avaient remporté de grandes victoires sur les Turcs, et qu'ils s'élaient fendus maîtres d'Icouium. Ce moyen réussit à Manuel ^i-delà de scs espérances (i). , - . • • (j) Voyez, en les comparant, Odon de Deuil et l'auteur des Gestes de Louis VIL {Biblioth. des Croisades , tom.i, pag. aia et aa8.) Digifized by Google

LIVRE VI. n,3 Lorsque les croisés s’éloignaient de Constanli- j nople, itupaliens de poursuivre les Turcs, une écli])se de soleil frappa lout-à-coup leurs regards. Uue multitude superstitieuse ne vit dans ce phénomène qu’un présage funeste , et crut j trouver ravei'tissement de quelque grande calamité, ou d’une nouvelle trahison de Manuel. Les craintes des pèlerins ne tardèrent pas à se réaliser; à peine étaient— ils entres dans la lîithj'nie qu’ils purent apprécier les mensonges de la renommée et les perfides récits des Grecs. Louis, campé sur lés bords dit lac Ascauius, dans le voisinage de Nicée, apprit la déroute complète des Allemands. Le sultan d’Iconium, à l’approche des chrétiens de l’Occident, avait assemblé toutes ses forces et sollicité le secours des puissances musulmanes pour défendre les passages de l’Asie mineure. Conrad, que Guil,laume de Tyr appelle vir simplex, un homme simple, et que le -père Maimbourg compare à une victime couronnée de fleure qu’on n»èuc égorger, s’était avancé, sur la foi de quelques guides in' connus, jusque dans les montagnes de la Lycaonie, bi’ayant d’autre crainte que celle d’être devancé par les Français, il marchait sans connaître les chemins, et n’ayant point de vivres pour faire subsister la multitude dont il éudt suivi.' Tout-à-coup il est surpris par les Turcs qui couvrent le sommet des montagnes et se précipitent sur les chrétiens e.\ténués de faim et de fatigues. Les soldats musulmans, montés sur des cheva'ux légers et rapides, ne portaient qu’un arc et des flèches. Les cavaliers allemands, au conTOM. II. i3

 traire, ne pouvaient se mouvoir sons leur armure de fer, et les infidèles les attaquaient dans tous les défilés, dans tous les passages difficiles. Ceux des croisés dont l'armure était moins pesante, et qui portaient des peaux de mouton pour boucliers, s'élancaient quelquefois au-devant de l'ennemi et le mettaient en fuite; mais les Turcs se ralliaient bientôt sur les hauteurs et fondaient de nouveau , comme des oiseaux de proie , sur la troupe consternée des chrétiens. Une foule de pèlerins qui n'avaient, pour se présenter au combat, que le bourdon et la pannetière, portaient le trouble et la confusion dans l'armée des croisés. Les Musulmans profitaient du désordre et ne laissaient point de repos à leurs ennemis. Le désespoir et la terreur avaient achevé de détruire la discipline parmi les croisés ; ils n'obéissaient p'us à leurs chefs; chacun cherchait son salut dans la fuite. Enfin la déroute fut générale; les campagnes étaient couvertes de fugitifs qui erraient au hasard et ne trouvaient point d'asile contre leurs vainqueurs. Les uns périssaient de misère, les autres tombaient sous le fer des Musulmans. Les femmes et les enfans étaient enlevés avec les bagages, et faisaient partie du butin de l'ennemi. Conrad, qui avait conservé à peine la dixième partie de son armée, fut percé lui-méme de deux flèches, et n'échappa que par une espèce de miracle à la poursuite des Sarrasins (i). (i) L'examen des lettres de Conrad à son ministre Wibald, peut jeter quelque lumière sur la défaite de Tempe\ Digitized by "

 La nouvelle de ces désastres jeta la consternatlon parmi les Français. Louis, accompagné de ses plus braves chevaliers, vola au-devant de Conrad ; les deux monarques s'embrassèrent en versant des larmes. Conrad raconta sa défaite, et se plaignit d'autant plus de la perfidie de Manuel, qu'il avait à excuser sa propre imprudence. Il attribua sa retraite à la crainte de répandre des torrens de sang. Louis VII et ses barons offrirent tout ce qu'ils avalent à l'empereur et à ses malheureux compagnons(i); et les deux monarques renouvelèrent le serment de se rendre ensemble dans la Palestine; mais la plupart des barons allemands, qui avaient tout perdu et qui manquaient d'argent, ne purent suivre long-temps l'armée française. Conrad luimême n'ay^mt plus qu'un petit nombre de soldats, et malade de ses blessures, ou plutôt des chagrins que lui causait la perte dé son armée, se sépara bientôt du roi de France»pour retourner à Cioustanlinople. Manuel, qui n'avâit vu d'abord dans le monarque allemand qu'un rival et un ennemi, se ressouvenant alors qu'ils étaient unis par des liens, de famille, s'empressa de consoler reur d'Allemagne. {Biblioth. des Croisades, 1. 1, p. 397.) Dom. Martenne, en teie de son deuxième voilée, a cherché à éclaircir plusieui's points historiques par cet examen. (i) L'empereur Conrad rend le plus éclatant hommage ù la conduite de Louis VII et de ses barons, daus sa correspondance avec Wibnld. (Voyez Biblioth. des Croisades, tom. I, pag. 398.> l3.. <

souliaitée cl qu’on pouvait croire son ouvraj'e. Les sujets imitèrent rexeii»plq de leur maître, et ce redoutable empereur d’Occident, pour lequel les Grecs avaient montré tant de mépris et tant de haine, dont ils méconnaissaient tous les droits et qu’ils regardaient comme un chef de barbares , fut reçu dans leur capitale avec d’ilulant plus de pompe et d’éclat, nous dirons meme avec d’autant plus de joie, qu’il paraissait plus abattu et plus humilié par les victoires des Sarrasins (l). 14s Cependant l’armée française poursuivit sa marche, et laissant à .sa gauche le mont Olympe , à sa droite le mont Ida, elle traversa l’ancienne Phrvgie. I^es croisés trouvèrent sur leur passage les villes de Pergame, d’Ephèse et plusieurs autres cités que les Grecs laissaient tomber en ruines. L’hiver venait de commencer, l’abondance des pluies et la fonte, des neiges avaient fait déborder les rivières et rendaient les chemins impraticables. Jjcs Jiabitans des montagnes, peuple barbare et sauvage, fuyaient à l’approche des chrétiens, ein' menant avec eux leurs li-oupeaux et tout ce qu’ils possédaient. Les villes fermaient leurs portes et refusaient des vivres aux croisés, ou n’en procuraient ^|u’à ceux qui avaient des trésors à leur donner. Tandis que l’armée chrétienne traversait i * r ' (i) Voyez, pour tous ces détails, les historiens grec? Cinnnin et Nicolas, analyses dans la des Croisades, teui. II. • - , Dkj'i'^ed by Gooi^K

LIVRE VI. ^ ^ ainsi la Phrygle, Manuel envoya au roi de Fi-ance des ambassadeurs, pour lui annoncer que les Turcs s'assemblaient de toutes paris pour l'attaquer dans sa marche. 11 olbrait aux croisés un asile dans les villes de son empüe; mais cette olTre, accompaf;ne'c de menaces, parut un piège, et Louis VU aima mieux braver les attaques des Turcs que de se fier aux promesses des Grecs. L'armée chr<#^ tienne , continuant sa route vers les frontières de la Phrygie, arriva cnlin sur les bords du Méandre, vers rcmbouchure du Lycus, Les Turcs, qui avaient détruit l'armée des Allemands, se préparaient a disjmter aux Français le passage du fleuve. Ils étaient campés les uns sur les montagnes, les autres sur le rivage. Les pluies avaient grossi le Méandre; le passage était difticile et dangereux. Rien n'arréta les ^Français^^ animés par les discours et l'exemple de leur roi. En vain les Turcs liront pleuvoir une grêle de traits et se présentèrent en bataille sur la rive. L'armée française traversa le fleuve, enfonça les rangs des barbares, en lit un grand carnage, et les poursuivit jusqu'au pied des montagnes. Les deux bords du Méandre restèrent couverts des cadavres des Turcs. L'historien Nicétas, qui vit quelques années après leurs ossemens entassés (i), ne put s'empêcher de dire, en louant 1 ^ (i) . Voyez, pour tous les details de la marche de Louis VII, Odon de Deuil, analysé lîiblioüi. des Croisades , tora. i , paç, 228 , et pour ce làit particulier, Nice' ta*, anab'sé au toiuen. ' ■ *

tgS HISTOIRE DES CROISADES, le courage des Francs, que « si de pareils liomme» » n'avaient pas pris Constantinople, il fallait ad» mirer leur modération et leur patience. » Après la bataille qu'on venait de livrer aux Sarrasins, quelques-uns des pèlerins assurèrent avoir vu un cavalier vêtu de blanc marcher à la tète de l'armée chrétienne, et donner le signal de la victoire. Odon de Deuil, témoin oculaire, raconte cette apparition sans y ajouter foi, et se contente de dire que les chrétiens n'auraient pas triomphé des Turcs sans la protection et la volonté de Dieu. Cette victoire donna une grande conOance aux croisés , et rendit leurs ennemis plus prudens. Les Turcs se défiant de leurs forces, et n'osant attaquer une armée qui les avait vaincus, epierent le moment de la surprendre. L'imprudence d'un chef qui commandait l'avant-garde française , vint bientôt leur en offrir l'occasion. En quittant Laodicée, ville située sur le Lycus , les croisés avaient dirigé leur marche du côté de l'Orient, et s'avancaient vers la Pamphylie. L'armée française était divisée en deux corps, commandés chaque jour par deux nouveaux chefs qui prenaient les ordres du roi. Chaque soir on arrêtait dans le conseil la route qu'on suivrait le lendemain , et le lieu où l'armée irait camper pendant la nuit. Un Jour qu'on devait traverser une haute montagne, l'ordre avait été • donné à l'avant-garde de s'arrêter sur les hauteurs et d'attendre le reste de l'armée pour descendre le lendemain dans la plaine en ordre de bataille. Geoffroi* de Rançon, seigneur de Taillcbourg, ■V

 commandait ce jour-là le premier corps des Français, çt portait l'oriflamme ou l'étendard royal. Il arriva de bonne heure au lieu où l'on devait passer la nuit; ce lieu n'ofirait pour retraite aux soldats que des bois, des ravins et des rocs sauvages. Au pied des monts se présentait à leurs yeux une vallée étendue et commode; la journée était belle, les trçupes pouvaient, ^ans fatigue, marcher encore plusieurs heures. Le comte de Maurienne, frère du roi, la reine Eléonore et toutes les darnes^ de sa suite qui avaient suivi l'avant-garde, pressèrent Geoflroy de Rançon de descendre dans la plaine. Il eut la faiblesse do céder à leurs instances; mais à peine fut -il descendu dans la vallée, que les Turcs s'emparèrent des hauteurs qu'il venait de quitter, et s'y rangèrent en bataille. Pendant ce temps, l'arrière-garde de l'armée , où se trouvait le roi, s'avançait pleine de conflance et de sécurité; en voyant des troupes au milieu des bois et des rochers, elle les prit pour des Français et les salua par des cris de joie. Elle marchait sans ordre , les bêles de somme et les chariots étaient pêle-mêle avec les bataillons, et la plupart des soldats avaiefit laissé leurs armes parmi les bagages. Les Turcs, toujours immobiles , attendent en si- • lence que l'armée chrétienne soit engagée dans des défilés; lorsqu'ils se croyentsûrs delà victoire, ils s'ébranlent en poussant des hurlemens alfrenx, et se jettcid l'épée à la main sur les chrétiens désarmés , qui n'ont pas le temps de se rallier. On ne peut décrire le désordre et la confusion de l'armée

aoo HISTOIRE DES CROISADES. ii48 française. Au-dessus des croisés, dit un témoin ' ocnlaire, des rochers escarpés s'élevaient jusqu'aux cieuxj au-dessous, des précipices s'enfoncaient jusqu'aux enfers (i). Les menaces des Turcs, les cris des blessés et des mourans, $e mêlaient au silïlc• ment des floches, au hennissement des chevaux épouvantés, au bruit confus des torrens, au fracas des pierres détachées du sonmict de la montagne et roulant dans les vallées. Dans cet elFroyable Inmulle* les chefs ne donnaient aucun ordre, les soldats ne pouvaient plus ni fuir, ni Combaltrc. Cependant les plus braves se rallient autour du roi r et s'avancent vers le haut de la montagne. Trente des principauxseîgneurs qui accompagnaient Louis, périssent à ses cotés en vendant chèrement leur vie. Ce prince resta presque seul sur le champ de haRiîlle, et se réfugia au pied d'un rocher, d'où il brava l'attaque des infidèles qui le poursuivaient. Adossé contre un arbre, il résista lui seul aux efforts de plusieurs Sarrasins, qui, le prenant pour un soldat, s'éloignèrent de lui pour courir au pii- " ïage. Si on en croit une vieille chronique, le roi de France, aux prises avec un si grand péril, eut la douleur d'entendre à ses côtés quelques-uns de • ses barons qui ne le reconnaissaient point, et qui , parlant entre eux, lui rejnochaient avec atner(i) Voyez toujours Odoii de Deuil, on le comparant aiu^ existes de Louis Fil. (Bibliotli, des Croisatlcs, toiu. ç , pag. aaH.) l)y GoOftIf

Cependant i la nuit était avancée, et les Musulmans, ciai^nanl d'être attaqués ou surpris à leur tour par les croi ses qui n'avaient point encore combattu, abandonnèrent le théâtre de ftur victoire, Ce fut alors que Louis, quiltant,son asile, monta sur un cheval abandonné, et rejoignit son avant-garde qui pleurait sa mort. Après celte défaite, ou le roi avait couru tant de dangers, le bruit de son trépas se répandit dans tout l'Orjent^ et parvint jusqu'en Europe, où il remplit les chrétiens , et surtout les Français, de douleur et d'elfroi. Guillaume de Tyr, en racontant la défaite désastreuse des croisés, jy^nnait que Dieu', toujours plein de miséricorde j eût laissé périr si misérablement tant d'illustres guerriers armés pour sa cause. Les croisés qui formaient l'avant-garde de l'armée, en déplorant la mort de leurs frères, élevèrent leurs voix contre Geoffroy de Rançon, et demandèrent tous ensemble que tant de sang versé retombât sur lui. Le roi n'eut point assez de fermeté pour -punir une faute irréparable, et ne se r,endit au vœu des barons et des soldats qu'en leur donnant pour chef un vieux guerrier nommé Gilbert, dont toute l'armée vantait l'habilclé et la bravoure. Gilbert partagea le commandbmeut avec Evrard des Barres, grand-maître des Templiers', ti) Voyez les Gestes de Louis VU. (Dibliolh. deS Croiloin. 1, yag. 212.) . , ^

 qui étall venu avec un j^rand nombre de ses cbeTallcrs au-devant de l'armée clirélicnnc. Sous ces deux chefs, auxquels le roi lui-mciue obéissait, les croisés continuèrent leur marche et vengèrent plusieurs fois leur défaite sur les Musulmans. Arrivés dans la Painpbyliej les Français n'eurent pas seulement à se défendre des agressions des Turcs, mais l'armée eut beaucoup à souffrir des rigueurs de la saison. Chaque jour il tombait des torrens de pluie; le froid et l'humidité énervaient les forces des soldats; la plupart des che-, vaux, privés de fourrage, périssaient et ne servaient plus qu'à nourrir l'armée qui manquait do vivres. Les véteniens des soldats tombaient en lambeaux; les croises abaudounaient ou vendaient leurs armes; les lentes, les bagages restaient dispersés sur les chemins; rarmée traînait avec elle une foule de malades et. de pauvres pèlerins qui faisaient retentir l'air de leurs gémissemens. Le roi de Franco les consolait par scs discours, les soulageait j)ar ses aiimûnes. La piété soutenait son courage. « Jamais, dit Odon de Deuil, il ne laissa)) passer un seul jour sans entendre la messe, sans » adresser à Dieu de ferventes prières. » Enfui les croisés arrivèrent devant les murs d'Atlalie, située sur les côtes de la Pamphilie, à l'embouchure du fleuve Cestius. Cette ville, habitée par des Grecs, était gouvernée au nom de l'empereur de Constantinople. Lfes Turcs occupaient les forteresses du voisinage, et répandaient la désolation dans toute la contrée. Les habilans d'Attalie,

LIVRE VI. io3 enfermés dans leurs remparts, refusèrent de recc- i voir l'armée chrétienne. Dès-lors celte armée ne put voir de terme à ses soufii ances, et la mulliludo des pèlerins, presque nus, manquant de tout, se vit obligée, en présence de rennemi , au milieu do la saison la plus rigoureuse, de camper pendant plus d'un mois dans les plaines voisines de la ville, chaque jour exposée à périr par la faim , par le froid et par le glaive. A mesure que les croisés per^ daient toute espérance de voir finir leurs maux , leur résignation et leur courage les abandonnaient. Louis VII ayant rassemblé un conseil, les seigneurs et les barons lui représentèrent que les soldats de la croix, sans chevaux, sans armes, sans vivres, ne pouvaient plus supporter ni les travaux do la guerre , ni les fatigues du voyage. Il ne nous reste ^plus, ajoutaient-ils , d'autre ressource que de nous abandonner aux périls de la mer. Le roi neq)arlageait pas leur avis, et voulait qu'on embarquât seulement la multitude des pèlerins qui embarrassaient la marche de l'armée. « Pour nous, leur » disait-il , nous redoublerons de courage , et nous)) suivrons la route qu'ont suivie nos- pères, vain» queurs d'Antioche et de Jérusalem. Tant qu'il » me restera quelque chose, je le partagerai avec » mes compagnons; quand je n'aurai plus rien, n qui de vous ne supportera avec moi la pauvreté » et la misère? » Les barons, touchés de ce discours, jurèrent de mourir avec leur roi, mais ils ne voulaient point mourir sans gloire. Animés par l'excinple de Louis, ils pouvaient triompher des

2o4 histoire des CR01S4DES. Turcs, fraiicliir les déserts, braver tous les périls; mais ils étaient sans défense contre la famine et contre la perfidie des Grecs. Ils reproclièrent à Louis YII de n’avoir point suivi les conseils de révoque de Langres , d’avoir pardonné à des ennefnis plus cruels que les Musulmans, plus dangereux que les tempêtes et les écueils de la mer. Comme à la suite de ce cojiseil, des murmures s’élevaient contre les Grecs dans l’armée cliréticnne, le gouverneur d’Attalic craignit les effets du désespoir, et vint proposer ii Louis VII des vaisseaux pour cmbanpier tous les croisés. Cette proposition fut acceptée, mais on attendit les vaisseaux promis pendant plus de cinq semaines , et les vaisseaux qui arrivèrent enfin, no se trouvèrent pas assez grands, ni assez nombreux pour eml>ar-| quer toute l’armée chrétienne. Les croisés virent' alors l^bîine de maux dans lequel ils allaient tomber; mais telle était leiiry résignation ou j)lutôt l’état déplorable de leur armée, qu’ils ne commirent aucune violence envers les Grecs, et ne menacèrent point une ville qui refusait de les secourir. Une foule de pauvres pèlerins , paniii lesrpxels se trouvaient des barons et des chevaliers , se présentèrent devant le roi, et lui parlèrent en ces tenues : « Nous n’avons pas de quoi payer notre » passage, et nous ne pouvons vous suivre en Sy» rie; nous restons ici accablés par la misère et » jxar la maladie; quand vous nous aurez quittés, » nous çcrons livrésauxplus grands périls, et la reiiM contre des Turcs est le moindre des malheui-s

• • # LIVRE VI. ao5 » que nous ayons à redouter. Rappelez-vous que H48 >» nous sqmines des Français, que nous sommes » des clirétiens ; donnez-nous des chefs qui puis» sent nous consoler de votre al)sence et nous » aider à supporter la fatigue, It faim, la mort, » qui nous attendent loin de vous. » Louis, pour les rassurer, leur adressa les paroles les plus touchantes, et leur fit distribuer des sommes considérables. Il leur prodfgua des secours, dit Odqn de Deuil , comme s'il n'eût rien perdu ou qu'il n'eût besoin de rien pour ^li-même. Il lit venir le gouverneur d'Attalîe, et Im donna cinquante marcs d'argent pour soigi^ les malades qui resHaieut dans la viUe, et faire conduire l'armée de terre jusque sur les côtes de Cilicie. ' Louis VII donna pour chefs à tous ceux qui ne pouvaient s'embarquer, Thierri^ comte de Flandre, et Archambaud de Bourbon. Il monta ensuite sur la flotte qu'on lui avait préparée, avec la reine Eléonore, les principaux seigneurs de sa cour et ce qui restait de sa cavalerie. A l'aspect des croisés qu'il laissait à Attalie, le roi de France ne put retefiir ses larmes. Une multitude de pèlerins assemblés sur la rive, suivaient des yeux le vaisseau qu'il montait, , en faisant des vœux pour son voyage ; et lorsqu'ils l'eurent perdu de vue , ils ne songèrent qu'à leurs propres dangers, et tombèrent dans un morne abattement. Le lendemain du départ de Louis VII , les pèlerins qui attendaieiit l'escorte et les guides qu'on leur avait promis , virent arriver les Turcs, accou> r*

 rus de toutes les eontrt^s voisines. Il se livra plusieure combats dans lesquels les clirétiens se défendirent vaillamment ; mais les infidèles renouvelaient chaque Jour leurs attaijues. Les croisés, affaiblis par*la fatigue et par la faim, accablés par leurs ennemis, demandèrent en vain un asile dans les murs d'Attalie. Les Grecs se moutrcTent impitoyables. U ne restait plus aux malheureux pèlerins aucun moyen de salut. L'excès de leur misère abattant leur courage, les rendit comme insensibles à leurs propos périls; ils ne cherchaient plus leurs drapeaux; ils sernblaieut fuir leurs compagnons; ils ne connaissaient plus, ne suivaient plusieurs chefs. Les chefs eux-mômes n'écoutaient plus ni la religion, ni l'huinaiiité, ni l'honneur. Au milieu du plus horrible désordre, Archambaud de Bourbon et le comte de Flandre ne songent plus qu'à éviter la mort, et se jettent dans un vaisseau, laissant sur la rive une multitude éperdue qui leur tendait des mains suppliantes et remplissait l'air dfe ses cris décliirans (i). Deux troupes de pèlerins, l'une de trois i^lle, l'autre de quatre mille, animées par le désespoir, -résolurent de marcher vers la Cilicie. Ils n'avaient •point de bateaux pour traverser plusieurs rivières débordées; ils n'avaient point d'armes pour combattre les Turcs; ils périrent presque tous. D'autres qui les suivirent eurent le même sort. Tous les (i) Odon de Deuil donne tou» ces détails. [Bill, des Crois., t. 1 , ti i8 et buiv.) Mais il ne pousse pas plus loin son récit. D j" by Goo^li

UVRE VI. ao, malades restés dans Attalie périrent aussi sans u{tl qu’on pût savoir quelle avait été leur fin. L’histoire n’a pu conserver qu’avec peine quelques détails de ces effroyables désastres ; et c’est ici qu’on doit répéter les expressions des vieilles chronicpies: « Dieu seul connaît le nombre des martyrs dont n le sang coula sous le glaive des Turcs et meme » ious le fer des Grecs, m Plusieurs chrétiens, égarés par le désespoir, crurent que le Dieu qui les laissait en proie à tant ^ de maux, n’était point le Dieu véritable (i). Trois mille d’entre eux embrassèrent la foi de Mahomet et se réunirent aux Musulmans qui prirent pitié de leur misère. Les Grecs d’Attalie no jouirent pas ' long-temps du fruit de leur trahison; ils furent tour-a-tour dépouillés par les Turcs et par les agens du fisc impérial. 1/air, empoisonné par les cadavres de leurs victimes, répandit dans leurs murs le deuil et la mort. Ainsi ce peuple, qui s’était montré sans pitié pour le malheur, fut luimême en proie à toutes sortes de maux. Peu de temps après le départ de Louis VU et le désastre dqp croisés, Attalie restait presque sans habitans, et ses ruines abandonnées, pour expiimer l’opinion des contemporains, attestèrent dans la suite aux voyageurs et aux pèlerins l’inévitable justice de Dieu. Lorsque Louis arriva dans la principauté d’ AnCi) \oyezce passage remarquable d’Odon de Deuil. {Bihlioth. des Croisades, tom. i,pag. a3o.)' 4

 liotlie , il avait pordu les trois quarts de son armée; mais il n’en fut pas accueilli avec moins d’empressement par Raymond de Poitiers. Les Français qui raccompagnaient oublièrent, au milieu des plaisirs, les fatigues d’uii long voyage et la mort déplorable de leurs compagnons. Antioche avait alors dans scs murs la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois, Sibylle de Flandre, A|aurillc, comtesse de Roussy, Talcquery, duchesse de Bouillon, et plusieurs autres dames célèbres par leur naissance ou par leur beauté. Les fêtes «pie leur donna Raymond reçurent surtout leur éclat de la pt-ésence d’Eléonore de Guienno. Cette jeune princesse, fille de Guillaume IX, et nièce du prince d’Antioche, réunissait les dons les plus séduisans de l’esprit aux grâces de la figure ; elle s’était fait admirer à Constantinople, et n’avait point trouvé de rivale à la cour de Manuel. On lui reprochait, avec quelque raison, d’avoir plus de désir de plaire qu’il ne convient à une reiue chr«>tienne. Une piété sincère, l’envie de faire peni- ' tcnce, ne la conduisait poiut à Jérusalem. Les fatigues, les dangers d’un long pèlerinage, les lÿalheurs des croisés , le souvenir des saints lieux , toujours présens à l’esprit des pèlerins, n’avaient point afi’aibli son goût trop vif pour les plaisirs et sou extrême penchant à la galanterie. Raymond de Poitiers, au milieu des fêtes données à la reine Eléonore, ne négligeait point les intérêts de sa principauté; il voulait alï'aiblir la puissance de Noureddin, le plus formidable en* Digilir' '■

IJVRE Vt. 509 nemi des colonies chrétiennes, et désirait ardem-
n48 ment que les croises pussent l'aider dans cette entreprise; les caresses, les_prières, les*présens, rien ne fut épargné pour les engager à prolonger leur séjour dans scs états. Le prince d'Anliochc s'adressa d'abord au roi de France, et lui proposa ^ dans le • conseil des haro d'assiéger les villes d'Alep et de Césaréc (i). « Comme les ennemis les plus formi» dables des chrétiens arrivaient toujours des rives v » du Tigre et de ÜEuphrale, il p'y avait pas de » moyeu plus sûr de prévenir leurs invasions que » de s'emparer des villes qu'ils trouvaient sur leur >1 passage, et qui étaienî pour eux comme les » portes de la Syrie. Que de malheurs n'avaient >) point affligé les colonies chrétiennes , parce)) qu'on avait laissé ces villes aux mains des bar» bares! On n'avait point oublié la captivité de » Bohémond, compagnon de Godefroy, celle d'un » Roi de Jérusalem, la mort de Roger, et de tant » d'autres princes surpris et vaincus par les Tur» comans et par les hordes accourues de la Perse, » des bords de la mer Caspienne et du territoire » de Moussoul. Pouvait-on oublier la prise d'É»■ desse, qui venait de remplir d'elTroi toute la » chrétienté , et les menaces du farouche conquéw rant de la Mésopotamie, qui avait juré de s'em» parer d'Antioche et de soumettre Jérusalem aux » lois de l'islamisme ? » Toutes ces raisons et plu- • ^ ^ ^ ^ ^ (i) On appelle plus communément cette ville Schaizar. Elle se trouve à quelqucs-licues d'Antiochc, sur l'Oroutf. TOM. II. • l4

 sieurs autres que Taisait valoir Raymond de Poitiers, ne pouvaient être appréciées par des guerl iers arrivés de l'Occident , et qui ne connaissaient ni la situatiojn des colonies chrétiennes, ni la puissance de leurs ennemis. Louis VU , qui ; n'était . d'ailleurs conduit en Asie que par un esprit de dévotion , se contenta de répo^lj^ qu'il ne. pouvait s'engager dans une guerre avant - d'avoir visité les. saints lieux. ■ > Le prince d'Antioche ne se laissa point décourager par cette réponse. Il mit tous ses soins à tou- ■ cher le cœur de la reine, et résolut de fairei servir l'amour à ses desseins. Guillaume de Tyr, qui nous a laissé le portrait de Raymond , nous apprend qu'il était d'iui parler doux et affable , représentant dans son habitude et contenance je nç sais quelle grâce singulière et maintien d'un excellent et magnanime prince. Il entreprit de peprsuader à la reine Eléonore de prolonger son séjour dans la principauté d'Antioche. On était alors au commencement du printemps ; les bords riants de rOronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie devaient sans doute seconder J'éloquenee de Raymond. La reine , séduite par les prières de ce prince, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse et jjrillante, et, si l'on en croit les historiens, par des plaisirs et des penchaps indignes d'elle, sollicita vivement le roi de retarder son départ pour • la ville sainte (i). Louis VII avait une ^jévotion aus(i) Voyez Guillaume de Tyi;, 1. xvi. « Méconnaissant, Digilized !)y Google

1148 sieurs autres que faisait valoir Raymond de Poitiers, ne pouvaient être appréciées par des guerriers arrivés de l'Occident, et qui ne connaissaient ni la situation des colonies chrétiennes, ni la puissance de leurs ennemis. Louis VII, qui n'était d'ailleurs conduit en Asie que par un esprit de dévotion, se contenta de répondre qu'il ne pouvait s'engager dans une guerre avant d'avoir visité les saints lieux.

Le prince d'Antioche ne se laissa point décourager par cette réponse. Il mit tous ses soins à toucher le cœur de la reine, et résolut de faire servir l'amour à ses desseins. Guillaume de Tyr, qui nous a laissé le portrait de Raymond, nous apprend qu'il était *d'un parler doux et affable, représentant dans son habitude et contenance je ne sais quelle grâce singulière et maintien d'un excellent et magnanime prince.* Il entreprit de persuader à la reine Éléonore de prolonger son séjour dans la principauté d'Antioche. On était alors au commencement du printemps ; les bords riants de l'Oronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie devaient sans doute seconder l'éloquence de Raymond. La reine, séduite par les prières de ce prince, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse et brillante, et, si l'on en croit les historiens, par des plaisirs et des penchans indignes d'elle, sollicita vivement le roi de retarder son départ pour la ville sainte (1). Louis VII avait une dévotion aus-

(1) Voyez Guillaume de Tyr, l. xvi. « Méconnaissant,

 lère, un esprit défiant et jaloux; les motifs qui retenaient la reine d’Anlioche ne faisaient que raffermir liii-mème dans sa résolution d’aller à Jérusalem. Les instances d’Lléonorc lui donnèrent des soupçons, et ces soupçons le l’cndireut inébranlable. Alors Raymond, trompé dans son attente, fit éclater ses plaintes et ne. songea qu’à se venger. Ce prince, dit Guillaume de Tyr, était impétueux' dans ses volontés, el d’une telle colère , que lorsqu’il était courroucé; iin’j avait eu lui ni rime ni raison. Il fit passer faeilement son indignation dans l’ame d’Eléonore. Cette princesse annonça' bantemcntle projet de se séparer de Lopis VII et de faire casser son mariage, soiis prétexte de parenté. Raymond lui-meme jura d’cinployci- la force et la violence pour retenir sa nièce dans scs états. Enfin, le roi de France, outragé conimc souverain et comme époux, résolut de précipiter son départ, et fut obligé d’enlever sa propre femme et de la ramener de nuit dans sou camp. Ija conduite do la reine dut scandaliser des infidèles et les cbrétiens do rOricut; son exemple pouvait avoir des suites funestes dans une armée où se trouvaient nu grand nombre de femmes. Parmi la foule des clievaliers, et jnénie des Muânlmaus, qui, pondant sôn séjour à Autioclie, attirèrent tour-à-tour les regards d’Eléonore, on citait un jeuiKî Turc qui avait reçu d’elle des présens , et pour » dit-il , 1.1 dignité royale, la reine oublia scs devoirs de » lidcli te envers son époux. »

 lequel elle voulut abandonner le roi déFrahee (1). Dans ces choses-là, remarque ingénieusement Mézeray, on en dit souvent plus qu'il n'y en a; mais quelquefois aussi il y en a plus qu'on n'en dit. Quoi qu'il en soit, Louis VII ne put oublier son déshonneur, et se crut obligé, quelques années après, de répudier Eléonore, qui épousa Henri II, et donna le duché de Guienne à l'Angleterre, ce qui fut pour la France une des suites les plus déplorables de cette seconde croisade. Le roi et les barons de Jérusalem qui redoutaient le séjour de Louis VII à Antioche, lui envoyèrent des députés pour le conjurer, au nom de Jésus-Christ, de presser sa marche vers la Palestine. Le roi de France se rendit à leurs vœux, et traversa la Syrie et la Phénicie, sans s'arrêter à la cour du comte de Tripoh, qui avait les mêmes projets que Raymond de Poitiers. Son arrivée dans la Terre-Sainte excita le plus vif enthousiasme, et ranima les espérances des chrétiens. Le peuple de Jérusalem, les princes, les prélats sortirent au-devant de lui, portant dans les mains des branches d'olivier, et chantant ces paroles par lesquelles on s^ua le Sauveur*du monde ; Béni soit celui qui (i) Quelques historiens ont avancé qu'Eléonore de Guiennfli avait été éprise des charmes de Saladin. Saladün naquit la même année que fut célébré le mariage d'ÉIéonore-; il avait^donc à peine dix ans dans le** temps . de la seconde croisade. Il est à remarquer que l'auteur des Gestes de Louis T' fl ne parle point de la conduite de la reine. ' Digitized by Googli

LIVRE VI. , ai3 vient au nam du Seigneur. Vers le même temps, 1148 l'empereur d'Allemagne, après avoir quitté l'Europe avec une puissante armée, n'étant plus suivi que de quelques-uns de ses barons, venait d'arriver dans la Terre - Sainte , non point avec la magnifia cence d'un grand prince, mais avec la simplicité d'un pèlerin. Les deux monarques pleurèrent sur les malheui-s qu'ils avaient soufferts dans leur pèlerinage , et réunis dans l'église de la Résurrection , adorèrent "ensemble les profonds décrets de la Providence, Baudouin 111, qui régnait alors à Jérusalem, jeune prince d'une grande espérance, aussi impatient d'étendre sa renommée que d'agrandir son royaume, ne négligea rien pour obtenir la confiance des croisés et presser la guerre qu'ont devait faire aux Sarrasins. Une grande assemblée fut convoquée à Ptolémaïs (i). L'empereur Conrad , le roi de France, le jeune roi de Jérusalem, s'y rendirent accompagnés de leurs barons et de leurs chevaliers. Les chefs des armées chrétiennes et les chefs du clergé délibérèrent ensemble sur la guerre sainte, en présence dé la reine Mélisende, de la marquise d'Autriche et, de plusieurs- dames françaises et allemandes qui avaient suivi les croisés en Asie» Dans cette réunion briUantê, les chré- . tiens s'étonnèrent de ne point apercevoir la reine Eléonore de' Guienne, et se rappelèrent avec dou(i) Guillaume de Tÿr donne les noms des barons et des' «hevalicrs qui y assistaient. (Lib. xvi et xVii. ■)

vient au nom du Seigneur. Vers le même temps, 1148
l'empereur d'Allemagne, après avoir quitté l'Europe avec une puissante armée, n'étant plus suivi que de quelques-uns de ses barons, venait d'arriver dans la Terre-Sainte, non point avec la magnificence d'un grand prince, mais avec la simplicité d'un pélerin. Les deux monarques pleurèrent sur les malheurs qu'ils avaient soufferts dans leur pélerinage, et réunis dans l'église de la Résurrection, adorèrent ensemble les profonds décrets de la Providence.

Baudouin III, qui régnait alors à Jérusalem, jeune prince d'une grande espérance, aussi impatient d'étendre sa renommée que d'agrandir son royaume, ne négligea rien pour obtenir la confiance des croisés et presser la guerre qu'on devait faire aux Sarrasins. Une grande assemblée fut convoquée à Ptolémaïs (1). L'empereur Conrad, le roi de France, le jeune roi de Jérusalem, s'y rendirent accompagnés de leurs barons et de leurs chevaliers. Les chefs des armées chrétiennes et les chefs du clergé délibérèrent ensemble sur la guerre sainte, en présence de la reine Mélisende, de la marquise d'Autriche et de plusieurs dames françaises et allemandes qui avaient suivi les croisés en Asie. Dans cette réunion brillante, les chrétiens s'étonnèrent de ne point apercevoir la reine Éléonore de Guienne, et se rappelèrent avec dou-

(1) Guillaume de Tyr donne les noms des barons et des chevaliers qui y assistaient. (Lib. XVI et XVII.)

ut4 HISTOIRE DES CROISADES, leur le séjour d’Aiitioche. L’absence de Raymond de Poitiers, des comtes d’Kdesse et de Tripoli, qui n’avaient point été appelés à l’assemblée, dut faire .naître aussi de tristes pensées et présajyer les malbonreux efïets de la discorde parmi les ebrétiens d’Orient. ' , Le nom de l’infortuné Josselin fut à peine prononcé dans le conseil des barons et des priùcesj on ne parla point de la ville d’Edesse, dont la perte avait fait prendre les jirmcs à l’Occident, ni de la conquête d’Alep, proposée par Raymond d’Antioebe. Depuis le commenceincnt du règne de Baudouin, les princes et les seigneurs de la Palestine avaient le projet de porter leurs conquêtes aii-delà du Liban et de s’emparer de Damas. Comme les ebrétiens,, lorsqu’ils entraient dans une province ou dans une ville musulmane, sé distribuaient entre eux les terres et les maisons des vaincus, le peuple , qui habitait les montagnes stériles de la Judée, la plupart des guerriers de Jérusalem , le clergé luimême, semblaient porter tons leurs vœux sur le territoire do Damas, qui ofIVait'aux vainqueurs ua riche butin, des habitations riantes et des cam, pagnes couvertes de moissons. Une sage politique pouvait aussi leur inspirer le désir de devancer , 'pour cette conquête, les Atabecks, et. surtout Ktnireddin, dont elle devait accroître la puissance. Dans l’assemblée de Ptolémaïs, on résolut de commencer la guerre par le, siégé de Damas. Toutes les troupes se réunirent dans la Galilée, au commencement du printemps, et s’avancèrent 1 . ' Digitized by Google

1148 leur le séjour d'Antioche. L'absence de Raymond de Poitiers, des comtes d'Édesse et de Tripoli, qui n'avaient point été appelés à l'assemblée, dut faire naître aussi de tristes pensées et présager les malheureux effets de la discorde parmi les chrétiens d'Orient.

Le nom de l'infortuné Josselin fut à peine prononcé dans le conseil des barons et des princes; on ne parla point de la ville d'Édesse, dont la perte avait fait prendre les armes à l'Occident, ni de la conquête d'Alep, proposée par Raymond d'Antioche. Depuis le commencement du règne de Baudouin, les princes et les seigneurs de la Palestine avaient le projet de porter leurs conquêtes au-delà du Liban et de s'emparer de Damas. Comme les chrétiens, lorsqu'ils entraient dans une province ou dans une ville musulmane, se distribuaient entre eux les terres et les maisons des vaincus, le peuple, qui habitait les montagnes stériles de la Judée, la plupart des guerriers de Jérusalem, le clergé lui-même, semblaient porter tous leurs vœux sur le territoire de Damas, qui offrait aux vainqueurs un riche butin, des habitations riantes et des campagnes couvertes de moissons. Une sage politique pouvait aussi leur inspirer le désir de devancer, pour cette conquête, les Atabecks, et surtout Noureddin, dont elle devait accroître la puissance. Dans l'assemblée de Ptolémaïs, on résolut de commencer la guerre par le siége de Damas.

Toutes les troupes se réunirent dans la Galilée, au commencement du printemps, et s'avancèrent

 ‘ jii vers la source du Jourdain, commandées 'par le roi de France, l’empereur d’Allemagne, le roi de Jérusalem, et précédées du patriarche de la SainteCité, qui portait la vraie croix. L’armée chrétienne, à laquelle s’étaient réunis les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, partit, dans les premiers jours de juin, de Melchisapar (i) , petite ville remplie encore du souvenir de la conversion miraculeuse de saint Paulj elle traversais chaînes du Liban, et vint camper près du bourg de Darie , d’où elle put apercevoir la ville de Damas. Damas est située au pied de l’Anti-Liban, à quarante -cin(| lieues de Jérusalem,' dçs collines couvertes d’arbres et de verdure s’élèvent dans le voisinage de la ville ; dans son territoire se trouvent plusieurs bourgs ,^ont quelques-uns ont' conservé un nom dans l’histoire. Une rivière qüi tombe à grand bruit du haut des montagnes, roule sur un sable coulcui’ d’or, se sépare en plusieurs bras , arrose la ville, et porte la fraîcheur et la fertilité dans la vallée d’Âhennefsage 6m des Violettes, plantée de toutes sortes d’arbres fruitiers. La ville de Damas était déjà célèbre dans la plus haute antiquité ; elle avait vu s’élever et tomber la ville de Palmire, dont on admire encore les ruines- dans sou voisinage. Ézéchiel vante ses vins délicieux , ses nombreux ateliers et ses laines d’une couleur 1 - X , (0 C’esl la plaine que les auteurs arabes ap£>ellent /l/ergï-SeJar, cl où se rasseinblaicnl ordinairement les armcci musiilmanei. j

vers la source du Jourdain, commandées par le roi de France, l'empereur d'Allemagne, le roi de Jérusalem, et précédées du patriarche de la Sainte-Cité, qui portait la vraie croix. L'armée chrétienne, à laquelle s'étaient réunis les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, partit, dans les premiers jours de juin, de Melchisapar (1), petite ville remplie encore du souvenir de la conversion miraculeuse de saint Paul; elle traversa les chaînes du Liban, et vint camper près du bourg de Darie, d'où elle put apercevoir la ville de Damas. 1148

Damas est située au pied de l'Anti-Liban, à quarante-cinq lieues de Jérusalem; des collines couvertes d'arbres et de verdure s'élèvent dans le voisinage de la ville; dans son territoire se trouvent plusieurs bourgs, dont quelques-uns ont conservé un nom dans l'histoire. Une rivière qui tombe à grand bruit du haut des montagnes, roule sur un sable couleur d'or, se sépare en plusieurs bras, arrose la ville, et porte la fraîcheur et la fertilité dans la vallée *d'Abennefsage* ou *des Violettes*, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers. La ville de Damas était déjà célèbre dans la plus haute antiquité; elle avait vu s'élever et tomber la ville de Palmire, dont on admire encore les ruines dans son voisinage. Ézéchiel vante ses vins délicieux, ses nombreux ateliers et ses laines d'une couleur

(1) C'est la plaine que les auteurs arabes appellent *Merg-i-Safar*, et où se rassemblaient ordinairement les armées musulmanes.

 Plusieurs passages de l’Ecritpi’e' représentent Damas comniQ un séjour de délices et de volupté. On admirait la beauté de ses jardins, la magnificence de scs édifices, dont plusieurs étaient construits en marbre de différentes couleurs (l). Damas, conquise tour-à-lour par les Hébreux, par les rois d’Assyrie, par les successeurs d’Alexandre, était tombée au pouvoir des Romains. Dès le siècle d’Auguste, les prédications de saint Paul lavaient remplie de cliréliens; vers le commencëjueut de l’hégire, elle fut assiégée et prise par les licutenans'des califes; une grande partie des babitans qui , après une capitulation , allaient clierclier un asile à Constantinople, furent poursuivis dans leur fuite, atteints et massacrés par leurs farouches vainqueurs dans l#territoire de Tripoli. Depuis cette époque, Damas, quiforma'un gouvernement ou une principauté, resta toujours au pouvoir, des Musulmans. Au temps de la seconde croisade, cette principauté, attaquée tour-à-tour par les Francs, les Ortokides, les Atabecks, et 'presque réduite à sa seule capitale, appartenait à un prince musulman qui n’avait pas moins à se défendre de l’ambition des émirs que de l’invasion des ennemis étrangers. Noureddin, maître d’Alep et de plusieurs autres viUcs d

t LIVRÉ V4. ai7 et u’abandonaait point l’espoir de la réunir à ses 1 1 autres conquêtes, lorsqtie les chrétiens résolurent de l’assiégerç ^ • ' Lavilleétait défendue par de hautes murailles du coté de l’orient et du midi ^i) ; vers l’occident et le nord j elle n’avait pour défenses que ses nombreux jardins plantés d’arbres, où s’élevaient de toutes parts des p"àlissades , des murs de terre et de petites toiirsdans lesquelles on pouvait placer des archers. Les croisés, prêts à commencer le siège, résolurent, dans un conseil, de s’emparer d’abord des jardins. On espérait y trôuver de l’eau et des fruits en aboydance, mais l’entreprise n’était pas sans de grandes difficultés; les vergers, qui s’étendaient jusqu’au pied de l’Anti-Liban, présentaient comme une vaste forêt traversée par des sentiers étroits, où deux hommes pouvaient à peine marcher de front. Les infidèles avaient fait partout des retranchemens où ils pouvaient résister sans périls aux attaques des croisés. Rien ne put cependant ralentir la bravoure- et l’ardeur de l’armée chrétienne, qui pénétra de plusieurs côtés dans les jardins. Du haut des tourelles , du milieu des enceintes fermées de murailles, du sein des arbres touffus, il partait des nuées de traits et de javelots. Chaque pas que faisaient les chrétiens dans ces lieux couverts^ était (i) Guillaume de Tyr etl’auleur des Gestes de Louis VIT, sont les seuls Jiistoriens latins qui donnent- des details étendus sur le siège de Damas.** (GuilLde Tyr , lib. x, §. i3.) Les Arabes en parlent aussi, tom. ii, §. i5 etsuiv.

et n'abandonnait point l'espoir de la réunir à ses 1148
autres conquêtes, lorsque les chrétiens résolurent de l'assiéger.

La ville était défendue par de hautes murailles du côté de l'orient et du midi (1); vers l'occident et le nord, elle n'avait pour défenses que ses nombreux jardins plantés d'arbres, où s'élevaient de toutes parts des palissades, des murs de terre et de petites tours dans lesquelles on pouvait placer des archers. Les croisés, prêts à commencer le siége, résolurent, dans un conseil, de s'emparer d'abord des jardins. On espérait y trouver de l'eau et des fruits en abondance, mais l'entreprise n'était pas sans de grandes difficultés; les vergers, qui s'étendaient jusqu'au pied de l'Anti-Liban, présentaient comme une vaste forêt traversée par des sentiers étroits, où deux hommes pouvaient à peine marcher de front. Les infidèles avaient fait partout des retranchemens où ils pouvaient résister sans périls aux attaques des croisés. Rien ne put cependant ralentir la bravoure et l'ardeur de l'armée chrétienne, qui pénétra de plusieurs côtés dans les jardins. Du haut des tourelles, du milieu des enceintes fermées de murailles, du sein des arbres touffus, il partait des nuées de traits et de javelots. Chaque pas que faisaient les chrétiens dans ces lieux couverts, était

(1) Guillaume de Tyr et l'auteur des *Gestes de Louis VII*, sont les seuls historiens latins qui donnent des détails étendus sur le siége de Damas. (Guill. de Tyr, lib. x, §. 13.) Les Arabes en parlent aussi, tom. II, §. 15 et suiv.

I ai8 HISTOIRE DES CROISADES, marqué par un cunihat ü{)iuiàlrc. Ccîpciulanl iffs inüdèles, attaqués sans rclâdie, furent à la fin forcés d'abandonner les positions qu'ils occupaient et qu'ils, avaient fortifiées. Le roi de Jérusalem marchait le premier à la loèe-de son armée et des che, valiers de Saint-Jean et du Temple j après les' chré• tiens d'Oricnt, s'avancaient les, croisés français, comiîlandés par Louis VIL L'empereur d'. (Vllemague, qid avait* rassemblé les débris de son armée, formait le corps de réserve, et devait garantir les àssiégeans des surprises de l'ennemi (i). Le rof de Jérusalem poursuivait les Musulmans avec ardeur j ses soldats se précipitaient avec lui • dans les rangs ennemis, et comparaient leur chef à David, qui, au rapport de Josephe, avait vaincu un roi de Damas. Les Sarrasins combattant toujoufs, s'étaient réunis sur le bord de la rivière qui coule sous lés murs de la ville, pour en écarter à , coups de traits et de pierres les chrétiens accables par la chaleur,hi soif ctlafatigue. En vain les guerriers commandés par Baudouin s'elForcèrent plusieurs fols 'd'eirfonccr l'armée des Musulmans, ils trouvèrent toujours line résistance invincible. Ce • Tut alors que i'empetenr ' d'Allemagne signala sa bravoure pâf un fait d'armes dignC des héros de la Voyez l'analyse dés Gestes de Louis VÎT, Jiibliolh. des Croisades taxn. \ , en le comparant au récit des însloriViis arabes, t, u,§'. it). Les historiens latins, eu parlant de l'année allemande qui assiégea Jlamas, ne disent pas comment, après la dtiCîitc de Conrad, elle s'clail rassemblée.* Digilized by GoogI S n

\ ‘ LIVRE VI. a 19 premiCTe croisade/ Suivi d’un petit nombre des i siens, il trayerse l’armée française , qne la difficulté des lieux empêchait de combattre, et vient prendre Sa place a l’avant-garde des . croisés. Rien ne ré- ^ siste à son attaque impétueuse; tous les ennemis qu’il rencontrait tombaient sous ses coups, lors-' qu’un Sarrasin, d’une taille gigantesque et cou- ' vert de ses armes ^ s’avança au-devant de lui pour le délier et le combattre. L’empereur allemand accepte le défi, et vole aussitôt à la rencontre du guerrier musulman. A la vue de ce combat singulier , les" deux armées immobiles attendaient dans la crainte qu’un- des deux champions éût terrassé son adversaire pour recommencerda bataille- Bientôt le guerrier sarrasin est renversé de son cheval; Conrad, d’un coup d’éjiée déchargé SurTépaule du Musulman, avait partagé son corps en deux , parties. Ce prodige de force et de valeur redoubla l’ardeur des chrétiens et jeta (i) l’élfroi parmi les infidèles'. Dès-lors les Musulmans se préparèrent a chercher leur sûreté dans la ville,, et laissèrent les - croisés maîtres des bords de la. rivière. ' ' Les auteurs orientaux par^fct de l’çfiTroi des hahitans de Damas après' la victoire des chrétiens; les IMusulmans (a) couchèrent sur la cendre pendant plusieurs jours; on exposa au; milieu de la (i.) I/.'iuteiir tics Gestes de Louis VII , consacre tout un cliu])itrc au récit 'de ce combat singulier. Voyez Dtfliebi, Bibliolh. des Croisades, l. ii, §. lyi

Digilized by Google

première croisade. Suivi d'un petit nombre des siens, il traverse l'armée française, que la difficulté des lieux empêchait de combattre, et vient prendre sa place à l'avant-garde des croisés. Rien ne résiste à son attaque impétueuse; tous les ennemis qu'il rencontrait tombaient sous ses coups, lorsqu'un Sarrasin, d'une taille gigantesque et couvert de ses armes, s'avança au-devant de lui pour le défier et le combattre. L'empereur allemand accepte le défi, et vole aussitôt à la rencontre du guerrier musulman. A la vue de ce combat singulier, les deux armées immobiles attendaient dans la crainte qu'un des deux champions eût terrassé son adversaire pour recommencer la bataille. Bientôt le guerrier sarrasin est renversé de son cheval; Conrad, d'un coup d'épée déchargé sur l'épaule du Musulman, avait partagé son corps en deux parties. Ce prodige de force et de valeur redoubla l'ardeur des chrétiens et jeta (1) l'effroi parmi les infidèles. Dès-lors les Musulmans se préparèrent à chercher leur sûreté dans la ville, et laissèrent les croisés maîtres des bords de la rivière. 1148

Les auteurs orientaux parlent de l'effroi des habitans de Damas après la victoire des chrétiens; les Musulmans (2) couchèrent sur la cendre pendant plusieurs jours; on exposa au milieu de la

(1) L'auteur des *Gestes de Louis VII*, consacre tout un chapitre au récit de ce combat singulier.

(2) Voyez Déhebi, *Biblioth. des Croisades*, t. II, §. 19.

 grande mosquée l'Alcorau recueilli parOsliuan; les femmes, les enfans se rassemblèrent autour du livre ^ sacré, en invoquant le secours de Malioinel contre leurs ennemis. Déjà les assiégés songeaient à abandonner la ville ; ils placèrent dans les rues , vers l'entrée des jardins, de grosses poutres, des chaînes et des amas de])ierres , afin d'airéter la marche des assiégeaus, et de se donner ainsi le temps dé fuir avec leurs richesses et leurs familles par les portes du nord et du midi. Les chrétiens étaient si persuadés qu'ils allaient se rendre maîtres de Damas, qu'on ne s'occupa plus, parmi les chefs, que de savoir à ([ui serait donnée la souveraineté de la ville. La plupart des barons et des seigneurs qui se trouvaient dans l'armée chrétienne implorèrent la faveur du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, et négligèrent loutà-coup le siège de la ville pour en briguer la possession. Thierri d'Alsace, comte do^Flandre, venu deux fois dans la Palestine avant la croisade, et qui avait abandonné à sa famille toutes ses possessions en Europe, sollicita la principauté de Damas plus vivement que tous les autres, et l'emporta sur ses concurreus et ses ri^^x. Cette préférence fit naître la jalousie et porta le découragement dans l'armée j tant que la ville qu'on allait conquérir était promise à leur ambition, les chefs se montrèrent pleins de zèle et d'ardeui*; mais lorsqu'ils furent sans espérance, les uns restèrent dans l'inaction , les autres ne regardèrent plus la gloire des chrétiens ronimo leur propre causé, et .cherchèrent à faire I Digitized by Googif

. LIVRE VI. aai écliouer une entreprise dont ils ne devaient tirer aucun avantage. . a Les chefs des assiége's profilèrent de celte disposition des esprits pour, ouvrir des négociations avec les croisés.- Leurs menaces, leurs' promesses , leurs présens achevèrent de détruire ce qui restait de zèle et d'enthousiasme parmi les chrétiens] ils s'adressaient surtout aux barons de Sjrie, et les exhortaient à se défier des guerriers venus, disaientils j de rOccident pour s'emparer des villes chrétiennes de l'Asie. Ils les menaçaient de livrer Damas au prince de Moussoid, ou bien au nouveau 'maître de l'Orient, Noùreddin , "auquel rien ne pouvait résister , et qui s'emparerait bientôt du royaume de Jérusalem. Les barons de'Syrie, soit qu'ils fussent entraînés par ces discours, soit qu^au fond de l'âme ils craignissent les entreprises des Francs qui étaient venus les secourir, ne s'occupèrent plus que de Talentir les opérations d'Uil siège qu'ils avaient' eux - memes désii-é avec ardeur; abusant de la confiance des croisés, ils proposèrent un avis qu'om adopta .trop légèrement, et qui acheva de ruiiïer toutes les espérances qu'on avait fondées sur celte croisade. Dans Un cUnseil, les barons de Syrie proposèrent aux chefs des, croisés de changer l'attaque de la place ; le voisinage des jardins et de la rivière , disaient - ils , empêchait 'qu'on ne plaçât les 'machines de guerre d'une manicr.e avantageuse; L'armée chrétienne, dans la position qTi'elle occupait, pouvait être surprise et courait le danger d'être

échouer une entreprise dont ils ne devaient tirer 1148
aucun avantage.

Les chefs des assiégés profitèrent de cette disposition des esprits pour ouvrir des négociations avec les croisés. Leurs menaces, leurs promesses, leurs présens achevèrent de détruire ce qui restait de zèle et d'enthousiasme parmi les chrétiens; ils s'adressaient surtout aux barons de Syrie, et les exhortaient à se défier des guerriers venus, disaient-ils, de l'Occident pour s'emparer des villes chrétiennes de l'Asie. Ils les menaçaient de livrer Damas au prince de Moussoul, ou bien au nouveau maître de l'Orient, Noureddin, auquel rien ne pouvait résister, et qui s'emparerait bientôt du royaume de Jérusalem. Les barons de Syrie, soit qu'ils fussent entraînés par ces discours, soit qu'au fond de l'âme ils craignissent les entreprises des Francs qui étaient venus les secourir, ne s'occupèrent plus que de ralentir les opérations d'un siége qu'ils avaient eux-mêmes désiré avec ardeur; abusant de la confiance des croisés, ils proposèrent un avis qu'on adopta trop légèrement, et qui acheva de ruiner toutes les espérances qu'on avait fondées sur cette croisade.

Dans un conseil, les barons de Syrie proposèrent aux chefs des croisés de changer l'attaque de la place; le voisinage des jardins et de la rivière, disaient-ils, empêchait qu'on ne plaçât les machines de guerre d'une manière avantageuse. L'armée chrétienne, dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise et courait le danger d'être

 onfernu'c par l’t;nnenii sans pouvoir se défendre^ p^aissait plus sûr cl [)lus facile de livrer un assaut ville du côté du midi cl de l’orientai). La plupart des clicl’s avaient plus de valeur cjue de prudence ; la confiance que leur inspirait la victoire, leur liiisail croire tout possible; d’ailleurs Us no pouvaient se défier des cliréliens d’Orient rpii étaient leurs frères, et pour lesquels ils avaient pris les armes : la ciaint« do voir traîner le sief^c en longueur, fil adopter l’avis des barons de Syrie. Après avoir changé, son jioint d’attaque ; l’année clirélicpnc, au lieu de trouver un accès facile dans la place, ne vit devant elle que des tours et des remparts inexjmgnables. A peiue les croisés venaient-ils d’asseoir leur nouveau camp, que la ^ille dç Damas reçut dans scs murs une troupe do vingt mille Gur des et Turcoiiiiaus, déterminés à la dt^'endre. Les assiégés, dont le courage était relevé par l’arrivée de ces auxiliaires^ se revélirciil,dil un historien arabe, du bouclicr dc la victoire, et firent plusieurs sorties dans lesquelles ils obtinrent l’av^iiilagc sur les chrétiens. Les croisés livrèrent plpsicurs assftuts à la ^ ville, et furent toujours repoussés. Campés dans une plaine aiide,\ils n’avaient point d’ean; toutes les campagnes voisines avaient été dévastées par les infidèles, et les blés édïiappés aqx ravages da la guérre, étident 'cachés dans des souleri'ains' qu’on ne pouvait découvrir. L’armeç ehrétienne allait , (i) Voyez tmijours l’au leur des Gestes de Ijouis Vll , Biblioth. des Croisades, toni. i, j>ag. ■ (• D_ -«lby Google

UVRE VI.' . . * 2tï3 tire ea proie à tontes, les horreurs de la famine; alors la discorde so ralluma parmi les assiép;eans : ou ne parla plus que de perfidie et de trahison dans le camp des croises ; les chrdliens de Syrie et les chrétiens d'Europe ne réunissaient plus leurs efforts pour attaquer la ville ; bientôt on apprit que' les princes d'Alep çl de JVIossoul, arrivaient avec^ une armée nombreuse : on désespéra de prendre Damas, et le siège fut levé. Ainsi les chrétiens, sans avpir éprouvé leur constance et leur courage, abandonnèrent au bout de quelques jours une entreprise ■ dont les préparatils avaient occupé l'Europe et l'Asie (i). ■ _ Une des circonstances de ce siège les plus dignes de remarque, c'est qu'Ayoub, le-chef de la dynastie desAyoubites, commandait alors les troupes de Damas, et qu'il avait auprès de lui son fils, le Jeune Saladiu, qui devait un jour porter des coups si funestes aux chrétiens et se rendre maître de Jérusalem. Le fils aîné d'Ayoub ayarrt été ' tué dans une sortie, les habilans de Damas lui élevérent un tombeau de marbre, qu'on voyait encore plusieurs siècles après sous, les remparts de la ville. ; . v ■ UiiAfieux prêtre musulman, qui avait passé plus de quarante ans dans une ça\"erne du voisinage, fut obligé de qiiitter sa reti'aitè, et vînt dans la ville qu'assiégeaient les chrétiens. Il regrettait sa soli(r) Voyez l'auteur des Gestes de Louis , dans la Bihlioih, des Croisades , Kom,. s, ' '

être en proie à toutes les horreurs de la famine; 1148
alors la discorde se ralluma parmi les assiégeans : on ne parla plus que de perfidie et de trahison dans le camp des croisés; les chrétiens de Syrie et les chrétiens d'Europe ne réunissaient plus leurs efforts pour attaquer la ville; bientôt on apprit que les princes d'Alep et de Mossoul arrivaient avec une armée nombreuse : on désespéra de prendre Damas, et le siége fut levé. Ainsi les chrétiens, sans avoir éprouvé leur constance et leur courage, abandonnèrent au bout de quelques jours une entreprise dont les préparatifs avaient occupé l'Europe et l'Asie (1).

Une des circonstances de ce siége les plus dignes de remarque, c'est qu'Ayoub, le chef de la dynastie des Ayoubites, commandait alors les troupes de Damas, et qu'il avait auprès de lui son fils, le jeune Saladin, qui devait un jour porter des coups si funestes aux chrétiens et se rendre maître de Jérusalem. Le fils aîné d'Ayoub ayant été tué dans une sortie, les habitans de Damas lui élevèrent un tombeau de marbre, qu'on voyait encore plusieurs siècles après sous les remparts de la ville.

Un vieux prêtre musulman, qui avait passé plus de quarante ans dans une caverne du voisinage, fut obligé de quitter sa retraite, et vint dans la ville qu'assiégeaient les chrétiens. Il regrettait sa soli-

(1) Voyez l'auteur des *Gestes de Louis VII*, dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 212.

•î'4 * HISTOIRE DES CROISADES, tuile, troublée par le bruit de la guerre, et brûlait de cueillir la palme du mart^TC. Malgré les' représentations de scs disciples, il s'avança sans armes au-ilevaut des croisés, trouva sur le champ de bataille la mort qu'il désirait, et fut honoré comme un saint par le peuple de Damas Si l'on en croit les historiens arabes, les ecclésiastiques chrétiens qui suivaient i'arhiée ne négligèrent aucun moyen de ranimer l'enthousiasme des soldats de la croix. Dans un combat livré sous les murs de la ville, on vit s'avancer entre les deux armées un prêtre chrétien en cheveux blancs , . monté sur une mule et portant une troix à la main ; il exhortait les croisés à redoubler de bravoure et d'iO'deur, et leur promettait, au nom de Jésus-Christ, la conquête de Damas. Les Musulmans dirigeaient tons leurs traits- contre lui ; les chrétiens se pressaient à ses côtés pour le défendre. Le combat fut vif et sanglant ; le prêtre chrétien tomba enfin percé de coups sur deà monceaux de " — f — . (i) Voyez à ce sujet le curieux ^it des .iiUeurs arabes, dans le deuxième volume de la ffîbliothèqtte des Croisades. Quelques fcrvctis Musulmans ayadt voulu détourner le vieux prêtre d'aller au combat, il repondit qu'il avait vendu sa vie k Dieu, lequel devait lui donner en retour la vie éternelle. M. Wilken qui, dans le troisième volume de son Histoire des Croisades , pagc"a5, a cité le passage arabe, n'ch a pas rendu le véritable sens, ainsi que les paroles du vieux prêtre à un de ses compagnons'qjui se fittuer avec lui. , Nous renvoyons à cet égard, à la Jiibliothcque des OnimWe.i, tom. tf, §5* '9 et ao. D _ '-d by Gii>>

UVRE VL «5 morts , et les croisés abandonnèrent le clianip de 1 1 bataille. La plupart des auteurs arabes et latins racontent le siège de Damas avec des circonstances différentes; mais tous s'accordent à dire que la re* traite des chrétiens fut l'ouvrage de la trahison. Un historien oriental assure que le roi de Jérusalem reçut des habitans de Damas des sommes considérables, et qu'il fut trompé par les assiégés, qui lui donnèrent des pièces de plomb revêtues d'une lame d'or (i). Quelques chroniqueurs latins accusent en cette occasion l'avidité des Templiers; d'autres laissent tomber leurs soupçons sur Raymond, prince d'Antioche, qui brûlait de se venger du roi de France, Guillaume de Tyr, déplorant la retraite des croisés , expose avec impartialité les jugemens divers qu'on avait portés sur cet événement; les uns l'attribuaient à l'esprit de jalousie et de rivalité qui animait les chefs de l'armée chrétienne ; les autres pensaient que plusieurs des princes et des barons s'étMcnt laissé corrompre, et que Dieu, pour les punir , changea en un vil métal l'argent qu'ils avaient reçu pour trahir la cause des chrétiens. Après avoir ainsi rapporté les différentes assertions des contemporains, le grave historien du royaume de Jérusalem avoue qu'il n'a pu néanmoins découvrir la vérité, et termine son récit en invoquant la (i) Voyez la Biblioth. des Croisades, tom. ii, 5- *9 > extrait de la Chronique syriaque d'Aboiil Tarage. TOM. II. l5

morts, et les croisés abandonnèrent le champ de bataille. 1148

La plupart des auteurs arabes et latins racontent le siége de Damas avec des circonstances différentes; mais tous s'accordent à dire que la retraite des chrétiens fut l'ouvrage de la trahison. Un historien oriental assure que le roi de Jérusalem reçut des habitans de Damas des sommes considérables, et qu'il fut trompé par les assiégés, qui lui donnèrent des pièces de plomb revêtues d'une lame d'or (1).

Quelques chroniqueurs latins accusent en cette occasion l'avidité des Templiers; d'autres laissent tomber leurs soupçons sur Raymond, prince d'Antioche, qui brûlait de se venger du roi de France. Guillaume de Tyr, déplorant la retraite des croisés, expose avec impartialité les jugemens divers qu'on avait portés sur cet événement; les uns l'attribuaient à l'esprit de jalousie et de rivalité qui animait les chefs de l'armée chrétienne; les autres pensaient que plusieurs des princes et des barons s'étaient laissé corrompre, et que Dieu, pour les punir, changea en un vil métal l'argent qu'ils avaient reçu pour trahir la cause des chrétiens. Après avoir ainsi rapporté les différentes assertions des contemporains, le grave historien du royaume de Jérusalem avoue qu'il n'a pu néanmoins découvrir la vérité, et termine son récit en invoquant la

(1) Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 19, extrait de la Chronique syriaque d'Aboulfarage.

 juslice lie Dieu contre les auteurs inconnus il'unsi f,u aiul crime (i). Une observation qu'il n'est pas inutile de faire ici, et qui s'applique à beaucoup d'événomens de cette histoire, c'est que, dans les cirronstances malheureuses, les chroniques sont presque toujours l'expression des sentimeus de la multitude, et l'on sait que la multitude de tous les temps est toujours portée à croire que l'on est trahi lorsqu'on est vaincu. Il est probable que les ■ ebefs de la croisade eurent d'autres motifs que ceux que leur prêtent les chroniques , pour abandonner leur entreprise ; car s'il était vrai de dire que les princes chrétiens cédèrent à des conseils dont il leur était si facile de reconnaître la perfidie, et que, par suite de ces conseils, ils furent conduits à prendre une résolution désespérée, on devrait moins s'étonner encore de la traliison dont ils furent le jouet et les victimes, que de leur crédule simplicité. Après une tentative si malheureuse, on devait désespérer du succès de cette guerre j on proposa dans le conseil des chefs le siège d'Ascalonj ^jiais les esprits étaient aigris, ha courages abattus. L'empereur d'Allemagne ne songea plus qu'à retourner en Europe, où le pape, pour le consoler de ses revers, lui donna le titre de défenseur de l'Eglise (i) Guillaume de Tyi-, lib. 17 , dit qu'on l'attribue toulà- la-fois aux prétentions du comte de Flandre, aux iuirigues du prince d' Antioche) et là trahison des barons cbri'iicns Digitized by Google

1148 justice de Dieu contre les auteurs inconnus d'un si grand crime (1). Une observation qu'il n'est pas inutile de faire ici, et qui s'applique à beaucoup d'événemens de cette histoire, c'est que, dans les circonstances malheureuses, les chroniques sont presque toujours l'expression des sentimens de la multitude, et l'on sait que la multitude de tous les temps est toujours portée à croire que l'on est trahi lorsqu'on est vaincu. Il est probable que les chefs de la croisade eurent d'autres motifs que ceux que leur prêtent les chroniques, pour abandonner leur entreprise; car s'il était vrai de dire que les princes chrétiens cédèrent à des conseils dont il leur était si facile de reconnaître la perfidie, et que, par suite de ces conseils, ils furent conduits à prendre une résolution désespérée, on devrait moins s'étonner encore de la trahison dont ils furent le jouet et les victimes, que de leur crédule simplicité.

Après une tentative si malheureuse, on devait désespérer du succès de cette guerre; on proposa dans le conseil des chefs le siége d'Ascalon; mais les esprits étaient aigris, les courages abattus. L'empereur d'Allemagne ne songea plus qu'à retourner en Europe, où le pape, pour le consoler de ses revers, lui donna le titre de *défenseur de l'Église*

(1) Guillaume de Tyr, lib. 17, dit qu'on l'attribue tout-à-la-fois aux prétentions du comte de Flandre, aux intrigues du prince d'Antioche, et à la trahison des barons chrétiens

' LIVRE VI. romaine (r). Le roi de France resta près d'une an- 1 143 née en Palestine; mais il n'y montra plus que la dévotion d'un pèlerin. Depuis cette époque, dit Guillaume de Tvr, les états chrétiens en Asie marclièrent vers une rapide décadence. Les Musulmans apprirent à ne plus redouter les princes d'Occideut , et ceux - là même qui aupanavant osaient à peine se défendre contre les Francs, n'hésitèrent plus à leur déclarer la guerre. Les ci'oisés, de retour eu Europe, exagéraient la perfidie des Grecs, les forces des Sarrasins, la trahison des chrétiens de Syrie, et leurs discours portèrent le découragement ou l'inditi'érence dans tous les pays où les colonies chrétiennes d'Orient avaient jusqu'alors trouvé des défenseurs. Un grand nombre d'écrivains contemporains ont raconté la première croisade'. La seconde n'a eu que trois historiens (2) ; et jxir une singulariü; digne de remarque, comme s'ils avaient craint de révéler au monde les revers des soldats chrétiens, tous les trois interrompent leur récit au milieu des événemens, et parlent à peine de la fin d'une guerre dont ils ont décrit longuement les préparatifs. Leur silence peut servir du moins à nous faire connaître Fopinion qu'on avait alors de la croisade. ' (1) Voyez la lettre du pape rapportée par Baronius , ad ann. ii49- ' (2) Odon de Deuil, l'auteur des Gestes de Louis VII ; Otton de Freisingen et quelques autres historieus , n'ont raconté qu'une partie du grand pèlerinage. l5.. Digiiized by Google

romaine (1). Le roi de France resta près d'une an- 1148
née en Palestine; mais il n'y montra plus que la dévotion d'un pélerin. Depuis cette époque, dit Guillaume de Tyr, les états chrétiens en Asie marchèrent vers une rapide décadence. Les Musulmans apprirent à ne plus redouter les princes d'Occident, et ceux-là même qui auparavant osaient à peine se défendre contre les Francs, n'hésitèrent plus à leur déclarer la guerre. Les croisés, de retour en Europe, exagéraient la perfidie des Grecs, les forces des Sarrasins, la trahison des chrétiens de Syrie, et leurs discours portèrent le découragement ou l'indifférence dans tous les pays où les colonies chrétiennes d'Orient avaient jusqu'alors trouvé des défenseurs.

Un grand nombre d'écrivains contemporains ont raconté la première croisade. La seconde n'a eu que trois historiens (2); et par une singularité digne de remarque, comme s'ils avaient craint de révéler au monde les revers des soldats chrétiens, tous les trois interrompent leur récit au milieu des événemens, et parlent à peine de la fin d'une guerre dont ils ont décrit longuement les préparatifs. Leur silence peut servir du moins à nous faire connaître l'opinion qu'on avait alors de la croisade.

---

(1) Voyez la lettre du pape rapportée par Baronius, *ad ann.* 1149.

(2) Odon de Deuil, l'auteur des *Gestes de Louis VII*; Otton de Freisingen et quelques autres historiens, n'ont raconté qu'une partie du grand pélerinage.

 Dans cette guerre, aucun genre de gloire ne racheta les revers des chréliens. Les chefs commirent les memes fautes que (jt)defroy et ses compagnons; ils négligèrent, comme ceux qui les avaient devancés, de fonder une colonie dans l'Asie mineure, et de s'emparer des villes qui pouvaient protéger la marche des pèlerins vers la Syrie. On admire la patience avec laquelle ils supportèrent les outrages et les perfidies des Grecs; mais cette modéi-ation, plus religieuse que politique, les conduisit à leur perte. On doit ajouter qu'ils méprisèrent trop les Turcs, et ne s'occupèrent pas assez des moyens de les combattre. Les armées chrétiennes , comme dans la première guerre sainte, traînaient à leur suite un grand nombre d'enfans, de femmes, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et presque toujours augmentaient le désordre et le désespoir après une défaite. Au milieu de cette multitude , la discipline ne pouvait s'établir ; les chefs d'ailleurs ne firent aucune tentative pour prévenir les effets de la licence. Geoffroy de Rançon, dont l'imprudence fit périr la moitié de l'armée française, et mit le roi de France dans le plus grand péril, n'eut d'autre punition que son repentir, et crut avoir expié sa faute en se prosternant avec .ses compagnons sur le tombeau de Jésus-Christ (i). Ce qui nuisit encore à la (i) Odon de Deuil rapporte la délibération des barons et des chevaliers sur la punition à infliger à Geoffroy de Rançon; des considérations qu'on peut voir dans la Bibliotitèq.
Digitized by Google

 disciplioe, ce fut le désordre des moeurs quis’étail i introduit dans l’armée chrétienne ; ce désordre vint surtout de ce qu’un grand nombre de femmes avaient pris les armes et se mêlaient dans les rangs des soldats. On vit dans cette croisade une troupe d’amazones commandées par un général, dont on admirait plus la parure que le courage , et que ses bottes dorées faisaient appeler la dame aux jétnibes (for (i). Une autre cause de la dissolution des mœurs fut l’extrême facilité avec laquelle on reçut parmi les croisés les hommes les plus corrompus, et même les malfaiteurs. Saint Bernard, qui regardait la croisade comme le chemin du ciel , y appelait les plus grands pécheurs, et se réjouissait de les voir entrer ainsi dans la voie du salut. Dans un concile de Reims, dont l’abbé de Clairvaux était l’oracle, on arrêta que les incendiaires feraient, pendant un an , le service de Dieu à Jérusalem ou en Espagne. L’ardent prédicateur de la guerre sainte ne songeait pas que les grands pécheurs enrôlés sous les bannières de la croix , allaient être exposés à de nouvelles tfntalions, et que dans un long voyage il leur serait plus facile de pervertir leurs compagnons que de changer de. conduite. Les désordres furent malheureusement tolérés par les chefs, qui croyaient le des Croisades, tom. t, pag. i^o, arrêlèrent le roi «n ses barons. (i) Cette circonstance est rapportée par l’historien grec Cinnam, analyse' dans la Bibliolh. des Croisades, tom. ii.

discipline; ce fut le désordre des mœurs qui s'était 1148
introduit dans l'armée chrétienne; ce désordre vint surtout de ce qu'un grand nombre de femmes avaient pris les armes et se mêlaient dans les rangs des soldats. On vit dans cette croisade une troupe d'amazones commandées par un général, dont on admirait plus la parure que le courage, et que ses bottes dorées faisaient appeler *la dame aux jambes d'or* (1).

Une autre cause de la dissolution des mœurs fut l'extrême facilité avec laquelle on reçut parmi les croisés les hommes les plus corrompus, et même les malfaiteurs. Saint Bernard, qui regardait la croisade comme le chemin du ciel, y appelait les plus grands pécheurs, et se réjouissait de les voir entrer ainsi dans la voie du salut. Dans un concile de Reims, dont l'abbé de Clairvaux était l'oracle, on arrêta que les incendiaires feraient, pendant un an, le service de Dieu à Jérusalem ou en Espagne. L'ardent prédicateur de la guerre sainte ne songeait pas que les grands pécheurs enrôlés sous les bannières de la croix, allaient être exposés à de nouvelles tentations, et que dans un long voyage il leur serait plus facile de pervertir leurs compagnons que de changer de conduite. Les désordres furent malheureusement tolérés par les chefs, qui croyaient le

---

des Croisades, tom. I, pag. 240, arrêtèrent le roi et ses barons.

(1) Cette circonstance est rapportée par l'historien grec Cinnam, analysé dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II.

23o histoire des croisades. > i/,8 ciel toujours plein d'indulgence pour les croisés, et ne voulurent pas se montrer plus sévères que lui. Toutefois l'armée chrétienne, à côté des mœurs les plus scandaleuses, o lira it les exemples d'une piété austère. Au milieu des dangers de la guerre et des fatigues d'un long pèlerinage, le roi de France remplit exactement les pratique^ les plus minutieuses de la religion (i). La 'plupart des chefs le prenaient pour modèle j on faisait dans les camps plus de processions que d'évolutions militaires, et plusid'un guerrier avait moihs de coaiiance dans ses armes que dans ses prières. En général, dans cette croisade, on n'employa pas assez les moyens de la prudence humaine, et l'on se reposa un peu trop sur la Providence, qui ne protège point ceux qui s'écartent des voies de la raison, et de la sagesse. . La première croisade eut deux caractères distincts : la piété et l'héroïsme. La seconde n'eut guère pour mobile qu'une piété qui tenait plus de la dévotion des cloîtres que de l'enthousiasme. On reconnaît aisément dans cette guerre l'influence des moines qui l'avaient prêçhée , e^qui se mêlaient alors de toutes les affaires. Le roi de France ne montra dans scs malheurs que la résignation d'un martyr, et sur le champ de bataille n'eut que le courage et l'ardeur d'un soldat. L'eni. . i,i) Odon de Deuil et l'auteur des Gestes de Louis VJI .'inalysé Dihlioth. des Croisades, tom. ii , admirent la picusc exactitude du roi à remplir les devoirs de la religion.

1148 ciel toujours plein d'indulgence pour les croisés, et ne voulurent pas se montrer plus sévères que lui.

Toutefois l'armée chrétienne, à côté des mœurs les plus scandaleuses, offrait les exemples d'une piété austère. Au milieu des dangers de la guerre et des fatigues d'un long pélerinage, le roi de France remplit exactement les pratiques les plus minutieuses de la religion (1). La plupart des chefs le prenaient pour modèle; on faisait dans les camps plus de processions que d'évolutions militaires, et plus d'un guerrier avait moins de confiance dans ses armes que dans ses prières. En général, dans cette croisade, on n'employa pas assez les moyens de la prudence humaine, et l'on se reposa un peu trop sur la Providence, qui ne protège point ceux qui s'écartent des voies de la raison et de la sagesse.

La première croisade eut deux caractères distincts : la piété et l'héroïsme. La seconde n'eut guère pour mobile qu'une piété qui tenait plus de la dévotion des cloîtres que de l'enthousiasme. On reconnaît aisément dans cette guerre l'influence des moines qui l'avaient prêchée, et qui se mêlaient alors de toutes les affaires. Le roi de France ne montra dans ses malheurs que la résignation d'un martyr, et sur le champ de bataille n'eut que le courage et l'ardeur d'un soldat. L'em-

(1) Odon de Deuil et l'auteur des *Gestes de Louis VII* analysé *Biblioth. des Croisades*, tom. II, admirent la pieuse exactitude du roi à remplir les devoirs de la religion.

LIVRE VI. ' ‘ *»3i i ' pereur tVAllonia^ne iic se conduisit pas avec plus

pereur d'Allemagne ne se conduisit pas avec plus 1148
d'habileté; il perdit tout par une folle présomption, et pour avoir cru qu'il pouvait vaincre les Turcs sans le secours des Français. L'un et l'autre avaient des vues peu étendues, et manquaient de cette énergie qui produit les grandes actions. Dans l'expédition qu'ils dirigeaient, rien ne s'éleva au-dessus d'eux, et tout prit la mesure de leur caractère. En un mot, cette guerre ne développa point d'héroïques passions et des qualités chevaleresques; les camps n'admirèrent point de grands capitaines, et l'époque que nous venons de décrire, ne vit paraître que deux hommes de génie: celui qui avait soulevé tout l'Occident par son éloquence, et le sage ministre de Louis, qui devait réparer pour la France les malheurs de la croisade.

Toutes les forces de cette croisade ne furent 1147
pas dirigées contre l'Asie; plusieurs prédicateurs, autorisés par le Saint-Siége, avaient exhorté les habitans de la Saxe et du Danemarck à prendre les armes contre quelques peuples de la Baltique, plongés encore dans les ténèbres du paganisme. Cette croisade avait pour chefs Henri de Saxe, plusieurs autres princes, un grand nombre d'évêques et d'archevêques. Une armée, composée de cent cinquante mille croisés, attaqua la nation barbare et sauvage des Slaves (1) qui ravageaient

(1) M. Wilken a traité cette croisade contre les peuples du Nord avec beaucoup d'étendue, parce qu'elle offre un intérêt particulier par rapport à l'histoire des nations ger-

 les cotes de la mer et le pays des clirétiens. Les guerriers portaieut sur leur poitrine une croix rouge J au-dessous de laquelle était une figure ronde , image et symbole de la terre qui devait cire soumise aux lois de Jésus-Christ. Les prédicateurs de l'Evangile les accompagnaient dans leur marche , et les c.vliortaient à reculer , par leurs exploits, les limites de l'Eimoiic chrétienne. Les croisés livrèrent aux flammes plusieurs temples d'idoles et détruisirent la ville de Mahclon, où les prêtres du paganisme avaient coutume de se rassembler. Dans cette guerre sainte,' les Saxons traitèrent un peuple païen comme Charlemagne avait traité leurs pères ^ mais ils ne purent subjuguer les Slaves. Ajjrès une guerre de trois ans, les croisés de la Saxe et du Dancmarck se lassèrent de poursuivre un ennemi défendu par la mer , et surtout par son désespoir. Ils firent des propositions de paix ; les Slaves, de leur côté, promirent de se convertir au christianisme et de respecter les villes et les pays qu'habitaient les chrétiens (i); mais ils ne faisaient ces promesses que pour désarmer leurs ennemis. maniques. Voyez Geschichte der Kivuzzüge , lib. iv. Elle est indiquée par Otton de Frisingue; Saxon, le grammairien, donne de plus amples détails dans son livre xin. On peut consulter aussi l'Histoire latine d'Allemagne, par Rrauntz. L'histoire de Danemarck, de Mallet, ne dit pas un mot de cette guerre. (i) La chronique des Slaves, où l'on trouve quelques faits curieux sur cette croisade , a été analysée dans la Biblioth. , tom. I.
Digitized by Google

LIVRE VI. a33 < Lorsqu'on eut déposé les armes^ ils retournèrent i à leurs idoles et recommencèrcntleurs brigandages. D'autres croisés , sur lesquels la chrétienté n'ayait point les yeux , firent une guerre plus heureuse sur les bords du Tage. Depuis plusieurs siècles l'Espagne était envahie par les Sarrasins ; deux peuples rivaux s'y disputaient l'empire , et combattaient pour le territoire au nom de Mahomet et de Jésus - Christ. Les Maures, vaincus plusieurs fois par le Cid et par ses compagnons , avaient été chassés de plusieurs provinces, et lorsque la seconde croisade partit pour l'Orient , les Espagnols assiégeaient la ville de Lisbonne. -J7armée chrétienne , peu nombreuse , attendait des renforts , quand elle vit arriver , dans l'embouchure du Tage, une flotte qui transportait, en Orient, un grand nombre de croisés français. Alphonse, prince de la maison des ducs de Bourgogne , et petit-fils du roi Robert , commandait le siège -, il se rendit auprès des guerriers , que le ciel semblait envoyer à son secours , et leur promit la conquête d'un royaume florissant. U les exhorta à venir combattre ces mêmes Sarrasins, qu'ils allaient chercher en Asie à travers les périls de la mer. v Le Dieu qui les ' envoyait , devait bénir » leurs armes ; un glorieux salaire et de riches)) possessions allaient récompenser leur valeur, h Il n'en fallait pas davantage pour persuader les guerriers qui avaient fait vœu de combattre les infidèles et qui cherchaient des aventures guerrières. Ils abandonnent leurs vaisseaux et se réunissent aux

Lorsqu'on eut déposé les armes, ils retournèrent 1147
à leurs idoles et recommencèrent leurs brigandages.

D'autres croisés, sur lesquels la chrétienté n'avait point les yeux, firent une guerre plus heureuse sur les bords du Tage. Depuis plusieurs siècles l'Espagne était envahie par les Sarrasins; deux peuples rivaux s'y disputaient l'empire, et combattaient pour le territoire au nom de Mahomet et de Jésus-Christ. Les Maures, vaincus plusieurs fois par le Cid et par ses compagnons, avaient été chassés de plusieurs provinces, et lorsque la seconde croisade partit pour l'Orient, les Espagnols assiégeaient la ville de Lisbonne. L'armée chrétienne, peu nombreuse, attendait des renforts, quand elle vit arriver, dans l'embouchure du Tage, une flotte qui transportait, en Orient, un grand nombre de croisés français. Alphonse, prince de la maison des ducs de Bourgogne, et petit-fils du roi Robert, commandait le siége; il se rendit auprès des guerriers, que le ciel semblait envoyer à son secours, et leur promit la conquête d'un royaume florissant. Il les exhorta à venir combattre ces mêmes Sarrasins, qu'ils allaient chercher en Asie à travers les périls de la mer. « Le Dieu qui les envoyait, devait bénir » leurs armes; un glorieux salaire et de riches » possessions allaient récompenser leur valeur. » Il n'en fallait pas davantage pour persuader les guerriers qui avaient fait vœu de combattre les infidèles et qui cherchaient des aventures guerrières. Ils abandonnent leurs vaisseaux et se réunissent aux

 a'ssiégean.s ; les Maures leur opposèrent une vive résistance j mais, au bout de quatre niois, Lisbonne fut prise d’assaut et la garnison passée au fd de l’épée. Ou assiégea ensuite plusieurs autres villes (pii furent enlevées aux Sarrasins ; le Portugal resta soumis à Alphonse , qui prit alors le titre de roi. Au milieu de ces conquêtes, les croisés oublièrent l'Orient; et, sans courir beaucoup de dangers, ils fondèrent un royaume qui jeta plus d’éclat et dura plus long-temps que celui de Jérusalem (i). On se rappelle qu’avant cette croisade , les Musulmans des cotes d’Afrique avaient fait une invasion en Sicile et qu’ils s’étaient rendus maîtres de Syracuse. Ils furent bientôt obligés d’abandonner leur conquête; et Roger, après les avoir mis eu fuite, arma , une flotte, et les poursuivit jusque dans leur propre pays. Ijes Siciliens surprirent la ville de Tripoli d’Afrique, et revinrent dans leurs foyers chargés de dépouilles; dans le temps même (i) Pour tous les détails de cette expc'dition , consultez la Biblioüt. des Croisades, tom. i , pag. 33ç), et tom. ii, p. 4*7Arnoul , pn'dicateur flamand, à la publication de la seconde croisade, exhorta les peuples de la France et de rAllemague à s’enrôler dans cette pieuse milice; il suivit les croises qui firent le siège de Lisbonne, et qui étaient commandés par Arnoul, comte d’Arschot. Arnoul envoya la relation de ce siège à Milon, évêque de Térouane, dans une lettre publiée par dom Marlène, au premier tome de sa grande Collection. relation d’ Arnoul , témoin oculaire, cstdiflérenle de celle de Robert Dumont, adoptée par Fleury. L’historien de Portugal, Manoel de Faria y Soura , parle aussi dp celle expédition des croisés. Digitized by Google

LIVRE VI. a35 où les croises allemands et français arrivaient n4'j en Syrie, Roger entreprit une nouvelle guerre contre les Africains ; et tandis que Louis VII et Conrad assiégeaient Damas , les guerriers de Sicile s'emparaient de Mahadyah(i) , dont une horrible famine leur avait ouvert les j)Ortes. Ces expéditions sur le^ cotes d'Afrique se renouvelèrent souvent pendant les croisades , et quoiqu'elles n'aient jamais eu de résultatSjremnrquables , elles peuvent du moins lïous servir à expliquer les motifs do la dernière croisade de saint Louis. On peut juger par ces croisades , dirigées à-lafüis contre les peuples du Nord , contre ceux de l'Orient et du Midi , que l'esprit des guerres saintes commençait à prendre un caractère nouveau. On ne se battait plus seuiement pour la possession d'un sépulcre , mais on pr«nait les armes pour défendre la religion partout où elle était attaquée , pour la faire triompher chez tous les peuples qui repoussaient ses lois , ses bienfaits ; et presque toujours des vues mercantiles ou des projets de conquête se mêlaient à l'idée de ces pieuses entreprises. La diversité des intérêts qui faisaient agir les croisés , divisa leurs forces , alTaiUit leur enthousiasme et dut nuire au succès de la guerre sainte. Cependant la France, troublée par les complots de quelques seigneurs ambitieux, ne portait plus ses regards vers la Palestine que pour demander le (i) Voyez les historiens arabes dans la Bibliolh. des Croisades, tom. Il, §. 20.

où les croisés allemands et français arrivaient 1147
en Syrie, Roger entreprit une nouvelle guerre contre les Africains ; et tandis que Louis VII et Conrad assiégeaient Damas, les guerriers de Sicile s'emparaient de Mahadyah (1), dont une horrible famine leur avait ouvert les portes. Ces expéditions sur les côtes d'Afrique se renouvelèrent souvent pendant les croisades, et quoiqu'elles n'aient jamais eu de résultats remarquables, elles peuvent du moins nous servir à expliquer les motifs de la dernière croisade de saint Louis.

On peut juger par ces croisades, dirigées à-la-fois contre les peuples du Nord, contre ceux de l'Orient et du Midi, que l'esprit des guerres saintes commençait à prendre un caractère nouveau. On ne se battait plus seulement pour la possession d'un sépulcre, mais on prenait les armes pour défendre la religion partout où elle était attaquée, pour la faire triompher chez tous les peuples qui repoussaient ses lois, ses bienfaits ; et presque toujours des vues mercantiles ou des projets de conquête se mêlaient à l'idée de ces pieuses entreprises. La diversité des intérêts qui faisaient agir les croisés, divisa leurs forces, affaiblit leur enthousiasme et dut nuire au succès de la guerre sainte.

Cependant la France, troublée par les complots de quelques seigneurs ambitieux, ne portait plus ses regards vers la Palestine que pour demander le

(1) Voyez les historiens arabes dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 20.

a3C HISTOIRE DES CROISADES, retour d’un roi , dont la présence devait réparer ses malheurs. Depuis long-temps Sugcr, qui ne pouvait plus supporter le poids de l’autorité royale , rappelait son maître par ses lettres pleines de tendi’csse etde dévouement (i). Leur entrevue, spectacle louchant jxmr les Français, alarma la cour , qui chercha à faire naître des soupçons sjir la Cdéhté du ministre,. L’ordre maintenu dans le royaume , les factions domptées par une administration ferme et prudente , les bénédictions du peuple et de l’Eglise, furent la réponse de Suger. Le roi loua son zèle , et lui donna le litre de Pere de la patrie. L’abbé Suger avait alors un grand avantage ; il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade. De' toutes paits on vantait sa sage prévoyance , et toutes les plaintes se dirigeaient cotitre saint Bernard. La présence de Louis n’avait point changé les senliniens des peuples ; et la douleur publique, loin de céder au temps , devenait chaque jour plus grave et plus profonde. Le royaume n’avait point de famille qui ne fût en deuil : on n’avait jamais tant vu de veuves et d’orjdielins. La gloire du martyre, promise àceui dont on regrettait la porte , ne pouvait essuyer les larmes do la France. On accusait l’abbé de Clairvaux d’avoir envoyé les chrétiens mourir en Orient, comme si l’Europe avait manqué de sépulcres. Les partisans de saint Bernard , qui avaient vu sa (i) Voye* la dernière lettre de Suger à Louis VII , où il peint l’état du royaume. des Croisades, t. i.) Digitized by Google

LIVRE VI. a37 mission attestée par des miracles, ne savaient que ri/Jg répondre et restaient dans la stupeur et l'étOnncment. « Dieu dans ces derniers temps, disaient-ils » entre eux, n'avait éparj^né ni son peuple, ui sou » nom ; les eufans de l'Eglise avaient été livrés à la » mort dans le désert, ou moissonnés par le glaive, » ou dévorés par la faim j le mépris du Seigneur » s'était répandu jusque sur les princes j Dieu les » avait laissés s'égarer dans de^ routes inconnues, » et toutes sortes de peines et d'adliclions avaient » été semées dans leur carrière, » Tant de luallieurs arrivés dans une guerre sainte , dans une guerre entreprise au nom de Dieu , confondaient la raison des chrétiens qui avaient le plus applaudi à la croisade , et saint Bernard lui-même s'étonnait que Dieu eût voulu juger l'Univers avant le temps et sans se ressouvenir de sa miséricorde. « Quelle honte pour nous , disait-il dans une » apologie adressée au Pape , pour nous qui avons » été partout annoncer la paix et le bonheur ! » Nous sommes-nous donc conduits téméraire» ment ? nos courses ont-elles été faites par fan» taisie ? n'avons-nous pas suivi les ordres du chef » de l'Église et ceux de Dieu ? pourquoi Dieu n'a» t-il pas regardé nos jeûnes ? pourquoi a-t-il paru » ignorer nos humiliations ? avec quelle patience » entend-il aujourd'hui les voix sacrilèges et les H blasphèmes des peuples d'Arabie qui l'accusent)) d'avoir conduit les siens dans le désert pour les)) faire périr ? Tout le monde sait, ajoutait-il , que V les jugeuiens du Seigneur sont véritables ; mais

 » cclui-ci est un si profond abîme, qu’on peut ap>) peler beureux celui qui h’en est pas scanda^ » lise.' » Saint Bernard était si persuadé que la inallieureuse issue de la croisade devait être pour les médians un motif d’insulter à la Divinité , qu’il s’applaudissait de voir toihber sur lui les malédictions des hommes et d’être comme le bouclier du Dieu vivant (i). Dan» son apologie, il attribua les mauvais succès de la guerre sainte aux désordres et aux crimes des ^ (i) On port.1 divers jugemens sur le mauvais succès de la croisade; la chronique du prieur Geoffroy en explique ainsi le déplorable résultat : Cette croisade, dit-il, ne réussit pas, (juia antù iter thesauros ccclcsùintrn aiijerebant et inflnnamplebem diris exaclionibus affligebant. {Gnufredy prior Vosiens, apud Labbe, t. ii.) Olton de Frisiiigiie calcule d’une manière bien singulière les bons et les mauvais résultats; il excuse saint B(!rnard d’une manière bien plus bizarre encore. (Voyez Bibliothèque des Croisades , t. I , extrait d’Otton de Frisinguc.) L’apologie de l’abbé de Clairv'aux a été tout entière copiée par Baronius (ad aim. ii4y)- savant a aussi recueilli uqe lettre écrite par frère Jean de Clairvaux, dans laquelle il cherche à consoler sou abbé; on doit se réjouir que tant de pèlerins soient morts; car rien qu’un mort pour Dieu peut être capable d’cflacer tous les péchés dont ils s’étaient couverts. On lui avait rapporté que beaucoup de pèlerins disaient, eu expirant , qu’ils aimaient mieux mourir que de retourner eu Europe pour y pécher encore; comme il avait interrogé son confesseur sur le/Ticacité de cette mort, celui-ci lui avait répondu que les âmes des croisés allaient directement recruter la milice des anges. Multitiidinpn angelonini qui cecidernnt de illis qui ibi nwiitii surit ,lrestaurntam esse. Digitized by Google

(1) On porta divers jugemens sur le mauvais succès de la croisade; la chronique du prieur Geoffroy en explique ainsi le déplorable résultat : Cette croisade, dit-il, ne réussit pas, *quia antè iter thesauros ecclesiarum auferebant et infirmam plebem diris exactionibus affligebant.* (*Gaufred, prior Vosiens, apud Labbe,* t. II.) Otton de Frisingue calcule d'une manière bien singulière les bons et les mauvais résultats; il excuse saint Bernard d'une manière bien plus bizarre encore. (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, t. I, extrait d'Otton de Frisingue.) L'apologie de l'abbé de Clairvaux a été tout entière copiée par Baronius (*ad ann.* 1149). Ce savant a aussi recueilli une lettre écrite par frère Jean de Clairvaux, dans laquelle il cherche à consoler son abbé; on doit se réjouir que tant de pélerins soient morts; car rien qu'un mort pour Dieu peut être capable d'effacer tous les péchés dont ils s'étaient couverts. On lui avait rapporté que beaucoup de pélerins disaient, en expirant, qu'ils aimaient mieux mourir que de retourner en Europe pour y pécher encore; comme il avait interrogé son confesseur sur l'efficacité de cette mort, celui-ci lui avait répondu que les âmes des croisés allaient directement recruter la milice des anges. *Multitudinem angelorum qui ceciderunt de illis qui ibi mortui sunt, restauratam esse.*

Digitized by Google

r I.IVRE VI. ' -x^ cîiréllensj il comj>ara les croises aux Hébreux, à «£ui Moïse avait promis, au nom du ciel, une terre de bénédiction , et qui périrent tous pendant le voyage , parce qu'ils avaient fait mille choses contre Dieu. On aurait pu répondre à saint Bernard qu'il était facile de prévoir les excès et les désordres d'une multitude indisciplinée , dans laquelle , comme pous l'avons vu, on avait admis des hommes pervers, des femmes de mauvaise vie, et même des voleurs et des brigands. Au reste, les raisons que donnait saint Bernard étaient appuyées sur les croyances du temps, et ne laissaient pas de produiro quelqu'imprcssion sur les esprits. Dans la persuasion où l'on était qu'une guqrre contre les Musulmans ne pourrait qu'être agréable à la Divinité, lorsque cette guerre entraînait après elle de grands malheurs, la dévotion des fidèles croyait devoir justifier la Provklence, et, pour la justifier, rien ne paraissait plus simple que d'accuser les croisés. C'est ainsi que chaque siècle â des sentimens et des opinions dominantes, d'après lesquelle.? les hommes so laissent facilement persuader; et lorsque ces opinions viennent à être ren^lacées par d'autres,* les raisonnCmens dont elles étaient la force et' l'appui , ne persuadent plus personne et ne servent qu'à montrer les faiblesses de l'esprit humain. Au reste, on déplorait les maux présens; mais l'avenir en préparait de plus grands encore qné personne ne prévoyait. S'il est vrai que le divorce d'Eléonore fut une des suites de la croisade , oii peut le compter panni les plus grands mal!. cnrs Digitizûd uy

chrétiens; il compara les croisés aux Hébreux, à 1149
qui Moïse avait promis, au nom du ciel, une terre de bénédiction, et qui périrent tous pendant le voyage, parce qu'ils avaient fait mille choses contre Dieu. On aurait pu répondre à saint Bernard qu'il était facile de prévoir les excès et les désordres d'une multitude indisciplinée, dans laquelle, comme nous l'avons vu, on avait admis des hommes pervers, des femmes de mauvaise vie, et même des voleurs et des brigands. Au reste, les raisons que donnait saint Bernard étaient appuyées sur les croyances du temps, et ne laissaient pas de produire quelqu'impression sur les esprits. Dans la persuasion où l'on était qu'une guerre contre les Musulmans ne pourrait qu'être agréable à la Divinité, lorsque cette guerre entraînait après elle de grands malheurs, la dévotion des fidèles croyait devoir justifier la Providence, et, pour la justifier, rien ne paraissait plus simple que d'accuser les croisés. C'est ainsi que chaque siècle a des sentimens et des opinions dominantes, d'après lesquelles les hommes se laissent facilement persuader; et lorsque ces opinions viennent à être remplacées par d'autres, les raisonnemens dont elles étaient la force et l'appui, ne persuadent plus personne et ne servent qu'à montrer les faiblesses de l'esprit humain.

Au reste, on déplorait les maux présens; mais l'avenir en préparait de plus grands encore que personne ne prévoyait. S'il est vrai que le divorce d'Éléonore fut une des suites de la croisade, on peut le compter parmi les plus grands malheurs

 qui résultèrent pour la France de cette expe'dition. Par ce divorce niallieureux, la France perdit alors l’Aquitaine; et plus tard la puissance'anglaise, en dcç.à de la mer, s’accrut tellement, qu’on vit la royale postérité de l^ouis VII presque réduite à clierchcr un asile ^r des terres étrangères, tandis que les descendans d’Eléonore et de Henri II se faisaient couronner rois de France et d’Angleterre, dans l’église de Notre-Dame de Paris. La flatterie entreprit de consoler Louis-le-Jeune des revers qu’il avait éprouvés en Asie, et le représenta dans plusieurs médailles comme le vainqueur de l’Orient (i). Il était parti de la Palestine avec le projet d’y retourner; et, dans son passage à Rome, il avait promis au Pape de se mettre à la tète d’uue nouvelle croisade. Jamais les colonies chrétiennes n’avaient eu plus besoin d’étre secourues; depuis que les Français avaient quitté la Palestine, chaque jour on apprenait de nouveaux malheurs arnvés aux chrétiens établis en Syrie. Peu de temps après le siège de , Damas, Raymond perdit la vie dans une bataille livrée entre Apamée et Rugia, et sa tète, envoyée au calife de Bagdad, montra l’importance de la victoire remportée par les Musulmans. Plusieurs (i) L.1 légende de l’une de ces médailles est ainsi conçue: ^ Régi invicto ab Oriente reduci, ’ Frementes lætitià ciTes. Dans une autre médaille, on avait reprraenté le Méandre, et nu trophée élevé sur ses bords, avec cette inscription: Tureit ad ripM Metiandrü C7iiis , fugatis. Digitized by Gooqle

'• ; LIVRE VI. > a4i places de la principauté d’ Antioche avaient ouvert i i5a leurs portes aux soldats de Noureddin, et conduit par la fortune de scs armes jusqu’aux rives de la mer, qu’il n’avait jamais vue, ce héros bfcrbare c’était baigné dans ses Ilots comme pour en prendre possession (i^. Josselin, après avoir perdu la ville d’Edesse, tomba lui-même aux mains des infidèles, et mourut de misère et de désespoir dans les prisons d’Alep. La province d’Éd esse, menacée par les Turcs, abandonnée aux Grecs, perdit la plupart de ses habitans, et toute la poj)ulation latine de cette contrée, poursuivie comme le peuple d'Israël par un autre Pharaon, se réfugia, à travers mille dangers, sur les terres d’Antioche et sur celles de Jérusalem (2). Le comte de^Tripoli périt assassiné par une main inconnue, au milieu de sa capitale (3), et toutes les villes de son comté furent plongées dans le deuil. Au milieu de tant de périls qui menaçaient les polonies chrétiennes, la reine Mélisende et son fils se disputaient le gouverne . (1) On peut lire, dans la Bibliotk. des Croisades, des détails curieux sur la manière dont Josselin fut fait prisonnier, tom. ii 20. (2) Guillaume de Tyr fait, dans son dix-septième livre, une description intéressante de la retraite des familles chrétiennes qui habitaient le comté d’Edesse. (3) Raymond fut tué dans un lieu appelé la Fontaine Mûrie y l’an 1 148 , le 27 juin, le jour de la fèie des saints apôtres saint Pierre et sainlPaul. (Voy. Guillamne de Tyr, lib. XVII.) ' - . . . TOM. II. 16 Digitized by Googk'

 ment tlii royaume de Jérusalem (i). La division arriva au point que Baudouin assiégea la tour de David , où sa tiière s’était réfugiée avec tous ses partisans. Enllii tous les malheurs semblaient se réunir pour accabler les puissances chrétiennes d^ la Syrie^ct les Musulmans se disaient entre eux que le moment était enfin venu de renverser l’empire des Francs. Deux jeunes princes de la famille d’Orlock osèrent concevoir le projet de conquérir Jérusalem sur les ebréliens (2) ; une année qu’ils avaient rassemblée dans la Mésopotamie vint camper sur le mont des Oliviers, et la ville sainte ne

LIVRE VI. ^ 243 prendre la croix et les armes; mais les princes qui nSa n'avaient point oublié les revers de la dernière croisade, et que n'épa rouaient point les plaintes et même les railleries du peuple , n'osèrent point encourir d'autres repi . relies et braver de nouveaux périls. Le clergé et la noblesse que la guerre sainte avait ruinés, n'échauffèrent point par leur exemple l'enthousiasme renaissant de la multitude; Godefroi , évêque de Langres , revenu de l'Orient , avait abdiqué sa dignité épiscopale, et s'était renfermé dans le monastère de CJairvaux , où il déplorait , au milieu des austérités de la pénitence , une guerre pour laquelle il avait montré un zèle plus ardent qu'éclairé." Ce qui acheva d'éteindre l'ardeur nouvelle des peuples, l'abbé de Clairvaux, dont l'éloquence miraculeuse avait remué l'Occident , ne fit plus entendre sa voix , et son silence fut comme un saint avertissement , ou plutôt comme un autre miracle qui retint dans une paix profonde le monde chrétien prêt à s'ébranler une seconde fois. * On vit alors, chose difficile <1 croire, l'abbé Suger, qui s'était opposé à l'expédition de Louis VII, prendre la résolution de secourir Jérusalem , et, dans une assemblée tenue à Chartres, exhorter les princes, les barons et les é\êqiies à s'enrôler sous les drapeaux de la guerre sainte (i). Comme on ne

(i) Consultez la Vie de l'abbd Suger, écrite par son secrétaire. jVous avons en français une Vie de l'abbé de SaintDenis, en trois volumes. iG..

Digitized by Google

prendre la croix et les armes; mais les princes qui 1152
n'avaient point oublié les revers de la dernière croisade, et que n'épargnaient point les plaintes et même les railleries du peuple, n'osèrent point encourir d'autres reproches et braver de nouveaux périls. Le clergé et la noblesse que la guerre sainte avait ruinés, n'échauffèrent point par leur exemple l'enthousiasme renaissant de la multitude; Godefroi, évêque de Langres, revenu de l'Orient, avait abdiqué sa dignité épiscopale, et s'était renfermé dans le monastère de Clairvaux, où il déplorait, au milieu des austérités de la pénitence, une guerre pour laquelle il avait montré un zèle plus ardent qu'éclairé. Ce qui acheva d'éteindre l'ardeur nouvelle des peuples, l'abbé de Clairvaux, dont l'éloquence miraculeuse avait remué l'Occident, ne fit plus entendre sa voix, et son silence fut comme un saint avertissement, ou plutôt comme un autre miracle qui retint dans une paix profonde le monde chrétien prêt à s'ébranler une seconde fois.

On vit alors, chose difficile à croire, l'abbé Suger, qui s'était opposé à l'expédition de Louis VII, prendre la résolution de secourir Jérusalem, et, dans une assemblée tenue à Chartres, exhorter les princes, les barons et les évêques à s'enrôler sous les drapeaux de la guerre sainte (1). Comme on ne

(1) Consultez la Vie de l'abbé Suger, écrite par son secrétaire. Nous avons en français une Vie de l'abbé de Saint-Denis, en trois volumes.

 répomlait à sos iliscoiirs (pie par le silence de la douleur et de l'iitonnenieiit , il forma le projet de tenlcr lui seul une entreprise dans laquelle avaient éclioué (leux monarques. Suj^er, à l'âge de 70 ans, résolut «le lever une armée., de l'entretenir à ses frais et de la conduire lui-même dans la Palestine. Selon la dévotion du temps, il alla visiter à Tours le tombeau de saint Martin, aiin d obtenir la protection du ciel, et déjà plus de dix mille pèlerins avaient pris les armes et se disposaient à le suivre en Asie, lorsque la mort vint arrêter l'exécution de ses desseins. Dans ses derniers momens , Suger invoqua l'assistance et les prières de saintBcrnard, qui soutint son courage et l'e.xliorta à ne plus détourner ses pensées de la Jérusalem céleste, dans laquelle ils devaient bientôt se revoir. Malgré les conseils de son ami , l'abbé de Saint-Denis regrettait en mourant de n'avoir pu secourir la ville sainte. Saint Bernard ne larda pas à suivre Suger au tombeau, emportant avec lui le regret d'avoir prêché une guerre malheureuse.'- t La France perdit, la même année, deux hommes qui l'ont illustrée j l'iiii , par des qualités et des talens utiles à la patrie j 1 autre , par son éloquence et des vertus chères aux chrétiens. Dans un temps ou l'ou ne songeait «ju'a délendre les privilèges de l'Église, Suger défendit ceux de la royauté et ceux du peuplej tandis que d'éloquens prédicateurs animaient le zèle des guerres saintes, qui étaient toujours accompagnées de quelques désastres, l'habile Digitized by Google

 ministre de Louis VII préparait la Fi ance à re-
n53 cueillir un jour les fruits salutaires de ces grands événemens. On l’accusait de s’ctre laissé Introduire bien avant dans les alfaircs du siècle j mais la politique ne lui fit point publier les préceptes de l’Evangile. Au jugement de ses contemporains , il vivait à la cour en sage courtisan , et dîins son cloître en saint religieux. S’il y a dans l’Église de France, écrivait saint Bernanl au pape Eugène, quelque vase de prix qui embellisse le palais du roi des rois, c’est sans doute le vénérable abbé Suger. Coiftneabbé de Saint-Denis, il possédait peut-être plus de richesses qu’un moine ne doit en avoir, puisqu’il se proposait d’entretenir une armée j mais il n’employa jamais ses trésors que pour le service de la patrie et de l’Église, et jamais l’état n’avait été plus riche que sous son administration. Toiite sa vie fut une longue suite de prospérités et d’actions dignes de mémoire. 11 réforma les moin^ de son ordre sans mériter leur haine; il fit le -bonheur des peuples sans éprouver leur ingratitude; il servit les i;ois et obtint leur amitié. La fortune le favorisa dans toutes ses entreprises, et pour qu’il n’y eut rien de malheureux dans sa vie, et qu’on ne pût lui reprocher aucune faute, il mourut lorsqu’il allait conduire une armée en Orient. . '• ^ ’ Suger et saint Bernard, unis par la religion et par l’amilié, curent une destinée différente : le premier, né dans une basse condition, se laissa aller aux faveurs de la fortune , qui le porta aux plus grandes dignités; le second, né dans un rang

ministre de Louis VII préparait la France à re- 1153
cueillir un jour les fruits salutaires de ces grands événemens. On l'accusait de s'être laissé introduire bien avant dans les affaires du siècle; mais la politique ne lui fit point oublier les préceptes de l'Évangile. Au jugement de ses contemporains, il vivait à la cour en sage courtisan, et dans son cloître en saint religieux. S'il y a dans l'Église de France, écrivait saint Bernard au pape Eugène, quelque vase de prix qui embellisse le palais du roi des rois, c'est sans doute le vénérable abbé Suger. Comme abbé de Saint-Denis, il possédait peut-être plus de richesses qu'un moine ne doit en avoir, puisqu'il se proposait d'entretenir une armée; mais il n'employa jamais ses trésors que pour le service de la patrie et de l'Église, et jamais l'état n'avait été plus riche que sous son administration. Toute sa vie fut une longue suite de prospérités et d'actions dignes de mémoire. Il réforma les moines de son ordre sans mériter leur haine; il fit le bonheur des peuples sans éprouver leur ingratitude; il servit les rois et obtint leur amitié. La fortune le favorisa dans toutes ses entreprises, et pour qu'il n'y eût rien de malheureux dans sa vie, et qu'on ne pût lui reprocher aucune faute, il mourut lorsqu'il allait conduire une armée en Orient.

Suger et saint Bernard, unis par la religion et par l'amitié, eurent une destinée différente : le premier, né dans une basse condition, se laissa aller aux faveurs de la fortune, qui le porta aux plus grandes dignités; le second, né dans un rang

a46 HISTOIRE DES CR01S.\DFÆ. i5u plus cle^x•, se liâta d'en clesceiulrc, et ne fut riçn que par son f'éiiie. Saint Bernard rendit peu de services à l'étal, mais H défendit la religion avec un zèle infaligahlc; et comme on plaçait alors l'Eglise avant la patrie, il fut plus grand aux jeux de ses conlemj)orains «pie l'abbé Suger. Taul «ju'il vécut, toute l'Europe eut les yeux fixés sur l'abbé de Clairvaux,* il était comme une lumièi'e placée au milieu des chrétiens ; toutes ses paroles avalent la sainte autorité de la religion qu'il prêchait. Il étoufïa ,tous les schismes , fit taire tous les imposteurs,- et, par ses travftix , mérita dans son siècle le titre de dernier père de l'Eglise , comme le grand Bossuet l'a mérité dans le notre. On pourrait reprocher à saint Bernard d'élre trop souvent sorti de' sa retraite et dem'avoir pas toujours été, çomme il le dit lui-même, le disciple des chênes et des hêtres. Il ne fut étranger à aucun événement politique de son temps; il se mêla de toutes les aflaircs du St.-Siége. Les chrétiens se demandaient quel était le chef de l'Église; les papes, les princes murmurèrent quehjuefois contre son autorité; mais il ne faut pas oublier qu'il rappela sans cesse la justice et la modération aux grands de la terre, l'obéissance et le respect des lois aux peuples, la pauvreté et l'austérité des mœurs au clergé, à tous, les saintes tuaximes de l'humanité cl de la morale évangélique. FIN DU UIVnE VI. Digitizéd by Google

niPsure que le grand tableau des croisades se i déroule devant nos yeux , on peut s’apercevoir que les guerres saintes ont j)icsque toujours le même mobile , et que les mêmes passions animent toU' jours les croisés. Lorsqu’on ne jette qu’un coupd’œil rapide sur ces temps reculés , on pourrait d’abord penser que des cvcnemens, qui paraissent tous se ressembler entre eux , doiyent à la fin, par la confusion des objets et runiformité du spectacle , adaiblir la curiosité et lasser l’attention du lecteur; mais quand on approfcfcdit les é|>oques historiques dont nous parlons, quand on entre plus avant dans l’étude des passions et des afiaires humaines , on se pénètre de l’idée qoe tous les événemens ont une physionomie qui leur est }>roju-e , et qu’il eu est des faits de l’histoire comme dos êtres d’une mê^ie espèce dans la nature. -Tous ces êtres se ressemblent au premier aspect, et néanmoins ils présentent une variété infinie à la vue atteiUive de l’observateur. Dans la carrière qui

HISTOIRE
DES CROISADES.

LIVRE VII.

A mesure que le grand tableau des croisades se 1152
déroule devant nos yeux, on peut s'apercevoir que les guerres saintes ont presque toujours le même mobile, et que les mêmes passions animent toujours les croisés. Lorsqu'on ne jette qu'un coup-d'œil rapide sur ces temps reculés, on pourrait d'abord penser que des événemens, qui paraissent tous se ressembler entre eux, doivent à la fin, par la confusion des objets et l'uniformité du spectacle, affaiblir la curiosité et lasser l'attention du lecteur; mais quand on approfondit les époques historiques dont nous parlons, quand on entre plus avant dans l'étude des passions et des affaires humaines, on se pénètre de l'idée que tous les événemens ont une physionomie qui leur est propre, et qu'il en est des faits de l'histoire comme des êtres d'une même espèce dans la nature. Tous ces êtres se ressemblent au premier aspect, et néanmoins ils présentent une variété infinie à la vue attentive de l'observateur. Dans la carrière qui

ii52 % a48 mSTOIRE DES CROISADES, nous reste à parcourir , de grandes révolutions se mêlent partout au récit des guerres saintes, et nous offrent une foule de leçons et de scènes diverses ; à chaque révolution , ce sont des peuples nouveaux qui se montrent sur la scène politique, ce sont des lois différentes que la fortune ou la victoire impose aux sociétés. Ici, c'est un empire qui s'élève , et dont la jmissance nouvelle change tout-à-coup , la face du monde; plus loin, c'est un empire qui tombe, et dont les ruines attestent l'instabilité des grandeurs de la terre. Non-seulement les révolutions se succèdent sans cesse ; mais , à chaque épo- que mémorable, nous voyons apparaître des hommes que leurs qualités élèvent au-dessus du vulgaire, et qtii diffèrent entre eux par leur génie , leurs passions ou leurs vertus ; ces hommes extraordinaires , comme les figures qui animent les productions des grands peintres, impriment leur caractère à tout ce/jui les environne, et l'éclat (ju'üs répandent autour d'eux, l'intérêt qu'ils font uaîti-e par leurs actions et leurs seutimens , nous aideront souvent à rajeuflir et à varier les récits et les tableaux de cette histoire. Ceux qui ont étudié les mœurs et les révolutions de l'Orient , ont pu remarquer que la religion do Mahomet , quoiqu'elle soit toute guerrière , no donnait point à ses disciples cette bravoure opiniâtre , cette persévérance dans les revers , ce dévouement sans bornes dont les croisés avaient offert tant d'exemples. Le fanatisme des Musulmans avait besoin de la victoire pour conserver sa force

LIVRE VIL , 2/,g et sa violence. Élevés dans les idées d'un aveugle i fatalisme, ils étaient accoutumés à regarder les succès ou les revers comme un arrêt du ciel : victorieux j ils se montraient pleins de confiance et d'ardeur ; vaincus , ils se laissaient abattre et cédaient sans bonté à un ennemi qu'ils regardaient comme l'instrument du destin. L'envie d'acquérir de la renommée excitait rarement leur audace, et dans les accès même de leur ferveur belliqueuse , la crainte des ckâtimens et des supplices les retenait sur le champ de bataille bien plus que la passion de la gloire. Il leur fallait un chef à redouter pour oser braver leurs ennemis , et le despotisme semblait nécessaire à leur valeur. ' Après la conquête des chrétiens, les dynasties des Sarrasins et des Turcs furent dispersées et presque anéanties , les Seljoukides eux-mêmes étaient relégués au fond de la Perse, et les peuples de Syrie connaissaient à peine le nom de ces princes dont les ancêtres avaient régné sur l'Asie. Tout , jusqu'au despotisme , fut détruit en Orient. L'ambition des émirs profita du désordre ; les esclaves se partagèrent les dépouilles de leurs maîtres ; les provinces , les villes mêmes devinrent autant de principautés dont on se disputait la possession in-p certaine et passagère. Le besoin de défendre larehgion musulmane , menacée par les chrétiens , avait conservé quelque crédit aux califes de Bagdad. Ils étaient encore les chefs de l'islamisme ; leur approbation semblait nécessaire au pouvoir des usurpateurs et des conquérans ; mais leur puis

et sa violence. Élevés dans les idées d'un aveugle 1152
fatalisme, ils étaient accoutumés à regarder les succès ou les revers comme un arrêt du ciel : victorieux, ils se montraient pleins de confiance et d'ardeur ; vaincus, ils se laissaient abattre et cédaient sans honte à un ennemi qu'ils regardaient comme l'instrument du destin. L'envie d'acquérir de la renommée excitait rarement leur audace, et dans les accès même de leur ferveur belliqueuse, la crainte des châtimens et des supplices les retenait sur le champ de bataille bien plus que la passion de la gloire. Il leur fallait un chef à redouter pour oser braver leurs ennemis, et le despotisme semblait nécessaire à leur valeur.

Après la conquête des chrétiens, les dynasties des Sarrasins et des Turcs furent dispersées et presque anéanties, les Seljoukides eux-mêmes étaient relégués au fond de la Perse, et les peuples de Syrie connaissaient à peine le nom de ces princes dont les ancêtres avaient régné sur l'Asie. Tout, jusqu'au despotisme, fut détruit en Orient. L'ambition des émirs profita du désordre ; les esclaves se partagèrent les dépouilles de leurs maîtres ; les provinces, les villes mêmes devinrent autant de principautés dont on se disputait la possession incertaine et passagère. Le besoin de défendre la religion musulmane, menacée par les chrétiens, avait conservé quelque crédit aux califes de Bagdad. Ils étaient encore les chefs de l'islamisme ; leur approbation semblait nécessaire au pouvoir des usurpateurs et des conquérans ; mais leur puis-

 iSa sauce , ruiilûiuc sacré , ue s’excrçaîL que par des prières , que par de vaincs cérémonies , el n’ins])irait point la crainte. Dans cet abaissement, ils ne paraissaient occnj)és (ju’à consacrer le fruit de la trahison et de la violence. Us ne suiUsaient point à donucr des villes ou des emplois (ju’ils ne pouvaient refuser. Tous ceux (juc la victoire et la licence avaient favorisés, venaient se prosterner devant les vicaires du Prophète ; et des nuées d’émirs, de visirs , de sultans, pour nom» servir d’une expression orientale, semblaient sortir de la poussière de leurs pieds. ’ Les chrétiens ne connurent point assez l’état de l’Asie, qu’ils pouvaient conquérir , et, peu d’accord entre eux , ils ne profitèrent jamais de la division de leurs ennemis. Il sulïit d’avoir connu l’esprit de désordre et d’imprévoyance qui réj^nait dans les croi.sades , pour connaître aussi l’esjirit de cette république chrétienne que les croisades avaient fondée en Syrie, et dont elles étaient l'ânie ' et l’appui. Les Francs jioursuivirent avec as.sez d’activilé la conquête des villes et des provinces maritimes , conquête à laijuelle le commerce de l'Europe se trouvait intére.ssé , et qui assurait leurs fréquentes relations avee l’Occident; mais leur attention et leurs elforts se diri;;èrent rarement sur les villes et les jjrovinccs de l’intérieur du pays , dont les peuples entretenaient des rapports continuels avec le nord de l’Asie, et recev'aient charjue jour des secours et des ençoiu-aycmens de Mousoul, de Bagdad , et de toutes les contrées musulDigifeed by

mRÉ vu. ‘i'ii inanosderOrient(i).Tous ces peuples, Ion g-lemps n5a îiflaiblis , comme nous l'avons vu , par la division de leurs chefs, étaient animés par une haine commune contrôles chrétiens , et celte haine , qui leur tenait lieu de patriotisme , tendait sans cesse aies rapprocher. Les Francs, loutoccupés de conserver leurs possessions .sur les côtes de la mer j n’employèrent aucun moyen pour empêcher que , d’un autre côté j leurs ennemis ne parvinssent à se rallier , et qu’une puissance sortant tout-à-coup du sein des ruines , ne vînt leur disputer le fruit de leurs victoires. Les plus sages ou les moins imprévoyans ne virent point alors que toute cette population de Syrie, abattue , mais non anéantie , disjiersée , mais non vaincue , n’attendait pour réunir ses forces et déployer sa redoutable énergie , qu’un chef habile et heureux, poussé à-la-fois par le fanatisme religieux et par l’ambition des conquérans. Noureddin , fils de Zengui , qui s’élail emparé de la ville d’Edesse avant la seeonde eroisade, avait hérité des conquêtes de son père et les avait augmentées par sa valeur. 11 fut élevé par des guerriers qui avaient juré de verser leur sang pour la c-ause du Prophète ,• et lorsqu’il monta sur le tfône , il rappela l’austère simplicité des prejuiers

(i) Nous avons rem.irqué que la domination de la Syrie riait attacliée :> la possession des villes de Damas et d’Alep. Les clnetiens ne puvcnl jamais y être les maîtres, parce qu’ils ne possédèrent jamais ces deux villes.

Digitized by Google

manes de l'Orient(1). Tous ces peuples, long-temps 1152
affaiblis, comme nous l'avons vu, par la division de leurs chefs, étaient animés par une haine commune contre les chrétiens, et cette haine, qui leur tenait lieu de patriotisme, tendait sans cesse à les rapprocher. Les Francs, tout occupés de conserver leurs possessions sur les côtes de la mer, n'employèrent aucun moyen pour empêcher que, d'un autre côté, leurs ennemis ne parvinssent à se rallier, et qu'une puissance sortant tout-à-coup du sein des ruines, ne vînt leur disputer le fruit de leurs victoires. Les plus sages ou les moins imprévoyans ne virent point alors que toute cette population de Syrie, abattue, mais non anéantie, dispersée, mais non vaincue, n'attendait pour réunir ses forces et déployer sa redoutable énergie, qu'un chef habile et heureux, poussé à-la-fois par le fanatisme religieux et par l'ambition des conquérans.

Noureddin, fils de Zengui, qui s'était emparé de la ville d'Édesse avant la seconde croisade, avait hérité des conquêtes de son père et les avait augmentées par sa valeur. Il fut élevé par des guerriers qui avaient juré de verser leur sang pour la cause du Prophète; et lorsqu'il monta sur le trône, il rappela l'austère simplicité des premiers

(1) Nous avons remarqué que la domination de la Syrie était attachée à la possession des villes de Damas et d'Alep. Les chrétiens ne purent jamais y être les maîtres, parce qu'ils ne possédèrent jamais ces deux villes.

 « Nouredtlin , dit un poète arabe, réiinis>» sait l’héroïsme le plus noble à la plus profonde » humilité. Lorsqu’il priait dans le temple, ses » sujets croyaient voir un sanctuaire

LIVRE VII. i53 tlcspoüsmo avec la confiance et la crainte qu'il n5a inspire tour-à-lour à ses esclaves, fut rendu aux disciples de l'islamisme qui semblaient l'implorer comme un moyen de salut. Dès-lors toutes les passions e^ tous les efforts des peuples de la SjTie furent dirigés vers un même objet , le triomphe du Coran et la destruction des colonies chrétiennes. Baudouin 111, qui entreprit d'arrêter les progrès de Noureddin, avait fait admirer sa valeur dans plusieurs combats. On se rappelle que les chrétiens dirigèrent souvent leurs armes contre Ascalon, le plus ferme boulevard de l'Égypte, du côté de la Syrie. Baudouin , suivi de ses chevaliers, s'était approché de Cette place dans l'intention de ravager son territoire (i). L'approche des chrétiens répandit la terreur parmi les habitans, ce qui inspira au roi de Jérusalem la résolution de former le siège de la ville; il envoya aussitôt des messagers dans toutes les cités chrétiennes, annonçant son entreprise inspirée par Dieu lui-méme, et conjurant tous les guerriers de se rendre à l'armée. Bientôt on vit accoui ir les barons et les chevaUers; les prélats et les évêques de la Judée et de la Phénicie vinrent aussi prendre part à la sainte expédition; le patriarche de Jérusalem était à leur tête, portant avec lui la vraie croix de Jésus-Christ. La ville d'Ascalon s'élevait en cercle sur le bord (i) Voyez le livre xyii, §§. a3 et suiv. de Guillaume de Tyr, de qui nous empruntons tous les de'tails relatifs à ce sidge. . . Dk' ' : Cj

254 HISTOIRE DES CROISADES. i5j do in mer, et présentait du côté de la terre des remparts et des tours inexpugnables j tous les liahitaiis étaient exercés au métier de la guerre, et l'Égypte, qui avait un si grand intérêt à la conservation de cette place, y envoyait, quatre fois cliacpic année, dos vivres, des armes et des soldats. Tandis que l'armée chrétienne attaquait les rem-'^ parts de la ville, une Hotte de quinze navires à éperons, commandée par Gérard de Sidon, secondait les elforts des assiégeans. L'abondance régnait dans le camp des chrétiens; la discipline y était sévèrement observée ; on veillait jour et nuit, dans la crainte d'une surprise. La vigilance n'était pas moins gramlc parmi les assiégés; les chefs ne quittaient point les tours et les remparts, encourageant sans cesse leurs soldats; et pour (jue la ville ne pût être surprise au milieu des ténèbres, des lanternes de verre suspendues aux créneaux des tour.s les plus élevées, répandaient pendant la nuit une lumière semblable à celle du jojur. Le siège durait depuis deux mois, lorsqu'aux environs des fêtes de Pâques on vit débanpier dans les ports de Ptolémaïs et de Jalïîi un grand nombre de pèlerins venus d'Occident. Les chefs de l'armée chrétienne s'étant assemblés, on décida que les navires arrivés d'Europe dans les ports de la Palestine seraient retenus par ordre du roi, et qu'on in\ Itérait les pèlerins à venir au secours de leurs frères qui assiégeaient Ascalon. Une foule de ces pèlerins, répondant aux espérances qu'on mettait ainsi dans leur piété et dans leur bravoure, accouDigitized by Google

UVRK VIT. , l'in ruront fnissilôt ;m camp des assiegeans , et plu-i sieurs navires vinrent se réunir à la flotte de Gérard de Sidon. A leur arrivée , toute l'armée fut dans la joie et pleine de confiance dans la victoire. ■ i On construisit un grand nombre de machines avec du bois tiré des navires j parmi ces machines, on voyait avec étonnement une tour roulante d'une immense hauteur, semblable ù une forteresse avec sa garnison. Cette tour, poussée vers les remparts, portait d'affreux ravages dans la ville. Toutes les machines agissaient ensemble; les unes lançant des pierres, les autres ébranlant les mnrs; les assauts, les combats sanglans se renouvelaient sans cesse. Cinq mois s'étaient écoulés depuis le commencemçut du siège, et les forces de l'ennemi s'épuisaient, lorsqu'une flotte égyptienne de soixantedix voiles entra dans le port d'Ascalon , apportant des renforts et tous les secours dont la ville avait besoin. Le courage des assiégés redoubla avec leur nombre ; cependant l'ardeur des chrétiens ne se ralentissait point; leurs attaques devenaient plus fréquentes et plus meurtrières; leur tour mobile, que rien ne pouvait atteindre , répandait chaque jour plus .d'effroi parmi les assiégés. A la fin, ceux-ci, déterminés à détruire celte machine formidable, jetèrent entre la tour et le rempart une grande quantité de bois, sur lequel on répandit de l'huile, du soufre et d'autres matières combustibles; on y mit ensuite le feu ; mais le vent qui venait de l'Orient , au heu de pousser la flamme contre la

rurent aussitôt au camp des assiégeans, et plu- 1153
sieurs navires vinrent se réunir à la flotte de Gérard de Sidon. A leur arrivée, toute l'armée fut dans la joie et pleine de confiance dans la victoire.

On construisit un grand nombre de machines avec du bois tiré des navires; parmi ces machines, on voyait avec étonnement une tour roulante d'une immense hauteur, semblable à une forteresse avec sa garnison. Cette tour, poussée vers les remparts, portait d'affreux ravages dans la ville. Toutes les machines agissaient ensemble; les unes lançant des pierres, les autres ébranlant les murs; les assauts, les combats sanglans se renouvelaient sans cesse. Cinq mois s'étaient écoulés depuis le commencement du siége, et les forces de l'ennemi s'épuisaient, lorsqu'une flotte égyptienne de soixante-dix voiles entra dans le port d'Ascalon, apportant des renforts et tous les secours dont la ville avait besoin. Le courage des assiégés redoubla avec leur nombre; cependant l'ardeur des chrétiens ne se ralentissait point; leurs attaques devenaient plus fréquentes et plus meurtrières; leur tour mobile, que rien ne pouvait atteindre, répandait chaque jour plus d'effroi parmi les assiégés. A la fin ceux-ci, déterminés à détruire cette machine formidable, jetèrent entre la tour et le rempart une grande quantité de bois, sur lequel on répandit de l'huile, du soufre et d'autres matières combustibles; on y mit ensuite le feu; mais le vent qui venait de l'Orient, au lieu de pousser la flamme contre la

1 a56 HISTOIIIE DES CROISADES. J, 53 tour, la poussa contre la ville; cet incendie dura tout le jour et toute la nuit, et comme le vent ne changea point de direction, les pierres de la muraille se trouvèrent calcinées par le Feu; le lendemain au point du jour le mur tout entier s'e'croula avec un Fracas horrible ; les guerriers chrétiens accoururent au bruit, couverts de leurs armes, et la ville allait tomber en leur pouvoir, lorsqu'un incident singulier vint tout-à-coup leur dérober la vie- . toire. Les Templiers (i) étaient déjà entrés dans la place, et pour s'emparer seids des dépouilles de l'ennemi, ils avaient placé sur la brèche des sentinelles chargées d'écarter tous ceux qui se présen- . teraient pour les suivre ; tandis qu'ils se répandaient dans les rues et pillaient les maisons , la Foule des Musulmans s'aperçoit de leur petit nombre et s'étonne d'avoir pris la Fuite. Les soldats et les halji— tans se rallient, reviennent au combat, et les Templiers dispersés tombent sous les coups de leurs ennemis, ou s'enFuient par la brèche dont ils avaient interdit le passage à leurs compagnons d'armes. (i) Guillaume de Tyr, en raconUnt ce fait, cite un vers^ latin ; Non hahet eveiiius sordida prœda oonos. Le vieux traducteur Diipréau a rendu ainsi ce vers : De proie avare et sordide butin , < IS' advient jamais que bonne en soit lajîn. .Aboulfarage", dans sa Chronique syriaque , fait mention de ce trait si honteux pour les Templiers. I Digitized by Google

i LITRE Tlî. aS7 Les Wréliens perdant l’espoir dé s’emparer de la i •ville, et presse^ j)ar les Musulmans, qu’anime une ardeur nouvelle, sc retirent tristes et confijs dans leur camp; le roi de Je'rusalem convoqua aussitôt les prélats et les ‘barons, et leur demanda d’une voix émue quel parti on devait prendre dans une circonstance si fâcheuse. Lui-ménu', ainsi que les principaux chefs des guerriers, désespeVait de la conquête d’Ascalon, et proposait d’abandonner le siège; le patriarche et les évêquevS,.pIeins de. confiance dans la bonté divine, s’opposaient au parti de la retraite, , et , pour appuyer leur avis, invoquaient les passages de l’Écrilurc clans lesquels Dieii promet de secourir tous ceux qui coinbatlent ou qui soufl'rent pour sa cause. L’avis du patriarcheet des prélats ayant prévalu dans le conseil, on se prépara à de nouvelles attaques, ot le lendemain l’armée chrétienne se présenta devant les murailles de la ville, animée par les exlioftations des prêtres et par la présence de la vraie croix. Pendant toute la journée On combattit de part et d’autre avec une ardeur égale; mais la perte des Musulmans fut- plus grande que celle des chrétiens; le lendeinaiii, on convint d’une trêve pour oiisevelir les morts. En voyant le grand nondjre de guerriers qu ils avaient perdus, le^ infidèles tombèrent dans le découragement; la vue de leurs murailles renversées ajoutait encore à leut douleur; des bruits sinistres venus du Caire né leurlai.ssaient plus l’espérance d’être ’seconrus par le calife d’Égv ple. Tout-à-îroup lo^' peuple Vas.semble" en tuTOM, IL J *7 k

-5« HISTOIRE DES CROISADES. , 3 luiiliej louis demandent à grands cns'(|u’o^nciK; un terme à leurs maux. « Iloinmcs d’Ascalou, s’^’d». criaient ceux dont la foule cperdue 'semblait » invoquer les conséils et Ta'ppid, nos' pères sont « morts en combattant les, Francs; leurs fds-sünt » morts à leur tour, sans espoir de vaincre' //ne ’ nation' de fer. Le sable stérile'^ de ce l ivage, et » ces ruines qu’on nous a données fi défendre , he » nous montrent partout que des imagés fanèbréîT; » CCS murailles, élevées au milieu des proyinces » ■cbréliennes,' sont pour nous comme des sé])ul" . » cres'sur^me terre éfrarigèreC Retournons 'donc O) en Égypte, et laissons èà ' nps ennemis une '» cité que Dieu -a frappée 'de sa malédiclion’. »* La -mullilude en pletirs applaudissait à ces discours, et ' personne ne songeait- plus A prondi e Içs armes. Enfin, des députés furent nommés poïïr se rendre au camp des clrréliens'el proposer une ca;7 2»itnlatmn’au roi de Jérusàlemi On offrait d’ouvrir _ aux" assfége.ins les portes de la ville, à la seule Condition'que lesliabitans ayraienf la faculté de se rc-:^ lirCiv'dans trois jours avec leurs biens" etdeurs bau gages. Tandis que les ‘assiégés prenaient une r/^ofution dictee par le désespoir, le souyenir-des derniers combats répandait encore la' ti’iste$se,- cl le deuil dans-l’arjuce clirétienne. Lès députés rtftlsulniaus sè présentèrent aff camp, sans que p^ sonne pût soupçonner l’objet' de leur niissioii. Ils •furent admis dçvant les chéfs assemblés,, et, dans une attitude suppliante, ils aunoncèrenfla capitulation proposée." A“ cette ^proposilicMi inattendue. Digitized by Google

1153 multe; tous demandent à grands cris qu'on mette un terme à leurs maux. « Hommes d'Ascalon, s'é-» criaient ceux dont la foule éperdue semblait » invoquer les conseils et l'appui, nos pères sont » morts en combattant les Francs; leurs fils sont » morts à leur tour, sans espoir de vaincre *une* » *nation de fer*. Le sable stérile de ce rivage, et » ces ruines qu'on nous a données à défendre, ne » nous montrent partout que des images funèbres; » ces murailles, élevées au milieu des provinces » chrétiennes, sont pour nous comme des sépul-» cres sur une terre étrangère. Retournons donc » en Égypte, et laissons à nos ennemis une » cité que Dieu a frappée de sa malédiction. » La multitude en pleurs applaudissait à ces discours, et personne ne songeait plus à prendre les armes. Enfin, des députés furent nommés pour se rendre au camp des chrétiens et proposer une capitulation au roi de Jérusalem. On offrait d'ouvrir aux assiégeans les portes de la ville, à la seule condition que les habitans auraient la faculté de se retirer dans trois jours avec leurs biens et leurs bagages. Tandis que les assiégés prenaient une résolution dictée par le désespoir, le souvenir des derniers combats répandait encore la tristesse et le deuil dans l'armée chrétienne. Les députés musulmans se présentèrent au camp, sans que personne pût soupçonner l'objet de leur mission. Ils furent admis devant les chefs assemblés, et, dans une attitude suppliante, ils annoncèrent la capitulation proposée. A cette proposition inattendue,

UVRE VIÏ. tout le conseil fut frappé d’une si g,raiule surprisé, que lorsqu’on demanda aux barons. et aiix prélats leur avis , aucun d’eux ne trouva de paroles pour répondre, et que tou# se mirent a remercier Dieu en vCrsanf: des larjiies de joie. Peu d’heures aprè’Sj lorsqu on vît l’étendard de la croix llottcf sur les niui's dXscalon, toute l’armée applaudit par des cris d allégresse a une victoire qu’elle regardait comme un mii'acle du ciel. tiCs iMusulmans abandonnèrent la ville avant le •troisième jour : les chrétiensy entrèrent en procession (i), et consacrèrent la grande mosquée à l’apôtre saint Paul. La Conquête d’Asicalon leur^fl’rait ùn grand avantage,' en ce qu’elle leur ouvrait Te chomiii de l’Égypte, et qu’elle fermait aux Égyptiens l’accès de la Palestine. Mais tandis que d’un côté ils rejetaient leurs ennemis au-delà du désert, de nouveaux périls les menaçaient du côté de la Sy- ' < i). Guillaume d(i Tyr rapporte qùé la population d’Àscalon abaudonna la ville avant le troisième jour. Le roi de Jcrus.'ilçm lui donna des guides pour la cpnduire-’jusqii’à Klariscli; mais, a peine entres dans le ddsert,. tous ces malheureux furent ddpouillds par les Tûtes, leurs compag^iis d ai incs^ qui voulaient saiis doute les punit d’avoir livré aüx chrétiens une ville musulmane. On peut consulter, sur les causes de la prise d Ascaloii et de l’abandon où les daissadn' goiw ejTiemeiit égj'pticn, les autenrs arabes, les seuls qui en aient parlé..(Voy. la Bibliolhèque des Croisades , lom.' ii ," 5. 21. M. Reinaud, par la comparaison des auteurs chrétiens et arabes, y fait voir pombien les ttoubles d'Égypte coutribucrent à Li prise d’Asealon. 17..

 Noureddiii, à force de séductions et de pro— messes,' s'était rendu jnaître de Damas j et celte possession, qu'il ambitionnait depuis long-temps, rendait sa puissance rcdoulgblè à tous les peuples de son voisinage (i). Cependant les colonies chrétiennes restèrent quelque temps dans un état d'inaction qui ressemblait à la paix. Le seul événement remarquable de cette époque, fut une expédition de Renaud de Cbâtillon, prince d'Antioebe, dans l'ile de Chypre. Renaud et ses chevaliers fondirent à l'improviste sur une population paisible et désarmée; ces guerriers barbares, ne respectant ni les lois de la religion, in celles de l'humanité, pillèrent les villes, les monastères et les églises, et revinrent à Antioche chargés des dépouilles d'un peuple chrétien. Renaud avait entrepris celle guerre impie , pour se venger de l'empereur grec, qu'il accusait de n'avoir pas tenu ses promesses (a). Danï le meme temps, le roi de Jérusalem fit une expédition qui ne blessait pas moins les lois de la justice, Quelques tribus arabes avaient ob' tenu de lui et de ses prédécesseurs la faculté de* faire paître leurs troupeaux dans la foret de Pa, (0 Voye* an deuxième volume de la Bibliothèque des Croisades, §. ai les singiiHcrs motifs par lesquels, aux yeux des Musulmans, Noureddin justifia son entreprise sur la capitale de la Syrie. (a) Tous ces détails, ainsi que ceux qui précèdent et ceux qui suivent, sont lires de Guillaume de Tyr, lib. x\in.

Digitized by Gr"' 'K

IJVRE VIL.’i a6i néas. Depuis plusieurs années elles vivaient dans une sécurité profonde, se reposant sur la foi des traités.. Tout-à-coup Baudouin et ses chevaliers tombent , l’épép a la main , sur ces pasteurs sans armes ^ ils massacrent ceux qui résistent, dispersenl les autres, et rentrent à Jérusalem avec* les troupeaux et les dépouilles des Arabes. Baudouin fut conduit à cette honteuse entreprise par la nécessité de payer ses dettes, qü’il ne pouvait acqujt-* 1er avec ses ressources ordinaires. Guillaume de Tyr n’eu condamne pas moinsde roi de Jérusalem, et trouve la juste punition de celte iniquité dans la défaite qu’essuya ensuite Baudouin près du gué • de Jacob. §urprispar Noureddin, le roi de Jérusalem resta presque seul sur le champ de bataille , et se réfugia, au milieu des plus grands périls, da«s la forteresse de Sephel, bâtie au sommet d’une montagne voisine. Lorsque le bruit de celle délfaite ÿe répandit dans les cités des Francs, les fidèles , cotivcris de deuil , coururent au pied des autels, en répétant ceS paroles du psalmiste : Domine y salvutn fac regem (^Sqigneury sauvez le rot). Jje ciel ne repoussa point les prières d’un peiqde désolé, elle retour de Baudouin à Ptolémaïs rendit bientôt aux chrétiens l’espoir .de répaier leurs malheurs. ' ' La plupaVt des seigneurs de la ' Palestine , Hugues d’Ibeliu , Odon de Saint-Aman, Richard et Bafian de Joppé, le grand-maître du Temjÿc , étaient restés eulqe les mains des infidèles. Tous les prisonüiers' chrétiens ' furent conduits à Da-, ii56 1157

■>.Gj histoire. Dlïi croisades 57 mas, enchaînés les uns aux autres avec des«cordèsl' Au milieu de la foule des. captifs, on avait' forcé- 'deux chevaliers francs de- porter un étendard dé; la croix, auquel était suspendue la chevelure dé^ leurs compagnons d'armes tués sur le champ de . bataille. Tout le peuple sortit de Dama^ rir au-devant de ce spectacle , et' plus la victoire* était barbare, plus elle 'causa d'enthousiasme et de. joie (i). ' -vY i~>9" Ce fut alors qu'on vit débarquer? à Ptoléitfaîs'','^ comme par un mirade de la Providence j plusieurs, navires montés par Étienne, çomte du Perchei,' avec des croisés du Mans et d'Àngers, et Thierri, comte de Flandre, accompagné d'un grand. no'nfbre de pèlerins flamands. Dès -lors, les chrétiens oublièrent leurs défaites, et l'ange du grand con-' , seil, dit Guillaume de Tyr, leur inspira des ré^-^^ lutions généreuses. Réunis aux renforts' qu'ils venaient de recevoir, Te roi et ses chevaliers allèrent combattre les Musulmans dans le comté de Tripoli • '^«t dans la principauté d'Antioche ; ils s'emparèrent de .Gésàrée et de la fm'teresse du Harenc, et cé' qui- acheva , peu de temps après', de reparer la honte des armes chréticnne.s, le sultan de Dartias Y' ayant traversé le Liban, fut vaincu dans une san-'' glaute bataille, entre le Jourdain et le de Gcnesareth. Baudouin qui n'avait plus rien a r^doii■ * ■■ r.. > -i,. : -* ' v. , ' ■ (I^Nous empVunUins ces'détails de la cotnpilàlion arabe jntitulcc Us Deux Jardins. {Voyez An dcîuxiime'v'ohime de la Bibliothèque des Croisades, §. 22.)' •*

1157 mas, enchaînés les uns aux autres avec des cordes. Au milieu de la foule des captifs, on avait forcé deux chevaliers francs de porter un étendard de la croix, auquel était suspendue la chevelure de leurs compagnons d'armes tués sur le champ de bataille. Tout le peuple sortit de Damas pour courir au-devant de ce spectacle, et plus la victoire était barbare, plus elle causa d'enthousiasme et de joie (1).

1159 Ce fut alors qu'on vit débarquer à Ptolémaïs, comme par un miracle de la Providence, plusieurs navires montés par Étienne, comte du Perche, avec des croisés du Mans et d'Angers, et Thierri, comte de Flandre, accompagné d'un grand nombre de pélerins flamands. Dès-lors les chrétiens oublièrent leurs défaites, et l'ange du grand conseil, dit Guillaume de Tyr, leur inspira des résolutions généreuses. Réunis aux renforts qu'ils venaient de recevoir, le roi et ses chevaliers allèrent combattre les Musulmans dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche; ils s'emparèrent de Césarée et de la forteresse du Harenc, et ce qui acheva, peu de temps après, de réparer la honte des armes chrétiennes, le sultan de Damas, ayant traversé le Liban, fut vaincu dans une sanglante bataille, entre le Jourdain et le lac de Genesareth. Baudouin qui n'avait plus rien à redou-

(1) Nous empruntons ces détails de la compilation arabe intitulée *les Deux Jardins*. (Voyez au deuxième volume de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 22.)

/ ' ■ y " -.-X , . , . ^ Tll. . , y,G3 (or lie ses eunemis , obtint alors eu mariai,"e la ufio nièce de renipereur de Constantinople; celle alliance lui proaira de grands avantages , Qt surtout des richesses et c\es trésors faits pour éblouir les chevaliers chrétiens , qui ne ’cessaiont jamais de connaître la pauvreté que le jpur ou le lendemain d’ilnc victoire. , • ' • ' ^ . ,r Cependant de nouveaux malheurs menaçaient la principauté d’Antioche, dont la victoire venait de reculer les limitcsj Renaud, dans une excursion sur les rives de l’Euphrate, était tombé entre les mains des Musulmans, et le peuple qu’il gouvernait restîiit sans chef et sans ajipui. Eaùdpuiu acr' courut avec ses chevaliers siir jes rites de l’Oronto pour repousser les, invasions des Turcs, et prévenir les discoïdes prèles à éclater parmi les chré-_ liens. La conliancc qu’il inspirait çullil pour rétablir l’ordre ; mais à |ieine avaitril pourvu "au" salut tic la principauté, qu’il tomba nialadc, emjioisonné par un

niédecin syrien (i). Dès qu’il sentit son mal, il

ter de ses ennemis, obtint alors en mariage la 1160
nièce de l'empereur de Constantinople; cette alliance lui procura de grands avantages, et surtout des richesses et des trésors faits pour éblouir les chevaliers chrétiens, qui ne cessaient jamais de connaître la pauvreté que le jour ou le lendemain d'une victoire.

Cependant de nouveaux malheurs menaçaient la principauté d'Antioche, dont la victoire venait de reculer les limites. Renaud, dans une excursion sur les rives de l'Euphrate, était tombé entre les mains des Musulmans, et le peuple qu'il gouvernait restait sans chef et sans appui. Baudouin accourut avec ses chevaliers sur les rives de l'Oronte pour repousser les invasions des Turcs, et prévenir les discordes prêtes à éclater parmi les chrétiens. La confiance qu'il inspirait suffit pour rétablir l'ordre; mais à peine avait-il pourvu au salut de la principauté, qu'il tomba malade, empoisonné par un médecin syrien (1). Dès qu'il sentit 1163
son mal, il se mit en route pour retourner à Jérusalem, et mourut dans la ville de Bérithe. Ses dépouilles mortelles furent transportées dans la

(1) Le médecin s'appelait Barak; il était attaché au comte de Tripoli. Guillaume de Tyr rapporte qu'une petite chienne fut empoisonnée avec les mêmes pillules qu'on avait données au roi de Jérusalem. Le même historien se plaint, à ce sujet, de la confiance que les princes francs de Syrie, à la suggestion de leurs femmes, accordaient aux médecins juifs, syriens et arabes, de préférence aux médecins latins, qui étaient moins ignorans.

 ville sainte. Sur toute la route on n’entendait que , des plaintes et des géinisseineus ; les peuples des- . . cendaient des montagnes du Liban pour suivre ' le convoi de liaudouin , et jx)ur assister au dou- ^ lourciix spectacle de La mort d’un roi pleuré par scs sujets (i). Le peuple de Jérusalem, qui l’avait vu partir dans la fleur de la santé et de la jeunesse (2), ne pouvait se consoler à l’aspect de son cercueil, et tout le royaume, jdongd dans . l’afUiction, crut voir alors le commencement des jours malheureux. On regrettait d’autant plus Baudouin III qu’on n’aimait point son frère Amaury, qui devait lui •, succéder (3). On redoutait dans ce dernier une avarice funeste pour les peuples, une ambition dangereuse pour le royaume , un orgueil insupportable pour les barons et les seigneurs. Ges défauts étaient exagérés par la haine , et surtout par la secrète prétention de quelques-uns des grands du pays à la couronne de Jérusalem. Ou alla jusqu’à, proposer de changer l’ordre de la succession au • ' • ' % ^ (1) Guillaume de Tjr rapjwrte que Noureddin, à qui on proposa alors d’atUquer les. di retiens, rcj)ontlil : «A Dieu ne plaise que, j’aille troubler la douleur que fait éclater ui> peuple tout entier pour la perte' d’unf si grand prince! » Ce fait ne nous a point pam assez autlientiqiie pour être con- r signé dans notre histoire. fVby. Guill. de Tyr.) ^ . (2) Baudouin mourut trente-trois ans. ‘ ^ ' (3) Guillaume de Tyr fait un long portrait d’Amaliryy nou^ CD avQ^ donne un abrégc'dans \a>. Biblioth, des Crois.^

LIVRE VTl. afi^ trôrtc, et de clioisir un roi ^ui, dans les jours de ufio péril, méritât plus rpi'Aniaiiry l'amour et la conliance des cliréticus. De toutes parts il s'éleva des factions, et la guerre' civile allait éclater, lorsque les plus sage, s desl)arons représentèrent que le droit d'hérédité était la sauve-gardc du royaume; ils ajoutaient que ceux

 ceux de Bagdad, ne ressemblaieiiî plus à ce guerrier dont ils tiraient leiir'origine, et qui disait, en montrant scs soldais et son épée : ma famille ma race. Encfvés par la mollesse et les plaisirs, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient a genoux , et leur imposaient des lois. Ils n'exerçaient plus Iciu- empire ([UC dans les mosquées, et ne conservaient que le lionleux privilège de conlirmcr le pouvoir usurpe des visirs qui corrompaient les armées , troublaient l'état, et se disputaient sur le cbaïup de bataille le droit de régner sur le 'peuple et sur le l. prinpe. Chacun des visirs, pour l'aire triompher sa cause, invoquait, tour-à-tour les armes des [luissanoes voisines. A l'arrivée de ces dangereux auxiliaires, tout était dans la conlusioii sur les bords du Nil. Le sang coulait dans tonies les provinces, versé tantôt par les bouri'canx, tantôt par les soldats^ l'Égypte. était désolée à-la-lbîs pav scs' euneinis, scs alliés et scs habitans (>)Chaver qui , auTuilieu de cc^s révolutions , sV'tait élevé de l'humble condition d'esclave à la place de \isir, avait été vaincu et rcm])lacé par Dargain, ua dps principaux olllciers de la milice egyplienne. Obligé de hdr et d'ai)andonnçr l'Ég) pte où régnait son rival, il alla chercher mi asile à Damasi il im((J Ivn* notions les plus justes sur l'ctat tléploraRlc de l'Egypte à Cetto c'poqiie , nous sont fou riiies [r.ir les auteurs :ual)es.]*ijoiis y. renvoyons, (\oyez au deu^etne volume du ' \a. Bibliothèque -dei Croisades.) ■ i

Digitizedby (' ;k

. ‘ LIVRE Vn. ' } dora les secours do Noui'cdtliu, cl lui proruit dos i lril)uls considérables, si ce prince lui fournissait des troupes pour protéger son retour eu Égypte, bc sidtan de Daiyas se rendit aux prières de Cha» ver. Pour commander l’armée q^u’il'resolut d’envoyer en Égypte, il cboisil Chirkou, le plus liabile de scs émirs, (pii j. s’étant toujours montré dur et l'arouchéf dans ses expéditions militaires , devait cire çans pitié pour les vaincus, et mettre à profit, jiour la fortune de son maître, les malheurs d’une guerre civile. Le visir Dargam ne tarda pas à cire averti des projets de Chaver et des préjiaralifs de ^oureddin. Pour résister à l’ora’ge prêt à fondre sur lui, il implora les armes des chrétiens de la Palestine, et leur promit de leur livrer ses trésors, s’ils l’aidaient à conserver sa puissance. . ^Tandis qne le roi de Jérusalem^ séduit par celle promesse, rassemblait son ai’inée, Chaver, accompagné des troupes de Noureddin, traversait le désert et s’approchait des bords du Nil. Dargam, rpii vint a sa rencontre avec l’arnlée égyptienne , fut vaincu par les Syriens, et perdit la vie dans lahafaille. èientùt la ville du Caire ouvrit ses portes au vainqueur -, Chaver , que la victoire avait délivré de son ennemi, fit répandre des Ilots de sang dans la eapilale pour assurer^ ^on triomphe, et rqç:ut, au milieu de la consternation générale, les lélicilations du calife. , ' Cependant La division ne tarda pas à s’élever enlre^lc général de Noureddin-, qui mettait çhaque jour un prix plus excessif à ses services, et le visir V ' t*

268 HISTOIRE DES CROISADES. 164 que Cliirkou accusait de perfidie et d’ingratitude. Chaver voulut en vain renvoyer les Musulmans de Syrie J on lui répondit par des menaces j il fut sur ' 1» point d’ctre assiégé dans le Cair# par ses propres ' libératcui’s. Au milieu d’un si pressant danger, • le visir met son dernier espoir dans les guerriers chrétiens, dont il redoutait l’approche. 11 lait au rorde Jérusalem les promesses qu’il avait faites à Noureddin ,* Amaury, qui voulait entrer eu Egypte , quel que fût le parti qui pouvait y doini^ lier, sd met en marche pour défendre Cliaver avec la même armée qu’il avait rassemblée pour le combattre. Arrivé sur les bords du Nilj il réunit ses troupes à çelles du visir, et vint assiéger Cliirkou, qui s’était retiré dans la ville de Bilbéis. Le général de Noureddin résista jieudant trois mois à. toutes les attaques des chrétiens et des Égyptiens ^ et lorsque le roi de Jérusalem lui proposa la paix, il exigea, qu’on lui payât les. frais de la guerre. Après une négociation dans laquelle il montra tout l’orgueil *d’un vainqueur, il sortit de Bilbéis, en jnenaçànt encore les chrétiens, et reconduisit à Damas sou armée chargée d(^s 'dépouilles de scs ennemis (1). I ,g3 ^Pendant que les Francs poursuivaient la guerre en Egypte, les provinces d’Antioche ot de Tripoli se trouvaient e.xposées aux attaques de Noureddin. (1) On peut voir, Biblioth. des Croisades ^ §. le singulier discours qiie l’aüteur'arabe Iba-Alalir met encetl» occàsioB daus la bouche do Ciiirko>u . ’ ' ' . Digitized by Go

4. 1 , LIVRE TU. sffy Les chrétiens, meuacés par cet ennemi formidable, , avaient plusieurs fois imploré les secours de l'Oc^ cident. La Palestine vit arriver, pour la quatrième fois, le comte de Flandre, qui ne se lassait point dé traverser les mers pour combattre les infidèles; des gueniers du Poitou et de TAquiulne vinrent aussi visiter et défendre les saints lieux, ayant à leur tète Hugues Lebrun et Geoffroy, frère du duc d'Angoulérae; Hugues Lebrun amenait avec lui ses deux fils, Geoffroy de Lusignan, déjà célèbre par sa bravoure, et Guy de Lusignan, que la fortune devait plus tard élever au trône de Jérusalem, i' Aidés de ces renforts, les guerriers chrétiens qui restaient à la garde de la Syrie, entreprirent plusieurs expéditions contre les Musulmans. Dans l'iuie de ces expéditions, Noureddin fut surpris et . vaincu (i) dans le territoire de Tripoli. Les aii' leurs arabes rapportent la prière que le sultan de Damas adressa au Dieu de Mahomet sur le champ "de bataille, et dans laquelle il se plaignait. d'étre ^ abandonné par son armée. Après sa défaite, il écrivit; disent lés méines lîistoriens, à tous les Itommes pieux et dévots; sa lettre, qui, fut luq dans les ‘ chaires des mosquées, réveilla l'cnthôusiasme des (i) Daps un lieu que les chroniques arabes' et latines appellcut la Botjuée. Guillaume deTyrn'a presque rien dit de cette journée, sans doute parce que les cliiétiens ne ^ s'étaient pas fait une juste idée des pertes de Xoiircddin. I.cs auteurs arabes sont, à cet égard, fort curieux. (Veyez Ui~ hlioth, des Croisades, tom. u>5. a4.) -V - 0 4'

 soldats dc-l’islainismC ^ et tous les émirs de Li Sj O’e et de la Mésopotamie accoururent sous ses drapeaux. Noureddin londit sur le territoire d’Antioche,-et reprit la lorteresse de llauenc. Non loin de cette forteresse, mie grande bataille se livra, dans laquelle les chrétiens furent vaincus , plu-. sieurs de leurs princes faits prisonniers. Parmi CCS derniers, on remarquait Raj'moud, comte de Tripoli, que les Sarrasins appelaient le Satan des J^rancs', et Bqhémond 111, prince d’Antioche, qui alla rejoindre dans les prisons d’Alep son prédé^ cesscur, Renaud de Clnilillon', que Noureddin re- ^ louait en captivité depuis plusieurs années. A la suite de cette victoire, les Musulmans s’emparèrent de Panéas, et firent plusieurs incursions dansla.Palestine. Tous ces revers des chrétiens don-,, nalent à Nourçddin la facilité' de suivre sans péril • ses entreprises contre l’Égypte. Chirkou avait reconnu les richesses de ce pays et la faiblesse de son gouvernement. Revenu à Damas, il fit adoplei’ a Noiuicddin le projet de réunir cette riche contrée à son empire. Le sultan de Syrie envoya des ambassadeurs au calife de Bagdad, non jjoinl pour ‘ lui demander dtfs secours, mais pour donner un motif religreux à son entreprise. Depuis plu^urs siècles les califes de Bagdad’ cl du Caii-e étaient divisés par une liaine implacable, • chacun d’eux se vantail d’étre le vicahe du Prophetê, et regardait son rival comme l’ennemi de Dieu. Dans les mos' «juées de Bagdad, on maudissait les califes d’Égyplê et leurs sectateurs j dans celles du Caire. ,- on déOigitized by GoogU

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

V >. ' ■ ^ ■ ' UVRE VII. , • ' ' 271 vouait aux puissances de Tenfer les abassides <ït ViS'; ’ lem-s parlisjuis. JÜeculife de Bagdad n’iiésita point à se rendre ' aux vteux de Noureddin. TancHs que le sultan de Sji-re ne s’occupait que d’étendre sôn empire, levicaire du Prophète cédait à l’auibilipn de présider •seul à la religion musulmane. Il cliargea lés imans > de prêcher la guerre contre lés falimitesj ^t pro“ mit les délices du Paradis à tous ceux qui prendraient des armes* dans la sainte expédition. A la voix du calife , lin grand nombre de fidcles Musulmans accouraient sous les drapeaux de Nourcddiii; • $ Pt Chirkou, par les ordres, du sultan, so préparait à retourner en Égypte à la tete d’une puissante . armée. ‘ V-' • • Le bnîit de ces préparatifs se répandit dans toiil l’Orient et surtout en Égypte, où ilx^usa les plus • ^ vives alarjucs. Amaury, qui était revenu dans sés éts^ts, reçut à Jérusalcju des ambassadeurs déCha- ■ Aer, bhargés ile solliciter ses secours et son âlliancè contre les . entreprises de Kouréddin. Les état.^dil royaume de Jérusalem s’élaul rassemhlés a IVa-'’ ’ piouse, le roi leur exposa les avAniaées d’uiic nortvrile e.xiwdiüon én È^pte. Urt impôt extraordinaire fut levé pour ùné 'guerre sur laquelle yn londait les plus grandes espéra i>ees, et Incntnt 1 armée chretienue partit de Gaza pour aller cdiiibatlrc sur les bords du Nil les troupes de Nou^v reddin. . . , ' • Pendant ce temps-là, Cliirivou traver.siiit le désert, où il courut les plus grands dangers.’ Uiie

t 27a HISTOIRE DES CROISADES. 1166 violente tempête Ife-surprit une mer orageuse. Des flots de sable étaient emportes par les vents (i) , et s’élevaient en tourbi^ous ou formaient des montagnes mouvantes qui dispersaient, entraînaient, engloutissaient Iqs hommes et les chevaux. Dans cette tempêté, l’armée syrienne abandonna ses bagages, perdit ses provisions et scs armes, et loi'sque Chirkou arriva sur les bords du Nil, il n^tvait pour sa défense (pie le souvenir de scs prejniéi'es vidtoires. ^ 11 eut soin de cacher la jierlc qu’il venait d’éprouver, et léS'débris d’une armée dis|)crsce par la terap(?te sulîirent pour jeter l’clRoi dans toutes les villes d’Egypte. Le visirChaver, épouvanté de l’approche desSy• . riens , envoya de nouveaux ainbaSsad,eurs, aux chrétiens pour leur promettre d’immenses richesses et les presser de hâter leur mârche. De son c«ité ,.le roi 4e Jérusalem députa ailprès du calife d’Egvplc , Hugues de Gésarée et Foulcher, clievaJim- du Temple, poui- obtenir la rat ili cation du traité d’alliance avec les Egjqitiens, Les députés. d|Ainaury furent introduits dans un pakis où jiunais on na, ^ vait vu entrer un chrétien (2^. Après avoir ü’a versé \i\ Celle lempêle esutccrile par Guittaume de Tjr. -, (u) Guillairme de Tyr a donné une description du pa.. Inis dn calife.; Cet auteur est le seul dis-tiislofitns lalint que nous ayons' consul lé. avec fruit sur les guerivs d’Égypic. yoyc» tout le li\ re xis. cl le côinindiicemcnl du livre xx. \ • V s

LIVRE VII. plusieurs galoi'ies reiuplies de gardes maures, un grand nombre de salles et de cours où resplendissaient toutes les merveilles de l'Orient , ils arrivèrent dans l'espèce de sanctuaire où les attendait le calife, assis sur un trône tout éclatant d'or et de pierreries. Cliaver, qui les conduisait, se prosterna aux genou.x de son maîü'e, et le supplia d'accepter le traité d'alliance fait avec le roi de Jérusalem. Le commandânt des croyans, toujours docile aux volontés du dernier de ses esclaves, fit un signe d'approbation et tendit sa main nue aux députés chrétiens , en présence de ses ofliciers et de ses courtisans J qu'un spectacle si nouveau remplissait de douleur et de surprise. Bientôt farmee des Francs s'approcha du Caire; mais comme la politique d'Ainaury était de faire durer la guerre pour prolonger son séjour en Egypte, il négligea les occasions d'attaquer les Syriens avec avantage, et leur donna le temps de réparer leurs forces. Après les avoir laissés plusieurs jours en repos, il leur livra enfin bataille dans l'île de Maallé, non loin de la ville du Caire, enleva leurs retranchemens, mais ne poursuivit point sa victoire. Chirkou, dans sa retraite vers la haute Égypte , s'efforça de réveiller l'ardeur des soldats de Noureddin ; ceux-ci se rappelaient tous les maux qu'ils avaient éprouvés dans le passage du désert. Ce souvenir, encore récent, et les premiers succès des chrétiens semblaient abattre leur eourage, lorsqu'un des lieutenans do Chirkou s'écria dans un conseil des émirs: « Vous qui craignez la

 » mort ou l’esclavage, retournez en Syrie; allez » dire à Noureddln , qui vous a comblés deses bien» faits, que vous abandonnez l’Égypte aux infidè)) les , pour vous enfermer dans vos seràils avec des » femmes et des enliins (i).» Ces paroles rammèl enl le zèle et le, fanatisme des guerriers de Damas. ï.es Francs et les Égyptiens qui poursuivaient l’armée de Cbirkou, furent vanicus dans une bataille, et forcés d’abandonner en désordré les collines de Baben. Le général de Noureddin, profitant de sa victoire, alla mettre une garnison dans Alexandrie, qui avait ouvert ses portes aux Syriens, cl revint assîi-ger la ville de Koutz, capitale de la Thébaïde. L’habileté avec laquelle Cbirkou avait discipliné son armée et dispose 1 ordre du dernier combat , ses inarclies et ses contre— marches dans les plaines et les vallées de l’Égypte, depuis le tropique jusfpi’à la mer, annonçaient les 'progrès des Musulmans d® Syrie dans la lactique militaiie, et faisaient d’avapcè connaître aux ebreliens 1 ennemi qui devait bientôt borner le coûts de leurs victoires et de leurs conquêtes. Les Turcs se défendirent pendant plusieurs mois dans Alexandrie contre les séditions des babitans et contre les attaques multipliées des ebreliens. Ils obtinrent à la fin une capitulation bonorable , et comme leur armée s’affaiblissait chaque jour par la disette et la fatigue, ils se retirèrent une seconde (i) Nous suivons ici)c récit c]c 1 auteur arabe Ibn-Alalir, ^ 'Voyez au tomè u cio la Biblioth. des Croisndes , §. u5.)

 fois à Damas, après avoir fait payer chèrement la 1167 tranquillité passagère' qu'ils laissaient aux peuples d'Égyple. Délivre de scs ennemis, le visir Cliaver se liâlà de renvoyer les chrétiens dont il redoutait la présence. Il s'engagea à payer air roi de Jérusalem un tribut annuel dè cent mille écus d'or , et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Il combla de riches présens les chevaliers et les barons les soldats memes curent part à ses largesses, proprôlionnées à la crainte que lui inspiraient les Francs. Lé.s guerriers chrétiens revinrent à Jérusalem , emportant avec eux des richesses dont là vue éblolüt le peuple et les grands , et dut leur inspirer une autre pensée que celle de défendre l'héritage de Jésus-Christ (i). Tandis qu'Amaury revenait Vers sa capitale, la 1 (1) Celle campagne, ainsi que celle qui précède cl celle qui suit, a c^té. longuement rapportée par les auteurs arabes, dont plusieurs étaient contemporains. Lès principaux sont Ibu- Aboutai, originaire d'Alep , et Ibn-Alatir, l'un et l'autre :foTt bien instruits des événéttlens. Leur récit Sert à éclaircir celui des Latins. Nous avons cru devoir nous bor.ner.ici présenter les résultats généraux; mais on trouvera les détails dans le tome,n de la Biblioth. des Croisades , §. et suiv. M. Reinaud y a rassemblé tout ce que les Ar.ibcs'nôus offrent de curieux et d'intéressant sur l' époque. Parmi les auteurs latinS qnî ont parlé sur le même sujet, lOn doit citer principalement Guillaume de Tyr, lib. 17 ; il n'alla pas lui-même en Égypte; mais il vivait au temps de CCS expéditions , et connaissait les chefs de l'armée chrétienne. ' 18.. Digiiized by Google

fois à Damas, après avoir fait payer chèrement la 1167
tranquillité passagère qu'ils laissaient aux peuples d'Égypte.

Délivré de ses ennemis, le visir Chaver se hâta de renvoyer les chrétiens dont il redoutait la présence. Il s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut annuel de cent mille écus d'or, et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Il combla de riches présens les chevaliers et les barons; les soldats mêmes eurent part à ses largesses, proportionnées à la crainte que lui inspiraient les Francs. Les guerriers chrétiens revinrent à Jérusalem, emportant avec eux des richesses dont la vue éblouit le peuple et les grands, et dut leur inspirer une autre pensée que celle de défendre l'héritage de Jésus-Christ (1).

Tandis qu'Amaury revenait vers sa capitale, la

(1) Cette campagne, ainsi que celle qui précède et celle qui suit, a été longuement rapportée par les auteurs arabes, dont plusieurs étaient contemporains. Les principaux sont Ibn-Aboutaï, originaire d'Alep, et Ibn-Alatir, l'un et l'autre fort bien instruits des événemens. Leur récit sert à éclaircir celui des Latins. Nous avons cru devoir nous borner ici à présenter les résultats généraux; mais on trouvera les détails dans le tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 25 et suiv. M. Reinaud y a rassemblé tout ce que les Arabes nous offrent de curieux et d'intéressant sur l'époque. Parmi les auteurs latins qui ont parlé sur le même sujet, on doit citer principalement Guillaume de Tyr, lib. 17; il n'alla pas lui-même en Égypte; mais il vivait au temps de ces expéditions, et connaissait les chefs de l'armée chrétienne.

 iC” Vue de ses provinces montueiises et stériles, la pauvreté de ses sujets , les étroites limites de son royaume , lui faisaient regretter d’avoir manqué l’oecasion de conquérir un grand empire. A son retour , il épousa une nièce de l’empereur Manuel. Tandis que le peuple et la cour se livraient à la joie et formaient des vœux pour la prospérité de son royaume et de sa famille, une seule pensée Foôcupait nuit et jour et le suivait au milieu des fêtes. Les richesses du calife du Caire, la population et la fertilité de l’Égypte ,'ses nombreuses flottes , la commodité de ses ports , se présentaient sans cesse à l’esprit d’Amaury. V*" t.' Il voulut d’abord mettre à profit , pour l’exécution de ses projets , l’union qu’il vendit de contracter , et fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés; d’engager Manuel à l’aider dans la conquête de l’Égypte. Manuel applaudit aux projets du roi de Jérusalem ; il promit de lui envoyer des flottes et de partager les périls et la gloire d’une conquête qui devait intéresser le monde chrétien. Alors Amaury ne craignit plus d’annoncer hautement ses desseins, et convoqua les barons et les grands de son royaume. Dans cette assemblée , ou l’on proposa' de porter la guerre en Égypte , les plus sages , parmi lesquels on remarqua le grand-maître du Temple déclarèrent hautement que l’entreprise était injuste. ,r U Les chrétiens, disaient-ils, ne devaient point » donner aux Musulmans l’exemple de la viola)) tion des traités. Il était facile de conqigfrir

1167 vue de ses provinces montueuses et stériles, la pauvreté de ses sujets, les étroites limites de son royaume, lui faisaient regretter d'avoir manqué l'occasion de conquérir un grand empire. A son retour, il épousa une nièce de l'empereur Manuel. Tandis que le peuple et la cour se livraient à la joie et formaient des vœux pour la prospérité de son royaume et de sa famille, une seule pensée l'occupait nuit et jour et le suivait au milieu des fêtes. Les richesses du calife du Caire, la population et la fertilité de l'Égypte, ses nombreuses flottes, la commodité de ses ports, se présentaient sans cesse à l'esprit d'Amaury.

Il voulut d'abord mettre à profit, pour l'exécution de ses projets, l'union qu'il venait de contracter, et fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés d'engager Manuel à l'aider dans la conquête de l'Égypte. Manuel applaudit aux projets du roi de Jérusalem; il promit de lui envoyer des flottes et de partager les périls et la gloire d'une conquête qui devait intéresser le monde chrétien. Alors Amaury ne craignit plus d'annoncer hautement ses desseins, et convoqua les barons et les grands de son royaume. Dans cette assemblée, où l'on proposa de porter la guerre en Égypte, les plus sages, parmi lesquels on remarqua le grand-maître du Temple, déclarèrent hautement que l'entreprise était injuste.

« Les chrétiens, disaient-ils, ne devaient point » donner aux Musulmans l'exemple de la viola- » tion des traités. Il était facile de conquérir

LIVRE Vit. 377 » l’Égyple , difficile de la conserver. On n a» vait rien à craindre de la puissance égyptienne ,)) et tout à redouter de Noureddin; c’est contre » ce dernier qu’il fallait réunir toutes les forces » du royaume. L’Égyple devait ap^rlenir à celui -» qui resterait le maître de la Syrie ; il n’était » pas sage de hâter les faveurs de la fortune, » et d’envoyer des armées dans un pays dont ou » ne ferait qu’ouvrir les portes au fils de Zengui, » comme on lui avait déjà ouvert les portes de » Damas. On sacrifiait les villes chrétiennes , Jé» ru.salem elle-même, à l’espoir de conquérir une » contrée lointaine. Déjà Noureddin avait profilé » du moment où le roi de Jérusalem était occupé » sur les bords du Nil, pour s’emparer de plusieurs n places qui appartenaient aux chrétiens. BohéM mond, prince d’Antioche , Raymond, comte de » Tripoli , avaient été faits prisonniers de guerre, » et gémissaient dans les fers des Musulmans, vic» limes d’une ambition qui avait entraîné* le roi » de Jérusalem loin de son royaume, loin des » colonies chrétiennes dont il devait être l’appui » et le défenseur (i). » Les chevaliers cl les barons qui s’exprimaient de la sorte , ajoutaient que la vue seule de l’E(i) Ce qu’il y a de singulier, c’est que le discours qu’on voit ici dans la bouclie des barons, les auteurs arabes le mettent dans celle du roi. A les en croire , le roi nesc porta à celte expédition que coinine malgré lui. (Voy.uu tom. u de Li Bibliolhdfiue des C'roistides, §, 26.)

7’S HISTOIRE DES CROISADES. 67 gypte ne manquerait pas de corrompre les guerriers clirétiens , et d’amollir le courage et le patriotisme des habilans et des défenseurs de la Palestine. Ces discours pleins de sagesse ne purent convainq|p ni le roi de Jérusalem ni les partisans de guerre , parmi lesquels se faisait remarquer le grand-maître des Hospitaliers , qui avait épuisé les richesses de son ordre par de folles . dépenses , et levé des troupes dont il avait assigné gy la solde sur les trésors de l’Egypte. Le plus grand, nombre des seigneurs et des chevaliers , que la fortune semblait attendre sur les bords du iSil poiuleur distribuer ses faveurs , se laissèrent aisément entraîner à la guerre , et n’eurent point dé peine àregarder comme leurs ennemis les souverains d’un pays qui leul* offrait un immense butin. Tandis qu’on pressait à Jérusalem les préparatifs d’une guerre contre l’Égypte , les memes projets occupaientles émirs elle conseil de Noureddin. A son retour des bords du Nil, Cliirkou avait annoncé au prince de Damas, « que le gouverne» ment du Caire manquait d’officiers et de soJ» datsj que la guerre civile , l’avidité des Francs et M la présence des Syriens avaient affaibli et ruiné « la puissance des falimites. Le peuple égyptien, » ajoutait l’anibilieux émir, accoutumé ù changer ' ’)) de maître , n’était attaché ni au calife , qu’il ne » connaissait point, ni au visir, qui lui attirait » toutes sortes de calamités. Ce peuple, long)) temps troublé par ses propres discordes, ne sou» pirait* qu apres le repos, et semblait disposé à

I LIVRE YIL 37Q » rcconnaîlrc loule douiiuation cjui le protégerait 1 168 n contre ses ennemis et contre lui-raême. Les ») clirelicns ne connaissaient que trop l'état de dé, » cadence de l'empire du Caire, toute leur poli» tique était de s'en emparer; il fallait donc les » dévaucor dans leurs projets, et ne pas dédaignei;)> une conquête que la fortune offrait en quelque » sorte à la première puissance qui se présenterait M en Égypte. « 'Ainsi le roi de Jérusalem et le prince de Damas avaient la même pensée et formaient les mêmes desseins. Dans les églises des chrétiens , comme dans les mosquées des ISIusulmans , pu adressait au ciel des prières pour le succès de la guerre qu'on allait porter sur les bords du .Nil. Comme chacune des deux puissances rivales cherchait à légitimer scs projets et ses démarches, on accusait à Damas le calife d'Égj pte d'avoir contracté une alliance impie avec les disciples du Christ; tandis qu'on disait à Jérusalem , que le visir Chaver, manquant à la foi des sermens, entretenait une correspondance perfide avec Noureddin (i)» Les chrétiens furent les premiers à violer les traités; à la tête d'une nombreuse armée , Amauiy se mit en marche, et parut eu ennemi devant llilr béis qu'il avait promise aux chevaliers de Saint• Jean , pour prix de l'ardeur et du zèle qu'ils montraient dans cette expédition ; cette ville , située (i) Voyez, sur tous ces évenemens, le récit des tuteurs arabes. (Bibliothèque des Croisades 26.) ; '.nulle D

 ,• 1168 sur la rive droite du NU', fut prise d'assaut , et toute la population passée au fil de l'épée ; car moins on avait de motifs pour commencer cette guerre , plus on la poursuivait avec fureur. ' Les malheurs de Bilbéis jetèrent la consternation dans toute l'Egjpte ; le peuple s'irrita au récit des cruautés exercées par les Francs, prit les armes et chassa du Caire la garnison chrétienne. Chaver rassembla des troupes dans les provinces', ^ la ca^tale •, et pour réveiller dans les peupl^|^ courte dù désespoir, fit mettre le feu à l'ancîétine Foslàl(i) dont l'incendie dura plus de six semaines. Le calife du Caire implora de nouveau les armes de Noureddin, et lui envoya dans une lettre les cheveux des femmes de son sérail, gage de sa conliance et' signal de sa détresse profonde. Le prince de Damas se rendit avec joie aux prières du calife d'Egypte , et comnte son armée était prête à se mettre en marche, il donna l'ordre à Ghirkou de traverser le désert et d'accourir sur les bords du Nil. Après la prise de Bilbéis , si le roi de JéncÉIem avait 'marché avec rapidité sur le Caire , il aurait pu prévenir ses ennemis et s'emparer de la '‘capitale ; mais par une politique qu'on ne peut expli(1) C'est ainsi qu'un héroïque désespoir a fait, dans les temps modernes, brûler la ville de Moscou. "Voyez d'ailleurs, pour cette expédition, Guillaume de Tyr, lib. xx , et les auteurs arabes analysés. (Bibliothèque 'des Croisades y tom. Il, §. ab.) ■ * Di..;;:. ; by Cl '

 ’ a8i quer , et comme si tout-à-coup il eût été lui-même i iG8 cffrajé de son entreprise , ce prince , qui avait méprisé les traités et ne voulait rien' devoir qu’à la victoire , écouta les ambassadeurs du calife , dont la Voix suppliante s’adressait tiintot à sa pitié, tantôt à son avarice. Amaury n’était pas moins entraîné par l’amour de l’argent que par l’ambition des conquêtes , et l’offre d’uiuf somme exborbitante suffit pour l’arrêter dans sa rnarche et lui faire suspendre les hostilités. Tandis qu’il attendait les trésors promis , et qu’il prêtait l’oreille aux propiwîtions de ceux auxquels il avait lui-même manqué de foi, les Egyptiens achevaient leurs préjiaratifs de défense j on relevait les fortifications des villes, lé peuple s’assemblait en armes. Les Francs, environnés d’enneniis, attendirent vainement la flotte que les Grces devaient leur envoyer. Enfin, après un mois de négociations^ dans lesquelles le 1^69 visir n’épargna ni les flatteries, ni les fausses promesses, au heu de recevoir les trésors qu’on lui promettait, et de voir arriver des auxiliaires, Amaury apprit tout-à-cou^i que Cldrkou entrait pour la troisième fois eu Egypte, à la tête d’une année formidable (i). Ce fut alors seulement qu’il reconnut le piège dans lequel il était tombé; il vola au-devant des Syriens pour les combattre; mais leur^chef évita sa rencontre et se joignit aux Égyptiens’. Les chré(1) Voyez,))onr les detHÜs, le récit ries auteurs arabes, tom. Il de la Bibliothèque des Croisades. '

 C(j liens ne pouvaient résister à deux armées réunies. i)ès-lors toutes les négociations furent rompues ; on menaça ceux qu'on avait flattés; l'Egypte n'offrit plus ses trésors, mais montra ses soldats irrités. Le roi de Jérusalem, attaqué de toutes parts, précipita sa retraite vers le désert, et rentra dans son royaume^ avec la honte d'avoir échoué dans une guerre que le succès seul pouvait lui faire pardonner, et qui paraissait d'autant plus injuste qu'elle avait été mal conduite et qu'elle était malheureuse. Non- seulement les chrétiens avaient a regretter les avantages qu'ils reliraient d'un pays voisin et tributaire, mais cette riche contrée, dont ils s'étaient fermé l'accès, allait passer entre les mains du plus redoutable de leurs euüemis, dont elle devait accroître la puissance. Chirkou fit arborer ses # drapeaux sur les ^ours du Caire ; l'Egypte , qui croyait recevoir un libérateur, 'ne vit bientôt qu'un conquérant. Le visir Chaver paya de sa vie les maux qu'il avait attirés sûr sa patrie; il fut tué dans le camp même de Chirkou, et son autorité devint le partage du vainqueur. Le calife qui, pour se sauver lui-même , avait demandé la tête de son premier ministre, lui donna pour successeur le généi-al de Noureddin , qu'il appela, dans ses lettres, le prince victorieuse. C'est ainsi que le monarque avili do l'Égjqjtc se joifait de ses propres faveurs, en flattant un homme qu'il ne connaissait point, et dont il avait peut-être souhaité la mort : image de l'aveugle fortune, qui répand au hasard

l LIVRE VII. a83 les Liens cl les maux, et voit avec la même indif- n6g fêreucc scs favoris^ cl ses victimes. Deux mois apres son élévation, Clilrkou mourut suLitemeut. Pour le remplacer, le calife choisit le plus jeune des émirs de l'armée de Nouredeyn. Saladln , à peine âgé de trente ans, cpioi([u'il se fût distingué au siège d'Alexandrie, n'avait point encore de renommée J mais bientôt son nom devait occuper l'Orient et rOccldcnt. Il était neveu de Cliirkou cl fils d'Ayoub ; son oncle çt son père avaient quitté les montagne^sauvages du Curdistan pour servir les puissances musulmanes de la Mésopotamie, et s'étaieutatlacliésà la fortune dCs Atabecks, quelque temps avant la seconde crçisade. Saladin, dans sa jeunesse, aima la dissipalion et les plaisirs, et resta long-temps étranger aux soins de la politique et de la guerre J mais, arrivé ahx dignités suprêmes, il changea sa conduite et réforma scs mœurs; jus- 117P qu'alors il semblait fait pour (i) les loisirs cl l'obscurité d'un sérail; loul-à-coup on vit en lui un homme nouveau, qui paraissait né pour l'empire; sa gravité insj>ira le respect aux émirs ; scs libéralités lui attirèrent les suffrages de l'armée; l'austérité de sa dévotion le rendait cher à tous les vrais crojans. (i) Bernard le Trésorier, rapporte que. Saladin avait la surveillance des femmes prostituées. (Voy. la Bibliothèque des Croisades , tom. i.) Pour le portrait et la jeunesse de Saladin, voyez Ibn-Alatir, Ibn-Aboutaï et Aboulféda , analyses dans la Bibliothèque des Croisades, t.n, §§. 37 cl a8.

284 HISTOIRE DEé CROISADK. Les Francs J qui ne voyaient point dans Saladin un ennemi redoutable, n'avaient pas encore renoncé à leurs projets sur l'Éf^pte. La flotte grecque, vainement attendue dans l'expédition précédente , arriva enfin dans le port de Ptolémaïs. Dès-lors on résolut de retourner sur les bords du Nil. La flotte et l'armée chrétienne , commandée par le roi' de Jérusalem, allèrent mettre le siège devant la ville de Damiette. Dans celte expédition , les chrétiens perdii'cnt la moitié de leurs ÿ)ldats , moissohné^ar la famine ou le fer dé l'ermemi, et tous leurs Aisseaux bridés par le feu grégeois ou, dispersés par la tempête; ils se virent enfin obligés de renoncer a leur entreprise, après cinquante jours d'un siège où leurs chefs furent accuses de manquer à -la- fois de epurage, de prudence et d'habileté. Ainsf l'opiniâtreté d'Amaury à poursuivre une guerre malheureuse, ne fit que servir les progrès des Musulmans, et dut rappeler aux Francs de la Palestine ces paroles que les prophètes répétaient aux Hébreux : Fils d'Israël , ne dû'igez ni vos regards ni vos pas vers l'Egj'pte^ Comme les députés qu'on avait envoyés en Occident étaient revenus en Syrie sans espérance de secours, le roi de Jérusalem plaça tout son espoir dans les Grecs, et partit pour Constantinople, laissi^nt, ainsi qu'il le disait lui-même, à Jesus-Christ, dont il était le ministre, le soin de gouverner son royaume. Les chroniques contemporaines s'étendent longuenient sur la brillante réception que reçut Amatuy à la cour de %sance, mais elles

LWRE VII. 28j ne font point connaître les traités conclus avec n-ja Manuel, qui restèrent d'ailleurs saps exécution. Quand le roi retourna à Jérusalem, il trouva son royaume de toutes parts menacé par les forces toujours croissantes de Nonreddin. Si la guerre avait cessé un moment ses ravages, cet intervalle de paix n'était dù qu'à un horrible lléau qui venait de désoler la Syrie. Un' tremblement de terre avait ébranlé toutes les cités; Tyr , Tripob, Antioche, Emesse, Alep, u'offraienl plus que des pierres entassées; la plupart des placesfortes virent tomber leurs plus solides remparts, et perdirent à-la-fois leurs babitaus et leurs défenseurs. Chaque prince, chaque peuple, occupé de ses alarmes et de Ses calamite's, ne songea jdus à s'armer contre scs voisins, et la crainte dfs jugemeiis jle Dieu, dit Guillaume de Tyr^ devint comme un traité de paix entre les chrétiens et les jMusuhnans. Cependant Saladin achevait de soumettre l'É- 1171 gypte à l'empire de Noureddin; et pour qu'il no manquât rien à sa conquête, il réussit à réformer les opinions religieuses dupeiqde vaincu. L'autorité des fati mites fut abolie , et peu de temps après, le cahfe Aded , toujours invisible dans son palais, mourut sans savoir qu'il avait perdu sou empire. Leschrétiens accusèrent alors Saladin de l'avoir tué de sa propre main(i); mais aucun des historiens

(i) Guillaume de Tyr accuse ici Saladin; on peut voir à ce sujet le conte singulier et invraisemblable que fait Ber: , . : . Cj« Jl 1»J

a8G HISTOIRE DES CROISADES. O musulmans u’a icvclc cet liorrible secret de la politique orientale. Les trésors du calife servirent à apaiser les murmures du peuple el dfcs'soldats. La couleur noire des abassldes remplaça la couleur blanche des enüins d’Aly, et le nom du calife de Bagdad fut seul prononcé dans les mosquées. La dynastie des fatimites, qui régnait depuis plus ^le deux siècles, et pour laquelle on avait versé tant de sang, s’éteignit dans un seul jour, et ne trouva pas un défenseur. Dcs-lors les Musulmans d’Egypte et de Syrie n’eurent plus qu’une même religion et qu’une Seule cause h défendre. Saladin n’avait plus rien à redouter de scs ennemis j mais une fortune si rapide, inie si grande puissance devaient exciter à-la-fois là jalousie de ses rivaux e^ les défiances de son nfàître. Le souverain de Damas ne jetait plus que des regards i»quiel.s sur une conquête qui avait fait sa joie. Oh doit croire néanmoins que Saladin ne songea point d’abord à l’empire j mais telle était la position ôù les circonstances l’avaient placé, quM ne fut plus le maître de choisir le parti qu'il avait à prendre, ét que le pouvoir suprcihe qu’ôn l’accusait de voliloir usurper, devint pour lui comme le seul \ moyen qui luj| restait tlé se sauver. C’est un spectacle curieux de voir dans les historiens arabes nard le Trésorier. (Bibliothèque des Croisades, tora. i.) Quant aux auteurs orientaux, aucun écrivain musulman ne fait mention d’un trait aussi déshonorant pour Saladin. Voyez au reste le tome n de la Bibl. des Croisades , §. 3ô.

 coir^racnt le sultan Je Damas et le fils d’Ayuul) emploient tour-à-lour le mensonge et la dissimulation, Tun pour prévenir IcS projets d’un lieutenant infidèle, l’autre pour échapper aui soupçons d’un maître irrité. Noureddin, afin de faire sortir Saladin de l’Egypte ôù il était tout puissant, l’appelà plusieurs fois eq ^yrie, pour l’associer, disait-il, à ses entrej^'ises contre les chrétiens (1) ; Saladin , feignant d’ol)éir, traversait l^désert, fa\'agcait les fi’ontières de l’Idumée, et se hâtait dcretoui iicr sur les bords du Nil, alléguant tantôt uïie nouvelle conquête à faire en Nubie ou vers la irtcr Ronge; tantôt un soulèvement à réprimer dans quelque.*? •\ illes égyptiennes. Cependant la ruse et la perfidie ne pouvaient long-téinps suffire à cacher les secrets desseins d’une ambition impatiente ou d’une autorité jalouse, et la guerre,' avec tous ses périls, allait éclater, lorsqu’on apprit tout-â-coup la mort de Noureddin (a). A cette nouvelle, les chrétiens se réjouirent, et crurent n’avoir plus' d’enncmi formidable à combattre; le sultan de Damas ne laissait qu’un fils en bas âge, incapable de gouverner .ses vastes états, et d’assurer le triomphe de la foi mu(1) Sur tous ces e'vcncmcns nous u’avons guère eu d’auires guides que les auteurs arabes. Voyez' au tpmc n (le bliothèque des Croisades, §. 3o. (2) Rien n’esi plus curieux que le portrait (pie lesâtUôurs arabes font de Noureddin et de sa politique. Voyez au ,lome II de la Bibliot. des Crois,, §. _3i et suiy.On y verra aussi dans quel état se trouva la Syrie après sa mort, et comment Saladin rencontra si peu d’obstacltrdans scs projets.

 sulinaue; mais cequiGl alors la sécurile des Francs, devait plus tard amener leur ruiné; car Saladin , resté maître de l’armée victorieuse, et profitant du désordre qui troublait la Syrie, s’empara de l’empire des Atabecs, et, devenu l’héritier de la puissance et des projets de Koureddin, dirigea bientôt toutes les forces des Musulmans contre les colonies cliréliennes. / Amauiy mourut dans le même temps , sans prévoir les progrès d'iifie piiissahce', ouvrage de sa politique imprudente.^ Il laissait à sa mort un royaume désolé, et pour lui succéder au trône de, Jérusalem, un fils âgé de treize ans, malade et couvert de lèpre. Raymond , comte *de Tripoli , et Milon de Plansy , Baigneur de Carac et de Montroyal, se disputèrent la rég’ehce pendant la niinorilé du jeune Baudouin. Milon, que Guillaume de Tyr nous représente comme un homme sans vertus, sans .remords et sans craintes, obtint -à force de brigues les suffrages des barons, et quelque^ temps après on le trouva percé de plusieurs „çQups d’épée dans une rue de Ptolémaïs. Raymond succéda à son rival , dont toute la Palestine lui reprochait la jnort. Le père Ai comte de Tripoli avait été tué par les Ismaéliens, et lui-méme était resté huit ans dans les fers des infidèles. Quatrième descendant du fameux comte de St.-Gilles , il avait la bravoure , .^l’activité, l’ambition du héros dont il tirait son origine , et surtout cet indomptable caractère qui, dans lés temps difîlciles, irrite les passions etpn^ Digiti^ed by Google

1174 sulmane; mais ce qui fit alors la sécurité des Francs, devait plus tard amener leur ruine; car Saladin, resté maître de l'armée victorieuse, et profitant du désordre qui troublait la Syrie, s'empara de l'empire des Atabecs, et, devenu l'héritier de la puissance et des projets de Noureddin, dirigea bientôt toutes les forces des Musulmans contre les colonies chrétiennes.

Amaury mourut dans le même temps, sans prévoir les progrès d'une puissance, ouvrage de sa politique imprudente. Il laissait à sa mort un royaume désolé, et pour lui succéder au trône de Jérusalem, un fils âgé de treize ans, malade et couvert de lèpre. Raymond, comte de Tripoli, et Milon de Plansy, seigneur de Caraç et de Montroyal, se disputèrent la régence pendant la minorité du jeune Baudouin. Milon, que Guillaume de Tyr nous représente comme un homme sans vertus, sans remords et sans craintes, obtint à force de brigues les suffrages des barons, et quelque temps après on le trouva percé de plusieurs coups d'épée dans une rue de Ptolémaïs. Raymond succéda à son rival, dont toute la Palestine lui reprochait la mort.

Le père du comte de Tripoli avait été tué par les Ismaéliens, et lui-même était resté huit ans dans les fers des infidèles. Quatrième descendant du fameux comte de St.-Gilles, il avait la bravoure, l'activité, l'ambition du héros dont il tirait son origine, et surtout cet indomptable caractère qui, dans les temps difficiles, irrite les passions et pro-

. . • IJVRE VII. •• a8o \’oque des haines implacables. Plus impatient de , ,^4 régner sur les chrétiens que de vaincre les infi- ‘ dèles , Raymond regardait le droit de commander aux hommes comme le seul prix des maux qu’il avait soufferts; il demandait avec liauteur la récompense de ses services , de ses longs travaux, et ne. voyait le triomphe de la justice , le salut du royaume que dans sa propre élévation. - . Si, au milieu des désordres qui sans cesse agitaient les états chrétiens , le nouveau régent avait ' ru assez d’autorité pour diriger la politique des Francs , et faire à son gré la paix et la guerre, l’histoire devrait l’accuser d’avoir favprisé la puissance de Saladin et préparé la chute du rqjaume de Jérusalem. Après la mort de Noureddin, le fds ,,-g d’Ayoub aviut eu cà combattre la famille de son ancien maître , les émirs fidèles à la dynastie des Atabecks , et tous ceux qui voulaient profiter des troubles de la Syrie pour se faire des états indépendans. La prudence commandait aux chrétiens d’entretenir la discorde parmi les infidèles , et de s’allier à tous les partis qui résistaient à Saladin (1). Le gouverneur musulman d’Émesse et plusieurs émirs de Syrie \4nrent solliciter l’appui des Francs; mais ceux-ci mirent a leur serviçc un prix extraordinaire , et lorsqu’ils entrèrent en campagne, ils menacèrent.ceux qu’ils allaient défendre, et (i) Voyez les auteurs arabes au tome 11 de la Biblio- ‘ thè(jue des Croisades ,5-33. • . TOM. II. Tn '■ Dk : — iby Google

aç>o IILSTOIRE DES CHDfiADES. ' •» V 11'^ ravagèrent à-la-fois le territoire de leurs amës et de leurs enueniis. Cependant les probes Ae leurs ai'mes et leur alliance passagère avec les princes * musulmans alarmèrent Saladin qui faisait la guerre au fils de IN'eureddin, enfermé dans la ville d'Alep. . Le sultan résolut de les éloigner du théâtre de ses •y ' . conquêtes j il fit à leurs chefs de brillantes promesses, leur distribua de riches présens, et biept' tôt il obtint ùne trêve dont il profita pour aflèr^ mir sa puissance et reculer les limites de son empire. ' Les Francs rentrèrent à Jérusalem , contens d'avoir forcé Saladip à leur demander la "paix. Après avoir imprudemment consenti à une trêve, ils firent une seconde faute ; ce fut de violer le traité qu'ils venaient de siglier, non point pour tenter quelque entreprise importante, mais pour faire une incursion sur les terres de Damas. Ils ravagèrent les campagnes, pillèrent les bourgs et les villages qu'ils trouvèrent" sans défense,. tandis que Saladin faisait d'utiles conquêtes en Syrie et se, rendait assez puissant pour punir ses ennemis de la violation des traités. . , Au milieu des périls qui menaçaient le royaume de Jérusalern , les chrétiens célébrèreut , par des transports d'allégresse , l'arrivée de Philipjfie , comte de Flandre, accompagné d'un, grand nombre de chevaliers. Phihppe élaitle fils de Thiéri , qui avait quatre fois visité la Terre-Sainte; il inspira d'abord tant de confiance que Baudouin lui offrit l'adminrstration et la régence du royaume ; ce qu'il reDigitized by Google -.. J

m ■ LIVRE Vit. ' îQi ï’iisa, en disant qu’il était venu non pour gouvcrlier les chrétiens, mais pour combattre leurs ennemis. Lorsqu’il arriva dans la Palestine , les Siciliens venaient de faire une tentative malheureuse sur Alcxaudrie , et l’empereur grec , que tant de revers n’avaient point éclairé , olFrait «ncorc des soldats et des vaisseaux pour recommencer la guerre en Egy pte ; ou proposa au comte de Flan- >'77 dre le commandejnent de cette expédition , qu’il n’accepla jjoint. N’alléguant aucun motif raisonnable de son refus, et n’obéissant, dit Guillaume do Tjr, qu’à l’inconstance de sou caractère, ce prince se rendit avec scs chevaliers su ries terres d’Antioche, où il ne signala son zèle et sa bravoure par aucune entreprise (i) importante contre les infidèles. Bientôt le ^ultan du Caire et de Damas rassembla une armée formidable et s’avança vers la Paln.stine. Toutes les campagnes étaient en (lamines sur le passage des Sarrasins ; à leur approche , les ; chrétiens avaient abandonné les villes et les bourgs pour se retirer dans les montagnes et les cavernesBaudouin IV, qui venait de prendre les rênes du gouvernement, se mit à la tète de l’armée des F’rancs; mais craignant de se mesurer avec SalaUin, il s’enferma dans Ascalon, d’où il contemplait avec eflroi scs provinces désolées. < 4 (i) Voyez, sur ce comte de Flandre, Guill. de Tyr,liv. XXI , §. i4 et suiv. , et Bihlioth. des Croù. , t. i , p. iGo ; Voyez aussi les Annales de Meyer , t. ir du même ouvrage, pg. 53. 19.. Digitized by Google

 royaume, et déjà Saladin en partageait les ville.s entre ses émirs , lorsque la Providence , quf prît enfin pitié de la situation des chrétiens, leur ofl'rit une occasion de réparer leurs malheurs. Les menaces des Sarrasins et la vue des ravages Je la guerre, indignèi-ent les soldats chrétiens. L'armée , commandée par le roi de Jérusalem , sortit d'Ascalon et surprit les Musulmans dans ces mêmes plaines où Godefroy et les autres chefs de la première croisade avaient remporté une célèbre victoire sur les Egyptiens. Saladin ne put résister à l'impétuosité de ses ennemis, et perdit la bataille après s'être défendu vaillamment au milieu^ de ses Mameloucks, milice intrépide , qu'il avait formée lui-même , et dont il était toujours, entouré dans les dangers de la guerre. Les chrétiens s'étaient fart précéder dans le combat du bois de la vraie croix, et plusieurs guerriers croyaient avoir vu les branches de cette croix miraculeuse s'élever d'un côté jusqu'au ciel, de l'autre s'étendre jusqu'aux extrémités de l'horizon. Saladin avait vu périr toute son armée dans cette bataille, dont le souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire, et qui fit pâlir, comme il le dit lui-même dans une lettre , l'étoile de la famille d'Ayoab. Monté sur un chameau , et suivi de quelques officiers , Saladin courut les plus grands dangers dans sa fuite à travers le désert. A son retour au Caire, animé ^par le souvenir de sa défaite , il condamna à mort tous les prisonniers chrétiens qu'on lui avait envoyés de la principauté Digitized b

 et, si on en croit les chroniques musulmanes , U leur fit trançher la tête par la main des hommes pieux ei dévots (i). ' ' > Cependant les chrétiens pe profitèrent point de leur victoire, et se conteAt^nt de bâtir une forteresse sur les bords du Jourdain , au gué de Jacob. Saladin rassembla, de douvelles troupes en Egypte, et revint bientôt ,Aienacer le royaume de Jérusalem.. La -victoire d’Ascalon avait enflé l’orgueil-des chrétiens et les rendait téméraires. Salatlin, au contraire, devenu plus prudent depuis sa défaite, mit a profit les fautes des chrétiens, leur dressa des embuscades , employa toutes les ruses de la guerre et les battit plusieurs fois sur les rives du Jourdain et dans le voisinage de Panéas. Baudouin , qui avait été sur le point de tomber enti’c les' mains de .seà ennemis , réunit toutes les forces qui restai^tt dans- ^ états , mais il ne put obtenir aucun avantagé- sur Saladin ,,et fut obligé de demacç^erlà paix, qué l’éfat de son rpyaume"^et ses infirmités lui rendaient chaque jour plus nécessaire. " L’intérêt des colonies chrétiennes exigeait alors 1178 \ (1) Voyez, sur ce combat, les détails que’ donne Guillaume ^dé ïyr , liv. XX et suiv. , et Bernard le Trésorier. Biblioth. des Crois., tom. 1 , pag« 568. Les auteurs arabes appellent cette bataille,^ Combat de Ramla. A.boulfarage attribue, dans sa Chronique syriaque, la victoire des chrétiens à un. vent miraculeux qui tout-;à-coup porta la pous.sière dans les yeux des Musulmans. (Voyez au tome u de 1a Bibliothèque des Croisades, §. 34-)

11, Google

d'Antioche; et, si on en croit les chroniques mu- 1178
sulmanes, il leur fit trancher la tête par la main *des hommes pieux et dévôts* (1).

Cependant les chrétiens ne profitèrent point de leur victoire, et se contentèrent de bâtir une forteresse sur les bords du Jourdain, au gué de Jacob. Saladin rassembla de nouvelles troupes en Égypte, et revint bientôt menacer le royaume de Jérusalem. La victoire d'Ascalon avait enflé l'orgueil des chrétiens et les rendait téméraires. Saladin, au contraire, devenu plus prudent depuis sa défaite, mit à profit les fautes des chrétiens, leur dressa des embuscades, employa toutes les ruses de la guerre et les battit plusieurs fois sur les rives du Jourdain et dans le voisinage de Panéas. Baudouin, qui avait été sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, réunit toutes les forces qui restaient dans ses états, mais il ne put obtenir aucun avantage sur Saladin, et fut obligé de demander la paix, que l'état de son royaume et ses infirmités lui rendaient chaque jour plus nécessaire.

L'intérêt des colonies chrétiennes exigeait alors

(1) Voyez, sur ce combat, les détails que donne Guillaume de Tyr, liv. xx et suiv., et Bernard le Trésorier. *Biblioth. des Crois.*, tom. 1, pag. 568. Les auteurs arabes appellent cette bataille, *Combat de Ramla*. Aboulfarage attribue, dans sa Chronique syriaque, la victoire des chrétiens à un vent miraculeux qui tout-à-coup porta la poussière dans les yeux des Musulmans. (Voyez au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 34.)

 •fi qu’on observât la trêve faite avec les Musulmans j mais telle était la destinée des états chrétiens eu Sjrie, que personne n’avait assez, d’ascendant et de puissance pour maintenir la paix, et que le dernier ' lies barons et des chc^^|lIers pouvait à son gré provoijuer la guerre. La témérité et riniprudcnce d’un seul homme attirèrent de nouveau dans la Pales-" line toutes les forces de Saladin (i). < Les vieilles chroniques ont raconté les aventures romanesques et la fortune extraordinaire de Renaud de Châtillon. Né à Châlillon-sur-Indre , il 48 avait suivi en Asie l’armée de Ix>uis -le -Jeune , et s’était enrôlé dans les troupes de Raymond do Poitiers , prince d’Antioche. Rayrpond ayant perdu ' la vie dans une bataille, sa veuve Constance fut sollicitée de prendre un nouvel époux pour l’associer à son gouvernement. Cette princesse refusa les plus illustres d’entre les princes elles chevaliers j' , elle avait rèmarqué la beauté et la bravoure chevaleresque de Renaud de Châtillon,* elle ne voulut point avoir d’autre époux, et par un mariage qui, au rapport de Guillaume dé Tyr,’ remplit de surprise tous les barons chrétiens , elle éleva tout-àcoup jeune chevalier inconnu éh Orient sur le tronc d’Antioche (a)y(1) Guillaume de Tyr ne peut s’expliquer ce chauf'emrnt de fortune pour les chrétiens , et s’arrête pour demander à la Providence cllc-mchie les motifs qui lui av.aient fait retirer son appui aux chréifens. (Guillaume de Tyr, liv. xxi. Voyez la Bibliot. des Crois., t. i, p. 48.). (2) On s’ctoniu- que Guillaume de Tyr, auteur coulcm-. Digitized by

X , LIVRE VII. ■ agS Rpnancl Je CliîküUuu , qui avait obtenu l'amour , ,5g Je Constance, ne sut point mériter la confiance et restiinc Ile scs nouveaux sujets. Il se forma contre lui un parti puissant , à la tête Juquel était le patriarche Amauiy. Renan J, plein Je Jépit et Je colère, fit jeter Jaiis les fers tous ceux qui lui étaient opposés. Par ses or Jres le patriarche J'Aulioche fut conJuit sur les tours Je la citaJelle, et, Jausla chaleur Jel'été, latéte JécouvertectenJuite Je miel, il resta tout un jour exposé aux mouches et aux insectes. RçnauJ Je Châtillon , après avoir rempli la ville J' Antioche Je terreur et Je Jeuil , voulut signaler sou règne par quelques entreprises guerrières. Devèuu 1^ chef J'unc armée Jaus laquelle il avait été simple chevalier, il lit la guerre à l'empereur Je Constantinople, arma quelques vaisseaux et ravagea l'Ue Je Chypre. L'empereur grec voulut se venger et vint camper avec Une armée h la vue J' Antioche (i). RenauJ n'ayant point assez Je forces pour se JéfenJre, eut recours à la bassesse pour Jésarmer son ennemi, et vint la cor Je au cou , ses vétemens Jéchirés , Jéposer son épée aux j)ieJs Je l'empercul', qui lui accorJa la paix. Lorsa I % porain, et qui se trouvait sur les lieux , iut pu igilorcr que Ilcnaïul était de l'illuslrc faindle de Châtillon. Voici, au reste , les paroles mêmes de l'archevêque : Non sine muUomtm adniiratione quod tain prœclara , potens et it, lustrh fœmina ei tant excellenlis uxor viri militi quasi Gregorio nuheré digneretur j liv. xvn, §. a6. (i) Voyez , pour les détails , Guill. de Tyr , liv, xvui , 5- 5 , et Biblioth.^ des Crois. , t, i , p. 1 iio. r ^ ■ îù-i by Googlr I

 ^ Il -S que Grecs eurent repris la route de Constanli— iioplc , Renaud recommença ses courses, tantôt contre les Sarrasins , tantôt contre les chrétiens, et surpris dans une embiujcade par le-qjère de Sala— din, il lut conduit dans les prisons d'Alep, où les Musulmans le retinrent pendant plusieurs années. Enfin, quelques-uns de scs anciens compagnons vinrent briser scs fers , et ce qui n'est pas indigne de re- . marque, le produit du butin fait dans nue incursion sur le territoire de Damas, fut le prix da sa liberté. Lorsque Renaud de Cbâtillon sortit de sa captivité, sa femme Constance n'était plus, et le fils de Raymond, délivré lui-même de ses fers, et 'parvenu à l'âge de majorité, goiiv'ernait la principauté d'Antioche. Renaud se rendit a Jérusalem , où le souvenir de ses exploits et de scs malheurs soufferts pour la cause des chrétiens, le fit accueillir du roi et des barons. Ayant épousé en secoudq^ 1180 noces la veuve de Homfroy de Thoron , il devint seigneur de Carac et de quelques châteaux situés sur les confins de la Palestine et de; l'Arabie. Renaud conduisit dans les villes et les forteresses qui lui appartenaient, un grand nombr^e de Templiers, qu'il associa à sa fortune. 11 venait de s'établir dans ses nouwlles possessions, et déjà il avait ravagé lex frontières de l'Arabie, lorsque. la trêve fut conclue ii8ii avec Saladin. Rien ne put déterminer Renaud de Cbâtillon à déposer les armes ; chaque jour il faisait des courses dans le voisinage' de Carac , et dépouillait les caravanes des pèlerins musulmans qui se rendaient à la Mecque. Digitized by Go('.;l(

/ UVRE VIL 097 Salaria se plitignil à Baudouin de celle infrao- i i8a lion aux Irailés ; mais le roi dcf Jérusalem ne put lui donner la satisfaction (^u'il demandait. Le sultan, irrité de la conduite des Francs, lit arrêter quinze fcents 'pèlerins jetés par la tempête sur les côtes d'Égypte, et menaça de les retenir dans'les ^ ^ fers si les prisonniers musulmans n'étaient promptementremis en liberté. Ni les demandes de Saladin , ni les prières du roi de Jérusalem , ni le sort des prisonnieus chrétiens, nç purent toucher Renaud de Châlillon et les Templiers, accoutumés à se jouer des traités faits avec les Musulmans, • Alors Saladin recommença la guerre , et partit une troisième fois de'| bords du NU pour entrer • avec une armée dans la Palestine. A l'approche du danger, les chrétiens réunirent leurs efforts pour arrêter les progrès des Sarrasins. Une^assemblée , formée de toutes les classes de citoyens , ordonnâ la levée d'une contribution générale , dont le produit fut employé aux fortilications des châteaux ét . des villes (i) j tous les barons et les chevaliers volèrent aux armes ; mais le moment n'était point encore venu où Saladin devait envahir le royaume de Jérusalem. Dans chacune de ses expéditions, il ^ semblait essayer les forces des chrétiens , et lorsqu'il trouvait, quelque résistance , il attendait pa- , : tiemmenl un moment plùs favorable. Après avoir t (i) Voyez, pour cctle conUibution et la répaiiition qui en fut faite, Guillaume de Tyr, analysé dans la Bibliothèque * tlfS Croisades, tom. i, pag. i5i. Digitized by Google

jiSa fait ravagér la Galilée par ses lieutenans, et commencé le siège do Eéritlie (i), il s’éloigna tout-acoup pour aller faire la guerre aux Alabccks , mai- ' 1res de Mossoul et de plusieurs villes de la Mésopotamie. ' . . î Les chrétiens rre profilèrent de son absence que pour l'onouvéler Icu^s incursions sur le territoire de Damas.. Kenaui| de Châlillon fit en même temps plusieurs expéditions sur les bords de la mer Rouge, et conçut le hardi projet d’aller jusque

1182 fait ravager la Galilée par ses lieutenans, et commencé le siége de Bérithe (1), il s'éloigna tout-à-coup pour aller faire la guerre aux Atabecks, maîtres de Mossoul et de plusieurs villes de la Mésopotamie.

Les chrétiens ne profitèrent de son absence que pour renouveler leurs incursions sur le territoire de Damas. Renaud de Châtillon fit en même temps plusieurs expéditions sur les bords de la mer Rouge, et conçut le hardi projet d'aller jusque dans les villes de la Mecque et de Médine, piller la kaaba et le tombeau de Mahomet. Une troupe d'intrépides guerriers s'était mise en marche sous ses ordres, et, précédée de la terreur, s'avançait en triomphe dans un pays qui n'avait jamais vu les chrétiens. Renaud et ses compagnons étaient déjà parvenus à la vallée de Rabi, située à dix lieues de Médine, lorsqu'ils furent surpris et attaqués par une armée musulmane accourue de l'Égypte. Après un combat opiniâtre et sanglant, la victoire se décida pour les Sarrasins. Renaud de Châtillon échappa comme par miracle à la poursuite des vainqueurs, et retourna avec un petit nombre des siens au château de Carac. Quelques-uns des prisonniers furent conduits en Égypte, où

(1) Les auteurs arabes présentent beaucoup de détails sur les diverses guerres de Saladin et sur les causes qui y donnèrent lieu. Nous nous contentons de renvoyer le lecteur à leur récit, tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 35 et suiv.

Digitized by Google

LIVRE VII. ano]a sentence «les cadis les condamna à nioarlr coininc t i8â (lc\ilscrjlininels. On conduisit les auli’cs à la Mecque, où leur sang lut versé avec celui des victimes immolées à la cérémonie du grand Bairam (i). Celte horrible exécution ne suffisait point à la vengeance de Saladin. Lorsqu’il apprit Texpédi- , lion des chrétiens, qu’il i-egardait comme un affreux sacrilège, il jura sur l’Alcoran de venger l’outrage fait à la religion musulmane. , Saladin profilait des momens de paix qu’il lais- , sait aux chrétiens pour accroître sa puissancO et préparer leur ruine j à chaque trêve ou dans chaque guerre qu’il faisait loin d’eux, il s’emparait d’nne ville, d’une province; il étendait scs états, et rangeait sous ses lois des peuplesVjui devenaient autîinl d’ennemis pour les Francs. Les chrétiens, au conli-airc, lorsque les combats étaient suspcndiis, se livraient avec fureur à leurs divisions intérieures; la paLx enl'antaiLparéR eux mille factions nouvelles, et le royaume trouvait alors dans son sein des ennemis pins dangereux que ceux qui lui avaient fait la guerre. La maladie dont le roi Baudouin se trouvait al(i) Tous ccs\ldtails sont extraits «les auteurs arabes avec ' lesquels Guillaume de Tjt n’est pas ici. tout-à-fait d’accord;, car il attribue la rupture du traité fait avec Saladin , à Sa- ‘ ladin lui-même, et ne dit rien du projet de Renaud deÇliâtillon d’aller atiacpier la Mecajue et Médine. Voyez , .-m sujet des prisonniers, la lettre singulière qu’écrivit Saladin à son fi'èrc Malck-Adcl, tome ii de la Biblioth. des Cixus. f S- 36.

Digitized by Google

ulurііiuns; il uvarl perdu lu vue, et lie puiivait plus s’occuper du soin tlu royaume; on le pressa de nommer une régence, d’oublier dans la retraite scs propres souÜ’ranceset celles de sou peuple , de déposer enfin une couronne qu’on ne pouvait comparer qu’à la couronne d’épines de Jésus-Christ. Raymond, comte de Tripoli, paraissait le seul capable' de tenir les rênes du gouvernement dans les circonstances difficiles où se trouvaient les colonies chrétiennes ; mais le roi redoutait son caractère et son ambition; les courtisans redoutaient son habileté. Au milieu des débats élevés à ce sujet, un homme auquel personne ne pensait, parut tout-à-coup, et l’emporta sur tous ses rivaux. .Gui de Lusignan, arrivé naguère avec son père Hugues Lebrun dans la TerreSainte, avait porté ses prétentions sur la fille d’Amaury, veuve du marquis de Montferrat, et promise au duc de Boulogne. Pour forcer en quelque sorte Baudouin à ‘consentir à son mariage. Gui, qu’on admirait pour sa grâce et sa beauté, plut d’abord à la sœur du roi (i), entretint avec elle un commerce de galanterie qu’il fallut enfin consacrer par une union légitime, et ce fut pour lui le chemin du trône- de David et de Salomoii. (i) C’e«t Beuoît de Pefersbourg qui nous a transmis ce fait, sur lequel Guillaume de ïyr garde le silence; on peut voir dans notre extrait de Benoît les expressions singulières dont il se sert, comme celles-ci, par exemple, cum illd dorniivit, etc. (Biblioth. des Croisades, tom. i, pag. 8.i4-
)

 Gui , nommé comte d’Ascalon et régent du , i8j ' l’oyaume , ne justifia son élévation par aucun talent ni ^ar aucune vertu. (}uillauine de Tyr, qui l’avait connu, lui reproche dans son histoire de s’étre chargé d’un fardeau qu’il ne pouvait porter. L’excès de sa présomption acheva de mécontenter u84 tous les esprits; et lorsque Saladin, revenu delà Mésopotamie, vint ravager les 'campagnes de la Galilée, tout lé royaume accusa le nouveau régent qui commandait l’armée chrétienne, d’avoir négligé l’occasion do vaincre l’ennemi, et de prévenir par , une victoire facile de nouvelles invasions. Saladin revint une seconde fois, et conduisit son armée devant le château de Carac , appartenant à Renaud ^ deChàtillon,dontil voulaitse venger(l); il y resta plus d’un mois, livrant tout le pays au pillage;])ersonne ne lui résistait, et Baudouin lui -même fut obligé de sortir de sa retraite, où le retenait sa . i V - ' ' • (t) Guillaume de Tjt, dans son ixi®. livre, §§. a8 et suiv. , s’clénd longuement sur ces deux campagnes de SaI làdin ; il rapporte OQtr 'autres particularités , qu’au moment I ' . où Saladin s’approchait de Carac , ou y célébrait le ma^ riage de la jéune Isabelle, soeur de Baudouin, avec le fils . d’Homfroy de Thoron, dont Renaud avait épousé la veuve. ' Le château se u-ouvait plein de baladins , de musiciens , de danseurs, et tous les habitans du voisinage étaient venus I pour assister aux fêtés qui se préparaient. Le même histo.rien ajoute que Carac fut sauvé par un j^uné guerrier ' nommé d’Asvènes ou Ivenne, qui arrêta seul l’impétuosité . I des Sarrasins, tandis qu’on ronipait derrière lui le pont qui I formait la communication de la ville au château. Ce trait I de courage pourrait rappeler celui d’Horatius-Coclès.

Digitized by Google

 maladie, pour aller au secours d^une ville et d’une ' province clirétienne qu’il n’était plus chargé de défendre. • ^ • Ce fut alors que’ ce monarque infortuné, qui n’avait quitté qu’à regret l’exercice de l’autorité royale, écouta les plaintes des tarons, et résolut de remonter sur uu trône chancelant. Il entreprit défaire casser le mariage de Sy bille, et cita Gui de Lusignan devant le patriarche de Jérusalem et les grande du royaume. Comme Gui ne parut ’ point au jour indiqué, Baudouin, quoiqu’il fût infirme é,t aveugle, se rendit devant Ascalon, én trouva les portes fermées, les frappa plusieurs fois de sa main sans pouvoir les faire oüvrir(i). Ce mallieufeilx prince prit le ciel à témoin de ccl oq- ^ trage, et revint à.Jérusaleni en jurant de se venger de Gui' de Lusignan. Baudouin, dans l’excès de son ressentiment, ne trouva pas d’autre moyen do punir l’époux de SybiUc, que de le dépouiller des comtés d’ Ascalon et de Jalfa,‘et de lui opposer un autre régent et uiï-nouycau roi. Lï^comle de Tripdli, qu’il haïssait moins que Gui de Lusignan , obtint ‘la régence et prit les renés du 'gouvernement. Baudouin V-, âgé de cinq ans, né du premier mariage (le Sy bille avec le marquis de Mouferrat, fut couronné dans l’église du Saint-Sépulcre, en présence du clergé et du peuple. On adressa au ciel des prières pour Ic'règue'd’un enfant et pour ^ ; -s , . / . ^ , . f , (1) Il faut voir ici le conliniiâtfcur de 'Guillaume de Tyr, Bibliotfu'^dàs Crois. , t. i , p. 3ü5. Diÿi >Hd by Googk

1184 maladie, pour aller au secours d'une ville et d'une province chrétienne qu'il n'était plus chargé de défendre.

Ce fut alors que ce monarque infortuné, qui n'avait quitté qu'à regret l'exercice de l'autorité royale, écouta les plaintes des barons, et résolut de remonter sur un trône chancelant. Il entreprit de faire casser le mariage de Sybille, et cita Gui de Lusignan devant le patriarche de Jérusalem et les grands du royaume. Comme Gui ne parut point au jour indiqué, Baudouin, quoiqu'il fût infirme et aveugle, se rendit devant Ascalon, en trouva les portes fermées, les frappa plusieurs fois de sa main sans pouvoir les faire ouvrir (1). Ce malheureux prince prit le ciel à témoin de cet outrage, et revint à Jérusalem en jurant de se venger de Gui de Lusignan. Baudouin, dans l'excès de son ressentiment, ne trouva pas d'autre moyen de punir l'époux de Sybille, que de le dépouiller des comtés d'Ascalon et de Jaffa, et de lui opposer un autre régent et un nouveau roi. Le comte de Tripoli, qu'il haïssait moins que Gui de Lusignan, obtint la régence et prit les rênes du gouvernement. Baudouin V, âgé de cinq ans, né du premier mariage de Sybille avec le marquis de Monferrat, fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre, en présence du clergé et du peuple. On adressa au ciel des prières pour le règne d'un enfant et pour

(1) Il faut voir ici le continuateur de Guillaume de Tyr, *Biblioth. des Crois.*, t. 1, p. 365.

* LivaE Vît. ... 3o3 le salut du royaume qu’il* devait gouverner; mais r»84 ces prières étaient de celles ([ui no sont exaucées que lorsque la sagesse humaine s’associe à la Providence. Les fêles par lesquelles on célébra 'le couronnement de Baudouin V furent les dernières joies du peuple chrétien d’Orient. ' i Le royaume de Jérusalem menacé de toutes parts, envoya alors en Occident le patriarche Héradius, et les grands maîtres du Temple et do l’Hô^Ul,. 'chargés d’implorer les secours de là chré* tienlé. Lorsque ces députés arrivèrent en Italie, le pape, Lucius, chassé de Rome, avait convoqué à ^T'rone un congrès auquel assistait Frédéric, empereur d’Allemagne, pour délibérer sur les moyens

d’acc(împlir son serment. L’Angleterre était alors remplie de troubles,' et l’esprit de révolte avait pénétré jusque dans la famille du monarque. Henri protesta de son ïèle poui' la délivrance des saints lieux, il promit de fournir aux ' dépenses delà guerre sacrée j mais il refusa de prendre la croix: « Gardez vos trésors /s’écria le patriar» che irrité de ce refus , car nous 'cherchons un » homme qui ait besoin d’argent, et non de l’ar' » gent qui ait besoin d’un homme. » Ces parol(^^ qui n’étaient point inspirées par l’esprit de- l'É- vangilc, semblaient plus propres à -irriter qu^ persuader le monarque anglais ; et comme Henri II en témoigna sa surprise, lé' patriarche redoubla d’insolence et d’orgueil. « Vous avez, juré^ s’é» cria-t-jl , de partir avec unè armée pour la Terre» Sainte’, et dix ans se sont écoulés sans que vous • » ayez rien fait pour remplir YOtre promesse. » Vous avez trompé Dieüj mais ignorez-vous ce » que Dieu réserve à ceux qui refusent de le ser.» ‘vir? » En écoutant ce discoufsj^ Id- monarque ne pnt retenir son indignation..- « Je vois, pour» suivit Héraclius, que j’qxcite votre colère; mais » vous pouvez me traiter comme vous avez traité » mon frère TÇhomasj car 'il m’est indifférent de » mourir en 'Syrie de la» main des infidèles, ou » de périr ici ' par vous, qui êtes plus méchant » que les Sarrasins (i).» . , . ■ I |. il. ■■■ « , „T .11. ■ I i. (i) Brompton est le premier qui ait raironté ces circonitances de l’ambassade d’Héraaliu$;‘un autre historien au

1184 pulcre, le pressa d'accomplir son serment. L'Angleterre était alors remplie de troubles, et l'esprit de révolte avait pénétré jusque dans la famille du monarque. Henri protesta de son zèle pour la délivrance des saints lieux, il promit de fournir aux dépenses de la guerre sacrée; mais il refusa de prendre la croix: « Gardez vos trésors, s'écria le patriar- » che irrité de ce refus, car nous cherchons un » homme qui ait besoin d'argent, et non de l'ar- » gent qui ait besoin d'un homme. » Ces paroles qui n'étaient point inspirées par l'esprit de l'Évangile, semblaient plus propres à irriter qu'à persuader le monarque anglais; et comme Henri II en témoigna sa surprise, le patriarche redoubla d'insolence et d'orgueil. « Vous avez juré, s'é- » cria-t-il, de partir avec une armée pour la Terre- » Sainte, et dix ans se sont écoulés sans que vous » ayez rien fait pour remplir votre promesse. » Vous avez trompé Dieu; mais ignorez-vous ce » que Dieu réserve à ceux qui refusent de le ser- » vir? » En écoutant ce discours, le monarque ne put retenir son indignation. « Je vois, pour- » suivit Héraclius, que j'excite votre colère; mais » vous pouvez me traiter comme vous avez traité » mon frère Thomas; car il m'est indifférent de » mourir en Syrie de la main des infidèles, ou » de périr ici par vous, qui êtes plus méchant » que les Sarrasins (1). »

(1) Brompton est le premier qui ait raconté ces circonstances de l'ambassade d'Héraclius; un autre historien an-

s LIVRE VII. 3o5 Ce qni doit nous e'tonner aujourd’hui , c’est qu’un i |]uissaut inouarque point punir un envoyé des clirélieus d’Orieiit, qui lui pariait de la sorte* et qu’il fut oldi"é de tolérer des oulraj^es auxquels se mêlait lé nom de Jérusalem. Henri persistant dans sa résolution' de ne point abandonner son royaume, offrit d’envoyer une partie de ses trésors dans la Palestine* et permit à ses sujets de prendre les armes contre les infidèles. Cependant le temps n’était point encore venu où les souvenirs de la ville suinte devaient ébranler l’Occident. Déjà plusieurs ambassadeurs arrivés de Jérusalem , dont les jjaroles étaient plus persuasives que celles d’iléraclius, n’avaient pu réveiller l’enthousiasme belliqueux des chrétiens. Si on excepte Pierre de Gourtenai, litTe de Louis VU; Philippe, fils du comte JRobert de Dreux, évêque de lleauva,is; le comte deTroyesJun comte de Louvain; Philippe, comte dé Flandre; un duc de Nevers, qui, dans ces époques mallieureusés* visitèrent les saints lieux, tous les barons et les chevaliers de l’Occident ne songeaient plus à com-*^ battre pour l’héritage de Jésus-Christ.' Le pape.* • allligë » de l’abandon dans lequel on laissait-les colonies chrétiennes de la Syrie, et se confiant à la seule puissance de ses paroles, aVait écrit à Saladin et à son Hère Malek-rAdel, pour les conjurer de mettre un terme à l’effusion du sang, et de : " . glais, Henri Knigton, en a parlé aussi d’après Brofuptoa. (Biblioth. des Croisades, toin. i* pag. 734 et 754-) TOM. II. 20 Digitized by Googk

Ce qui doit nous étonner aujourd'hui, c'est qu'un 1184
puissant monarque n'osa point punir un envoyé des chrétiens d'Orient, qui lui parlait de la sorte, et qu'il fut obligé de tolérer des outrages auxquels se mêlait le nom de Jérusalem. Henri persistant dans sa résolution de ne point abandonner son royaume, offrit d'envoyer une partie de ses trésors dans la Palestine, et permit à ses sujets de prendre les armes contre les infidèles.

Cependant le temps n'était point encore venu où les souvenirs de la ville sainte devaient ébranler l'Occident. Déjà plusieurs ambassadeurs arrivés de Jérusalem, dont les paroles étaient plus persuasives que celles d'Héraclius, n'avaient pu réveiller l'enthousiasme belliqueux des chrétiens. Si on excepte Pierre de Courtenai, frère de Louis VII; Philippe, fils du comte Robert de Dreux, évêque de Beauvais; le comte de Troyes; un comte de Louvain; Philippe, comte de Flandre; un duc de Nevers, qui, dans ces époques malheureuses, visitèrent les saints lieux, tous les barons et les chevaliers de l'Occident ne songeaient plus à combattre pour l'héritage de Jésus-Christ. Le pape, affligé de l'abandon dans lequel on laissait les colonies chrétiennes de la Syrie, et se confiant à la seule puissance de ses paroles, avait écrit à Saladin et à son frère Malek-Adel, pour les conjurer de mettre un terme à l'effusion du sang, et de

glais, Henri Knigton, en a parlé aussi d'après Brompton. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 734 et 754.)

 rendre la liberté' aux prisonniers clirélicns. Ou doit croire que le pontife emplSya ces moyens de persuasion, parce qu'il n'en trouvait point d'autre (l). L'ardeur des croisades n'était point éteinte dans les esprits; mais pour reprendre toute son énergie parmi les guerriers, elle avait besoin- de quelques événemens extraordinaires, de quelques grandes calamités qui pussent émouvoir les cœurs et frapper l'imagination des peuples' chrétiens. 11 85 Au retour d'Héraclius en Orient, les colonies chrétiennes n'avaient presque plus de moyens de défense contre leurs ennemis, et la sécurité du l'oyaume de Jérusalem ue reposait plus que sur une trêve qu'on venait de conclure avec Saladin. C'est ici que la tâche de l'historien devient plus pénible, et qu'il a sans cesse sous les yeux le triste spectacle d'un empire qui tombe. Depuis la mort de Baudouin III, la royauté s'affaiblissait de règne en règne, soit par les victoires des Musulmans, soit par les embarras et les abus du système féodal, qui ébranlait alors tous les trônes de l'Europe, et' qui causait plus de désordres en Orient, où ses excès et ses violences mettaient sans cesse en péril une société combattant moins encore pour des droits et des * privilèges, que pour sa conservation et ses croyances. Au miheu des troubles qui agitaient sans cesse les colonies chrétiennes , un roi de Jérusalem ne (i) Voyez la lettre du pape dans Raoul de Dicette. Cette correspondance a été aussi consci-vée par Baronius. Digitized by Google

LIVRE VII. 3o-^ f i pouvait venger ni ses propres injures, ni celles n85 de l'état, ni celles de Jésus-Christ.' Le manque de . bravoure était le seul crime qu'ib pouvait punir sans exciter des murmures, parce que les lâches ' ne trouvaient point de défenseurs parmi les barons. Amaury avait fait mourir ignominieusement douze Templiers, accusés d'avoir négligé la défense d'une fortere.sse j mats il ne fut point le maître d'accueillir un ambassadeur envoyé par le V^ieux de la Montagne, à qui l'espoir ^e s'affranchir d'un tribut payé au grand-maître du Temple, avait inspiré l'envie d'embrasser la foi chrétienne (r). Lorsqiie l'ambassadeur fut assassiné dans le comté de Tripoli par un Templier, Amaury ne pul infliger une punition au coupable : déplorable impuissance d'un roi qui n'avait pas la première prérogative de la royauté, celle de maintenir la justice et de faire respecter le droit des gens. Le royaume était couvert de châteaux-forts dont les commandans reconnaissaient à peine l'autorité du roi. La plupart des places des frontières appartenaient à des barons ou seigneurs, occupés sans cesse de leur agrandissement, rarement de la défense commune. Les forces des Francs, ainsi dissé(i) Cette ambassade et le meurtre de l'ambassadeur du Vieux delà Montagne, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent, sont longuement racontés dans Guillaume de Tyr, liv. ix. C'est dans le meme auteur que nous avons puisé la plupart des faits qui composent le tableau que nous avons tracé du royaume de Jérusalem. -J by Google 30..

pouvait venger ni ses propres injures, ni celles 1185
de l'état, ni celles de Jésus-Christ. Le manque de bravoure était le seul crime qu'il pouvait punir sans exciter des murmures, parce que les lâches ne trouvaient point de défenseurs parmi les barons. Amaury avait fait mourir ignominieusement douze Templiers, accusés d'avoir négligé la défense d'une forteresse; mais il ne fut point le maître d'accueillir un ambassadeur envoyé par *le Vieux de la Montagne*, à qui l'espoir de s'affranchir d'un tribut payé au grand-maître du Temple, avait inspiré l'envie d'embrasser la foi chrétienne (1). Lorsque l'ambassadeur fut assassiné dans le comté de Tripoli par un Templier, Amaury ne put infliger une punition au coupable : déplorable impuissance d'un roi qui n'avait pas la première prérogative de la royauté, celle de maintenir la justice et de faire respecter le droit des gens.

Le royaume était couvert de châteaux-forts dont les commandans reconnaissaient à peine l'autorité du roi. La plupart des places des frontières appartenaient à des barons ou seigneurs, occupés sans cesse de leur agrandissement, rarement de la défense commune. Les forces des Francs, ainsi dissé-

(1) Cette ambassade et le meurtre de l'ambassadeur du Vieux de la Montagne, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent, sont longuement racontés dans Guillaume de Tyr, liv. xx. C'est dans le même auteur que nous avons puisé la plupart des faits qui composent le tableau que nous avons tracé du royaume de Jérusalem.

 ne préscntaiont nulle pari un obstacle au* «•nlreprises de renncini, et les cJiemins de Jérusalem se trouvaient toujours ouverts à l’invasion des armées musulmanes. ' La plupart des barons et des cbevaliers n’avaient]iliis piur supporter les fatigues, pour braver les p('rils de la guerre , l’béroïepie résignation des soldats de la croix. Depuis fju’on avait songé à la con•piête de l’Egypte, ils regardaient la guerre comme un moyen de^’enriebir. On ne demandait plus quel ennemi il fallait attaquer, quel allié il fallait défendre, mais quelle province on pouvait livrer au pillage. La discipline s’était affaiblie au milieu des camps, et l’anarcliie régnait dans l’armée comme dans le royaume; plusieurs des chefs, dans les circonstances les plus périlleuses , abandonnaient les drapeaux et vendaient leur inaction ou leur neutralité; quelques-uns, comme l’Arménien ■ Meslier (i), oubliaient leurs sermens, et ravageaient les provinces chrétiennes; d’autres, poussés par l’ambition ou la vengeance, se reliraient chez les Sarrasins (9.), et venaient à la iéte des guerriers musulmans attaquer les villes où flottait l’étendard do la croix. ‘ L' (1) Ce Meslier s’t^ail agrégé à l’ordre des Templiers : tout-à-coup il abandonna l’ordre pour disputer la sr ' «ion. xx.) (2) Voyez ce que dit Benoît Péterbourg d’un ais , nommé Saini-Alban*, qui se rendit auprès de Sal . Bi~ hiiolh. des Croisades, loin, i, pag. 8/|4.) Digitized by Google

1185 minées, ne présentaient nulle part un obstacle aux entreprises de l'ennemi, et les chemins de Jérusalem se trouvaient toujours ouverts à l'invasion des armées musulmanes.

La plupart des barons et des chevaliers n'avaient plus pour supporter les fatigues, pour braver les périls de la guerre, l'héroïque résignation des soldats de la croix. Depuis qu'on avait songé à la conquête de l'Égypte, ils regardaient la guerre comme un moyen de s'enrichir. On ne demandait plus quel ennemi il fallait attaquer, quel allié il fallait défendre, mais quelle province on pouvait livrer au pillage. La discipline s'était affaiblie au milieu des camps, et l'anarchie régnait dans l'armée comme dans le royaume; plusieurs des chefs, dans les circonstances les plus périlleuses, abandonnaient les drapeaux et vendaient leur inaction ou leur neutralité; quelques-uns, comme l'Arménien Meslier (1), oubliaient leurs sermens, et ravageaient les provinces chrétiennes; d'autres, poussés par l'ambition ou la vengeance, se retiraient chez les Sarrasins (2), et venaient à la tête des guerriers musulmans attaquer les villes où flottait l'étendard de la croix.

(1) Ce Meslier s'était agrégé à l'ordre des Templiers : tout-à-coup il abandonna l'ordre pour disputer la su[illegible]ssion d'un roi d'Arménie, ce qui fit naître des guerres ci[illegible]- quelles furent appelés les Musulmans. (Guill. de T[illegible] xx.)

(2) Voyez ce que dit Benoît Péterbourg d'un [illegible]ais, nommé Saint-Alban, qui se rendit auprès de Sal[illegible] (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 844.)

Digitized by Google

) LIVRE VII. 3oç) Lorsqu’il «inivail des «uerricrs de rOccideul., 1,^5 ils eüdciit rarement d’accord avec les liabilans de la ralesliiic; les barons de Syrie sc ^rvaient des l'orces de leurs auxiliaires pour leur fflibition personnelle^ ceux-ci, par leur orgueil et leur dédain, faisaient payer eberement leurs services. Pi’csque toujours à leur arrivée on violait un traité, on rompait une trêve- pour tenter des incursions sur le terriloiro de^ Sarrasins, et souvent, sans avoir vu l’enncjni , les pèlerins abandonnaient la Palestine aux périls d’une guerre qu’ils avaient provoquée. . Dans les villes, et surtout dans les villes maritimes, plusieurs nations babitaient ensemble et se «lispnlaicnt la prééminence et la souveraineté, les armes à. la main. Tous ceux qui venaient s’établir dans la Terre-Sainte conservaient le souvenir et les préjugés do leur ancienne patrie. Dans les villes d’Ascalon, de Tyr, de Ptolémaïs, on s’occupait plus de la gloire et des intérêts de Pisc, de Gènes, de Venise, que du salut du royaume de Jérusalem. On peut ajouter que l’esprit mercantile qjii animait la population des cités maritimes ne s’alliait point avec le caractère belliqueux des Francs de Li Palestine; tous ces étrangers (|u’attirait en Asile le désir d’an^asscr des trésors, accouraient dans les inomens de prospérité, et ne montraient ni la même activité, ni le même zèle dans les temps malbcureux et dans les jours do 'péril. • ' Les ordres mibtaires, véritables soutiens de l’état, lors([u’ils prenaient lés armes, songeaient plus à étendre leurs domaines qu’à défendre celui »le C ^ ■ î-i by GoogU

 Jésus -Christ. Plus d’une fois ils exigèrent qü’ou leur donnât la moitié (i) des villes ou des terres ' pour lesquels on implorait leur secours ; pour comble de malheur, l’ordre des Templiers et celui des Hospitaliers étaient presque toujours divisés, entr’eux, et l’autorité d’un concile de Latran put à peine étouffer pour quelque temps les passions de la discorde, toujours plus puissantes sur leurs coèurs que les lois de l’Évangile et les décrets de Rome. Non-seulement les Templiers et les Hospitaliers étaient divisés entr’eux , mais ils avaient sans cesse des débats violens avec le clergé. Le clergé , qui n’avait jamais renoncé à la prétention de commander dans les saints lieux, ne pouvait supporter l’altière indépendance d’üne chevalerie armée pour la cause de l’Église. Entraînés parTesprit de discorde , les chevaliers de l’Hôpital refusaient de payer la dîme, du butin,' et ne voulaient^ dans aucune circonstance, reconnaître la juridiction ecclésiastique du patriarche. 'Dans l’intention de faire un outrage à leu|S adversaires , ils élevèrent des murailles devant l’église mlbae de la Résurrection,'et plusiers (ois^ par le bruit de leurs armes , étouffèrent la voix du clergé., qui célébrait les louanges de Dieu au pied des* autels. Quel-, ; (i) Guillaume de Tyr nous apprend qu’Homfroy de Thorou fut obligé de céder ainsi aux Hospitaliers la moitié de la ville de Panéas; ils la rendirent ensuite, lorsqu’ils eurent , vu que la défense de la place leur devenait trop dispendieuse, liv. xYiii, Dr : 'ibyCoogI

LIVRE vu. 3ii ques-uns d’entr’eux, s’eui portèrent jusqu’à pour-n85 suivre des prêtres à < coups de flèches dans le sanctuaire. Pour toute vengeance , les prêtres ramassèrent en faisceaur les flèches qu’on leur avait lancées , et les placèrent dans un lieu élevé , sur le mont Calvaire , aûn que tout le inonde pût ^foir le sacrilège. Ces querelles , qui se renouvelaient chaque jour, étaient portées au tribunal du Saint-Siège, dont les décisions ne faisaient souvent qu’enflammer las esprits. L’Église de Rome , bien loin de rendre la paix aux chrétiens d’Orient , jetait souvent parmi * eux de nouvelles semences de discorde. Les schismes qui troublaient l’Occident allumèrent plus d’une fois la guerre dans les lieux saints , et sur le tombeau même de Jésus-Christ. La religion, qui devait être le lien naturel des chrétiens établis dans la Terre-Sainte , et qui seule pouvait remplacer parmi eux le sentiment du patriotisme , la rehgion avait perdu son empire sur yles esprits. Quoiqu’on fît encore la guerre en son nom, ses lois étaient méconnues. La conversion des Maronites du Liban , qui se réunirent à l’Église de Rome sous le règne de Baudouin IV , fut célébrée à Jérusalertr comme une victoire rempor/ tée sur l’hérésie j mais elle ne ramena pojpt les chrétiens à l’esprit de l’Évangile. Les hommes pieux qui vivaient au milieu d’un siècle corrompu, gémissaient’ sur la dépravation des mœurs, qui s’accroissait chaque jour. Le respectable arçlievêqi^ de Tyr ne retrace qu'en tremblant l'histoire Digitized by Google

ques-uns d'entr'eux s'emportèrent jusqu'à pour- 1185
suivre des prêtres à coups de flèches dans le sanctuaire. Pour toute vengeance, les prêtres ramassèrent en faisceaux les flèches qu'on leur avait lancées, et les placèrent dans un lieu élevé, sur le mont Calvaire, afin que tout le monde pût voir le sacrilége.

Ces querelles, qui se renouvelaient chaque jour, étaient portées au tribunal du Saint-Siége, dont les décisions ne faisaient souvent qu'enflammer les esprits. L'Église de Rome, bien loin de rendre la paix aux chrétiens d'Orient, jetait souvent parmi eux de nouvelles semences de discorde. Les schismes qui troublaient l'Occident allumèrent plus d'une fois la guerre dans les lieux saints, et sur le tombeau même de Jésus-Christ.

La religion, qui devait être le lien naturel des chrétiens établis dans la Terre-Sainte, et qui seule pouvait remplacer parmi eux le sentiment du patriotisme, la religion avait perdu son empire sur les esprits. Quoiqu'on fît encore la guerre en son nom, ses lois étaient méconnues. La conversion des Maronites du Liban, qui se réunirent à l'Église de Rome sous le règne de Baudouin IV, fut célébrée à Jérusalem comme une victoire remportée sur l'hérésie; mais elle ne ramena point les chrétiens à l'esprit de l'Évangile. Les hommes pieux qui vivaient au milieu d'un siècle corrompu, gémissaient sur la dépravation des mœurs, qui s'accroissait chaque jour. Le respectable archevêque de Tyr ne retrace qu'en tremblant l'histoire

 de celle époque malheureuse , el craint que hi vê* rilé ne donne à ses récils les couleurs dé la salir©. LeSjChefs des colonies chréliennes , les chefs du clergé donnaicnl eux-mêmes l'exemple^ de la licence. Les chrétiens avaienl vu une reine de Jérusalem , la veuve de Baudouin III , entretenir un commerce criminel avec Andronic et s'enfuir chéa les Sarrasins avec le complice de' ses débauches. Bohémond , prince d'Antioche , avait répudié sa lemme Érine , pour épouser une autre femme qu'on accusiiit d'avoir employé les enchanlemens * du démoil. Le patriarche, révolté d'un si grand scandale, excommunia le jeune Bohémond, jeta un interdit sur ses états ; et les coupables amours d'un prince chrétien plongèrent tout un peuple dans le trouble et la désolation.- La vue même du tombeau de Jésus-Christ n'inspirait plus de saintes pensées. Le patriarche de Jérusalem , Héraclius, qui ne devait soh élévation qu'à des qualités mon(.laines et profanes, prodiguait à d'infames prosti. tuées les trésors des pauvres et 4g? pèlerins, et plusieurs fois le peuple chrétien, s'étonna de voir la fameuse Pâque de Riveiy étaler, jusque dans le sanctuaire, une parure achetée avec les aumônes des fidèles (i). ' ' L^malheureuic Baudouin avait entièrement perdu les lacullés du corps et de l'esprit ; et, tour(i) Voyez les details curieux que Bernard le Trésorier donne sur les nneurs de ce paU'iarche et sur Pâque de Riverj'. (Biblioth. des Croisades, toni, i, pag. 570.) ^

Oigitized

(1) Voyez les détails curieux que Bernard le Trésorier donne sur les mœurs de ce patriarche et sur Pâque de Rivery. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 570.)

Digitized by Google

LITRE VIL 3i3 mente par l'excès des douleurs, il s'approchait n85 chaque jour du tombeau , image trop fidèle de la décadence et de l'affaiblissement de son royaume. Tandis que l'approche de la mort remplissait son palais de deuil , tous les partis se disputaient l'autorité suprême, et ne laissaient pas un moment de repos à ce royaume qu'ils voulaient gouverner. Lorsqu'il eut fermé les yeux , le mal ne fit que. s'accroître et la discorde n'eut plus de frein. Le comte de Tripoli voulait conserver les rênes du gouvernement comme régent du royaume j Sybille voulait donner le sceptre à son époux. Au milieu , de ces dissensions , Baudouin V|, faible et fragile espoir du royaume , mourut subitement. On accusa de sa mort tous ceux qui aspiraient à l'auto- > rité : époque malheureuse , où de pareilles accusations étaient vraisemblables , où tout un peuple pouvait reprocher à unereinc le trépas de son fils ! A peine Baudouin V venait d'expirer, que sa mère voulut régner à sa place ; et , pour satisfaire son ambition et celle de Gui de Lusignan , elle ne dédaigna ni la ruse ni les perfides promcsses.Tandis que le comte de Tripoli rassemblait à Naplouse les barons et les grands du royaume, la fille d'Amaury, conseillée par le patriarche et le grandmaître des Templiers , annonça qu'elle allait se séparer de son époux et choisir un guerrier qui pût défendre le royaume. Lorsque cette nouvelle est répandue dans Jérusalem , SybiUe fait tout-à-coiip fermer les portes de la ville, et se rond à l'église du Sainl-Sépulcrc. En présence du tombeau do Digitized by Google

menté par l'excès des douleurs, il s'approchait 1185
chaque jour du tombeau, image trop fidèle de la décadence et de l'affaiblissement de son royaume. Tandis que l'approche de la mort remplissait son palais de deuil, tous les partis se disputaient l'autorité suprême, et ne laissaient pas un moment de repos à ce royaume qu'ils voulaient gouverner. Lorsqu'il eut fermé les yeux, le mal ne fit que s'accroître et la discorde n'eut plus de frein. Le comte de Tripoli voulait conserver les rênes du gouvernement comme régent du royaume; Sybille voulait donner le sceptre à son époux. Au milieu de ces dissensions, Baudouin V, faible et fragile espoir du royaume, mourut subitement. On accusa de sa mort tous ceux qui aspiraient à l'autorité : époque malheureuse, où de pareilles accusations étaient vraisemblables, où tout un peuple pouvait reprocher à une reine le trépas de son fils !

A peine Baudouin V venait d'expirer, que sa mère voulut régner à sa place; et, pour satisfaire son ambition et celle de Gui de Lusignan, elle ne dédaigna ni la ruse ni les perfides promesses. Tandis que le comte de Tripoli rassemblait à Naplouse les barons et les grands du royaume, la fille d'Amaury, conseillée par le patriarche et le grand-maître des Templiers, annonça qu'elle allait se séparer de son époux et choisir un guerrier qui pût défendre le royaume. Lorsque cette nouvelle est répandue dans Jérusalem, Sybille fait tout-à-coup fermer les portes de la ville, et se rend à l'église du Saint-Sépulcre. En présence du tombeau de

Héraclius lui prête serment au nom du clergé et du peuple , prononce à haute voix son divorce , et lui commande , nu nom du ciel , de donner sa main et le sceptre à celui qu’elle en jugera le plus digne. A ces mots , Sybille place la co'uronne sur la tête de son mari , à genoux devant elle , en disant que les homtnes ne pouvaient séparer ce que le ciel avait uni (i). Tandis qu’une partie du peuple et quelques barons séduits par de vaines promesses , applaudissaient au choix de Sybille , les partisans de Raymond s’indignaient d’avoir été trompés par une femme. Le couronnement de Gui de Lusignan devait alarmer tous ceux qui pensaient que Jérusalem avait moins besoin d’un roi que d’un défenseur. Baudouin de Ramla , un des plus habiles guerriers de son temps , désespéra du salut du royaume , et se retira dans la principauté d’Antioche , en répétant les menaces des prophètes contre Jérusalem. Geoffroi de Lusignan , lorsqu’il apprit l’élévation de son frère, ne put «’empêcher de s’écrier : Puisqu’ils en ontjait un roi , ils aurg.ient fait de moi un dieu s’ils m’avaient connu. n80 Lorsqu’on vint annoncer aux barons assemblés à Naplouse ce qui s’était passé à Jérusalem , la plupart'résolurent d^bandonner la Palestine ; mais (i) Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte avec beaucoup d’e'tendue le couronnement de Sybille et de Gui de Ijusignan, ainsi qiie les circonstances qui l^avaient précode' et qui le suivirent. (Bibliot. des Crois., V i, p. 368. 1 I Digitized by Google

LIVRE VIL' 3i5 Je' comle de Tripoli les relint , en leur conseillant n86 de nommer un nouveau roi , et de donner la couronne à Homfroy de Thorôn, qui venait d'épouser IsabeUè , seconde fille d'Araauiy. Il promit meme de faire appuyer cette élection par Saladin,et par- vint à persuader l'assemblée des barons. Tandis qu'on délibérait encore , le jeune Homfroy, effrayé du fardeau qu'on lui imposait , s'enfuit secrètement au milieu de la nuit , et courut dans la capitale demander grâce à la reine Sybille , en pro-, testant qu'il préférait le repos et la vie au trône de Jérusalem. Cette fuite déconcerta toutes les mesures etfchangea tous les projets. Plusieurs barons ne sachant plus à quel parti se rallier, vinrent prêter serment à Gui de Lusignan ; d'autres allèrent dans leurs châteaux. attendre l'issue des événemens qui se préparaient. Raymond se retira dans le comté de Tibériade, dont il av€Ût obtenu la souveraineté. < La retraite et les murmures des ennemisde Gui de Lusignan ne firent qu'irriter son orgueil. Plus il avait besoin de douceur et de modération, plus il montra de hauteur et de sévérité. Ses dédains éloignèrent plusieurs des barons qui lui restaient fidèles. Animé par le grand-maître du Temple, qui s'était déclaré. l'ennemi du comte de Tripoli (i), (i) Cette inimitié' avait sou principe dans l'obstacle que Je comte de Tripoli avait mis au mariage du 'comtq de Ribefort avec une femme qu'il aimait; ce dernier, dans sota désespoir, se fil Templier et devint grand-maître. (Voyez l'extrait du continuateur de Guillaume de Tvr, Bibliolhèq. 4es Croisades, tom. i, pag. 3t)8.) Digitized by Google

 il fit des préparatifs pour assiéger la ville de Tibériade; Raymond résolut de se défendre, et, daiw l'excès de sa colère, il implora le secours de Saladin contre le roi de Jérusalem. An milieu du désordre et de l'agitation géne*rale, l'esprit superstitieux des chrétiens ne voyait dans l'avenir que de grandes calamités, et tout semblait offrir à leurs yeux de sinistres présages. « Les signes qui se montraient au ciel (i), dit M un des continuateurs de Guillaume de Tyr, fai» saient assez voir que Diéu avait ce qui se passait)) en abomination. Vents impétueux, tempêtes et » orages s'élevaient de tous côtés ; la lumière du)) soleil s'obscurcit pendant plusieurs jours, ' et la » grêle tomba du ciel comme un œuf d'oie. La » terre , pareillement agitée de fréquens et liorri» blés tremblemens , nous avertissait des procliai» nés ruines et destructions, esclandres et décon» fituï-es , de guerres qui devaient bientôt advenir » au royaume. Ni la mer même ne se put conte1) nir dans ses bornes elj limites qu'elle ne nous an)) nonçât, par ses flots hombles ou dés vagues plus » impétueuses que de coutume , l'ire de Dieu sut" ^ » nous. On voyait le feu courir par l'air ainsi 1) qu'une maison enflammée; vous auriez juré que >) tous les élémens et architecture de Dieu étaient I •• • (i) Ce passage est copié d'Pérold, continuateur latin de Guillaume de Tyr; nous citons la traduction qu'en a faite Dupreau. l

1186 il fit des préparatifs pour assiéger la ville de Tibériade; Raymond résolut de se défendre, et, dans l'excès de sa colère, il implora le secours de Saladin contre le roi de Jérusalem.

Au milieu du désordre et de l'agitation générale, l'esprit superstitieux des chrétiens ne voyait dans l'avenir que de grandes calamités, et tout semblait offrir à leurs yeux de sinistres présages. « Les signes qui se montraient au ciel (1), dit » un des continuateurs de Guillaume de Tyr, fai- » saient assez voir que Dieu avait ce qui se passait » en abomination. Vents impétueux, tempêtes et » orages s'élevaient de tous côtés; la lumière du » soleil s'obscurcit pendant plusieurs jours, et la » grêle tomba du ciel comme un œuf d'oie. La » terre, pareillement agitée de fréquens et horri- » bles tremblemens, nous avertissait des prochai- » nes ruines et destructions, esclandres et décon- » fitures, de guerres qui devaient bientôt advenir » au royaume. Ni la mer même ne se put conte- » nir dans ses bornes et limites qu'elle ne nous an- » nonçât, par ses flots horribles ou des vagues plus » impétueuses que de coutume, l'ire de Dieu sur » nous. On voyait le feu courir par l'air ainsi » qu'une maison enflammée; vous auriez juré que » tous les élémens et architecture de Dieu étaient

(1) Ce passage est copié d'Hérold, continuateur latin de Guillaume de Tyr; nous citons la traduction qu'en a faite Dupréau.

LIVRE vn. 3«7 » irlilcs , et dcHcstaient les excès, moschancetés , n8G » dissolution et forfaitures des humains. » Tels étaient les présages qui frappaient le plus grand nombre des chrétiens; mais les hommes éclairés pouvaient voir des signes plus certains de la chute prochaine du royaume de Jérusalem. Mossoul, Alep et toutes les villes musulmanes de la Syrie et de la Mésopotamie, avaient reconnu les lois de Saladin. Le fils d'Ayouh avait triomphé des émirs et de la famille dispersée des Atabecks. Tous les trésors de l'Egj'pte, toutes les forces de l'Asie étaient dans ses mains; il ne lui restait plus qu'une conquête à faire, et la fortune, qui venait d'aplanir devant lui tous les obstacles, devait bientôt lui fournir le prétexte et l'occasion de porter les der-, niers coups à la puissance des chrétiens. La trêve faite avec le roi de Jérusalem fut rom- 1 187 . pue à-la-fois par les chrétiens et les Musulmans. Kenaud de Châtillon continuait ses excursions sur le territoire des infidèles , et ne répondait aux plaintes de Saladin que par de nouvelles violations? des traités (i). Une armée musulmane que le sultan de Damas avait envoyée au secours de Raymond deiTripqh, s'avança dans le pays de Galilée; cinq cents chevaliers de Saint-Jean et du Temple accoururent pour défendre le territoire chrétien, et livrèrent un combat aux Sarrasins. Us furent bien(i) On peut voir au torae^i de la Bibliothèque des Croisades, §. 36, la manière dont les auteius arabes se plàigueat des brigandages de Renaud. . ^ s Digitized by Google

» irrités, et détestaient les excès, meschancetés, 1186
» dissolution et forfaitures des humains. »

Tels étaient les présages qui frappaient le plus grand nombre des chrétiens; mais les hommes éclairés pouvaient voir des signes plus certains de la chute prochaine du royaume de Jérusalem. Mossoul, Alep et toutes les villes musulmanes de la Syrie et de la Mésopotamie, avaient reconnu les lois de Saladin. Le fils d'Ayoub avait triomphé des émirs et de la famille dispersée des Atabecks. Tous les trésors de l'Égypte, toutes les forces de l'Asie étaient dans ses mains; il ne lui restait plus qu'une conquête à faire, et la fortune, qui venait d'aplanir devant lui tous les obstacles, devait bientôt lui fournir le prétexte et l'occasion de porter les derniers coups à la puissance des chrétiens.

La trève faite avec le roi de Jérusalem fut rom- 1187
pue à-la-fois par les chrétiens et les Musulmans. Renaud de Châtillon continuait ses excursions sur le territoire des infidèles, et ne répondait aux plaintes de Saladin que par de nouvelles violations des traités (1). Une armée musulmane que le sultan de Damas avait envoyée au secours de Raymond de Tripoli, s'avança dans le pays de Galilée; cinq cents chevaliers de Saint-Jean et du Temple accoururent pour défendre le territoire chrétien, et livrèrent un combat aux Sarrasins. Ils furent bien-

(1) On peut voir au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 36, la manière dont les auteurs arabes se plaignent des brigandages de Renaud.

 tôt accablés par le nombre, et périrent tous sur le champ de bataille. Les vieilles chroniques, en célébrant la bravoure des chevaliers chrétiens, rappellent des prodiges qu'on aura peine à croire. On vil ces guerriers indomptables, après avoir épuisé leurs flèches, arracher de leurs corps celles dont ils étaient percés, et les lancer à renneml. Ou les vit, altérés par la chaleur et la fatigue, s'abreuver de leur sang ^ et reprendre des forces par le moyen même qui devait les affaiblir. On les vit enfin, après avoir brisé leurs lances et leurs épées, s'élancer sur leurs ennemis, se battre corps à corps, se rouler dans la poussière avec les guerriers musulmans, et mourir en menaçant leurs vainqueurs. Rien n'égala surtout la valeur héroïque de Jacques de Maillé, chevalier du Temple. Monté sur un cheval blanc, il était resté seul debout sur le champ de bataille, et combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût entouré de toutes parts, il refusait de se rendre. Le cheval qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abat et l'entraîne dans sa chute; mais bientôt l'intrépide chevalier se relève, et, la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout hérissé de flèches, se précipite dans les rangs des Musulmans étonnés de son audace; enfin il tombe jiercé de coups, et combat encore. Les Sarrasins le prirent pour saint Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort, les soldats turcs, qu'un historien appelle les enfans de B 'iibjlone et de Sodome , s'approchèrent avec respect de sou corps meurtri Digitized by Google

1187 tôt accablés par le nombre, et périrent tous sur le champ de bataille. Les vieilles chroniques, en célébrant la bravoure des chevaliers chrétiens, rappellent des prodiges qu'on aura peine à croire. On vit ces guerriers indomptables, après avoir épuisé leurs flèches, arracher de leurs corps celles dont ils étaient percés, et les lancer à l'ennemi. On les vit, altérés par la chaleur et la fatigue, s'abreuver de leur sang, et reprendre des forces par le moyen même qui devait les affaiblir. On les vit enfin, après avoir brisé leurs lances et leurs épées, s'élancer sur leurs ennemis, se battre corps à corps, se rouler dans la poussière avec les guerriers musulmans, et mourir en menaçant leurs vainqueurs. Rien n'égala surtout la valeur héroïque de Jacques de Maillé, chevalier du Temple. Monté sur un cheval blanc, il était resté seul debout sur le champ de bataille, et combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût entouré de toutes parts, il refusait de se rendre. Le cheval qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abat et l'entraîne dans sa chute; mais bientôt l'intrépide chevalier se relève, et, la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout hérissé de flèches, se précipite dans les rangs des Musulmans étonnés de son audace; enfin il tombe percé de coups, et combat encore. Les Sarrasins le prirent pour saint Georges, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort, les soldats turcs, qu'un historien appelle *les enfans de Bâbylone et de Sodome*, s'approchèrent avec respect de son corps meurtri

 lie mille blessures; ils essuyaient son sang, se par-
i iS'j tageaient les lambeaux de ses babils, les débris do ses armes, et,

de mille blessures; ils essuyaient son sang, se par- 1187
tageaient les lambeaux de ses habits, les débris de ses armes, et, dans leur brutale ivresse, lui témoignaient leur admiration par des actions (1) qui font rougir la pudeur.

Le grand-maître du Temple, avec deux de ses chevaliers, échappèrent seuls au carnage. Ce combat fut livré le premier jour de mai 1187. Dans la saison, dit une ancienne chronique, où l'on cueillait parmi les champs des fleurs et des roses, les chrétiens de Nazareth n'y trouvèrent que les traces du carnage et les cadavres de leurs frères. Ils les ensevelirent dans l'église de Sainte-Marie, en répétant ces paroles prophétiques: *Filles de Galilée, prenez vos habits de deuil; et vous, filles de Sion, pleurez sur les malheurs qui menacent les rois de Juda.* L'effroi que répandit cette sanglante défaite apaisa un moment les discordes des chrétiens. Le roi de Jérusalem consentit à se rapprocher du comte de Tripoli. De son côté, Raymond résolut d'oublier ses propres injures, et de faire tous ses efforts pour réparer les malheurs qu'il avait attirés sur le royaume. Il se rendit à Jérusalem; Gui de Lusignan vint au-devant de lui, et le reçut avec tous

(1) La chronique de Gauthier Vinisauf renferme ce passage curieux: *Quidam vero, ut fama ferebat, ardentius cæteris movebatur, et abscissis viri genitalibus, ea tanquam in usum gignendi reservare disposuit, ut vel mortua membra, si fieri posset, virtutis tantæ suscitarent hæredem.* (Voyez le Recueil de Bongars, pag. 1151.)

 les témoignages d’une sincère affection. Les Jeux princes s’embrassèrent à la vue de tout le peuple, et jurèrent de combattre ensemble pour l’héritage de Jésus-Christ. Depuis la rupture de la trêve, Saladin s’était occupé de rassembler une armée formidable^ Des Turcs, des Arabes, des Curdes, des Egyptiens, étaient accourus sous ses drapeaux; il avait promis les dépouilles des chrétiens aux familles musi^ mânes chassées de la Palestine ; il distribuait d’avance à ses fidèles émirs les villes et les provinces, et promettait à tous, ses soldats le pillage ou la gloire du martyre. Le calife de Bagdad et tous les imans de l’Égypte , de la Syrie et de la Mésopotamie , faisaient des prières pour le triomphe de ses armes et pom' la délivrance de Jérusalem. Il traversa le Jourdain, et s’avança dans la GaHlée à la tete de quatre-vingt mille cavaliers. Dans un conseil tenu à Jérusalem, Gui de Lu^ signai! , le comte de Tripoli et les barons, avaient délibéré sur les mesures à prendre pour sauver le royaume. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple, les troupes du roi et des seigneurs, les garnisons des villes, tous les chrétiens en état de porter les armes reçurent l’ordre de se rendre dans la plaine de Séphouri. On résolut d’employer aux frais de la guerre les trésors que le roi Henri II avait envoyés à Jérusalem, et qui étaient gardés dans la maison du Temple. Pour associer le monarque anglais à la gloire de celte sainte cxpétl^ tion, les armes de l’ Angleterre furent représentées Digiiiz ; Google

1187 les témoignages d'une sincère affection. Les deux princes s'embrassèrent à la vue de tout le peuple, et jurèrent de combattre ensemble pour l'héritage de Jésus-Christ.

Depuis la rupture de la trève, Saladin s'était occupé de rassembler une armée formidable. Des Turcs, des Arabes, des Curdes, des Égyptiens, étaient accourus sous ses drapeaux; il avait promis les dépouilles des chrétiens aux familles musulmanes chassées de la Palestine; il distribuait d'avance à ses fidèles émirs les villes et les provinces, et promettait à tous ses soldats le pillage ou la gloire du martyre. Le calife de Bagdad et tous les imans de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie, faisaient des prières pour le triomphe de ses armes et pour la délivrance de Jérusalem. Il traversa le Jourdain, et s'avança dans la Galilée à la tête de quatre-vingt mille cavaliers.

Dans un conseil tenu à Jérusalem, Gui de Lusignan, le comte de Tripoli et les barons, avaient délibéré sur les mesures à prendre pour sauver le royaume. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple, les troupes du roi et des seigneurs, les garnisons des villes, tous les chrétiens en état de porter les armes reçurent l'ordre de se rendre dans la plaine de Séphouri. On résolut d'employer aux frais de la guerre les trésors que le roi Henri II avait envoyés à Jérusalem, et qui étaient gardés dans la maison du Temple. Pour associer le monarque anglais à la gloire de cette sainte expédition, les armes de l'Angleterre furent représentées

. m^REvn. V. 3„ sur les drapeaux de l’armée chrétienne. Le bois de , la vraie croix, qui avait si souvent animé les clirctiens dans les combats, fut montré au peuple comme un dernier moyen de salut, et porté en triomphe dans le lieu ôu se rassemblaient les défenseurs du foj^aume de Jérusalem. Une armée composée de cinquante mille combaltàns était réunie dans la plaine de S(^bouri, lorsqu on apprit que Saladin venait d’emporter d assaut la ville de Tibériade , et menaçait la citadelle où s’étaient enfermés la femme et les enfans du comte de Tripoli. Les clireliens, échappés au fer des, Sarrasins , so réfugièrent, pleins d’effroi, dans le camp de Sepbouri, et conjurèrent le roi de Jérusalem et les chefs de l’armée de mettre un tèrmeaux ravages des infidèles. Les barons se ra.sseniblerent dans la tente de Gui de Lusignan, et tous s’écrièrent qu’il fallait marcher à l’ennemi. Alors Raymond se lève et demande àparler(i). «Je >* vais ouvrir, dit-il à l’a:«emblée, un avis qui va » vous surprendre; mais je l’exprime avec d’aun tant plus de confiance, qu’il est contraire à mes)> interets. Mon pays désolé, mes villes en cendres, » mes sujets prêts à subir la mort ou l’esclavage , » ma femme e.xpo.sée aux outrages des Musul» raans, implorent aujourd’hui vos secours et les (i)On peut consulter ici Bernard le Trést^ier et Raoul de Coggeshale, qui ne sont pas d’accord avec, les autres chroniqueurs , et qui paraissent mieux instruits. (Bibliolh, des Croisades, tom. i , pag. 496 et 555.) « TOM. II. VI

3ii HISTOIRE DES CROISADES. j8'7 » miens; mais Je dois m’occuper du salut de toutes » les villes chre'tiennes qui sont restées sans gar» nison. Celle armée assemblée dans la plaine de » Séplioun, est le seul espoir qui reste aux chré» liens d’Orient. Vous voyez ici tous les soldats » de Jésus-Christ, tous les défenseurs de Jérusa» lem : s’ils périssent, les Musulmans n’ont plus' H d’ennemis à redouter. Gardez-vous donc dé » conduire cette multitude d’hommes et de che• • M vaux dans un pays sec et aride, où l’ardeitr de la » saison , la soif et la faim, les livreront sans dé» fense à l’ennemi. » Le nombre même des soldats chrétiens m’cf» fraie plus qu’il ne me rassure. Ils n’ofTrent » qu’une troupe confuse d’hommes assemblés à la » hâte, et qui ne supporteront point la fatigue. » Les archers musulmans sont plus habiles que » nos soldats à lancer des javelots, et peuvent nous » harceler dans notre marche sans que nous puis» sions nous défendre; la cavalerie de Saladin est)i plus nombreuse,mieux exercée que celle des chré» tiens , et peut nous attaquer avec avantage dans » les plaines que nous allons traverser. Abandon» nez donc, croyez-moi, Tibériade aux Musul» mans , et sauvons une armée qui ■pourra réparer » nos pertes. » Je jure aujourd’hui devant Dieu et devant les » hommes que j’abandonnerais volontiers le comté » de Tripoli, toutes les terres que je possède pour » sauver la ville de Jésus-Christ. Notre seul inV térét est de détruire la puissance de Saladin et

" „ LIVRE VII. ; 3a3 » de conserver des défenseurs au- royaume de Jé» rusalem. Si nous allons au-devant dé rennenli, » et que nous soyons vaincus, Dieu lui-même ne » pourra sauver les cluéliens, et permettra que » nous soyons tous livrés aux infidèles. Si l'eu» nemi, au contraire, vient s'offrir à nos coups, » toutes nos pertes sont réparées, et les maux qui » tomberont sur moi deviendront pour moi-même » une source de biens, puisque je les aurai souf» ferts pour la cause de Jésus-Christ et le salut de » son peuple (i). » • Plus il y avait de générosité dans cette opinion, moins elle paraissait sincère. Le grand-maître des Templiers, aveuglé par sa haine Contre Raymond, l'interrompit plusieurs fois; il rappelait l'alliance du comte de Tripoli avec Saladin , et disait hautement qu'on apercevait encore le poil du loup sous la peau du mouton. Lorsque Raymond invoquait le nom de Jésus-Christ, le grand -maître répétait avec amertume que le nom de Mahomet eût été mieux placé dans la bouche d'un tiaître. Le comte de Tripoli ne répondit point aux paroles injurieuses du gi'and-inaître, et termina son discours par ces mots prononcés avec l'accent de la c

 l’avis de Raymond j mais lorsque Gui de lui-vignaa lui resté seul dans sa Icule, le grànd- maître du Temple vint auprès de lui, et jeta dans son esprit les plus noirs soupçons sur la conduite et les desseins cachés du comte de Tripoli. Le faible Lusignan, qui avait déjà donné plusieurs ordres opposés, donna celui de marcher au-devant de 1 ennemi. Pour la première fois , le roi de Jérusalem se fil obéir , et ce fut pour la ruine dos chrétiens. L’esprit d’incertitude qu’avait montré Lusignan se communiquait aux autres chefs, et celte incertitude jetait le trouble et la confusion dans l armée. Les soldats, découragés, quittèrent avec peine le camp de Séphourij ils voyaient partout dc3 présages d’une défaite prochaine (i). L’armée chrétienne s’avançait vers Tibériade , et marchait en silence à travers une plaine que les voyageurs modernes appellent la plaine de Batouf , lorsqu clic aperçut les drapeaux de Saladin. L’armée musulmane , campée sur les hautein s de Loubi, avait derrière elle le lac de Tibériade ; elle couvTait le sommet des collines et dominait tous les défilés par lesquels devaient s’avancer les chrétiens. Alors les barons et les chevaliers se ressouvinrent de l’avis du comte de Tripoli , mais il n’e'tait plus temps de le suivre, et la bravoure des soldats chrétiens pouvait seule réparer les torts (i) Bernard le Trésorier rapporte , à ce sujet, la prédiction d’une vieille sorcière, qui fut tuée par les chrétiens. (Voyez la Bibliothèque des Croisades , tom. i, pag. 555.)

I.IVRK VII. 3'i'ï qu’avaient eus les chefs de l’armée ; ou prit la l ésolulion liaitlic et désespérée de s’ouvrir un chemin à travers l’Srmée ennemie pour atteindre les rives du Jourdain. Le 2 juillet, les chrétiens se rangèrent en bataille et se mirent en marche; leurs bataillons s’avancèrent au milieu d’une grêle de pierres et de flèches lancées de toutes parts par les Sarrasins. Bientôt la cavalerie musulmane descendit des collines et vint leur disputer le passage (i): les chrétiens conservèrent leurs rangs, et supportèrent sans être ébranlés l’impétueuse attaque de l’ennemi. Les ^hortations des chefs et des prêti-es, le sentiment de leurs propres périls, et surtout la présence de la vrate croix, soutenaient leur ardeur intrépide. Saladin , dans une de ses lettres , dit que (r) Parmi les historiens qni ont parlé de la bataille de Tibériade , on peut consulter Bernard le Trésorier , Raoul de Coggesliale , le continuateur de Guillaume de Tyr; néanmoins les chroniques chrétiennes sont ici fort incomplètes, et pour connaître cette bataille de Tibériade*' est necessaire de lire avec attention les auteurs arabes. Les récits les plus impo^^tans .sont ceux d’Emad-eddin , secrétaire particulier de Saladin,’ qui assista à la bataille, et d’Ibn-Alatir , qui en connut les acteurs principaux. M. Heinaud a traduit ces diverses relations dans le tom. 11 de la Bibliothèque des Croisades , §. 3q. Les autcui-SÉrabes appellent ce combat la bataille d'ffetin. M. Lepaute nous a fourni quelques documens sur la position des lieux; c’est par lui que nous savons que la plaine dans laquelle s’avancèrent d’abord les chrétiens, porte aujourd’hui le nom de Balouf. /

roinlwllaicnl anlDiir do la croix de Jésus avec une hravoiirc cxlraordinairc , qu’ils la regardaient comme le plus ferme^de leurs liens, comme leur

bouclier invincible (i). Cependant ils , avaient plus de- courage que de f

1187 les Francs combattaient autour de la croix de Jésus avec une bravoure extraordinaire, qu'ils la regardaient comme le plus ferme de leurs liens, comme leur bouclier invincible (1). Cependant ils avaient plus de courage que de force; et manquant d'eau et de vivres, accablés par la chaleur du jour, les plus robustes tombaient d'épuisement et de lassitude. Quoiqu'ils eussent fait des prodiges de valeur, ils commençaient à perdre l'espérance de repousser les Sarrasins, lorsque la nuit vint séparer les deux armées. Les Francs et les Sarrasins restèrent dans la plaine où ils avaient combattu toute la journée, et se préparèrent à recommencer la bataille le lendemain.

Les Sarrasins étaient pleins de confiance dans la victoire; Saladin parcourut les rangs de son armée; sa présence et ses discours enflammèrent tous les courages. « C'est aujourd'hui, leur disait-il, une » fête pour les vrais croyans; car c'est le ven» dredi que les Musulmans font la prière, et que » Mahomet exauce les vœux qui lui sont adres» sés; prions-le de nous donner demain la vic» toire sur ses ennemis. » Les Musulmans répondirent au sultan par de bruyantes acclamations. Saladin plaça ensuite des archers sur les hauteurs, fit distribuer quatre cents charges de flè-

(1) Saladin ajoute dans sa lettre, que les Francs voltigeaient autour de la croix comme les papillons autour de la lumière.

LIVRE Vil. 3^7 elles , el liiiposa scs troupes pour que l’arme'e 1 187 clirélieime (ut enveloppée dès le coiuiuencemenl du cojiibal. Les soldats clirèliens prolilèrent des ténèbres de la nuit pour se rallier et jiréparer leurs armes. Tantôt ils s’cxliortaienl les uns et les autres a braver la mort, tantôt ils levaient Ips yeux an ■ ' ciel et le conjuraient de déployer toute sa puissance pour les sauver. Ils menaçaient encore les Sarrasins, qui élaieul assez près deux pour les entendre , mais de sinistres prcssenlimens semblaient leur ôter tout espoir de salut. Pour cacher leurs alarmes, ils lirent, pendant toute la ' nuit , retentir leur camp du bruit des tambours et des trompettes. ' . ’ Lulin le jour parut et fut le sit^nal de la ruine entière de i’armé*e chréliqpne. Dès «juc les Francs aperçurcyt toutes les forces de Salailiu, et qu’ils se virent environnés de toutes parts, ils furent saisis de surprise et de crainte. J. es deux armées restèrent long-temps en présence J Saladin attendait .. i{ue le soleil eût embrasé l’bori'/.on pour commeu- ' cer l’allaipie. Dès le matin il s’éleva un grand vent . / qui souillait contre les chrétiens et les couvrait de nuages de poussière. Qi^aiid Sidadin donna le signal , les Sarrasins fondirent de tous côtés sur leurs ') ' onnemis en jetant tous ensemble des cris épouvantables. Ce fut alors, pour nous servir des ex- •_ pressions employ ées par les auteurs orientaux, que /es Jds du Paradis et les eiijans du Feu vide- - ., l'cnl leur teruible querelle; les /lèches relenlirenl • ^ dans l’air comme le vol bruyant des f Hisse rea ux ; , v iqitized Google

 L'eau des glaives (le sang des giiewiers) jaillit du sein de la mêlée et couvrit la terre comme l’eau de la pluie (i). Les chrétiens se défendirent d’abord vaillamment ; mais Saladin ayant fait mettre le feu à des herbes sèches qui couvraient la plaine , la ûamme environna leur armée et pénétra sous les .pieds des hommes et des chevaux. ■ ' ’ Quoique la confusion et le désordre se missent dans leiire rangs , ils se montraient encore redoutables. On voyait briller les glaives à travers les flammes; les plus braves s’élancaient du sein des tourbillons de fumée, et se précipitaient la lance à la main contre les bataillons musulmans ; les / efforts inouïs de la valeur et du désespoir ne rencontraient partout qu’ijne résistance invincible. Saris cesse les guerriers chrétiens revenaient à la charge, et sans cesse ils étaient repoussés. En proie à kl faim , à la soif dévorante , ils ne voyaient autour d’eux que des rochers brûlans et les épées étincelantes de leurs ennemis. La montagne d’Hér (i) L’auteur arabe Ibn-Alalir pai-le avec beaucoup de details de cette bataille; sou récit est tort instructif. Quant à Emad-cddin , secre'taire de Saludin , il montre , dans la description qu’il fait de cette journée , tout l’enlliousiasme d’un Musulman. On trouve dans son récit plus de mots que de choses , plus de figures orientales que de circonslances historiques. On peut cependant le consulter avec fruit, en le comparant à ceux des I.atins. (Voy. au »om. ii de la Bibtiçth. des Croisades, §.37.) Digiiized by Google

1187 *l'eau des glaives* (le sang des guerriers) *jaillit du sein de la mêlée et couvrit la terre comme l'eau de la pluie* (1). Les chrétiens se défendirent d'abord vaillamment; mais Saladin ayant fait mettre le feu à des herbes sèches qui couvraient la plaine, la flamme environna leur armée et pénétra sous les pieds des hommes et des chevaux.

Quoique la confusion et le désordre se missent dans leurs rangs, ils se montraient encore redoutables. On voyait briller les glaives à travers les flammes; les plus braves s'élançaient du sein des tourbillons de fumée, et se précipitaient la lance à la main contre les bataillons musulmans; les efforts inouïs de la valeur et du désespoir ne rencontraient partout qu'une résistance invincible. Sans cesse les guerriers chrétiens revenaient à la charge, et sans cesse ils étaient repoussés. En proie à la faim, à la soif dévorante, ils ne voyaient autour d'eux que des rochers brûlans et les épées étincelantes de leurs ennemis. La montagne d'Hé-

(1) L'auteur arabe Ibn-Alatir parle avec beaucoup de détails de cette bataille; son récit est fort instructif. Quant à Emad-eddin, secrétaire de Saladin, il montre, dans la description qu'il fait de cette journée, tout l'enthousiasme d'un Musulman. On trouve dans son récit plus de mots que de choses, plus de figures orientales que de circonstances historiques. On peut cependant le consulter avec fruit, en le comparant à ceux des Latins. (Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 37.)

I LIVRE VII. 3ag lin s’élevait à leur gaucl)e, ils y cherclièreut un
1187 asile, et, poursuivis par les Sarrasins, ils les re- '* ■ poussèrent trois fois jusque dans la plaine. Le courage que montrèrent les chevaliers du Temple et de Saint- Jean, aurait sauvé rarmée chrétienue si , ‘ elle avait pu l’ètrcj mais le ciel, potxr exprimer ici les opinions contemporaines, avait détourné ' i. de ses serviteurs les trésors de .sa miséricorde. La vraie croix, autoiir de laquelle les guerriers chré- ’ tiens n’avaient cessé de se rallier, tomba entre les , mains des infidèles, souillée du sang des évêques qui la portaient dans la mêlée : eu voyant le signe de leur salut au pouvoir de leiu's ennemis, ceux qui combattaient encore, restèrent tout-à-coup immobiles de douleur et d’effroi. Les uns jetaient leurs armes et attendaient la mort , les autres se précipitaient sur les glaives des Musulmans. Cent cinquante chevaliers restés autour de l’étendard royal ne purent défendre le roi de Jérusalem ; Gui de Lusignan fut fait prisonnier avec sou frère < Geoffroy , le grand-maître des T empliers , Renaud de Chûlillon, et tout ce que la Palestine avait de plus illustres guerriers. Raymond, qui coninian--' dait l’avant-garde de l’armée chrétienne , après avoir combattu vaillamment, s’ouvrit un passage à travci>i l’armée des Sarrasins et s’enfuit à Tripoli (t) , où, peu de temps après, il mourut de '* ' (0 plusieurs hislorieiis chrétiens accusent Raymond d’avoir servi la cause do S^ladin. Aucün historien

musiiliiian r ^igitized Cîy Google à

HISTOIRE DES CROISADES. I ' 1187 désespoir, accusé par les INIusulinans d’avoir violé les Irailés , et par les cliréliens d’avoir trahi sa re-,. ligion et sa patrie. Le lils du prince d’ Antioche, Renaud de Sidon, le jeune comte de Tibériade,. • ' avec un petit nombre de soldats, suivirent Ray-, ne partage cette opinion ; plusieurs d’entr’eux parlent de Raymond comme du plus cruel ennemi des Sarrasins. IbnAlatir, dont on peut lire le récit au tpm. 11 de la Dibliolh. des Croisades, §. 36, dit formqllinnent que le comte de Tripoli s’oi>poSa à ce que les Francs marchassent vers Tibériade. Ce. meme historien , en parlant de la bataille de Tibériade, rapporte que le comte s’apcrcev'ant que les Francs étaient inféricnrs hux Musulmans , se précipita avec sa troupe Sur ceux qui lui étaient'opposcis, et que Taki-cddin, craignant son désespoir , fit ou^'rir scs rahgs et lui livra passage. Le comte s’étant échappé, les ennemis reprirent aussitôt leurs rangs. M. Marin, dans son histoire de Saladin, a discuté cè point d’histoire , et les preuves qu’il donne ne laissent aucun doute sur la sincérité,^cs intentions de Raymond. Aboul-. l'éda, dans la courte description qu’il donne de la journée d’Ilétin, loue la valeur de Raymond , et dit qu’il mourut de la douleur que lui avait causée la défaite des chrétiens. Dans une lettre écrite par Saladin an calife de Bagdiid , on trouve ces mots remarquables : Aucun personnage connu d’entre les chrétiens ne put éclmpper , si ce n’est le comte •(de Tripoli), que Dieu le niaudùse ! Dieu le fit^ mourir ensuite , et l’envoya du royaume de la mort aux Enfen. Cette lettre de Saladin, qui jxirlc aussi de la prise de Jé-, rusalem, nous a été conservée par Ebn-Kliilcau, dans sa Biographie des hommes illustres de l’islamisme. On eu trouvera un extrait dans le second volume de la Biblioth., des Croisades. * ' . . Digitized by Google

 nioml dans sa fuite cl furent les s^ils qui édiap- i pèrent au désastre de celle journée , si luneslc au royaume de Jérusalem. liCs historiens orientaux , en racontant la victoire des Sarrasins , ont célébré la bravoure et la constance que montrèrent dans cette journée les chevaliers francs , couverts de leurs cuirasses faites d'anneaux de fer. Ces braves "ucrriers pr<*sentèrent d'abord une muraille impénétrable aux coiqis des Sarrasins j mais lorsque leurs chevaux tombèrent, épuisés par la fatigue ou blessés par les lances et les javelots, ils succombèrent euxmêmes*, accablés et vaincus par le poids de leurs propres armes. Un auteur arabe, secrétaire et compagnon de Saladin, qui se trouvait pressent à ce terrible combat , décrit le spectacle des collines et des vallées couvertes des traces du carnage. Il avait vu les drapeaux des chrétiens déchii'és en lambeaux , souillés de poussière et de sang , des têtes séparées de leur tronc, des bras, des jandies, des cadavres jetés pêle-mêle comme des pierres. Le même histo^ie^^ parle avec une joie barbare des parfums suaves (i) qui s'exhalaient pour lui de ce vaste champ de mort. Un autre* auteur musulman qui traversa, un an après la bataille, la campagne de Tibériade et d'Hélin, y trouva en-'* T ■ ■" ■' (O ' Ces expressions d'un auteur arabe raj)pcllent le mot de Vilelliiis, qui disait que le cadavre d'un ennemi sentait toujours bon.

 core les misérables débris d'une armée vaincue , qu'on voyait entassés çà et là, et qui s'offraient de loin aux regards du voyageur. A chaque pas qu'on faisait dans la plaine, on foulait quelques ossemens des soldats chrétiens ; on en rencontrait jusque dans les vallées et sur les montagnes voisines, où ils avaient été portés par les torrens et les animaux sauvayes. Après ce carnage horrible, on aurait dû croire qu'aucun soldat de la croix n'était tombé vivant entre les mains du vainqueur^ mais lorsqu'à la fin de cette sanglante journée on vit la foule des prisonniers, on aurait pu croire aussi que personne n'avait péri dans la mêlée. Les cordes des tentes ne pouvaient suffire à lier les guerriers échappés au glaive et condamnés à l'esclavage. On voyait jusqu'à quarante cavaliers attachés ensemble par un seul lien, deux cents gardés par un seid homme. Enfin la multitude des captifs était si grande , qu'au rapport d'une chronique arabe , les Musidmans victorieux ne trouvaient plus à les vendre , et qu'un chevalier chrétien fqt donné pour une chaussure. Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut Gui de Lusignan et- les principaux »chefs de l'armée chrétienne que la victoire venait de mettre entre ses mains. Il traita le roi des Francs avec bonté , et lui fit servir une boisson rafraîchie dans de la neige. Comme le roi , après avoir bu , pré.sentait la coupe à Renaud de Chàlillon qui se trouvait près de lui , le sultan l'arrêta

r LtVRE VII. 333 ‘ cl lui dit : M Ce traître ne doit point boire en ma „3- } » pre'sence, car je ne veux pas lui faire grâce. » S’adressant ensuite à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglans sur la violation des tj-aitcs , et le menaça de la mort s’il n’embrassait la religion du Prophète qu’il avait outragé. Renaud de Châ«illon répondit avec une noble fermeté, et brava les menaces de Saladin qui le frappa de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître , se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête d’un martyr de la croix alla tomber aux pied» du roi de Jérusalem. Le lendemain le sultan fit amener devant lui les chevah'ers du - Temple et de St.- Jean qui se trouvaient au nombre ides prisonniers, et dit, en les voyant passer devant lui : « Je veux délivrer la » terre de ces deux races immondes. » Le grandmaître des Templiers trouva grâce devant lui,. sans" doute parce que ses ‘conseils imprudens avaient livré l’armée chrétienne auX; coups des Sarrasins. Un grand nombre d’émirs, de docteurs de la loi, entouraient le trône de Saladin ,• le fultan permit â chacun d’eux de tuer im chevalier chrétien. Quelques-uns refusèrent de répandre le sang , et dé- ' tournèrent leurs regards d’un spectacle” odieux ; mais les autres s’armèrent du glaive et massacrèrent, sans pitié, des chevaliers couverts de chaînes, tandis que Saladin, assis sur son trône, appîau- , dissait à cette horrible exécution. Les chevaliers reçurent avec joie la palme du martyre; la pluparf des prisonniers désiraient la mort; plusieurs d’eni

) » 334 HISTOIRE DES CROISADES. ‚jg^ Ir’eux , quoiqu’ils n’appartinssent point aux ordres militaires , criaient à liante voix qu'*ils étaient Hospitaliers ouTemplicrs ; et, comme s’ils eussent craint de manquer de bourreaux, on les voyait se presser à l’envi l’un de l’autre , pour tomber les premiers sous le glaive des infidèles (i). Les Musulmans remcrcièrentleurProphètesur le champ de bataille, de la victoire qu’il venait d’accorder à leurs armes ; Saladin s’occupa ensuite de la mettre à profit. Maître de^ia citadelle de Tibériade, il renvoya la femme de Raymond à Tripoli,' et bientôt la ville de Ptolémaïs le vit devant ses remparts. Cette ville, pleine de marchands, et qui, dans la suite, soutint l’attaque des "plus formidables armées de l’Occident peiidaut deux années , ne résista que deux jours à Saladin. La terreur qui précédait son armée ouvrit au sultan victorieux les portes de *Naplouse, de Jéricho, de Ramla et d’un grand nombre d’autres villes qui restaient presque sans babitans. Les villes de Césaréc, d’Arsuf, de Jaffa, de Bérouth, eurent le sort de Pto• lémaïs, et virent flotter sur leurs miu ailles les éten^i) Gauthier Vinisauf r.ipporlc en cos termes les circonstances de ce dévouement des chevaliers chrétiens : O zclus fidei ! ô Jervor animi! cerlatim ad camifices confluant ^ et sub ipso novœ professionis niendacio lœtam ferientium gla. dits cervicent dépendant. Cet historien remarque que, pen^ dant les trois nuits qui suivirent le massacre, la puissance ^iraculcusc de Dieu se manifesta par un rayon de feu céleste qui hrilla sur les corps non ensevelis de ces martyrs. (Itine'raire du roi Richard, lib. i, cap. 5.)

LIVRE VIL 335 dards jaunes de Saladin. Sur les rivages do ^ mer, , les seules villes de Tyr, de Tripoli, d'Ascalon, restaient encore aux chrétiens. Saladin attaqua sans succès la ville de Tyr, et résolut d'attendre un moment plus favorable pour en recommencer le siège. Ascalon lui présentait une conquête plus importante, en assurant ses communications avec l'Égypte. Celte ville fut assiégée par les Musulmans ; mais elle opposa d'abord à Saladin une résistance qu'il ne prévoyait point. Quand la brèche fut ouverte, le sultan fit proposer la paix; les habitans, à qui le désespoir tenait lieu de courage , renvoyèrent les députés sans les entendre. Le roi de Jérusalem , que Saladin conduisait avec lui en triomphe, engagea lui-même les défenseurs d'Ascalon à ne pas compromettre le sort de leurç familles 'et celui des chrétiens par une défense inutile. Alors les principaux d'entr'eux vinrent dans la teinte du sultan^ : « Ce n'est point)» pour nous, lui dirent-ils , que nous venons vous » implorer, mais pour nos femmes et nos enfans.* » Que nous importe une vie périssable? Nous dé» sirons un bien plus splide, et c'est la mort qui » doit nous le procurer. Dieu seul, maître des » événemens , vous a donné la victoire sur les mal» heureux chrétiens; mais vous n'entrerez point » dans Ascalon si vous ne prenez pitié de nos fa» milles , et si vous ne promettez de rendre la li» berté au roi de Jérusalem. » , Saladin , touché de l'héroïsme des habitans' d'Ascalon , acc(*pL'i les conditions proposées. Un

 S-j pareil dévouement méritait de racheter un prince plus liabilc et plus digne de l’amour de ses sujets que Gui de Lusignan. Au reste , Saladin ne consentit a briser les fers du monarque captif qu’apres le délai d’une année (t). Le moment était venu où Jérusalem devait ,re*tomber de nouveau au pouvoir des infidèles ; tous les Musulmans imploraient Mahomet pour ce dernier triomphe des armes de Saladin. Après avoir pris Gaza et plusieurs forteresses du voisinage , le sultan fit rassembler son armée et marcha vers la ville sainte. Une reine en pleurs , les enfans des guerriers morts à la bataille de Tibériade, quelques soldats fugitifs , quelques pèlerins venus de l’Occidont, étaient les seuls gardiens du St.-Sépulcrc. Un grand nombre, de famille^ chrétiennes qui avaient .quitté les provinces dévastées delà Palestine, remplissaient la capitale, et, bien loin d’ap^ porter des secours, ne faisaient qu’augmenter le trouble et la consternation qui régnaient dans la ville. , . Lorsque Saladin s’approcha de la ville sainte , il fit. venir auprès de lui les principaux des habitans , et leur dit : « Je sais, comme vous, qqe Jé» rusalem est la maison de Dieu ; je ne veux point (i) C’est à quai Gautliier Vinisaùf ;fait allusion quand il dit que Saladin promit de rendre sur-le-champ la liberté au roi Gui j mais que le {yran 'parjure et perfide l’envoya à Damas, où il le retint prisonnier jusqu’au mois de mai sut-, vant. {Itinc'rairc de Richard ^ lib. i, cap. vm.)

LIVRE vu. ' 337 » en profaner la sainteté par refi’usion du sang; 1187 » abandonnez ses murailles , et je vous livrerai une » partie de mes trésors ; je vous donnerai autant » de terres que vous pourrez en cultiver. — Nous » ne pouvons, lui répondirent-ils, vous céder une)) ville où notre Dieu est mort ; nous pouvons en» core moins vous la vendre. » Saladin, irrité de leur refus, jura sur l’iVlcoran de renverser les tours et les remparts de Jérusalem, et de venger la mort des Musulmans égorgés par les compagnons et les soldats de Godefroy de Bouillon. Au moment où Saladin parlait aux députés de Jérusalem , une éclipse de soleil laissa tout-à-coup le ciel dans les ténèbres , et parut comme un présage sinistre pour les chrétiens. Cependant les habitans, encouragés par le clergé, se préparaient à défendre la ville; ils avalent choisi pour leur chef Baléan d’Ibeliu , qui s’était trouvé à la bataille de Tibériade. Ce vieux guerrier , dont l’expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect, s’occupa de faire réparer les fortifications de la place, et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. Comme il manquait d’officiers, il créa cinquante chevaliers parmi les bourgeois de la ville; tous les chrétiens en état de combattre prirent les ax’mes et jurèrent de verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. On n’avait point d’argent pour payer les frais de la guerre , mais tous les moyens d’en trouver parurent légitimes au milieu du danger qui menaçait la cité do Dieu. On dépouilla les églises, et le peuple, clfrayé TOM. II. 29. Dig‘" — ' l'y Cuüjjlc

deSaladin, vit, sans scandale, convertir en monnaie (i) le métal précieux qui couvrait la chapelle du Saint-Sépulcre. Bientôt on vit flotter les étendards de Saladin sur les hauteurs d’Émaüs; l’armée musulmane vint asseoir son camp aux lieux mêmes où Godefroy , Tancrède et les deux Robert avaient déployé leurs tentes lorsqu’ils assiégèrent la ville sainte. Les assiégés opposèrent d’abord une vive résistance , et firent de fréquentes sorties, dans lesquelles on les voyait tenir d’une main la lance ou l’épée , et de l’autre une pelle , avec laquelle ils jetaient de la poussière aux Sarrasins. Un grand nombre de chrétiens reçurent alors la palme du martyre , et montèrent, disent les historiens, dans la Jérusalem céleste. Plusieurs Musulmans, tombes sousde glaive de leurs ennemis , allèrent habiter les rivages du fleuve qui arrose le Paradis. Saladin , après avoir campé quelques jours à (i) On peut consulter, pour le siège de Jérusalem, le récit des auteurs arabes, tom. n, §. 3g de la Bibliothèque des Croisades. Ceux qui donnent à ce sujet les details les plus intéressans, sont Ibn-Alatir et Emad-eddin, secrétaire de Saladin , qui fut témoin de là prise de la ville sainte. Son récit est empreint de tout l’enthousiasme d’un dévot Musulman. Parmi les chroniques latines qui ont parlé du siège de Jérusalem , on peut consulter Bernard le Trésorier et Raoul de Coggeshale, témoin oculaire. Ce dernier y fut blessé d une flèche au visage. (Voyez Bibliothèque des Croisades j toin. I, pag. 353.)
Digitized by Coogle

 i’occiJcnt de la ville, dirigea ses attaques vers le 1187 nord , el fit miner les remparts qui s’étendent depuis la porte de Josaphat jusqu’à celle de SaintEtienne. Les plus braves des clirétiens sortirent de la ville , et s’efforcèrent de détruire les machines et les travaux des assiégeans ; ils s’encourageaient les uns les autres, en répétant ces mots de l’Écriture : C/n seul de nous fera fuir dix infidèles, et dix en mettront en fuite dix mille. Ils firent des prodiges de valeur, mais ils ne purent interrompre les progi-ès du siège; repoussés par les Sarrasins, ils rentrèrent dans la ville, où leur retour porta le découragement et l’effroi. Les tours et les remparts étaient prêts à s’écrouler au premier signal d’un assaut général. Alors le désespoir s’empara des liabitans , qui ne trouvèrent plus pour leur défense que des larmes et des prières. Les soldats couraient aux églises au lieu de voler aux armes ; la promesse ^ de cent pièces d’or ne pouvait les retenir pendant une nuit sur les remparts menacés. Le clergé faisait des processions dans les rues pour invoquer la protection du ciel(i). Les uns se frappaient la poitrine avec des pierres ; les autres se déchiraient le corps avec des cilices, en criant miséricorde ! On n’entendait que des géinissemcns dans Jérusalem; (1) Gauthier Vinisauf dit que les prêtres et tes clercs coururent aux armes et combattirent pour la maison du Seigneur; se ressouvenant, ajoute-t-il , tjue toutes les lois et tous les droits permettent de repousser la force par la force. {Itinéraire de Ricluird, liv. i, cap. 9.) 22..

Digitized by Google

 1 mais notre sir Jésus-^Christ , dit une vieille chro-* nique , ne les voloit ouir, car la luxure ht l’impu-^ reté qui en la Ciste étaient , ne laissaient monter oraison ni prière devant Dieu. Le désespoir des liabitans leur inspirait à-la-fois mille projets contraires. Tantôt ils prenaient la résolution de sortir de la ville et de clierclier une mort {'lorieuse dans les rangs des inlidèles , tantôt ils mettaient leur dernière espérance dans la clémence de Saladin. f Au milieu du trouble et de l'agitation générale, les chrétiens grecs et syriens, et les chrétiens melcbiles , supportaient avec peine l’autorité des latins, et les accusaient des malheurs de la guerre. On découvrit un complot qu’ils avaient formé pour livrer Jérusalem aux Musulmans (i); cette découverte redoubla les alarmes, et détermina les principaux de la ville à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Baléan d’Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place aux conditions qu’il avait lui-même imposées avant le siège. Mais Saladin se rappela qu’il avait fait le serment de prendre la ville d’assaut et de .passer au fil de l’épée tous les liabitans. 11 renvoya les dé(i) Ce fait est raconté par l’auteur arabe de Y Histoire des Patriarches d’Alexandrie. Cet auteur était lui-même chrétien, mais du rite jacobite; rien n’est plus curieux que le ton d’indifférence avec lequel il raconte cette barbare perfidie. (Voyez tom. ii, §. 3g , de la Biblioth. des Croisades.) Digitized by Google

1187 mais *notre sir Jésus-Christ*, dit une vieille chronique, *ne les voloit ouïr, car la luxure et l'impureté qui en la Cisté étoient, ne laissoient monter oraison ni prière devant Dieu.* Le désespoir des habitans leur inspirait à-la-fois mille projets contraires. Tantôt ils prenaient la résolution de sortir de la ville et de chercher une mort glorieuse dans les rangs des infidèles, tantôt ils mettaient leur dernière espérance dans la clémence de Saladin.

Au milieu du trouble et de l'agitation générale, les chrétiens grecs et syriens, et les chrétiens melchites, supportaient avec peine l'autorité des latins, et les accusaient des malheurs de la guerre. On découvrit un complot qu'ils avaient formé pour livrer Jérusalem aux Musulmans (1); cette découverte redoubla les alarmes, et détermina les principaux de la ville à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Baléan d'Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place aux conditions qu'il avait lui-même imposées avant le siége. Mais Saladin se rappela qu'il avait fait le serment de prendre la ville d'assaut et de passer au fil de l'épée tous les habitans. Il renvoya les dé-

(1) Ce fait est raconté par l'auteur arabe de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie.* Cet auteur était lui-même chrétien, mais du rite jacobite; rien n'est plus curieux que le ton d'indifférence avec lequel il raconte cette barbare perfidie. (Voyez tom. II, §. 39, de la *Biblioth. des Croisades.*)

LIVRE VII. 341 pillés sans lenr donner aucune espérance ; Baléan d'Ihclin reviiil plusieurs R)is, renouvela ses supplicalions et scs prières, cl trouva toujours Saladin inexorable. Un jour que les députés chrétiens le conjuraient vivement d'accepter leur capitulation , se luurnanl vers la place et leur montrant ses élendards qui llollaient sur les murailles : « Comment » voulez-vous, leur dit-il, que j'accorde des con» ditions pour une ville prise?» (iependanl les Sarrasins furent repoussés. Alors Baléan, ranimé parles succès que venaient il'oblenir les ebréliens , répondit au sultan : « Vous » voyez (|uc Jét'usalcni ne manque pas de défen» seursj si nous ne pouvons obtenir do vous au» cime miséricorde , nous prendrons une résolu» lion terrible, et les excès de notre désespoir vous » lompliroulil'cpouvante. Ces temples et ces palais » que vous voulez couqiiéric, seront renversés de » fond en comble ; toutes nos richesses, qui excitent » l'ambition et l'avhlilé des Sarrasins, deviendront » la proie (.les llammes. Nous détruirons la mos» (piée (l'Omar; et la jiierre myslérieuse de Jacob , » objet de votre culte , sera brisée et niise en pous» sière. Jérii.salejn j enferme cinq mille prisonniers » musulmans ; ils périront tous par le f^laive. Nous » éf^orgerons de nos propres luains nos lémmes , » nos enfans, et nous leur épargnerons ainsi la » liorile de devenir vos esclaves. Quand la ville » sainte ne sera plus (pi'un amas de ruines , un vaste » tombeau, nous en sortirons , suivis des mânes » irrités do nos amis , de nos jiroches ; nous en 1 187 Digitized by Google

1 187 / 342 HISTOIRE DES CROISADES. » sortirons le fer et la flamme à la main. Aucun H de nous n’ira en Paradis sans avoir onvojé en » Enfer duc Musulmans. INous obtiendrons ainsi » un trépas glorieux , et nous mourrons en appe» Lmt sur vous la malédiction du Dieu de Jéru») Salem (i). » ‘ Ce, discours eflraja Saladin , qui invita les députés à revenir le' jour suivant. Il consulta les docteurs de la loi, qui décidèrent qu’il pouvait accepter la capitulation proposée par les assiégés , sans violer son serment. Les conditions fiu*ent signées le lendemain dans la tente du sultan; ainsi Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles, après avoir été quatre-vingt-huit ans sous la domination des chrétiens. Les historiens latins ont remarqué quo les croisés étaient entrés dans la ville sainte un vendredi, à l’heure même où Jé.sus-Ghrist avait subi la mort pour expier les crimes du genre humain. Les Sarrasins reprirent la ville (2) , l’anni(1) Ce même discours se retrouve presque mot pour mot , dans l’auteur arabe Ibn-Alalir. (Voyez au tome ii de la Bibliot. des Croisades , §. 3o.) . (2) Baronius et Pagi citent les diverses dates que les historiens ont donuees à la prise de Jérusalem par Saladin. Le savant commentateur Mansi démontre, par Eautorité de Coggcshale, témoin oculaire, que cette prise eut lieu le 3 octobre 1187, le samedi , et non le vendredi, et que le siège de cetle ville ayant commencé le ao septembre, ne dura que treize jours, et non vingt-trois, comme quelques^ historiens le prétendent. Toutefois, les historiens arabes disent que Saladin choisit le vendredi pour traiter de la ca-! pitulaliun delà place. Digitized by Google

 ; 3^'3 versaire du Jour où , selon leur croyance , ÎNIalio- 1187 met partit de Jérusalem pour monter au ciel. Cette circonstance , qui put déterminer Saladin à signer la capitulation qu'on lui proposait , ne manqua pas d'ajouter un nouvel éclat à son triomphe parmi les Musulmans , et le fit regarder comme le favori du Prophète. Le vainqueur accorda la vie aux habilans, et leur permit de racheter leur liberté. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfans. Ceux qui ne pouvaient se racheter devaient rester dans l'esclavage. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem, à la signature de la capitulation, obtinrent la permission de se retirer à Tvr ou à Tripôli (i). Ces conditions avaient d'abord été reçues avec joie par les chrétiens ; mais lorsqu'ils virent s'approcher le jour où Us devaient sortir de Jérusalem , ils n'éprouvèrent plus que la douleur de quitter les saints lieux ; Us arrosaient de leurs larmes le tombeau de Jésus- Christ, et regrettaient de n'étre pas morts pour le défendre ; ils parcouraient en gémissant le calvaire et les églises qu'ils ne devaient plus revoir j ils s'embrassaient, les (1) Un historien arabe rèproche celle politique à Sala(liii ; il se préparait ainsi des obstacles, et donnait à ses ennemis des moyens de résistance. C'est par une suite de cetlo politique qu'il échoua devant la ville de Tyr , qui se trouva défendue par tous ceux qu'il y avait envoyés. Digitized by Coogl

versaire du jour où, selon leur croyance, Maho- 1187
met partit de Jérusalem pour monter au ciel. Cette circonstance, qui put déterminer Saladin à signer la capitulation qu'on lui proposait, ne manqua pas d'ajouter un nouvel éclat à son triomphe parmi les Musulmans, et le fit regarder comme le favori du Prophète.

Le vainqueur accorda la vie aux habitans, et leur permit de racheter leur liberté. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfans. Ceux qui ne pouvaient se racheter devaient rester dans l'esclavage. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem, à la signature de la capitulation, obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli (1).

Ces conditions avaient d'abord été reçues avec joie par les chrétiens; mais lorsqu'ils virent s'approcher le jour où ils devaient sortir de Jérusalem, ils n'éprouvèrent plus que la douleur de quitter les saints lieux; ils arrosaient de leurs larmes le tombeau de Jésus-Christ, et regrettaient de n'être pas morts pour le défendre; ils parcouraient en gémissant le calvaire et les églises qu'ils ne devaient plus revoir; ils s'embrassaient, les

(1) Un historien arabe reproche cette politique à Saladin; il se préparait ainsi des obstacles, et donnait à ses ennemis des moyens de résistance. C'est par une suite de cette politique qu'il échoua devant la ville de Tyr, qui se trouva défendue par tous ceux qu'il y avait envoyés.

 larmes aux yeux dans les rues, et déploraient leurs fatales divisions. Ceux qui ne pouvaient payer leur rançon , et qui allaient devenir les esclaves des Sarrasins , se livraient à tous les excès du désespoir. Mais tel était, dans ces momens déplorables, leur attachement à la religion dont ils n'avaient pas toujours suivi les préceptes , que les outrages laits aux objets sacrés de leur culte, les affligeaient plus que leurs propres malheurs. Une croix d'or ayant été arrachée du dôme de l'éghse des Templiers, et traînée dans les rues par les Sarrasins, tous les chrétiens jetèrent des cris de douleur et d'indignation , et J érusalem , désarmée , fut sur, le point de se soulever contre ses vainqueurs. Enfin arriva le jour fatal on les chrétiens (i) devaient s'éloigner de Jérusalem. On fenna toutes les portes de la ville , excepté celle de David. Saladin , élevé sur un trône , vit passer devant lui uu peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, palut le premier , emjjiortant les vases sacrés , les ornemens de l'église du St.-Sépulcre , et des trésors , 'tlont Dieu seul , dit un auteur arabe , connaissait la valeur. La reine de Jérusalem (2), ac(i) Un delai de quarante jours avait e'ic' accordé aux chrétiens. Marin, dans son Histoire de Saladin , s' esllrompé en croyant que Saladiti attendit l'expiration des quarante jours et la sortie de tous les habitans de Jérusalem, pour l'aire spn entrée dans la ville sainte. M. Reinaud a éclairci ce point, d'après l'auteur arabe Ibn-Kalekan. (Voyez au tome H de la Biblioth des Croisades , §. 4».) (■2) Marin cl la plupart des historiens modernes ont dit

Digitized'by Google

1187 larmes aux yeux dans les rues, et déploraient leurs fatales divisions. Ceux qui ne pouvaient payer leur rançon, et qui allaient devenir les esclaves des Sarrasins, se livraient à tous les excès du désespoir. Mais tel était, dans ces momens déplorables, leur attachement à la religion dont ils n'avaient pas toujours suivi les préceptes, que les outrages faits aux objets sacrés de leur culte, les affligeaient plus que leurs propres malheurs. Une croix d'or ayant été arrachée du dôme de l'église des Templiers, et traînée dans les rues par les Sarrasins, tous les chrétiens jetèrent des cris de douleur et d'indignation, et Jérusalem, désarmée, fut sur le point de se soulever contre ses vainqueurs.

Enfin arriva le jour fatal où les chrétiens (1) devaient s'éloigner de Jérusalem. On ferma toutes les portes de la ville, excepté celle de David. Saladin, élevé sur un trône, vit passer devant lui un peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, parut le premier, emportant les vases sacrés, les ornemens de l'église du St.-Sépulcre, et des trésors, dont Dieu seul, dit un auteur arabe, connaissait la valeur. La reine de Jérusalem (2), ac-

(1) Un délai de quarante jours avait été accordé aux chrétiens. Marin, dans son *Histoire de Saladin*, s'est trompé en croyant que Saladin attendit l'expiration des quarante jours et la sortie de tous les habitans de Jérusalem, pour faire son entrée dans la ville sainte. M. Reinaud a éclairci ce point, d'après l'auteur arabe Ibn-Kalekan. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 40.)

(2) Marin et la plupart des historiens modernes ont dit

 compagnée de.s principaux barons et chevaliers , i venait ensuite ; Saladin respecta sa douleur , et lui adressa des paroles pleines de bonté. La reine était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfans dans leurs bras , et faisaient entendre des cris déchirans. Plusieurs d'entr'elles s'approchèrent du trône de Saladin : « Vous voyez à vos)) pieds, lui dirent-elles, les épouses, les mères, » les filles des guerriers que vous retenez prison» niersj nous quittons pour toujours notre patrie,)) qu'ils ont défendue avec gloire; ils nous aidaient)) à supporter la vie ; en les perdant, nous avons » perdu notre dernière' espérance; si vous daignez » nous les rendre , ils soulageront les misères de » notre exil , et nous ne serons plus sans appui sur » la terre. » Saladin fut touché de leurs prières-, et promit d'adoucir les maux de tant de familles mallieurcuses. 11 rendit aux mères leurs enfans, auxt épouses leurs maris qui se trouvaient parmi les captifs. Plusieurs chrétiens^avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parens alfaiblis par l'âge, les autres leurs amis, inquc la reine Sybille n'était point à Jérusalem pendant le siège ; ils ont commis une erreur. Les auteurs arabes , particulièrement Emad-eddin, disent formellement que cette princesse sortit de Jérusalem avec les autres captifs, suivie de ses trésors et de ses serviteurs. Elle demanda à Saladin la permission de rejoindre son mari, qui était reteuu à Naplouse et gardé comme prisonnier. ' '

compagnée des principaux barons et chevaliers, 1187
venait ensuite; Saladin respecta sa douleur, et lui adressa des paroles pleines de bonté. La reine était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfans dans leurs bras, et faisaient entendre des cris déchirans. Plusieurs d'entr'elles s'approchèrent du trône de Saladin : « Vous voyez à vos » pieds, lui dirent-elles, les épouses, les mères, » les filles des guerriers que vous retenez prisonniers; nous quittons pour toujours notre patrie, » qu'ils ont défendue avec gloire; ils nous aidaient » à supporter la vie; en les perdant, nous avons » perdu notre dernière espérance; si vous daignez » nous les rendre, ils soulageront les misères de » notre exil, et nous ne serons plus sans appui sur » la terre. » Saladin fut touché de leurs prières, et promit d'adoucir les maux de tant de familles malheureuses. Il rendit aux mères leurs enfans, aux épouses leurs maris qui se trouvaient parmi les captifs. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parens affaiblis par l'âge, les autres leurs amis, in-

---

que la reine Sybille n'était point à Jérusalem pendant le siége; ils ont commis une erreur. Les auteurs arabes, particulièrement Emad-eddin, disent formellement que cette princesse sortit de Jérusalem avec les autres captifs, suivie de ses trésors et de ses serviteurs. Elle demanda à Saladin la permission de rejoindre son mari, qui était retenu à Naplouse et gardé comme prisonnier.

 firmes et malades. Saladin fut attendri par ce spectacle, et récompensa, par ses aumônes, la •vertu et la piété de ses ennemis ,* prenant pitié de toutes les infortunes , il permit aux Hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins , et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem (i). Lorsque les Sarrasins avaient conMuencé le siège, la ville sainte renfermait plus de cent mille clu-étiens (2). Le plus grand nombre d'entr'eux avaient racheté leur liberté ; Baléan d'Ibelin , dépositaire des trésors destinés aux dépenses du siège , les employa à délivrer une partie des habitans. MalekAdel , frère du sultan , paya la rançon de deux mille captifs ; Saladin suivit son exemple , en bri-^ sant les fers d'une grande quantité de pauvres et (i) 11 est à remarquer que la générosité de Saladin , à l'égard des chrétiens , est célébrée avec plus d'éclat par les historiens latins , et principalement par le continuateur de Guillaumede Tyr , quepar les historiens arabes; ou trouve même dans ces derniers historiens quelques passages obscurs à la vérité, mais qui indiquent que les Musulmans avaient V'u avec peine lessentimens généreux du sultan; ce qui prouve que, dans les guerres religieuses, les chefs ne sont pas toujours les maîtres de montrer la tolérance qui est dans leur caractère. (Voyez Biblioth. des Croisades , tom. I, pag. 370, tom. u, §§. 4® et 4i*) (a) La multitude de ceux qui avaient cherché un refuge à Jérusalem était si grande, dit le continuateur de Guillaume de Tyr , qu'ils ne pouvaient estre dedans les maisons ; ains les convenait estre parmi les rues. (Biblioth. des Croisades; t. 1, p. 370.)
Digitized by Google

 trorphelins. Il ne resta dans l’esclavage que qua- i'i87 toize mille chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre à cinq mille eni'ans en bas âge, qui ne sentaient point leur infortune , mais dont les fidèles déplorèrent d’autant plus le sort que ces innocentes victimes de la guerre allaient être étevées dans l’idolâtrie de Mahomet. Plusieurs écrivains modernes ont opposé la conduite généreuse de Saladin aux scènes révoltantes qui accompagnèrent l’entrée des premiers croisés dans Jérusalem ,* mais on ne doit pas oublier que les chrétiens oü’rirent de capituler, tandis que les Musulmans soutinrent un long siège avec une constance opiniâtre , et que les compagnons de Godefroy, qui se trouvaient dans un pays inconnu, au milieu de nations ennemies, emportèrent la ville d’assaut apsès avoir essilyé mille périls et souffert tous les genres de misère. Les premiers croisés , après la conquête de la ville sainte, avaient encore tout à craindre des Musulmans de Syrie et d’Égypte, et cette crainte les rendit barbares; le sultan de Damas ne se montra pas plus humain , tant qu’il eut à redouter les armes des Francs , et la victoire même de Tibériade (i), qui ne calma pas toutes ses inquiétudes , ne lui avait point inspiré des sentimons généreux envers ses prisonniers. (i) Tant il est vrai que la force seule peut être modérée; .mais il faut pour cela que la force croye à elle-même. Si on examinait bien tous les actes de barbarie commis par la politique, on en trouverait presque toujours la source dans la crainte. '
Digitized by Google

d'orphelins. Il ne resta dans l'esclavage que qua- 1187
torze mille chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre à cinq mille enfans en bas âge, qui ne sentaient point leur infortune, mais dont les fidèles déplorèrent d'autant plus le sort que ces innocentes victimes de la guerre allaient être élevées dans l'idolâtrie de Mahomet.

Plusieurs écrivains modernes ont opposé la conduite généreuse de Saladin aux scènes révoltantes qui accompagnèrent l'entrée des premiers croisés dans Jérusalem ; mais on ne doit pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, tandis que les Musulmans soutinrent un long siége avec une constance opiniâtre, et que les compagnons de Godefroy, qui se trouvaient dans un pays inconnu, au milieu de nations ennemies, emportèrent la ville d'assaut après avoir essuyé mille périls et souffert tous les genres de misère. Les premiers croisés, après la conquête de la ville sainte, avaient encore tout à craindre des Musulmans de Syrie et d'Égypte, et cette crainte les rendit barbares; le sultan de Damas ne se montra pas plus humain, tant qu'il eut à redouter les armes des Francs, et la victoire même de Tibériade(1), qui ne calma pas toutes ses inquiétudes, ne lui avait point inspiré des sentimens généreux envers ses prisonniers.

(1) Tant il est vrai que la force seule peut être modérée; mais il faut pour cela que la force croye à elle-même. Si on examinait bien tous les actes de barbarie commis par la politique, on en trouverait presque toujours la source dans la crainte.

 Au reste ccs observations , que nous livrons au jiif>cm«nt de nos lecteurs , n’ont point pour but de justifier les excès commis par les guerriers de la première croisade , encore moins d’affaiblir les éloges que l’histoire doit à Saladin, et qu’il obtint de ciux même qu’il avait vaincus. Quand le peuple clirélien eut quitté la ville conquise , Saladin ne s’occupa plus que de célébrer son triomphe. 11 entra à Jérusalem , précédé de scs étendards victorieux ; un grand noml)rc d’imans, de docteurs de la loi, les ambassîideurs de plusieurs princes musulmans, formaient sou cortège. Toutes les églises, excepté celle du St.-Sépulcre , avaient été converties en mosquées. Le sultan fit laver avec de l’eau rose , venue de Damas , les murs et le parvis de la mosquée d’Omar J il y plaça lui-même la chaire construite par JN'ourcddin. Le premier vendredi qui suivit son entrée dans Jérusalem, le peuple et l’armée s’assemblèrent dans la principale mosquée; le chef des imahs monta dans la chaire du Prophète, et remercia Dieu des victoires de Saladin. « Gloire (1) » à Dieu, dit-il à scs nombreux auditeurs; gloire » à Dieu qui a fait triompher l’islamisme , qui a » brisé la puissance des infidèles! Louba avec moi » le Seigneur, qui nous a rendu Jérusalem , la » demeure de Dieu , le séjour des saints et des (1) Ce dUeburs c$l lui extrait de celui qui fut proiiuucc: il nous a été conservé par l’auteur arabe Ibii-Kalekan ; on le trouvera au volume 11 de la Bibliolh. des Croisades. D.. Googlê

LIVRE Vit. 34g » prophètes; c’est du sein de cct le (lemourc sacrée i » que Dieu a fait voyager son serviteur pendant » les ténèbi'cs de la nuit; c’est pour faciliter à Jo» sué la conquête de Jérusalem que Dieu arrêta » autrefois la course du soleil. C’est dans £clte » ville que doivent, h. la fin des jours , se réunir » les peuples de la terre. » Après avoir rappelé les merveilles de Jérusalem , le prédicateur de l’islamisme s’adressa aux soldats de Saladin, et les félii cita d’avoir bravé les périls, d’avoir versé leur sang pour accomplir la volonté de Mahomet. « Les sol» dats du Prophète, ajouta-t-il , les compagnons » d’Omar et d’Aboubekrc ont marqué votre place » dans leur milice sainte et vous attendent parmi ») les élus de l’islamisme. Témoins do votre dernier » triomphe, les anges se sont réjouis à la droite de » l’ïiternel ; le cœur des envoyés *de Dieu a tres)) sailli de joie. Louez donc avec moi le Seigneur; » mais ne vous laissez point aller aux faiblesses de » l’orgueil, et no croyez pas, surtout, que ce soient *)) vos épées d’acier, vos chevaux rapides comme le » vent, qui ont triomphé des infidèles. Dieu est » Dieu; Dieu seul est puissant; Dieu seul vous a » donné la victoire ; il vous ordonne de ne pas » vous arrêter dans une carrière glorieuse où lui» même vous conduit par la main. La guerre » sainte! la guerre sainte ! voilà la plus pure de » vos adorations, la plus noble de vos coutumes. » Abattez tous les rameaux de l’impiété ; faites » triompher partout l’islamisme ; délivrez la terre » des nations contre lesquelles Dieu est irrité. »

 Le chef des imans pria ensuite pour le calife de Bagdad, et terminant la prière. en nommant Saladin : « O Dieu! s'écria-t-il, veille sur les jours de » ton ûdèle serviteur, qui est ton glaive tranchant, » ton étoile tesplendissanle , le défenseur de ton » culte , le libérateur de ta demeure sacrée ! O » Dieu ! fais que tes anges environnent son em» pire, et prolonge ses jours pour la gloire de)> ton nom ! » Ainsi, le peuple, les lois, la religion, tout était changé dans la malheureuse Jérusalem. Tandis que les saints lieux retentissaient des hymnes d'un culte étranger, les elirétiens s'éloignaient tristement,' plongés dans la plus profonde misère et détestant * ■ la vie que leur avaient laissée les Sarrasins. Repoussés par leurs frères d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le toriibeau de leur Dieu aux infidèles , ils erraient dans la Syrie, sans secours et sans asile; plusieurs moururent de faim et de douleur; la ville de Tripoli leur ferma ses portes. Au milieu de leur foule éperdue, une femme, poussée par' le désespoir, jeta son enfant à la mer, en maudissant la barbarie de ses frères les chrétiens. Ceux qui se rendirent en Égypte furent moins m^heureux, et touchèrent le cœur des Musulmans (i); plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe , où ils vinrent an(1) On peut consulter à ce sujet le récit singulier de Bern.-ii-d le Trésorier. (Bibliolh. des Croisades , t. i, p. 578.) I.e récit de Bernard est confirmé par l'auteur arabe de l'histoire des patriarches d'Alexandrie. {Ibid., tora. ii , §. 4*'*) Digitized by Google

1187 Le chef des imans pria ensuite pour le calife de Bagdad, et terminant la prière en nommant Saladin : « O Dieu ! s'écria-t-il, veille sur les jours de » ton fidèle serviteur, qui est ton glaive tranchant, » ton étoile resplendissante, le défenseur de ton » culte, le libérateur de ta demeure sacrée ! O » Dieu ! fais que tes anges environnent son em- » pire, et prolonge ses jours pour la gloire de » ton nom ! »

Ainsi, le peuple, les lois, la religion, tout était changé dans la malheureuse Jérusalem. Tandis que les saints lieux retentissaient des hymnes d'un culte étranger, les chrétiens s'éloignaient tristement, plongés dans la plus profonde misère et détestant la vie que leur avaient laissée les Sarrasins. Repoussés par leurs frères d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie, sans secours et sans asile; plusieurs moururent de faim et de douleur; la ville de Tripoli leur ferma ses portes. Au milieu de leur foule éperdue, une femme, poussée par le désespoir, jeta son enfant à la mer, en maudissant la barbarie de ses frères les chrétiens. Ceux qui se rendirent en Égypte furent moins malheureux, et touchèrent le cœur des Musulmans (1); plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe, où ils vinrent an-

(1) On peut consulter à ce sujet le récit singulier de Bernard le Trésorier. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 578.) Le récit de Bernard est confirmé par l'auteur arabe de l'histoire des patriarches d'Alexandrie. (*Ibid.*, tom. II, §. 40.)

Digitized by Google

 noncer, en gcinissant, que Jérusalem était tombée , au pouvoir de Saladin. La perte de la sainte cité fut généralement attribuée aux crimes de scs liabitans. Telle était la politique de ce teraps-là, qu’elle expliquait tout par la corruption ou la sainteté des chrétiens j comme si le crime n’avait pas ses momens de bonheur, et la vertu ses jours de calamité. On ne peutdguterque la corruption des mœurs (i) n’eùt ah'aibli les ressorts du gouvernement, n’eùt énervé les courages,* mais les éternelles discordes des chrétiens ne contribuèrent pas moins que la licence et l’oubli de la morale évangélique, à préparer les désastres de Jérusalem. Lorsqu’on pense, d’ailleurs, que ce faible royaume , environné d’ennemis, put éviter sa ruine pendant quatre-vingt-huit années, la raison s’étonne moins de sa chute qu’elle ne s’étonne de sa durée. Le royaume de Jérusalem dut sa conservation et son éclat aux divisions des Turcs et des Sarrasins , aux nombreux secours arrivés d’Europe ; il tomba quand il fut livré à lui-même , et que ses ennemis se réunirent pour l’attaquer. Cependant, comme on était persuadé alors que le salut de la foi chrétienne, que la gloire même de Dieu se trouvait liée à la conservation de Jérusalem , la dernière conquête de Saladin répandit la consternation dans tout l’Occident, La nouvelle eu (0 Jacques de Vitry a fait des mrrun des chrétiens dans la Palestine , un tableau hideux qu’on peut li^dans la Bibliolh. des Croisades , lom. \ ^

 arriva d’abord en Italie; le pape Urbain III, qui était alors à Ferrare, en fut affligé jusqu’à la mort, et ne put survivre à une si grande calamité; tous les chrétiens, oubliant leurs propres misèrçs, n’eurent plus qu’un seul sujet d’affliction, et le nom de Jérusalem volait de bouche en bouche, mélé aux cris du désespoir (i). On déplorait dans de» chants lugubres la captivité du roi de Jérusalem et de ses chevahers, la ruine des cités chrétiennes de l’Orient. Des prêtres portaient de ville en ville des images (a), où l’on voyait le Saint-Sépulcre foulé sous les pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. De si grands malheurs avaient été annoncés au monde chrétien par des prodiges sinistres. Le jour que Saladin était entré dans la ville sainte, dit Rigord , les moines d’Argenteuil avaient vu la lune descendre du ciel sur la terre, et remonter ensuite vers le ciel. Dans plusieurs églises, le crucifix et les images des saints avaient versé des larmes de sang en présence de tous les ’ , ?fT'. \ (i) Les chroniques contemporaines consacrent des pages entières à déplorer les malheurs de Jérusalem; d’autres, dans leur laconisme même , expriment encore la profonde dpuleur qui s’était répandue dans l’univers chrétien. (Voyez le dix-huitième volume du recueil des historiens de France, consacré au règne de Philippe-Auguste.) (■i) Ce fait, qui n’est point rapporté dans nos auteurs occidentaux, est raconté avec beaucoup de détails par Bohaeddin et par Ibn-Alatir. (Voyez au tome ij de la BibliotU. dm Croisai^ J §. 45.) Oigiti-.- . by Gc-J^lc

1187 arriva d'abord en Italie; le pape Urbain III, qui était alors à Ferrare, en fut affligé jusqu'à la mort, et ne put survivre à une si grande calamité; tous les chrétiens, oubliant leurs propres misères, n'eurent plus qu'un seul sujet d'affliction, et le nom de Jérusalem volait de bouche en bouche, mêlé aux cris du désespoir (1). On déplorait dans des chants lugubres la captivité du roi de Jérusalem et de ses chevaliers, la ruine des cités chrétiennes de l'Orient. Des prêtres portaient de ville en ville des images (2), où l'on voyait le Saint-Sépulcre foulé sous les pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. De si grands malheurs avaient été annoncés au monde chrétien par des prodiges sinistres. Le jour que Saladin était entré dans la ville sainte, dit Rigord, les moines d'Argenteuil avaient vu la lune descendre du ciel sur la terre, et remonter ensuite vers le ciel. Dans plusieurs églises, le crucifix et les images des saints avaient versé des larmes de sang en présence de tous les

(1) Les chroniques contemporaines consacrent des pages entières à déplorer les malheurs de Jérusalem; d'autres, dans leur laconisme même, expriment encore la profonde douleur qui s'était répandue dans l'univers chrétien. (Voyez le dix-huitième volume du recueil des historiens de France, consacré au règne de Philippe-Auguste.)

(2) Ce fait, qui n'est point rapporté dans nos auteurs occidentaux, est raconté avec beaucoup de détails par Bohaeddin et par Ibn-Alatir. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisad*, §. 45.)

. r J LIVRE VU. 353 fidèles. Un clievalier clircticii avait vu en ÿonge , un ai"le. volant au-dessus d’une armée, tenant dans ses serres sept javelots, et proférant cos paroles d’une voix terrible (i) : Malheur h Jérusalefn ! Chacun s’accusait d’avoir, par ses fautes, excité la vengeance du ciel ; tous les fidèles cherchaient à fléchir, par la pénitence, un Dieu qu’ils croyaient irrité. « Le Seigneur, disaient-ils entr’eux, a ré» pandu partout les flots de sa colère, et les flèches a de son courroux se sont enivrées \lu sang de scs » serviteurs. Que notre vie tout entière s’écoule » dans la douleur, puisque nous avons entendu R une vofx gémissante sur la montagne de Siou, >» et que les enfans de Dieu ont été dispersés. » Les orateurs sacrés s’adressaient à Dieu lui-même , et faisaient retentir les églises do leurs' invocations et de leurs prière». « O Dieu puissant! s’écriaient» ils, ta main s’est armée'’pour le triomphe de ta » justice. Remplis de larmes, nous venons implo» rer ta bonté, afin que tu te souviennes de ton » peuple, et que tes miséricordes surpassent nos » misères j ne livre point ton héritage à l’opprobre, » et que les anges de la paix obtiennent, pour' » Jérusalem, les fruits de la pénitence.. » (i) Ces prodiges o-ajfpellcnt le souvenir de ceux que raconte l’historien Josèphe, dans le récit de la conc|uêle do Jérusalem, par Titus. Une voix aussi s’etait fait cnlcndro dans le temple et avait prononce ces mêmes paroles : ATalheur à Jérusalem ! ' ' ■23 TOM. II.

fidèles. Un chevalier chrétien avait vu en songe 1187
un aigle, volant au-dessus d'une armée, tenant dans ses serres sept javelots, et proférant ces paroles d'une voix terrible (1) : *Malheur à Jérusalem !*

Chacun s'accusait d'avoir, par ses fautes, excité la vengeance du ciel; tous les fidèles cherchaient à fléchir, par la pénitence, un Dieu qu'ils croyaient irrité. « Le Seigneur, disaient-ils entr'eux, a ré-» pandu partout les flots de sa colère, et les flèches » de son courroux se sont enivrées du sang de ses » serviteurs. Que notre vie tout entière s'écoule » dans la douleur, puisque nous avons entendu » une voix gémissante sur la montagne de Sion, » et que les enfans de Dieu ont été dispersés. » Les orateurs sacrés s'adressaient à Dieu lui-même, et faisaient retentir les églises de leurs invocations et de leurs prières. « O Dieu puissant ! s'écriaient-» ils, ta main s'est armée pour le triomphe de ta » justice. Remplis de larmes, nous venons implo-» rer ta bonté, afin que tu te souviennes de ton » peuple, et que tes miséricordes surpassent nos » misères; ne livre point ton héritage à l'opprobre, » et que les anges de la paix obtiennent, pour » Jérusalem, les fruits de la pénitence. »

(1) Ces prodiges rappellent le souvenir de ceux que raconte l'historien Josèphe, dans le récit de la conquête de Jérusalem, par Titus. Une voix aussi s'était fait entendre dans le temple et avait prononcé ces mêmes paroles : *Malheur à Jérusalem !*

3/54 nKTOIRE DES CROISADES. 11^7 En, pleurant la perte du tombeau de Je'susClirîst, on se ressouvint des préceptes de l’Evan‘ fille J et les hommes devinrent tout-à-coup meilleurs. Le luxe fut banni des villes j on oubliait les injures, oii prodiguait les aumônes. Les chrétiens couchaient sur la cendre et se couvraient de cilice j : - ils expiaient leur vie déréglée par le jeûne et les mortifications (i). Le clergé donna l’exemple j les mœurs des cloîtres lurent" réformées ; les cardinaux se condamnèrent à la pauvreté dès apôtres, et promirent de se rendre dans la Terre-Sainte en demandant l’aumône. ^ ‘ 1188 Ces pieuses réformes ne durèrent pas longtemps ; mais les esprits n’en furent pas moins préparés à une nouvelle croisade, et toute l’Europe se leva bientôt à la voix de Grégoire VIII , qui exhorta les fidèles à prendre la croix elles armes (2). Le -premier soin du souverain peJntife fut de rétablir la paix parmi les peuples chrétiens, et dans cette vue il se rendit à Pise, pour tefmincr les vives querelles qui s’étaient élevées entre les Pisans et les Génois. Grégoire mourut avant d’avoir achevé l’ouvrage qu’il avait commencé, et laissa la direction de la croisade à son successeur Clément III, qui, dès son avènement au trône ponli(i) Voyez, dans l’extrait de Benoît de Pélerboiougli , la lettre que Pierre de Blois écrit à ce sujet au roi d’Angleterre, Henri II. (Biblioth. des Croisades, 1. 1, p. 842.) V (1) Voyez la lettre de Grégoire Vlïl dans les pièces jiistilîcalives de ce volume.
Digitized by Google

LIVRE vn. 355 Ccal, ordonna des prières pour la paix de l'Occi-n88 dent et la délivrance dd la terre des pèlerins. Guillaume, archevêque de Tjr (i), avait quitté l'Orient pour venir en Europe solliciter les secours des princes chrétiens j il fut chargé, par le pape, de prêcher la guerre saiiite. Guillaume était plus ^ habile, plus éloquent qu'IIéraclius, qui l'avait pré^dé dans cette mission,4;t surtout plus digne, par ses vertus, d'être ririlerprcte des chrétiens et de parler au nom de Jésus- Christ. Après avoir enflammé le zèle des peuples d'Italie, il se rendit eu France, et se trouva ilans une assemblée convoquée près de Gisors , par Henri II , roi d'Anglc"(t) Marin, dans son Aistoire de Saladin , et plusieurs autres après lui, ont prétendu que Guillaume, venaen Europe pour prêcher la croisade, n'était point celui qui a écrit l'iiistoire du royaume de Jérusalem. Cette assertion n'est fondée que sur un passage asseî obscur du continuateur de cet historien. Voyez oe que nous en avons «Jit dans l'extrait de Guillaume de Tyr. {Bihlioth. des Croisades, t. i , pag. i33.) Le continuateur de Baroniiis disserte sur l'époque de la mort de Guillaume, et ne trouve rien de certain à cet égard. Cependant son commentateur Mansi croit que cette mort dut arriver avant 1 193, puisqu'au commencement de cette année, Jocsius otxupait le siège de Tyr, et qu'en qualité de cliancelicr royal, il souscrivit ime charte de Henri de Troyes, comte palatin, en Paveur de l'hôpital de SifintJean-de-Jémsalcm. L'auteur de Y Oriens christîanum n'a point éclairci les doutes des gens éclairés; cependant il paraît porté à croire que Guillaume mourut en i tgi.

23.. Digitized by Google

fical, ordonna des prières pour la paix de l'Occi- 1188.
dent et la délivrance de la terre des pélerins.

Guillaume, archevêque de Tyr (1), avait quitté l'Orient pour venir en Europe solliciter les secours des princes chrétiens ; il fut chargé, par le pape, de prêcher la guerre sainte. Guillaume était plus habile, plus éloquent qu'Héraclius, qui l'avait précédé dans cette mission, et surtout plus digne, par ses vertus, d'être l'interprète des chrétiens et de parler au nom de Jésus-Christ. Après avoir enflammé le zèle des peuples d'Italie, il se rendit en France, et se trouva dans une assemblée convoquée près de Gisors, par Henri II, roi d'Angle-

(1) Marin, dans son *Histoire de Saladin*, et plusieurs autres après lui, ont prétendu que Guillaume, venu en Europe pour prêcher la croisade, n'était point celui qui a écrit l'histoire du royaume de Jérusalem. Cette assertion n'est fondée que sur un passage assez obscur du continuateur de cet historien. Voyez ce que nous en avons dit dans l'extrait de Guillaume de Tyr. (*Biblioth. des Croisades*, t. 1, pag. 133.)

Le continuateur de Baronius disserte sur l'époque de la mort de Guillaume, et ne trouve rien de certain à cet égard. Cependant son commentateur Mansi croit que cette mort dut arriver avant 1193, puisqu'au commencement de cette année, Jocsius occupait le siége de Tyr, et qu'en qualité de chancelier royal, il souscrivit une charte de Henri de Troyes, comte palatin, en faveur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. L'auteur de l'*Oriens christianum* n'a point éclairci les doutes des gens éclairés; cependant il paraît porté à croire que Guillaume mourut en 1191.

t m iiisTomE DES croisIdes. ig.3 terre, et le roi de France, Pliilippe-Augnsle. A l'arrivée de Guillaume deTyr, Ces deux rois, qui se faisaient la guerre pour le Vexin, avaient déposé les armes J les plus braves guerriers de la France et de l'Angleterre, réunis par les périls de leurs frères d'Orieut, s'étaient rendus à l'assemblée, où l'on devait s'occuper de la délivrance des saints lieux. Guillaume y fut accueilli avec enlbousiasmc, ^ lut à haute voix, devant les prdices et les chevjT bers, une relation de la prise de Jérns.^lem par baladin. Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les assistans, le pieux cn^yé exhorta les lidèles à prendre la cr(iix. « La montagne de Sion, » leur dit-il, retentit encore de ces paroles d'E/.é)) chiel : O fils des hommes, ressouveiiez-vous de » ce jour ou le roi de Bahj'lane a triomphe de Jc>1 /7/su/e/7? /Dans un seul jour est arrivé tout ce que » les prophètes ont annoncé de malheurs à la ville » de Salomon et de David. Gcttc cité, remplie do)) tous les peuples chrétiens, est, restée seule, ou ') plutôt elle n'est plus liabilée que par un peuple » sacrilège, La souveraine des nations, la capitale » de tant de provinces a payé le tribut imp'osé)) aux esclaves. Toutes scs portes ont été brisées et » ses gardiens exposés avec les vils troupeaux)) dans les marchés des villes infidèles. Les états » chrétiens d'Orient qui faisaient fleuiir la rell») gion de la croix en Asie, et devaient défendre » l'Occident de l'invasion des Sarrasins , sont ré» doits à la ville de Tyr, à celles d'Antioche et de)i Tripoli. Nous avons vil, selon l'exjjression dTDii idit '"1^ by

1188 terre, et le roi de France, Philippe-Auguste. A l'arrivée de Guillaume de Tyr, ces deux rois, qui se faisaient la guerre pour le Vexin, avaient déposé les armes; les plus braves guerriers de la France et de l'Angleterre, réunis par les périls de leurs frères d'Orient, s'étaient rendus à l'assemblée, où l'on devait s'occuper de la délivrance des saints lieux. Guillaume y fut accueilli avec enthousiasme, et lut à haute voix, devant les princes et les chevaliers, une relation de la prise de Jérusalem par Saladin. Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les assistans, le pieux envoyé exhorta les fidèles à prendre la croix. « La montagne de Sion, » leur dit-il, retentit encore de ces paroles d'Ezéchiel : *O fils des hommes, ressouvenez-vous de ce jour où le roi de Babylone a triomphé de Jérusalem!* Dans un seul jour est arrivé tout ce que » les prophètes ont annoncé de malheurs à la ville » de Salomon et de David. Cette cité, remplie de » tous les peuples chrétiens, est restée seule, ou » plutôt elle n'est plus habitée que par un peuple » sacrilége. La souveraine des nations, la capitale » de tant de provinces a payé le tribut imposé » aux esclaves. Toutes ses portes ont été brisées et » ses gardiens exposés avec les vils troupeaux » dans les marchés des villes infidèles. Les états » chrétiens d'Orient qui faisaient fleurir la religion de la croix en Asie, et devaient défendre » l'Occident de l'invasion des Sarrasins, sont réduits à la ville de Tyr, à celles d'Antioche et de » Tripoli. Nous avons vu, selon l'expression d'I-

LIVRE VIL ' 3:7 » saïe, le Seigneur étendant sa main et ses plaies 1 188 » depuis V Euphrate jusqu au torrent de VEgjpte. » ^jCs liabitans de quarante cites ont été chassés » de leurs demeures; dépouillés de leurs biens, ils » errent, avec leurs familles éplorées, parmi les » peuples de l'Asie, sans trouver ^une pierre oîi yT reposer leur tête. » Après avoir retracé ainsi les malheurs des chrétiens d'Orient, Guillaume reprocha aux guerriers' qui l'écoutaient de n'avoir point secouru leurs frères , d'avoir laissé ravir l'héritage de JésusChrist. Il s'étonnait qu'on pût avoir une autre pensée, qu'on put chercher une autre gloire que celle de délivrer les saints lieux; et s'adressant aux princes et aux chevaliers : « Pour arriver jusqu'à » vous, leur dit-il, j'ai traversé les champs du)) carnage; à la porte meme de cette assemblée, » j'ai vu se déployer l'appareil de la guerre : quel ») sang allez -vous répandre? Pourquoi ' sont ces » glaives dont vous êtes armés? Vous vous battez » ici pour le rivage, d'un fleuve, pour les limites » d'une province, pour une renommée passhgère, » tandis que les infidèles foulent les l ives du Siloé,)) qu'ils cnvaliisscnt le royaume de Dieu, et que la » croix de Jésus-Christ est traînée ignominieuseO » ment dans les rues de Bagdad. Vous versez des » flots de sang pour de vains traités, tandis qu'on » outrage l'Evangile, ce traité solennel entre Dieu » et les homihesl Avez-vous' oublié ce qu'ont fait » tos pères? Un royaume chrétien a été. fondé par >» eux au milieu des nations niusulmanes.1 Une Digiiized by Google

» saïe, le Seigneur *étendant sa main et ses plaies* 1188
» *depuis l'Euphrate jusqu'au torrent de l'Égypte.*
» Les habitans de quarante cités ont été chassés
» de leurs demeures; dépouillés de leurs biens, ils
» errent, avec leurs familles éplorées, parmi les
» peuples de l'Asie, *sans trouver une pierre où*
» *reposer leur tête.* »

Après avoir retracé ainsi les malheurs des chrétiens d'Orient, Guillaume reprocha aux guerriers qui l'écoutaient de n'avoir point secouru leurs frères, d'avoir laissé ravir l'héritage de Jésus-Christ. Il s'étonnait qu'on pût avoir une autre pensée, qu'on pût chercher une autre gloire que celle de délivrer les saints lieux; et s'adressant aux princes et aux chevaliers : « Pour arriver jusqu'à
» vous, leur dit-il, j'ai traversé les champs du
» carnage; à la porte même de cette assemblée,
» j'ai vu se déployer l'appareil de la guerre : quel
» sang allez-vous répandre? Pourquoi sont ces
» glaives dont vous êtes armés? Vous vous battez
» ici pour le rivage d'un fleuve, pour les limites
» d'une province, pour une renommée passagère,
» tandis que les infidèles foulent les rives du Siloé,
» qu'ils envahissent le royaume de Dieu, et que la
» croix de Jésus-Christ est traînée ignominieuse-
» ment dans les rues de Bagdad. Vous versez des
» flots de sang pour de vains traités, tandis qu'on
» outrage l'Évangile, ce traité solennel entre Dieu
» et les hommes! Avez-vous oublié ce qu'ont fait
» vos pères? Un royaume chrétien a été fondé par
» eux au milieu des nations musulmanes. Une

* 3')8 HISTOIRE DES CROISADES. i88 » foule de liéros, une foule de princes nés dans ,)) .votre patrie, sont venus le défendre et le gou» verner. Si vous avez laissé périr leur ouvrage, venez du moins délivrer leurs tombeaux qui «/sont au pouvoir des Sarrasins. Votre Europe ne » produit-elle donc plus de guerriers comme Go)) dofroy, Tancrede et leurs compagnons? Les p^ » pbèteS et les saints ensevelis à Jérusalem, les » églises changées en mosquées, les pierres même ’ » des sépulcres , tout vous crie de venger la gloire » du Seigneur et la mort de vos frères. Eh quoi l » le sang de Naboth, le sang d’Abel, qui s’est » élevé vers le ciel , a trouvé un vengeur, et le sang » de Jésus-Christ s’élèverait en vain contre ses » ennemis et ses bourreaux ! » L’Orient a vu de lâches chrétiens , que l’ava)) rice et la crainte avaient rendus les alliés de Sa)) ladin ; sans doute qu’ils ne trouveront point d’i}) mitateurs parmi vous ,* mais rappelez-vous que » Jésus-ChrisUa dit : Celui qui nest pas pour moi » est contre moi. Si vous ne servez point la cause)) de Dieu, quelle cause oserez-vous défendre? Si » le roi du ciel et de la terre ne vous trouve point N soùs ses drapeaux , où sont les puissances dont » 'vous suivrez les étendards ? Pourquoi donc les » ennemis de Dieu ne sont-ils plus les ennemis de « tous les chrétiens ? Quelle sera la joie des Sar.)) rasins au milieu de leurs triomphes impies, lors» qu’on leur dira que l’Occident n’a plus de guer» riers fidèles à Jésus-Ghrist , et que les princes » et les rois de l’Europe ont appris avec indifféDigitized by Google

1188 » foule de héros, une foule de princes nés dans » votre patrie, sont venus le défendre et le gou- » verner. Si vous avez laissé périr leur ouvrage, » venez du moins délivrer leurs tombeaux qui » sont au pouvoir des Sarrasins. Votre Europe ne » produit-elle donc plus de guerriers comme Go- » defroy, Tancrède et leurs compagnons? Les pro- » phètes et les saints ensevelis à Jérusalem, les » églises changées en mosquées, les pierres même » des sépulcres, tout vous crie de venger la gloire » du Seigneur et la mort de vos frères. Eh quoi! » le sang de Naboth, le sang d'Abel, qui s'est » élevé vers le ciel, a trouvé un vengeur, et le sang » de Jésus-Christ s'éleverait en vain contre ses » ennemis et ses bourreaux!

» L'Orient a vu de lâches chrétiens, que l'ava- » rice et la crainte avaient rendus les alliés de Sa- » ladin; sans doute qu'ils ne trouveront point d'i- » mitateurs parmi vous; mais rappelez-vous que » Jésus-Christ a dit : *Celui qui n'est pas pour moi* » *est contre moi*. Si vous ne servez point la cause » de Dieu, quelle cause oserez-vous défendre? Si » le roi du ciel et de la terre ne vous trouve point » sous ses drapeaux, où sont les puissances dont » vous suivrez les étendards? Pourquoi donc les » ennemis de Dieu ne sont-ils plus les ennemis de » tous les chrétiens? Quelle sera la joie des Sar- » rasins au milieu de leurs triomphes impies, lors- » qu'on leur dira que l'Occident n'a plus de guer- » riers fidèles à Jésus-Christ, et que les princes » et les rois de l'Europe ont appris avec indiffé-

UVRE VII. 35y)) rencc les désastres et la captivité de Jérusa- 1188 » lern (i) ! » Ces reproches, faits au nom de la religion, touchèrent vivement le cœur des_ princes et des chevaliers. Henri II et Philippe-Auguste , jusqu alqrs implacables ennemis , s'embrassèrent en pleurant , et se présentèrent les premiers, pour recevoir la croix; Richard, lils de Henri et duc de Guyenne ; Philippe , comte de Flandre ; Hugues , duc de Bourgogne ; Henri , comte de Champagne ; Thibaut , comte de Blois ; Rotrou , comte de Perche ; les comtes de Soissons , dé Nevers , de Bar , de Vendôme ; les deux frères Josselin et Mathieu de Montm,orenci , une foule de barons et de cheyaliers , plusieurs évêques et archevêques de France et d'Angleterre , firent le serment de déhvrcr la Terre-Sainte. Toute l'assemblée répéta ces mots : la croix ! la croix ! et ce cri de guerre retentit dans toutes les provinces (a). Le lieu où les fid.èles s'étaient réunis fut appelé le Champ sacré. On y fit bâtir une église pour conserver le souvenir du pieux dévouement des chevaliers chrétiens. Bientôt toute la France et tous les pays voisins furent animés du vif enthousiasme que l'éloquence de Guillaume de Tyr avait , (i) Voyez, sur la prédication de Guillaume de Tyr, l'extrait de Benoît de Péterborough. (Biblioth. des Croitom. I, pag. 847.)
(a) Sur cetta assemblée, consultez Rigord, l'historien de IÇhilippe- Auguste, et Guillaume de Breton, analysés Bihlioth, det Croisades, tora. i , pag. 176 eta83. Digitized by Google

» rence les désastres et la captivité de Jérusa- 1188
» lem (1) ! »

Ces reproches, faits au nom de la religion, touchèrent vivement le cœur des princes et des chevaliers. Henri II et Philippe-Auguste, jusqu'alors implacables ennemis, s'embrassèrent en pleurant, et se présentèrent les premiers pour recevoir la croix; Richard, fils de Henri et duc de Guyenne; Philippe, comte de Flandre; Hugues, duc de Bourgogne; Henri, comte de Champagne; Thibaut, comte de Blois; Rotrou, comte de Perche; les comtes de Soissons, de Nevers, de Bar, de Vendôme; les deux frères Josselin et Mathieu de Montmorenci, une foule de barons et de chevaliers, plusieurs évêques et archevêques de France et d'Angleterre, firent le serment de délivrer la Terre-Sainte. Toute l'assemblée répéta ces mots : *la croix ! la croix !* et ce cri de guerre retentit dans toutes les provinces (2).

Le lieu où les fidèles s'étaient réunis fut appelé le *Champ sacré*. On y fit bâtir une église pour conserver le souvenir du pieux dévouement des chevaliers chrétiens. Bientôt toute la France et tous les pays voisins furent animés du vif enthousiasme que l'éloquence de Guillaume de Tyr avait

(1) Voyez, sur la prédication de Guillaume de Tyr, l'extrait de Benoît de Péterborough. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 847.)

(2) Sur cette assemblée, consultez Rigord, l'historien de Philippe-Auguste, et Guillaume de Breton, analysés *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 276 et 283.

 lait naître dans l'assemblée des barons et des princes : l'Eglise ordonna des prières pour le succès de la croisade. Chaque jour de la semaine on récitait à l'office divin des psaumes qui rappelaient la gloire et les malheurs de Jérusalem. A la fin de l'office, tous les assistans répétaient en chœur ces paroles : t(O Dieu tout-puissant ! qui liens dans tes » mains le sort des empires, daigne jeter un regarâ » de miséricorde sur les armées chrétiennes, afin » que les nations infidèles qui se reposent dansdeur » orgueil et leur vaine gloire , soient abattues par » la force de ton bras (i). » En priant ainsi, les guerriers chrétiens sentaient leur courage se rani-. mer, et juraient de prendre les armes contre les Sarrasins. Comme on manquait d'argent pour la sainte entreprise, on résolut, dans le conseil des princes et des évoques, que tous ceux qui ne prendi^aient point la croix , paieraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. La terreur qu'avaient inspirée les armes de Saladin, fit donner à cet impôt le nom de Dîme saladine{rî). On publia des excommunications contre tous ceux qui rcTusaient d'acquitter une dette si sacrée. En vain le clergé, dont Pierre de Blois entreprit la défense , allégua la liberté, l'iudépendance de l'É(i) Voyez les pièces rapportées par Baronius à l'année •>88., ‘ . (a) Le décret sur la dime saladine, conservé par Rigord^, est traduit dans la Dibliotli. des Croisades f t. i , p. ^76. Digitized by Google

1188 fait naître dans l'assemblée des barons et des princes : l'Église ordonna des prières pour le succès de la croisade. Chaque jour de la semaine on récitait à l'office divin des psaumes qui rappelaient la gloire et les malheurs de Jérusalem. A la fin de l'office, tous les assistans répétaient en chœur ces paroles : « O Dieu tout-puissant ! qui tiens dans tes » mains le sort des empires, daigne jeter un regard » de miséricorde sur les armées chrétiennes, afin » que les nations infidèles qui se reposent dans leur » orgueil et leur vaine gloire, soient abattues par » la force de ton bras (1). » En priant ainsi, les guerriers chrétiens sentaient leur courage se ranimer, et juraient de prendre les armes contre les Sarrasins.

Comme on manquait d'argent pour la sainte entreprise, on résolut, dans le conseil des princes et des évêques, que tous ceux qui ne prendraient point la croix, paieraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. La terreur qu'avaient inspirée les armes de Saladin, fit donner à cet impôt le nom de *Dîme saladine* (2). On publia des excommunications contre tous ceux qui refusaient d'acquitter une dette si sacrée. En vain le clergé, dont Pierre de Blois entreprit la défense, allégua la liberté, l'indépendance de l'É-

(1) Voyez les pièces rapportées par Baronius à l'année 1188.

(2) Le décret sur la dîme saladine, conservé par Rigord, est traduit dans la *Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 276.

. ' f • • ' LI\'IIE VIL 3Gi glisc , et prétendit n’aider les croisés que de ses n8B prières ; on répondit aux ecclésiastiques qu’ils devaient donner l’exemple , que le clergé n’était point l’Église , et que les biens de l’Église appartenaient à Jésus-Clirist. L’ordre des Cliartreux, les ordres de Cîteaux et de FontevTault, leà hospices des lépreux, furent seuls exempts d’un tribut levé pou» une cause qu’on croyait être celle de tous les chrétiens. L’iiistoirc a conservé les statuts d’après lesquels les éveques et les princes avaient réglé la levée de la dîme saladine. Cette levée se faisait dans chaque paroisse , en présence d’un prêtre , d’un archiprétre, d’un Templier ^ d’un Hospitalier, d’un homme du roi , d’un homme et d’un clerc du baron, et d’un clerc de l’évéque. Lorsque ces hommes réunis jugeaient que quelqu’un donnait moins qu’il ne devait, on choisissait dans^la paroisse quatre ousix prud’hommes qui le taxaient et l’obligeaient à payer selon4a justice. Cependant les produits de cette dîme ne suffisaient jwis aux pré[)aratifs de l’expédition, et Philippe s’occupait avec solllcimses solitaire de Yincennes, se présenta devant le monarque, et lui dit du ton d’un prophète : Qu Israël soit confondiiÇy^. Après*avoir entendu ces paroles. (i) Ce trait est tire de V Histoire des Juifs au moyen tige , mernoire de I\I. C.a]3cli^ic, co'nronrtc par l’Acad'.auie des Inscriptions et IteJIcs-IjCttics. tude des moyens de pourvoir à toutes les dép de son pèlerinage, lorsque le frère Bernard, Digitized by Google

glise, et prétendit n'aider les croisés que de ses 1188
prières; on répondit aux ecclésiastiques qu'ils devaient donner l'exemple, que le clergé n'était point l'Église, et que les biens de l'Église appartenaient à Jésus-Christ. L'ordre des Chartreux, les ordres de Cîteaux et de Fontevrault, les hospices des lépreux, furent seuls exempts d'un tribut levé pour une cause qu'on croyait être celle de tous les chrétiens.

L'histoire a conservé les statuts d'après lesquels les évêques et les princes avaient réglé la levée de la dîme saladine. Cette levée se faisait dans chaque paroisse, en présence d'un prêtre, d'un archiprêtre, d'un Templier, d'un Hospitalier, d'un homme du roi, d'un homme et d'un clerc du baron, et d'un clerc de l'évêque. Lorsque ces hommes réunis jugeaient que quelqu'un donnait moins qu'il ne devait, on choisissait dans la paroisse quatre ou six prud'hommes qui le taxaient et l'obligeaient à payer selon la justice. Cependant les produits de cette dîme ne suffisaient pas aux préparatifs de l'expédition, et Philippe s'occupait avec sollicitude des moyens de pourvoir à toutes les dépenses de son pélerinage, lorsque le frère Bernard, solitaire de Vincennes, se présenta devant le monarque, et lui dit du ton d'un prophète : *Qu'Israël soit confondu*(1). Après avoir entendu ces paroles,

(1) Ce trait est tiré de l'*Histoire des Juifs au moyen âge*, mémoire de M. Capefigue, couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

362 mSTOIRE DES CROISADES, lies (ju'ün regarda comme un avertissement du ciel, le roi de France fit arrêter les juifs dans leurs synagogues, et les força de verser cinq mille marcs d'argent dans son trésor. La dîme fut levée en Angleterre comme en France par des commissaires .(i) ; mais tous ceux qui se trouvèrent revêtus d'une mission qu'on appelait sainte, ne donnèrent pas l'exemple diun désintércssenient apostolique; les clironiques du temps nous parlent de la conduite honteuse, d'un Templier (a) qui fut surpris dérobant les tributs des fidèles, et les cachant dans les larges replis des vêtemens de son ordre. Henri II ne dédaigna point de présider lui-même à la levée d'un impôt établi en quelque soi'te par les opinions dominantes , et que ses sujets regardaient comme une dette envers Dieu. Il manda devant lui les habitans les plus riches des premières villes de son royaume, et d'après l'estimation dos arbitres (3), il exigea d'eux la dîme de leurs revenus .et de leur mobilier,: tous ceux qui refusaient ou différaient de payer la taxe qu'on leur imposait , étaient mis en prison , d'où ils ne pouvaient sortir qu'après s'être entièrement (1) Elle fut levée aussi dans tous les éjals de l'Allemagne et même en Pologne. * ^ (2) Voyez, dans l'extrait de Benoît do Péterborough , le récit de cette aventure' honteuse du Templier. (Biblioth. des Croisades, lom..i, pag. 87|8.) (3) Voyez, pour les détails, les%xtraits de Roger de Hoveden, Biblioth. des Croisades, tom. 1, pag. 767. Digitized by Google

1188 qu'on regarda comme un avertissement du ciel, le roi de France fit arrêter les juifs dans leurs synagogues, et les força de verser cinq mille marcs d'argent dans son trésor.

La dîme fut levée en Angleterre comme en France par des commissaires (1); mais tous ceux qui se trouvèrent revêtus d'une mission qu'on appelait sainte, ne donnèrent pas l'exemple d'un désintéressement apostolique; les chroniques du temps nous parlent de la conduite honteuse d'un Templier (2) qui fut surpris dérobant les tributs des fidèles, et les cachant dans les larges replis des vêtemens de son ordre. Henri II ne dédaigna point de présider lui-même à la levée d'un impôt établi en quelque sorte par les opinions dominantes, et que ses sujets regardaient comme une dette envers Dieu. Il manda devant lui les habitans les plus riches des premières villes de son royaume, et d'après l'estimation des arbitres (3), il exigea d'eux la dîme de leurs revenus et de leur mobilier: tous ceux qui refusaient ou différaient de payer la taxe qu'on leur imposait, étaient mis en prison, d'où ils ne pouvaient sortir qu'après s'être entièrement

(1) Elle fut levée aussi dans tous les états de l'Allemagne et même en Pologne.

(2) Voyez, dans l'extrait de Benoît de Péterborough, le récit de cette aventure honteuse du Templier. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 848.)

(3) Voyez, pour les détails, les extraits de Roger de Hoveden, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 767.

J ^ LIVRE VII. 363 acquillésj cc'S viulenccs exercées au nom de JésusClirist, excilcrent beaucoup de méconteiilcment , et l'on doit croire que les bourgeois de Londres , de Lancaster, d'Yorck , auxquels le roi deinandait ainsi la dîme saladine , ne furent pas de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme pour la croisade. Dans les- deux premières croisades , la plupart des villageois avaient pris la croix pour se soustraire à la servitude. Il devait en résulter quelques désordres ; les campagnes pouvaient rester désertes , les terres sans culture ; on entreprit de mettre des bornes au zèle trop empressé des laboureurs : toüs ceux qui s'enrôlaient pour la guerre sainte , sans la permission de leurs seigneurs , furent condamnés à payer la dîme saladine, comme ceux qui ne prenaient point la croix. , Cependant la paix quf venait d'être jurée par les rois de France et d'Angleterre , ne tarda pas à être troublée j Richard , qui était duc de Guyenne , ayant eu un démêlé avec le comte de Toulouse , Henri prit les armes pour .secourir son fds. Philippe vola à la défente de son vassal ; tout fut en feu dans la Normandie , le Beriy et l'Auvergne. Les deux monarques , poussés par les sollicitations des seigneurs et des évêques , se réunirent un moment dans le champ sacré où ils avaient mis bas les armes , mais on ne put s'entendre, sur les conditions de la paix J et l'orme sous lequel on tenait les çonO-rences, fut abattu par les ordres dé PhilipnS« Digitized by Google

acquittés; ces violences exercées au nom de Jésus- 1188
Christ, excitèrent beaucoup de mécontentement, et l'on doit croire que les bourgeois de Londres, de Lancaster, d'Yorck, auxquels le roi demandait ainsi la dîme saladine, ne furent pas de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme pour la croisade.

Dans les deux premières croisades, la plupart des villageois avaient pris la croix pour se soustraire à la servitude. Il devait en résulter quelques désordres; les campagnes pouvaient rester désertes, les terres sans culture; on entreprit de mettre des bornes au zèle trop empressé des laboureurs : tous ceux qui s'enrôlaient pour la guerre sainte, sans la permission de leurs seigneurs, furent condamnés à payer la dîme saladine, comme ceux qui ne prenaient point la croix.

Cependant la paix qui venait d'être jurée par les rois de France et d'Angleterre, ne tarda pas à être troublée; Richard, qui était duc de Guyenne, ayant eu un démêlé avec le comte de Toulouse, Henri prit les armes pour secourir son fils. Philippe vola à la défense de son vassal; tout fut en feu dans la Normandie, le Berry et l'Auvergne. Les deux monarques, poussés par les sollicitations des seigneurs et des évêques, se réunirent un moment dans le champ sacré où ils avaient mis bas les armes, mais on ne put s'entendre sur les conditions de la paix; et l'orme sous lequel on tenait les conférences, fut abattu par les ordres de Philip-

 pe(,i)* On reprit plusieurs fois les négociations sans pouvoir arrêter les fureurs de la guerre : le roi de France demandait que Richard fût couronné roi d'Angleterre, du vivant de son père, et qu'il épousât sur-le-champ Alix , princesse française , que Henri retenait en prison. Le roi d'Angleterre, jaloux de son autorité, ne put se résoudre à accepter ces conditions , et ne voulut céder ni sa couronne , (i) Voici ce qu'on lit dans un historien de France, au sujet de cet orme : « Il y avait devant Gisors un orme dont le tronc était d'une grosseur si prodigieuse que huit hommes pouvaient à peine l'embrasser. Ses branches s'étendaient si loin que, l'art ayant aidé la nature, elles couvraient un espace de plusieurs arpens. Des milliers de pcrso^ines se garantissaient , sous cet arbre touffu, des ardeurs du soleil et de l'incommodité de la pluie. Le temps était alors fort ch.aud. Pendant qu'on traitait (ht la paix J Philippe et les Français se tenaient au soleil et souffraient beaucoup de la chaleur : le roi Henri, avec un grand nombre d'Anglais, étaient au frais sous l'orme. Les Anglais se moquaient des Français, et riaient à gorge dtployée de les voir bridés par l'ardeur du soleil. Les trois jours de trêve étant écoulés sans qu*on n'eût rien conclu, les Français, indigne* des insultes dos Angfciis, tombèrent sur eux, et les forcèrent à prendre la fuite vers l.a ville. La presse fut grande à la porte; plusieurs furent étouffés; d'autres, voidant se sauver du C(jté de la rivière, furent tués par les Français qui les serraient de près, ou se noyèrent en essayant de passer à l'autre rive. Alors les Français, pour se ^ venger des raiILTies des Anglais, coupèrent l'onue parle pied, ce qui diiplut extrêmement au roi Henri. ÇMoulJ\iu~ ' con y l\lo!ain:hic J'rançaise , lunx. ni.) Digitized by Google

1188 pe(1). On reprit plusieurs fois les négociations sans pouvoir arrêter les fureurs de la guerre : le roi de France demandait que Richard fût couronné roi d'Angleterre, du vivant de son père, et qu'il épousât sur-le-champ Alix, princesse française, que Henri retenait en prison. Le roi d'Angleterre, jaloux de son autorité, ne put se résoudre à accepter ces conditions, et ne voulut céder ni sa couronne,

(1) Voici ce qu'on lit dans un historien de France, au sujet de cet orme : « Il y avait devant Gisors un orme dont le tronc était d'une grosseur si prodigieuse que huit hommes pouvaient à peine l'embrasser. Ses branches s'étendaient si loin que, l'art ayant aidé la nature, elles couvraient un espace de plusieurs arpens. Des milliers de personnes se garantissaient, sous cet arbre touffu, des ardeurs du soleil et de l'incommodité de la pluie. Le temps était alors fort chaud. Pendant qu'on traitait de la paix, Philippe et les Français se tenaient au soleil et souffraient beaucoup de la chaleur : le roi Henri, avec un grand nombre d'Anglais, étaient au frais sous l'orme. Les Anglais se moquaient des Français, et riaient à gorge déployée de les voir brûlés par l'ardeur du soleil. Les trois jours de trève étant écoulés sans qu'on n'eût rien conclu, les Français, indignés des insultes des Anglais, tombèrent sur eux, et les forcèrent à prendre la fuite vers la ville. La presse fut grande à la porte; plusieurs furent étouffés; d'autres, voulant se sauver du côté de la rivière, furent tués par les Français qui les serraient de près, ou se noyèrent en essayant de passer à l'autre rive. Alors les Français, pour se venger des railleries des Anglais, coupèrent l'orme par le pied, ce qui déplut extrêmement au roi Henri. (*Montfaucon, Monarchie française*, tom. III.)

. LIVRE VII. 3C5 ni la sœur de Philij^pe, dont il était épris (i). Ri- n8y chard , irrité, se. jeta dans le parti de PhilippeAuguste, et se déclara cunlre son père j de toutes pai'ts on courut aux armes , et les produits de la dîme saladine lurent employés à soutenir une guerre sacrilège qui outrageait la morale et la nature. Cette guerre n'était pas d'un bon augure pour celle qu'on devait faire en Asie ; le légat du pape cxconiinunia Richard , et menaça Philippe de mettre son royaume en interdit. Philippe méprisa*les menaces du légat , et lui répondit qu'il n'appartenait point au Saint-Siège de se mêler des querelles des princes j Richard , plus violent, lira son épée , et fut sur le point de frapper, le légat. La paix s'éloignait tous lés jours davantage ; en v^ln des cris d'indignation s'élcvèi'oiil parmi les peuples ; eu vain les grands vassaux refusèrent de prendre])art à une guerre qui n'intéressait ni la religion ni la patrie. .Henri , qrii avait consenti à une entrevue, rejetait toujours avec hauteur les conditicffis qui lui étaient proposées ; il résista long-temps aux]irières de scs sujets , aux conseils des évêques. I^a terreur que lui inspira la foudre du ciel, tombée à scs cê)tés pendant les conférences, put seule vaincre son obstination. Il accepta enlin les conditions de Philippe , mais il ne lanla pas n s'en repentir ; et , peu de temps après , il mourut de douleur, eu chargeant do malédictions Richard , qui lui avait (i) 11 la tenait, (lisent les historiens, eu oilcmciil gardée.
Digitized by Google

ni la sœur de Philippe, dont il était épris (1). Ri- 1189
chard, irrité, se jeta dans le parti de Philippe-Auguste, et se déclara contre son père; de toutes parts on courut aux armes, et les produits de la dîme saladine furent employés à soutenir une guerre sacrilége qui outrageait la morale et la nature.

Cette guerre n'était pas d'un bon augure pour celle qu'on devait faire en Asie; le légat du pape excommunia Richard, et menaça Philippe de mettre son royaume en interdit. Philippe méprisa les menaces du légat, et lui répondit qu'il n'appartenait point au Saint-Siége de se mêler des querelles des princes; Richard, plus violent, tira son épée, et fut sur le point de frapper le légat. La paix s'éloignait tous les jours davantage; en vain des cris d'indignation s'élevèrent parmi les peuples; en vain les grands vassaux refusèrent de prendre part à une guerre qui n'intéressait ni la religion ni la patrie. Henri, qui avait consenti à une entrevue, rejetait toujours avec hauteur les conditions qui lui étaient proposées; il résista long-temps aux prières de ses sujets, aux conseils des évêques. La terreur que lui inspira la foudre du ciel, tombée à ses côtés pendant les conférences, put seule vaincre son obstination. Il accepta enfin les conditions de Philippe, mais il ne tarda pas à s'en repentir; et, peu de temps après, il mourut de douleur, en chargeant de malédictions Richard, qui lui avait

(1) Il la tenait, disent les historiens, étroitement gardée.

3rt6 HISTOIRE DES CROISADES, fait une guerre ouverte , et le plus jeune de ses fils , qui avait conspiré contre lui., Richard s’accusa en gémis.sant de la mort de son père ; et , pressé par le repentir , il .se rappela le serment qu’il avait fait dans le champ sacré. Devenu roi d’Angleterre, il ne s’occupa qu’à faire les préparatifs de la sainte expédition ; il se rendit dans son royaume , et convoqua , près de Northamp* ton , l’assemblée des barons et des prélats , daiis laquelle Baudouin , archevêque de Cantorbéry , prêcha la croisade (i). Le prédicateur de la guerre sainte parcourut ensuite les provinces pour exciter le zèle et l’émulation des fidèles. Des aventures miraculeuses (2) attestèrent la sainteté de sa mission, et firent accourir sous les drapeaux de la croix les sauvages habitans du pays de Galles et de plusieurs contrées où l’on n’avait point encore parlé des malheurs de Jérusalem. Dans tous les pays que traversa Baudouin , l’enthousiasme de la croisade dépeupla les campagnes ; une vieille chronique (0 Le moine Gervais a donn«i les capitulaires qui furent arrêtés dans celte assemble'c. {Blblioth. des Croisades , tom. I, pag. 791.) (2) Il nous reste une relation en latin du voyage de l’archevêque Baudouin dans le pays de Galles , intitulée funérarium Cambrias , rédigée par Barry, qui accompagnait le prédicateur de la croisade. Ce voyage est curieux par les prodiges et les miracles singuliers qui y sont rapportés, et qu’on racontait alors parmi le peuple. (Voyez l’extrait de l’itinéraire du pays de Galles, Bibliothèque des Croisades , tom. I, pag. 785.) Digiiized by Google

1189 fait une guerre ouverte, et le plus jeune de ses fils, qui avait conspiré contre lui.

Richard s'accusa en gémissant de la mort de son père ; et, pressé par le repentir, il se rappela le serment qu'il avait fait dans le champ sacré. Devenu roi d'Angleterre, il ne s'occupa qu'à faire les préparatifs de la sainte expédition ; il se rendit dans son royaume, et convoqua, près de Northampton, l'assemblée des barons et des prélats, dans laquelle Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêcha la croisade (1). Le prédicateur de la guerre sainte parcourut ensuite les provinces pour exciter le zèle et l'émulation des fidèles. Des aventures miraculeuses (2) attestèrent la sainteté de sa mission, et firent accourir sous les drapeaux de la croix les sauvages habitans du pays de Galles et de plusieurs contrées où l'on n'avait point encore parlé des malheurs de Jérusalem. Dans tous les pays que traversa Baudouin, l'enthousiasme de la croisade dépeupla les campagnes ; une vieille chronique

(1) Le moine Gervais a donné les capitulaires qui furent arrêtés dans cette assemblée. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 791.)

(2) Il nous reste une relation en latin du voyage de l'archevêque Baudouin dans le pays de Galles, intitulée *Itinerarium Cambriæ*, rédigée par Barry, qui accompagnait le prédicateur de la croisade. Ce voyage est curieux par les prodiges et les miracles singuliers qui y sont rapportés, et qu'on racontait alors parmi le peuple. (Voyez l'extrait de l'itinéraire du pays de Galles, *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 785.)

LIVRE Vit. 367 rapporte que. le préJab donna la croix à un grand n8g nombre d'hommes qiy étalent accourus presque nus , parce que leurs femmes avaient caché leurs vétemens. Partout la midtitude abandonnait les travaux des champs et des villes , pour entendre rarchevéque de Canlorbérj'. On recueillait avec respect la terre sur laquelle était marquée l'empreinte de ses pas , et la poussière que ses pieds avaient touchée , guérissait les infirmes et les malades. Chacune de ses paroles convertissait des pécheurs , consolait les malheureux , et donnait des soldats à Jésus-Christ. Cette ardeur religieuse et guerrière qu'il répandait parmi ses auditeurs , se communiquait de ville en ville, de province en province , et pénétra jusque dans les îles qui avoisiïienl l'Angleterre. L'enthousiasme des Anglais pour la croisade se manifestji d'abord par une persécution violente contre les juifs,* qui furent massacrés dans les villes de Londres et d'Yorck(i). Un grand nombre de^es malheureux ne purent échappor à la poursuite de leurs meurtriers qu'en se donnant eux -mêmes la mort. Ces scènes horribles se renouvelaient à chaque croisade. Comme on avait besoin d'argent pour la sainte expédition , on s'apercevait alors que les juifs étaient les dépositaires de toutes les richesses j et la vue des tré.sors accumulés dans leurs mains , (1) Voyez l'ëclaircissenient £ur les juifs, dans les pièces justificatives à la fin de ce volume.

rapporte que le prélat donna la croix à un grand 1189
nombre d'hommes qui étaient accourus presque nus, parce que leurs femmes avaient caché leurs vêtemens. Partout la multitude abandonnait les travaux des champs et des villes, pour entendre l'archevêque de Cantorbéry. On recueillait avec respect la terre sur laquelle était marquée l'empreinte de ses pas, et la poussière que ses pieds avaient touchée, guérissait les infirmes et les malades. Chacune de ses paroles convertissait des pécheurs, consolait les malheureux, et donnait des soldats à Jésus-Christ. Cette ardeur religieuse et guerrière qu'il répandait parmi ses auditeurs, se communiquait de ville en ville, de province en province, et pénétra jusque dans les îles qui avoisinent l'Angleterre.

L'enthousiasme des Anglais pour la croisade se manifesta d'abord par une persécution violente contre les juifs, qui furent massacrés dans les villes de Londres et d'Yorck (1). Un grand nombre de ces malheureux ne purent échapper à la poursuite de leurs meurtriers qu'en se donnant eux-mêmes la mort. Ces scènes horribles se renouvelaient à chaque croisade. Comme on avait besoin d'argent pour la sainte expédition, on s'apercevait alors que les juifs étaient les dépositaires de toutes les richesses; et la vue des trésors accumulés dans leurs mains,

(1) Voyez l'éclaircissement sur les juifs, dans les pièces justificatives à la fin de ce volume.

368 HISTOIRE DES CROISADES. ‘ conduisait le poiiple à sc ressouvenir qu’ils avaient crucifié leur Dieu. , , Richard ne mit pas trop d’empressement à contenir une multitude égarée , et profita de la persécution des juifs pour augmenter ses trésors ; mais ni les dépouilles des juifs, ni les produits de la dîme saladine toujours exigée avec une cruelle rigueur, ne suffisaient point au roi d’Angleterre. Richard aliéna les domaines "de 'la couronne, et mit toutes les grandes dignités du royaume à l’encan ; il aurait vendu, disait-il , la ville de Londres, s’il eût trouvé un uchêteur.'ll vint ensuite en INormandie, où les barons lui permirent d’épuiser cette riche province, et lui donnèrent tous les moyens de soutenir une guerre à laquelle les peuples prenaient un si gi’and intérêt (i). • Un grand nombre de guerriers avaient pris la croix dans les deux royauiiies de France et d’Angleterre,, et les préparatifs de la croisade s’achevdft*nt au milieu de la fermentation générale. Cependant plusieurs Ijarons, plusieurs seigneurs n’aunonçaieiit point encore l’époque de-leur départ, et retardaient , sous dilï’érens prétextes, le pèlerinage (i) Roger de Ilovederi a donné des détails fort curieux sur les mesures rigoureuses qui furent employées par le roi Henri II et son fds Richard pour la IcVéc de la dime. Le même historien raconte des faits merveilleux sur l’entreprise de la croisade. U cite, enlr’autres, une fdle qui fut accouchée par le di.ablc , et qui prédit le mauvais succès de l’expédition. (lUbliothètfiœ des Croisades , t. i, p. ^-4 etsuiv.) .1 Digitized by 'Google

1189 conduisait le peuple à se ressouvenir qu'ils avaient crucifié leur Dieu.

Richard ne mit pas trop d'empressement à contenir une multitude égarée, et profita de la persécution des juifs pour augmenter ses trésors ; mais ni les dépouilles des juifs, ni les produits de la dîme saladine toujours exigée avec une cruelle rigueur, ne suffisaient point au roi d'Angleterre. Richard aliéna les domaines de la couronne, et mit toutes les grandes dignités du royaume à l'encan ; il aurait vendu, disait-il, la ville de Londres, s'il eût trouvé un acheteur. Il vint ensuite en Normandie, où les barons lui permirent d'épuiser cette riche province, et lui donnèrent tous les moyens de soutenir une guerre à laquelle les peuples prenaient un si grand intérêt (1).

Un grand nombre de guerriers avaient pris la croix dans les deux royaumes de France et d'Angleterre, et les préparatifs de la croisade s'achevaient au milieu de la fermentation générale. Cependant plusieurs barons, plusieurs seigneurs n'annonçaient point encore l'époque de leur départ, et retardaient, sous différens prétextes, le pélerinage

(1) Roger de Hoveden a donné des détails fort curieux sur les mesures rigoureuses qui furent employées par le roi Henri II et son fils Richard pour la levée de la dîme. Le même historien raconte des faits merveilleux sur l'entreprise de la croisade. Il cite, entr'autres, une fille qui fut accouchée par le diable, et qui prédit le mauvais succès de l'expédition. (*Bibliothèque des Croisades*, t. 1, p. 774 et suiv.)

Digitized by Google

LIVRE VII. . 309 auquel ils s’étaient engagés par serment. Le célèbre i Pierre de Blois leur adressa une exhortation pathétique , dans laquelle il les compara à des moissonneurs qui attendaient , pour se mettre à l’ouvrage , que la moisson fût finie. L’orateur de lï guerre sainte leur représentait que les hommes forts et courageux trouvaient partout leur patrie , et que les véritables pèlerins devaient ressembler aux- oiseaux du ciel (i). 11 rappelait à leur ambition l’exemple d’ Abraham , qui abandonna sa demeure pour s’élever parmi les nations , qui traversa le Jourdain avec un bâton, et revint suivi de deux troupes de guerriers. Getîe exhortation ranima l’enthousiasme de la croisade , qui commençait à se ralentir. Les naonarques de France et d’Angleterre eurent une entrevue à Nonancourt , où ils convinrent de se rendre par mer dans la Palestine. Ils firent en même temps plusieurs rcglcmens pour assurer l’ordre et la discipliné dans les armées qu’ils devaient conduire en Asie. Les lois de la re(l) Le discours de Pierre de Blois, qui est imprimé dans scs œuvres, a pour titre : Tractatus dé J erosolyniitand peregrinati'one. A-près a\oiv cité plusieurs passages de laBihle et derÉcriturê-Sainte , pour exliorter les croisés à partir, il .cite deux vers de la dixième satire dç Jiivénal et deux vers des fastes d’Ovide. Il ne se contente pas de donner aux pèle--” rins l’exemple d’ Abraham ; il cite tous les rois et les capitaines de l’antiquité profane. Pierre de Blois, dans son discours , n’épargne pas les princes et Jes seigneurs qui faisaient payer des tributs au clergé pour les frais de la guerre saiute. TOM. II. 24

auquel ils s'étaient engagés par serment. Le célèbre 1189
Pierre de Blois leur adressa une exhortation pathétique, dans laquelle il les compara à des moissonneurs qui attendaient, pour se mettre à l'ouvrage, que la moisson fût finie. L'orateur de la guerre sainte leur représentait que les hommes forts et courageux trouvaient partout leur patrie, et que les véritables pélerins devaient ressembler aux oiseaux du ciel (1). Il rappelait à leur ambition l'exemple d'Abraham, qui abandonna sa demeure pour s'élever parmi les nations, qui traversa le Jourdain avec un bâton, et revint suivi de deux troupes de guerriers. Cette exhortation ranima l'enthousiasme de la croisade, qui commençait à se ralentir. Les monarques de France et d'Angleterre eurent une entrevue à Nonancourt, où ils convinrent de se rendre par mer dans la Palestine. Ils firent en même temps plusieurs règlemens pour assurer l'ordre et la discipline dans les armées qu'ils devaient conduire en Asie. Les lois de la re-

(1) Le discours de Pierre de Blois, qui est imprimé dans ses œuvres, a pour titre : *Tractatus de Jerosolymitanâ peregrinatione*. Après avoir cité plusieurs passages de la Bible et de l'Écriture-Sainte, pour exhorter les croisés à partir, il cite deux vers de la dixième satire de Juvénal et deux vers des fastes d'Ovide. Il ne se contente pas de donner aux pélerins l'exemple d'Abraham; il cite tous les rois et les capitaines de l'antiquité profane. Pierre de Blois, dans son discours, n'épargne pas les princes et les seigneurs qui faisaient payer des tributs au clergé pour les frais de la guerre sainte.

 iHy lij^ion et los peines qu’elle inflige ne leur parurent point suflisantes dans cette circonstance. La tice de ces siècles barbares fut chargée de réprimer les passions cl les vices dps croisés (i) : quiconque’ donnait un soufflet devait être plongé trois fois dans la mer j on coupait le^oing à celui qui frap-; pait de l’épée j celui qui disait des injures, doniuit à l’olTcnsé autant d’bnces d’argent qu’il avait proféré d’invectives ; lorsqu’un homme était convaincu de vol,, on versait de la poix'bohill^te sur sa tête rasée qu’on couvrait de plumes , et le coupable était abandonné sur le rivage ; le meurtrier , lié au cadàvre de sa victime , d.eyait être jeté dans les flots ou enterré vivant, Comme la présence des femmes, dans la première croisade, avait occasionné beaucoup de désordres, on leur défendit le voyage de la TerreSainte (2). Le jeu de dés (3) et tous les jeux de hasard furent sévèrement interdits aux croisés; on ré*•

(1) Ces dispositions penales se trouvent dans une ordonnance de Richard , conservée par Benoît de Péterborough. (Voyez la Diblioth. des Croisades , lom. i, pag, 847.) (2) Il y eut une exception pour les femmes chargées de laver le linge. La défense d’ailleurs ne fut pas observée sévèrement, car il y avait plusieurs femmes au siège de Ptolémaïs. On j)eut consulter à ce sujet Emad-eddm et Mogir- eddin. (Diblioth. des Croisades, tom. Il, §.48.) , (3) Une des pièces les plus curieuses de ce temps est le Règlerhent sur les Jeux ; on le trouvera tome i, Diblioth. des Croisades. y Digitized by Googli

1189 ligion et les peines qu'elle inflige ne leur parurent point suffisantes dans cette circonstance. La justice de ces siècles barbares fut chargée de réprimer les passions et les vices des croisés (1) : quiconque donnait un soufflet devait être plongé trois fois dans la mer ; on coupait le poing à celui qui frappait de l'épée ; celui qui disait des injures, donnait à l'offensé autant d'onces d'argent qu'il avait proféré d'invectives ; lorsqu'un homme était convaincu de vol, on versait de la poix bouillante sur sa tête rasée qu'on couvrait de plumes, et le coupable était abandonné sur le rivage ; le meurtrier, lié au cadavre de sa victime, devait être jeté dans les flots ou enterré vivant.

Comme la présence des femmes, dans la première croisade, avait occasionné beaucoup de désordres, on leur défendit le voyage de la Terre-Sainte (2). Le jeu de dés (3) et tous les jeux de hasard furent sévèrement interdits aux croisés; on ré-

---

(1) Ces dispositions pénales se trouvent dans une ordonnance de Richard, conservée par Benoît de Péterborough. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 847.)

(2) Il y eut une exception pour les femmes chargées de laver le linge. La défense d'ailleurs ne fut pas observée sévèrement, car il y avait plusieurs femmes au siége de Ptolémaïs. On peut consulter à ce sujet Emad-eddin et Mogir-eddin. (*Biblioth. des Croisades*, tom. II, §. 48.)

(3) Une des pièces les plus curieuses de ce temps est le Règlement sur les Jeux ; on le trouvera tome I, *Biblioth. des Croisades.*

’ > t J VUE VIL 37 1 prima^ par une loi, le luxe de la table et des habits. 1 18<) L’assemblée de Nonancourt fit beaucoup d’autres règlomens, et ne négligea rien pour rappeler les ^soldats de Jésus-Christ à la simplicité et aux vertus de l’Evangüe. Toutes les fois que les princes, les seigneurs et les chevaliers partaient pour la guerre sainte, ils faisaient leur testament comme s’ils n’eussent jamais dû revenir en Europe. A son retour dans sa capitale, Philippe exprima ses dernières volontés (i), et régla, pour le temps de son absence, l’administration de son royaume, qu’il confia’ à la reine Adèle, sa mère, et à son oncle, le cardinal de Champagne. Après avoir rempli les devoirs d’un roi, il quitta le sceptre pour prendre à SaintDenis la panetière et le bourdon du pèlerin, et sé rendit àVézelay, où il devait avoir une nouvelle entrevue avec Richard. Là J les deux rqjs se jurèrent encore un attachement 'éternel, et tous les deux appelèrent les foudres de l’Eglise sur la tête de celui qui manquerait à ses sermens. Ils se quittèrent pleins d’amitié* l’un pour l’autre,- Richard alla s’embarquer à Marseille, et Philippe à Gènes. Un historien anglais remarque qu’ils furent les , deux ^euls rois d’Angleterre et de France qui aient combattu ensemble pour la même cause; mais cette harmonie^ ouvrage de ,circoostances extraordi(1) L’histoire a conservé le testament que fit alors Philippe. (Voyez l’extrait de Rigord , lithlioüt. des Croisades, tom. I, pag. 176.) ’ a/j.. *

prima, par une loi, le luxe de la table et des habits. 1189
L'assemblée de Nonancourt fit beaucoup d'autres règlemens, et ne négligea rien pour rappeler les soldats de Jésus-Christ à la simplicité et aux vertus de l'Évangile.

Toutes les fois que les princes, les seigneurs et les chevaliers partaient pour la guerre sainte, ils faisaient leur testament comme s'ils n'eussent jamais dû revenir en Europe. A son retour dans sa capitale, Philippe exprima ses dernières volontés (1), et régla, pour le temps de son absence, l'administration de son royaume, qu'il confia à la reine Adèle, sa mère, et à son oncle, le cardinal de Champagne. Après avoir rempli les devoirs d'un roi, il quitta le sceptre pour prendre à Saint-Denis la panetière et le bourdon du pélerin, et se rendit à Vézelay, où il devait avoir une nouvelle entrevue avec Richard. Là, les deux rois se jurèrent encore un attachement éternel, et tous les deux appelèrent les foudres de l'Église sur la tête de celui qui manquerait à ses sermens. Ils se quittèrent pleins d'amitié l'un pour l'autre; Richard alla s'embarquer à Marseille, et Philippe à Gènes. Un historien anglais remarque qu'ils furent les deux seuls rois d'Angleterre et de France qui aient combattu ensemble pour la même cause; mais cette harmonie, ouvrage de circonstances extraordi-

(1) L'histoire a conservé le testament que fit alors Philippe. (Voyez l'extrait de Rigord, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 276.)

372 HISTOIRE DES CROISADES. 89 naltes, ne devait pas durer long-temps entre deux princes qui avaient tant de sujets de rivalité. Tous deux jeunes, ardens, braves, magnifiques, Philippe plus grand roi , Richard plus grand capitaine ^ avaient la même amhillon et la même passion pour la gloire. La soif de la renommée, bien plus que la piété, les entraînait à la Terre-Sainte j l'un et l'autre pleins do fierté, prompts à venger ime injure, ne connaissaient, dans leurs différends, d'autre juge c[ue leur épée; la religion n'avait pas assez d'empire sur leur esprit pour faire plier leur orgueil, et chacun d'eux aurait cru s'abaisser s'il 'avait demandé ou reçu la paix. Pour savoir quelle espérance on pouvait fonder sur l'union de ces deux princes, il sulllra de dire que Philippe, en montant sur le trône, s'était montré le plus ardent ennemi de l'Angleterre, et que Richard était le fils de celte Éléonore de Çuienne, première femme de Louis VII, qui, après la seconde croisade, avait quitté son époux en menaçant la France. Après la conférence de Gisors, l'archevêque de Tyr s'était rendu eu Allemagne pour solliciter Frédéric Barberousse de prendre la croix. Ce prince avait signalé sa valeur dans quarante batailles; un règne long et fortuné avait illustré .son nom ; mais son siècle ne connaisisait de véritable gldire que celle qu'on qllait cherchçr en Asie. Il \^ulut mériter les éloges de ses^pieux contemporains, et prit les armes pour la dc*rance de la Terre-Sainte; il fut sans doute entraîné aussi par les scrupules que lui avaient laisses scs démêlés avec le pape, et par ♦ Digitiza=J.by (jOOgl(

LIVRE VII. 375 l’envie d’achever sa réconciliation avec le SaintSiépe, Une diète générale fut assemblée à Mayence. Les seigneurs et

les prélats nç voulurent point

l'envie d'achever sa réconciliation avec le Saint-Siége. 1189

Une diète générale fut assemblée à Mayence. Les seigneurs et les prélats ne voulurent point que la Germanie restât indifférente pour une cause qui avait allumé le zèle des autres peuples de l'Europe. Frédéric, dont ils avaient encouragé le dévouement, descendit de son trône au milieu des acclamations générales, et reçut le signe des croisés des mains de l'archevêque de Tyr. Son exemple fut suivi par son fils, Frédéric, duc de Souabe, par Léopold, duc d'Autriche, et Berthold, duc de Moravie; Herman, marquis de Bade, le comte de Nassau, les évêques de Besançon, de Munster, d'Osnabruk, de Passau; une foule de barons et de chevaliers jurèrent de délivrer le tombeau de J.-C.

Dans toutes les églises on prêchait la guerre contre les infidèles. Heureux, disaient les orateurs sacrés, ceux qui partent pour le saint voyage; plus heureux ceux qui ne doivent point revenir, et qui mourront pour la cause du Sauveur! Parmi les prodiges qui semblaient annoncer la volonté du ciel, on citait la vision miraculeuse d'une vierge de Lœwenstein. Elle avait appris la conquête de Jérusalem par Saladin, le jour même que les Sarrasins étaient entrés dans la ville sainte, et se réjouissait de cet événement lamentable, en disant qu'il allait être un moyen de salut pour les guerriers de l'Occident (1).

(1) Ce trait est rapporté par Besoldo, *De regibus Hyerosolimitanorum*, pag. 274.

 Jlia multitude de ceux qui se présentèrent pour recevoir la croix était si grande, qu'on fut obli^d de réprimer leur ardem'. Frédéric, (jui avait suivi son oncle Conrad dans la seconde croisade, avait connu Içs désordi'cs, les malheurs qui pouvaient résulter du trop grand nombre des croisés. Il ne reçut sous ses drapeaux que ceux qui pouvaient emporter avec eux trois marcs d'argent (l)j il éloigna par-là les vagabonds et les aventuriers qui , dans les autres expéditions, avaient commis tant d'excès et déshonoré la cause des chrétiens par toutes sortes de brigandages. Frédéric obtint du paj>e que ceux qui ne pourraient partir après avoir pris la croix, paieraient un tribut pour l'entretien des pèlerins; ce moyen d'obtenir de l'argerft, qu'oa employait pour la première fois, et qu'on employa souvent d^ns la suite^ augmenta de beaucoup les ressources et les trésors de l'empereur.* Frédéric, avant son départ, envoya des ambas-~ sadeurs à l'empereur de Constantinople, au sultan d'Iconium, pour demander le passage sur leurs terres; il écrivit à Saladin pour lui déclarer la gueire, s'il ne rendait point aux Francs Jérusalem et les autres villes chrétiennes tombées au pouvoir de ses armes (2). L'ambassade adressée à Saladin (1) Gaulhier Vhiisauf ajoute qu'on fit construire plusieurs chariots pour transporter les pèlerins malades, aliu que l'armée ne. fût point retardée dans sa marche , et que les «naïades ne périssent point faute de sooours. (Itinéraire deJiicfutrd, lib. t, cap. uo.) . . (2) La lettre écrite par Frédéric .à Saladin, et la réponse ^ 4 «

■ LIVRE >11. 375 montre l’esprit chevaleresque que Frédéric portait 1 189 dans cette croisade Ce qui le 'détermina sans doute à s’adresser au sultan d’Iconium , ce fut l’opinion répandue alors en Europe, que ce prince musulman avait témoigné le "àésir d’embrasser la religion chrétienne (i).' Frédéric partit de Ratisbonrit à la tcte d’une armée composée de cent mille combattans, et traversa la Hongrie, la Bulgarie., comme les premiers croisés. Il arriva dans les provinces de l’empire grec avant que Richard et Philippe ne se fussent embarqués pour la Palestine (a), de Saladin à Fre'deric , ont etc çonseiVées par Gauthier Vhiisauf : nous les avons données au tome 1 de la Bihlioth. ■ ' des Croisades, pag. 6G4. - ' (0 On trouve, dans les œuvres de Pierre de Blois , une lettre d’Alexandre III qui écrit au sultan d’Iconium, et lui Sonne des conseils pour le' diriger dans sa conversion. La même lettre est Hans plusieurs autres recueils. Il paraît que le sultan d’Iconium avait donné lieu à ce bruit j car les auteurs arabes, Ibn-Alalir et Boha-eddin, l’un et l’autre contemporains , l’accusent d’être un mauvais Musulman, et d’avoir du penchant pour le christianisme. (Voyez au t. n de la Biblioth. des Croisades , §§. 3i et 5i.) (2) Plusieurs chroniques latines put raconté l’expédition de l’empereur Frédéric I®r., telles sont- la chronique d’Othon, de saint Biaise, celle de Tagenon, celle de Reichesperg; l’histoire impériale de Riçobaldo , l’itinéraire de Richard par Gauthier "^nisauf, et les Annales de Cologne par le^ moine Godefroy. Nous en avons donné un extrait assez étendu dans la Bibliothèque des Croisades. La chronique de Reichespcrg et celle de Tagenon ont beaucoup do ressemblance, parce que toutes deux sont en grande partie la copie d’une lettre de l’cvêquo de Passaw , qui suivit l’cmDigilized by Google

montre l'esprit chevaleresque que Frédéric portait dans cette croisade. Ce qui le détermina sans doute à s'adresser au sultan d'Iconium, ce fut l'opinion répandue alors en Europe, que ce prince musulman avait témoigné le désir d'embrasser la religion chrétienne (1). Frédéric partit de Ratisbonne à la tête d'une armée composée de cent mille combattans, et traversa la Hongrie, la Bulgarie, comme les premiers croisés. Il arriva dans les provinces de l'empire grec avant que Richard et Philippe ne se fussent embarqués pour la Palestine (2). 1189

---

de Saladin à Frédéric, ont été conservées par Gauthier Vinisauf : nous les avons données au tome 1 de la *Biblioth. des Croisades*, pag. 664.

(1) On trouve, dans les œuvres de Pierre de Blois, une lettre d'Alexandre III qui écrit au sultan d'Iconium, et lui donne des conseils pour le diriger dans sa conversion. La même lettre est dans plusieurs autres recueils. Il paraît que le sultan d'Iconium avait donné lieu à ce bruit; car les auteurs arabes, Ibn-Alatir et Boha-eddin, l'un et l'autre contemporains, l'accusent d'être un mauvais Musulman, et d'avoir du penchant pour le christianisme. (Voyez au t. II de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 31 et 51.)

(2) Plusieurs chroniques latines ont raconté l'expédition de l'empereur Frédéric Ier., telles sont la chronique d'Othon de saint Blaise, celle de Tagenon, celle de Reichesperg; l'histoire impériale de Ricobaldo, l'itinéraire de Richard par Gauthier Vinisauf, et les *Annales de Cologne* par le moine Godefroy. Nous en avons donné un extrait assez étendu dans la *Bibliothèque des Croisades*. La chronique de Reichesperg et celle de Tagenon ont beaucoup de ressemblance, parce que toutes deux sont en grande partie la copie d'une lettre de l'évêque de Passaw, qui suivit l'em-

3'6 HISTOIRE DES. CROISADES. 1189 Isaac TAnf^e était alors assis sur le trône de Conslantinoplei; ce prince n’avait été brave qu’un seul jour, et son courage lui valut un empire. Andronic, le Néron des Grecs, ayant été averti par les devins tpi’il serait détrôné par un de scs sujets qui * j)ortait le nom d’Isaac, voulut se défaire d’Isaac l’Ange, et lui envoya un de ses officiers p<»ur le y conduire en prison. Jsaac, poussé par le désespoir, au lieu d’obéir, se jeta sur le ministre d’Andronic, l’étendit par terre cl courut sur une place publipereur Frédéric. Tageiioii, doyen de l’eglise de cette ville, accompagna aussi sou evêque, et son témoignage es.t d’une grande autorité. La chronique de Rcichcsperg contient de plus des details fort intéressans sur les relations do Saladin avec les empereurs de Constantinople. L’histoire impériale de Ricohaldo donne une description assez curieuse de l’armée de l’empereur et des tribus, turcomanes avec les» quelles elle eut à combattre. Othon de Saint-Biaise elle moine Godefroy entrent dans de grands détails sur les préparatifs de l’expéditjbn et sur la marche de l’armée à travers' la Bulgarie. Gauthier . Vinisauf s’est aussi fort étendu sur les victoires de Frédéric et sur la perfidie de l’empereur grec. En lisant et comparant le récit de ces historiens, on aima une idée Complète de cette partie ou plutôt de cet épisode de la troisième croisade. Les auteurs artibes eux-mêmes ont parlé de Frédéric d’une manière qui prouve qu’ils redou, . taieiiL beaucoup l’arrivée de ce prince, dont la haute réputation s'était répandue jusque dans l’Orient. Les historiens de l’Occideiil, qui ont fait iqpntion de cette expédition , s’accordent tous dans les éloges qu’ils font de ce prince , et dans les regrets qu’ils donnent à sa mort. (\’oy. la Biblioth. des Croisades, t. i, p. Sjo, GiG, GG-j, et I. u, ^ S-§.5ict53.)
Digitizec by Google J

LIVRE VII. 377 que de Constantinople, en criant : J’ai tué le Diable î Au bruit de cct événement, le peuple s’assemble en foule et proclame Isaac empereur. En vain Andronic veut conjurer l’orage j il est arrêté par ses propres soldats et chargé de chaînes'. Traîné dans les rues par une multitude furieuse, il éprouva plus 'de tourmens en un Jour qu’il n’en avait fait souffrir à ses ennemis pendant tout son règne , et Constantinople vit alors un peuple cent lois plus barbare que tous ses tyrans. Ce fut au milieu de ces scènes sanglantes quTsaao fut revêtu de la pourpre impériale; il n’eut pas le caractèi-e farouclie et cruel d’Androuic, mais il ne sut point défendre l’empire contre scs ennemis. Au lieu de lever des armées , il avait rassen^lé dans sou palais une troupe de moines qui entretenaient sa sécurité par leurs prièrès, et le détournaient des soins de la politique par leurs visions et leurs pi*ophétics. La haine des Grecs et -des Latins n’avait fait que s’accroître sous son règne et sous celui d’Androuic (i) . Les Latins qui habitaient Constantinople avaient été chassés de la viUe, leurs maisons livrées aux flammes,, un grand nombre d’entr’eux mis à mort. Ceux qui échappèrent au carnage, réfugiés sur leurs vaisseaux et sur leurs galères, avaient exercé de sanglantes représailles dans les îles et sur les rives de l’ilellespont. Les moines qui en(i) Consultez, sur ces e'vénemens , le récit impartial des historiens grecs Ciuuam etNiedtas , au tome ii de WBibliolh. des Croisades, et celui de Guillaume de Tyr, lib. xxii,

 8(j touruicnt Isaac , parlaycaient l’aveugle lutine^ dit peuple pour les chrétiens de l’Occident et redoutaient leur vengeance. Ils ponseillcrent au successeur d’Andronic de se défier de l’einpereui; d’Allemagne, et de le traliir s’il ne pouvait le vaincre. Fidèle à leurs conseils, Isaac promit d’accueillir les Allemands dans scs états, et fit crt même temps une alliance avec Saladin (i envoya à scs gouvepiieurs l’ordre de harceler les croisés, et mente de les attaquer par la force ouverte. Ces hostilités imprudentes montrèrent la faiblesse des Grecs et servirent les Allemands; l’empereur d’Allemagne, après avoir mis en fuite les troupes d’isàac, usa de tous les avantages de la victoire. Isaac, toujours enivré l’encens de scs courtisans, séduit par les promesses des moines, ne répondait aux victoires de r^’édéric que par des lettres pleines de hauteur et de menaces; il ne voulait point le reconnaître pour empereur, et ne voyait qu’un vassal dans un ju'inec qui marchait en triomphe vers sa capitale. Tandis que ses sujets fuyaient de toutes parts devant les Allemands, il se donnait à lui-même, dans ses lettres, le litre de très sublime , très puissant empereur, d’ange de toute la terre ; il faisait arrê. ter les,am.bassadeurs de Frédéric. Le jialriarche de * V ‘ (i) Suivant Gautliler Vinisauf et l’auteur arabe Boliacddiii, l’un et l’autre contemporains, Isaac fit élever une mosquée à Constantinople. Boha-eddin ajoiite qu’il envoya imc ambassade solennelle à Saladin. 11 vit lui-meme le chef do la députation. (Voyez Bibliolh. des Croisades, tom. j»ag. (J08 , et tom. ii , 5 1 .) , DIgitized by Coogle

.LIVRE vu. ' 379 Conslaulinoplc prêdpit par ses ordres, dans l’e- 1189 glise de Sainto-SopBR, le meurtre des- Latins. Cependant la terreur vint s’emparer tle la cour d’Isaac ; dès-lors ce prince changea de langage et descendit aux humbles supphc&tions. Frédéiic fut }K)m'^i, le très victorieux empereur des Allemands fdfk lui accorda beaucoup plus qu’il ne lui avait d’abord refusé. Après avoir exigé des otages/ il en doàna lui-même , et nourrit pendant plusieurs mois une armée qu’il avait juré de détruire. U soufFi'it ’^pns murmure les violences que les croisés exerçaient sur leur passage, et traita ceux qui ravageaient ses provinces comme s’ils avaient sauvé l’empire. L’empereur d’Allemagne reçut des préseils magnifiques, et tous les vaisseaux de la marine grecque furent employés à transpdHer les croisés en Asie'(i). ' ' • ' , ' Les Allemand» s’embarquèrent à Gallipoli et jiQo traversèrent rUcllespont. La vue des côtes de l’A-' sie, et les victoires faciles qu’ils avaient remportées sur les Grecs, leur* faisaient oublier les obstacles et les dangers d’une marche longue et pénible. Ik ne voyaient plus, dans les régions qu’ils allaient ‘traverser,. que des lauriers à cueillir, des royaumes • à détruire ou à fonder ; mais, cette brillante pers- . poclive ne tarda pas'à s’évanouir. Tant qu’ils res-' lèront sur les terres d’Isaac, ils eurent à souffrir de ' ■ ■ . ...I- . ■ I - »i (i) Tant de bassesse de la part d’Isaac indigna Saladin. IVous avons traduit la lettre que l’empereur écrivit à Sala din pour se justitier auprès du sultan. (Voyez tome u dé la Diblioth, des Croisades, S \.) - ’ Digitized by Google

Constantinople prêchait par ses ordres, dans l'é- 1189
glise de Sainte-Sophie, le meurtre des Latins.

Cependant la terreur vint s'emparer de la cour d'Isaac ; dès-lors ce prince changea de langage et descendit aux humbles supplications. Frédéric fut pour lui, *le très victorieux empereur des Allemands* ; il lui accorda beaucoup plus qu'il ne lui avait d'abord refusé. Après avoir exigé des otages, il en donna lui-même, et nourrit pendant plusieurs mois une armée qu'il avait juré de détruire. Il souffrit sans murmure les violences que les croisés exerçaient sur leur passage, et traita ceux qui ravageaient ses provinces comme s'ils avaient sauvé l'empire. L'empereur d'Allemagne reçut des présens magnifiques, et tous les vaisseaux de la marine grecque furent employés à transporter les croisés en Asie (1).

Les Allemands s'embarquèrent à Gallipoli et 1190
traversèrent l'Hellespont. La vue des côtes de l'Asie, et les victoires faciles qu'ils avaient remportées sur les Grecs, leur faisaient oublier les obstacles et les dangers d'une marche longue et pénible. Ils ne voyaient plus, dans les régions qu'ils allaient traverser, que des lauriers à cueillir, des royaumes à détruire ou à fonder ; mais cette brillante perspective ne tarda pas à s'évanouir. Tant qu'ils restèrent sur les terres d'Isaac, ils eurent à souffrir de

(1) Tant de bassesse de la part d'Isaac indigna Saladin. Nous avons traduit la lettre que l'empereur écrivit à Saladin pour se justifier auprès du sultan. (Voyez tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 51.)

 la perfidie des Grecs; et lorsott’ils arrivèrent chez les Turcs , ils eurent de nou\liux ennemis à combattre. Le sultan d’Iconium , qui avait fait les mêmes promesses que l’empereur de Constantinople , ne se montra pas plus fidèle sa parole. Les Allemands ^ étant parvenus aux Tives du Méandre , pUès de * Laodicée, trouvèrent les Turcs raqgés eqi^ataille sur les hauteurs et prêts à les surprendre dans les. défilés : ces nouveaux ennemis furent punis de la trahison de leur maître et taillés en pièces ; les débris de leur armée couvrirent les péages qu’ils étaient chargés de défendre. Les croisés, toujours persuadés que le ciel protégeait leurs armes , attribuèrent cette victoire à des miracles, plusieurs chevaliers attestèrent par scrmen^i sur l’Evangile, qu’ils avaient vu saint Georges et saint Victor , vêtus de blanc , armés d’une lance ét combattant à la tête des soldats chrétiens ; mais les puissances célestes qui avaient ainsi fait triompher les Allemands des armes de leurs ennemis ^ ne détruisaient point les obstacles qui arrêtaient leur marche victorieuse. Les croisés manquaient de vivres dans un pays ravagé à-la-fois par les .vainqueurs et les vaincus. La neige, la pluie et les / . rigueurs de l’hiver rendaient leur marche pénible au niUicu d’un pays montueux et co>ipé de plu^ .sieurs torrens débordés; la disette, les maladies firent périr un grand nombre de soldats. Pour re-médier aux maux qui menaçaient son armée d’une rijine entière, Frédéric fut obligé d’attaquer Iconium. C’est dans cette, capitale qu’il devait trouver Digitized by Google

1190 la perfidie des Grecs; et lorsqu'ils arrivèrent chez les Turcs, ils eurent de nouveaux ennemis à combattre. Le sultan d'Iconium, qui avait fait les mêmes promesses que l'empereur de Constantinople, ne se montra pas plus fidèle à sa parole. Les Allemands étant parvenus aux rives du Méandre, près de Laodicée, trouvèrent les Turcs rangés en bataille sur les hauteurs et prêts à les surprendre dans les défilés : ces nouveaux ennemis furent punis de la trahison de leur maître et taillés en pièces; les débris de leur armée couvrirent les passages qu'ils étaient chargés de défendre.

Les croisés, toujours persuadés que le ciel protégeait leurs armes, attribuèrent cette victoire à des miracles. Plusieurs chevaliers attestèrent par serment, sur l'Évangile, qu'ils avaient vu saint Georges et saint Victor, vêtus de blanc, armés d'une lance et combattant à la tête des soldats chrétiens; mais les puissances célestes qui avaient ainsi fait triompher les Allemands des armes de leurs ennemis, ne détruisaient point les obstacles qui arrêtaient leur marche victorieuse. Les croisés manquaient de vivres dans un pays ravagé à-la-fois par les vainqueurs et les vaincus. La neige, la pluie et les rigueurs de l'hiver rendaient leur marche pénible au milieu d'un pays montueux et coupé de plusieurs torrens débordés; la disette, les maladies firent périr un grand nombre de soldats. Pour remédier aux maux qui menaçaient son armée d'une ruine entière, Frédéric fut obligé d'attaquer Iconium. C'est dans cette capitale qu'il devait trouver

LIVRE vil" - 38i la paix et les vivres dont il avait besoin. La multi- 1 190 tude des Musulmans qui défendaient les approches de la ville , fut dispersée au premier choc par une armée poussée à-la-fois par l'enthousiasme et par la faim.. Les portes d'Iconium s'ouvrirent devant cette dernière victoire ; le suHan, vaincu, rempht euGn ses promesses , et l'abondance revint dans le camp des croisés. Dès-lors l'armée des' Allemands» répandit partout l'épouvante. Les Arméniens solhcitèrent leur alliance; les tribus indépendantes des Turcomans éprouvèrent plusieurs fois leur courage Dans leur marche triomphante ils faisaient admirer leur disciphne ; et les émirs chargés d'annoncer leur ar- ' rivée à Saladin , vantaient leur indomptable valeur dans les eombats , leur patience héroïque dans les travaux et les fatigues de la guérre (i). ' Le chef de cette formidable armée avait vaincu plusieurs peuples , dicté des lois à deux empires , sans avoir rien fait encore pour le but de son voyage. -Après avoir traversé le mont Taurus, auprès de Larenda , il s'élait remis eü marche pour la Syrie au commencement du printemps , et côtoyait la rivière de Sélcf (2). Attiré par la fraîcheur > • (i) Rien de plus curieux que l'eloge que les auteurs arabes font de la discipline et de la bravoure des Allemands. Roha-eddin nous a conservé' à ce sujet une lettre écrite par un évéque d'Arménie à Saladin. (Voyez au tome II de la Biblioth. des Croisades , 5 1 .) (a) La plupart des historiens font périr Frédéric dans le fleuve Cydnus où se baigna Alexandre ; on a confondu le Digitized by Google

la paix et les vivres dont il avait besoin. La multi- 1190
tude des Musulmans qui défendaient les approches de la ville, fut dispersée au premier choc par une armée poussée à-la-fois par l'enthousiasme et par la faim. Les portes d'Iconium s'ouvrirent devant cette dernière victoire ; le sultan, vaincu, remplit enfin ses promesses, et l'abondance revint dans le camp des croisés.

Dès-lors l'armée des Allemands répandit partout l'épouvante. Les Arméniens sollicitèrent leur alliance ; les tribus indépendantes des Turcomans éprouvèrent plusieurs fois leur courage. Dans leur marche triomphante ils faisaient admirer leur discipline ; et les émirs chargés d'annoncer leur arrivée à Saladin, vantaient leur indomptable valeur dans les combats, leur patience héroïque dans les travaux et les fatigues de la guerre (1).

Le chef de cette formidable armée avait vaincu plusieurs peuples, dicté des lois à deux empires, sans avoir rien fait encore pour le but de son voyage. Après avoir traversé le mont Taurus, auprès de Larenda, il s'était remis en marche pour la Syrie au commencement du printemps, et côtoyait la rivière de Sélef (2). Attiré par la fraîcheur

(1) Rien de plus curieux que l'éloge que les auteurs arabes font de la discipline et de la bravoure des Allemands. Boha-eddin nous a conservé à ce sujet une lettre écrite par un évêque d'Arménie à Saladin. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 51.)

(2) La plupart des historiens font périr Frédéric dans le fleuve Cydnus où se baigna Alexandre ; on a confondu le

 et la limpidité des e^ux, il voulut s’y baigner ; mais saisi tout-à-coup d’un froid mortel, il en fut" retiré sans vie, et mourut en bénissant les volontés de Dieu , qui ne lui permettait pas de voir la terre qu’il allait défendre. Sa mort fut plus funeste à son armée que la perte d’une grande bataille ; tou» les Allemands pleurèrent un chef qui les avait fait vaincre tant de fois, et dont le nom seul était l’effroi des Sarrasins. Les ossemens de ce monarque infortuné furent recueillis par la piété filiale , Cydnus avec le Sélef, cité par les auteurs du temps. Le Cydnus, qui se nomme aujourd’hui 'Kara-sou , c’est-à-dire eau noire, vient de l’Antitaurus, dans la petite Arménie, près de l’ancienne D.iannée; il entre dans la Cilicie, passe par la ville de Tarse, et se jette dans la mer à deux lieues de cette ville. Iæ Sélef, petite rivière, prend sa. source dan.s les montagnes d’Isaurie et va baigner les murs de Séleucie: les habilans du pays appellent communément cette rivière l^eau de Se'lefké. D’après les historiens d’Arménie, ce fut dans cette rivière que se noya Frédéric Barberousse. Saint Narsès de Lamperon, chargé par les Arméniens d’aller complimenter l’empereur d’Allemagne, raconte que ce prince voulut se baigner dansla rivière de Sélef; les flots qui étaient rapides l’entraînèrent; aflaibli par l’àge, il qe put résister à la force du courant, et fut noyé. (Ces renseignemens précieux et authentiques nous sont donnés par M. Chahan de Cerbied, professeur arménien.) L’historien arabe Emad-eddin raconte que Frédéric Barberousse se noya eh voulant traverser le fleuve à cheval ; la force do l’eau l’entrîiîna vers un arbre contre lequel il frappa de sa tète. On le tira de l’eau, ajoute l’auteur, et son âme était prête à le quitter; l’ange de la mort s’empara de l’empereur et le conduisit à l’Enfer. Digiti.:“J l:y GoOglC

1190 et la limpidité des eaux, il voulut s'y baigner; mais saisi tout-à-coup d'un froid mortel, il en fut retiré sans vie, et mourut en bénissant les volontés de Dieu, qui ne lui permettait pas de voir la terre qu'il allait défendre. Sa mort fut plus funeste à son armée que la perte d'une grande bataille; tous les Allemands pleurèrent un chef qui les avait fait vaincre tant de fois, et dont le nom seul était l'effroi des Sarrasins. Les ossemens de ce monarque infortuné furent recueillis par la piété filiale,

---

Cydnus avec le Sélef, cité par les auteurs du temps. Le Cydnus, qui se nomme aujourd'hui *Kara-sou*, c'est-à-dire *eau noire*, vient de l'Antitaurus, dans la petite Arménie, près de l'ancienne *Diannée;* il entre dans la Cilicie, passe par la ville de Tarse, et se jette dans la mer à deux lieues de cette ville. Le Sélef, petite rivière, prend sa source dans les montagnes d'Isaurie et va baigner les murs de Séleucie: les habitans du pays appellent communément cette rivière *l'eau de Sélefké.* D'après les historiens d'Arménie, ce fut dans cette rivière que se noya Frédéric Barberousse. Saint Narsès de Lamperon, chargé par les Arméniens d'aller complimenter l'empereur d'Allemagne, raconte que ce prince voulut se baigner dans la rivière de Sélef; les flots qui étaient rapides l'entraînèrent; affaibli par l'âge, il ne put résister à la force du courant, et fut noyé. (Ces renseignemens précieux et authentiques nous sont donnés par M. Chahan de Cerbied, professeur arménien.) L'historien arabe Emad-ed-din raconte que Frédéric Barberousse se noya en voulant traverser le fleuve à cheval; la force de l'eau l'entraîna vers un arbre contre lequel il frappa de sa tête. On le tira de l'eau, ajoute l'auteur, et son âme était prête à le quitter; l'ange de la mort s'empara de l'empereur et le conduisit à l'Enfer.

 pour être déposés dans, cette Jérusalem qu’ôn 1190 avait juré de délivrer. Mais la cendre des princes de la croix ne devait plus reposer dans la ville sainte. Gjpillaume , qui était venu en Europe prêcher la croisade, reçut à Tyr les restes de Frédéric. Cefutsdans cette ville, couverte alors de dVuil , qu’on ensevelit le chef d’un grand empire d’Occident , dont l’aiTivée en Asie et les victoires sftr les inCdèles avaient d’abord rempli de joie fous les chrétiens de Syrie. / Après la mort de Frédéric , la douleur abattit le courage dé ses soldats ; les uns désertèrent les drapeaux 4e la croisade , les autres poursuivirent tristement leur marche sous les ordres de Frédéric, duc de Souabe , qui leur rappelait les vertus de son père , mais qui ne put les conduire à la victoire. Les bataiUes qp’ils eurent encore à soutenir avec les Sarrasins, lu disette, la fatigue, les maladies, réduisirent l’armée des Allemands à six ou sept cents chevauxj et à cinq mille fantassins. Ces malheureux débris d’une armée formidable traversèrent la Syrié ; le bruit de leurs malbeurs les avait partout devancés : leur arrivée dut inspirer plus d’effroi que de confiance aux chrétiens qui poursuivaient alors le siège de Ptolémaïs (i). , (i) On peut consulter, pour les détails des malheurs qu’éprouvèrent les débris de l’armée des Allemands, les auteurs arabes, tom. ii, §§. 5i et 5a de la Bibliolh. des Croisades. FIN nu LIVBE VII. • Digitized by Coogic

pour être déposés dans cette Jérusalem qu'on 1190
avait juré de délivrer. Mais la cendre des princes de la croix ne devait plus reposer dans la ville sainte. Guillaume, qui était venu en Europe prêcher la croisade, reçut à Tyr les restes de Frédéric. Ce fut dans cette ville, couverte alors de deuil, qu'on ensevelit le chef d'un grand empire d'Occident, dont l'arrivée en Asie et les victoires sur les infidèles avaient d'abord rempli de joie tous les chrétiens de Syrie.

Après la mort de Frédéric, la douleur abattit le courage de ses soldats; les uns désertèrent les drapeaux de la croisade, les autres poursuivirent tristement leur marche sous les ordres de Frédéric, duc de Souabe, qui leur rappelait les vertus de son père, mais qui ne put les conduire à la victoire. Les batailles qu'ils eurent encore à soutenir avec les Sarrasins, la disette, la fatigue, les maladies, réduisirent l'armée des Allemands à six ou sept cents chevaux, et à cinq mille fantassins. Ces malheureux débris d'une armée formidable traversèrent la Syrie; le bruit de leurs malheurs les avait partout devancés : leur arrivée dut inspirer plus d'effroi que de confiance aux chrétiens qui poursuivaient alors le siége de Ptolémaïs (1).

(1) On peut consulter, pour les détails des malheurs qu'éprouvèrent les débris de l'armée des Allemands, les auteurs arabes, tom. II, §§. 51 et 52 de la *Biblioth. des Croisades*.

FIN DU LIVRE VII.

 \ Pendant qu'on prêchait la croisade en Europe, Saladin poursuivait le cours de scs victoires dans la Palestine. Ea bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem avaient jeté tous les chrétiens dans l'abattement et le désespoir. Cependant au milieu de la consternation générale, une^seule ville, Celle deTyr, arrêta toutes les forces réunies du nouveau vainqueur de l'Orient (i). Saladin avait rassemblé deux fois ses flottes et ses armées pour attaquer cette place dont il désirait ardemment la conquête; mais tous les habitans avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux Musulmans : cette généreuse détermination était l'ouvrage de Conrad, qui (i) Nous avons parlé , dans luie note précédente , du reproche que l'historien arabe Ibn-Alatir fait à Saladin d'avoir, après la, prise de Jérüsalcm, accordé trop facilement aux prisonniers chrétiens la liberté de se rendre dans la ville de Tyr. Ce défaut de prévoyance de la part du vainqueur, fut en quelque sorte la cause qui îurêta toul-à-coup le cours de ses triomphes. (Voyez tom. u de \a Bihliolh. des Croisades, §• 4 * •) Digitized by Google

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE VIII.

1187 Pendant qu'on prêchait la croisade en Europe, Saladin poursuivait le cours de ses victoires dans la Palestine. La bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem avaient jeté tous les chrétiens dans l'abattement et le désespoir. Cependant au milieu de la consternation générale, une seule ville, celle de Tyr, arrêta toutes les forces réunies du nouveau vainqueur de l'Orient (1). Saladin avait rassemblé deux fois ses flottes et ses armées pour attaquer cette place dont il désirait ardemment la conquête; mais tous les habitans avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux Musulmans : cette généreuse détermination était l'ouvrage de Conrad, qui

(1) Nous avons parlé, dans une note précédente, du reproche que l'historien arabe Ibn-Alatir fait à Saladin d'avoir, après la prise de Jérusalem, accordé trop facilement aux prisonniers chrétiens la liberté de se rendre dans la ville de Tyr. Ce défaut de prévoyance de la part du vainqueur, fut en quelque sorte la cause qui arrêta tout-à-coup le cours de ses triomphes. (Voyez tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 41.)

Digitized by Google

LIVÎ\E VIIT. 38Î venait d’arriver dans la place, et que le ciel scm-j Liait avoir envoyé pour la sauver. Conrad, lils du marquis de Montferrat, port-iil un nom célèbre dans l’Occident, et le bruit de scs exploits l’avait précédé en Asie. Dès sa plus tendre jeunesse, il se distingua dans la guerre du SaintSiège contre l’empereur d’Allemagne. La passion de la gloire et le besoin de clierclier des aventures l’amenèrent ensuite k Constantinople ^ où il dissipa une sédition qui menaçait le trône impérial, et tua sur le champ de bataille le chef des rçbcllês. Ija sœur d’Isaac l’Ange et le titre de César furent le prix de son courage et de ses services j mais son caractère inquiet ne lui perUiit pas de jouir longtemps de sa fortune. Au milieu de ses paisibles grandeurs, éveillé tout-à-coup par le bruit de la îjuerre sainte, il se déroba à la tendresse de sou épouse, à ht reconnaissance d’un, empereur, pour voler dans la Palestine. Conrad arriva sur les côtes de la Phénicie quelques jours après la bataille de Tibériade (i). Avant son arrivée, la viUe de Tyr avait nommé des députés pour demander une capitulation à Saladinj sa présence ranima lés cou' . . . ' ■ i . - T -■ > 1 ’ (j) Gauthier de Vinisauf, dans le chap. vu de son premier liv., Collect. de Th. Gale, loin, ii, raconte comment le marquis échappa au danger d’être pris par les Sarrasins qui venaient de se rendre maîtres de Ptole’raaïs. Aboulféda et Ibn-Alatir donnent aussi à cet égard quelques détails curieux qu’on peut lire au loin, n de la Bihliolh. des Croisndes,^.l^\i t

venait d'arriver dans la place, et que le ciel sem- 1187
blait avoir envoyé pour la sauver.

Conrad, fils du marquis de Montferrat, portait un nom célèbre dans l'Occident, et le bruit de ses exploits l'avait précédé en Asie. Dès sa plus tendre jeunesse, il se distingua dans la guerre du Saint-Siége contre l'empereur d'Allemagne. La passion de la gloire et le besoin de chercher des aventures l'amenèrent ensuite à Constantinople, où il dissipa une sédition qui menaçait le trône impérial, et tua sur le champ de bataille le chef des rebelles. La sœur d'Isaac l'Ange et le titre de César furent le prix de son courage et de ses services; mais son caractère inquiet ne lui permit pas de jouir longtemps de sa fortune. Au milieu de ses paisibles grandeurs, éveillé tout-à-coup par le bruit de la guerre sainte, il se déroba à la tendresse de son épouse, à la reconnaissance d'un empereur, pour voler dans la Palestine. Conrad arriva sur les côtes de la Phénicie quelques jours après la bataille de Tibériade (1). Avant son arrivée, la ville de Tyr avait nommé des députés pour demander une capitulation à Saladin; sa présence ranima les cou-

(1) Gauthier de Vinisauf, dans le chap. VII de son premier liv., *Collect. de Th. Gale*, tom. II, raconte comment le marquis échappa au danger d'être pris par les Sarrasins qui venaient de se rendre maîtres de Ptolémaïs. Aboulféda et Ibn-Alatir donnent aussi à cet égard quelques détails curieux qu'on peut lire au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 41.

386 HISTOIRE DES CROISADES. 87 rages; tout cliangea de face. Il se fit donner le commandement de la ville , agrandit les fossés , répara les forlificalions;^es liabilans de Tyr, attaqués par terre et par mer, devenus tout-à-coup d'invincibles guerriers, apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Sarrasins (1). Le vieux marquis de Montferrat, père de Con^ rad, qui, pour visiter la TerAî-Sainte, avait quitté ses paisibles états, s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Fait prisonnier par les Musulmans , il attendait dans les prisons de Damas que ses enfans pussent le délivrer ou racheter sa liberté. Saladin le fit venir dans son armée, et promit au brave Conrad de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de _Tyr. Il le menaça en meme temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des Sarrasins et de l'exposer aux traits des assiégés (2). Conrad répondit avec fierté qu'il méprisait les présens des infidèles ; que la vie de (1) Les auteurs arabes appellent Conrad le plus vorace des loups de la chrétienté , le plus rusé des chiens de la foi du Messie. (Voyez tom. ii de la BibUoth. des Croisades, S.41.) ' (a) Les auteurs arabes gardent le silence sur cette circonstance, mais Gauthier Vinisauf et Sicaidi la lapportc^it avec plus ou moins de détails. (Voyez la Biblioth. des Croisades, tom. 5i8, etlexe. chap. du liv. i de Gauthier Vinisauf, collection déjà citée.) \ Digitized by Google

1187 rages; tout changea de face. Il se fit donner le commandement de la ville, agrandit les fossés, répara les fortifications; les habitans de Tyr, attaqués par terre et par mer, devenus tout-à-coup d'invincibles guerriers, apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Sarrasins (1).

Le vieux marquis de Montferrat, père de Conrad, qui, pour visiter la Terre-Sainte, avait quitté ses paisibles états, s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Fait prisonnier par les Musulmans, il attendait dans les prisons de Damas que ses enfans pussent le délivrer ou racheter sa liberté.

Saladin le fit venir dans son armée, et promit au brave Conrad de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de Tyr. Il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des Sarrasins et de l'exposer aux traits des assiégés (2). Conrad répondit avec fierté qu'il méprisait les présens des infidèles; que la vie de

---

(1) Les auteurs arabes appellent Conrad le plus *vorace des loups* de la chrétienté, le plus *rusé des chiens* de la foi du Messie. (Voyez tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 41.)

(2) Les auteurs arabes gardent le silence sur cette circonstance, mais Gauthier Vinisauf et Sicardi la rapportent avec plus ou moins de détails. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 518, et le xe. chap. du liv. I de Gauthier Vinisauf, collection déjà citée.)

LIVRE VIII. 387 son père lui était moins chère que la cause des 1187 chrétiens. Il ajouta que rien n'arrêterait ses coups, et que si les Sarrasins étaient assez barbares pour faire mourir un vieillard qui s'était rendu sur sa parole, il se ferait gloire de descendre d'un maSrtyr. Après cette réponse, les soldats de Saladin recommencèrent leurs attaques, et les Tyriens se défendirent avec fureur. Les Hospitaliers, les Templiers, les plus braves guerriers qui restaient encore dans la Palestine, étaient accourus dans les murs de Tyr pour partager l'honneur d'une si belle défense. Parmi les Francs qui se distinguaient par leur valeur, on remarquait surtout un gentilhomme espagnol, connu dans l'histoire sous le nom de chevalier aux armes vertes (1). Lui seul, disent les vieilles chroniques , repoussait et dispersait des bataillons ennemis; il se battit plusieurs fois en combat singulier, terrassa les' plus idtrépides des Musulmans , et fit admirer de Saladin sa bravoure et ses faits d'armes. La ville n'avait pointe citoyen qui ne sût combattre; les enfans mêmes étaient autant de soldats; les femmes animaient les guerriers par leur présence et leurs discours. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux com(i) Bernard le Trésorier parie beaucoup de ce chevalier; il raconte que Saladin voulut' le voir, et qu'il lui fit de belles offres que le chevalier refusa avec beaucoup de noblesse. (Voyez la Bibliothèque des Croisades , lom. i , pag- 579.) Q V

son père lui était moins chère que la cause des 1187
chrétiens. Il ajouta que rien n'arrêterait ses coups, et que si les Sarrasins étaient assez barbares pour faire mourir un vieillard qui s'était rendu sur sa parole, il se ferait gloire de descendre d'un martyr. Après cette réponse, les soldats de Saladin recommencèrent leurs attaques, et les Tyriens se défendirent avec fureur. Les Hospitaliers, les Templiers, les plus braves guerriers qui restaient encore dans la Palestine, étaient accourus dans les murs de Tyr pour partager l'honneur d'une si belle défense. Parmi les Francs qui se distinguaient par leur valeur, on remarquait surtout un gentilhomme espagnol, connu dans l'histoire sous le nom de *chevalier aux armes vertes* (1). Lui seul, disent les vieilles chroniques, repoussait et dispersait des bataillons ennemis; il se battit plusieurs fois en combat singulier, terrassa les plus intrépides des Musulmans, et fit admirer de Saladin sa bravoure et ses faits d'armes.

La ville n'avait point de citoyen qui ne sût combattre; les enfans mêmes étaient autant de soldats; les femmes animaient les guerriers par leur présence et leurs discours. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux com-

(1) Bernard le Trésorier parle beaucoup de ce chevalier; il raconte que Saladin voulut le voir, et qu'il lui fit de belles offres que le chevalier refusa avec beaucoup de noblesse. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 579.)

388 HISTOIRE DES CROISADES. ,83 hais. Partout les Sarrasins retrouvaient ces héro$ chrétiens qui les avaient fait ti'embler tant de fois (i). Saladin désespéra de prendre la ville de Tyr, et résolut de lever le siège pour attaquer la place de Tripoli. 11 ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle expédition. Guillaume, roi de Sicile, instruit des malheurs de la Palestine, avait envoyé des secours aux chrétiens. L'amiral Margarit, que ses lalens et ses victoires avaient fait surnommer le roi de la mer et le nouveau Neptune ^ arriva sur les cotes de Syrie avec soixante galères, trois cents cavaliers et cinq cents fantassins (2). Les guerriers siciliens volèrent à la défense de Tripoli, et, commandés par le chevalier aux armes vertes ^ qui s'était distingué au siège de Tyr, forcèrent Saladin d'abandonner son entreprise. La ville et le comté de Tripoli, depuis la mort de Raymond, appartenaient à Bohémond, prince d'Antioche. Saladin, plein de colère et de dépit, porta les ravages de la guerre sur les bords de rOronte,ct força Bohémonc^'acheter une trêve de huit mois. Dans celte guerre, les Musulmans s'emparèrent de Tortose et de quelques châteaux bâtis (0 Le siège de Tyr, d'après Ibn-Alatir, dura long temps. Saladin se présenta deux fois devant Cette place qu'il ne put soumettre. Il y eut durant ce siège plusieurs engagemens que l'auteur arabe a racontés, et dont on trouvera le détail au tom. n de la Biblioth. des Croisades. (2) Voyez Sicardi, tom. i de la Biblioth. des Croisades, p.ig. 5 19.

. J K' Digiiizgd by Google

• LU RE VIII. 38.J sur les hauteurs du Liban. La forteresse de Carac, 1 188 d'où était sortie cette guerre si funeste aux chrétiens, se défendait depuis un an contre une armée musulmane (i). Les assiégés, privés do tous les secours , en proie à toutes sortes de maux et de privations, avaient porté jusqu'à l'héroïsme la résignation et la bravoure. Devant quils se rendissent, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, ils vensdirent los famés et los enfans as Sarrasins , et ne demora bcste ne chose nule à chastel quils ne pussent mangier (2). Ils furent enfin obligés de se rendre à Saladin,- le sultan leur accorda la vie et la liberté, et leur fit rendre les femmes ^ le^nfans qu'un héroïsme barbare avait condamnés à l'esclavage. Au milieu de ses eonquêtes, Saladin retenait toujours Guy de Lusignan dans les fers. Maître de Carac et de la plus grande partie de la Palestine, il rendit enfin la liberté au malheureux .roi de Jérusalem, après lui avoir fait jurer sur l'Evangile de (1) Suivant l'auteur arabe, Ibn-Alatir, c'e'lait le frère de Saladin , Malek-Adel , qui dirigeait le siège de Carac pendant que le sultan faisait d'autres conquêtes. Après la reddition de Carac, il prit possession des places voisines telles que Schaubek, etc. (Voyez la Biblioth. des Croisades, tom. Il , §§. 42 et suiv. On y trouvera un long développement des conquêtes de Saladin, dont nous n'avons pu parler ici qu'en peu de mots.) (2) Voyez le continuateur de Gtiillaumc de Tyr dans le tom. v de Vanipliss- Collect. de Martenno , pag. 5go, année 1188. Digitized by Google

sur les hauteurs du Liban. La forteresse de Carac, 1188
d'où était sortie cette guerre si funeste aux chrétiens, se défendait depuis un an contre une armée musulmane (1). Les assiégés, privés de tous les secours, en proie à toutes sortes de maux et de privations, avaient porté jusqu'à l'héroïsme la résignation et la bravoure. *Devant qu'ils se rendissent*, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *ils vensdirent los fames et los enfans as Sarrasins, et ne demora beste ne chose nule à chastel qu'ils ne pussent mangier* (2). Ils furent enfin obligés de se rendre à Saladin; le sultan leur accorda la vie et la liberté, et leur fit rendre les femmes et les enfans qu'un héroïsme barbare avait condamnés à l'esclavage.

Au milieu de ses conquêtes, Saladin retenait toujours Guy de Lusignan dans les fers. Maître de Carac et de la plus grande partie de la Palestine, il rendit enfin la liberté au malheureux roi de Jérusalem, après lui avoir fait jurer sur l'Évangile de

(1) Suivant l'auteur arabe, Ibn-Alatir, c'était le frère de Saladin, Malek-Adel, qui dirigeait le siége de Carac pendant que le sultan faisait d'autres conquêtes. Après la reddition de Carac, il prit possession des places voisines telles que Schaubek, etc. (Voyez la *Biblioth. des Croisades*, tom. II, §§. 42 et suiv. On y trouvera un long développement des conquêtes de Saladin, dont nous n'avons pu parler ici qu'en peu de mots.)

(2) Voyez le continuateur de Guillaume de Tyr dans le tom. V de l'*ampliss. Collect.* de Martenne, pag. 590, année 1188.

 renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Cette promesse, arrachée par la violence, ne pouvait être regardée comme une loi dans une guerre où le fanatisme faisait mépriser, de part et d'autre, la foi du serment. Saladin lui-même ne pensait pas que le roi de Jérusalem tiendrait sa parole; et s'il consentit à le renvoyer , ce fut sans doute dans la crainte qu'on ne choisît un prince plus habile, et dans l'espoir que sa présence jetterait la discorde parmi les chrétiens. 1189 A peine sorti de sa captivité, Guy de Lusignan fit annuler son serment par un conseil d'évêTW chercha l'occasion de relever un trône où la fortune l'avait un momenf'fait' asseoir. Il se pré^nta en vain devant la ville de Tyr, qui s'était ! donnée à Conrad, et ne voulait pas reconnaître pour roi un prince qui n'avait pas su défendre ses (i) Gauthier Vinisauf, en parlant de ce serment fait par le roi Guy, dit que ce prince eut raison de le faire annuler par le clergé ; d'abord parce que les promesses faites par ci'ainte méritent d'être révoquées ; ensuite parce que la foule des croisés qui arrivaient trouvait un chef et un guide. Il ajoute ces autres raisons : a l'artifice doit être trompé » par l'artifice; la perfidie d'un tyran doit être frustrée » par son exemple ; car un trompeur invite à le tromper. » Saladin avait le premier manqué à sa foi, et il avait » arraché à un roi captif l'engagement de se retirer en » exil ! Cruelle liberté que celle qu'on achète par l'exil ! » Cruelle délivrance que celle qui fait renoncer au trône! » Mais le dessein de Bélialint détruit par l'ordre de Dieu.» .(Voyez chap. xxv du liv. 1 de V Itinéraire de Richard.) ni.i.iijsa by Googk

1188 renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Cette promesse, arrachée par la violence, ne pouvait être regardée comme une loi dans une guerre où le fanatisme faisait mépriser, de part et d'autre, la foi du serment. Saladin lui-même ne pensait pas que le roi de Jérusalem tiendrait sa parole; et s'il consentit à le renvoyer, ce fut sans doute dans la crainte qu'on ne choisît un prince plus habile, et dans l'espoir que sa présence jetterait la discorde parmi les chrétiens.

1189 A peine sorti de sa captivité, Guy de Lusignan fit annuler son serment par un conseil d'évêques (1), et chercha l'occasion de relever un trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Il se présenta en vain devant la ville de Tyr, qui s'était donnée à Conrad, et ne voulait pas reconnaître pour roi un prince qui n'avait pas su défendre ses

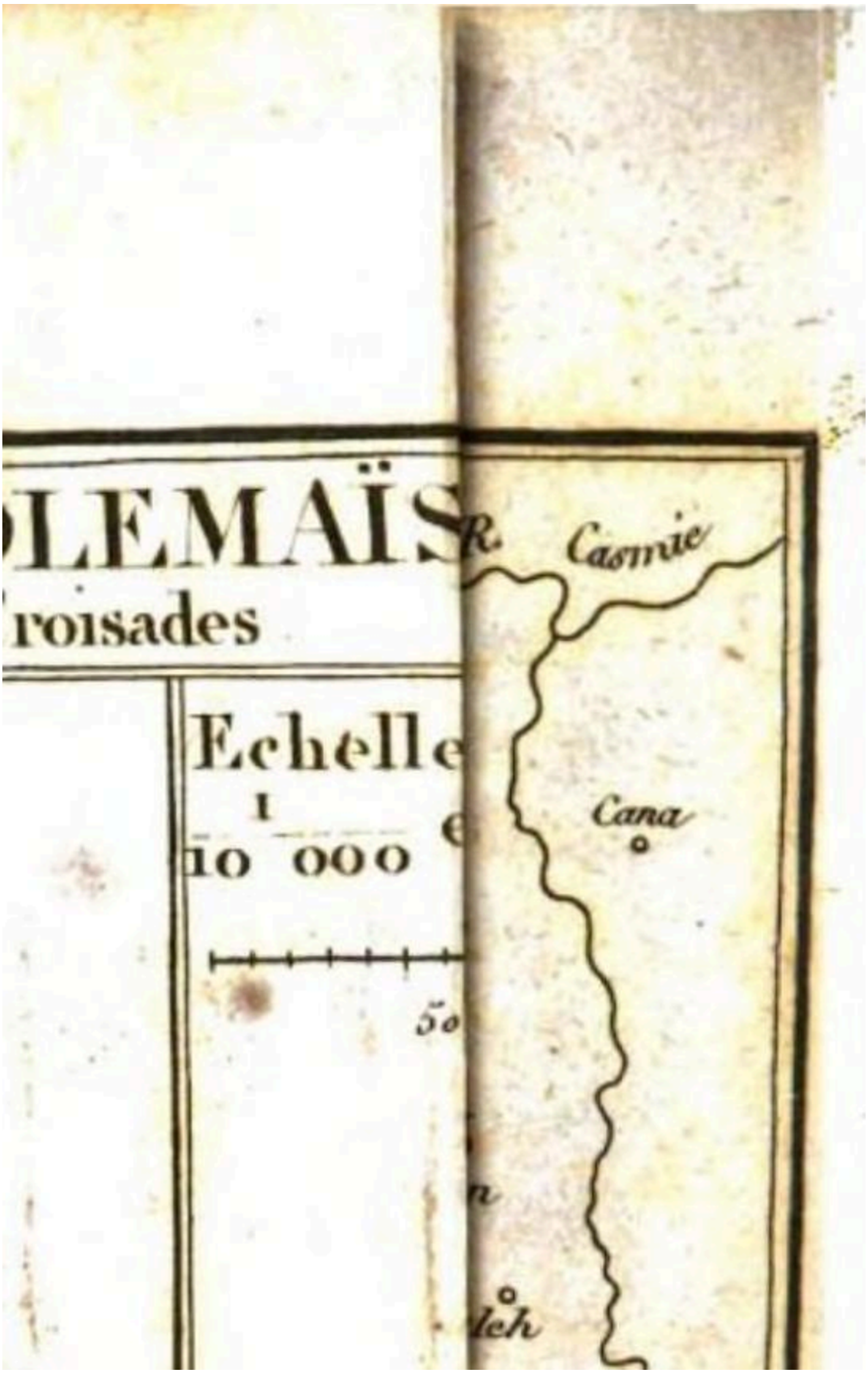
(1) Gauthier Vinisauf, en parlant de ce serment fait par le roi Guy, dit que ce prince eut raison de le faire annuler par le clergé; d'abord parce que les promesses faites par crainte méritent d'être révoquées; ensuite parce que la foule des croisés qui arrivaient trouvait un chef et un guide. Il ajoute ces autres raisons : « l'artifice doit être trompé » par l'artifice; la perfidie d'un tyran doit être frustrée » par son exemple; car un trompeur invite à le tromper. » Saladin avait le premier manqué à sa foi, et il avait » arraché à un roi captif l'engagement de se retirer en » exil ! Cruelle liberté que celle qu'on achète par l'exil ! » Cruelle délivrance que celle qui fait renoncer au trône ! » Mais le dessein de *Bélial* fut détruit par l'ordre de Dieu.» (Voyez chap. xxv du liv. 1 de l'*Itinéraire de Richard.*)

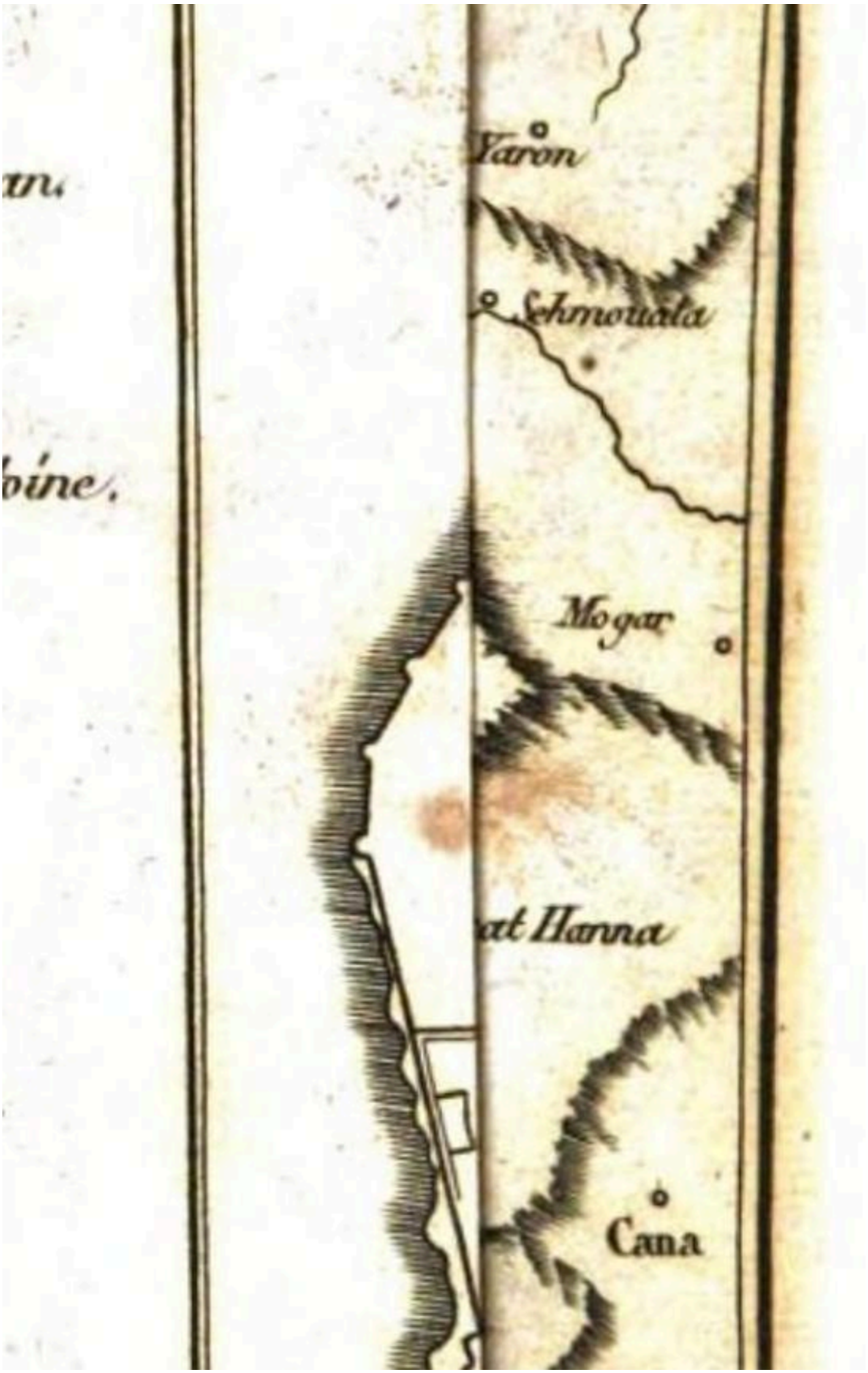


The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

1>J-A^ w, PT()LFAI ail leun>s nt • ■' F JotiT yami .Nicolas • O Tour MaiêiiA . ïl Ihur dey t J Canif dv f^nJèens H. G Jet C/wttaIkrs Je S-^.fean. X. GarJe Jnr Hmpliers31 Tour Ju Jhaiie . X Pork saint Xeucetre . O Thrô* et counent satnt Ânktne P leur Jes Ihlerms , O Jour des Afk'ntanJs , R Porte JeJèr. S ('Aateau . T Palais du Pttnan-he . X Hôpital. X le Temple . X ITalilation des Tenpliers . Z Bounfdu Kmpi; • 1 Quartier des leeuhens , 1 . Q. des Pisans . 3 Quart des Génois. ^ Q. des Allemands. S ■ Palais luAiel du PacAa . 6’ .dios^de de D^e^tMor . -- l_r'- encemte acùulle . CMP. Jet.

;Ù/ y '\ î-' ■ ri\ \fo\ Bn •• et -rr» ' . “ . 0)iilze


LEMAÏS
roisades
Echelle
1
10 000
50
R. Casmie
Cana


Yaron
Schmouala
Mogar
at Hanna
Cana

LIVRE VIII. 391 clats (1). Le roi de Jérusalem erra long-temps dans , son propre royaume, accompagné de quelques serviteurs fidèles, et résolut enfin de tenter quelque entreprise qui pût fixer sur lui les regards et réunir .sous ses drapeaux des guerriers accourus de toutes les parties de l'Europe pour délivrer la TerreSainte. Guy de Lusignan alla mettre le siège devant Ptolémaïs, qui s'était rendue à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette ville, que les historiens appellent tour -à- tour Acca, Accon, ^c7-e , était bâtie à l'occident d'une vaste plaine; la Méditerranée baignait ses murailles; elle appelait, par la commodité de son port, les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, et méritait de régner sur les mers comme la ville de Tyr qui s'élevait dans son voisinage. Des fossés profonds entouraient ses murailles du côté de la terre; on avait bâti de distance en distance des tours formidables. y parmi lesquelles on remarquait la tour maudite . qui dominait sur la ville etsur la plaine. Une digue construite de pierre fermait le port vei-s le midi , et se terminait par une forteresse bâtie sur une roche isolée au milieu des flots (a). (1) Le même Gauthier Vinisauf donne, dans le chapitre XXVI, des de'lails sur ces démêlés entre le roi Guy et le marquis de Tyr; on peut en voir- le récit dans le lom. i de la Bibliolh. des Croisades , pag. 680. Les auteurs arabes en parlent aussi. (Voy. le tom. ii du même ouvrage , §. 44-) (2) Gauthier Vinisauf a fait, dans»on xxxii®. chap., lib....i. Digitized by Google

 La plaine de Ptolémaïs est bornée au nord par le Mont-Saron , que les Lalins appelaient Scala Tjrorum, rÉchelle des Ty riens ; à l'Orient, par les montagnes de la Galilée ; au midi , par le mont Carmel qui s'avance dans la mer. La plaine est coupée vers la ville par deux collines , le Turon ou la montagne du Priant, et le Mahameria ou la colline du Prophète. Plusieurs rivières ou torrens ^ descendent de la montagne de Saron ou des montagnes de Galilée, et vont se jeter dans la mer à quelque distance de Ptolémaïs. Le plus considérable de ces torrens est le Belus, qui a son embouchure au sud de la ville. Dans la saison des pluies , il inonde ses rivages et forme des marais couverts de joncs et de roseaux. Les autres torrens, dont le lit n'offre en été qu'une aride poussière, s'enflent en hiver comme le Belus. Pendant quelques mois de l'année, une grande partie de la plaine de Ptolémaïs est cachée sous les flots ; et lorsque l'été vient dessécher les campagnes longtemps submergées, les exhalaisons corrompent l'air et répandent partout le germe des maladies épidémiques. ' ^ -4 Cependant les plaines de Ptolémaïs étaient fertiles et riantes,- des bosquets, des jardins couvraient les campagnes voisines de la ville; quelques villages s'élevaient sur le penchant des montagnes; des maisons de plaisance étaient bâties sur les collines. une description de la ville d' Acre, qui renferme qxielques détails historiques dont nous ne garantissons pas la vérité. Dioilized by Google

1189 La plaine de Ptolémaïs est bornée au nord par le Mont-Saron, que les Latins appelaient *Scala Tyrorum*, l'Échelle des Tyriens; à l'Orient, par les montagnes de la Galilée; au midi, par le mont Carmel qui s'avance dans la mer. La plaine est coupée vers la ville par deux collines, le *Turon* ou la montagne du Priant, et le *Mahameria* ou la colline du Prophète. Plusieurs rivières ou torrens descendent de la montagne de Saron ou des montagnes de Galilée, et vont se jeter dans la mer à quelque distance de Ptolémaïs. Le plus considérable de ces torrens est le Belus, qui a son embouchure au sud de la ville. Dans la saison des pluies, il inonde ses rivages et forme des marais couverts de joncs et de roseaux. Les autres torrens, dont le lit n'offre en été qu'une aride poussière, s'enflent en hiver comme le Belus. Pendant quelques mois de l'année, une grande partie de la plaine de Ptolémaïs est cachée sous les flots; et lorsque l'été vient dessécher les campagnes longtemps submergées, les exhalaisons corrompent l'air et répandent partout le germe des maladies épidémiques.

Cependant les plaines de Ptolémaïs étaient fertiles et riantes; des bosquets, des jardins couvraient les campagnes voisines de la ville; quelques villages s'élevaient sur le penchant des montagnes; des maisons de plaisance étaient bâties sur les collines.

une description de la ville d'Acre, qui renferme quelques détails historiques dont nous ne garantissons pas la vérité.

Digitized by Google

T.IVRE 3

 la ville aurait pu tomber alors au pouvoir des chrétiens, si tout - à - coup on n'avait répandu la nouvelle de l'arrivée de Saladin. A cette nouvelle , qui les remplit d'une terreur panique , ils abandonnèrent à la hâte l'attaque des remparts , et se retirèrent sur la colline où ils avaient établi leur camp. Bientôt on vit arriver cinquante vaisseaux voguant à pleines voiles. En les apercevant des hauteurs de Turon, les chrétiens n'osaient croire à un secours qu'ils n'attendaient point. De leur côté, les croisés montés sur les navires ne savaient que pen-, ser de ce camp qui s'offrait à leur vue. Mais à mesure qu'ils s'approchaient, ils reconnurent les étendards de la croix 5 un cri de joie s'éleva sur la flotte et dans le camp des chrétiens; tous les yeux se mouillent de larmes; on accourt sur le rivage ; on se précipite* dans les flots pour embrasser plus tôt ceux qui arrivent. On se félicite réciproquement , on débarque les armes , les vivres , les munitions de guerre; et douze mille guerriers de la Frise et du Danemarck, sortis de leurs vaisseaux, viennent planter leurs drapeaux entre la colhne de Turon et la ville de Ptolémaïs (i). La flotte danoise, partie des mers du Nord, avait partout excité, sur son passage, l'enthousiasme et le zèle impatient des peuples qui habitent les côtes de l'Océan. Elle fut bientôt suivie d'une autre (i) Ces details sont extraits de Gauthier Vinisauf, qui s'est longuement étendu sur ce siège de Ptolémaïs. Digitized by Coogl

 flolle qui portait un grand nombre de gaerriers 1189 anglais et ilamands. L'arclievéque de Cantorbéry, qui avait prêché la guerre de la croix en Angleterre, conduisait les croisés anglais. Ceux (ie la Flandre étaient conduits par Jacques d'Avesnes, déjà célèbre par ses exploits , et que les palmes du martyre attendaient dans la ' Terre-Sainte. Tandis qu'il arrivait par mer aux chrétiens de nombreux renforts, Saladin, abandonnant ses conquêtes de la Phénicie , accourut avec son armée. 11 plaça ses tentes et ses pavillons aux extrémités de la plaine , sur la montagne du Kaisan , qui s'élevait derrière la colline de Turon. D'un côté, son camp s'étendait jusqu'à la rivière du Belus ; de l'autre , Jusqu'à Mahameria , ou la colline de la Mosquée (i). Les Musulmans attaquèrent plusieurs fois les chrétiens f mais ils les trouvèrent toujours semblables (Voy. le même endroit déjà citd.) L'historien Bromton a fait une espèce de journal des opérations des chrétiens devant cette ville. Les dc'tails qu'il contient se retrouvent dans Roger de Hoveden et dans Benoît de Peterhorough. (Voy. la CoUect. de dix écrivains anglais , tom. i , pag. 1 101 , et le tom. XVII du Recueil des Historiens de France par les Bénédictins.) '

(i) On peut voir, pour la position des armées ennemies devant Ptolémaïs, Gauthiv Vinisauf et les auteurs arabes. On peut aussi comparer le récit de ces historiens sur les divers combats qui furent livrés. Aucune époque des Croisades n'est racontée avec plus de détails dans les auteurs orientaux, que le siège de Ptolémaïs. (Voy. \a Biblioth. des Croisades J 1. 1, p. 0"5 et suiv., et loin. 11, §§. ^5 et suiv.) Digiiized by Google

flotte qui portait un grand nombre de guerriers 1189
anglais et flamands. L'archevêque de Cantorbéry, qui avait prêché la guerre de la croix en Angleterre, conduisait les croisés anglais. Ceux de la Flandre étaient conduits par Jacques d'Avesnes, déjà célèbre par ses exploits, et que les palmes du martyre attendaient dans la Terre-Sainte.

Tandis qu'il arrivait par mer aux chrétiens de nombreux renforts, Saladin, abandonnant ses conquêtes de la Phénicie, accourut avec son armée. Il plaça ses tentes et ses pavillons aux extrémités de la plaine, sur la montagne du Kaisan, qui s'élevait derrière la colline de Turon. D'un côté, son camp s'étendait jusqu'à la rivière du Belus; de l'autre, jusqu'à *Mahameria*, ou la colline de la Mosquée (1). Les Musulmans attaquèrent plusieurs fois les chrétiens; mais ils les trouvèrent toujours semblables

---

(Voy. le même endroit déjà cité.) L'historien Bromton a fait une espèce de journal des opérations des chrétiens devant cette ville. Les détails qu'il contient se retrouvent dans Roger de Hoveden et dans Benoît de Peterborough. (Voy. la *Collect. de dix écrivains anglais*, tom. I, pag. 1202, et le tom. XVII du *Recueil des Historiens de France* par les Bénédictins.)

(1) On peut voir, pour la position des armées ennemies devant Ptolémaïs, Gauthier Vinisauf et les auteurs arabes. On peut aussi comparer le récit de ces historiens sur les divers combats qui furent livrés. Aucune époque des Croisades n'est racontée avec plus de détails dans les auteurs orientaux, que le siége de Ptolémaïs. (Voy. la *Biblioth. des Croisades*, t. I, p. 675 et suiv., et tom. II, §§. 45 et suiv.)

. 3

LIVRE VIII. 397 Le sultan revint ensuite sur la colline de Kaisan , , igg prêt à combattre l'armée des croisés. < Les chrétiens ne cessaient de creuser des fossés autour de leur camp, et de s'entourer de retranclionens formidables. Tous ces px'éparatifs de défense donnaient sans doute quelques alarmes aux Musulmans ; mais ce qui devait surtout les remplir d'elfroi, c'était la vue de cette foule do vaisseaux francs qui, semblables à une vaste forêt, couvraient tout le rivafjc de la mer. A mesure que quelquesuns de ces navires s'éloignaient , il en arrivait d'autres en plus grand nombre, et tous amenaient en S^ rie des guerriers de l'Occident. On vit d'abord débarquer des croisés accourus de toutes les villes d'Italie, conduits par leurs tribuns et leurs évêques. Ils furent suivis d'un grand nombre de guerriers venus de la Champagne et de plusieurs provinces de France. Parmi les chefs des croisés se faisait remarquer l'évêque de Beauvais, que les vieilles chroniques comparent à l'archevêque Turpin, et que la gloire des armes, bien plus que la dévotion , conduisait pour la seconde fois en Orient (i). Après les croisés français arrivèrent des guerriers d'Allemagne qui obéissaient au landgrave de Thuringe. Conrad, marquis de Tyr, no voulut point rester oisif dans cette guerre. Il arma des vaisseaux, leva de,s troupes, et Vint réunir ses forces à celles de l'armée des croisés. Enfin , de (i) Voyez le récitcleGaulhicr Vinisaiif déjà cité, tom. i, pag. C)-ji et (>73 de l.i Bihlioth. des Croisades. Digitized by Google

Le sultan revint ensuite sur la colline de Kaisan, 1189
prêt à combattre l'armée des croisés.

Les chrétiens ne cessaient de creuser des fossés autour de leur camp, et de s'entourer de retranchemens formidables. Tous ces préparatifs de défense donnaient sans doute quelques alarmes aux Musulmans; mais ce qui devait surtout les remplir d'effroi, c'était la vue de cette foule de vaisseaux francs qui, semblables à une vaste forêt, couvraient tout le rivage de la mer. A mesure que quelques-uns de ces navires s'éloignaient, il en arrivait d'autres en plus grand nombre, et tous amenaient en Syrie des guerriers de l'Occident. On vit d'abord débarquer des croisés accourus de toutes les villes d'Italie, conduits par leurs tribuns et leurs évêques. Ils furent suivis d'un grand nombre de guerriers venus de la Champagne et de plusieurs provinces de France. Parmi les chefs des croisés se faisait remarquer l'évêque de Beauvais, que les vieilles chroniques comparent à l'archevêque Turpin, et que la gloire des armes, bien plus que la dévotion, conduisait pour la seconde fois en Orient (1). Après les croisés français arrivèrent des guerriers d'Allemagne qui obéissaient au landgrave de Thuringe. Conrad, marquis de Tyr, ne voulut point rester oisif dans cette guerre. Il arma des vaisseaux, leva des troupes, et vint réunir ses forces à celles de l'armée des croisés. Enfin, de

(1) Voyez le récit de Gauthier Vinisauf déjà cité, tom. 1, pag. 672 et 673 de la *Biblioth. des Croisades.*

 i8,.j toutes les parties du monde chrélieu on voyait accourir des défenseurs de la croix, et plus de cent mille ffuerriers se trouvèrent rassemblés devant Ptolémaïs, lorsque les puissans monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ. L'arrivée de ces innombrables auxiliaires ranima l'ardeur des croisés; les chevaliers chrétiens, suivant l'expression li'un historien arabe, revêtus de leurs longues cuirasses à écailles de fer, ressemblaient de loin à.^des serpens qui couvraient la plaine; lorsqu'ils volaient aux armes, ils ressemblaient à des oiseaux de proie , et dans la mêlée à des lions indomptables. Dans un conseil, plusieurs émirs avaient proposé à Saladin de se retirer devant un ennemi aussi nombreux, disaient-ils, que les sables de la mer, plus violent que les tempêtes , plus impétueux que les torrens. Une vaste plaine qui s'étendait entre les collines occupées par les deux camps ennemis, avait été le théâtre des combats les plus sanglans. Depuis quarante jours les Francs assiégeaient Ptolémaïs, et sans cesse ils avaient à combattre la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre leur armée descendit dans la plaine et se rangea en bataille. Elle couvrait un espace imnjense. Les chevaliers et les barons d'Occident avaient déployé tout leur appareil de guerre, et marchaient à la tête de leurs soldats, couverts d'un casque de fer, armés de la lance et de l'épée. Le clergé lui -même avait pris les armes. Les arDigitized

1189 toutes les parties du monde chrétien on voyait accourir des défenseurs de la croix, et plus de cent mille guerriers se trouvèrent rassemblés devant Ptolémaïs, lorsque les puissans monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

L'arrivée de ces innombrables auxiliaires ranima l'ardeur des croisés; les chevaliers chrétiens, suivant l'expression d'un historien arabe, revêtus de leurs longues cuirasses à écailles de fer, ressemblaient de loin à des serpens qui couvraient la plaine; lorsqu'ils volaient aux armes, ils ressemblaient à des oiseaux de proie, et dans la mêlée à des lions indomptables. Dans un conseil, plusieurs émirs avaient proposé à Saladin de se retirer devant un ennemi aussi nombreux, disaient-ils, que les sables de la mer, plus violent que les tempêtes, plus impétueux que les torrens.

Une vaste plaine qui s'étendait entre les collines occupées par les deux camps ennemis, avait été le théâtre des combats les plus sanglans. Depuis quarante jours les Francs assiégeaient Ptolémaïs, et sans cesse ils avaient à combattre la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre leur armée descendit dans la plaine et se rangea en bataille. Elle couvrait un espace immense. Les chevaliers et les barons d'Occident avaient déployé tout leur appareil de guerre, et marchaient à la tête de leurs soldats, couverts d'un casque de fer, armés de la lance et de l'épée. Le clergé lui-même avait pris les armes. Les ar-

 clicvcques de Ra venues, de Fisc, de CaiilorbtTj, 1189 de Besançon, de Nazareth, de Montréal j les évêques de Beauvais, de Salisbnry, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Bethléem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers de Jésus-Christ. L'armée chrétienne présentait uu aspect si redoutable et paraissait si pleine de confiance, qu'un cbevalier franc s'écria dans son enthousiasme: Dieu reste neutre, et la victoire est à nous (i). Le roi de Jérusalem , devant leqnerquatrc chevaliers portaient le livre des Evangiles, commandaitlcs * Français et les Hospitaliers. Scs lignes s'étendaient à la droite jusqu'au Belus. Les Vénitiens et les Lombards formaient, avec les Tjriens, l'aile gauche qui s'appuyait à la mer, et marchaient sous les drapeaux de Conrad. Le centre de l'armée était occupé par les Allemands, les Pisans et les Anglais, que commandait le landgrave de Thuringe. Le grand-maître du Temple avec ses chevaliers, le duc de Gueldre avec ses soldats, formaient le corps de^réserve, et devaient se porter partout où les appellerait le danger j la garde du camp avait été con* (i) Gauüiier Vinisauf, qui rapporte ces paroles du clicvalier franc, ajoute aussitôt: P'ox cerlè pessima et omnino damnahilis quœ in homine non in nutnine helli eventum constiluit , cnni sine deo nil possit horno. « Parole très mau» vaiseet toul-à-fait condamnable, qui plaçait l'événement '» du combat dans l'homme et non daus la Diviuité; car » sans Dieu l'homme ne j>eut rien.» (Voy. chap. xxix du liv. I de Y Itinéraire de Richard.) Digilized by Google

 i8g fiée àGérard d’Avesnes et à Geoffroy de Lusignan. Loi-sque rarniée chrétienne eut déployé son ordre de bataille dans la plaine, les Sarrasins sortirent de leurs relrancliemens et se préparèrent à. soutenir le clioc des croisés. Les historiens arabes disent que Saladin implora le secours de Dieu, et sa dévotion fut sans doute mêlée de quelque sentiment de crainte. Les archers et la gendarmerie des chrétiens commencèrent le combat. Dès le premier choc, l’aile gauche des IMusuhnans, commandée par Taki-eddin, neveu du sultan, se retira en désordre. Les Francs, dit l’historien £mad-cddin, se i-épandaient partout comme un déluge, et marchaient au combat avec L’ ardeuréi’ un cheval qui va au pâturage (i). Bientôt leurs étendards flottent sur la colhne de la Mosquée, et le vaillant comte de Bar pénètre jusque dans la tente de Saladin. Les Francs victorieux descendent sur le revers de la colline , et chassent devant eux les Musulmans éperdus. La terreur fut si grande parmi les infidèles, qu’un grand nombre d’entr’eux s’enfuirent'jusqu’à Tibériade. Les esclaves qui suivaient l’armée musulmane prirent la fuite, emportant les bagages et tout ce qu’ils avaient trouvé dans le camp. Cette fuite des esclaves augmenta le désordre général, et Saladin, qui commandait le centre de son armée , ne put retenir autour de lui que quelques-uns de ses Mamelucks. (I) Expression de l’auteur arabe Emad-eddiu. (Voyez: pour les details de' ce combat au tom. ii de la Biblioth. des Croisades, §. <^7.) Digitized by Google

t . • « • ■ ‘ i ‘ ' Lt\RE VIII. •’

La victoire des chrétiens était complète, s'ils avaient connu les lois de la discipline; mais une fois maîtres de la colline, ils crurent n'avoir plus d'ennemis à combattre; les uns poursuivaient ceux qui fuyaient, les autres se répandirent dans les tentes des Musulmans pour les piller. Cependant les Musulmans de l'aile gauche, que commandait Taki-eddin, s'étaient ralliés à la voix de leurs chefs. Leur aile droite, du côté de la mer, n'avait point encore combattu et s'avançait pour attaquer les chrétiens. Saladin était parvenu à ramener sous ses drapeaux une partie des troupes qui avaient pris la fuite; le combat s'engage de nouveau; on se bat sur la colline; on se bat dans la plaine; la plupart des guerriers chrétiens se trouvaient dispersés, les différens corps de leur armée séparés les uns des autres. Si on en croit le récit des vieilles chroniques, un incident singulier vint augmenter le trouble des combattans (1), et fut cause de tous les malheurs de cette journée; un cheval arabé pris sur les ennemis s'étant échappé au milieu de la mêlée, quelques soldats le poursuivent. On croit que ces soldats prennent la fuite devant les Sarrasins; tout-à-coup le bruit se répand que les infidèles sont partout victorieux. D'un autre côté on dit que la garnison de la ville a fait une sortie et que le camp des chrétiens est livré au pillage. 1189

(1) Gauthier Vinisauf parle de cet incident et croit en effet que ce fut une des principales causes des malheurs de cette journée. (Voy. le même chap. déjà cité.)

 Dès-lors les Francs ne sonf^ciit plus qu’à fuir; ils abamlonnenlleurs drapeaux; ils jeltcnl leurs armes; en vain leurs cliel's les plus intrépides s’efforcent de les retenir, ils sont eux-mêmes culraînés par lunc multitude éperdue. André de Brienne est renversé de son cheval, en cherchant à rallier les croisés. Il implore en vain le secours de scs compagnons. Érard de Brienne, en précipitant sa. fuite, foule aux pieds son frère expirant (i). Le marquis de Tyr, abandonné des siens, allait tomber sous les coups des ennemis, si Guy de Lusignan ne fût accouru à son secours. Gérard d’Avesnes,près de succomber, ne dut son salut qu’à la générosité d’un de ses guerriers qui lui donna son cheval et périt luimême dans le combat, victime de son dévouement. La milice du Temple, qui résista presque seule aux Sarrasins, perdit ses plus braves chevaliers, et son grand-maître, l’ail prisonnier, fut tué après la bataille par l’ordre de Saladin. A la suite de 'celte déroule générale et vers la fin de la journée, les Francs, égarés long-temps dans la plaine,’ durent s’étonner et rendre grâce à Dieu d’avoir pu rentrer dans leur camp, de toutes parts menacé par une armée victorieuse. Les Francs se montrèrent dans celte bataille icls qu’on les verra dans toute cette guerre; d’abord (i) Gauthier Vinisauf, qui rapporte c»* l’ait, s’exprime ainsi ; « Appelé là, il craignit de s’arrêter, et la lâcheté lui fit abanduitner nue gloire que le hasard lui ofi'rait. » (Voy. liv. cUap. XXX de V Itinéraire de Richard.) Digitized by Google

 pleins d’aûdace, conlians dans leurs armes, mais j)roinpls à se décoiuagcr, abattus par le, moindre obstacle. Un historien arabe (i) qui était présent, nous peint avec une franchise remarquable les premiers succès des croisés dans cette journée, et tout rempli encore du souvenir de ses propres périls, il suspend tout-à-coup son récit pour exprimer scs alarmes. « Lorsque nous vîmes, dit Emad-cddin, » l’armée musulmane en déroute, nous ne songeâ>1 mes qu’à notre salut, et nous arrivâmes à Tibé» riade avec ceux qui avaient pris le même chemin » que nous. INous trouvâmes les habitnns saisis do » frayeur, le cœur brisé delà défaite de l’islamisme. > ')) IVous tenions d’une main ferme les rênes de noo " » chevaux, et nous respirions à peine. » Le récit dc; l’auteur arabe que nous abrégeons , nous, donne àla-fois l’idée du désordre des IMusulmans et dc l'habileté de Saladiii, qui parvint a les rallier. Les chefs des chrétiens ne montrèrent ni la mémo habileté , ni la même présence d’esprit,- chacun d’eux conduisait avec peine la Ii oujkî qu’il commandait, et personne n’inspirait assez de confiance ou de crainte pour SC faire obéir de l’armée, qui semblait n’avoir d’autre guide que l’étendard porté au milieu des rangs. Tous les croisés accourus do j)lu.sieurs légions de la chrétienté ,, qui ne se connaissaient point enlr’eux, qui parlaient des langues diverses, qui n’avaic^ point la même manière de combattre , présentaient une multitude confuse dont ou (i) Voyez au tome u de la Biblioth, des Crois. , §. 4~. aO.. Digitized by Google

LIVRE VIII. 4o3 soillaicnl à Saladin de quitter les plaines de Ptolé- i i8y maïs. Dans un conseil réuni par le sultan, ils lui l'cprésentèrent que ranuée affaiblie par les coin])ats, que lui-même, qui était tombé malade, avaient besoin de repos. On discuta long-temps, , dit Emad-cddin, tous les avis qui furent proposés, comme on agite le lait pour en tirer le beurre; à la fin, on décida que l'armée musulmane irait camper sur la montagne de Karouba (r). Les chrétiens, qui attribuèrent cette retraite à la crainte, sentirent se ranimer leur com'age, et leprircnt avec ardeur les travaux du siège. Restés maîtres de la plaine, ils étendirent leurs lignes sur toute la chaîne des collines qui entourent la ville de Ptolémaïs ; le marquis de IMontferrat avec scs troupes, les Vénitiens, les Pisans, et les croisés commandés par l'archevêque de RaVenne et l'évêque de Pisc, campaient vers lô nord, et s'étendaient depuis la mer jusqu'à la route de Damas.^ Près du camp de Conrad , les Hospitaliers avaient déployé leurs tentes dans un vallon qui leur appartenait avant la prise de Ptolémaïs par les Sarrasins. Les Génois occupaient la colline que les his- ' loriens contemporains appellent le mont Musàrd. , Les Français et les Anglais, qui voyaient devant eux la Tour-M audite y étaient placés au centre , sous les ordres des comtes de Dreux, de Rlois, de Clermont, des ai;phevêques de Besançon, de Cantor(i) Voyez pour les details le récit d'Einad -ctldirt et d'Ibn-Alatir, au loin, ii de la Diblioth. des Croisades, §. 4§. Digitized by Google

 Près du camp des Français flottaient leS' étendards des Flamands que commandaient l'évéoiic de Cambrai, et Raymond II, vicomte de Turenne. Guy de Lusignan campait avec ses' soldats et scs chevaliers sur la colline de Turon; cette partie du camp servait comme de citadelle et de quartier-général à toute l'armée. Le roi de Jérusalem avait auprès de lui la reine Sibylle, scs deux frères , Geoffroy et Aimar de Lusignan ^ Homfroy de Toron, l'époux de la seconde fille d'Amaury; le patriarche Héraclius, et le dergé de' la ville sainte. Les chevaliers du Temple et la troupe de 'Jacques d'Avesnes avaient placé leurs ' quartiers entre la colline de -Turon et le Relus, et gardaient le chemin qui conduit de Ptolémaïs à ' Jérusalem. Au midi du Relus, ou voyait les tentes des Allemands, des Danois et des Frisons; ces guerriers du Nord, commandés par le landgrave de Thuringe et le duc do Gueldrc, bordaient la rade de Ptolémaïs et protégeaient le débarquement des chrétiens qui an ivaient d'Europe par la mer. Telle était la disposition de l'armée chrétienne devant Ptolémaïs et l'ordre qui fut conser vé pendant tout le siège. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils occupaient les hauteurs ; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles , et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Tous les tor'rens qui tombaient dos montagnes voisines avaient franchi leurs rivages et couvraient la plaine de Digitized by Goügk

1189 béry. Près du camp des Français flottaient les étendards des Flamands que commandaient l'évêque de Cambrai, et Raymond II, vicomte de Turenne. Guy de Lusignan campait avec ses soldats et ses chevaliers sur la colline de Turon; cette partie du camp servait comme de citadelle et de quartier-général à toute l'armée. Le roi de Jérusalem avait auprès de lui la reine Sibylle, ses deux frères, Geoffroy et Aimar de Lusignan; Homfroy de Toron, l'époux de la seconde fille d'Amaury; le patriarche Héraclius, et le clergé de la ville sainte. Les chevaliers du Temple et la troupe de Jacques d'Avesnes avaient placé leurs quartiers entre la colline de Turon et le Belus, et gardaient le chemin qui conduit de Ptolémaïs à Jérusalem. Au midi du Belus, on voyait les tentes des Allemands, des Danois et des Frisons; ces guerriers du Nord, commandés par le landgrave de Thuringe et le duc de Gueldre, bordaient la rade de Ptolémaïs et protégeaient le débarquement des chrétiens qui arrivaient d'Europe par la mer.

Telle était la disposition de l'armée chrétienne devant Ptolémaïs et l'ordre qui fut conservé pendant tout le siége. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils occupaient les hauteurs; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles, et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Tous les torrens qui tombaient des montagnes voisines avaient franchi leurs rivages et couvraient la plaine de

 leurs eaux. Les croisés n’avaient plus à craindre 1189 d’élre surpris par l’armée de Saladiii, cl poursuivaient sans relâche le siège de Ptoléraa’is. Leurs machines battaient jour et nuit les reipparts de la ville. La garnison, qui leur opposait une résistance, opiniâtre, hè'pouvait plus se défendre long-ïcmps sans le secours de l’armée musulmane* Chaque jour . des pigeons qui portaient des billets sous leurs ailes, des plongeurs qui se jetaient à la mer, ve- . liaient avertir Saladin des dangers de Ptolémaïs. ' Ainsi se passa la saison des pluies : aux appro- 1 ,qo ches du printemps, plusieurs princes musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent sc ranger avec leurs troupes sous les étendards du sultan. Alors Saladin quitta la. montagne de Karouba, Ct son armée, descendant vers la plaine de Ptolémaïs, s’avança à la vue des chrétiens, les "enseignes déployées, au bruit des liraballes et dcsAlrompettes; les croisés eurent bientôt des couibats à soutenir (i) ; les fossés qu’ils avaient creusés furent

(1) On peut lire clans les auteurs .ara lies le rc^cit tic ces cliü'erens combats tpic Gaulliler Yiiiisauf a aussi rapportt-s. Cet historien y a ajouté des iiicidens qu’on trouvera dans la Bihlioth. des Croisades , loin, i, pag. 678. 11 en est quelques-uns que nous avons omis ct que nous indiquerons ici. Un é'mir, à la telle d’une troupe d’aspiégés, vint pour mettre le l'eu aux machines des chrétiens. Ceux-ci repoussèrent sa troupKî dans la ville. Il resta seul ,Tésolu à faire tête aux croisés, soit pour les éloigner, soit pour incendier les machines, comme il s’en était vanléj mais un chevalier» l’attaquant par derrière, le renversa de cheval. Dans sa

Dliilüzcd by Google

^(,8 HISTOIRE DES T-ROLSADTilS. " (JO souillés tic leur sang el devinrent leurs propres sépulchres. L’espoir qu’ils avaient d*- s’eiiipi^ ler de la ville s’évanouit à l’aspect d’un crincjiii l'ormidablc. Ils avaient construit , pendant l'hiver, trois tours roulantes semblables à celles i[ue moulait Godefroy de Bouillon à la prise de jérusaleiu. Ces trois tours s’élevaient au-dessus des murailles de Ptolémaïs et menaçaient de rent1mle, la fiole de feu grégeois qu’il porlail fui Liïsce, et le feu qui devait brûler les macliincs des chrétiens brûla les parties honteuses du Musulman. Les assiégés, pour se moquer des chrétiens, jilaçaiont sur les murs de la ville des croix et d’autres images du culte cliréticn qu’ils battaient à coups de verges, el contre les<|uelles ils te permettaient des actions indécentes. Un Turc se préparant a uriner contre une. de ces images, fut aussitôt frappé à l’aine d’un trait lancé par un ebrélien qui l’aperçut dans celle posture. Ix Turc mourut sur-le-champ. "Voici les expressions de Gauthier <[ue nous n’avons osé ti'ailuirc : Quod eum die quûdain Tiü'cuni qucmdam nostrxrrum quidam vidis.iet agenlern, et cnicem quemdam cum Sali'aforis noslri imagine turpi quddam representatione et nejanda maribits agilasset ohscejiis ,vociJeralione , blasphéma, impia veiba noslræ religionis ininiica prqferret, tandemqtie exlractis membris genilalibus in eminentiori loco iirinain stillando contumeliose , proposait perfundere , zelo du du s , in blasphenium , eniisso pilo vulnere lethali transjbdit inguine Turcunt sicque moriendo persensit quatn nihil fit quicquid quispiam contra Dominuni agendum tentaverit. Ce succès et jilusieurs autres semblables , dit Vinisauf, apprêtaient à rire aux chrétiens, et les aidaient .à supporter leurs adversités. (Voy. chap. liv. et suiv. du liv. 1 de ï Itinéraire de Richard.) ' Digitized by Google

1190 souillés de leur sang et devinrent *leurs propres sépulchres*. L'espoir qu'ils avaient de s'emparer de la ville s'évanouit à l'aspect d'un ennemi formidable. Ils avaient construit, pendant l'hiver, trois tours roulantes semblables à celles que montait Godefroy de Bouillon à la prise de Jérusalem. Ces trois tours s'élevaient au-dessus des murailles de Ptolémaïs et menaçaient de ren-

---

chute, la fiole de feu grégeois qu'il portait fut brisée, et le feu qui devait brûler les machines des chrétiens brûla les parties honteuses du Musulman.

Les assiégés, pour se moquer des chrétiens, plaçaient sur les murs de la ville des croix et d'autres images du culte chrétien qu'ils battaient à coups de verges, et contre lesquelles ils se permettaient des actions indécentes. Un Turc se préparant à uriner contre une de ces images, fut aussitôt frappé à l'aine d'un trait lancé par un chrétien qui l'aperçut dans cette posture. Le Turc mourut sur-le-champ. Voici les expressions de Gauthier que nous n'avons osé traduire : *Quod eum die quâdam Turcum quemdam nostrorum quidam vidisset agentem, et crucem quemdam cum Salvatoris nostri imagine turpi quâdam representatione et nefanda moribus agitasset obscenis, vociferatione, blasphema, impia verba nostræ religionis inimica proferret, tandemque extractis membris genitalibus in eminentiori loco urinam stillando contumeliose, proposuit perfundere, zelo ductus, in blasphemum, emisso pilo vulnere lethali transfodit inguine Turcum sicque moriendo persensit quam nihil fit quicquid quispiam contra Dominum agendum tentaverit.* Ce succès et plusieurs autres semblables, dit Vinisauf, apprêtaient à rire aux chrétiens, et les aidaient à supporter leurs adversités. (Voy. chap. LIV. et suiv. du liv. I de l'*Itinéraire de Richard.*)

UVRE vm. 409 verser la ville. Taudis que les croisés s’occupaient 1 «le repousser les attaques de Saladin, des llèclies enflanmiées , des pots remplis de napUte étaient lancés sur leurs machines abandonnées» au pied des remparts. Tout-à-coup ils voient de loin la flamme s’élever dans les airs j leurs tours de bois", atteintes par un feu qu’on no pouvait éteindre, venaient d’élrc consumées et réduites en cendres, comme si elles eussent été frappées par la loudre du ciel (i). A la vue de cet incendie, la consternation des croisés fut si ftrande que le landgrave de Thul inge crut que Dieu ne protégeait plus la cause des cbréticus, et quitta le siège de Ptolémaïs pour retourner en Europe. Saladin attaquait sans cesse les croisés et ne leur laissait point de repos. Toutes les fois qu’on livrait un assaut à la ville, le bruit des timballes et des tambours retentissait sur les remparts pour les troupes musulmanes', qui volaient aux a^mes et venaient Tuenacer le camp des clxfétiens. La rade de Ptolémaïs était souvent couverte de vaisseaux venus d’Europe et de vaisseaux musul- ^ mans sortis des ports de l’Egypte et de la Syrie. Les uns apportaient des secours à la ville , les. autres^à l’armée chrétienne. De loin on voyait flotter dans les airs et se mêler " ensemble les (i) On peut consulter à ce sujet le récit vif et aiiimë do routeur arabe Bolia-cddin, témoin oculaire; celui d’IbnAlatir est egalement curieux. (Voyez au tom. n de la mbliodi. des Croisades, §.) Digitized by Google

verser la ville. Tandis que les croisés s'occupaient 1190
de repousser les attaques de Saladin, des flèches enflammées, des pots remplis de naphte étaient lancés sur leurs machines abandonnées au pied des remparts. Tout-à-coup ils voient de loin la flamme s'élever dans les airs; leurs tours de bois, atteintes par un feu qu'on ne pouvait éteindre, venaient d'être consumées et réduites en cendres, comme si elles eussent été frappées par la foudre du ciel (1). A la vue de cet incendie, la consternation des croisés fut si grande que le landgrave de Thuringe crut que Dieu ne protégeait plus la cause des chrétiens, et quitta le siége de Ptolémaïs pour retourner en Europe.

Saladin attaquait sans cesse les croisés et ne leur laissait point de repos. Toutes les fois qu'on livrait un assaut à la ville, le bruit des timballes et des tambours retentissait sur les remparts pour avertir les troupes musulmanes, qui volaient aux armes et venaient menacer le camp des chrétiens.

La rade de Ptolémaïs était souvent couverte de vaisseaux venus d'Europe et de vaisseaux musulmans sortis des ports de l'Égypte et de la Syrie. Les uns apportaient des secours à la ville, les autres à l'armée chrétienne. De loin on voyait flotter dans les airs et se mêler ensemble les

(1) On peut consulter à ce sujet le récit vif et animé de l'auteur arabe Boha-eddin, témoin oculaire; celui d'Ibn-Alatir est également curieux. (Voyez au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 49.)

l’étendard de la croix, et les mâts qui portaient les tlrapcaux de Mahomet. Pl'usicurs ibis les Francs et les Sarrasins furent témoins des coinbals que leurs flottes, chargées d’armes et de vivi’es, se livraient près du rivage; la victoire ou la défaite apportait tour-à-tour l’abondance ou* la famine dans la ville ou dans le camp des chrétiens. A la vue d’un combat naval, les guerriers de ^ la croix et ceux de Saladin frappant sur leurs boucliers, annonçaient par leurs cris leurs espérances ou leurs alarmes ; quelquefois même les deux armées s’ébranlaient, s’attaquaient dans la plaine pour assurer la victoire ou venger la défaite de ceux qui combattaient sur les flots. • Dans les combats qui se livraient, tantôt sur les rives du Belus, tantôt au pied des collines ou sous les murs de Ptolémaïs, les Sarrasins tendaient souvent des embûches aux chrétiens, et ne dédaignaient point d’employer tous les stratagèmes de la guerre. Les croisés, au contraire, n’avaient de confiance qu’en leur valeur et dans leurs armes. Un char sur lequel s’élevait une tour surmontée d’une croix et d’un drapeau blanc, leur servait de point de ralliement et les conduisait au milieu des Ijatailles (i). Quand l’armée s’ébranlait, l’ardeur •t (i) Dans le cltap. X db son)iv. IV', Gaulliicr Vinisauf fait l.a description do cc char qu’il appelle le standart, et que les Italiens nommaient carroccio. 11 en est aussi question dans le récit do l’.aïUeur arabe Boha-eddin, témoin oculaire. (Voyez Bibüoth. des Ci'oisades, t. ii, §§. 54 et 6o.) Digiiizcd by Google

1190 mâts surmontés de l'étendard de la croix, et les mâts qui portaient les drapeaux de Mahomet. Plusieurs fois les Francs et les Sarrasins furent témoins des combats que leurs flottes, chargées d'armes et de vivres, se livraient près du rivage; la victoire ou la défaite apportait tour-à-tour l'abondance ou la famine dans la ville ou dans le camp des chrétiens. A la vue d'un combat naval, les guerriers de la croix et ceux de Saladin frappant sur leurs boucliers, annonçaient par leurs cris leurs espérances ou leurs alarmes; quelquefois même les deux armées s'ébranlaient, s'attaquaient dans la plaine pour assurer la victoire ou venger la défaite de ceux qui combattaient sur les flots.

Dans les combats qui se livraient, tantôt sur les rives du Belus, tantôt au pied des collines ou sous les murs de Ptolémaïs, les Sarrasins tendaient souvent des embûches aux chrétiens, et ne dédaignaient point d'employer tous les stratagêmes de la guerre. Les croisés, au contraire, n'avaient de confiance qu'en leur valeur et dans leurs armes. Un char sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc, leur servait de point de ralliement et les conduisait au milieu des batailles (1). Quand l'armée s'ébranlait, l'ardeur

(1) Dans le chap. x de son liv. IV, Gauthier Vinisauf fait la description de ce char qu'il appelle le *standart*, et que les Italiens nommaient *carroccio*. Il en est aussi question dans le récit de l'auteur arabe Boha-eddin, témoin oculaire. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, t. II, §§. 54 et 60.)

m RE VIII. 4ii du butin leur - faisait bientôt abandonner leurs rangs ; leurs chefs , presque toujours sans autorité dans le tumulte des combats, devenaient -euxniémes de. simples soldats au milieu de la molée, et ne pouvaient apposer à l'ennemi que leur lance ou leur épée. Saladin , plus respecté des siens , commandait une armée disciplinée, et profitait souvent du désordre et de la confusion des chrétiens, pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire. Chaque bataille commençait au lever du jour ,• les chrétiens étaient presque toujours victorieux jusqu'au milieu de la journée : quelquefois ils avaient envahi et pillé le camp des Musulmans; et' le soir, lorsqu'ils revenaient chargés de dépouilles, leur camp se trouvait attaqué, envahi par l'armée de Saladin ou par la garnison de Ptolémaïs. Depuis que le sultan avait quitté la montagne de Karouba , une Hotte égyptienne était entrée dans le port de Ptolémaïs. En meme temps , Saladin avait reçu dans son camp sou frère Malek-Adel, qui lui amenait des troupes levées eu Egypte. Ce double renfort donnait aux infidèles l'espérance do triompher des chrétiens; mais leur joie ne tarda pas à être troublée par les bruits qui se répandaient alors en Orient. On venait d'apprendre que l'empereur d'Allemagne avait quitté l'Europe à la tête d'une nond)reuse armée , et qu'il s'avançait vers la Syrie (i). Saladin

envoya (i) Nous avons déjà fait remarquer , d’après l’auteur 1190 Di

du butin leur faisait bientôt abandonner leurs 1190
rangs; leurs chefs, presque toujours sans autorité dans le tumulte des combats, devenaient eux-mêmes de simples soldats au milieu de la mêlée, et ne pouvaient opposer à l'ennemi que leur lance ou leur épée. Saladin, plus respecté des siens, commandait une armée disciplinée, et profitait souvent du désordre et de la confusion des chrétiens, pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire. Chaque bataille commençait au lever du jour; les chrétiens étaient presque toujours victorieux jusqu'au milieu de la journée : quelquefois ils avaient envahi et pillé le camp des Musulmans; et le soir, lorsqu'ils revenaient chargés de dépouilles, leur camp se trouvait attaqué, envahi par l'armée de Saladin ou par la garnison de Ptolémaïs.

Depuis que le sultan avait quitté la montagne de Karouba, une flotte égyptienne était entrée dans le port de Ptolémaïs. En même temps, Saladin avait reçu dans son camp son frère Malek-Adel, qui lui amenait des troupes levées en Égypte. Ce double renfort donnait aux infidèles l'espérance de triompher des chrétiens; mais leur joie ne tarda pas à être troublée par les bruits qui se répandaient alors en Orient. On venait d'apprendre que l'empereur d'Allemagne avait quitté l'Europe à la tête d'une nombreuse armée, et qu'il s'avançait vers la Syrie (1). Saladin envoya

(1) Nous avons déjà fait remarquer, d'après l'auteur

 des troupes au - devant d’un si redoutable en)icnii ; plusieurs princes musulmans quittèrent rarmée du sultan pour aller défendre leurs états, menacés par les croisés qui arrivaient d’Occidenf. j3es ambassadeurs furent envoyés au calife de Bagdad, aux princes de l’Afrique et do l’Asie, aux puissances musulmanes de l’Espagne (l), pourles engager à réunir leurs efforts contre les ennemis de l’islamisme. Tandis que les Sarrasins imploraient ainsi des secours , les croisés demandaient chaque jour à grands cris (pi’on les conduisît au combat. J3ans leur impatience , ils craignaient que les Allemands ne vinssent partager avec eux la conquête de Ptolémaïs. La multitude presse les chefs 'de donner le signal d’une bataille et de déployer les enseignes victorieuses de la croix. Les chefs, qui ne jugeaient point l’occasion favorable, cherchent j)ar leurs discours à calmer cotte ardeur imprudente; le clergé fait parler le ciel pour ramener les arabe Boha-cJ.diii , qui parle assez longuement du dt'pari de renn)creur l'rddtTÎc à la tête d’une])uissanlc armée , que Saladin fut averti de l’approche de ce prince par l’empéi'eur grec. Son U'nioigtiage confnine ce que dit la chronique allemande de Reichespcig,des intelligences du sultan avec le prince grec. (Voy. Bihliolh. des Croisades , toin. n , pag. 64 et suiv.) (i) On trouvera au lom. 11 de la Diblioth. des Croisades , §. 5a, le récit de l’ambassade envoyée par Saladin à l’emjicrcur de Maroc, et une analyse de la lettre qu’il lui 1, evrivit. Rien ne montre mieux l’esprit qui animait alors les puissances musulmanes. <

Digitized by Google

UVRE VIII. 4r3 v^olilals à la discipline. Mais tous les ofTorts des i iqo ecclésiasticjues et des princes sont inutiles. Le plus {'rand nombre des pèlerins méprisent à-la-lois les conseils de la prudence humaine et les menaces de la colère divine. Le jour de la Iclcde saint Jaeijues, la révolte et la violence ouvrent toutes les portes du camp, et bientôt la plaine est couvei lo d'une foule innombrable cpic les auteurs araix's comparent à celle qui s'assemblera dans la vallée de Josapbat au dernier juf'ernent (i). Cette mulfiludc impétueuse, se précipitant contre les Sarrasins, pénètre jusqu'au milieu de leur cam]),ct, dans fivresse de son triomphe, croit avoir jiiis en fuite tous les ennemis de Jésus-Christ. Mais tandis qu'elle se laisse emporter à l'ardeur du but in , les Musulmans, d'abord saisis d'effroi, ont le temps de se rallier, et viennent surprendre les vainqueurs qui pillaient latente du frère de Saladin. Comme la plupart des croisés avaient jeté leurs armes, ils ne peuvent opposer aucune résistance et sont frappés d'une terreur semblable à celle qu'ils avaient inspirée à leurs ennemis. Tous ceux qui s'étaient montrés les plus ardens au pil(i) Le malheureux combat dont il est ici question fut livré le jour de la fcle de St.-Jacques. Gauthier Viiiisaiif nous en a fonrni'les détails dans le xL^.chap. du sou liv. i*'' . ; nous avons aussi fait usage du récit des auteurs arabes, eiitr'aulres de Boha-eddiu et d'Jîuiad-eddiu , téiuoiOs ocivlaires. {\oyct Biblialh. des Crois-.des, tom. i,pag. Ü77, et tom. n , 5* 5o.) Digitized by Google

 lage, perdent la 'vie avec les dépouilles dont ils étaient chargés, et sont égorgés sans défense dans les tentes niêine qu'ils venaient d'envahir. « Les ennemis de Dieu (nous nous servons des » expressions de Boha-eddin) osèrent entrer dans)) le camp des lions de l'islamisme j mais ils éprou» vèrent les eU'ets terribles de la colère divincj iis ' » tombèrent sons le fer des Musulmans comme » les l'euilles tombent en automne sous les coups)) de la tempête. La terre fut couverte de leurs » cadavres amoncelés les uns sur les autres, sem» blables à des branches abattues qui remplissent » les vallées et les collines dans une forêt qu'on a)) coupée. » Un autre historien arabe parle ainsi de cette sanglante bataille : « Les chrétiens tom» bèrent sous le fer des vainqueurs, comme les » mécbans tomberont au dernier jour dans la de» meure du feu. Neuf rangs de morts couvraient » le terrain qui s'étend entre la colline et la mer, » et diaque rang était de mille guerriers. » Tandis que les chrétiens éUiicnt vaincus et dispersés par l'armée de Saladiu, la garnison de Ptolémaïs lit une sortie, pénétra dans leur camp, emmena avec elle un grand nombre de femmes et d'enfans restés sans défense. Les croisés, (jue la nuit avait sauvés de la poursuite du vainqueur, rentrèrent dans leurs retranebemens , en déplorant leur double défaite. La vue de leurs tentes dépouillées, les pertes qu'ils venaient de faire, abattirent leur courage ; bientôt ils apprirent la mort de Frédéric Barberousse et les désasU-cs éprouvés par l'armée Digitized by Googl(

LIVRE VIII. 4i5 des Allemands. Les deux armées se préparaient, hqo l'une à la défense, l'anlre à l'altaque, lorscpie ccüo nouvelle leur arriva. On resta toute la journée sans combattre, les Sarrasins se livrant à la joie, les chrétiens à la douleur. Dans leur désespoir, les chefs des pèlerins ne songeaient plus qu'à retourner ' en Europe, et pour assurer leur départ, ils cherchaient à obtenir une paix honteuse de Saladin , lorsqu'une llotle parut dans la rade de Ptolémaïs et débarqua un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne (i). Alors l'espérance fut rendue à l'armée des croisés j les chrétiens se trouvèrent de nouveau inaîtn's de la mer , et purent à leur tour faire trembler Saladin, qui se retira une seconde fois sur les hauteurs de Karouba. Leurs attaques recmutnencèrent contre la ville; le comte de Champagne, qui avait ranimé le courage des soldats de la croix , fit construire à grands frais des béliers d'une grandeur])rodigieuse , et deux énormes tours compo(i) Les auteurs arabes désignent Henri , comte de Chaiiipague, sous le titre de grand-comte , et semblent avoir une haute opinion de ce prince. Ils disent que son arrivée rendit le courage et l'espoir aux croises. Gauthier Vinisauf n'eu parle p.as avec tant d'estime; il se contente de dire en deux mots (pi'il arriva avec une brave troupe de guerriers , et qu'il lut mis à la tête de l'anhce que le landgrave et Jacques d'Avosncs avaient jusque-là comiimiidée tour-ii-tour. (Vov. Bibliolh. des Ctvisades, loin, i, jiag. C78, et tom. u, S. 5Ü.) Digitized by Google

 igo sées de bois, d’acier, de fer et d’airain, dont la conslruclion lui coûta quinze cenls pièces d’oi\ Tandis que cos inacliincs formidables menaçaient les rcmpai'ls (i), les croisés montèrent plusieurs fois à l’assaut, et plusieurs fois furent sur le point d’arborer l’étendard des chrétiens sur les murs des infidèles. Les Musulmans, enfermés dans la ville, supportaient les horreurs d’un long siège avec une constance héroïque. Les éndrs Karacoush et Hossam-eddin relevaient sans cesse le courage des O soldats. Vigilans, présens partout, employant tan^ tôt la force, tantôt la ruse, ils ne laissaient échapper aucune occasion de surprendre les chrétiens et de faire échouer toutes leurs entreprises; les Musulmans brûlèrent toutes les machines des assiégeans et firent plusieui's sorties , dans lesquelles ils repoussèrent les croisés jusque dans leur camp. La garnison recevait chaque jour des renforts et des secours par la mer; tantôt des barques côtoyaient le rivage et se jetaient dans le port de Ptolémaïs à la faveur des ténèbres ; tantôt des vaisseaux partis de Bérithe et montés par des Musulmans liabillés à la franque, arboraient le pavillon bla(ic avec une croix rouge, et trompaient ainsi la (i) L’historien anglais, Gauthier Viiiisauf, parle de I.a construction de ces machines ; l’auteur arabe Emad-eddin dit que ce qu elles lançaient était semblable au feu lance contre les diables. (Voy. Biblioth. des Croisades, tout, i, pag. (388, et loin, ii, 5a et 53.) Digitized by Google

A LIVRE VIII. 4,7 vigilance des assie'geans (i). Les croisés, pour em- i lyo pêcher toute communicalion cuire la ville et la mer , résolurent de s’emparer de la Tour des Mouches^ qui dominait le port de Ptolémaïs. Un vaisseau sur lequel on avait placé une tour de bois, s’avança vers le for t qu’on voulait atU»quer , taudis qu’une barque remplie de matières combustibles, auxquelles on avait mis le feu, fut lancée dans le port pour brûler les vaisseaux musubnansj tout semblait annoncer le succès de cette tentative hardie^ mais le vent, qui cbaugea tout-à-coup, dirigea le bateau embrasé vers la toür de bois des chrétiens, (pi’on vit bientôt consumée par les flammes. Le duc d’Autriche, qui commandait cette expédition périlleuse, suivi des plus braves de ses guerriers, était déjà monté, l’épée à la main , dans la tour des infidèles. A la vue de l’incemlie qui dévorait le vaisseau sur lequel il était arrivé, il se jeta à la mer, couvert de son sang et de celui des Sarrasins, et revint presque seul sur le rivage. Pendant que le duc d’Autriche attaquait la Tour des Mouches, l’armée cluétienuc était sortie de son camp pour livrer un as.saut à la ville. Les assiégeans Grent sans succès des prodiges de valeur, et lurent bientôt obligés de venir défendre leurs (i) Ibn-Alalir donne quelques de'tails sur cette ruse employée par les Musulmans pour faire entrer des secours d’hommes et des provisions dans la place assiégée. (Voyez Diblioth. des Croisades, tom. 11, §. 5a.) TOM. II. 27 L

 I igo toutes, livrées aux flammes et au pillage p£^r l’armée de Saladin. Ce fut au milieu de celte double défaite que Frédéric, duc de Souabe, arriva sous les murs de Ptolémaïs, avec cinq mille hommes, restes déplorables d’une nombreuse armée. Lorsqu’on avait appris en Syrie les préparatifs des Allemands, on ne parlait que de leurs forces invincibles, et les chrétiens étaient remplis d’espérance. Lorsqu’on les vit arriver, on ne parla plus que de leurs désastres, et leur présence répandit le deuil et la tristesse dans l’armée chrétienne. , * * Frédéric voulut signaler son arrivée par un combat livré aux Sarrasins; les chrétiens, disent les auteurs arabes, sortirent de leur camp, semblables à des fourmis qui courent au butin, et couvrirent les vallées et les collines. Ils vinrent attaquer les avant-postes de l’armée musulmane , qui gardaient les hauteurs d’Aidhia ; mais leurs bataillons ne purent ébranler les rangs des infidèles. Après avoir plusieurs foisü^enofivelé leurs attaques intrépides, accablés de fatigue et perdant l’espoir de triompher de leurs ennemis, ils rentrèrent dans leur camp, où la disette , qui commençait à se faire sentir , ne leur permettait point de réparer leurs forces épuisées (i). (i) Pour toiis ces évenemens, on pourra consulter avec fruit le récit des auteurs arabes, particulièrement de Bohaeddin, te'moin oculaire. (Voy. au tom. u de la des Croisades', §. 53 etsuiv.)
Digitijed by Google

1190 tentes, livrées aux flammes et au pillage par l'armée de Saladin.

Ce fut au milieu de cette double défaite que Frédéric, duc de Souabe, arriva sous les murs de Ptolémaïs, avec cinq mille hommes, restes déplorables d'une nombreuse armée. Lorsqu'on avait appris en Syrie les préparatifs des Allemands, on ne parlait que de leurs forces invincibles, et les chrétiens étaient remplis d'espérance. Lorsqu'on les vit arriver, on ne parla plus que de leurs désastres, et leur présence répandit le deuil et la tristesse dans l'armée chrétienne.

Frédéric voulut signaler son arrivée par un combat livré aux Sarrasins; les chrétiens, disent les auteurs arabes, sortirent de leur camp, *semblables à des fourmis qui courent au butin*, et couvrirent les vallées et les collines. Ils vinrent attaquer les avant-postes de l'armée musulmane, qui gardaient les hauteurs d'Aidhia; mais leurs bataillons ne purent ébranler les rangs des infidèles. Après avoir plusieurs fois renouvelé leurs attaques intrépides, accablés de fatigue et perdant l'espoir de triompher de leurs ennemis, ils rentrèrent dans leur camp, où la disette, qui commençait à se faire sentir, ne leur permettait point de réparer leurs forces épuisées (1).

---

(1) Pour tous ces événemens, on pourra consulter avec fruit le récit des auteurs arabes, particulièrement de Bohaeddin, témoin oculaire. (Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 53 et suiv.)

LIVRE vm. 4 19 chaque chef, au milieu de cette multitude de 1190 croises, était chargé de nourrir la troupe qu'il commandait, et n'avait jamais de vivres pour une semaine. Une foule de pèlerins ne reconnaissaient point de chefs, et mWaient apporté en Syrie que le bâton et la pannetière du pèlerinage. Lorsqu'il arrivait une flotte, les guerriers chrétiens étaient dans l'abondance, et lorsqu'il ne leur arrivait point de vaisseaux , ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie; à mesure que l'hiver approchait et que la mer devenait plus orageuse, la disette se faisait sentir davantage. Les croisés n'attendaient plus aucun secours de l'Occident , et n'avaient plus d'espoir que dans leurs armes ; ils sortaient chaque jour de leur camp pour attaquer les Sarrasins et se pro- * curer des vivres. Dans une de leurs excursions, ils pénétrèrent ju|qu'aux montagnes voisines de Karouba ; où campait Saladin ; mais les plus l>raves d'entr'eux tombèrent entre les mains des infidèles , et leur valeur toujours malheureuse ne put les sauver de la famine , dont les ravages s'accroissaient chaque jour (i). Une charge

(1) Les auteurs anglais cl arabes s'accordent sur la disette qui se fit sentir daits l'armée des chrétiens ; mais, selon Gauthier Viiiisauf, elle s'était déjà manifestée avant l'arrivée du comte Henri. Les derniers chapitres de son liv. 1er. sont consacrés presque tous au récit des extrémités auxquelles elle porta les croisés. C'est de lui que nous empruntons tons, les traits qui composent le tableau qu'on va lire. (Voj'cz Biblioth. des Croisades, tom. i, pag. 68'i.) Digitized by Google

Chaque chef, au milieu de cette multitude de 1190
croisés, était chargé de nourrir la troupe qu'il commandait, et n'avait jamais de vivres pour une semaine. Une foule de pélerins ne reconnaissaient point de chefs, et n'avaient apporté en Syrie que le bâton et la pannetière du pélerinage. Lorsqu'il arrivait une flotte, les guerriers chrétiens étaient dans l'abondance, et lorsqu'il ne leur arrivait point de vaisseaux, ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie; à mesure que l'hiver approchait et que la mer devenait plus orageuse, la disette se faisait sentir davantage.

Les croisés n'attendaient plus aucun secours de l'Occident, et n'avaient plus d'espoir que dans leurs armes; ils sortaient chaque jour de leur camp pour attaquer les Sarrasins et se procurer des vivres. Dans une de leurs excursions, ils pénétrèrent jusqu'aux montagnes voisines de Karouba, où campait Saladin; mais les plus braves d'entr'eux tombèrent entre les mains des infidèles, et leur valeur toujours malheureuse ne put les sauver de la famine, dont les ravages s'accroissaient chaque jour (1). Une charge

(1) Les auteurs anglais et arabes s'accordent sur la disette qui se fit sentir dans l'armée des chrétiens; mais, selon Gauthier Vinisauf, elle s'était déjà manifestée avant l'arrivée du comte Henri. Les derniers chapitres de son liv. 1er. sont consacrés presque tous au récit des extrémités auxquelles elle porta les croisés. C'est de lui que nous empruntons tous les traits qui composent le tableau qu'on va lire. (Voyez *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 682.)

 190 de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, so vendait jusqu'à quatre-vingts écus, somme exhorbilante que les princes memes ne pouvaient payer. Le conseil des chefs voulut fixer le prix des provisions apportées au camp. Alors ceux qui avaient des vivres les cachèrent dans là terre , et la disette s'accrut par les mesures même qu'on avait prises pour la faire cesser (i). Des cavaliers, pressés par la faim, tuèrent leurs chevaux j on vendait les intestins d'un cheval ou d'une bête de somme jusqu'à dix sous d'or; ceux à qui les plus vils alimens restaient pour dernière ressource , en vinrent jusqu'à se cacher pour faire leur misérable repas, devenu un objet d'envie. Des seigneurs, des barons accoutumés aux délices de la vie , dé* vorèrent les herbes sauvages et recherchèrent avec avidité des plantes et des racines qu'ils n'auraient jamais cru être à l'usage de l'homme. On voyait des croisés errer dans le camp et autour du, camp, comme des animaux qui cherchent leur pâ(1) Florcntinus, évêque de Ptolémaïs , rapporte que lorsque la famine commençait à régner parmi les assiégeans, pour mettre un fi-ein à l'avidité de ceux qui vendaient les vivres à un trop haut prix : Jtarones eonstituunt uno prorsiis ore JVe dentur ciboria pretio minore, Sed error noviuimus pejor Jil priore ; Dùm non audet vendere consueto more. JVbn enim lum ciboria inveniunlur Per forum venalia ; sed effodiunUuPavimenla, domini recluduntur. Sic inops H locupks famem patiuntur. Digilized by Google

1190 de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, se vendait jusqu'à quatre-vingts écus, somme exhorbitante que les princes mêmes ne pouvaient payer. Le conseil des chefs voulut fixer le prix des provisions apportées au camp. Alors ceux qui avaient des vivres les cachèrent dans la terre, et la disette s'accrut par les mesures même qu'on avait prises pour la faire cesser (1). Des cavaliers, pressés par la faim, tuèrent leurs chevaux; on vendait les intestins d'un cheval ou d'une bête de somme jusqu'à dix sous d'or; ceux à qui les plus vils alimens restaient pour dernière ressource, en vinrent jusqu'à se cacher pour faire leur misérable repas, devenu un objet d'envie. Des seigneurs, des barons accoutumés aux délices de la vie, dévorèrent les herbes sauvages et recherchèrent avec avidité des plantes et des racines qu'ils n'auraient jamais cru être à l'usage de l'homme. On voyait des croisés errer dans le camp et autour du camp, comme des animaux qui cherchent leur pâ-

(1) Florentinus, évêque de Ptolémaïs, rapporte que lorsque la famine commençait à régner parmi les assiégeans, pour mettre un frein à l'avidité de ceux qui vendaient les vivres à un trop haut prix :

Barones constituunt uno prorsùs ore
Ne dentur cibaria pretio minore,
Sed error novissimus pejor fit priore:
Dùm non audet vendere consueto more.
Non enim tum cibaria inveniuntur
Per forum venalia; sed effodiuntur
Pavimenta, domini recluduntur.
Sic inops et locuples famem patiuntur.

Digitized by Google

LIVRE vm. 4ii ture. On vit des gentilshommes qoi n'aTaient pas , de quoi acheter du pain, en dérober publique* ment; et ce qtli achève de peindre les horreurs du fléau qui désolait Tarmé» chrétienne, plusieurs soldats de la croix s'enfuirent chez les Sarrasins; les uns embrassèrent l'islamisme pour obtenir quelque secours dan^éurs misères; les autres, montés sur des vaisseaux musulmans, et bravant les périls d'une mer orageuse, allèrent piller l'ile de Chypre et les côtes de Syrie (i). , " L'hiver avait commencé; les eaux couvraient la plaine, et la multitude des croisés restait entassée pêle-mêle sur les collines. Les cadavres abandonnés sur le rivage ou jetés dans les torrens , exhalaient une odeur pestilentielle. Bientôt les maladies contagieuses se réunirent aux horreurs de la famine. Le^camp des chrétiens fut rempli de . deuil et de funérailles ; on enterrait chaque jour deux ou trois cents pèlerins/ Plusieurs des plus il' lustres chefs de l'armée trouvèrent dans la contagion la mort qu'ils avaient souvent cherchée sur le champ de bataille. Frédéric, duc de Souabe, échappé à tous les périls de la^ guerre , mourut dans sa tente, de inisère et de maladie. Ses malheureux compagnons d'armes, donnant des larmes (i) On trouve dam le récit des auteurs arabes, surtout dam celui de Boha-eddin, tom. i de la Biblioth. des Croisades, 54 et 55,_guelques details sur cette désertion des croisés. Cependant les Arabes s'accordent à faire l'éloge de la constance héroïque que les chrétiens montrèrent en général.

ture. On vit des gentilshommes qui n'avaient pas 1190
de quoi acheter du pain, en dérober publiquement; et ce qui achève de peindre les horreurs du fléau qui désolait l'armée chrétienne, plusieurs soldats de la croix s'enfuirent chez les Sarrasins; les uns embrassèrent l'islamisme pour obtenir quelque secours dans leurs misères; les autres, montés sur des vaisseaux musulmans, et bravant les périls d'une mer orageuse, allèrent piller l'île de Chypre et les côtes de Syrie (1).

L'hiver avait commencé; les eaux couvraient la plaine, et la multitude des croisés restait entassée pêle-mêle sur les collines. Les cadavres abandonnés sur le rivage ou jetés dans les torrens, exhalaient une odeur pestilentielle. Bientôt les maladies contagieuses se réunirent aux horreurs de la famine. Le camp des chrétiens fut rempli de deuil et de funérailles; on enterrait chaque jour deux ou trois cents pélerins. Plusieurs des plus illustres chefs de l'armée trouvèrent dans la contagion la mort qu'ils avaient souvent cherchée sur le champ de bataille. Frédéric, duc de Souabe, échappé à tous les périls de la guerre, mourut dans sa tente, de misère et de maladie. Ses malheureux compagnons d'armes, donnant des larmes

(1) On trouve dans le récit des auteurs arabes, surtout dans celui de Boha-eddin, tom. 1 de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 54 et 55, quelques détails sur cette désertion des croisés. Cependant les Arabes s'accordent à faire l'éloge de la constance héroïque que les chrétiens montrèrent en général.

I KJO 4ua HISTOIRE DES CROISADES, à son trépas, errèrent long-tejnps, selon l'expression d'une vieille chronique, comme des brebis sans pasteur. Ils allèrent à Caïfas; ils revinrent au camp de Ptolémaïs j plusieurs périrent de faim , et ceirx qui restaient , désespérant de la cause des chrétiens, pour laquelle ils avaient souffert tant de maux , retournèrent en Occident ^ / Pour comble de malheur. Sibylle, femme de Guy de Lusignan, mourut avec scs deux enfans, et sa mort jeta la discorde parmi les croisés. Isabelle, seconde fille d'Amaury et sœur de la reine Sibylle, était l'héritière du trône de Jérusalem. Conrad (i), maître de Tyr, eut tout-à-ebup l'am(i) Gauthier Vinisauf, en parlant des efforts du marquis pour arriver au trône, le compare à Sinon pour la duplicité, à Ufysse pour l'éloquence, et a. Màhridate pour la diversité des langues qu'il parlait. Il dit ensqite que son mariage avec l'épouse de.Honfroy de Thoron fut plus honteux et plus offensant que l'enlèvement d'Hélène ; car Hé-# lène fut ravie furtivement à un mari absent, au lieu qu'Isabelle fut arrachée de force à son mari présent. (Voyez chap. Lxm du liv. i de V Itinéraire de Richard.) Nous croyons devoir rappeler ici ce que nous avons dit dans la Bibliothèque des Croisades, que l'ouvrage de Gauthier Vinisauf, dont le recueil de Bongars ne contient qu'un fragment sous le titre de ; Historia hierosolymitana , et sans nom d'auteur, n'a été connu d'aucun des historiens qui ont parlé des croisades avant nous. C'est depuis notre première édition et en recherchant tous les recueils d'historiens anglais , que nous l'avons trouvé en entier sous son vrai titre , et sous le nom de son véritable auteur. Il nous a fourni, pour la troisième croisaile , des documens précieux et nouveaux. En le lisant

Digilized by Coogle

1190 à son trépas, errèrent long-temps, selon l'expression d'une vieille chronique, *comme des brebis sans pasteur.* Ils allèrent à Caïfas; ils revinrent au camp de Ptolémaïs; plusieurs périrent de faim, et ceux qui restaient, désespérant de la cause des chrétiens, pour laquelle ils avaient souffert tant de maux, retournèrent en Occident.

Pour comble de malheur, Sibylle, femme de Guy de Lusignan, mourut avec ses deux enfans, et sa mort jeta la discorde parmi les croisés. Isabelle, seconde fille d'Amaury et sœur de la reine Sibylle, était l'héritière du trône de Jérusalem. Conrad (1), maître de Tyr, eut tout-à-coup l'am-

(1) Gauthier Vinisauf, en parlant des efforts du marquis pour arriver au trône, le compare à *Sinon* pour la duplicité, à *Ulysse* pour l'éloquence, et à *Mithridate* pour la diversité des langues qu'il parlait. Il dit ensuite que son mariage avec l'épouse de Honfroy de Thoron fut plus honteux et plus offensant que l'enlèvement d'Hélène; car Hélène fut ravie furtivement à un mari absent, au lieu qu'Isabelle fut arrachée de force à son mari présent. (Voyez chap. LXIII du liv. I de l'*Itinéraire de Richard.*)

Nous croyons devoir rappeler ici ce que nous avons dit dans la *Bibliothèque des Croisades*, que l'ouvrage de Gauthier Vinisauf, dont le recueil de Bongars ne contient qu'un fragment sous le titre de : *Historia hierosolymitana*, et sans nom d'auteur, n'a été connu d'aucun des historiens qui ont parlé des croisades avant nous. C'est depuis notre première édition et en recherchant tous les recueils d'historiens anglais, que nous l'avons trouvé en entier sous son vrai titre, et sous le nom de son véritable auteur. Il nous a fourni, pour la troisième croisade, des documens précieux et nouveaux. En le lisant

LIVRE VIII. 4a3 bilion de réj^ner sur la Palestine f et résolut d’épouser Isabelle , déjà mariée à Honfroy de Thoron. Il fallait faire casser le mariage de cette princesse; et pour y amener les esprits, il flatta le peuple, il caressa les grands, il prodigua les dons et les promesses. En yain l’archevêque de Gantorbéry lui opposa les lois de la religion et le menaça des foudres de l’Eglise; un conseU d’ecclésiasUques cassa le mariage de Ilonfroy de Thoron, et l’héritière du royaume devint l'épouse de Conrad , à qui on reprocha, dans l’armée chrétienne , d’avoir deux femmes vivantes, l’une en Syrie, l’autre à Constantinople. Un si grand scandale n’apaisa point les querelles. Guy de Lusignan ne cessa point de réclamer scs droits à la couronne. Les croisés, mourant de faim, en proie aux maladies contagieuses, à tous les fléaux de la guerre , ne s’occupèrent plus, dans leur camp, que des prétentions des deux princes rivaux. Les uns étaient touchés des malheurs de Lusignan , et se déclaraient pour sa causé ; les autres admiraient la bravoure de Conrad, et pensaientque le royaume de Jérusalem avait besoin d’un maître qui sût le défendre. On reprochait à Guy de Lusignan d’avoir préparé la puissance de Sala1190 allentiveinent, nous avons reconnu dans Gauthier Vinisaul' un ëci'ivain fort supérieur aux écrivains de son temps. Le fragment inséré dans le recueil de Bongars,ru' renferme pas le premier livre entier de l’ouvrage; il s’arrête au inai iagc du marquis Conrad avec l’épouse de Honfroy de Thoron. Digitized by Cooglf

bition de régner sur la Palestine, et résolut d'é- 1190
pouser Isabelle, déjà mariée à Honfroy de Thoron. Il fallait faire casser le mariage de cette princesse; et pour y amener les esprits, il flatta le peuple, il caressa les grands, il prodigua les dons et les promesses. En vain l'archevêque de Cantorbéry lui opposa les lois de la religion et le menaça des foudres de l'Église; un conseil d'ecclésiastiques cassa le mariage de Honfroy de Thoron, et l'héritière du royaume devint l'épouse de Conrad, à qui on reprocha, dans l'armée chrétienne, d'avoir deux femmes vivantes, l'une en Syrie, l'autre à Constantinople.

Un si grand scandale n'apaisa point les querelles. Guy de Lusignan ne cessa point de réclamer ses droits à la couronne. Les croisés, mourant de faim, en proie aux maladies contagieuses, à tous les fléaux de la guerre, ne s'occupèrent plus, dans leur camp, que des prétentions des deux princes rivaux. Les uns étaient touchés des malheurs de Lusignan, et se déclaraient pour sa cause; les autres admiraient la bravoure de Conrad, et pensaient que le royaume de Jérusalem avait besoin d'un maître qui sût le défendre. On reprochait à Guy de Lusignan d'avoir préparé la puissance de Sala-

---

attentivement, nous avons reconnu dans Gauthier Vinisauf un écrivain fort supérieur aux écrivains de son temps. Le fragment inséré dans le recueil de Bongars, ne renferme pas le premier livre entier de l'ouvrage; il s'arrête au mariage du marquis Conrad avec l'épouse de Honfroy de Thoron.

 on louais au contraire le marquis de Tyr d’avoir sauvé les seules viUes qui restassent aux Francs. Les dissensions, passèrent des chefs aux soldats; on allait s’égorger pour savoir à qui appartiendrait un sceptre brisé et le vain litre de roi. Les évoques calmèrent enfin la fureur des débats, et déterminèrent les deux partis à remettre cette affaire au jugement de Ricliard et de Philippe j dont ou attendait la prochaine arrivée. Ces deux monarques , partis de Gènes et de Marseille, s’étaient d’abord rendus à jNIessine (l). A leur arrivée, Guillaume II venait de mourir au (i) Les historiens anglais, Roger de Hoveden, Bromton, Benoît de Pelerboroiigli et Gauthier Vinisauf, ont donne', sur le séjour de ces deux rois dans la Sicile et sur les causes de leurs querelles , des details qu’on ne lira point sans intérêt, quoiqu’ils soient un peu étrangers à l’objet des croisades. On y remarquera toutefois que la jalousie entre ces deux princes fut la principale cause du peu de succès qu’eut la troisième croisade, et rendit à-peu-près nuis tous les brillans exploits par lesquels Richard se signala en Palestine. (Voy. Biblioth. des Croisades, tora. i, pag. 684, 738.) Gauthier Vinisauf dit qu’à la nouvelle de l’approche du roi de France à Messine, tous les habitans de l’île coururent sur le rivage pour voir ce prince, dont la renommée publiait les vertus, mais qucPhilijipc-Auguste trompa leur curiosité en se rendant furtivement au château de la ville ; ce qui déplut beaucoup aux Messiuois. Richard, au contraire, fit son débarquement avec un grand appareil , et se fit voir à la foule charmée qui était accourue au-devant de lui. (Voy. chap. xiu du liv. n de X Itinéraire de Richard.)) Digiiized by Google

1190 din ; on louait au contraire le marquis de Tyr d'avoir sauvé les seules villes qui restassent aux Francs.

Les dissensions passèrent des chefs aux soldats; on allait s'égorger pour savoir à qui appartiendrait un sceptre brisé et le vain titre de roi. Les évêques calmèrent enfin la fureur des débats, et déterminèrent les deux partis à remettre cette affaire au jugement de Richard et de Philippe, dont on attendait la prochaine arrivée.

Ces deux monarques, partis de Gênes et de Marseille, s'étaient d'abord rendus à Messine (1). A leur arrivée, Guillaume II venait de mourir au

(1) Les historiens anglais, Roger de Hoveden, Bromton, Benoît de Péterborough et Gauthier Vinisauf, ont donné, sur le séjour de ces deux rois dans la Sicile et sur les causes de leurs querelles, des détails qu'on ne lira point sans intérêt, quoiqu'ils soient un peu étrangers à l'objet des croisades. On y remarquera toutefois que la jalousie entre ces deux princes fut la principale cause du peu de succès qu'eut la troisième croisade, et rendit à-peu-près nuls tous les brillans exploits par lesquels Richard se signala en Palestine. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 684, 738.) Gauthier Vinisauf dit qu'à la nouvelle de l'approche du roi de France à Messine, tous les habitans de l'île coururent sur le rivage pour voir ce prince, dont la renommée publiait les vertus, mais que Philippe-Auguste trompa leur curiosité en se rendant furtivement au château de la ville; ce qui déplut beaucoup aux Messinois. Richard, au contraire, fit son débarquement avec un grand appareil, et se fit voir à la foule charmée qui était accourue au-devant de lui. (Voy. chap. XIII du liv. II de l'*Itinéraire de Richard*.)

Digitized by Google

LIVRE vm. 4a5 mUieu des prépâralifs de la guerre sainte ^ et sa 1190 succession avait allumé la guerre entre la Sicile et l'empire germanique. Constance, héritière de Guillaume, avait épousé Henri VI, roi des Romains, et l'avait chargé de défendre son héritage; mais Tancrède, frère naturel de Constance, qui s'était fait aimer de la noblesse et du peuple, avait usurpé le trône de sa sœur et s'y maintenait par la force des armes. Déjà des troupes allemèjïdes , pour soutenir les droits .de Constance , fa"fageaient la Fouille , triste prélude des fléaux qui fondirent plus t^d sur ce malheureux rbyaunie, et dont le douloureux récit se mêlera bientôt à riiistoire d'une autre croisade. L'approche des princes croisés alarma Tancrède , mal aflermi dans son autorité. Il craignait dans Philippe unajlié de l'empereur d'iUlemagne, et dans Richard, l.e frère de la reine Jeanne, veuve de Guillaume , qu'il avait maltraitée' et qu'il retenait en prison. Ne pouvant les eombattre, il entreprit de les désarmer par sa soumission et ses caresses. Il réussit d'abord au-delà de ses espérances auprès de Philippe ; il eut beaucoup plus de peine à apaiser Richard, qui, dès les premiers jours de son arrivée, réclama avec hauteur la dot ' de Jeanne, et s'empara de deux forts qui dominaient Messine. Bientôt les Anglais se trouvèrent aux prises avec les sujets de Tancrède, et l'étendard du roi d'Angleterre fut arboré dans la capitale même de la Sicile. Par cet acte de violence et d'autorité, Richard faisciit outragea Philippe, dont Di. / i by Google

milieu des préparatifs de la guerre sainte, et sa succession avait allumé la guerre entre la Sicile et l'empire germanique. Constance, héritière de Guillaume, avait épousé Henri VI, roi des Romains, et l'avait chargé de défendre son héritage; mais Tancrède, frère naturel de Constance, qui s'était fait aimer de la noblesse et du peuple, avait usurpé le trône de sa sœur et s'y maintenait par la force des armes. Déjà des troupes allemandes, pour soutenir les droits de Constance, ravageaient la Pouille, triste prélude des fléaux qui fondirent plus tard sur ce malheureux royaume, et dont le douloureux récit se mêlera bientôt à l'histoire d'une autre croisade. 1190

L'approche des princes croisés alarma Tancrède, mal affermi dans son autorité. Il craignait dans Philippe un allié de l'empereur d'Allemagne, et dans Richard, le frère de la reine Jeanne, veuve de Guillaume, qu'il avait maltraitée et qu'il retenait en prison. Ne pouvant les combattre, il entreprit de les désarmer par sa soumission et ses caresses. Il réussit d'abord au-delà de ses espérances auprès de Philippe; il eut beaucoup plus de peine à apaiser Richard, qui, dès les premiers jours de son arrivée, réclama avec hauteur la dot de Jeanne, et s'empara de deux forts qui dominaient Messine. Bientôt les Anglais se trouvèrent aux prises avec les sujets de Tancrède, et l'étendard du roi d'Angleterre fut arboré dans la capitale même de la Sicile. Par cet acte de violence et d'autorité, Richard faisait outrage à Philippe, dont

 il était le vassal. Le roi de France donna* des ofdres pour faire disparaître le drapeau des Anglais; l'impctucux Hicliard obe'it en frémissant. Cette soumission , quoiqu'elle fût accompagnée de menaces, parut apaiser Philippe et fit cesser la guerre ; dcs-lors Richard se rapprocha de Tancrède, qui chercha à faire naître des soupçons sur la loyauté du jfoi de France, et, pour s'assurer la paixÿ" jeta la, division parmi les croisés (i). * 'Les deux rois s'accusèrent tour-à-lour de' trahison et dp perfidie; les Français et les Anglais s'as. sociècnt à la haine de leur monarque. Au milieu do CCS divisions , Philippe pressa Richard d'épouser la printpsse Alix, qui lui était promise en mariage; mais les circonstances* avaient changé , et le roi d'Angleterre rejeta avec mépris une sœur du roi de France, qu'il avait recherchée lui-méme, et pour laquelle il avait fait la guciTC à son père. Depuis long-temps Eléonore de Guienne, qui n'avait cessé d^j^c la reine des Français que pour devenir leur implacable ennemie , cherchait à détourner Richard de ce mariage exigé par Philippe. Pour achever sou ouvrage et jeter pour jamais la. division entre les deux rois, elle amenait en Sicile Bérengère, fiUc de don Sanche de Navarre, quelle devait faire épouser au roi d'Angleterre. Le bruit (1) Consultez sur ces divisions Guillauæ le Breton Pt Rigord, historiens de Philippe-Auguste, dans le dixhuitième volume de don Bouquet : ils sont favorables au roi de France.

1190 il était le vassal. Le roi de France donna des ordres pour faire disparaître le drapeau des Anglais; l'impétueux Richard obéit en frémissant. Cette soumission, quoiqu'elle fût accompagnée de menaces, parut apaiser Philippe et fit cesser la guerre ; dès-lors Richard se rapprocha de Tancrède, qui chercha à faire naître des soupçons sur la loyauté du roi de France, et, pour s'assurer la paix, jeta la division parmi les croisés (1).

Les deux rois s'accusèrent tour-à-tour de trahison et de perfidie; les Français et les Anglais s'associèrent à la haine de leur monarque. Au milieu de ces divisions, Philippe pressa Richard d'épouser la princesse Alix, qui lui était promise en mariage; mais les circonstances avaient changé, et le roi d'Angleterre rejeta avec mépris une sœur du roi de France, qu'il avait recherchée lui-même, et pour laquelle il avait fait la guerre à son père.

Depuis long-temps Éléonore de Guienne, qui n'avait cessé d'être la reine des Français que pour devenir leur implacable ennemie, cherchait à détourner Richard de ce mariage exigé par Philippe. Pour achever son ouvrage et jeter pour jamais la division entre les deux rois, elle amenait en Sicile Bérengère, fille de don Sanche de Navarre, qu'elle devait faire épouser au roi d'Angleterre. Le bruit

(1) Consultez sur ces divisions Guillaume le Breton et Rigord, historiens de Philippe-Auguste, dans le dix-huitième volume de don Bouquet : ils sont favorables au roi de France.

mRE VIII. . 4i7 (le son arrivée augmenta les soupçons ilo Philippe, \ lyo et lut pour lui un sujet de plaintes nouvelles. La guerre était sur le point d'éclater ; quelques hommes sages et pieux s'efforcèrent d'apaiser les esprits ; les deux rois firent de nouveaux sermons et formèrent une nouvelle alliance. La discorde fut un moment étouffée J mais on devaitse délier d'une amitié qui avait besoin d'etre jurée si souvent , et d'une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité. Richard, qui venait de faire la guerre à des croisés , se livra tout-à-coup à tous les excès du repentir et de la pénitence j il lit assembler, dans chapelle, .les évêques qui l'avaient accompagné, se présenta devant eux en chemise, et tenant à la main, dit un historien anglais de verges flexibles^ se jeta à leurs genoux, leur confessa ses péchés, écouta leurs remontrances, et se soumit avec docilité à la flagellation qu'avait subie , devant Pilate, le Sauveur du monde. Quelque temps après cette cérémonie singulière, comme son esprit était naturellement enclin à la superstition , il eut le désir d'entendre l'abbé Joacliim, qui (i) Bromton est l'historiea qui raconte ce fait singulier. L'a autre écrivain anglais , Gauthier d'Heminglord , le place à la mort du roi Richard qui, sentant sa fin approcher, se lit fustiger en expiation de ses pèches. Gauthier Vinisauf garde le silence sur cet acte de pénitence. (Voy. la Bihliothèffue des Croisades, tom. i, png. 73B.) Digitized by Google

de son arrivée augmenta les soupçons de Philippe, 1190
et fut pour lui un sujet de plaintes nouvelles. La guerre était sur le point d'éclater ; quelques hommes sages et pieux s'efforcèrent d'apaiser les esprits ; les deux rois firent de nouveaux sermens et formèrent une nouvelle alliance. La discorde fut un moment étouffée ; mais on devait se défier d'une amitié qui avait besoin d'être jurée si souvent, et d'une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité.

Richard, qui venait de faire la guerre à des croisés, se livra tout-à-coup à tous les excès du repentir et de la pénitence ; il fit assembler, dans une chapelle, les évêques qui l'avaient accompagné, se présenta devant eux en chemise, et tenant à la main, dit un historien anglais (1), *trois paquets de verges flexibles*, se jeta à leurs genoux, leur confessa ses péchés, écouta leurs remontrances, et se soumit avec docilité à la flagellation qu'avait subie, devant Pilate, le Sauveur du monde. Quelque temps après cette cérémonie singulière, comme son esprit était naturellement enclin à la superstition, il eut le désir d'entendre l'abbé Joachim, qui

(1) Bromton est l'historien qui raconte ce fait singulier. Un autre écrivain anglais, Gauthier d'Hemingford, le place à la mort du roi Richard qui, sentant sa fin approcher, se fit fustiger en expiation de ses péchés. Gauthier Vinisauf garde le silence sur cet acte de pénitence. (Voy. la *Bibliothèque des Croisades*, tom. 1, pag. 738.)

 vivait retiré dans les montagnes de la Calabre , et qui passait pour un prophète (i). Dans un voyage à Jérusalem, ce solitaire avait, disait-on, reçu de Jésus-Christ la faculté d'expliquer l'Apocalypse, et d'y lire,, comme dans une histoire fidèle, tout ce qui devait se passer sur la terre. Sur l'invitation du roi d'Angleterre , il quitta sa retraite et se rendit à Messine, précédé du bruit de ses visions et de ses miracles. L'austérité de ses mœurs, la singularité de ses manières, l'obscurité mystique de ses discours, lui attirèrent d'abord la confiance et la vénération des croisés. On l'interrogea sur l'issue de la guerre qu'on allait faire en Palestine; il prédit aux croisés que Jérusalem serait délivrée sept ans après la conquête de Saladin. «Pourquoi donc, lui dit Ilichard , sommes-nous venus sitôt? — Votre arrivée, répliqua Joachim, est fort nécessaire,- Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis , et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre (2). » (0 Bromton , qui rapporte aussi cette anecdote, raconte aussitôt un combat ou plutôt un divertissement qui eut lieu à Messine, lé jour de la Purification , entre plusieurs chevaliers français et anglais à coups de roseaux ou de cannes , et dans lequel le roi Richard fut vaincu par Guillaume des Barres. On trouvera ce récit curieux dans la Biblioth. des Croisades , tom. i, pag. ^38. (a) C'est Roger de Iloveden qui donne ces détails sur l'abbé Joachim et sur son entretien avec le roi Richard. * (Voj. la Collect. des écrivains anglais, par Henri Sa ville , pag. 4oi> année ii8g.) Digitized by Coogle

UVRE vm. 4ag Cette expKcation, qni ne flattait point la passion iigi et rimpaliencc des croisés, ne pouvait satisfaire l'amour-propre de Richard. Philippe fut peu frappé d'une prédiction qui se trouva d'ailleurs démentie par l'événement, et il ne songea plus qu'à affronter Saladin, ce vainqueur si redoutable, dans lequel l'abbé Joachim Voyait une des sept . télés du dragon de l'Apocalypse. Des que le printemps eut rendu la mer navigable, il s'embarqua pour la Palestine. Il y fut reçu comme l'ange du Seigneur : s# présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui depuis deux ans assiégeaient Ptolémaïs. Les Français ■placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi ; et dès qu'ils eurent déployé leurs tentes, ils s'occupèrent de livrer un assaut. Ils auraient pu , dit-on, se rendre maîtres de la ville; mais Philippe, inspiré par un esprit chevaleresque bien plus que par une sage politique, voulut que Richard fût présent à cette première conquête. Cette généreuse condescen- • ' dance devint funeste aux entreprises des chrétiens , et donna le temps aux Sarrasins de recevoir des secours. Saladin avait passé l'hiver sur la montagne de Karouba; les fatigues, les combats, la disette et les maladies avaient affaibli son armée ; il était affaibli lui-même par un mal que les rriédecins ne pouvaient guérir, et qui, plusieurs fois, l'avait empêché de suivre scs guerriers sur le champ de bataille. Lorsqu'il apprit l'arrivéè de deux puis- « sans monarques chrétiens, il sollicita de nouveau , Digitized by Google

Cette explication, qui ne flattait point la passion 1191
et l'impatience des croisés, ne pouvait satisfaire l'amour-propre de Richard. Philippe fut peu frappé d'une prédiction qui se trouva d'ailleurs démentie par l'événement, et il ne songea plus qu'à affronter Saladin, ce vainqueur si redoutable, dans lequel l'abbé Joachim voyait une des sept têtes du dragon de l'Apocalypse. Dès que le printemps eut rendu la mer navigable, il s'embarqua pour la Palestine. Il y fut reçu comme l'ange du Seigneur : sa présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui depuis deux ans assiégeaient Ptolémaïs. Les Français placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi; et dès qu'ils eurent déployé leurs tentes, ils s'occupèrent de livrer un assaut. Ils auraient pu, dit-on, se rendre maîtres de la ville; mais Philippe, inspiré par un esprit chevaleresque bien plus que par une sage politique, voulut que Richard fût présent à cette première conquête. Cette généreuse condescendance devint funeste aux entreprises des chrétiens, et donna le temps aux Sarrasins de recevoir des secours.

Saladin avait passé l'hiver sur la montagne de Karouba; les fatigues, les combats, la disette et les maladies avaient affaibli son armée; il était affaibli lui-même par un mal que les médecins ne pouvaient guérir, et qui, plusieurs fois, l'avait empêché de suivre ses guerriers sur le champ de bataille. Lorsqu'il apprit l'arrivée de deux puissans monarques chrétiens, il sollicita de nouveau,

 igi par ses ambassadeurs , les secours de^ princes musulmans. Dans toutes les mosquées on fit des jirières pour le triomphe des ses armes et la délivrance de rislamismcj dans toutes les villes musulmanes les imans exhortaient les peuples à s'armer contre les ennemis de IMahomct. « D'innombrahlesiégions de chrétiens, disaient» ils, sont venues des pays situés au-delà de Cons» tantinople, pour nous enlever les conquêtes qni » avaient plongé l'Alcoran dans la joie, et pour » nous disputer une terre où les cora^gnons d'O» mar avaient planté l'étendard du Prophète. N'c» pargnez ni votre vie , ni vos richesses pour les » combattre. Vos marches contre les infidèles, vos ») périls, vos blessures , tout, jusqu'au passage du)i torrent, est écrit dans le livre de Dieu. La soif, » la faim , la fatigue , la mort même, deviendront » pour vous des trésors dans le ciel, et vousouvi i» ront les jardins et les bocages délicieux du Pa» radis. En quelque lieu que vous soyez, la » mort vous surprendra ; ni vos maisons , ni vos » tours élevées ne vous 'défendront contre scs » coups. Quelques-uns d'entre vous ont dit : N'al» Inns point chercher les combats pendant les » chaleurs de Vété et les rigueurs de l'hiver; mais » l'Enfer sera plus terrible que les rigueurs de l'hi- • » ver et que les chaleurs de l'été. Allez donc com■» battre vos ennemis dans une guerre entreprise ‘ » pour la religion. La victoire ou le Paradis vous » attendent ; craignez Dieu plus que les infidèles; » c'est Saladm qui vous appelle sous ses drapeaux.

 » Saladin est l’ami du Prophète ^ comme le Pro- >)» phète est l’ami de Dieu. Si vous u’obéissez, vos » familles seront chassées de la Syrie, et Dieu mel» tra .à votre place d’autres peuples meilleurs que » vous. Jérusalem, la sœur de Médine et de la » Mecque , retombera au pouvoir des idolâtres » qui donnent un fils , un compagnon , un égal » au Très-Haut, et veulent éteindre les lumières » de Dieu. Arraez-voiis donc du bouclier d« la » victoire; dispersez les enfans du feu, les fils)) de l’Enfer que la mer a vomis sur nos rivages, et » rappelez-vous ces paroles du Coran : Celui qui » abandonnera ses foyers pour défendre la reli)) gion sainte y trouvera F abondance et un grand » nombre de compagnons. » • Animés par ces discours, les Musulmans volèrent aux armes , et de toutes parts ils accoururent dans le camp de Saladin, qu’ils regardaient comme le bras de la victoire et le fils chéri du Prophète. Pendant ce temps-là, Richard était retardé dans sa marche par des intérêts étrangers à la croisade. Tandis que son rival l’attendait pour prendre une ville sur les Sarrasins et voulait tout partager avec lui, jusqu’à la gloire, il se rendait maître d’un royaume, et le retenait pour lui (r). (i) Gauthier Vinisauf est celui des historiens anglai? qui donne le plus de details sur cette conquête de l’ile de Chypre par le roi Richard. Cependant le re'cit que Broiuton eu a fait n’est pas sans intérêt et peut être compare avec celui de Vinisauf. (Voyez le*s chapitres xxxi et suivans du

» Saladin est l'ami du Prophète, comme le Pro- 1191
» phète est l'ami de Dieu. Si vous n'obéissez, vos
» familles seront chassées de la Syrie, et Dieu met-
» tra à votre place d'autres peuples meilleurs que
» vous. Jérusalem, la sœur de Médine et de la
» Mecque, retombera au pouvoir des idolâtres
» qui donnent un fils, un compagnon, un égal
» au Très-Haut, et veulent éteindre les lumières
» de Dieu. Armez-vous donc du bouclier de la
» victoire; dispersez les enfans du feu, les fils
» de l'Enfer que la mer a vomis sur nos rivages, et
» rappelez-vous ces paroles du Coran : *Celui qui*
» *abandonnera ses foyers pour défendre la reli-*
» *gion sainte, trouvera l'abondance et un grand*
» *nombre de compagnons.* »

Animés par ces discours, les Musulmans volèrent aux armes, et de toutes parts ils accoururent dans le camp de Saladin, qu'ils regardaient comme le bras de la victoire et le fils chéri du Prophète.

Pendant ce temps-là, Richard était retardé dans sa marche par des intérêts étrangers à la croisade. Tandis que son rival l'attendait pour prendre une ville sur les Sarrasins et voulait tout partager avec lui, jusqu'à la gloire, il se rendait maître d'un royaume, et le retenait pour lui (1).

---

(1) Gauthier Vinisauf est celui des historiens anglais qui donne le plus de détails sur cette conquête de l'île de Chypre par le roi Richard. Cependant le récit que Bromton en a fait n'est pas sans intérêt et peut être comparé avec celui de Vinisauf. (Voyez les chapitres XXXI et suivans du

 En sortant du port de IMessine , la flotte anglaise fut dispersée par une violente tempête; trois vaisseaux périrent sur les côtes de Chypre; les malheureux échappés au naufrage furent maltraités par les habitanset jetés dans les fers; un navire qui portait Bérengère de Navarre et Jeanne, reine de Sicile , s'élant présenté devant Limisso , ne put obtenir l'entrée du port. Peu de temps après, Richard arrive avec sa flotte qu'il avait réunie; il éprouve lui-même un refus outrageant. Isaac, de la famille des Comnènes, qui, pendant les troubles de Constantinople , s'était emparé de l'ile do Chypre, et la gouvernait* sous le titre fastueux d'empereur, osa menacer le roi d'Angleterre. Ces menaces devinrent le signal de la guerre, et de part et d'autre on courut aux armes. Isaac nO put résister au premier choc des Anglais ; scs troupes furent battues et dispersées ; ses villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs ; l'empereur de Chypre tomba lui-même au pouvoir de Richard, qui, pour insulter à sa vanité et à sou avarice, le fit charger de chaînes d'argent. Le roi d'Angleterre , après avoir délivré les habitans de CJiypre d'un maitre qu'ils appelaient un tyran, leur fit payer ce service de la moitié de leurs biens, et prit possession de l'ilc qui fut érigée en royaume , liv. Il de Y Itinéraire de Richard , et la Collection des écrivains anglais de Roger Twisden, tom. i, pag. "jiS, année 1 189.) Digitized by Cf ji'

LIVRE VIII. 433 et qui resta plus de trois cents antj sous la domina- 1 lion des La üns. • t , Ce fut dans' cette île , au sein meme de sà victoire, et dans le. voisinage de l'ancienne Àinatlionte, que Richard célébra son mariage avec'Bérengère de Navarre j il partit ensuite pour la Palestine, traînant après lui Isaac , chargé de chaînes, et la fille de ce malhetireiii prince , dans laquelle, dit-on, la nouvelle reine trouva une dangereuse rivale. Avant d'arriver siir les côtes de Syrie, -.il rencontra un vaisseau 'sarrasin monté pâr ' des guerriers intrépides et chargé de toutes sortes de provisions de guerfe; à la suite d'un combat nreurIrier (i), Ic vaisscau musulman disparut, englouti dans les flots, et la nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens. Son arrivée fut célébrée par des (feux de joie «diurnes dans toute, la 'campagne de Ptolémàïs^^a)'. . . ' Y? - . , Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée chrétienne, la viUe assiégée, vit devant ses murs toüt ce que l'Europe avait d'illustres capitaines et de vaillans guerriers. Les tenlc.s des Francs couvraient une vaste plaine, et leur ar(i) Lisez, dam la Biblioth. des Croisades , t. i , p. 68(3 , les détails curieux que (iauthicr Vinisauf donne sur ce combat naval , et sur la perte qu'y firent les Sarrasins. (•J.) Voyez les ch. i et 11 du liv. ni de Y Itinéraire de Richard, sur l'arrivée de ce prince à Ptohimaïs. Voyez aussi le récit de l'auteur arabe Boha-eddin, tome ii de la Uibliolh. des Croisades, §. 56. TOM. II. 28

et qui resta plus de trois cents ans sous la domination des Latins. 1190

Ce fut dans cette île, au sein même de sa victoire, et dans le voisinage de l'ancienne Amathonte, que Richard célébra son mariage avec Bérengère de Navarre; il partit ensuite pour la Palestine, traînant après lui Isaac, chargé de chaînes, et la fille de ce malheureux prince, dans laquelle, dit-on, la nouvelle reine trouva une dangereuse rivale. Avant d'arriver sur les côtes de Syrie, il rencontra un vaisseau sarrasin monté par des guerriers intrépides et chargé de toutes sortes de provisions de guerre; à la suite d'un combat meurtrier (1), le vaisseau musulman disparut, englouti dans les flots, et la nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens. Son arrivée fut célébrée par des feux de joie allumés dans toute la campagne de Ptolémaïs (2).

Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée chrétienne, la ville assiégée vit devant ses murs tout ce que l'Europe avait d'illustres capitaines et de vaillans guerriers. Les tentes des Francs couvraient une vaste plaine, et leur ar-

(1) Lisez, dans la *Biblioth. des Croisades*, t. 1, p. 686, les détails curieux que Gauthier Vinisauf donne sur ce combat naval, et sur la perte qu'y firent les Sarrasins.

(2) Voyez les ch. 1 et II du liv. III de l'*Itinéraire de Richard*, sur l'arrivée de ce prince à Ptolémaïs. Voyez aussi le récit de l'auteur arabe Boha-eddin, tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 56.

/,34 HISTOIRE DES CROISADES, incc présentait le plus imposant spectacle; çii voyant sur le rivage de la nier, d'un côte les lours et les murs de Ptolémaïs, de l'autre le camp des chrélieus , où l'on avait' hall des maisons, tracé des rues , élevé des forteresses, on aurait dit deux cités rivales qui s'étaient déclaré la guerre. La prés'ence des deux monarques jeta l'inquiétude et l'effroi parmi les SaiTasins ; le roi de France passait en Orient pour un des princes les plus illustres de la chrétienté ; les INIusulmans se disaient entr'eux que le roi d'Angleterre surpassait tous les autres princes chrétiens par son courage et l'activité de son génie. Richard et Philippe se témoignèrent d'abord une amitié récipro, que; et toute l'armée, à leur exemple,]Varut avoir oublié ses anciennes divisions. Si cette union avait pu subsister quelque temps, les chrétiens auraient facilement triomphé de leurs ennemis; mais quelle union pouvait résister aux souvenirs du passé et aux motifs de rivalité que chaque jour faisait naître. On célébrait sans cesse dans le camp la conquête de l'ilc de Chypre, et les louanges données à Richard importunaient Philippe-Auguste, qui réclamait eu vain la moitié du pays conquis (i^, d'après les conditions du (i) Oiipcutvoir, surccsprctenlionsdePhilippc-Auguslc, la chfoniqtie de Bromton déjà citée, p. laooi, cl la réponse de Richard , qui dit que la conqtiéte de file de Chypre n'avait été faite que pour venger une injure atroce et' rwerite, et non dans le dessein d'acquérir une île chrétienne. Dh i I IV

LIVRE Vni: ' 435 Ir^iU* de Vézelai. L’armée '^de Richard était lican- i coup plus nombreuse que ceHe de Pliilippcj et comme le premjer avait épuisé son royaume avant de s’embarquer, son trésor se trouvait beaucoup plus considérable que celui du roi de France. Philippe , à. son arrivée", avait promis trois é?us d’or par mois aux chevaliers qui étaient sans solde,, et tous louaient sa générosité ; Richard leur promit quatre' pièces . d’or , ' et fit oublier les bienfaits du monarque Français. Philippe ne pouvait voir sans jalousie qu’un prince, qui était son vassal, eût plus de crédit que lai sur l’armée, et Richard dédaignait d’obéir à un souverain qu’il surpassait en puissance, et peut-être en bravoure.^ • Cependant les travaux du siège se poursuivaient sans relâche; on dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts; mais rarement les Français et les- Anglais combattaient ensemble , et chaque combat devenait un sujet de discorde ; car les ci’oisés rèstés'au camp reprochaicnf à ceux qui avaient combattu de n’avoir pas triomphé de l’ennemi , et ceux-ci reprocliaient aux autres de ne ' les avoir pas secourus dans le péril. Les débats occasionnés par les prélcnlions au trôife de Jérusalem, se renouvelèrent alors avec plus de fureur; Philippe,’ à son arrivée, s’était déclaré pour Conrad; ce fut une raison pour que Richard.se déclarât pour Guy de Lqsignan. L’armée chrétienne fut remplie de troubles et divisée de nouveau en deux partis. On voyait d’un côté les Français, les AUerrtands,’' les Templiers, les Géa(3.. i

Digitized by Google

traité de Vézelai. L'armée de Richard était beaucoup plus nombreuse que celle de Philippe; et comme le premier avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, son trésor se trouvait beaucoup plus considérable que celui du roi de France. Philippe, à son arrivée, avait promis trois écus d'or par mois aux chevaliers qui étaient sans solde, et tous louaient sa générosité; Richard leur promit quatre pièces d'or, et fit oublier les bienfaits du monarque Français. Philippe ne pouvait voir sans jalousie qu'un prince, qui était son vassal, eût plus de crédit que lui sur l'armée, et Richard dédaignait d'obéir à un souverain qu'il surpassait en puissance, et peut-être en bravoure. 1191

Cependant les travaux du siége se poursuivaient sans relâche; on dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts; mais rarement les Français et les Anglais combattaient ensemble, et chaque combat devenait un sujet de discorde; car les croisés restés au camp reprochaient à ceux qui avaient combattu de n'avoir pas triomphé de l'ennemi, et ceux-ci reprochaient aux autres de ne les avoir pas secourus dans le péril.

Les débats occasionnés par les prétentions au trône de Jérusalem, se renouvelèrent alors avec plus de fureur; Philippe, à son arrivée, s'était déclaré pour Conrad; ce fut une raison pour que Richard se déclarât pour Guy de Lusignan. L'armée chrétienne fut remplie de troubles et divisée de nouveau en deux partis. On voyait d'un côté les Français, les Allemands, les Templiers, les Gé-

 de l’aulre, les Anglais, les Pisans, les Hospitaliers; au milieu de ces dissensions, Conrad se retira dans la ville tle Tjr, et montra cpi’il ne voulait faire aucun sacrifice à ruuioii des clircTiens(i). Le l’ÿi d’Angleterre et le roi de France étaient tombés malades à leur arrivée au camp de Ttolémaïs; cette circonstance malheureuse ralentit un moment; les progrès du siège, et rendit quehpic espérance aux assiégés. Philippe ne resta que quelques jours dans sa tente, cl ne larda pas à mouler à cheval pour encourager les comballaus par sa présence; Richard, dontla maladie était plus grave, se montrait impal^ient de combattre, et cette impatience, dlttfon historien, le tourmentait plus que lu fièvre qui brûlait son sang (a). Pendant leur maladie, Philippe et Richard avaient envoyé des députés à Saladin, et l’iiistoire se plaît a remarquer les procédés généreux, les i-echerches de j)olitessc qui accompagnèrent les négociations entre des souverains qui se faisaient la guerre (3). Ces manières, inconnues jusqu’alors, oirraicnlun élraûge contraste avec ranimosilé bar(1) Voyez Bromton, pag. iao3, au tome de la collctiion déjà citée. (2) Graviùs enim torquebatur ille (rex) Turcorum ùnporttinis iiTiiptionibus quam ferventissimis quibus urebalur (Gauthier Vinisauf,'liv,. ni, cliap. VII.) ' (3) Bromton dit que Saladin" envoya aux rois chrétiens des poires de Damas/et d’autres fruits, et «Jiie ceux-ci lui rcnvoyèicnt des bijhux et des joyaux. De jocosis et joca

r LIVRE VIII, 437 barc des couibaltans. Aussi la mullilude.dcs croi- 1 191 ses ne pouvait s'cxpli«jucr ces relations rjui causaient sa surprise, et dans l'étal de trouble et d'agitation où se trouvaient les esprits, on sc montra plus disposé à croire à la perfidie et à la trahison qu'à la générosité. Les partisans de Richard accusèrent Philippe, et ceux de Philippe reprochèrent à Richard d'entretenir de coupables intelligences avec les Musulmans. Le roi de France répondait à ces accusations en livrant chaque jour des combats aux Sarrasins, et le roi d'Angleterre, toujours malade, se faisait souvent porter au pied des remparts de la ville , pour exciter par son exemple l'ardeur des assiégeans. Cependant les périls de l'armée, la gloire de la religion, l'intérêt de la croisade, étouffèrent un moment la voix des factions, et persuadèrent aux croisés de sc réunir contre l'ennemi commun. Après de longues discussions, on décida que Guy de Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad cl ses dcscendans lui succéderaient au royaume de Jérusalem (i). On convint eti libits suis ci remiserunt , pag. 1202. Les auteurs arabes parlent aussi de jjrcscns envoyés de part et «l'autre. Bohaeddiu et Ibii-Alatîr sont ceux qui se sont le plus étendus à ce sujet. (Voyez au tome 11 de la Bihlioth. des C/visades, §• 57-) ■ . , . 0(i) I.a décision prise à l'egard do Guy n'eut lieu qu'après la redebtion d'Acre; niais on dut convenir d'abord des bases de l'arrangement-. à

 1 même temps que lorsqutT l’un des deux monarques attaquerait la ville, l’autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l’armée de Saladin : cet accord rétablit l’harmonie ; des guerriers chrétiens qui avaient été sur le j>oint de prendre les annes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles. Le' siège fut repris avec une nouvelle ardeur ; mais les Musulmans avaient employé à fortifier la ville, le temps cpie les chrétiens venaient de perdre en de vaines disputes. Les assiégeaus , lorsqu’ils se présentèrent devant les murailles, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s’attendaient point. L ar- ^ mée de Saladin secondait sans cesse les elForl.s des assiégés, eu attaquant l’armée clirétieune. Des le lever du jour, le bruit des timbales et des trompettes ^ signal ducombat, retentissait dans le camp des Sarrasins et sur les remparts de Ptolémaïs Saladin animait scs soldats par sa presence; sou frère, Malek-Adel, donnait l’exemple de la bravoure à tous les émirs. Plusieurs grandes batailles furent livrées au pied des collines où campaient les chrétiens. Beux fois les croisés donnèrent uu assaut général, et deux fois ils furent obligés de revenir sur leurs pas pour défendre leur camp, menacé par Saladin. Dans une de ces attaques, un chevalier chrétien défendit seul une des portes du camp contre une foule de Siirrasins. Les auteurs arabes comparqj|t ce chevalier à un démon animé par tous les feux, «le l’Enfer. Une énorme cuirasse le couvrait tout % . Dk J by

LIVRE Vlll. 439 culîer; les flèches, les pierres, les coups ilc laucc , lie pouYàicul ralleiiidre ; tous ceux ipii l’approchaient r'ccevaieul la mort, et lui seul, au milieu des ennemis, tout he'rissé de javelots, semblait n’avoir riOii à redouter. Ce brave chevalier ne put être mis hors de combat que par le feu grégeois jete' sur. sa tetcj dévoré par les flammes, il périt, semblable à ces machines énormes des chrétiens, que les assiégés avaient brûlées sous les murailles de la ville (i). Chaque jour les croisés redoublaient d’elForts, et tour-à-tour repoussaient l’armée de i^adiii , ou menaçaient la ville de Ptolémaïs. Dans un de leurs assauts , on les vil combler leà fossés de la ville avec leui’s chevaux morts et les cadavres de leurs compagnons tombés sous le fer de l’ennemi , ou moissonnés pai’ les maladies. Les Sarrasins relevaient les morts entassés sous leurs murailles par les chrétiens , et les rejetaient en lambeaux sur le bord des fossés , où le glaive des combats frappait sans cesse de nouvelles victimes. !Ni le spectacle de la mort, ni les obstacles, ni les fatigues, rien jic pouvait arrêter les chrétiens. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient réduits en cendres , ils creusaient la terre et s’avançaient , par des chemins souterrains, jusque sous les fon-' dfemens des remparts. Chaque jour ils employaient un nouveau moyen , de nouvelles machines pour (1) Nous suivons ici le récit de Boha-eddin. (Voyez au tom. Il de la Bibliothèque des Civisades, § 58.)

 Iwiltrc k place. Un liistorion arabe rapporte qu'ils élevèrent auprès do leur camp une colline de terre d'une hauteur prodigieuse ; en jetant sans cesse la t erre devant eux , ils firent avancer peu* à peu cette montagne vers les remparts, de la ville. Elle n'en était pius séparce que par la moitié de la distance ' que parcourt une flèche j les Musulmans sortirent de la place, et se précipitèrent au-devant de cette masse énorme qui s'approchait chaque jovir et me- ' naçait leurs murailles. Armés de glaives , de pioches, de pelles, ils combattirent ceux qui la faisaient mi||volr, et ne purent l'arrêter qu'en creusant de vastes fossés sur son passage. Les Français se distinguaient parmi tous les guerriers chrétiens , et dirigeaient leurs attaques surla Tour-Maudite , à l'est de la ville. Une grande partie des murailles commençaient à s'ébranler, et devaientbientôtofFriraux assaillansun chemin pour entrer dans la pkee. La guerre , les maladies, la disette , avaient affaibli la garnison -, la ville manquait de vivres , de munitions de guerre et de feu • grégeois ; les guerriers qui avaient résisté à toutes les fatigues , tombaient dans le découragement ,* le peuple murmurait contre Saladin et contre les émirs ; dans cette extrémité , le commandant de la ville se rendit à la lente de Philippe-Auguste(i) , (i) Le coimnandanl se nommait Meschtoiib. (Voye* le rëcit (les Ai'abes,lom. ii de \a BihliàÛi.' des Croisades, §.58.) Gauthier Vinisauf cl Brojuion disent que Mcsdiloub Digitized by Google

LIVRE VIII. 44. ol lui dit : « Il y a quatre aimées que nous sommes »• maîtres de Ptolémaïs j lorsque les Musulmans y)» entrèrent , ils laissèrent a tous les liabitans la » liberté de se transporter partout où ils vou» di'aient avec leurs iamilles ; nous vous offrons » aujourd'hui de vous rendre la ville , et nous ne » vous demandons que les conditions que nous » avons accordées aux cluréliens. » Le roi do France , après avoir l'ait rassembler les principaux chefs de l'armée , répondit que les croisés ne consentiraient point à épargner les habitans et la garnison de Ptolémaïs, si les Musulmans ne rendaient Jérusalem et toutes les villes chrétiennes tombées on leur pouvoir depuis la bataille do Tibériade, Le chef des émirs , irrité de ce refus , se retira en jurant par Mahomet do s'ensevelir sous les ruines de la ville ; nos derniers efforts seront terribles, s'écria-t-il, et lûrsque l'qnge Reilouafi conduira Vun de nous en Paradis , le. sinistre Malek en précipitera cinquante des vôtres en Enfer. A son retour dans la place, le commandant des Sa rrasins lit passer son courage et son indignation dans toutes les âmes 4 lorsque les chrétiens rcet Carakous, gouverneurs de la place, se prcsenicrcnt aux deux rois pour demander uiie trêve; Gauthier prétend que Philippe p^^raissait décide à y consentir, mais que Richard ne le voulut pas. Bromton dit ijue les deiLX rois s'y rcfilsèrcnt. (Voy. Gauthier Vinisauf, liv. ni, cliap. i5, et Bromton , pag. i 2o3.)

 coiumencèrcut leurs assauts , ils furent repoussés avec une vigueur qui les remplit de surprise. « Les » flots tumultueux des Francs , pour emprunter » le langage des auteurs arabes , roidalent vers les » murs de la place avec la rapidité d'un torrent » qui va se jeter dans un lac ; ils montaient sur » les remparts à demi-ruinés, comme les chèvres » sauvages montent sur les roclies escar|>ées , tan» dis que les Sarrasins se précipitaient sur les as» siégeans comme les pierres détachées du soni» met des montages. » . Le courage des Musulmans leur était inspiré parle désespoir j mais l'ardeui^ qu'inspire le desespoir est passagère j bientôt les soldats de l'islamisme retombèrent dans l'abattement. Les secours que Saladin avait promis n'ariivaieut point , et rien ne pouvait sauver la ville ; plusieurs émirs se jetèi-ent la nuit dans une barque pour aller chercher un asile dans le camp de Saladin , aimant mieux s'exposer aux reproches du sultan , ou périr au milieu des eaux, que de mourir sous le glaive des chrétiens. Cette désertion et la vue des tours ruinées ajoutèrent à l'effroi des Musulmans ; tandis que les pigeons elles plongeurs annonçaient a Saladin l'horrible détresse des assiégés , ceux-ci formèrent le q)rojct tle sortir de la ville au milieu de la nuit , et de braver tous les périls pour rejoindre l'armée du sultan j mais leur projet fut déçouvcrl par les chrétiens , qui gardèrent tous les]>assages par lcs([uels l'ennemi pouvait leur cchajiper. Dès-lors les assiégés ne songèrent plus (£u'a

LIVRE VIII. 443 sauver leur vie par une capitulation qui fui âccep- ug lée. Us promettaient de faire rendre aux Francs le buis delà vraie croix avec seize cents prisonuiersj ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'oraux chefs deTarmee chrétienne. Des otages musulmans, et tout le peuple enfermé dans Ptolémaïs , devaient rester au pouvoir du vainqueur }usqu'à l'entière exécution du traité (i). Un soldat musulman sorti de la ville , vint annoncer à Saladin que la garnison était forcée de capituler. Le sultan , qui se proposait de faire un dernier effort pour sauver la place , apprit celle nouvelle avec, une profonde douleur. 11 fit assembler son conseil pour savoir s'il approuverait la caj)itulatiou ; mais à peine les principaux émirs étaient réunis dans sa lente , qu'on vit flotter sur les murs et les tours de Ptolémaïs les. étendards des croisés, Tel fut le siège de Ptolémaïs qui dura plus de' deux années, et dans lequel les croisés versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie. « Dans l'espace » de deux ans, dit Emad-eddin, le fer dcs^Musul» mans immoLa plus de soixante mille infidèles; à » mesure qu'ils périssaient sur terre, ils se multi(i) Yoy, les articles.de celte capitulatkia dans Gauthier Vinisauf et dans Bromton. {Biblioth. des Croisades, tom. 1 , pag. 691 et 74'*) B*^ha-eddip cl les autres aiiteiu-s arabes en ontausài parld.'(Voy. au tom. ii de la Bibliol. des Croisades , 58 et 59.)

444 IlISTOmE DES CROISADES. 9;I r) pliaicnl sur mer; toutes les fois (pi'ils osèrent » nous attaquer , ils furent tués ou faits prison» niers ; néanmoins d'autres leur succédaient, et » pour cent qui succombaient , îl eu reparaissait » mille. » Quel sujet de méditation et de surprise (jue cetto guerre à laquelle accouraient des peuples «lu Nord et du Midi , qui , sans s'élre entendus eiitr'eux, sans être excités ou contraints par aucune puissance de la terre, venaient combattre sous les murs d'une ville de SjTie , un ennemi qu'ils ne connaissaient point , et dont ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes. Lor^u'on reporte sa pensée sur les événemens «pie nous venons de décrire, on admire l'heroisme, la constance , la résignation des croisés ; mais on s'étonne en meme temps de la direction «pic des circonstances peu importantes en elles - memes donnent quelquefois aux affaires humaines. Un roi fugitif, qui ne trouve pas un asile dans ses états , va tout -à-coup, suivi de quelques soldats, mettre le siège devant une ville ; dès-lors c'est sm' ce point (|ue toute la chrétienté a les yeux et que se dirigent toutes les forces do l'Occident, sans qu'aucun prince , aucun monarque songe, à tenter unç entreprise plus importante. D'un ciité, on voit les empires s'agiter et se lever en armes à la voix de la religion éplorée ; que voit-on de l'autre ? La colline «IcTuron elles rives stériles du Bélus, sur les«jüelles vient .se concentrer et mourir ce violent orage «pii a ébranlé le mou«le. Ce long siège de Ptoléniaïs, si rempli de gloire , ne fut-il pas, pour les. Digitized bv (

LIVRE VIII. ^ 445 Francs, comme un piège de la fortune \les Sarrasins , et ropiuiàlreté qu'on mit aloi-s à la conquête d'une ville qui n'était point la ville sainte , ne contribua-t-elle pas à sauver l'Orient, et peut-être rislamismc des entreprises du monde cbiétien ? Dans les nombreux combats que se livTèrentles vaisseaux sarrasins et les vaisseaux francs , pendant le siège de Ptolémaïs, on a pu remanjuer que les chrétiens avaient le plus souvent l'avantage sur leurs ennemis, et ce fut cette supériorité delamarine de l'Occident qui sauva l'armée chrétienne, Souvent une tempête et la saison des pluies et des orages firent plus de mal aux croisés que tous les guerriers de Saladin. Si les Musulmans s'étaient l'cndus redoutables par leurs forces navales , et si Saladin , au lieu de rassembler des années , avait rassemblé des flottes pour garder les côtes de la Syrie , les armées de l'Europe n'auraient jamais pu SQ réunijr , et la faim aurait moissonné tous les guerriers chrétiens arrivés en Palestine C'est au milieu des grands événemens que se montrent la force, le génie et les passions de l'homme,- c'est dans cette longue lutte entre les chrétiens et les Musulmans tpr'ou peut eonuaître leur force et leur puissance, qu'on peut étudier leur caractère et leurs moeurs. Nous ne parlerons point ici de leurs armures (i) Gaulhier Viuisauf donne sur l'ctat de la marine au ihoyen âge des details assez curieux daûs son liv. i, ch. xixiv* (Voyez aussi Bihtiolh. des Croisades, tom. i,, pag^ 075-)

/ 44G HISTOIRE DES CROISADES. if)i diirérontcs , ni tic lenr lactique el do leurs évolu-^ lions 'militaires. Dans le siège de Ptolémaïs , les Francs cl les Sarrasins perfectionnèrent tour-à-tour les moyens d'attaque et de défense. Les Musulmans donnci ent au feu grégeois une force et une activité qu'on n'avait point connues dans les guerres précédentes (i); de leur coté, les chrétiens couslmisirent des machines de guerre qui furent à-la-fois l'admiration et l'elTroi de leurs ennemis. De part et d'autre , on ne négligea rien de tout ce qui peut rendre la guerre plus meurtrière et plus cruellè , et dans la fureur qui animait les combattans ^ on s'étonne qu'ils n'aient point fait usage des flèches empoisonnées qu'on connaissait alors en Asie. Dans un vaisseau musulman qui portait fies munitions de guerre à Ptolémaïs , et dont Richard se rendif maître en arrivant en Syrie , on trouva des serpens et des crocodiles destinés à porter la mort et la terreur parmi les assiégeaus (2). L^s chrétiens n'eurent point recours à ces horribles auxiliaires ; mais ils avaient apporté de la Sicile des pierres noires (3) provenant des laves de l'^tua , qui (i) On [trouvera à ce sujet des details curieux:, au t. ii dcSla Diblioth. des Croisades , §. 4<). Ces de'tails nous sont fournis par Boha-eddiii et Ibn-Alatir, écrivains dont l'un assista au siège de Saint-Jean-d'Acre, et l'autre lut cpnteniporain.) '■(a) Nous avons déjà renvoyé à l'article^ de Gaothier"Vinisauf pour les détails de ce combat naval. (Voyez aussi jSicardi, Biblioth. des Croisades i, j>age55o.) (3) Le même historien dit qu'une, de ces, pierres noires t : 'ongle à

LIVRE VIII. • .' 447 causaionl un grand ravage dans la ville , et .qué les Musulmans comparaient aux foudres lancées contre les anges rebelles. ^ Au milieu des combats et des assauts qui se livraient chaque jour, nous ne voyons point le courage des soldats de la croix soutenu par des visions et des miracles comme dans les autres guerres saintes. Une seule chronique (i) rapporté que la Vierge, mère du Sauveur, dans un costume d'une blancheuréclatautc, apparut pendant la nuit à quelques guerriers qui veillaient sous les remparts de la ■ville ; mais le récit de cette apparition ne fit aucune sensation dans l'armée chrétienne. Néanmoins rcnthousiasme religicTix n'avait point de bornes , et jamais on ne vit un plus grand nombre de prélats et d ecclesiastiques sous les armes. Le clei'gé latin qui, dans ses prédications , avait si souvent répété que la mort , dans une guerre contre les Sarrasins, ouvrait aux pèlerins les portes du ciel , ne voulut point se priver lui-même de ce moyen de salut. Quoique les prêtres de l'islamisme n6 prissent point les armes , nous avons vu déjà qu'ils'^ fut envoyée h SaLidin comme un objet de curiosité'. (Gauthier Viuisauf, liv. iii, cliap. vin)

"(i) C'est celle de Bromtoii, pag. iao5. (.Voyez aussi Bibliothèque des Croisades ,tom, i, pag. 740.) L'auteur musuliuaii Uoha - eddin citif de sou c^té une légion d'anges liabillés de vert qui descendit dii ciel pendant la nuit poçr secourir la garnison de Saint- Jeaii-d'Acre. (Voy. au t.^j de la Bibiîoth. dei Crbisadest §. 58.)' " -, '

• ^ ‘K , „ ,r . T > . •-. A ■ r itV ■" >' - l! t.!\ t. * - . - ‘ •. •» • * î '
448 HISTOIRE DES CROISADES'. 1 ly 1 ne vegardaient pas moins celte guerre comme iin« guerre religieuse, et le plus illustre des cadis mu' suli^ans écrivait à Saladin : La langue de nos épées est assez éloquente, pour nous obtenir le pardon de nos fautes {i). Le fanatisme redoubla souvent les fureurs du carnage ; les Musulmans , du haut des tours de Ptolémaïs , insultaient aux cérémonies religieuses J des chrétiens (2). On les voyait sur Icnrs remparts élever des croix , les battre de verges , les couvrir dé poussière et de boue, les briser en mille pièces à la vue des assiégeaus. A cet aspect , les chrétiens juraient de venger leur culte outragé , et menaçaient les Sarrasins de renverser toutes les chaires de Mahomet. Dans l’excès de leur animosité religieuse, lefe Musulmans massacrèrent plusieurs : fois les captifs désarmés ; on les vit brider des prisonniers chrétiens sur le champ de bataille; les croisés imitèrent la barbarie de leurs ennemis. . Tel est néanmoins l’ascendant de l’humanité sur •les cœurs les plus féroces, qu’on vit alors des , guerriers reculer d’horieur en présence du carnage qu’ils avaient fait , et se dérober eux-mêmes (i) On trouvera celte lettre en entier an tom. n de la Biblioth. des Croisades , §. 55. ' •(

LIVRE VIII. 449 aux transports de leur propre furie. Dans un as- i saut livré à la ville , des mineurs musulmans et chrétiens se rencontrèrent dans les souterrains , et comme si la vue des débris accumulés autour d'eux, comme si l'aspect du tombeau qu'ils avaient creusé , leur eût tout-à-coup donné des sentimens généreux , ils déposèrent les armes , et firent entr'eux un traité de paix , laissant à d'autres le soin de poursuivre une guerre qui les rendait plus barbares qu'ils n'auraient voulu l'être. On a comparé le siège de Ptolémaïs au siège de Troie (i), et cette comparaison ne manque pas de vérité. Les guerriers musulmans et clirélions se provoquaientsouvent dans des combats singuliers , et s'accablaient d'injures comme les héros d'Homère; des femmes couvertes du casque et de la cuirasse disputèrent aux guerriers le prix de la bravoure , et furent trouvées parmi les morts qui couvraient le champ de bataille (2); l'enfance même ne resta point étrangère à cette guerre; on vit des (1) Voyez Gauthier Vinisauf, liv. i, ch. xxxw. (Voyez aussi la Bibliothèque des Croisades, tom. 1, pag. 6G1.) (a) Les chroniques d'Occident ne disent rien de ces femmes qui combattaient parmi les chrétiens ; les auteurs arabes qui en parlent , nous apprennent qu'elles furent reconnues parmi les morts ou parmi les prisonniers. Le seul Gauthier Vinisauf cite un acte de dévouement d'une femme chrétienne qui , blessée à mort , demanda à être jetée dans le fossé de la ville, afin que son corps pût contribuer à le combler. (Voyez l'extrait de Gauthier Vinisauf, tome I, Bihlioth. des Croisades.) TOM. II.

 , iQi ciii'alis sortir de la ville assiégée, et se battre contre les eufans des clirélieus, en présence des deux armées (i). Quelquefois les fureurs de la guerre faisaient place aux plaisirs de la paix; les Francs et les Sarrasins oubliaient pour un moment la bainc qui leur avait fait prendre les armes. Pendant le cours du siège , on célébra dans la plaine de Ptolémaïs j)lusieurs tournois , où les Musulmans furent invités. Les champions des deux partis , avant d'entrer en lice , se haranguaient les uns les autres ; le vainqueur était porté en triomphe , et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières , qui réunissaient les deux nations , les Francs dansaient souvent au son des instrumens arabes , et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. La plupart des émirs musulmans , à. l'exemple de Saladin, alTcctaient une austère simplicité dans leurs vêtemens et leurs manières. Un auteur arabe compare le sidtan , au milieu de sa cour , entouré de scs fils et de ses frères , à l'astre des nuits qui jette une lueur sombre au milieu des étoiles; toute leur parure était dans la beauté de leurs chevaux , dans l'éclat de leurs armes et dans leurs étendards , sur lesquels ils faisaient peindre des plantes , des Heurs , des abricots et d'autres fruits à la couleur d'or (2). Les principaux chefs de la croisade n'a ; - V Al»' (1) Voyez en un exemple singulier, rapporté par Boliaeddin, toux. 11 de la Diblioth. des Croisades, §. 46. (2) La couleur adoptée par Saladin était le jaune; à l'éDigitized by Googli -J

1191 enfans sortir de la ville assiégée, et se battre contre les enfans des chrétiens, en présence des deux armées (1).

Quelquefois les fureurs de la guerre faisaient place aux plaisirs de la paix; les Francs et les Sarrasins oubliaient pour un moment la haine qui leur avait fait prendre les armes. Pendant le cours du siége, on célébra dans la plaine de Ptolémaïs plusieurs tournois, où les Musulmans furent invités. Les champions des deux partis, avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières, qui réunissaient les deux nations, les Francs dansaient souvent au son des instrumens arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins.

La plupart des émirs musulmans, à l'exemple de Saladin, affectaient une austère simplicité dans leurs vêtemens et leurs manières. Un auteur arabe compare le sultan, au milieu de sa cour, entouré de ses fils et de ses frères, à l'astre des nuits qui jette une lueur sombre au milieu des étoiles; toute leur parure était dans la beauté de leurs chevaux, dans l'éclat de leurs armes et dans leurs étendards, sur lesquels ils faisaient peindre des plantes, des fleurs, des abricots et d'autres fruits à la couleur d'or (2). Les principaux chefs de la croisade n'a-

(1) Voyez en un exemple singulier, rapporté par Bohaeddin, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 46.

(2) La couleur adoptée par Saladin était le jaune; à l'é-

 vaiont point la même siniplicilé j les chroniques an- i glaises se plaisent à vanter le faste et la magnificence que déploya le roi Richard dans son pèlerinage ; comme on l'avait vu dans la première guerre sainte , les princes et les barons s'étaient fait ^uivre en Asie de leurs équipages de pêche et de chasse , et du luxe de leurs palais et de leurs châteaux. Parmi les faucons du roi de France , dit un auteur arabe, il s'eh trouvait un de couleur blanche et d'une es-^ pèce rare ; le roi (nous répétons ici le récit naïf tlu chroniqueur oriental) aimait beaucoup cet oi^ seau y et l'oiseau aimait le roi de même ; ce faucon s'étant échappé, alla se percher sur les remparts de la viUcj toute l'armée chrétienne fut en mouvement pour rattraper l'oiseau fugitif J comme il fut pris par les Musulmans et porté à Saladin , Philippe envoya un ambassadeur au sultan pour le rache* ter , et lit offrir une somme d'or qui aurait suffi à la rançon de plusieurs guerriers chrétiens (l). Le camp de Ptolémaïs ressemblait à une grande, ville d'Europe, où tous les métiers et les arts mécaniques avaient suivi les pèlerins. Ori y trouvait des marchés où s'étalaient toutes les productions de l'Orient et de l'Occident ; le mouvement du commerce , les travaux de l'insdustidé se raclaient partout à l'activité de la guerre et au bruit des ar* gnrd des fruits qu'il avait fait peindre sur scs étendards , voyez^ le récit d'Emad-eddin , tora. ii de Xii Dihliolh, des Civîsad&s, §. 42. ■' (i) Voy. au lom. 11 delà Bîhliéth. des Croisades, §. 5G. 2Q.,

 On iloil croire que la cupidité et l’avarice jn-ofilcrent souvent de la misère des croisés ; les clironùjucs parlent d’un Pisan (ï) , qui , au milieu de la disette , avait ramassé une grande quantité

LIVRE Vill. ' 453 que jour les liclèles. Souvent les Sarrasin'?» proli- nqi tuienl du moment où les croises assislaiciiL au service de lamesse,pour attaquer leurs relranclicmens dégarnis de soldats. Au milieu de la corruption générale , le siège de Ptolémaïs présenta plusieurs sujets d'édification. Dans les camps , sur le champ de bataille, la charité veillait sans cesse autour des soldats chrétiens pour soulager leur misère , pour soigner les malades et les blessés. Il s'était formé des associations d'hommes pieux j)our assister les inourans et ensevelir les morts j un pauvre prêtre d'Angleterre lit conslruiie à scs frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés j il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière dans lequel, chantant lui-même l'oflice des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pèlerins. Pendant le siège , les guerriers du Nord s'étaient trouvés dans la plus grande détresse et ne pouvaient ' se faire entendre des autres nations. Quelques gentilshommes de Lubeck et de Brème vinrent à leiu" secours, formèrent des tentes avec les voiles fie leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation , et les soignèrent dans leiu s maladies ; qiiaraute seigneurs allemands prirent part à cette généreuse entreprise, et leur associa lion fut l'origine de l'ordre hospitalier et militaire des chevaliers teutoniques (i). C'est aussi à (i)' Voy. rÉclaircissemeiil sor les ordres de chevalerie, à la liu du Tohunc. Digitized by Google

 ngi celle epoque que s’établit l’institution de la Trinité, qui avait pour objet de racheter les chrétiens retenus en captivité chez les Musqlmans. Lorsque les émirs qui commandaient dans Ptolémaïs, eurent signé la capitulation, plusieurs chevaliers chrétiens entrèrent dans la place pour y recevoir les otages et prendre possession des tours et des forteresses. Quand la garnison musulmane sortit de la ville, toute l’armée chrétienne était rangée en bataille sur son passage •, on voyait dans la démarche et dans la contenance des guerriers sarrasins une sorte d’assurance cl de fierté qu’on aur rait pu prendre pour l’orgueil de la victoire (i). Ce spectacle irrita les soldats chrétiens, déjà mécontens de ce qu’on n’avait pas pris la ville de viveforce pour la livrer au pillage ; ce mécontentement augmenta encore lorsque les deux rois firent placer des sentinelles à toutes les poi'tes pour, défendre . l’entrée de la place à la multitude des croisés qui l’avaient conquise. Richard et Philippe se partagèrent les vivres, les munitions, toutes les richesses qu’on trouva dans la ville, et tirèrent au sort les otages et les prisonniers de guerre. « Que l’Église » et la postérité , s’écrie ici l’évôtjue de Gré(i) Voici les expressions de Gauthier Vinisauf : Nec rerwn arnissio d^jecerat , sed nec vultus perierat Constantin , iino aniniositatis hahitudine sùnulabant victoriam. Plus (haut il dit en parlant des Turcs : Gens ilia Turcoruni prohitalis admirandœ , virtulis exiniiœ, belficis exercitiis viri sti'enuissinù , magnifie entiâ insignes, etc. (Riv.iiqch. xvii.) Digitized by Googk

LIVRE VIII. 455 » monei(i), jugent s’il convenait que tout l’ùt 1 » donné ainsi à deux princes, arrivés à peine de» P uis trois mois, lorsque les autres jiélcrins avaient » sur les dépouilles de l’ennemi tant de droits ac» quis par de longs travaux, et par leur sang pron digué pendant plusieurs hivers. » Lorsque Philippe et Richard eurent partagé le prix de la victoire, toute l’armée entra dans la ville. Le clergé purifia les églises qui avaient été changées en mosquées , et remercia le Ciel du dernier triompha accordé aux armes des croisés (2). Les chrétiens qui avaient été chassés de Ptolémaïs lors de la conquête de Saladin, vinrent réclamer leurs anciennes possessions , et ce ne fut qu’à la pressante sollicitation du roi de France qu’on leur permit de rentrer (3) dans leurs demeures. Richard usait de la victoire sans ménagement , non-seulement envers les ^infidèles, mais envers les croisés. On rapporte que Léopold d’Autriche , qui s’était distingué par des prodiges de valeur, avait arboré sa bannière sur une tour de la ville ; par l’ordre de Richard , cette bannière fut enlevée et jetée dans les fossés (4)j les guerriers allemands (i) Sicardi, Biblioth. des Croisades , tom. 1, p. 55a. (a) Voyez Broni ton, pag. laoôde la collection déjà citée; et l’histoire arabe des patriarches i. ' lexandrie, tom. ii de la Biblioth. des Croisades, §. 5p. (3) Pour ce fait remarquable, voyez l’extrait du continuateur de GuillaumedeTyr, Ü/W. des Crois. ,X.om. i, p. 870. Oi) CefaitcstrapportéparGauthierd’Hémingford. (Voy. Biblioth. des Croisades, tom. i, pag. 607.)

» mone (1), jugent s'il convenait que tout fût 1191
» donné ainsi à deux princes, arrivés à peine de-
» puis trois mois, lorsque les autres pélerins avaient
» sur les dépouilles de l'ennemi tant de droits ac-
» quis par de longs travaux, et par leur sang pro-
» digué pendant plusieurs hivers. »

Lorsque Philippe et Richard eurent partagé le prix de la victoire, toute l'armée entra dans la ville. Le clergé purifia les églises qui avaient été changées en mosquées, et remercia le Ciel du dernier triomphe accordé aux armes des croisés (2). Les chrétiens qui avaient été chassés de Ptolémaïs lors de la conquête de Saladin, vinrent réclamer leurs anciennes possessions, et ce ne fut qu'à la pressante sollicitation du roi de France qu'on leur permit de rentrer (3) dans leurs demeures. Richard usait de la victoire sans ménagement, non-seulement envers les infidèles, mais envers les croisés. On rapporte que Léopold d'Autriche, qui s'était distingué par des prodiges de valeur, avait arboré sa bannière sur une tour de la ville; par l'ordre de Richard, cette bannière fut enlevée et jetée dans les fossés (4); les guerriers allemands

(1) Sicardi, *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, p. 552.

(2) Voyez Bromton, pag. 1206 de la collection déjà citée; et l'histoire arabe des patriarches d'Alexandrie, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 59.

(3) Pour ce fait remarquable, voyez l'extrait du continuateur de Guillaume de Tyr, *Bibl. des Crois.*, tom. 1, p. 370.

(4) Ce fait est rapporté par Gauthier d'Hémingford. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 657.)

 prenaient déjà les armes pour venger cet outrage ; mais Léopold dissimula son ressentiment; la fortune devait bientôt lui offrir une occasion d'en tirer une vengeance cruelle. Conrad, mécontent, se retira brusquement à Tyr (i) avec ses troupes; et lorsque des prélats et des barons lui fm'ent envoyés pour l'engager à rejoindre les drapeaux de la croisade, il déclara qu'il ne se croyait point en sûreté dans une ville et dans une armée où commandait Richard. Ce fut alors que Philippe, soit qu'il fût mécontent de la conduite du roi d'Angleterre, soit qu'il manquât d'argent pour poursuivre la guerre, soit enfin que sa maladie eût fait des progrès, annonça son dessein de retourner dans ses États. Cette résolution allligea vivement tous les croisés (a). Bromton rapporte que le duc de (Bourgogne et les barons qu'il envoya à Richard pour lui faire part de son projet, ne purent proférer une seule parole, tant leur voix était étouffée (1) Bromton dit que le 47 de juillet, c'est -i-dire six jours après l'entrée des chrétiens dans Acre, le marquis vint se jeter aux pieds du roi d'Angleterre, lui demanda pardon et l'obtint. Ce même jour il réclama le royaume de Jérusalem, et la décision fut prise à son égard telle qu'on l'a rapportée plus haut : cet arrangemeut ne ramena point la paix, et la discorde ne tarda pas à se rallumer. (2) Voyez, sur ce départ du roi de France, Gauthier Vinisauf, Bromton, Sicai'di , Rigord et Guillaume le Breton , Bibliothèque des Croisades , topie i , pages 69-2743-553. Digitized by Google

 par les sanglots; les barons du roi d' Angleterre se mirent aussi à pleurer; mais Richard, qui n'était pas lâché de n'avoir plus de rival dans l'armée chrétienne, consentit sans peine au départ de Philippe, et se contenta d'exiger de lui sa promesse royale, qu'à son retour en France il n'entreprendrait rien contre les domaines et les provinces de la couronne d'Angleterre. Philippe alla s'embarquer à Tyr, et laissa en Palestine dix mille Fi-ançais sous les ordres du duc de Bourgogne ; lorsqu'il sortit de Ptolémaïs, ses fidèles chevaliers et les croisés qui avaient embrassé son parti contre Richard, lui adressaient de touchans adieux ; tous les autres l'accablaient de malédictions , et lui reprochaient en face de déserter la cause de JésusChrist. Richard restait seul chargé de faire exécuter la capitulation de Ptolémaïs. Plu.s d'un mois s'était écoulé, et Saladin ne payait point les deux cent mille besans qu'on avait promis en son nom; il n'avait point renduleboisdela vraie croix, etles prisonniers chrétiens qu'il devait délivrer étaient encore dans les fers. « Alors le roi^d' Angleterre, dit » Gauthier Vinisauf, dont toute l'ambition était » d'abattre l'orgueil des Sarrasins, de confondre » leur malice et leur arrogance, de punir l'isla» raisme des outrages faits à la chrétienté, fit sortir » de la viUe , le vcndrcjdi après l'Assomption , » deux raille sept cents San'asins enchaînés, et » donna l'ordre de les mettre à mort. Ceux qui » étaient chargés d'exécuter cet ordre s'empres

438 HISTOIRE DES CROISADES. 191 » sèrent avec joie de faire subir -aux captifs m«» sulmans la peine du talion , et de ven;,'er par » leur* mort > celle des prisonniers chrétiens 1 ués » à coups de traits et de flèches (i). » Nous avons cru devoir copier ici la relation d'un témoin oculaire, p^ce que dans une circonstance aussi grave, l'historien doit toujours craindre de dénaturer un fait et de changer quelque chose aux circonstances qui le caractérisent. Nous ajouterons , d'après le récit de l'auteur anglais, que Richard ne doit pas être seul accusé de cet acte de barbarie , car l'exécution des captifs avait été résolue dans un conseil des chefs ' de l'armée chrétienne. Les chroniques arabes ne manquent point de raconter le massacre des prisonniers musulmans; et si on en juge d'après les (1) Voyez Gauthier Vinisauf, liv. iv, ch. 4. Au rapport de Bromton, Saladin avait déjà fait trancher la télé aux prisonniers chrétiens qu'il devait échanger contre des prisonniers musulmans, et le roi Richard attcndit,poui' se venger , le terme fixé pour l'exécution du traité. {Biblioth. des Croisades , tom. 1, p. 6g3 et 746.) Les auteurs arabes ne font pas mention d'im trait aussi honteux pour Saladin. Ils disent, au contraire, que déjà Saladin avait hiit venir de Damas une partie des prisonniers chrétiens pour les rendre, suivant le traité; et qu'à la nouvelle du massacre de scs soldats, il sc contenta de les renvoyer à Damas, sans leur faire aucun mal. Boha-eddin , témoin oculaire, ajoute seulement que , dans le mois 3jui suivit, Saladin exaspéré fit mourir tous les chrétiens qui tombèrent entre ses mains. (Voyez au tome irde la Biblioih. des Croisades f§§. 5q cl <»o,) Digitized by Google

1191 » sèrent avec joie de faire subir aux captifs mu-
» sulmans la peine du talion, et de venger par
» leur mort celle des prisonniers chrétiens tués
» à coups de traits et de flèches (1). » Nous avons cru devoir copier ici la relation d'un témoin oculaire, parce que dans une circonstance aussi grave, l'historien doit toujours craindre de dénaturer un fait et de changer quelque chose aux circonstances qui le caractérisent. Nous ajouterons, d'après le récit de l'auteur anglais, que Richard ne doit pas être seul accusé de cet acte de barbarie, car l'exécution des captifs avait été résolue dans un conseil des chefs de l'armée chrétienne. Les chroniques arabes ne manquent point de raconter le massacre des prisonniers musulmans; et si on en juge d'après les

(1) Voyez Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. 4. Au rapport de Bromton, Saladin avait déjà fait trancher la tête aux prisonniers chrétiens qu'il devait échanger contre des prisonniers musulmans, et le roi Richard attendit, pour se venger, le terme fixé pour l'exécution du traité. (*Biblioth. des Croisades*, tom. I, p. 693 et 746.) Les auteurs arabes ne font pas mention d'un trait aussi honteux pour Saladin. Ils disent, au contraire, que déjà Saladin avait fait venir de Damas une partie des prisonniers chrétiens pour les rendre, suivant le traité; et qu'à la nouvelle du massacre de ses soldats, il se contenta de les renvoyer à Damas, sans leur faire aucun mal. Boha-eddin, témoin oculaire, ajoute seulement que, dans le mois qui suivit, Saladin exaspéré fit mourir tous les chrétiens qui tombèrent entre ses mains. (Voyez au tome II de la *Biblioth. des Croisades*, §§. 59 et 60.)

LIVRE VIII. 45g circonstances qu’elles rapportent, Saladin aurait ngi été sommé plusieurs fois d’accomplir ses promesses; les chrétiens l’auraient menacé plusieurs fois de mettre à mort les Musulmans qu’ils avaient entre les mains , s’il ne renlplissart les conditions des traités; ce fut alors' que les croisés, suivis de leurs prisonniers , s’avancèrent dans la plaine jusqu’au lieu où campait' Saladin , et leurs terribles menaces ne furent accomplies qu’en présence de l’armée musulmane, qui sortit de ses retranchemens et livra un combat à l’armée chrétienne. U nest pas inutile d’ajouter ici que les chroniques orientales , sans caractériser cette scène barbare , se bornent à dire que les prisonniers, martyrs de l’islamisme, allèrent boire les eaux de la miséricorde dans le fleuve du Paradis (i) ; on ne doit pas douter que les croisés n’eussent préféré à ces actes de sanglantes représailles, le paisible accomplissement d’un traité qui leur offrait de grands avantages; et ce fut sans doute pour ne point leur donner ces avantages que la politique de Saladin sacriGa la vie des captifs et des otages qu’il lui était facile de racheter. Lorsque la guerre allait sc poursui'vre avec une (i) Ce sont les expressions d’Émad-eddin. Cet auteur représente ensuite les Musulmans tués par Richard , comme ayant pour l’instant recouvré la parole, et met dans leur bouche le récit de leurs souffrances et de la récompense éclatante qu’ils avaient reçue de Dieu. { Voyez au tome ii , Biblioth. des Crois. , 5g.) Digitized by Google

circonstances qu'elles rapportent, Saladin aurait été sommé plusieurs fois d'accomplir ses promesses; les chrétiens l'auraient menacé plusieurs fois de mettre à mort les Musulmans qu'ils avaient entre les mains, s'il ne remplissait les conditions des traités; ce fut alors que les croisés, suivis de leurs prisonniers, s'avancèrent dans la plaine jusqu'au lieu où campait Saladin, et leurs terribles menaces ne furent accomplies qu'en présence de l'armée musulmane, qui sortit de ses retranchemens et livra un combat à l'armée chrétienne. Il n'est pas inutile d'ajouter ici que les chroniques orientales, sans caractériser cette scène barbare, se bornent à dire que les prisonniers, martyrs de l'islamisme, *allèrent boire les eaux de la miséricorde dans le fleuve du Paradis* (1); on ne doit pas douter que les croisés n'eussent préféré à ces actes de sanglantes représailles, le paisible accomplissement d'un traité qui leur offrait de grands avantages; et ce fut sans doute pour ne point leur donner ces avantages que la politique de Saladin sacrifia la vie des captifs et des otages qu'il lui était facile de racheter. Lorsque la guerre allait se poursuivre avec une 1191

(1) Ce sont les expressions d'Émad-eddin. Cet auteur représente ensuite les Musulmans tués par Richard, comme ayant pour l'instant recouvré la parole, et met dans leur bouche le récit de leurs souffrances et de la récompense éclatante qu'ils avaient reçue de Dieu. (Voyez au tome II, *Biblioth. des Crois.*, §. 59.)

 nouvelle fureur, le sultan, liouteux de «îs délaitcs, craignant d'autres revers, ne pouvait se résoudre à remettre entre les mains des croisés plus de deux mille prisonniers prêts à s'armer de nouveau contre lui, deux cent mille pièces d'or qui devaient servir à l'entretien de cette armée qu'il n'avait pu vaincre, et le bois de la vraie croix, dont l'aspect échaulTait dans les combats l'enthousiasme et l'ardeur des guerriers chrétiens (i). Au reste, la plupart des Musulmans que ne frappaient point ces considérations d'une politique inflexible, et qui d'ailleurs avaient souvent égorgé leurs captifs sans t' avoir à leur reprocher l'inexécution des traités, n'accusèrent point en,cette occasion la barbarie de leurs ennemis, et ne reprochèrent qu'à Saladin la mort de leurs frères, abandonnés au glaive des Francs. Les plaintes même qui s'élevèrent, à ce sujet contre lui parmi ses émirs et scs soldats (a) , nuisirent beaucoup dans la suite aux progrès de ses armes, et le forcèrent enfin de tenniuer la guerre, sans avoir pu, comme il en avait le projet, anéantir les colonies chrétiennes de la Syrie. Les croisés victorieux jouirent enfin dans Ptolémaïs d'un repos qu'ils n'avaient point connu (1) Emad-eildin remarque que Saladin garda celte croix, non parce qu'il y mettait du prix, mais parce qu'il savait que rien ne ferait tant de peine aux chrétiens que de la savoir . entre les mains de leurs ennemis. §. 62. ■> (2) Voyez le fécit des auteurs arabes au tom. 11 de la £ibliol/t. des Croisades, §§. 6a et 64. Digitized by Cooglc

LIVRE vni. 46i tlcpnis leur arrivée en Syrie. Les plaisirs de la paix, l'abondance des vivres, le vin de Chypre, des femmes venues des îles voisines , leur firent oublie!' un moment le bnt de leur entreprise. Lorsqu'un hérault d'armes annonça à haute voix que l'armée allait se mettre en marche et se diriger vers Jaifa, le plus grand nombre des pèlerins eurent quelque peine à s'éloigner d'une ville remplie de délices. Cependant le clergé leur raj>pela la captivité de Jérusalem, et lorsqu'après avoir campé quelques jours hors de la ville, Richard donna le signal du départ, cent mille croisés traversèrent le Bélus , s'avançant entre la mer et le mont Carmel. Une flotte, partie du port de Ptolémaïs , côtoyait le rivage , chargée de bagages , de vivres et de munitions de guerre. Un char, monté sur quatre roues recouvertes de fer , portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un mât élevé. C'est autour de ce phar qu'on transportait les blessés au milieu des combats; c'est là que l'armée se ralliait dans les périls (i) ; les croisés marchaient lentement, parce que les Sarrasins les at(i) Voyez la description de ce char et lit marche-péaibl* de l'armée des croisés, à l'article de Gauthier Vinisauf. (Bibliolh. des *i. P®8* etsuiv.) On fera bien de comparer au récit de Gauthier celui de l'auteur arabe Boha-eddiii, qui y est conformé. L'un et l'autre écrivains étaient témoins oculaires, et ils se complètent réciproquement. { Voyez au tome ii de la Dihlioth. des Croisades , S.Go.) , ngi DIgin — , j , ■ (

 , tendaient partout sur leur passage , et eherchaient à les surprendre dans tous les lieux difilcilesjCeuxci n’étaient point , comme les soldats chrétiens ^ chargés d’une pesante armure ; chaque soldat n’avait qu’une épée, un poignard , un javelot ; quelques-uns portaient une massue hérissée de pointes de fer ; montés sur des chevaux arabes , ils er*raient autour de l’armée chrétienne , fuyant lorte qu’ils étaient poursuivis , revenant à la charge lorsqu’on cessait de' les poursui'vre ^ une chronique contemporaine compare leurs évolutions, tantôt Au vol de l’hirondelle ^ tantôt au rapide essor de ces mouches importunes dont l'essaim s’envole qnand on les chasse , et reparaît quand on les a chas^s. Dans les montagnes qu’elle traversait , l’armée chrétienne avait sans cesse à lutter contre la difficulté des chemins, coupés par des ravins et des torrens ; dans les plaines, des herbes et des plantes qui s’élevaient à la .hauteur de l’homme , embarrassaient la marche des cavaliers et des fantassins. Des animaux sauvagess’échappaientdeleurs retraites et fuyaient à travers les soldats qui abandonnaient leurs rangs pour les poursuivre. Pendant le jour le soleil embrasait la terre; pendant la nuit les croisés se trouvaient en proie à une multitude d’insectes qu’on appelait tarantes (i), dont les i‘-- ' ^ (» (i) Nous avons déjà’parlddes tarentes notre troisième livre, d’après Albert d’Aix.Cctliistoricn dit que ces animaux étaient des serjiens, ce qui n’est pas croyable. Gautliier Vi-’ nisauf qui était sur les lieux et au témoignage duquel on doit ajouter foi, les représente comme des insectes, ver

1191 tendaient partout sur leur passage, et cherchaient à les surprendre dans tous les lieux difficiles. Ceux-ci n'étaient point, comme les soldats chrétiens, chargés d'une pesante armure ; chaque soldat n'avait qu'une épée, un poignard, un javelot ; quelques-uns portaient une massue hérissée de pointes de fer ; montés sur des chevaux arabes, ils erraient autour de l'armée chrétienne, fuyant lorsqu'ils étaient poursuivis, revenant à la charge lorsqu'on cessait de les poursuivre ; une chronique contemporaine compare leurs évolutions, tantôt au vol de l'hirondelle, tantôt au rapide essor de ces mouches importunes dont l'essaim s'envole quand on les chasse, et reparaît quand on les a chassées. Dans les montagnes qu'elle traversait, l'armée chrétienne avait sans cesse à lutter contre la difficulté des chemins, coupés par des ravins et des torrens ; dans les plaines, des herbes et des plantes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme, embarrassaient la marche des cavaliers et des fantassins. Des animaux sauvages s'échappaient de leurs retraites et fuyaient à travers les soldats qui abandonnaient leurs rangs pour les poursuivre. Pendant le jour le soleil embrasait la terre; pendant la nuit les croisés se trouvaient en proie à une multitude d'insectes qu'on appelait *tarentes* (1), dont les

(1) Nous avons déjà parlé des *tarentes* dans notre troisième livre, d'après Albert d'Aix. Cet historien dit que ces animaux étaient des serpens, ce qui n'est pas croyable. Gauthier Vinisauf qui était sur les lieux et au témoignage duquel on doit ajouter foi, les représente comme des insectes, *ver-*

 jiif[ûros faisaient enfler leurs corps et leur eau-
1191 saient d’insupportables douleurs. Dans cette ïuarclic pénible, l’armée perdit un grand nombre de ses chevaux blessés par les traits de l’ennemi ; plusieurs soldats périrent de l’excès de la fatigue.Lorsqu’un pèlerin rendait le dernier soupir, la troupe a laquelle il appartenait, l’ensevelissait au lieu même où il avait expiré , et poursuivait sa route en chantant les hymnes des morts. L’armée faisait à peine trois lieues par jour ; chaque soir elle dres-i sait ses tentes j avant que les soldats se livrassent au sommeil , un hérault d’armes criait dans tout le camp : Seigneur , secourez le Saint-Sépulcre ; il prononçait trois fois ces paroles j toute l’armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain , à la pointe du jour , le char fpii portait l’étendard de l’armée , s’ébranlait au signal des chefs ; les croisés s’avançaient en silence, et les]>rétres , dans leurs chants religieux , rapjwlaienl les voyages , les souffrances , les périls d’J.sraël marchant à la conquête do la Terre-Promise. Enfin l’armée chrétienne , après six jours de fatigue, arriva à Césarée ; elle avait repoussé dans sa marche périlleuse plusieurs attaques des Sarra.sins; mais de plus grands obstacles lui restaient à vaincre. Saladin avait rassemblé toute son armée, impatiente de venger la perte de Ptolémaïs et le massacre des captifs musulmans. Les croisés durent éprouver miculi, tlonl les piqûres .aiguës ne lourineiUaiciU les croisés que peiidaiil la iiuil. ' :efl by Coogic

 qnclqu’ftffroi en voyant la contenance, les prepa' ralifs et la inulliludc de leurs ennemis ; si oà en croit les historiens orientaux , le roi d’Angleterre proposa la paix au frère de Saladln ; mais comme il demandait Jérusalem et qu’il irrita l’orgueil des Sarrasins (i), les menaces et l’appareil d’une guerre sanglante succédèrent bientôt aux négociations pacillques. L’armée du sultan tantôt devançait les croisés , tantôt menaçait de les attaquer eu flanc ou sur leurs derrières. A chaque passage d’un torrent , à chaque défilé , à chaque village, on livrait un combat; les archers musulmans , placés sur les hauteurs , ne cessaient de lancer des flèches ; les armures des guerriers clu-étiens étaient hérissées de traits (2); l’armée chrétienne avait toujours la mer à sa droite ; à ' sa gauche s’élevaient les montagnes escarpées de Naplouse, couvertes de guerriers sarrasins. Les croisés ne traversèrent point sans crainte la forêt célébrée par le Tasse, et toujours serrant leurs rangs, toujours prêts à combattre, ils descendirent dans de vastes plaines qui s’étendaient jusqu’à la rivière d’Arsur. C’est dans ces plaines que deux cent mille Musulmans attendaient l’armée clmétiennç pour lui disputer'le passage ou lui livrer une bataille décisive (3). (i) Voyez le récit de Boba-eddin au toine n de ln'Bibliot. des Croisades, §. 60. ' (a) Eniad-eddin compare à ce sujet les guerriers chrétiens à des porcs-épics. — (3) Tous les détails que nous donnons ici sur la bataille Digitized by

LIVRE VIII. 465 Lorsqu'on aperçut l'armée musulmane , le roi , ,g| Richard se prépara au combat. L'armée chrétienne fut partagée en cinq corps j les Templiers formaient le premier , les guerriers de la liretagnc et de l'Anjou , le second ; le roi Guy et les Poitevins occupaient le troisième rang ; le quatrième corps était composé des Anglais et des Normands rangés autour du grand étendard ; les Hospitaliers marchaient ensuite , et derrière eux s'avançaient lentement les archers , l'arc tendu et le dos chargé de flèches et de javelots. Le comte de Champagne , avec ses chevaliers , s'était approché des montagnes , pour observer les raouvemens des Sarrasins J le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne avec une troupe d'élite , se transportaient , tantôt vers le front, tantôt sur les derrières et sur les flancs de l'armée. Les bataillons des chrétiens étaient si sei-rés , dit Gauthier Vinisauf, qu'un fruit jeté au milieu d'eux n'aurait pu tomber sans toucher un homme ou un cheval. Tous les guerriers avaient reçu l'ordre de ne point quitter leur rang et de rester immobiles à l'approche de l'ennemi. Vers la troisième lieure du jour , l'armée était ainsi rangée en bataille ; tout-à-coup on vit airiver d'Arsur sont extraits de Gauthier Vinisauf, liv. iv, ch. xiv et suiv. (Voy. aussi Biblioth. des Crois. , tora. i , pag. 695 et suiv.) Nous avons aussi fait usage du récit de Boha-eddin, témoin oculaire, et des autres auteurs arabes. (Voyez an tome II de la Biblioth. 'des Croisades, §. 61.)

 Digilized by Guoglc

Sarrasins , descendus des inonlagnes et s’approchant de l’arrière- garde des croisés. Dans cette foule d’ennemis, se faisaient remarquer des Arabes Bédouins , portant des arcs , des carquois et des boucliers ronds ; des Scr ibes à la longue chevelure , montés sur de grands clievaux, armés de flèches; des Éthiopiens au teint noir , d’une taille élevée, le visage peint de blanc et de rouge. Après celte troupe , accouraient plusieurs autres phalanges , portant au bout de leurs lances des drapeaux de toutes sortes de couleurs. Tous ces barbares s’avançaient contre les chrétiens avec la* rapidité de l’éclair, et la terre tremblait sous leurs pas. Le bruit de leurs cistres , de leurs clairons , de leurs timbales , n’aurait pas permis d’entendre les éclats du tonnerre. Ils avaient parmi eux des Immincs- dont Tunique emploi était de pousser d’affreux hurlemens , et tout ce fracas n’avait pas seulement pour but d’effiayer leurs ennemis , mais d’échauffer au carn.ige les guerriers niusulinans , d’eutrelenir dans leur cœur , avec l’oubli du péril, Tardeur des coiidjats et l’ivresse de la vietoire. Leurs bataillons , ainsi animés, se précipitaient vers les croisés ; de nouveaux bataillons suivaient les premiers , et d’autres les suivaient encore ; bientôt l’armée musulmane, pour parler comme les historiens arabes, entoura l’armée chrétienne comme le cil emiroiuie l’œil. Les archers et les bahstiiires arrêtèrent la première impétuosité de Tennemi; mais semblables aux eaux qxd se débordent, les'Éurcs, poussés r .1 'Bd by Google

LIVRE VIII. 4G7 par ceux qui arrivaient après eux , revinrent à la ngt charge : l'attaque des Musulmans s'était dirigée àla-fpis vers la mer et vers les montagnes ; ils se portèrent en plus grand nombre sur l'arrière-garde , où se trouvaient les Hospitaliers. Ils- avaient quitté leurs flèches, et combattaient avec la lance, la massue et l'épée. Une chronique anglaise les compare à des forgerons , et les croisés à l'enclume qui retentit sous les coups redoublés. Cependant l'armée chrétienne n'avait point interrompu sa marche vers Arsur , et les Sarrasins, qui ne pouvaient ébranler les Francs, les appelaient une nation de fer (i). Richard avait renouvelé l'ordre de rester sur la défensive , et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée , deux ^u centre , deux à l'arrière-garde. Ce signal était impatiemment attendu j les barons et les chevaliers pouvaient tout supporter , excepté la honte de rester ainsi sans combattre en présence d'un ennemi qui redoublait à chaque instant ses attaques. Ceux de l'arrière-garde reprochaient à Ricliard de les abandonner ; ils appelaient à leur secours saint Georges, le patron des braves. A la lin quelquesuns des plusardens et des plus intrépides, oubliant, l'ordre qu'ils avaient reçu , se précipitent sur les (i) Les Grecs se serv'ent aussi de cette comparaison. (Voy. l'extrait de Ginnam, au tom. ii de la Biblioth. des Croisades.) 3o.. Digitized by Google

par ceux qui arrivaient après eux, revinrent à la 1191
charge : l'attaque des Musulmans s'était dirigée à-la-fois vers la mer et vers les montagnes ; ils se portèrent en plus grand nombre sur l'arrière-garde, où se trouvaient les Hospitaliers. Ils avaient quitté leurs flèches, et combattaient avec la lance, la massue et l'épée. Une chronique anglaise les compare à des forgerons, et les croisés à l'enclume qui retentit sous les coups redoublés. Cependant l'armée chrétienne n'avait point interrompu sa marche vers Arsur, et les Sarrasins, qui ne pouvaient ébranler les Francs, les appelaient une *nation de fer* (1).

Richard avait renouvelé l'ordre de rester sur la défensive, et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde. Ce signal était impatiemment attendu ; les barons et les chevaliers pouvaient tout supporter, excepté la honte de rester ainsi sans combattre en présence d'un ennemi qui redoublait à chaque instant ses attaques. Ceux de l'arrière-garde reprochaient à Richard de les abandonner ; ils appelaient à leur secours saint Georges, le patron des braves. A la fin quelques-uns des plus ardens et des plus intrépides, oubliant l'ordre qu'ils avaient reçu, se précipitent sur les

(1) Les Grecs se servent aussi de cette comparaison. (Voy. l'extrait de Cinnam, au tom. II de la *Biblioth. des Croisades.*)

 I i()i Sarrasinsî leur exemple entraîne la valeureuse milice (les Hospitaliers. Aussilùl le comte de Cham|tagne avec sa Iroiipe dVlile, Jacques d'Avesnos avec ses FlaTiiands , Robert de Dreux et son frère r<*vcque de Beauvais , accourent vers le lieu où le péril était plus pressant. Apres eux , s'ébranlent les Bretons , les Anf^evins , les Poitevins ; la bataille devient générale, et les scènes du carnage s'étendent depuis la mer jusqu'aux montagnes. Le roi Richard se montrait partout où les chrétiens avaient besoin de son secours; partout la l'uite des Turcs annonçait sa présence et marquait son passage. La mêlée était si confuse et la poussière si épaisse, qtie plusieurs croisés tombèrent sous les coups de leurs compagnons , qui les prenaient pour des Musulmans. Des étendards déchirés , des lances rompues , des épées brisées jonchaient la plaine. Vingt chariots , dit im témoin oculaire , n'auraient pu porter les javelots et les traits qui couvraient la terre. Ceux des combattans qui avaient perdu leurs^hevaux et leurs armes , sc ' cacliaicnt dans des buissons , montaient sur des arbres , où le trait mortel venait les atteindre ; - d'autres fuyaient vers la mer , et du haut des rochers escarpés sc précipitaient dans les flots. A chaque moment le combat s'animait davantage et devenait plus sanglant; toute l'armée chrétienne se trouvait engagée dans la bataille ; et revenant sui' ses pas , le char qui portait le grand étendard s'était rapproché du fort de la mêlée. Bientôt les Sarrasins ne peuvent plus supporter le Digilized by CoogI

 choc impétueux des Francs ; Boha-cddin , téiuoiii ' oculaire , nous apprend lui-même ([u’ayant ({uillé le centre de l’armée musulmane , mis en déroute, U voulut se retirer à l’aile gauche qui prenait la l’uitc, et qu’il se réfugia' enfin vers le pavillon de Saladiu , où il trouva le sultan, qui n’avait plus autour de lui (jue dix-sepl mainelucks. Tandis que h*urs ennemis fuyaient ainsi, les chrétiens croyant à peine à leur victoire, restent immobiles dans le lieu OÙ ils avaient vaincu. Ils s’occupaient de soigner les blessés et de ramasser les armes é|)arses sur le champ de bataille , lorsque tout-à-coup vingt mille Sarrasins, que leur chef avait ralliés , accoururent pour recommencer le combat. Les croisés , accablés par la chaleur et la faligue, et ne s’attendant [dus à être attaqués, éprouvant d’abord une surprise qui ressendde à la crainte. Taki-edd in, neveu du sultan et le plus valeureux des émirs, conduisait la milice musulmane, à la .tête de laquelle un remarquait les mamelucks de Suladin avçc leurs ' bannières jaunes. Les chrétiens, (jui s’étaient repliés autour de leur étendard*, eurent besoin, pour résister au choc de renncmi , d’êtré encouragés par la présence et l’exemple de Richard J devant lequel aucun Sarrasin ne pouvait rester debout, et que l(îs chroniques contemporaines comparent , dans riioriiblc mêlée, au moissonneur abattant les épis. Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche et s’avançaient vers Arsur , les Musulmans , poussés par le désespoir , vinrent encore altaq\ier l’arrière-garde. Richard , qui Digitized by Google

 iQi avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi seulement de quinze chevaliers, et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : Dieu , secourez le Saint-Sépulcre ! Les plus braves suivent le roi j les Musulmans sont dispersés au premier cboc, et leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite si la forêt d'Arsur n'avait recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée. Dans cette bataille, Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que raille de leurs guerriers. Le roi d'Angleterre nous apprend lui-même dans une de ses lettres , qu'il fut légère-, ment blessé (i). Ce fut avec une profonde douleur que les croisés reconnurent parmi les morts un de leurs chefs les plus habiles et les plus intrépides , l'illustre Jacques d'Avesnes. On le trouva couvert de blessures au milieu de ses compagnons et de 'ses parens tués à ses côtés. Après avoir eu un bras et une jambe coupés, il n'avait point cessé de combattre 5 il s'écria en mourant : « O Richard^ venge ma mort! » Le lendemain du combat il fut enseveli à Arsur, dans l'église de la Vierge, Tous les soldats d e la croix assistèrent en pleurant à ses funérailles (a). (1) Quodam pilo vulnerati fuinuis in lat.cre sinistro. (Voyez la lettre de Richard, dans l'extrait de Benoît de Peterborough, Biblioth, des Croisades , tome 1.) (a) Voy., sur la mort de ce guerrier. Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. XX, et Bromton, pag. iai3. L'auteur arabe

Digitized by Google

1191 avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi seulement de quinze chevaliers, et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : *Dieu, secourez le Saint-Sépulcre !* Les plus braves suivent le roi ; les Musulmans sont dispersés au premier choc, et leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite si la forêt d'Arsur n'avait recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée.

Dans cette bataille, Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que mille de leurs guerriers. Le roi d'Angleterre nous apprend lui-même dans une de ses lettres, qu'il fut légèrement blessé (1). Ce fut avec une profonde douleur que les croisés reconnurent parmi les morts un de leurs chefs les plus habiles et les plus intrépides, l'illustre Jacques d'Avesnes. On le trouva couvert de blessures au milieu de ses compagnons et de ses parens tués à ses côtés. Après avoir eu un bras et une jambe coupés, il n'avait point cessé de combattre ; il s'écria en mourant : « *O Richard, venge ma mort !* » Le lendemain du combat il fut enseveli à Arsur, dans l'église de la Vierge. Tous les soldats de la croix assistèrent en pleurant à ses funérailles (2).

---

(1) *Quodam pilo vulnerati fuimus in latere sinistro.* (Voyez la lettre de Richard, dans l'extrait de Benoît de Péterborough, *Biblioth. des Croisades*, tome I.)

(2) Voy., sur la mort de ce guerrier, Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. XX, et Bromton, pag. 1213. L'auteur arabe

Emad-cddin en parle aussi. (Voy. au tom. ii de la Biblioth. des Croisades, §. 6i.) (i) Voyez, dans Gauthier Vinisauf, le discours singu- : lier que Saladin adresse aux.ëmirs après sa défaite. (Dibtio- ' ihèque des Croisades, tom. i, pag. 998.) On lit dans Boli.aeddin , qu'à la suite de cette bataille il n'y eut pas un Musulman qui n'eût le corps ou le cœur blesse, et que Saladin ^ surtout fut inconsolable. >i /■

La bataille d'Arsur aurait pu décider du sort de 1191
cette croisade; tout ce que la chrétienté et l'islamisme avaient de braves défenseurs combattirent en cette circonstance; si Saladin (1) avait été victorieux, aucune ville de la Syrie n'aurait vu désormais flotter sur ses murailles les bannières de la croix; si les Francs avaient profité de leur victoire et poursuivi leurs ennemis vaincus, la Syrie et l'Égypte auraient pu échapper à la puissance des Musulmans. Malheureusement pour les chrétiens, cette journée leur apporta plus de gloire que de véritables avantages. Les Sarrasins, appuyés sur leur territoire, environnés de leurs alliés, conservaient une nombreuse armée et pouvaient réparer leurs pertes; les Francs, au contraire, éloignés de leur pays, n'espérant point de nouveaux secours ni de l'Orient ni de l'Occident, avaient encore, après une grande bataille gagnée, les mêmes obstacles à surmonter et les mêmes ennemis à combattre.

Les Sarrasins restaient les maîtres de la plupart des villes et des places-fortes de la Palestine; mais, d'un côté, les forteresses qu'ils venaient de conquérir pouvaient avoir besoin d'être réparées pour

---

Emad-eddin en parle aussi. (Voy. au tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 61.)

(1) Voyez, dans Gauthier Vinisauf, le discours singulier que Saladin adresse aux émirs après sa défaite. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 998.) On lit dans Bohaeddin, qu'à la suite de cette bataille il n'y eut pas un Musulman qui n'eût le corps ou le cœur blessé, et que Saladin surtout fut inconsolable.

ijt iiisToiiiE DES ciioisü:des. i,j4 soutenir l'attaque des ennemis; de l'autre, les soldats musulmans , effrayés par les souvenirs du siège de Ptolémaïs, hésitaient à s'enfermer dans ^ des remparts. Ces considérations réunies donnèrent à Saladin la pensée de détruire les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre, et lorsque l'armée chrétienne arriva à Jaffa , elle en trouva les murailles et les tours démolies. Les chefs de l'armée se réunirent en conseil pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Les uns voulaient qu'on marchât sur Jérusalem, persuadés que la terreur qui s'était emparée des Musulmans , en faciliterait la conquête. Les autres pensaient que pour assurer leur marche et le succès de leur entreprise, les croisés devaient, avant tout , fortifier les cités et relever les places démolies qu'ils trouveraient sur leur passage. Ce dernier avis était celui de Richard ; le duc de Bourgogne et quelques autres chefs soutenaient un avis contraire , moins sans doute par conviction que par cet esprit d'opposition et de rivalité dont ils étaient dès-lors animés îontre le roi d'Angleterre : déplorable germe de discorde , qui éclata dans la suite d'une manière si funeste pour la croisade. Cependant Richard fit prévaloir son opinion, et les croisés s'occupèrent de relever les murailles de Jaffa. La reine Bérengère , la veuve de Guillaume , roi de Sicile, et la fille d'Isaac, vinrent rejoindre le roi d'Angleterre ; l'armée chrétienne campait dans des vergers et des jardins où les arbres courbaient sous le poids des figues, des pommes et des gre

1191 soutenir l'attaque des ennemis; de l'autre, les soldats musulmans, effrayés par les souvenirs du siége de Ptolémaïs, hésitaient à s'enfermer dans des remparts. Ces considérations réunies donnèrent à Saladin la pensée de détruire les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre, et lorsque l'armée chrétienne arriva à Jaffa, elle en trouva les murailles et les tours démolies.

Les chefs de l'armée se réunirent en conseil pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Les uns voulaient qu'on marchât sur Jérusalem, persuadés que la terreur qui s'était emparée des Musulmans, en faciliterait la conquête. Les autres pensaient que pour assurer leur marche et le succès de leur entreprise, les croisés devaient, avant tout, fortifier les cités et relever les places démolies qu'ils trouveraient sur leur passage. Ce dernier avis était celui de Richard; le duc de Bourgogne et quelques autres chefs soutenaient un avis contraire, moins sans doute par conviction que par cet esprit d'opposition et de rivalité dont ils étaient dès-lors animés contre le roi d'Angleterre: déplorable germe de discorde, qui éclata dans la suite d'une manière si funeste pour la croisade. Cependant Richard fit prévaloir son opinion, et les croisés s'occupèrent de relever les murailles de Jaffa.

La reine Bérengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac, vinrent rejoindre le roi d'Angleterre; l'armée chrétienne campait dans

LIVRE VIIT. 4:3 nadcs. Ln spectacle cl’unc cour, l’aboiulancc des iigi vivres, les charmes du repos et les beaux jours de l’automne , firent oublier aux croisés la conquête de Jérusalem. Ce fut pendant le séjour de l’armée chrétienne à Jatfa , que le roi d’Anj^leterre courut le danger de tomber entre les mains des Musulmans. Étant un jour à la chasse dans la forêt de Saron , il s’arrêta et s’endormit sous un arbre ; tout-à-coup il est réveillé par les cris de ceux qui l’accompagnaient ; une troupe de Sarrasins accom'ait pour le surprendre ; il monte à cheval et se met en défense ; mais entouré de toutes parts , il allait succomber sous le nonilire , lorsqu’un chevalier de sa suite, que les chroniques nomment Guillaume de Pratelles, s’écrie dans la langue des Musulmans : Je suis le roi l sauvez ma vie. A ces mots, ce généreux guerrier est entouré par les ISIusulmans , qui le font prisonnier et le conduisent à Saladin ; le roi d’Angleterre , sauvé ainsi par le dévouement d’un chevalier français , échappe à la poursuite des ennemis et revient à Joppé , où son armée apprend avec clfroi le danger qu’elle a couru de perdre son clief. Guillaume de Pratelles fut conduit dans les prisons de Damas, et Richard ne crut point trop payer dans la suite la liberté de sou fidèle serviteur , eu rendant à Saladin dix dè ses éjuirs tombés au pouvoir des croisés (i). (i) Voyez à l’arliclc de Gaulliier Viiiisauf le récil du

Digitized by Google

4:i HISTOIRE DES CROISADES. 1191 Les Musulmans, après avoir démoli Joppe, avaient aussi détruit la ville d'Ascalon , les forteresses de lîamla , de Gaza , de Natron , et tous les châteaux bâtis dans les montagnes delà Judée et de IN'aplouse. A la fin de septembre , l'armée chrétienne se mit de nouveau en marche , et vers la fête de tous les saints vint camper entre le château Desplanls et celui de Mahei , qu'elle trouva en ruines et dont elle releva les murailles. C'était un singuher spectacle que celui de deux armées qu'on avait vues si redoutables sur le champ de bataille , ne cherchant plus de nouveaux combats et parcourant un pays ravagé par leurs victoires , l'uue pour renverser , l'autre pour rebâtir les tours et les cités. Cependant quelques exploits; guerriers se mêlaient encore aux travaux de l'armée chrétienne. Un jour que les Templiers parcouraient les plaines et les vallées pour chercher .du fourrage , ils furent surpris par une troupe de Sarrasins ; les chroniques du temps célèbrent ici la bravoure du cemte de Leicestre et du comte de Saint-Paul ; mais les croisés , malgré leurs exploits héroïques , étaient près de céder au nombre , et par leurs cris ils appelaient à leur secours leurs compagnons d'armes restés au camp. Aussitôt Richard s'élance sur son cheval fauve de Cliypre et dévouement de Guillaume de Pralcllos, Bibliolh. des éV'ots'rtJt'i, tom. I, j)ag. 699. Boha-eddin et les autres auteurs arabes en parlent aussi. (Voy. au toin. 11 de la Bibliolh. des CroiMdes, §. 6'2.) * 0 Digitized by Google

LIVRE VIII. 4^5 vole au lieu du péril ; son escorte était si peu nom- i igi brcuse qu'on voulut le retenir en lui disant qu'il s'exposait inutilement à une mort certaine. « Quand » tous ces guerriers , répondit le monarque en co>* 1ère , ont suivi une armée dont je suis le chef , » je leur ai promis de ne jamais les abandonner ; » s'ils trouvaient la mort sans être secourus , se» rais-je digne de les commander et pourrais-je » encore prendre le litre de roi? » En proférant ces paroles, Richard s'élance contre les ennemis ; de toutes parts les Musulmans tombent sousses coups; son exemple relève le courage des guerriers chrétiens ; les bataillons ennemis se dispersent et prennent la fuite ; les croisés victorieux retournent à leur camp , traînant à leur suite un grand nombre de captifs et célébrant les louanges de Richard (i). Ainsi , dans toutes les rencontrés, le roi d'Angleterre triomphait des Sarrasins ; mais il avait des ennemis plus redoutables parmi les chefs des chrétiens qu'irritaient èhaque jour l'éclat de scs exploits et l'indomptable fierté de son caractère. Le duc de Bourgogne , et ses Français, supportaient avec peine le joug de son autorité et semblaient rester neutres entre les croisés et les Sarrasins. Conrad • s'obstinait à demeurer dans la ville de Tyr sans prendre part à la guerre ; et comme bientôt cette fatale inaction ne devait plus suffire à sa haine , il (i) Voyez l'arlicle de Gautliier Vinisauf, Biblioth. des Crois., tom. i, pag. 690, et le chap. xxx du liv. iv de son. ouvrage, « Digitized by Google

 offrit aux Musulmans de s'allier avec eux contre Richard. Le roi d'Angleterre , informé des négociations du marquis de Tyr , voulut le prévenir , et de son coté envoya des ambassadeurs à Sailadin. Il renouvelle la promesse qu'il avait faite à Malek-Adel (i) , de retourner en Europe , si on rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie croix. « Jérusalem , lui répondit le sultan, ne vous a jamais appartenu ; nous ne pouvons âans crime vous l'abandonner, car c'est là que les anges ont coutume de s'assembler; c'est de là que le Prophète , dans une nuit mémorable] est monté au ciel. « Pour le bois de la vraie croix , Saladin le regardait comme un objet de scandale,' comme' un outrage à la Divinité. Il avait refusé de le céder au roi de Géorgie , à l'empereur de Constantinople, qui lui offraient , pour l'obtenir , des sommes considérables. « Tous les.avantages de la paix, disaitil , ne pouvaient le faire consentir à rendre aux chrétiens ce honteux monument de leur idolâtrie. » Ainsi les divisions qui existaient parmi les croisés , enflaient l'orgueil de Saladin ; et plus ces divisions (i) Ou peut comparer, sur ces négociations , les historiens arabes et Gauthier "Vinisauf. Ce dernier dit que Saladin amusa Richard par do trompeuses promesses, l'ondant les négociations, les deux rois s'envoyèrent des présens; le roi Richard donna un repas somptueux à Malek-Adel: mais ce ne fut pas lui - même qui le traita ; il chargea Etieuue de Torneham d'en faire les honneurs. (Aoy.liv. iv, ch. xxxi , de son ouvrage, et la Bibliothèque des Croisades , loin, i, pag. 700, et tom. 11 , §§. G3 et suiv.) Digitized by Google

1191 offrit aux Musulmans de s'allier avec eux contre Richard. Le roi d'Angleterre, informé des négociations du marquis de Tyr, voulut le prévenir, et de son côté envoya des ambassadeurs à Saladin. Il renouvelle la promesse qu'il avait faite à Malek-Adel (1), de retourner en Europe, si on rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie croix. « Jérusalem, lui répondit le sultan, ne vous a jamais appartenu ; nous ne pouvons sans crime vous l'abandonner, car c'est là *que les anges ont coutume de s'assembler ; c'est de là que le Prophète, dans une nuit mémorable, est monté au ciel.* » Pour le bois de la vraie croix, Saladin le regardait comme un objet de scandale, comme un outrage à la Divinité. Il avait refusé de le céder au roi de Géorgie, à l'empereur de Constantinople, qui lui offraient, pour l'obtenir, des sommes considérables. « Tous les avantages de la paix, disait-il, ne pouvaient le faire consentir à rendre aux chrétiens ce honteux monument de leur idolâtrie. » Ainsi les divisions qui existaient parmi les croisés, enflaient l'orgueil de Saladin ; et plus ces divisions

(1) On peut comparer, sur ces négociations, les historiens arabes et Gauthier Vinisauf. Ce dernier dit que Saladin amusa Richard par de trompeuses promesses. Pendant les négociations, les deux rois s'envoyèrent des présens ; le roi Richard donna un repas somptueux à Malek-Adel : mais ce ne fut pas lui-même qui le traita ; il chargea Étienne de Torneham d'en faire les honneurs. (Voy. liv. IV, ch. XXXI, de son ouvrage, et la *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, pag. 700, et tom. II, §§. 63 et suiv.)

LIVRE vni. 477 sV'cb.aulTaient , plus le sulLan se montraîL dilHcilc , sur les coiulilions de la paix. Tlicliard fil d’autres proposiüons auxquelles il intéressa adroitement l’ambition do Malek-Adel , frère du sultan. La veuve de Guillaume do Sicile fut proposée en mariage au prince musulman^sous les auspices de Saladin cl de Richard , les deux époux devaient régner ensemble sur les Musulmans et les chrétiens, cl gouverner le royaume de Jérusalem ; l’hislorien Boha-eddin fut chargé de communiquer cette proposition àSaladin , qui parut l’adopter sans répugnance ; le projet de celte union singulière causa une grande surprise aux iinans et aux docteurs de la loi; de leur côté, les évêques chrétiens, lorsqu’ils en furent instruits , firent éclater leur indignation et menacèrent Jeanne et Richard tics foudres de l’Église ; l’exécution d’un jiarcil projet paraissait impossible au milieu d’une guerre religieuse. Richard ne put vaincre l’opposition du clergé ; les auteurs arabes rapportent qu’une autre cause fit échouer la' négociation ; et l’un d’eux ajoute que cette cause était connue de Dieu sc«/(i). (i) Cette négociation est rapportée par les principaux historiens arabi^. Quoique les auteurs clirétims n’en aient point parlé, il serait difiicile de la révoquer en doute et d’affaiblir le témoignage d’écrivains qiii s’étaient mêlés eux-mêmes de cette aflairc. C’est cette négociation qui a donné à Cottin l’idée de son roman de Alathilde , ouvrage rempli de peintures éloquentes ci de scntiniens héro'iqucs puisés dans l’histoire de la ciicvalcric.

478 HISTOIRE DES CROISADES. Richard et Malek-Adel, que les chroniques latines représentent comme un ami des Francs, avaient eu plusieurs entrevues, où ils se tcmoif'nèrent des égards qui ressemblaient à une amitié réciproque j mais toutes ces démonstrations, qui n'amenaient aucun résultat, finirent par exciter des murmures dans l'armée musulmane et surtout dans l'armée chrétienne (i). On accusait Richard de sacrifier la gloire des chrétiens à son ambition; il s'en justifia par une action barbare ; tous les captifs qu'il avait entre ses mains furent décapités, et leurs têtes exposées au milieu du camp. Pour achever de regagner la confiance des croisés, et pour eirrajer Saladiu , il s'avança vers les montagnes de la Judée, annonçant le projet de délivrer enfin Jérusalem. On était au milieu de l'hiver, les pluies faisaient périr un grand nombre de bêtes de somme; l'orage renversait les tentes ; les chevaux mouraient de froid ; les vivres se gâtaient ; les armes et les cuirasses se couvraient de rouille ; les vêtemens des croisés tombaient en lambeaux ; les plus robustes des pèlerins perdaient leur vigueur (i) Gauthier Vinisauf, qui parle de ces murmures de l'année chrétienne, en attribue la cause aux présens journaliers envoyés de part et d'autre. Selon lui, la rupture des coulérences vint de ce que Richard avait demande la démolition' du château de Crac que les Musulmans rejetèrent. (Voy, liv. IV, ch. xxxi.) Bromt'on donne la même cause à la rupture des conférences, p. 134 >•

LIVRE VIII. 479 et leur force ; plusieurs étaient malades. Cepeu-j dant comme on s'avancait vers la ville sainte, l'espoir de voir bientôt la cité de Jésus-Christ soutenait tous les courages ; les guerriers chrétiens accouraient de tous côtés pour se^ réunir sous les étendards de la croix ; ceux que la maladie avait retenus à Jaffa où à Ptolémaïs, arrivaient portés sur des lits ou des brancards j ils bravaient à-lafois les rigueurs de la saison et les attaques des Turcs, qui les attendaient sur les chemins (i). Tandis que les croisés s'avançaient vers la ville sainte , Saladin s'occupait de la mettre en état de défense J des ouvriers habiles à tailler les pierres , et qui auraient pu, dit une chronique, couper une montagne , étaient venus de Mousoul, et travaillaient sans- cesse , soit à creuser les vallées qui entouraient la place , soit à réparer tours et à coii^ruire des fortifications nouvelles. Non content de ces préparatifs , Saladin avait fait dévaster tout le pays (Jue devait traverser l'armée chrétienne. Toutes les routes qui conduisaient à Jérusalem étaient gardées par la cavalerie musulmane, qui harcelait les croisés et les empêchait de recevoir des vivres de Ptolémaïs et des villes maritimes. (i) Ces détails sont extraits du liv. iv, ch. xxxii et suiv. de Gauthier Vinisauf , qui raconte en même temps les petits combats qui eurent lieu pendant la marche des croisés, (Voyez aussi la Biblioth. des Croisades, tora. i, pag. 700, et pour les auteurs arabes, tom. ii , §. 63.)

et leur force; plusieurs étaient malades. Cepen- 1191
dant comme on s'avançait vers la ville sainte, l'espoir de voir bientôt la cité de Jésus-Christ soutenait tous les courages; les guerriers chrétiens accouraient de tous côtés pour se réunir sous les étendards de la croix; ceux que la maladie avait retenus à Jaffa où à Ptolémaïs, arrivaient portés sur des lits ou des brancards; ils bravaient à-la-fois les rigueurs de la saison et les attaques des Turcs, qui les attendaient sur les chemins (1).

Tandis que les croisés s'avançaient vers la ville sainte, Saladin s'occupait de la mettre en état de défense; des ouvriers habiles à tailler les pierres, et qui auraient pu, dit une chronique, couper une montagne, étaient venus de Mousoul, et travaillaient sans cesse, soit à creuser les vallées qui entouraient la place, soit à réparer les tours et à construire des fortifications nouvelles. Non content de ces préparatifs, Saladin avait fait dévaster tout le pays que devait traverser l'armée chrétienne. Toutes les routes qui conduisaient à Jérusalem étaient gardées par la cavalerie musulmane, qui harcelait les croisés et les empêchait de recevoir des vivres de Ptolémaïs et des villes maritimes.

---

(1) Ces détails sont extraits du liv. IV, ch. XXXII et suiv. de Gauthier Vinisauf, qui raconte en même temps les petits combats qui eurent lieu pendant la marche des croisés. (Voyez aussi la *Biblioth. des Croisades*, tom. I, pag. 700, et pour les auteurs arabes, tom. II, §. 63.)

 01 Cependant la multitude des pèlerins no voyait ni les périls , ni les obstacles p c'était en vain que quelques voix s'élevaient dans l'armée contre le]>rojet d'entreprendre le siège de Jérusalem au milieu de i hiver et en présence d'une armée ennemie qu'on n'avait pu vaincre j les sentimens qui animaient les croisés leur faisaient croire que Dieu favorisait leur entreprise et que rien ne pouvait leur résister. La plupart des chefs réunis en conseil résolurent de se rapprocher des rivages de la mer ; mais ils n'osèrent d'abord publier leur résolution, tant les croisés montraient encore d'ardeur et d'enthousiasme pour la conquête des saint» lieux. Ils espéraient ([ue la fatigue et la misère les aideraient à ramener l'esprit des soldats de la croix ; mais l'armée chrétienne ne devait sentir ses maux qu'en renonçant à rcspérancc de visiter Jérusalem. Lorsqu'un nouveau conseil se fut assemblé et qu'on eut résolu d'aller rebâtir Ascalon , cette résolution publiée dans l'armée, répandit partout la tristesse et le découragement. Ceux qui avaient tout bravé pour marcher vers Jérusalem , ne se trouvaient plus de forces pour s'en éloigner ; la rigueur du froid , la faim , toutes les dilTicultés du chemin , se faisaient sentir plus vivement ; les uns gémissaient en joignant leurs mains ou se frappant le visage ; les autres , dans l'excès de leur désespoir , se répandaient en plaintes amères contre leurs chefs , contre Richard et contre le ciel luimême. riusieurs abandonnèrent des drapeaux qui ne leur montraient plus la royte de Jérusalem j

LIVRE VIII. 4Hi l’armée revint tristement vers les côtes de la mer , i laissant sur les chemins un grand nombre de clievaux , de bétes de somme , et pres(Jue tous ses bagages (i). c Le duc de Bourgogne , avec les Français , avait quitté les drapeaux de Richard ; on leur envoya des députés qui leur parlèrent au nom de JésusChrist et parvinrent à les ramener au camp. Les croisés , en arrivant devant Ascalon , n’y trouvèrent qu’un amas de pierres. Saladin en avait ordonné la destruction , après avoir consulté les iinans et les cadis. Il avait, de ses propres mains, travaillé à renverser les tours et les mosquées ; un auteur arabe, déplorant la chute d’ Ascalon , nous apprend que lui-méine s’assit et pleura sur les ruines de X épouse de Syrie (a). L’armée réunie s’occupa de rebâtir la ville j tous les pèlerins étaient remplis d’ardeur et de zèle. Les grands et les petits , les prêtres et les laïcs, les chefs et les soldats , même les valets d’armée, tous travaillaient ensemble , se passaient de main en main les pierres et les décombres , et Richard les encourageait , soit en travaillant avec eux , soit en leur adressant des discours , soit en distribuant de l’argent aux pauvres. Les croisés , comme on nous (1) VoycE, pour tous ces de'lails, Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. XXXIV et suiv., et liv. v,«h. i et n. (Voy. aussi Bibliothèque des Croisades, tom. i , pag. 701 et suiv.) (2) C’est ainsi quç les Musulmans d’Egypte appelaient Ascalon. (Voy. au tome n de lai. Bibl. des Crois., §. 62.) ■ TOM. II. 3r

 Qa peint les Hébreux construisant le temple de J©* rusaleni , tenaient d'une main les instruniens de maçonnerie , et de l'autre l'épée. Ils avaient à se dél'endre des surprises de l'ennemi , et souvent même quelques-uns d'entr'çux faisaient des courses sur le territoire des Sarrasins (i). Dans une excursion vers le château de Daroum , Richard délivra douze cents prisonniers chrétiens qu'on conduisait en Egy pte , et ces captifs vinrent partager les travaux des croisés. Cependant les murmures ne tardèrent pas à se faire entendre dans l'armée. Léopold d'Autriche ^ accusé par le roi d'Angleterre de rester oisif avec sas Allemands , répondit avec humeur , qu'il n'était ni charpentier ^ ni maçon (2) : plusieurs chevaliers qu'on occupait ainsi à remuer des pierres j s'indignèrent à la fin contre Richard j ils disaient hautement qu'ils n'étaient point venus en Asie pour rebâtir Ascalon , mais pour conquérir Jérusalem ,• le duc de Bourgogne, que Conrad avait mis dans scs intérêts , quitta brusquement l'armée; la plupart des croisés français ne tardèrent pas à le suivre. Pour comble de (t) Consultez, pour tous les details qui suivent, Gauthier Vinisauf, liv. v., ch. vi et suiv., et Bromton, pag. 1242 et suiv. (Voir aussi Èibl. des Crois. , tom. i, pag. ^o3 , 4 et 5.) (2) Ce fait est rapporte par Bromton, qui ajoute que le roi Richard, indigné de cette réponse, donna un coup de pied à Léopold, et défendit qu'à l'avenir l'étendard du duc fût arboré dans son camp. Léopold s'éloigna de l'armée en jurant de se venger, s'il en trouvait l'occasion. (Pag. 1242, Cf Dibliolh. des Croisades , tom. i, pag. 746.) Digitized by Googlci

 mallieur, les querelles qui avaient si long-temps i agité l’armée clirélienne , se renouvelèrent. Les Génois et les Pisans , restés à Ptolémaïs , s’étaient armés les uns contre les autres, les Génois voulaient livrer la ville au marquis de Tyr, les Pisans la conserver pour le roi Richard ; Conrad vint avec une flotte, et tint les Pisans assiégés dans la place pendant plusieurs jours j d’un autre côté, Richard accourut avec quelques-uns de ses guerriers ; à son approche , Conrad se hâta de retourner à Tyr; la présence et les discours du roi d’Angleterre parvinrent à rétablir la concorde ; mais les germes de division subsistaient toujours , et tandis que Saladin rassemblait ses émirs , à qui il avait permis de s’éloigner des drapeaux pondant l’iiiver , l’armée chrétienne perdait chaque jour de scs forces ; toutes les entreprises des croisés ise, bornaient alors à tenter quelques incursions vers la province de Gaza et vers les montagnes de Naplouse ; chaque jour voyait 'se ralentir l’ardeur de cciLx qui travaillaient à relever les murs d’Ascalon'; et les fortifications , à peine commencées de cefte viUe, étaient loin encore.de pouvoir la défendre contre une attaque sérieuse de l’ennemi. Tous ceux qui s’étaient retirés dans la viUe de Tyr semblaient avoir juré de ne plus prendre part à là guerre sainte. Gauthier Yinisauf n’épargne pas , dans, ses peintures satiriques (i), les guerriers frau r ' ■ ■ ■ " — ■-■■■■ (0 Voy. cette peinture dans la Biblioth. des Croisades, toni. I, pag. 7o5.

malheur, les querelles qui avaient si long-temps 1192
agité l'armée chrétienne, se renouvelèrent. Les Génois et les Pisans, restés à Ptolémaïs, s'étaient armés les uns contre les autres, les Génois voulaient livrer la ville au marquis de Tyr, les Pisans la conserver pour le roi Richard ; Conrad vint avec une flotte, et tint les Pisans assiégés dans la place pendant plusieurs jours; d'un autre côté, Richard accourut avec quelques-uns de ses guerriers ; à son approche, Conrad se hâta de retourner à Tyr; la présence et les discours du roi d'Angleterre parvinrent à rétablir la concorde ; mais les germes de division subsistaient toujours, et tandis que Saladin rassemblait ses émirs, à qui il avait permis de s'éloigner des drapeaux pendant l'hiver, l'armée chrétienne perdait chaque jour de ses forces ; toutes les entreprises des croisés se bornaient alors à tenter quelques incursions vers la province de Gaza et vers les montagnes de Naplouse ; chaque jour voyait se ralentir l'ardeur de ceux qui travaillaient à relever les murs d'Ascalon ; et les fortifications, à peine commencées de cette ville, étaient loin encore de pouvoir la défendre contre une attaque sérieuse de l'ennemi. Tous ceux qui s'étaient retirés dans la ville de Tyr, semblaient avoir juré de ne plus prendre part à la guerre sainte. Gauthier Vinisauf n'épargne pas, dans ses peintures satiriques (1), les guerriers fran-

(1) Voy. cette peinture dans la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 705.

/,H4 HIST?)1UE DES CROISADES. I nous rojnt'senle passant les jours et les nuits au milieu des festins, maniant la coupe et non l'épee , remplaçant le casque belliqueux par des guirlandes de fleurs, fermant les larges manclies de leurs habits avec des bracelets à plusieurs ^ rangs, cl portant à leur cou des colliers garnis de pierres précieuses. Les plus sages des croisés cherchèrent à ramener runion entre les chel's ; le roi d'Angleterre et le marquis de Tyr eurent une entrevue au château d'Imbrique près de Césarée; mais après tant d'outrages et de menaces', quel espoir restait-il d'une réconciliation sincère ? Leur haine réciproque ne fit que s'accroître ; Richai-d , à peine sorti de cette conférence , défendit de payer à Conrad le tribut qiio celui-ci devait lever sur chaque ville chrétienne delà Palestine. De son coté,Conrad redoubla d'eflbrls pour fomenter la trahison et la discorde parmi les guerriers chrétiens. 11 eut de nouveau recours aux Musulmans, et n'oublia rien pour faire entrer Saladin dans lés projets dc son ambition et de sa vengeance (i). Le printemps venait do commencer ; l'armée chrétienne célébra les fêtes de Pâques dans là plaine d'Ascalon ; au milieu des cérémonies de cette SO7 lennité , on dut souvent penser à Jérusalem, et des plaintes s'élevèrent contre Richard. Ce fut alors que des messagers d'Angleterre vinrent lui annon(i) Voyez, à ce sujet, le récit de Boha-eddin, tom. 11 de la Bibliothèque des Civisadesy §. G3.
Digitized by Google

1192 çais qu'il nous représente passant les jours et les nuits au milieu des festins, maniant la coupe et non l'épée, remplaçant le casque belliqueux par des guirlandes de fleurs, fermant les larges manches de leurs habits avec des bracelets à plusieurs rangs, et portant à leur cou des colliers garnis de pierres précieuses.

Les plus sages des croisés cherchèrent à ramener l'union entre les chefs; le roi d'Angleterre et le marquis de Tyr eurent une entrevue au château d'Imbrique près de Césarée; mais après tant d'outrages et de menaces, quel espoir restait-il d'une réconciliation sincère? Leur haine réciproque ne fit que s'accroître; Richard, à peine sorti de cette conférence, défendit de payer à Conrad le tribut que celui-ci devait lever sur chaque ville chrétienne de la Palestine. De son côté, Conrad redoubla d'efforts pour fomenter la trahison et la discorde parmi les guerriers chrétiens. Il eut de nouveau recours aux Musulmans, et n'oublia rien pour faire entrer Saladin dans les projets de son ambition et de sa vengeance (1).

Le printemps venait de commencer; l'armée chrétienne célébra les fêtes de Pâques dans la plaine d'Ascalon; au milieu des cérémonies de cette solennité, on dut souvent penser à Jérusalem, et des plaintes s'élevèrent contre Richard. Ce fut alors que des messagers d'Angleterre vinrent lui annon-

(1) Voyez, à ce sujet, le récit de Boha-eddin, tom. II de la *Bibliothèque des Croisades*, §. 63.

•f UVRE Vlll. /,K-, cer que sou royaume était troublé par les complots , lie sou frère Jean. D'après les avis qu'il reçut , il annonça dans-un conseil des chefs (i), que les iu■téréts de sa couronne le rappelleraient bientôt en Occident; mais il déclara eu même temps que s'il quittait la Palestine, il y laisserait trois cents cavaliers et deux mille fanUissins d'élite. Tous les chefs, déplorant la nécessité de sonalépart , proposèrent d'élire un roi qui pût rallier les esprits et faire œsser les discordes. Richard leur demanda

Musulmans? Après cet acte de félonie, il osait invoquer le témoignage du Dieu des chrétiens ; mais le Dieu des chrétiens , disent les chro-r niques contemporaines, l'avait condamné; le fer" des meurtriers était déjà levé sur sa tète , et bientôt" cette terrible sentence devait lui être annoncée : T'u ne seras plus ni marquis ni roi (i). Deux jeunes escliVes avaient quitté les jardins 1 emplis de délices où le Vieux de la Montagne les élevait pour sa vengeance; ils arrivèrent à Tyr , et pourmieux cacherleur projet, ils reçurent le baptême; ils s'attachèrentau prince deSidon, et restèrent six mois auprès de lui ; ils s'étaient faits religieux et dévots , dit un auteur arabe ,et ne paraissaient occupés que de prier le Dieu des chrétiens ; ils prolitèrent du moment où la ville de Tyr célébrait par des réjouissances l'élévation de Conrad , et comme ce prince revenait d'un festin préparé pour lui chez, l'évêque de Beauvais (2), les deux Ismaéliens l'attaquèrent et le Blessèrent mortellement ; tandis que le peuple 's'assemblait en tumulte , l'un des assassins s'enfuit dans une église Voisine , où le marquis de Tyr fut porté tout sanglant : l'Ismaélien, qui s'y était caché , perça toüt(1) Ce solil les paroles que prononcèi'ent les meurtriers «le Conrad, en lui portant le coup 'mortel. (Voyez la lîihliolh. des Crois., Eslraitde .Sicardi, tom. i , p. 554.) (2) Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte ce fuit avec d'autres circonstances. (Voyez l'extrait que nous 01» avons donne, tome i de la Bibliothèque des Croisades.) Digitized by Google

1192 avec les Musulmans? Après cet acte de félonie, il osait invoquer le témoignage du Dieu des chrétiens; mais le Dieu des chrétiens, disent les chroniques contemporaines, l'avait condamné; le fer des meurtriers était déjà levé sur sa tête, et bientôt cette terrible sentence devait lui être annoncée : *Tu ne seras plus ni marquis ni roi* (1).

Deux jeunes esclaves avaient quitté les jardins remplis de délices où le Vieux de la Montagne les élevait pour sa vengeance; ils arrivèrent à Tyr, et pour mieux cacher leur projet, ils reçurent le baptême; ils s'attachèrent au prince de Sidon, et restèrent six mois auprès de lui; ils s'étaient faits *religieux* et *dévots*, dit un auteur arabe, et ne paraissaient occupés que de prier le Dieu des chrétiens; ils profitèrent du moment où la ville de Tyr célébrait par des réjouissances l'élévation de Conrad, et comme ce prince revenait d'un festin préparé pour lui chez l'évêque de Beauvais (2), les deux Ismaéliens l'attaquèrent et le blessèrent mortellement; tandis que le peuple s'assemblait en tumulte, l'un des assassins s'enfuit dans une église voisine, où le marquis de Tyr fut porté tout sanglant : l'Ismaélien, qui s'y était caché, perça tout-

(1) Ce sont les paroles que prononcèrent les meurtriers de Conrad, en lui portant le coup mortel. (Voyez la *Biblioth. des Crois.*, Extrait de Sicardi, tom. 1, p. 554.)

(2) Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte ce fait avec d'autres circonstances. (Voyez l'extrait que nous en avons donné, tome 1 de la *Bibliothèque des Croisades.*)

 à-coup la foule assemblée , tomba de nouTcau sur i iga Conrad , et le frappa de plusieurs coups de poignard dont il mourut sur-le-cbamp. Les deux assassins furent arrêtés, et tous deux expirèrent dans les supplices sans proférer^ une plainte , et sans nommer celui qui leur avait demandé la vie du prince de Tyr. * " L'auteur arabe Ibn - Alatir dit que Saladin avait offert dix mille pièces d'or au Vieux de la Montagne , s'il faisait assassiner le marquis de Tyr (i) et le roi d'Angleterre j mais le prince de la Montagne, ajoute le même historien , ne jugea pas à propos de délivrer tout -à -fait Saladin de la guerre des Francs , et ne fit que Ja moitié de ce qu'on lui demandait. Cette explication est peu vraisemblable j car S&ladin n'aurait point payé un crime qui ne le servait point et qui rendait ses enne- ^ mis plus puissans, en étouffant toute discorde parmi leurs chefs ; quelques chroniques attribuent l'assassinat de, Conrad , à Honfroi deThoron, qui avait à venger l'enlèvement de sa femme et la perte de ses droits au trône de Jérusalem. Au r«ste , on n'accusa dans l'armée chrétienne ni Honfroi de Thoron, ni Saladin ; mais plusieurs croisés , surtout les Français, n'hésitèrent point à attribuer au roi d'Angleterre un meurtre dont il devait pro(i) Voyez, sur cet assassinat , les divers sentîmens de Sicardi, Bernard le Trésorier , Gauthier Vinisà'uf, Ihn-Alalir et Boha-eddin. (Bibliothèque des Croisades, l. i, p. 5j3, 579, 706; t. Il, §.G3.) l ' • Digilized by Google

à-coup la foule assemblée, tomba de nouveau sur 1192
Conrad, et le frappa de plusieurs coups de poignard dont il mourut sur-le-champ. Les deux assassins furent arrêtés, et tous deux expirèrent dans les supplices sans proférer une plainte, et sans nommer celui qui leur avait demandé la vie du prince de Tyr.

L'auteur arabe Ibn-Alatir dit que Saladin avait offert dix mille pièces d'or au Vieux de la Montagne, s'il faisait assassiner le marquis de Tyr (1) et le roi d'Angleterre; mais le prince de la Montagne, ajoute le même historien, ne jugea pas à propos de délivrer tout-à-fait Saladin de la guerre des Francs, et ne fit que la moitié de ce qu'on lui demandait. Cette explication est peu vraisemblable; car Saladin n'aurait point payé un crime qui ne le servait point et qui rendait ses ennemis plus puissans, en étouffant toute discorde parmi leurs chefs; quelques chroniques attribuent l'assassinat de Conrad, à Honfroi de Thoron, qui avait à venger l'enlèvement de sa femme et la perte de ses droits au trône de Jérusalem. Au reste, on n'accusa dans l'armée chrétienne ni Honfroi de Thoron, ni Saladin; mais plusieurs croisés, surtout les Français, n'hésitèrent point à attribuer au roi d'Angleterre un meurtre dont il devait pro-

(1) Voyez, sur cet assassinat, les divers sentimens de Sicardi, Bernard le Trésorier, Gauthier Vinisauf, Ibn-Alatir et Boha-eddin. (*Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 553, 569, 706; t. II, § 63.)

 Quoique la bravoure liéroîque de Richard dût repouMer toute idée d'une vengeance honteuse, l'accusation dirigée contre lui s'accrédita par la haine qu'on lui portait (i)j le bruit de la mort de Conrad arriva bientôt jusqu'en Europe P1Û-. lippe-Auguste craignit le même sort, et ne parut plus en public qu'entouré d'une garde attacl>ée à sa jiersonnc (2) ; la cour de France accusait Richard lies plus grands attentats j il est probable j cepen-rdant que Philippe montra en cette occasion plus de crainte qu'il n'en avait, pour rendre son rival odieux , et pour armer contre lui la haine du pape et 'l'indignation'' de tous les princes de la chrétienté. ■ - - ■ ; S si • Au miheu du trouble occasionné par la mort de Conrad , le peuple de Tyr , qui restait sans chef et sans maître , jeta les yeux sur Henri , comte de Champagne ; les principaux de la ville vinrent le supplier de prendre les rênes du gouvernement et d'épouser la veuve du prince qu'ils avaient perdu ; Isabelle vint elle-même lui offrir les clefs de 1§ viUe (3). (1) Plus tard, si on en croit Broraton, Richard, quand il fui retenu prisonnier par le duc d'Autriche , obtint du Vieux de la Montagne deux lettres par lesquelles ce chef de sectaires attestait l'innocence du roi. (Voy. la Bibliolh. des Croisades, tom. i, page 749-) (2) Selon l'historien Rigord, c'est de celte e'poquc que date l'origine des gardes attachées à la personne du roi. (3) Si l'on en croit Sicardi, c'était malgré elle qu'elfc offrait sa main au comte. Nous avons suivi ici le récit de GauDigitized by Googl(

1192 siter. Quoique la bravoure héroïque de Richard dût repousser toute idée d'une vengeance honteuse, l'accusation dirigée contre lui s'accrédita par la haine qu'on lui portait (1); le bruit de la mort de Conrad arriva bientôt jusqu'en Europe; Philippe-Auguste craignit le même sort, et ne parut plus en public qu'entouré d'une garde attachée à sa personne (2); la cour de France accusait Richard des plus grands attentats; il est probable cependant que Philippe montra en cette occasion plus de crainte qu'il n'en avait, pour rendre son rival odieux, et pour armer contre lui la haine du pape et l'indignation de tous les princes de la chrétienté.

Au milieu du trouble occasionné par la mort de Conrad, le peuple de Tyr, qui restait sans chef et sans maître, jeta les yeux sur Henri, comte de Champagne; les principaux de la ville vinrent le supplier de prendre les rênes du gouvernement et d'épouser la veuve du prince qu'ils avaient perdu; Isabelle vint elle-même lui offrir les clefs de la ville (3).

---

(1) Plus tard, si on en croit Bromton, Richard, quand il fut retenu prisonnier par le duc d'Autriche, obtint du Vieux de la Montagne deux lettres par lesquelles ce chef de sectaires attestait l'innocence du roi. (Voy. la *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, page 749.)

(2) Selon l'historien Rigord, c'est de cette époque que date l'origine des gardes attachées à la personne du roi.

(3) Si l'on en croit Sicardi, c'était malgré elle qu'elle offrait sa main au comte. Nous avons suivi ici le récit de Gau-

LIVRE vm. 489 Henri s’excusa d’abord, en disant qu’il voulait' consulter Richard ; mais il céda enfin aux instances qu’on lui faisait , et le mariage fut célébré so* lennellement en présence du clergé et du peuple.. Vinisauf ajoute qu’on n’eut pas beaucoup de peine à le persuader ; car il nest pas dijficile de faire faire à quelqiiun ce quil désire. Cette union convenait également aux Français et aux Anglais, parce que le comte Henri était à-la-fois neveu du roi d’Angleten'e et du roi de France (i). Les députés qu’on avait envoyés à Richard pour lui annoncer la mort de Conrad et l’élévation d’Henri, ne le trouvèrent point au camp des croisés. Le roi d’Angleterre était alors dans les plaines de Ramla , faisant la guerre aux Musulmans descendu# des montagnes de la Judée ; chaque joiu* il signalait son bras pari de nouveaux exploits. Il ne revenait jamais au camp , dit Vinisauf , sans être suivi d’un grand nombre de prisonniers , et sans apporter avec lui , dix , vingt ou trente têtes de Musulmans tombés sous ses coups. Jamais un seul homme né détruisit tant de Sarrasins dans les croisades ; en lisant la relation de 'ses travaux, on croit lii’e les pages, dans leslliier Vinisauf. (Voyez au tome i de la Dibliollièque des Croisades , pag. 554) • (i) Voy. Gauthier Vinisauf, Bihlioth. dés Crois., tom. 1, pag. 708. Isabelle e’tait alors enceinte, ce qui a donné lieu à l’auteur arabe Ibn-Alatir, de remarquer avec étonnement que, chez les chrétiens, la grossesse n’est pas un enlpéchemont diriment. Digitized by Google

 'quelles l’épopée antique raconte les exploits des héros , et pour achever la ressemblance avec les j’uerricrs des temps fabuleux , il arriva un jour que le monarque anglais , n’ayant point renconti’é d’ennemis si^r sa roule , se mesura avec un sanj^lier plus terrible que celui de Galidon (i); ces sortes de prouesses héroïques s’étaient renouvelons quelquefois dans les guerres saintes, et l’on se rapj)elle que Godefroy de Bouillon avait combattu et terrassé un ours dans les montagnes de la Cilicie. Richard , lorsqu’il reçut à Ramla les députés de Tyr, donna son approbation à tout ce qui avait été fait, et céda au comte Henri toutes les villes chrétiennes qu’il avait' conquises. Henri de Champagne, qu’il appela auprès de. lui, ne tarda pas à se mettre en marche avec ses chevaliers, et S0 rendit d’abord à Ptolémaïs, accompagné du duc de Bourgogne et de sa nouvelle épouse, dont i7 ne pouvait point encore se passer (ce sont les expressions de la chronique anglaise). Plus de soixante mille hommes, couverts de leurs armes, aUèrent au-devant du nouveau roi de Jérusalem j toutes les rues étaient tapissées d’étoffes de soiej l’encens brûlait sur les places publiques j les femmes et les eufans dansaient en chœur; le clergé conduisit à l’église le successeur de David et de Godefroy, et célébra son avenertient par des cantiques et des actions de grâces (2). (ly Voy. les détails de ce combat dans la Biblioth. des Croisades , tniu. 1, pag. '07. (<>.) Voyez Gautliicr Vinisauf, liv. v, cli. et xxxvi. h: Google

I LIVRE VIU. 4yi Ou doit rappeler ici que Guy de Lusiguau et Conrad s'étaicut disputé le royaume de Jérusalem , et qu'une décision des princes avait donné la couronne à celui des deux rivaux qui survivrait à l'autre. Après la mort de Conrad , personne ne se souvint de cette décision; et le roi, dont ou avait souvent admiré la bravoure, fut oublié de l'armée chrétienne. On ne trouvait en lui qu'un homme simple et dépourvu d'habileté. La simplicité d'esprit, s'écrie à ce sujet un chroniqueur anglais, serait-elle donc un obstacle à la possession d'un droit ? La même chronique ajoute quelques réllexions qui peignent encore mieux p^t-étre nos temps modernes que l'esprit et les mœurs des vieux âges. « Sans doute, dit-elle, que dans nos temps » de corruption, celui-là est jugé plus digne de » gloire, qui s'est distingué par l'oubli de toutes les » lois de l'humanité et de la justice; c'est par-là » que les habiles (nous citons toujours notre vieille » chronique) s'attirent la considération et le res» pect, tandis que la simplicité n'obtient que des » mépris : tels sont les jugemens du siècle (i) ! » (0 Voici les expressions de Gauthier Vinisauf : Niimquid virtus simplicilatis ohlinendo juri suo eideni débitent obesse? eo niminim juin secularis invaluit siirnma perversitalis , ut is amplioris reputeUir gloriœ dtgnior et honoris , qtio gcslis noscilitr immanior , sicque reverentiain acquirat astucia , duni ignominiosè jaceat pielas simplicilatis hujus seculi régnante priidenlid. L'auteur ajoute : « Tel est Guy, roi sans royaume, Jlic est Guida f rex sine regno.s) (Liv. v , r)i. xxxvii.)

V. 49-i HISTOIRE DES CROISADES. Lorsque le comte Henri et le duc de Bourgogne rejoignirent Richard avec |cur.s troupes, le roi d'Angleterre venait de s'emparer de la IbiTeresse de Daroum; la fortune, comme la victoire, semblait .. sourire à tousses projets; triomphant partout des . Sarrasins, il ne voyait plus sous ses drapeaux que des guerriers dociles et des allies fidèles : ce lut alors que de nouveaux messagers arrivés de l'Occident, lui donnèrent de vKes inquiétudes sur son royaume, üoublé par le prince -Jean, et sur la Normandie , menacée par Philippe. Quand les nouvelles qu'on lui apportait furent répandues dans l'armée, on crut généralement qu'il allait quitter la Syrie (i). Comme les esprits étaient dans l'incertitude, et que l'incertitude amenait le découiageihent, tous les chefs se rassemblèrent et Grent le serment de ne point abandonner la croisade , .soit que Richard partît, soit qu'il différât son départ. Cette résolution unanime releva le courage et ranima l'ardeur des croisés; la multitude des pèlerins manifesta sa joie par des danses, des festins et des chansons; tout le camp fut illuminé en sigue de réjouissance; Richard seul, livré à de sombres rêveries, ne partageait point l'allégresse générale; peut-être même était-il importuné de cette joie ([u'on fai.sait éclater, lorsque des circonstances nial(i) Tous ces details et ceux qui suivent sont extraits ou copiés de Gauthier Vinisauf. (Voyez le liv. v, ch.> xlii et suiv. de son ouvrage, et H Biblioth. des Croisades , tom. i , pag. 709 et suiv.) Digitized by Googit

*LIVRE VIII. 403 heureuses pouvaient l'éloigner du tliéâti^ de la ngj. guerre sainte. L'armée alla camper dans le voisinage d'Hébron, près d'une valléê où naquit, dit-on, sainte Anne, mère delà Vierge. On entrait alors dans le mois de juin ; l'enthousiasme qui animait les guerriers chrétiens leur fit supj)orter, sans se plaindre, les chaleurs de l'été, comme il leur avait fait supporter, l'année précédente, les rigueurs de l'hiver. Cependant le' roi Richard paraissait toujours occupé de tristes pensées ; persomie n'osait lui don- ^ ner des conseil^^ni même des consolation^, tant oâ redoutait soffiiumeur sévère. Un jour que le monarque anglais était seul dans sa tente, plongé dans la méditation et les regards attachés vers la terre, un prêtre poitevin,. nom mé Gui^ume, sc présenta dans une attitude triste et momrant par sa contenance .qu'il déplorait le sort du prince. Comme il attendait un signal pour s'approcher , il SC «mit à pleurer en regardant le roi ; Richard, devinant que Guillaume voulait lui pai'1er , l'appela auprès de lui , et lui dit : « Maî» Ire chapelain , je vous somme , au nom de la » fidélité que vous me devez , de me dire sans » détour quel est le sujet de vos lai'mes et si » vous êtes triste à cause do moi. » Le chapelain , les yeux humides de pleurs , répondit d'une voix tremblante : «Je ne parlerai point avant que Votre » Majesté m'ait promis de ne pas s'irriter contre » moi de ce que je lui dirai. » Le roi l'ayant promis par serment, le prêtre commença ainsi : « SciDigitized by Coogle

 » gneur , la résolution que vous avez prise de quit» 1er celle lerre désolée , excile des plainles dans » l'année chrélienne, surlout parmi ceux (jui ont » le plus à cœur voire gloire. Je dbis vous déclarer » que riionneur d'une grande entreprise sera cf» facé par votre départ ; la postérité vous repro» chei a éternellement d'avoir déserté la cause des » cliréliens. Prenez garde de finir honteusement » ce que vous avez glorieusement commencé. >* Le chapelain rappela ensuite à Richard tous les exploits par lesquels ce prince s'était rendu célèbre jusqu'«lors ; il lui retraça tous le^^ienfaits dont la Providence l'avait comblé, et TOrmina son discours par ces paroles : « Les pèlerins vous regar» dent comme leur appui, comme leur père j aban» donuciy.-vous aux ennemis du Christ cette terre ») que les croisés sont venus délivrer ; plongercz» vous toute la chrétienté dans le désespoir? » Pendant que le chapelain Guillaume parlait , Richard garda le silence; quand il eut cessé déparier, le roi ne répondit rien, et son front parut plus sombre. Néanmoins , si on en croit Gauthier A'inisauf, le cœur du monarque fut louché de ce qu'il avait entendu, il n'oubliait point d'ailleurs que les chefs de l'année avaient juré d'assiéger Jérusalem en son absence, et cette pensée troublait son esprit; le lendemain, Richard déclara au comte Henri et au duc de Rojirgqgne qu'il ne repartirait point pour l'Occident avant les fêtes de Pâques de l'année suivante; peu de temps après, un hérauU d'arinc.s, proclamant celle résolution, annonça que Digitized by Googli

TJVRE Vin. 4o5 rarméeclirelîennc allailmarclier vers k ville sainte. i tQi A celle heureuse nouvelle , tous les pèlerins lemlirent leurs mains au ciel, en disant : Seigneur Dieu , grâces vous soient rendues, le temps de nos bénédictions est arrivé. Les soldats reprenant leur courage et leurs forces, s'offraient eux-mêmes pour porter les provisions et les Lagages ; personne ne se plaignait plus ; rien ne semblait pénible ; ou ne voyait plus devant soi ni obstacles , ni périls. Les croisés se mirent en marche le dimanche de l'octave delà Trinité J les plus riches , compatissant aux besoins dés pauvres , leur prodiguaient toutes sortes de secours ; ceux qui avaient des chevaux , ab^donnant leurs montures aux infirmes et aux ma- , lades , marchaient à pied ; tous les biens paraissaient être en commun, parce que tous les pèlerins avaient le même sentimelit. Celte année chrétienne, long-temps livrée àtousles genres de misère, et qui la vciUc ressemblait à une armée vaincue,offrit toutà-coup un spectacle imposant et magnifique. Les guerriers avaient orné leurs casqties des aigrettes les pl;^ brillantes ; des panaches , des drapeaux de nnlle couleurs flottaient dans l'air ; les épées nues , les lances récemment polies , réfléchissaient les rayons du soleil j on entendait partout les louanges de Richard , mêlées aux cantiques de la victoire. Au rapport des témoins oculaires, rien n'aura il pu résister à cette armée , remplie de l'esprit du Seigneur , si la discorde et je ne sais quelle fatalité n'avaient rendu inutiles tant de dispositions 1 généreuses. Di.

 Les croisés vinrent camper au pied des montagnes de la Judée, dont tous les passages étaient gardés par les troupes de Saladin et les paysans sarrasins de JN'aplonsc et d'IIébron. Le sultan, ou apprenant l'approche des chrétiens, avait redoublé de soins pour mettre Jérusalem en état de défense; la plupart des troupes musulmanes revinrent sous leurs drapeaux ; on poursuivit avec une nouvelle activité les réparations des murailles, et deu.x mille prisonniers chrétiens furent condamnés à relever des fortifications qui devaient protéger leurs ennemis (i). Jlichard , soit qu'il fût effrayé des préparralifs des Sari-asius , soit qu'il s'abandonnât de nouveau à l'inconstance de son humeur, et que l'irrésolution de ses pensées ébranlât son courage , s'arrêta tout-à-coup dans*sa marche, et sous pi-étexte d'attendre Henri de Champagne, qu'il avait envoyé à Ptolémaïs pour lui amener de nouveaux renforts, resta plusieurs semaines dans la ville de Betheuopolis, située à sept lieues de Jérusalem. Les discordes mal assoupies des chrétiei^ ne lardèrent pas à éclater de nouveau; le duc de Bourgogne et plusieurs autres chefs , obéissant toujours avec peine au roi d'Angleterre, hésitaient à le seconder dans une entreprise dont le succès devait (i)On fera bien de consulter, sur les jVréparalifs de Saladiu et sur l'état de l'armée musulmane, le récit des auteurs arabes, particulièrement doBoha-eddin , témoin oculaire, tome II de la Diblioth. des Croisades, 64. Digitized by Googli

 accroître son orgueil et sa renommée. Toutes les i lois que Richard prenait la résolution de conquérir la ville sainte, leur zèle paraissait se ralentir; lorsque le monarque anglais cherchait à différer cette conquête, ils enllarnmaient par leurs discours l'enthousiasme des croisés, et répétaient avec plus de chaleur leur serment de délivrer le tombeau ' de Jésus-Christ. Ainsi l'approche de Jérusalem , qui aurait du ranimer et réunir les chrétiens , jetait parmi eux le trouble et le désespoir. Après un mois de séjour à Bethenopolis (i) , les , croisés recommencèrent leurs plaintes; ilss'écriaient avec amertume ; Nous n irons donc pointa Jérusalem? Richard, le cœur agité de plusieurs .sentimens' contraires, tout en dédaignant les plaintes des pèlerins , partageait leur douleur et s'indignait contre sa propre fortune. Un jour que son ardeur • à poursuivre les Sarrasins l'avait entraîné jusque (i) Bethenepolis, ou, comme l'appellent les Orientaux , Beitnouba , est, suivant M. Faultre, la même ville qu'Eleutheropolis , située à neuf ou dix lieues à l'est d'Ascalon, sur le chemin de Jérusalem, à sept lieues à l'ouest de la ville sainte, et à six de Ramla. Pour cette partie de notre récit, M. Faultre nous a fourni tous les moyens d'entendre les vieilles chroniques et d'apprécier leur témoignage. Officier distingué, il a fait lui-même la campa- ' gne des Français en Syrie, en 1 79g , et a composé une histoire manuscrite des colonies chrétiennes, qu'il a hien voulu nous communiquer. Les historiens , faute de connaître les pays , se sont souvent trompés sur les événemens militaires . Le récit de M. Faultre nous a donné des renseignemens utiles.

 •i sur lo6 hauteurs d'Éinaüs, comme il aperçut les tours de Jérusalem , il se mit à fondre eu j)leurs, et SC couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. Lorsqu'il revint au camp , les chefs le pressèrent de nouveau d'accomplir sa promesse , et telle était la singularité de son caractère, que plus l'opinion des croisés lui imposait l'obligation d'agir, plus il se roidissait contre toutes les volontés, mémo contre la sienne. Il répondait à ceux qui voulaient l'entraîner par leurs conseils et leurs sollicitations , que l'ejitreprise qu'on voulait tenter sur Jérus:Jem ne présentait que des périls, et qu'il ne pouvait y exposer ni l'honneur de la chrétienté ni sa propre gloire. 11 s'appuyait surtout du témoignage des seigneurs de la Palestine, qui, dirigés par leur intérêt personnel, et mettant plus de prix à la conquête des villes maritimes qu'à celle de la ville sainte, ne partageaient point l'opinion de la plupart des croisés. Au milieu de ces débats, l'agitation des esprits, le mécontentement de l'armée, ne faisaient que s'accroître chaque jour. Richard cherchait tantôt à ctfrayer ses rivaux et ses adversaires par des menaces, tantôt à les séduire par des 2iromesses. Au reste toutes ces plaintes, tous ces débats ne l'cmjjêchaieut point d'attaquer sans cesse les Sarrasins, comme s'il eût voulu justiûer sa conduite à force de bravoure, ou cacher le trouble de ses pensées dans le tumulte des combats. Enfin , d'après son avis, on forma un couDigitized by Googit .J

UVÏVE Vlir. 490 seil (i) composé de cinq chevaliers du Temple , i de cinq clievaliers de St.-Jean , de cinq barons français, et de cinq barons ou seigneurs de la Palestine. Ce conseil délibéra pendant plusieurs jours sur le parti qu'on avait à prendre. Ceux qui pensaient qu'on devait assiéger la ville sainte , annonçaient , sur la foi de plusieurs transfuges venus de Jérusalem, qu'une révolte avait éclaté en Mésopotamie contre Saladin, et que le calife de Bagdad menaçait le sultan de ses armes spintuclles (2) ; que les Mamelucks reprochaient à leur maître le massacre (i) GauthierVinisauf, au cliap. i de son liv.,vi, rapporte le discours que le roi Richard tiut dans cette occasion pour montrer les difficultés de l'entreprise sur Jc'rusalera ; il ajoute ensuite qu'on choisit vingt personnes discrètes au jugement desquelles on devait s'en rapporter sur le parti à prendre. Ces arbitres dccidèrent qu'il fallait marcher sur le Caire plutôt que sur Jérusalem. Le roi se rangea à cet avis; mais les Français s'y opposèrent. Raoul de Coggeshale dit au contraire que ce furent les Français qni ne voulurent pas aller à Jérusalem, et que Richard et les Anglais voulaient y aller. (Biblioth. des Crois. , tom. 1 , pag. 7 1 a et 354.) Boha-eddin parle aussi des arbitres choisis par l'armée chrétienne, pour délibérer sur le siège de Jérusalem. (Voy. la Biblioth. des Crois., tom. 11, §. 64.) (a) L'origine de cette querelle venait de ce que Tlk,i-eddin , neveu du sultan , ayant été investi de quelques places de Mésopotamie , avait commencé à inquiéter tous les princes du voisinage, sans excepter les protégés du calife. Ensuite Taki-eddin étant mort, son fils avait prétendu lui succéder, sans attendre l'agrément de Saladin son grand-oncle et son souverain. Ces divers événemens avaient jeté le trouble dans le conseil du sultan. 3z.,

seil (1) composé de cinq chevaliers du Temple, 1192
de cinq chevaliers de St.-Jean, de cinq barons français, et de cinq barons ou seigneurs de la Palestine. Ce conseil délibéra pendant plusieurs jours sur le parti qu'on avait à prendre. Ceux qui pensaient qu'on devait assiéger la ville sainte, annonçaient, sur la foi de plusieurs transfuges venus de Jérusalem, qu'une révolte avait éclaté en Mésopotamie contre Saladin, et que le calife de Bagdad menaçait le sultan de ses armes spirituelles (2); que les Mamelucks reprochaient à leur maître le massacre

(1) Gauthier Vinisauf, au chap. 1 de son liv. VI, rapporte le discours que le roi Richard tint dans cette occasion pour montrer les difficultés de l'entreprise sur Jérusalem; il ajoute ensuite qu'on choisit vingt personnes discrètes au jugement desquelles on devait s'en rapporter sur le parti à prendre. Ces arbitres décidèrent qu'il fallait marcher sur le Caire plutôt que sur Jérusalem. Le roi se rangea à cet avis; mais les Français s'y opposèrent. Raoul de Coggeshale dit au contraire que ce furent les Français qui ne voulurent pas aller à Jérusalem, et que Richard et les Anglais voulaient y aller. (*Biblioth. des Crois.*, tom. 1, pag. 712 et 354.) Boha-eddin parle aussi des arbitres choisis par l'armée chrétienne, pour délibérer sur le siége de Jérusalem. (Voy. la *Biblioth. des Crois.*, tom. II, §. 64.)

(2) L'origine de cette querelle venait de ce que Taki-eddin, neveu du sultan, ayant été investi de quelques places de Mésopotamie, avait commencé à inquiéter tous les princes du voisinage, sans excepter les protégés du calife. Ensuite Taki-eddin étant mort, son fils avait prétendu lui succéder, sans attendre l'agrément de Saladin son grand-oncle et son souverain. Ces divers événemens avaient jeté le trouble dans le conseil du sultan.

 , (les liabiluDs de Plolc-inaïs, et qu'ils refusaient de s'enfermer dans la ville sainte , si Saladin ne partageait leurs péril» (i). Ceux qui soutenaient une opinion contraire , disaient que u toutes ces nou» velles n'(îlaient qu'un piège de Saladin pour at» tirer les croisés dans des lieux où il pourrait » les détruire sans combat. Dans le territoire aride » et montueux de Jéi'usalcm , on manquerait d^eau » au milieu des chaleurs de l'été. A travers les » montagnes de la Judée, les cbemins étaient bor»' dés de précipices taillés dans le roc en plusieurs » endroits et dominés par des hauteurs escarpées, H d'où qnebpies soldats pouvaient anéantir les pbaM langes des chrétiens j si la bravoure des croisés » parvenait à surmonter tous les obstacles, conser» veraient-ils leurs communications avec les cotes » de la mer, d'où ils devaient attendre des vivres? » S'ils étaient vaincus, comment feraient-ils leur » retraite, poursuivis par l'armée de Saladin ? Telles étaient les raisons qu'alléguaient Richard et ses partisans pour s'éloigner de Jérusalem j mais toutes ces raisons devaient leur être connues, lorsqu'ils avaient donné l'ordre à l'armée chrétienne (i) Ces bruits u'éiuieul pas saus foudemeiit, aiusi qu'ou peut s'en convaincre par le récit de Boha-eddiu. [Biblioih. des Croisades , tom. n, §. 64.) Gauthier Vinisauf prétend même que les Musulmans prenaient déjà la fuite, sans être arrêtés par les promesses ni les menaces de Saladin , et que le sultan, fit venir son meilleur cheval poui' fuir aussi. Ce dernier trait n'est guère croyable : voyez, au reste, toiu. i , page 710 de la Biblioth. des Croisades. i Digilized by Google

Sol LIVRE VIII. de marclier vers la ville sainte. Plus nous avançons i dans celte partie de notre récit, plus la vérité se couvre a nos yeux d'un voile impénélrabl^e. Pour juger toutes ces contradictions , il faudrait connaître les négociations que Richard ne cessait d'entretenir avec les Sarrasins, négociations auxquelles étaient sans doute subordonnés les mouvemens divers de l'armée chrétienne , et qui , restant toujours dans l'ombre , ne laissaient voir dans les événemens extérieurs de la guerre que l'aveugle influence de deux génies opposés l'un à l'autre. Il ne serait pas juste cependant de faire retomber sur Richard tonte la sévérité des jugemens historiques. Les autres chefs, livrés à l'ambition, à la jalousie, à toutes les fureurs de la discorde, avaient oublié comme lui le principal objet de la guerre sainte. On a pu souvent remarquer dans les croisades, que la multitude des pèlerins ne perdait jamais de vue la délivrance de Jérusalem, et que les chefs étaient presque toujours détournés du but de leur entreprise par des projets ambitieux et des intérêts profanes. On sent que la tâche de l'historien devient par-la plus difficile. S il est aisé de décrire les passions humaines lorsqu'elles éclatent dans les camps et sur le champ de bataille, il n'en est pas de même lorsqu'elles se renferment dans le conseil des princes, et qu elles s'y mêlent à mille intérêts inconnus. C'est la qu'elles parviennent facilement à échapper aux regards de l'iiisloire , et qu'elles dérobent presque toujours leurs secrets les plus honteux aux recherches de la postérité.

 Pendant que le conseil des vingt arbitres délibérait, quelques Syriens vinrent avertir Richard qu'u ne riche egravane arrivait d'Égypte (l) et se rendait à Jérusalem^ le roi rassembla aussitôt l'élite de ses guerriers, auxquels se réunirent les Français. Cette troupe intrépide quitta le camp vers la fin du jour, marcha toute la nuit à la clarté de la lune , et , le lendemain matin , elle arriva sur le territoire d'Hébron, dans un lieu appelé Hary, où la caravane s'était arrêtée avec son escorte. Les archers et les balistaires s'avancèrent les premiers j les guerriers sarrasins, au nombre de deux mille, s'étalent rangés par bataillons au pied d'une montagne, tandis que la caravane , retirée à l'écart , attendait l'issue du combat. Richard fondit à la tête des siens sur les Musulmans , qui furent ébranlés au premier choc, et s'enfuirent, dit une chronique, comme (les lièvres que des chiens poursuivent. La caravane fut enlevée j ceux qui la gardaient vinrent sc livrer eux- mêmes j ils tendaient aux croisés des mains suppliantes, implorant leur miséricorde, et, pour nous servir des expressions de la chronique souvent citée, regardant tout ce qui pouvait leur arriver comme peu de chose j pourvu quon leur laissât la vie (2). Richard etscs compagnons revinrent triomphans (0 Voyez Gauthier Vinisauf, Bihliolh. des Croisades, tom. I, pag. 71a. (a) I,a perte de cette caravane a e'ié longuement racontée ■ par Boha-eddin et Ibii-Alatir. (Aboyez au tom. u f §• 64 > de la Bdd. des Croisades.) *

> LIVRE VIII. 5o3 A l’année cLrélicnue, cmineiiaut à leur suite quatre i i,ja mille sept cents chameaux, un fjrand nombre de chevaux, d’ânes, de mulets, chargés des marchandises les plus précieuses de l’Asie (i). Les croisés se partagèrent le butin, et le roi d’Angleterre distribua les dépouilles de l’ennemi à ceux qui étaient restésau camp commea ceux qui l’avaient accompagné ; ainsi le roi David , disait-on dans l’armée chrétienne , récompensait ceux qui allaient au combat et ceux qui gardaient les bagages. On célébra cette victoire par des festins où la chair des chameaux enlevés aux Musulmans, parut une nourriture délicieuse à la multitude des croisés. On ne pouvait se lasser d’admirer les riches dépouilles des ennemis, et les pèlerins se livraient d’autant plus à la joie, qu’une victoire si bridante pouvait donner à leur chef la pensée de mettre à profit la terreur des Sarrasins, et de conduire les croisés devant Jérusalem. La plus grande confusion régna dans la ville sainte , lorsqu’on y apprit que la riche caravane d’Egypte était tombée entre les mains des chrétiens. Boha - eddin , témoin oculaire , rapporte que le sultan crut devoir assembler ses émirs pour ranimer leur courage, et qu’il leur fit jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob, de combattre jusqu’à (i) On distribua les ânes à tous les valets de l’armde; on fit des pâtés avec la chair fraîche des chameaux, qui, suivant Gauthier Vinisauf, est très bonne et bien blanche. (Voyei Biblioth. des Croisades , tom. i, page 712») Digilized by Google

 la mort. Dans les conseils qui suivirent cette céi-emonie , les murmures du mécontentement ou du désespoir se firent entendre , et des reproches se mêlèrent aux avis donnés à Saladin. Ces signes , avant-coureurs des discordes, montraient à-la-fois la terreur qu'inspirait le nom de Richard , et l'esprit d'insubordination qui commençait à se faire remarquer dans l'armée musidmane (i). Cependant le conseil des chevaliers et des barons, après plusieurs jours de délibération, décida enfin que l'armée s'éloignerait des montagnes de la Judée et retournerait vers les rivages de la mer. Cette résolution répandit dans le camp une désolation générale J les pèlerins commencèrent à maudire le temps qu'ils avaient passé dans la Terre-Sainte; l'esprit de rivalité réveilla les haines anciennes ; et les croisés , plus divisés que jamais/., ne purent plus se réunir ni pour combatti'e l'ennemi, ni pour supporter leurs misères. Les Français et les Anglais ne marchaient plus ensemble et campaient dans des lieux séparés. Vinisauf rapporte que le duc de Bourgogne composa des chansons , dans lesquelles il n'épargnait ni le roi d'Angleterre , ni les princesses qui l'avaient suivi à la croisade. Richard répondit par des sirventes ou des satires, où il traitait avec mépris les Français et leur chef. On disait dans l'armée (2) que le duc de Bourgogne rece(1) Voyez le rdcil de Boha-eddin, au tome n de la Biitliolh. des Croisades , §.64. * (2) Voyez, pour les chansons , l'extrait de Gauthier ViI

Digitized by Google

LIVRE Vin. 5o5 vait des Musulmans le prix de sa haine contre ngi Richard. Si on en croit les chroniques anglaises, le roi d'Angleterre surprit et fit tuer , à coups de flèche , des messagers de Saladin , eharge's de porter au duc de riches présens (i). Que pouvaient désormais contre les infidèles les croisés affaiblis par de telles dissensions ? Déjà meme la cause de Jésus-Christ n'avait plus d'armée pour sa défense , et les chemins étaient couverts de pèlerins , qui ^ n'espérant plus rien de la guerre sainte , se rendaient les uns à Tyr , les autres à Jaffa ou à Ptolémaïs , avec le dessein de s'embarquer pour l'Occident. La paix devenait plus que jamais nécessaire à Richard. Le roi d'Angleterre porta de nouveau ses espérances vers Saladin. Abandonné d'un grand nombre ^es siens , il montrait encore la fierté que donne la victoire j ta n tôt il ordonnait de raser la forteresse de Daroum qu'on lui demandait; tantôt il envoyait une garnison dans la ville d'Ascalon qu'on voulait démolir; tantôt enfin il menaçait d'assiéger la ville de Bérithe. Saladin, qui ne désirait point la paix , prolongeait les négociations pour avoir le temps de rappeler ses émirs, dont plusieurs rejoignaient ses drapeaux avec quelque répugnance. Lorsqu'il eut reçu dans son armée les émirs d'Anisauf; etpourles présens de Saladin , celui de Raoul de Coggcshale. (Biblioth. des Crois. , tom. i, p' 355.) (i) On peut consulter , sur ces négociations , les auteurs arabes, tom. ii de la Riblioth. des Croisades , §. 65. Digilized by Google

vait des Musulmans le prix de sa haine contre Richard. Si on en croit les chroniques anglaises, le roi d'Angleterre surprit et fit tuer, à coups de flèche, des messagers de Saladin, chargés de porter au duc de riches présens (1). Que pouvaient désormais contre les infidèles les croisés affaiblis par de telles dissensions ? Déjà même la cause de Jésus-Christ n'avait plus d'armée pour sa défense, et les chemins étaient couverts de pélerins, qui, n'espérant plus rien de la guerre sainte, se rendaient les uns à Tyr, les autres à Jaffa ou à Ptolémaïs, avec le dessein de s'embarquer pour l'Occident. 1192

La paix devenait plus que jamais nécessaire à Richard. Le roi d'Angleterre porta de nouveau ses espérances vers Saladin. Abandonné d'un grand nombre des siens, il montrait encore la fierté que donne la victoire; tantôt il ordonnait de raser la forteresse de Daroum qu'on lui demandait; tantôt il envoyait une garnison dans la ville d'Ascalon qu'on voulait démolir; tantôt enfin il menaçait d'assiéger la ville de Bérithe. Saladin, qui ne désirait point la paix, prolongeait les négociations pour avoir le temps de rappeler ses émirs, dont plusieurs rejoignaient ses drapeaux avec quelque répugnance. Lorsqu'il eut reçu dans son armée les émirs d'A-

---

nisauf; et pour les présens de Saladin, celui de Raoul de Coggeshale. (*Biblioth. des Crois.*, tom. I, p. 355.)

(1) On peut consulter, sur ces négociations, les auteurs arabes, tom. II de la *Biblioth. des Croisades*, §. 65.

 lep, de la Mésopotamie et de l’Égypte, attirés bien moins par scs ordres que par l’espoir du butin et d’une victoire facile , il quitta Jérusalem et vint assiéger , avec toutes ses forces , la ville de Jaffa défendue seulement par trois mille guerriers chré* liens. Après plusieurs assauts la vdle est prise j- les. Musulmans égorgent tous ceux qu’ils rencontrent^ et commettent d’horribles eruautés sur les malades ; déjà la citadelle, où s’était réfugiée la garnison , proposait de capituler, lorsque Richard , venant par mer de Ptolémaïs , parut tout-à-coup devant le port avec plusieurs navires montés pardes,guerriers chrétiens j aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville , et le premier se jetant dans, l’eau jusqu’à la ceinture, il atteint la rive défendue par une multitude de Sarrasins ; les plills braves suivent Richard , à qui rien ne résiste ; cette généreuse troupe pénètre dans la place , en chasse les Turcs , les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu meme où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant (i). Mais quoiqu’il eût mis en fuite ses ennemis , Richard. (1) Richard, dit Gauthier Vinisauf, n’avait avec lui que trois cavaliers. Non, ajoute-t-il, les temps anciens n’ont jamais été témoins d’un tel prodige. Saladin s’enfuit comme un lièvre timide.' (Biblioth. des Croisades, tom. i , p. 7 1 -j .) Boha-eddin , qui avait été chargé par le sultan de prendrepossession de Jaffa, ne peut non plus s’empêcher de rendrehommage aux exploits presque fabuleux de Richard. (Voy.. au tome u de la Biblioth. des Crois. , 5- 66.) Digitized by Google

1192 lep, de la Mésopotamie et de l'Égypte, attirés bien moins par ses ordres que par l'espoir du butin et d'une victoire facile, il quitta Jérusalem et vint assiéger, avec toutes ses forces, la ville de Jaffa, défendue seulement par trois mille guerriers chrétiens.

Après plusieurs assauts la ville est prise ; les Musulmans égorgent tous ceux qu'ils rencontrent, et commettent d'horribles cruautés sur les malades ; déjà la citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler, lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout-à-coup devant le port avec plusieurs navires montés par des guerriers chrétiens ; aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville, et le premier se jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il atteint la rive défendue par une multitude de Sarrasins ; les plus braves suivent Richard, à qui rien ne résiste ; cette généreuse troupe pénètre dans la place, en chasse les Turcs, les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant (1). Mais quoiqu'il eût mis en fuite ses ennemis, Richard

(1) Richard, dit Gauthier Vinisauf, n'avait avec lui que trois cavaliers. Non, ajoute-t-il, les temps anciens n'ont jamais été témoins d'un tel prodige. Saladin s'enfuit comme un lièvre timide. (*Biblioth. des Croisades*, tom. 1, p. 717.) Boha-eddin, qui avait été chargé par le sultan de prendre possession de Jaffa, ne peut non plus s'empêcher de rendre hommage aux exploits presque fabuleux de Richard. (Voy. au tome II de la *Biblioth. des Crois.*, §. 66.)

LIVRE VIII. 5o7 était loin encore d’avoir triomphé de tous les pé- i lyi l'ils. Après avoir réuni à scs guerriers la garnison de la citadelle, il comptait à peine deux mille combattaiis J le troisième jour après la délivrance de Jafla, les Sarrasins résolurent de le surprendre dans son camp ; un Génois qui en était sorti au crépuscule du matin , aperçut dans la plaine des bataillons musulmans , et revint en criant : armes ! aux armes ! Richard s’éveille en sursaut, endosse sa cuirasse déjà les Sarrasins accouraient en foule ; le roi et la plupart des siens marchèrent au combat les jambes nues , quelques-uns en chemise. Ou ne trouva dans l’armée chrétienne que dix chevaux ; l’un d’eux fut donné à Richard , et les clu-oniques nomment les neuf guerriers qui suivaient le roi à cheval ; les INIusulmaus sont forcés à la retraite ; le roi d’Angleterre profile de ce premier avantage pour ranger ses soldats en bataille dans la plaine et pour les exhorter à de nouveaux combats. Bientôt les Sarrasins revenant à la charge , au nombre de sept mille cavaliers , se précipitent sur les chrétiens j ceux-ci pressant leurs rangs et présentant la pointe de leurs lances , résistent à l’impétuosité de l’ennemi, semblables à une muraille de fer ou d’airain. Les cavaliers musulmans reculent d’abord , reviennent ensuite en poussant des cris affreux, et s’éloignent encore sans oser combattre. Enfin Richard s’ébranle avec les siens et fond sur les Sarrasins étonnés de son audace ; alors on vient lui annoncer que l’ennemi est rentré dans la ville de Jaffa, Digilized by Google

* 5o8 HISTOIRE DES CROISADES, cl que le glaive musulman moissonne ceux des chrétiens qui étaient restés à la garde des portes (i) ; Richard vole à leur secours ; les Mamelucks se dispersent à son approche ; il tue tout ce qui résisle j il n'avait avec lui que deux cavaliers et quelques halistaires ; quand la ville est délivrée de la présence des ennemis , il revient dans la plaine , où sa troupe était aux prises avec la cavalerie musulmane. C'est ici que son historien ne sait quelles expressions employer pour rendre la surprise que lui donne un spectacle si nouveau. Au seul aspect de Richard , les plus braves des Musulmans frémissaient de crainte et /eurs cheveux se hérissaient sur leurs fronts. Un émir y qui se distinguait par sa taille et l'éclat de ses armes ^ ose le délier au combat ; d'un seul coup il lui abat la tête , l'épaule droite et le bras droit. Au fort de la mêlée, l'intrépide comte de Leycester et plusieurs de ses valeureux compagnons allaient succomber, accablés par le nombre y mais Richard , toujours in(i) Raoul de Goggeshale, qui est plus étendu dans cette partie de son récit que Gauthier Vinisauf, dit que Hugues de Nevil étant venu tout effrayé dire au roi que le nombre des ennemis allait accabler les pèlerins, le roi le menaça de lui faire couper la tête s'il en disait le moindre mot aux guerriers chrétiens. (Voyez, pour les détails, les chap. xii, xni, XIV, XV , xVH et suiv. du liv. vi de Gauthier Vinisauf, et la Bibliothèque des Croisades, tome i, pag. 7 15 et suiv. Comparez à son récit celui de Raoul de Coggcshale, même tom. de la Bibliothèque , pag. 35(i et suiv., cl Bohaeddin, tome ii , 66.) Digitized by Google

LIVRE VIII. 5o() viiiciblo , toujours invulnérable , les sauva du pë- 1 19a I il en renversant autour d'eux la foule des Sarrasins ; enfin il se précipite avec tant d'ardeur dans les rangs ennemis , que personne ne peut le suivre et qu'il disparaît aux yeux de tous ses guer- ' riers. Lorsqu'il revint au milieu des croisés qui le • croyaient mort, son cheval était couvert de sang et de poussière j et lui-même , pour nous servir des ' expressions naïves d'un chroniqueur , témoin oculaire, tout hérissé de flèches, paraissait semblahle à une pelote coiwerle d'aiguilles (i). Quehjucs historiens rapportent que Malek-Adcl, plein d'admiration pour la bravoure de Richard , lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille. Lorsqu'après le combat, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme: « Personne , répondit l'un d'eux , ne peut supH porter les coups qu'il porte ; son impétuosité est » terrible , sa rencontre est mortelle , et ses ac» tiens sont au-dessus delà nature humaine(2).» Les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient s'exphquer cette victoire extraordinaire qu'en l'attribuant à la puissance divine. Mais sans chercher à diminuer la gloire de Richard et de ses compagnons (1)^ Gauthier Vinisauf, dans son enthousiasme pour Richard, le met au-dessus SAntée , éî Achille , SAlexandrele-Grand , de Judas Machabde et de Roland. Son corps , dit-il , était comme d'airain, caro tanquam cenea nulloritni cedebat arniorum generibus, chap, xxiii, liv. vi. (i) Gaiitliier Vinisauf, aux chap. déjà cités. Digitizf : by Google

 d’armes , nous devons rappeler ici les diàcordes qui s’e'laient élevées parmi les guerriers de Sa^din, et qui durent affaiblir et distraire leur courage. Les soldats qui appartenaient à la nation des Curdes , voyaient avec peine la faveur dont jouissaient les Mamelucks. Bolia-eddin nous apprend qu’à la prise de Jaffa , ceux-ci, placés à la porte de la ville , avaient enlevé aux autres guerriers musulmans les dépouilles des chrétiens j cet acte d’injustice et de violence indigna l’armée mùsulraane, et, dans le dernier 'combat livré à Richard , les soldats curdes osèrent faire entendre ces paroles : O Saladin! on nous appelle pour le danger , et Von nous repousse pour le butin. Dis à tes Mamelucks d’avancer^ et de combattre. ' * Cependant tant de travaux et de gloire devaient être perdus pour la croisade ; le duc de Bourgogne s’é^iit retiré à Tyr et refusait de prendre aucune part à la guerre. Les Allemands , commandés par le duc d’Autriche, avaient quitté la Palestige.' Comme Richard était tombé malade et qu’il voulait se rendre à Ptolémaïs , les chefs qui 1 avaient suivi jusqu’alors , lui reprochèrent de les abandonner et se retirèrent eux-mémes. Le roi d’Angleterre , pour retenir les plus fidèles de ses güSr— riers auprès de lui , fut obhgé de leur abandonner tout ce qui lui restait des dépouilles de la caravane surprise dans les campagnes d’Hébron. Jusque-là l’ambition de Richard avait été d’accroître par des prodiges de valeur sa renommée dans le monde chrétien. Il supportait tous les travaux de

‘ LIVRE Vlli. 5it ia guerre , dans l’espoir que ses explgits en Pales- i Une l’aideraient à triompher de ses rivaux et do ses ennemis au-delà des mers j mais comme son arme'e l’abandonnait , il ne s’occupa plus que de reprendre les négociations avec Saladin. Les sentimens divers dont il était agité, la honte de n’avoir pu délivrer Jérusalem , la crainte de perdre son royaume , lui faisaient adopter et rejeter tourà-tour les résolutions les plus opposées (i); tantôt il voulait retourner en Europe sans conclure la paix , tantôt il menaçait Saladin et cherchait à l’effrayer en répandant le bruit que le pontifo de Rome devait arriver en Palestine avec deux cent mille croisés. L’hiver approchait, et bientôt la Méditerranée allait cesser d’être navigable : « Tandis qu’on peut encore passer la mer, écrivait-il » au sultan, acceptez la paix, et je retournerai en » Europe. Si vous refusez les conditions que je vous » propose, je passerai l’hiver en Syrie et je pour» suivrai la guerre. » Saladin convoqua scs émirs po^r délibérer sur les propositions de Richard. « J usqu’ici , leur dit-il , nous avons combattu avec ») gloire , et la cause de l’islamisme a triomphé » par nos armes. J’ai peur que la mort ne me sur)) prenne dans la paix , et ne m’empêche de ter» miner l’entreprise que nous avons commencée. (i) Gauthier Vinisauf dit que Richard e'erivit à MalekAdel , prince grand et généreux , et qui , selon l’iiislorien , avait une grande estime pour le roi d’Angleterre. {Bîbl. des Crois-, tom. i, page 722.)

 » Puisque Dieu nous clonue la victoire, il veut que » nous poursuivions la guerre, et nous devons suiH vre sa volonté. » La plupart des émirs applaudiront au courage et à la fermeté de Saladin,* mais ils lui représentèrent « que les villes étaient sans H défense et les provinces dévastées ; les fatigues)) de la guerre avaient affaibli les armées musul» mânes J les chevaux manquaient de fourrages , » les soldats de vivres. Si nous réduisons les F rancs » au désespoir, ajoutaient-ils, ils peuvent encore » nous vaincre et no.us arracher nos conquêtes. Il est » sage d'obéir à la maxime du Coran, qui nous or» donne d'accorder la paix à nos ennemis lors» qu'ils nous la demandent. La paix nous donne» ra le temps de fortifier nos villes , de réparer » nos forces , et de recommencer la guerre avec » avantage , lorsque les F rancs , toujours inGdèles » aux traités , nous offriront de nouveaux prétex» tes pour les attaquer (i). » Saladin pouvait voir, par ce discours des émirs, que la plupart des guerriers sarrasins commençaient à perdre l'ardeur et le zèle qu'ils avaient montrés pour la cause de l'islamisme. Le sultan était abandonné par plusieurs de ses auxiliaires et craignait de voir s'élever des troubles dans son empire. D'ailleurs il ne pouvait se rappeler sans frémir , le refus qu'avaient fait ses troupes de combaltre devant Jaffa. Les deux armées campaient (i). Voyei le récit des auteurs arabes, tome ii, §. 67 , de la Diblioth. des Crois. Digitized by Google

LIVRE VIII. 5i3 tout près l'une de l'autre , et la poussière qui s'è-i levait des deux camps , dit un auteur arabe , se mêlait dans l'air et ne formait qu'un seul nuage. Ni les chrétiens , ni les Musulmans ne montraient l'impatience de franchir l'enceinte de leurs remparts et de leurs fossés; les uns et les autres paraissaient également fatigués de la guerre ; les deux chefs avaient le même intérêt à conejure la paix. La disposition des esprits et l'impossibilité de poursilivre les entre|)rises guerrières, firent enfin adopter une trêve de trois ans et huit mois (i). On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime , depuis Jaifa jusqu'à Tyr. Les Sarrasins et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon , qu'on regardait comme la clef de l'Egypte. Pour terminer les débats , on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'on ne parla point de la restitution de la vraie croix, qui avait été le sujet des premières négociations , et pour la(juelle Richard avait d'abord envoyé plusieurs ambassades (I) V oyez , pour ce irai té la Bibliothèque des Croisades , tom. I, pag. 72a. Richard, dit Gauthier Vinisauf, ne pouvait espérer un meilleur traité. Quiconque pensera autrement, sera convaincu de mauvaise foi. De son côté , Bohatxldin fait remarquer que cette paix fut avantageuse aux Musulmans, à cause de la mort de Saladin , qui eut lieu peu de temps après. (Voyez, sur ce traité , le récit des auteurs arabes , au tome 11 de la Biblioth. des Croisades, §. 63.) TOM. II. 33

 à Saiadin. Les principaux chefs des deux armees* jurèrent ,‘les uns sur l’Alcoran , les autres sur l’Evanfple, d’observer les conditions du traité. La majesté royale parut alors avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment ; le sultan et le roi d’Angleterre se contentèrent de se donner leur parole, et de toucher la main des ambassadeurs (i). Tous les princes chrétiens et musulmans de la Syiie furent invités à signer le traité conclu* entre Richard et Saiadin. Parmi ceux qu’on appela ^ur être garans de la paix , on n’oublia ni le prince d’Antioche , qui avait pris peu de part à la guerre, ni le chef des Ismaéliens , l’ennemi des chrétiens et des Musulmans. Le seul Guy de Lusignan ne fut point nommé dans le traité. Ce prince eut un moment d’importance par les divisions qu’U avait fait naître ; il tomba dans T'oubli aussitôt que les croisés eurent d’autres sujets de discorde. Dépouillé de son royaume , il obtint celui de Chypre , qui était une possession plus réelle , mais qu’il fallut payer aux Templiers , auxquels Richard l’avait vendue ou engagée. La Palestine fut cédée à Henri , comte de Champagne, le nouveau mari de cette Isabelle qui semblait être promise à tous les prétendans au royaume de Jérusalem , et qui , par une singu , . •

(i) Voyez, pour les marques de celle loyauté i-eciproque que SC donnèrent Richard et Saiadin, l’extrait de Gauthier Vinisauf, Uiblioth. des Crois. , tome i, page ’-ii. Digitized by Googl(

I-rVRE vin. 5,5 lièrc destinée , avait donné à trois époux le droit , de régner , sans pouvoir elle-méine monter sur le trône. Quand la paix eut été proclamée, les pèlerins, avant de retourner en Europe , voulurent visiter le tombeau de Jésus-Cluit et voir cette Jérusalem qu'ils n'avaient pu délivrer. La plupart des croisés de l'armée de Richard se partagèrent en plusieurs caravanes , et se mirent en route pour la ville sainte (i). Quoiqu'ils fussent sans armes, leur pre'sence réveilla parmi les Musulmans les sentimens qu'avait nourris la guerre ; et Saladin fut obligé d'employer son pouvoir pour faire respecter les lois do l'hospitalité (2). L'évéque de Salisburv, dont le sultan avait éprouvé la bravoure, et qui faisait le pèlerinage au nom de Richard, fut accueilli avec distinction. Saladin lui montra le bois de la vraie croix , et s'entretint long-temps avec lui sur la guerre sainte (3). Les Français qui, dans la paix comme dans la guerre, restaient presque toujours séparés des An(i) Voyez, surcespderinages, la Biblioth. des Croisades, tora. 1, pag. 7I3, et les derniers cliap. du liv. vi de Gauthier Vinisauf. (u) Les Turcs, dit Gauthier Vinisauf, lançaient sur le» pèlerins des regards menaçons; ceux-ci aiiniicnt mieux aimé être à Tyr ou îi Acre que sur le chemin de Jérusalem. (Bd)liolh. des Crois., tome i, page 7'i3.) (3) Voyez, dans Gauthier Vinisauf, la conversation que Saladin eut avec cet évêque, et le jugement qu'il porta sur Richard. (Bibhoth. des Crois., tome t , page 724*) 33..

 U ^lais, ne firent point le pélei inaf'o de Jérusalem (i) ; depuis la bataille de Jaflk ils n’avaient point (piitté la ville de l’vr, conservant toujours leurs préventions jalouses contre Richard. Le duc de Roiu'f'ogue, qui les conduisait, mourut tout-àcoup lorsqu’il s’occupait de son retour en Occident, et clunine il expira au milieu des accès d’une violente frénésie, les pèlerins anglais ne manquèrent pas de voir dans cette mort la punition de sa félonie et le jugement de la colère divine. Richard n’a^ant plus rien à faire en Orient et ne songeant plus qu’aux ennemis qu’ü avait en Europe, ne s’occupa plus que de son départ. Quand il s’embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la Terre-Sainte ne purent retenir leurs pleurs. On n’avait jamais mieux connu ses vertus et rendu plus de justice à ses qualités brillantes. Tous, en le voyant partir, se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les agressions des Sarrasins ; lui-méme ne put retenir ses larmes, et lorsqu’il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu’il venait de quitter : O Terre-Sainte! s’écria-t-il , ye recommande ton peuple à Dieu ; fasse le ciel (fiui je vienne encore te visiter et te secourir (a) ! (i) Les Français furent mécontens du U'aiui et se muqiièrent de Richard. Ce prince , pour se venger, leur ht diifeadie les portes de Jérusalem. Lorsqu’ils furent partis , le roi dit aux siens : « Chassez le moqueur , et la moquerie » s'en ira aussi, » (u) "Voyez le chap. xxxvu du liv. vi de Gauthier "Viuisauf, et la Bibliolh. des Croisades, tom. i, pag.

Digilized by GoogI

1192 glais, ne firent point le pélerinage de Jérusalem (1); depuis la bataille de Jaffa ils n'avaient point quitté la ville de Tyr, conservant toujours leurs préventions jalouses contre Richard. Le duc de Bourgogne, qui les conduisait, mourut tout-à-coup lorsqu'il s'occupait de son retour en Occident, et comme il expira au milieu des accès d'une violente frénésie, les pélerins anglais ne manquèrent pas de voir dans cette mort la punition de sa félonie et le jugement de la colère divine.

Richard n'ayant plus rien à faire en Orient et ne songeant plus qu'aux ennemis qu'il avait en Europe, ne s'occupa plus que de son départ. Quand il s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la Terre-Sainte ne purent retenir leurs pleurs. On n'avait jamais mieux connu ses vertus et rendu plus de justice à ses qualités brillantes. Tous, en le voyant partir, se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les agressions des Sarrasins; lui-même ne put retenir ses larmes, et lorsqu'il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu'il venait de quitter : *O Terre-Sainte!* s'écria-t-il, *je recommande ton peuple à Dieu; fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir* (2)*!*

---

(1) Les Français furent mécontens du traité et se moquèrent de Richard. Ce prince, pour se venger, leur fit défendre les portes de Jérusalem. Lorsqu'ils furent partis, le roi dit aux siens : « *Chassez le moqueur, et la moquerie* » *s'en ira aussi.* »

(2) Voyez le chap. xxxvii du liv. vi de Gauthier Vinisauf, et la *Biblioth. des Croisades*, tom. i, pag. 727.

LIVRE Vin. • 5i7 . Ainsi finit celte troisième croisade, où tout l’Oc- i rident en armes ne put obtenir d’autres avantages

'5. 8 HISTOIRE DES CROISADES, à déplorer les pertes qu'elle fit dans celte gilferre, que les armées chrétiennes étaient mieux compoFrance ; *Adam de Laon ; Guillaume de Pimkeini , cliâte* lain;^ Roger, baron de Pol; Robert, sënëcbal de Guillaume de Mandeville ; Raoul de Glanvil , justicier du roi d'Angleterre Bernard de Saint-Vallier; Richard de ClarejGuy de Chàtillon; Raoul de Croxiby; Richard de Lexeby et Bërenger son frère j Robert le Veneur de Pontret ; Robert 'Scrope de Barton j Renou de Tonges ; Henri Pigot, sénéchal du comte de Varennes; Gautier Scropc; Gautier de Kyme, (ils de Philippe de Kyme; Jean de Libourne; Gautier de Ros , frère de Pierre de Ros ; Louis d'Arseles ; Hugues d'Oiry ; Guillaume de Moui ; Guy de Darsey ; Odon de Guines; Renault de Maigny, ëchanson de Sentis, et marëchal du comte Henri. Henri de Bracley et Henri de Maupalne furent faits prisonniers par les Sarr^ins. L'empereur Frëdëric mourut dans le fleuve Selef; son fils, Frédéric de Souabe, périt devant Saint-Jean d'Acre. Robert, comte de Leiccstre, dans la Romanie. Le Landgrave deThuringe y mourut aussi dans son retour.Philippe, comte de Flandre; etRaoul , clerc de la dépense du roi, moururent la seconde année. Dans la troisième moururent à Acre , Raoul d' Aubenay ; Richard de Chamville ; Drogon , fils de Raoul ; Guillaume, fils de Nigel de Kent; le baron Guillaume , fils de Philippe de Kent; Renault de Suiflac ; Hugues , duc de Bourgo^e, et Robert Waulin , son clerc. Nigelle de Mpubray , Simon de Walc et Guillaume de Chamville , furent précipités dans la mer ; le marquis de Montferrat fut tué par les Ismaéliens ; Jacques d'Avesnes fut tué dans un combat; Bertrand de Verdun et Osmond de Sutteville moururent à Joppé; Gilbert Pipart mourut à Brandéis ; et Renault, vicomte d'Yorck, dans l'île de Chypre. Le duc de Bourgogne mourut .à Tyr. A cette longue liste, nous ajouterons les noms d'Albert Digitized by Cooglp

1192 à déplorer les pertes qu'elle fit dans cette guerre, que les armées chrétiennes étaient mieux compo-

---

France; Adam de Laon; Guillaume de Pimkemi, châtelain; Roger, baron de Pol; Robert, sénéchal de Guillaume de Mandeville; Raoul de Glanvil, justicier du roi d'Angleterre; Bernard de Saint-Vallier; Richard de Clare; Guy de Châtillon; Raoul de Croxiby; Richard de Lexeby et Bérenger son frère; Robert le Veneur de Pontret; Robert Scrope de Barton; Renou de Tonges; Henri Pigot, sénéchal du comte de Varennes; Gautier Scrope; Gautier de Kyme, fils de Philippe de Kyme; Jean de Libourne; Gautier de Ros, frère de Pierre de Ros; Louis d'Arseles; Hugues d'Oiry; Guillaume de Moui; Guy de Darsey; Odon de Guines; Renault de Maigny, échanson de Senlis, et maréchal du comte Henri.

Henri de Bracley et Henri de Maupalne furent faits prisonniers par les Sarrasins.

L'empereur Frédéric mourut dans le fleuve Selef; son fils, Frédéric de Souabe, périt devant Saint-Jean d'Acre. Robert, comte de Leicestre, dans la Romanie. Le Landgrave de Thuringe y mourut aussi dans son retour. Philippe, comte de Flandre; et Raoul, clerc de la dépense du roi, moururent la seconde année. Dans la troisième moururent à Acre, Raoul d'Aubenay; Richard de Chamville; Drogon, fils de Raoul; Guillaume, fils de Nigel de Kent; le baron Guillaume, fils de Philippe de Kent; Renault de Sufflac; Hugues, duc de Bourgogne, et Robert Waulin, son clerc. Nigelle de Moubray, Simon de Wale et Guillaume de Chamville, furent précipités dans la mer; le marquis de Montferrat fut tué par les Ismaéliens; Jacques d'Avesnes fut tué dans un combat; Bertrand de Verdun et Osmond de Sutteville moururent à Joppé; Gilbert Pipart mourut à Brandéis; et Renault, vicomte d'Yorck, dans l'île de Chypre. Le duc de Bourgogne mourut à Tyr.

A cette longue liste, nous ajouterons les noms d'Albert,

LrVRE Yin. 5i9 sées que dans les expéditions précédentes ; les cri- i mincis , les aventuriers , les yens sans aveu , en avaient été bannis, et tout ce que l'Occident avait de plus illustre parmi scs guerriers, s'était rangé sous les banuières de la croix. Les croisés qui cojnbattaient Saladin étaient jnieux armés que ceux qui les avaient précédés dans la Palestine j on se servit de l'arbalète, négligée dans la seconde croisade ; les cuirasses, les boucliers des combattans, recouverts d'un cuir épais , résistaient aux traits des Sarrasins j souvent on vit sur le champ de bataille des soldats hérissés de flèches sans être blessés, et restant immobiles dans leurs rangs (i). L'infanterie , arme dédaignée , se forma et prit plus d'impoi;tance dans le long siège de Ptolémaïs. Celle guerre «10 ressemblait point, à celles qu'on fliisait alors en Em'opc , où , d'après les lois féodales , les princes et les seigneurs ne pouvaient retenir long-temps les guerriers sous leurs drapeaux. Trois ans de périls et de combats dui'ent former les soldats à l'obéissance, les chefs au commandement. 1 sire de TlueJTiïcs, el de Robert III, son frère. Le prcinicv mourut de scs blessures au siège de Gaza , eu 1171; le second revint avec les Belges dans sa patrie. Guillaume de Tyr nous a laissé, sur le siège et la prise de Gaza, par Saladin, un récit .assez intéressant, qu'on peut lire dans le cliap. ai de son livre xx. (1) Voyez à cet égard Boba-eddin, tome 11, §. 60 , de la Bibliolh, des Croisades.

520 HISTOIRE DES CROISADES. Les Sarrasins avaient fuit aussi des progrès dans la science de la guerre, et commençaient à reprendre l'usage de la lance à laquelle ils parais^ saient avoir préféré le sabre et l'épée lorsque les premiers croisés étaient arrivés en Syrie. Les armées musulmanes n'offraient plus une multitude confuse et combattaient avec moins de désordre. Les Turcs et les Curdes surpassaient les Francs dans l'art d'attaquer et de défendre les places; leur cavalerie , qu'ils pouvaient façüement renouveler , l'emportait sur celle des croisés qui devaient avoir beaucoup de pcifte à se procurer des chevaux. Les Musulmans avaient plus d'un avantage sur les Francs ; ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat; ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit et ne leur présenta ja-* mais que la même cause à défendre. La troisième croisade, quoique malheureuse, n'excita pas tant de plaintes en Europe que celle de saint Bernard, parce qu'elle ne fut point sans gloire. Elle trouva néanmoins des censeurs, et lès raisons par lesquelles on la délit ndit, ont beaucoup de ressemblancoavec celles qu'employèrent les apologistes de la seconde guerre sainte. « 11 s'est trouvé » des gens , dit l'un d'eux , qui , raisonnant à tox't et » à lia vers, ont osé soutenir (juç lês pèlerins n'a» vaient rien gagné dans la ten'e de Jérusalem , » puisque la ville sainté était restée au pouvoir >> des Sarrasins; mais ces hommes ne comptenl» ils donc pour rien le triomphe spirituel de cent Digitized by Google

LIVRE VIII. 5it >» mille mai lyrs! Qui peut douter du salut de tant i » de nobles guerriers qui se sont condamnés à » toutes sortes de privations pour mériter le ciel ,)) et que ncus avons vus nous-mêmes, au milieu » de tous les périls, assister chaque matin à la » messe que célébraient leurs propres chapelains ! >» Ainsi parlait Gauthier Vinisauf, auteur contemporain. Compter parmi les avantages d'une croisade le nombre immense des martyrs qu'elle a faits, doit paraître une idée singulière. Ceux qui s'exprimaient de la sorte étaient néanmoins conséquens aux idées de leur siècle , et surtout à l'esprit qui animait les soldats de la croix. Quand les papes et les orateurs sacres cherchaient*à exciWr le zèle des chrétiens d'Occident pour la délivrance des saints lieux, ils ne leur promettaient rien autre chose que les. palmes du martyre. Cette promesse suffisait pour faire partir des milliers de croisés. Lorsque ceux-ci mouraient dansJa croisade , ils trouvaient le bien qu'on leur avait promis. 11 n'était donc pas étonnant qu'.nprès la guerre , on regardât comme un bienfait l'accomplissement des promesses faites avant la guerre. Au reste, on ne doit pas oublier que c'était là le langage des ecclésiastiques et des moines. Si des chevaliers et des barons avaient écrit cette histoire , ils auraient fait sans doute d'autres raisonnemens ; quand on lit les annales de ces temps reculés , on doit s'attendre à les trouver souvent plus remplies de dévotion , que les temps mêmes qu'elles nous rappellent. Dans le tiiondc et dans les camps, les

 événcmens aliaient trop souvent au gré des pasr sions humaines, et leur histoire ne s'écrivait guère que dans les cloîtres. Dans cette croisade, les Francs se montrèrent plus policés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. De grands monarques qui se faisaient la guerre sans cesser de s'estimer et d'avoir entr'eux de généreux procédés, étaient, pour le monde, un spectacle nouveau. Les sujets suivirent l'exemple de leurs princes et perdirent sous la tente quelque chose de leur barbarie. Les croisés furent quelquefois admis à la table de Saladin, et les émirs reçus à celle de Richard; en se mêlant ensemble, les Sarrasins et les chrétiens purent faire un heure échange de leurs usages, de leurs manière», leur savoir, et même de leurs vertus. Les chrétiens, un peu plus éclairés que dans les deux autres croisades, eurent moins besoin d'être excités par des prodiges. La passion de la gloire fut pour eux un mobile presque aussi puissant que l'enthousiasme religieux. Aussi la chevalerie fit-cllc de grands progrès dans cette croisade j elle éUiit tellement en honneur, même parmi les infidèles, que Saladin voulut en connaître les statuts, et que Malek-Adel envoya son fds aîné à Ri-r. chard , pour que le jeune prince musulman fût l eçu chevalier dans l'assemblée des barons et des, ♦ seigneurs chrétiens (i). , ^ (1) C'est Gauthier Vinisauf qui nous apprend ce fait. (Voyez Biblioth. des Crois. , tome page 704.)

1192 événemens allaient trop souvent au gré des passions humaines, et leur histoire ne s'écrivait guère que dans les cloîtres.

Dans cette croisade, les Francs se montrèrent plus policés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. De grands monarques qui se faisaient la guerre sans cesser de s'estimer et d'avoir entr'eux de généreux procédés, étaient, pour le monde, un spectacle nouveau. Les sujets suivirent l'exemple de leurs princes et perdirent sous la tente quelque chose de leur barbarie. Les croisés furent quelquefois admis à la table de Saladin, et les émirs reçus à celle de Richard; en se mêlant ensemble, les Sarrasins et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de leurs manières, de leur savoir, et même de leurs vertus.

Les chrétiens, un peu plus éclairés que dans les deux autres croisades, eurent moins besoin d'être excités par des prodiges. La passion de la gloire fut pour eux un mobile presque aussi puissant que l'enthousiasme religieux. Aussi la chevalerie fit-elle de grands progrès dans cette croisade ; elle était tellement en honneur, même parmi les infidèles, que Saladin voulut en connaître les statuts, et que Malek-Adel envoya son fils aîné à Richard, pour que le jeune prince musulman fût reçu chevalier dans l'assemblée des barons et des seigneurs chrétiens (1).

(1) C'est Gauthier Vinisauf qui nous apprend ce fait. (Voyez *Biblioth. des Crois.*, tome 1, page 704.)

LIVRE VIII. Su3 Le sentiment de l’honneur, riiumanité qui en i est inséparable , essuyèrent souvent les pleurs que les malheurs de la guerre faisaient répandre ; des passions tendres et vertueuses s’associaient dans l’âme des héros avec les maximes austères de la religion et les images sanglantes des combats. Au milieu de la corruption des camps, l’amour, en inspirant des sentimens nobles et délicats aux chevaliers et aux troubadours qui avaient pris la croix, les préserva des séductions d’une débauche grossière. Plus d’un guerrier, animé par le souvenir de la beauté, fit admirer sa bravoure en combattant les Sarrasins. Ce fut dans cette croisade que mourut le châtelain de Coucy, blessé à mort à côté du roi*ïlicbard. Dans une chanson, qui nous est restée, il avait fait ses adieux à la France, en disant qu’il allait dans la Terre-Sainte , afin d’obtenir trois choses d’un grand prix pour un chevalier : le Paradis, la gloire et V amour de sa mie. Une chronique du jnoyen âge rapporte que lorsqu’il eut reçu le coup mortel et qu’il fut près do rendre le dernier soupir, le fidèle châtelain se confessa d’abord au légat du pape, et chargea ensuite son écuyer de porter son cœur à la dame de Fayel. Les dernières volontés de Coucy , et l’horrible festin qu’un mari cruel fitservirà la victime de sa jalousie, montrent à-la-fois ce que la chevalerie pouvait inspirer de plus touchant, et ce que les mœurs du douzième siècle avaient de plus barbare (i). (i) Les aventures du châtehin de Coucy et de la dame de

5i4 HISTOIRE DES CROISADES. 1 192 Les troubadours cclcbrèrcnt dans leurs cbansons l'amour chevaleresque du noble châtelain, et le désespoir qui s'empara de la belle de Vergy lorsqu'elle apprit qu'elle avait mangé le cœur de son .fidèle chevalier. Si nous en croyons les vieilles chroniques, le*seigneur de Fayel, poursuivi par ses remords et par l'opinion de ses contemporains, fut obligé d'aller dans la Terre-Sainte, expier son crime et la mort d'une épouse infortunée. Dans cette croisade , où s'illustrèrent tant de chevaliers , deux hommes, Richard et Saladin, s'acquirçnt une gloire immortelle : l'un, par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes quesolidesj l'autre, par des succès réels et par des vertus qu^a uraientpu sen ir de modèle aux chrétiens Le nom de Faycl , sont raconices dans une vieille chronique rapporpar le président Fauchet. Il existe à la Bibliolhcquc du Roi une copie m.anuscrite de cette chronique, qni paraît avoir été écrite vers le commencement du i3®. siècle, peu de temps apres la troisième croisade. M. Roquefort, qui a publié un Mémoire sur l'état de la poésie en France, aux j et \ i3®. siècles , ne paraît pas adopter , dans l'article Coucy de la Biographie universelle , le récit de la chronique qui vient d'être citée, et partage l'opinion du père Papon, qui attribue l'aventure du Châtelain au troubadour Cabestan. Nous pourrions objecter k M. Roquefort , que l'aventure de Cabestan n'est pas la même que celle de Coucy , et que l'une peut être vraie sans que l'autre doive être révoquée en doute." On trouve dans les œuvres de Belloy, une dissertation qu'on n'a point réfutée, et qui prouve la vçriu- , sinon de quelques détails, au moins des faits principaux rapportés par la chronique qu'on vient de citer. Digitized by Google

1192 Les troubadours célébrèrent dans leurs chansons l'amour chevaleresque du noble châtelain, et le désespoir qui s'empara de la belle de Vergy lorsqu'elle apprit qu'elle avait mangé le cœur de son fidèle chevalier. Si nous en croyons les vieilles chroniques, le seigneur de Fayel, poursuivi par ses remords et par l'opinion de ses contemporains, fut obligé d'aller dans la Terre-Sainte, expier son crime et la mort d'une épouse infortunée.

Dans cette croisade, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes, Richard et Saladin, s'acquirent une gloire immortelle : l'un, par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides; l'autre, par des succès réels et par des vertus qui auraient pu servir de modèle aux chrétiens. Le nom de

---

Fayel, sont racontées dans une vieille chronique rapportée par le président Fauchet. Il existe à la Bibliothèque du Roi une copie manuscrite de cette chronique, qui paraît avoir été écrite vers le commencement du 13e. siècle, peu de temps après la troisième croisade. M. Roquefort, qui a publié un Mémoire sur l'état de la poésie en France, aux 12e. et 13e. siècles, ne paraît pas adopter, dans l'article Coucy de la *Biographie universelle*, le récit de la chronique qui vient d'être citée, et partage l'opinion du père Papon, qui attribue l'aventure du Châtelain au troubadour Cabestan. Nous pourrions objecter à M. Roquefort, que l'aventure de Cabestan n'est pas la même que celle de Coucy, et que l'une peut être vraie sans que l'autre doive être révoquée en doute. On trouve dans les œuvres de Belloy, une dissertation qu'on n'a point réfutée, et qui prouve la vérité, sinon de quelques détails, au moins des faits principaux rapportés par la chronique qu'on vient de citer.

LIVRE VIIL 5 t!î Ricliarcl fut , peuclaul un siècle , l'efii oi de l’Orienl j i les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, long-temps après les «roisades (i). H cultiva les lettres et mérita une place parmi les troubadours (a) ; mais les arts n’adoucirent point son caractère impétueux et indomptable , qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de Richard Cœur-de-Lion (3) , qu’il a conservé dans l’Histoire. Emporté par l’inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d’affections et de maximes; il brava quelquefois la religion, et ‘très souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa Itaine oomme dans son amitié, il fut excessif en toute chose, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre. Les passions qui l’animaient permirent rarement à son ambition d’avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l’incertitude de ses projets, lui firent perdre ^e fruit de ses exploits. Eu un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour ins(i) Voyez CCS proverbes 'rapportes dans l’extrait du continuateur de Guillaume de Tyr , tom. i , Bibl. des Crois. (i) 11 existe des poésies de Richard : elles ont été rapportée» par Warburton , Ilislory of tite english PoeCry ; et dans \' A ivheologia. (3) Lisez l’anecdote fabuleuse à laquelle l’historien anglais Knigthon rapporte l’origine de ce surnom donné à Richard. (Biblioth. des Croisades, tome i , §. t54-)

Richard fut, pendant un siècle, l'effroi de l'Orient ; 1192
les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, long-temps après les croisades (1). Il cultiva les lettres et mérita une place parmi les troubadours (2) ; mais les arts n'adoucirent point son caractère impétueux et indomptable, qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de *Richard Cœur-de-Lion* (3), qu'il a conservé dans l'Histoire. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes ; il brava quelquefois la religion, et très souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toute chose, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre.

Les passions qui l'animaient permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets, lui firent perdre le fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour ins-

---

(1) Voyez ces proverbes rapportés dans l'extrait du continuateur de Guillaume de Tyr, tom. 1, *Bibl. des Crois.*

(2) Il existe des poésies de Richard : elles ont été rapportées par Warburton, *History of the english Poetry ;* et dans l'*Archeologia.*

(3) Lisez l'anecdote fabuleuse à laquelle l'historien anglais Knigthon rapporte l'origine de ce surnom donné à Richard. (*Biblioth. des Croisades*, tome 1, §. 754.)

 pirer rcslime, et semble moins .^ppal■tcniI’ à l’histoire qu’aux romans de clievalerie (i). Avec moins d’alidace et de bravoure que Richard, Saladin avait un caractère plus grave, et surtout plus propre à conduire une guerre religieuse. 11 mit plus de suite dans ses projets; et, plus maître de lui-même, il sut mieux commander aux autres. Il n’était point né pour un trône, et son crime fut d’y monter ; mais on doit dire que lorsqu’il y fut assis, il s’en montra digue. On sait d’ailleurs qu’en s’emparant de l’empire de Noureddin, il obéit moins à son penchant qu’à sa fortune et à sa destinée. Une fois qu’il fut le maître, il n’eut plus que deux passions, celle de régner et celle de faire triompher l’Aleoran. Toutes les fois qu’il ne s’agissait pas d’un royaume ou de la gloire du Prophète, qu’on ne contraria ni son ambition ni sa croyance, le fils d’Ayoub ne montra que de la modération. Au milieu des fureurs de la guerre, il donna l’exemple des vertus pacifiques; du sein des camps, dit un auteur oriental, il couvrait les peuples des ailes de sa justice , et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité. Les Mu9iihnans admiraient l'austérité de sa dévotion, sa constance dans les travaiyc, son habileté dans la guerre (2). Sa générosité, son respect pour le mal(1) L’auteur de la chronique anglaise a fait de ce roi un portrait intéressant, qu’on lira à la page 364 du tome i de la Dihliût. des Croisades. (2) On trouvera beaucoup d’autres traits relatifs au caractère et k la politique de Saladin , dans le tome it de la Digitized by Google

LIVRE VIII. 517 heur et pour la foi jurée, furent célébrés par 119a les cliTéticiis qu'avaient désolés scs victoires , et dont il renversa la puissance en Asie. Dans une conversation qu'il eut après la guerre avec l'évéque de Salisbuiy , et qui nous a ét^coiiscrvée par une chronique (i) du temps, Saladin nous fait connaître à -la-fois son caractère et celui de Ri- ^ chard ; le sultan loua beaucoup la bravoure du ix)! d'Angleterre. « Mais ce prince, ajouta -t-il, » n'est pas assez prudent, et se montre trop pro» digue de sa vie ; j'aimerais mieux voir dans un » grand homme la prudence et la modestie , que le » mépris du péril et l'amour d'une vaine gloire. » Cette guerre, qui fut si glorieuse pour le chef des Musulmans, ne fut pas sans avantiige pour l'Europe. Des croisés qui se rendaient en Palestine, s'arrêtèrent eu Espagne, et par leurs victoires contre les iNIaurcs, préparèrent la délivrance des royaumes chrétiens situés au-delà des PjTénées. Un grand nombre d'Allemands, comme dans la seconde croisade, entraînés par les sollicitations du pape, firent la guerre aux barbares liabitans des rives de la Baltique, et reculèrent ainsi , par d'utiles exploits, les limites de la république chrétienne eu Occident. Comme la plupart des pèlerins se rendirent par mer en Palestine , l'art de la navigation reçut de Diblioth. des Croisades, §. 68. M. Rinaucl y a lasscmblé ce que nous apprennent à cet égard les écrivains arabes, particulièrement les auteurs contemporains. (1) Celle de Gautliier VinisauL

 grands cncourageiiiciis et fit de sensibles progrès. Pendant le siège de Ptolémaïs, il arriva un grand nombre de vaisseaux d'Europe dans les mers de Syrie ; si la plupart de ces vaisseaux avaient appartenu aux princes qui dirigeaient cette guerre, et non à des marchands qui pro-r niaient de la croisade , sans la servir , il n'est pas douteux que la marine deç Orientaux aurait été anéantie, et que les Musulmans n'auraient pu disputer aux chrétiens l'empire de la mer; toutefois les Hottes d'Occideut eurent une grande supériorité sur celles des Sarrasins; Les chroniques contemporaines parlent de plusieurs batailles navales, «laus lesquelles les Francs eurent tout l'avantage; et les connaissances que déploient les vieux chroniqueurs dans leurs descriptions et leurs récits, nous prouvent que les lumières sur cette partie importante de l'industrie humaine commençaient à se répandre (1). Une remarque qui n'est peut-être pas sans intérêt, c'est que RichariT s'embarqua sur des vaisseaux anglab, et que Philippe eut recours pour son expédition aux Génois. Il n'est pas inutile d'ajouter que le brillant combat livré par Richard dans la mer de Tyr à un gros vaisseau sarrasin , fut une des premières victoires et l'un des premiers trophées de la marine britannique. Un des résultats les plus iiuportans de la troisième croisade, celui auquel les croisés n'avaient (1) Voyez l'extrait (le Gaulliier Vinisauf , tome 1 de la Bihlioth, des Croisades. 0 Digitized by Google

LTVRE Vm. 5ig pas songé, fut la conquête et la fondation du royaume de Chypre j l'ile de Chypre renfermait plusieurs villes florissantes ; ses plaines étaient fertiles ; ses coteaux produisaient un vin renommé ; ses ports oflraient un asile commode aux vaisseaux qui se rendaient de l'Occident en Asie , et revenaient de la Syrie en Europe ; le royaume de Chypre porta souvent d'utiles secours aux colonies chrétiennes d'Orient; et lorsque ces colonies furent dispersées par les Sarrasins , il recueillit leurs débris. Ce royaume , conquis par Richard et gouverné par une longue suite de rois, conserva, longtemps après les croisades , les lois que Godefroy de Bouillon et ses successeurs avaient faites pour la ville sainte, et transmit aux âges suivans le plus précieux monument de la législation de ces temps reculés (i). Bans plusieurs états de l'Europe , le commerce et l'esprit même des guerres saintes avaient contribué à l'afiranchissement des communes. Beaucoup de serfs qui étaient devenus Ubres , avaient pris les armes. Ce ne fut pas un des spectacles les moins intéressans de cette croisade , que celui de voir les bannières de plusieurs villes de France et d'Allemagne flotter dans l'armée chrétienne parmi les drapeaux des seigneurs et dés barons. (i) C'est à Chypre que furent conservées les grandes assises du royaume de Jérusalem. (Voyez l'ÉcIàircissement sur les assises, â la fin de ce volume,)

 La croisade ruina rAnglelcrre ; elle entrelint dans ce pays des germes de discorde; la France, «juoiqn'elle eût à déplorer la perle d'un grand nombre do gnerriers , vil , à la même époc^ue , Üemir la paix dans toutes ses provinces , et profita des niallieurs de scs voisins. La croisade fournit à P!iilij)pe- Auguste les moyens d'afifaiblir les grandf vassaux et réunir la Normandie à la couronne. Elle lui dortna la facilité

LIVRE VIII. 53i l’habit et la lyre d’uti ménestrel. Anivc devant uu i ,^3 château , où gémissait , disait-on , un illustre cap-^ lif, Blondel entendit chanter le preniier couplet d’une chanson qu’il avait faite autrefois avec Bichard -, il se mit à chanter le second couplet. Le prisomiier reconnut Blondel / et le fidèle IrouIjadour revint en Angleterre annoncer qu’il avait découvert la prison du roi Richard (i). Le duc d’Au(i) Les aventures de Ricliard, et toutes les circonstances de sa captivité, brièvement racontées par to«s les monumciis contemporains, ont fourni à un chroniqueur ou plutôt à un romancier du tS^. ou du 14®. siècle, le sujet d’uu assez long ouvrage sous ce titre : Blondcau.W est parmi les manuscrits de Sorbonne, n<>. 404 (Biblioth. du roi). Cette clironiquc , dont nous ne pouvons garantir l’authenticité ^ s’occupe principalement du ménestrel. Blondel et de la délivrance du roi Richard, qui avait été saisi par le duc d’Autriche, sous la robe d'ungarçon occupez à Ittcuisine , à toruer cnpon. Voici la substance de celle chronique : Lorsque la uouvcllc de la captivité du roi arriva en Angleterre , Blondeau ,“ né cirArtois , jura en lui-méme qu'il querroit son seignor en toute terre , tant quil Vaveroit trové j et il advint par aventure qu’il se trouva en Autriche devant un château appartenant au duc Léopold. Blondel, qui s’était he'hergie' , dit alors à son hôtesse: Jiiel ostc, y

ast-il prisonnier dedans la tor? La d une lui répondit

l'habit et la lyre d'un ménestrel. Arrivé devant un château, où gémissait, disait-on, un illustre captif, Blondel entendit chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite autrefois avec Richard; il se mit à chanter le second couplet. Le prisonnier reconnut Blondel, et le fidèle troubadour revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi Richard (1). Le duc d'Au- 1193

(1) Les aventures de Richard, et toutes les circonstances de sa captivité, brièvement racontées par tous les monumens contemporains, ont fourni à un chroniqueur ou plutôt à un romancier du 13e. ou du 14e. siècle, le sujet d'un assez long ouvrage sous ce titre : *Blondeau*. Il est parmi les manuscrits de Sorbonne, no. 454 (Biblioth. du roi). Cette chronique, dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, s'occupe principalement du ménestrel Blondel et de la délivrance du roi Richard, qui avait été saisi par le duc d'Autriche, *sous la robe d'un garçon occupez à la cuisine, à torner capon*. Voici la substance de cette chronique : Lorsque la nouvelle de la captivité du roi arriva en Angleterre, Blondeau, né en Artois, *jura en lui-méme qu'il querroit son seignor en toute terre, tant qu'il l'averoit trové;* et *il advint par aventure* qu'il se trouva en Autriche devant un château appartenant au duc Léopold. Blondel, qui s'était *hébergié*, dit alors à son hôtesse : *Biel oste, y ast-il prisonnier dedans la tor?* La dame lui répondit qu'il y avait un prisonnier renfermé depuis quatre ans. Satisfait de cette nouvelle, Blondel demanda la permission de séjourner, ce qu'il obtint du châtelain, qui était *jeune chevalier et joli. Le ménestrel demeura tout l'hiver, jouant mult airs sur sa vielle*, et cherchant à voir ce prisonnier. Or, comme il *étoit en cette pensée* au pied de la tour, le roi le vit; et voulant se faire connaître, il

53a HISTOIRE DES CROISADES. 1 193 triche , effrayé de cette découverte , n’osa plu» retenir entre ses mains son redoutable captif, et le livra à l’empereur d’Allemagne. Henri VI , qui avait aussi des griefs à venger , se réjouit d’avoir on son pouvoir le roi Richard , et le retint dans les fors comme s’il l’eût fait prisonnief • sur le champ chanta une canchon qui y s avaient fait entr eux deux} car le roi vantait très bien. Blondeau prit alors sa vielle , et en répe'tant la première note, fit entendre à Richard qu’il l’avait compris ; puis il vint vers le châtelain , et lui dit : Beau sire, je ni en irai valontiers an man pays. Le chevalier lui octroya son confié ; et Blondel vint annoncer à toute l’Europe chrétienne qu’il avait retrouvé Richard. Le reste de la chronique est consacré aux négociations du duc d’Autriche , de l’empereur d’Allemagne , pour la rançon de Richard. Il est à croire que c’est cette chronique qui a fourni les premiers clémens des romans plus modernes sur la captivité de Richard. Les historiens d’Angleterre ont puisé leur récit sur Richard dans les chroniques contemporaines que nous avons consultées, et dans les pièces diplomatiques conservées par Rymer. * Mills, additionals Notts qf the history of Creusades , rapporte la chanson de Blondel et la l'éponse de Richard : ce chant est en langue romane exlrcmemeut diificife à entendre ; en voici la traduction libre : Blondel. Personne, charmante dame , ne peut vous voir sans aimer} mais votre cœur froid ne satisfait ailkune passion : c’est pourquoi je supporte mon mal, puisque tous souffrent comme moi. Richard. Aucune dame ne peut dompter mon cœur, si elle garde de faveur pour tous, sans se fixer k un seul. J’aime mieux être haï tout seul , que d étre ainui avec d’autres. lized by GoogI

1193 triche, effrayé de cette découverte, n'osa plus retenir entre ses mains son redoutable captif, et le livra à l'empereur d'Allemagne. Henri VI, qui avait aussi des griefs à venger, se réjouit d'avoir en son pouvoir le roi Richard, et le retint dans les fers comme s'il l'eût fait prisonnier sur le champ

---

chanta une *canchon qui ys avoient fait entr'eux deux;* car le roi *cantoit tres bien.* Blondeau prit alors sa vielle, et en répétant la première note, fit entendre à Richard qu'il l'avait compris; puis il vint vers le châtelain, et lui dit : *Beau sire, je m'en irai volontiers an mon pays.* Le chevalier lui octroya *son congié;* et Blondel vint annoncer à toute l'Europe chrétienne qu'il avait retrouvé Richard. Le reste de la chronique est consacré aux négociations du duc d'Autriche, de l'empereur d'Allemagne, pour la rançon de Richard. Il est à croire que c'est cette chronique qui a fourni les premiers élémens des romans plus modernes sur la captivité de Richard. Les historiens d'Angleterre ont puisé leur récit sur Richard dans les chroniques contemporaines que nous avons consultées, et dans les pièces diplomatiques conservées par Rymer.

Mills, *additionals Notts of the history of Creusades*, rapporte la chanson de Blondel et la réponse de Richard : ce chant est en langue romane extrêmement difficile à entendre; en voici la traduction libre :

Blondel. Personne, charmante dame, ne peut vous voir sans aimer; mais votre cœur froid ne satisfait aucune passion : c'est pourquoi je supporte mon mal, puisque tous souffrent comme moi.

Richard. Aucune dame ne peut dompter mon cœur, si elle garde de faveur pour tous, sans se fixer à un seul. J'aime mieux être haï tout seul, que d'être aimé avec d'autres.

 tïe bataille. Le héros de la croisade , qui remplis- i sait le monde de sa renommée, fut jeté dans uu cachot obscur , et resta ainsi long-temps eu proie à la vengeance de ses ennemis , qui étaient des princes chrétiens. On le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms; on l'accusa de tous le» crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie ; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant , que personne n'osa condamner Richard ;*ct lorsqu'il fit entendre sa justification , les évêques et les seigneurs fondirent en larmes, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur (i). La reine Eléonore implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils (a). Les plaintes et les chagrins d'une mère lou ir — ■ ■ ' ' (i) Gauthier d'Hemingford dit que Richard de'truisit les accusations portées contre lui d'une manière si calme , si libre et si ferme, que non-seulement rempereur fut touché de compassion, mais même de respect. (Voy. Gauthier d'Hemingford , chap. lxv, Collect. de cinq écrivains anglais. Voyez aussi l'extrait de Mathieu Paris , £ib/. des Croisades, tom. i , pag. 797. H paraît que les principaux griefe de l'empereur portèrent toujours sur la mort du marquis de Montferrat. Nous avons déjà fait mention , d'après Bromton , des deux lettres que le Vieux de la Montagne écrivit pour justifier Richard, se reconnaissant seul auteur du meurtre. (Voyez au tome i de la Bihliothèque des Croisades, p. 749-) (x) Voyez dans les actes de Rymer, tom. 1, les lettres du

de bataille. Le héros de la croisade, qui remplis- 1193
sait le monde de sa renommée, fut jeté dans un cachot obscur, et resta ainsi long-temps en proie à la vengeance de ses ennemis, qui étaient des princes chrétiens.

On le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms; on l'accusa de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant, que personne n'osa condamner Richard; et lorsqu'il fit entendre sa justification, les évêques et les seigneurs fondirent en larmes, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur (1).

La reine Éléonore implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils (2). Les plaintes et les chagrins d'une mère tou-

---

(1) Gauthier d'Hemingford dit que Richard détruisit les accusations portées contre lui d'une manière si calme, si libre et si ferme, que non-seulement l'empereur fut touché de compassion, mais même de respect. (Voy. Gauthier d'Hemingford, chap. LXV, Collect. de cinq écrivains anglais. Voyez aussi l'extrait de Mathieu Pâris, *Bibl. des Croisades*, tom. 1, pag. 797. Il paraît que les principaux griefs de l'empereur portèrent toujours sur la mort du marquis de Montferrat. Nous avons déjà fait mention, d'après Bromton, des deux lettres que le Vieux de la Montagne écrivit pour justifier Richard, se reconnaissant seul auteur du meurtre. (Voyez au tome 1 de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 749.)

(2) Voyez dans les actes de Rymer, tom. 1, les lettres de

534 llISrOIlŒ DES CROISADES. cLèrent le cœur de Célestin , qui venait de monter sur la chaire de Saint-Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre , et lança mémo l'exeonmiunication eontre le duc d'Autriche et l'empereur; mais les foudres dedlome lomhaient si souvent sur les trônes d'Allemagne , •tju'elles n'inspiraient presque plus de crainte. Henri brava les anathèmes du Saint-Siège ; la captivité de Richard dura encore plus d'une année ; il n'obtint enfin sa liberté qu'après s'être engagé à payer une rançon considérable. Son royaume, qu'il avait ruiné cà son départ, s'épuisa pour hâter son retour, *:et l'Angleterre donna jusqu'à ses vases sacrés pour briser les fers de son monarque. Il fut reçu avec enthousiasme par les Anglais ; ses aventures, qui arrachaient des larmes, firent oublier ses cruautés, et l'Europe ne se ressouvint que de ses exploits et de ses malheurs (i). la reine Ëleonore , et celles du vénérable Pierre de Blois, adressées au pape en faveur de Richard. (Bibliothèque des Croisades , tom. i.) (i) Rymer a rapjiorté une suite d'actes et de pièces diplomatiques relatifs à la captivité du roi Richard: tels sont, par exemple, le tfaité conclu entre l'empereur Henri VI et Richard, les lettres écrites par ce prince, pour rappeler les barons d'Angleterre à leurs obligations féodales concernant sa rançon. L'Angleterre et la commune de Londres furoni chargées de payer les deux tiers de cette rançon. Los juifs payèrent l'autre tiers. (Voyez les actes de Byntcr , Bibliothètjhe des Croisades, tom. i, et i'Ec'airci=sement snr les juifs, à la fin de ce volume.)
Digiiized by Google

1193 chèrent le cœur de Célestin, qui venait de monter sur la chaire de Saint-Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre, et lança même l'excommunication contre le duc d'Autriche et l'empereur; mais les foudres de Rome tombaient si souvent sur les trônes d'Allemagne, qu'elles n'inspiraient presque plus de crainte. Henri brava les anathêmes du Saint-Siége; la captivité de Richard dura encore plus d'une année; il n'obtint enfin sa liberté qu'après s'être engagé à payer une rançon considérable. Son royaume, qu'il avait ruiné à son départ, s'épuisa pour hâter son retour, et l'Angleterre donna jusqu'à ses vases sacrés pour briser les fers de son monarque. Il fut reçu avec enthousiasme par les Anglais; ses aventures, qui arrachaient des larmes, firent oublier ses cruautés, et l'Europe ne se ressouvint que de ses exploits et de ses malheurs (1).

---

la reine Éléonore, et celles du vénérable Pierre de Blois, adressées au pape en faveur de Richard. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. I.)

(1) Rymer a rapporté une suite d'actes et de pièces diplomatiques relatifs à la captivité du roi Richard : tels sont, par exemple, le traité conclu entre l'empereur Henri VI et Richard, les lettres écrites par ce prince, pour rappeler les barons d'Angleterre à leurs obligations féodales concernant sa rançon. L'Angleterre et la commune de Londres furent chargées de payer les deux tiers de cette rançon. Les juifs payèrent l'autre tiers. (Voyez les *actes de Rymer*, *Bibliothèque des Croisades*, tom. I, et l'Éclaircissement sur les juifs, à la fin de ce volume.)

LIVRE Vin. 535 Après la trêve faite avec Ricliard, Saladin s’élait' i ly j retiré à Damas, et ne jouit qu’une année de sa gloire. L’iiistoire contemporaine célèbre la manière édifiante dont il mourut J il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux Musulmans, Avantd’expirej, il ordonna à un de scs émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : J^oilà ce que Saladin, vainqueur de l’Orient , emporte de ses conquêtes. Les chroni«pies latines (i) sont les seules qui rapportent ce trait, et nous le répétons ici moins comme un fait historique , que comme une grande leçon de mo-* raie , et l’expression vive et énergique de la fragilité des grandeurs humaines. On trouve , dans les auteurs arabes , une circonstance plus vraie et non moins remarquable , qui peint très bien à-la-fois la douleur qu’inspira la mort de âaladin , et cette espèce de gouvernement où tout semble mourir avec le prince ; Boha-eddin , aj>rès avoir parlé du désespoir que firent éclater les Syriens , ajoute que tout le peuple de Damas resta comme frappé de stupeur, et qu’au milieu de la douleur publique on oublia de piller la ville. Dans les derniers jours de sa vie, Saladin .s’occupait de nouvelles conquêtes ; il portait ses regards sur l’Asie-M incure , sur l’empire grec , et (i) Entr’aulres celle de Reniaid le Trésorier. (Voy. Dihlioth. des Croisades, toui. i pag. 58o.) ' • Digitized by Google

Après la trève faite avec Richard, Saladin s'était 1193
retiré à Damas, et ne jouit qu'une année de sa gloire. L'histoire contemporaine célèbre la manière édifiante dont il mourut; il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux Musulmans. Avant d'expirer, il ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* Les chroniques latines (1) sont les seules qui rapportent ce trait, et nous le répétons ici moins comme un fait historique, que comme une grande leçon de morale, et l'expression vive et énergique de la fragilité des grandeurs humaines. On trouve, dans les auteurs arabes, une circonstance plus vraie et non moins remarquable, qui peint très bien à-la-fois la douleur qu'inspira la mort de Saladin, et cette espèce de gouvernement où tout semble mourir avec le prince; Boha-eddin, après avoir parlé du désespoir que firent éclater les Syriens, ajoute que tout le peuple de Damas resta comme frappé de stupeur, et qu'au milieu de la douleur publique on *oublia de piller la ville.*

Dans les derniers jours de sa vie, Saladin s'occupait de nouvelles conquêtes ; il portait ses regards sur l'Asie-Mineure, sur l'empire grec, et

(1) Entr'autres celle de Bernard le Trésorier. (Voy. *Biblioth. des Croisades*, tom. 1, pag. 580.)

» 536 HISTOIRE DES CROISADES. 1198 peut-être aussi sur l’Occident, dont il avait plusieurs fois vaincu les armées en Syrie (i). (1) Nous renvoyons, pour les détails, au récit des auteurs arabes, particulièrement de Boha-eddin, qui ne quitta pas Saladin jusqu’à son dernier soupir. (Bibliothèqut des Croisades , tom. n 68.) v rlM DU LIVRE VllI. Digitized by Copgïe

1198 peut-être aussi sur l'Occident, dont il avait plusieurs fois vaincu les armées en Syrie (1).

(1) Nous renvoyons, pour les détails, au récit des auteurs arabes, particulièrement de Boha-eddin, qui ne quitta pas Saladin jusqu'à son dernier soupir. (*Bibliothèque des Croisades*, tom. II, §. 68.)

FIN DU LIVRE VIII.

Eclaircissement sur les Assises de Jérusalem. V Lb plus curieux monument de la jurûprudence féodale pendant le moyen âge, est celui qui est connu sous le titre A' Assises de Jérusalem ; c'est dans ces assises , expression des besoins d'un royaumf militaire , qu'il faut étudier le vé* ritable caractère de la féodalité dans sa native instftution , telle que l'avaient faite les idées et la situation des peuples barbares après la conquête des Gaules. En effet , les chevaliers et les barons du royaume chrétien de l'Asie se trouvaient dans la même situation que les compagnons de Clovis lors de la fondation du royaume des Francs ; ils avaient une population quelquefois hostile à contenir , des ennemis puissans à repousser j la possession du territoire se liait nécessairement à sa défense; la féodalité, les services militaires devaient donc s'établir avec cette hiérarchie militaire , qui fut le fondement de toutes les institutions sociales des peuples diîNord. On reporte au règne de Godefroy la première rédaction des assises ou coutumes de Jérusalem ; auain monument contemporain n'indique d'une manière positive si c'est ce prince qui rédigea ce g^lid recueil de lois tel qu'il nous est parvenu; il ne faut point s'en étonner; car, dans ces siècles reculés , les lois et les institutions payaient sans être aperDigitized by Google

ÉCLAIRCISSEMENS.

No. Ier.

Eclaircissement sur les Assises de Jérusalem.

Le plus curieux monument de la jurisprudence féodale pendant le moyen âge, est celui qui est connu sous le titre d'*Assises de Jérusalem*; c'est dans ces assises, expression des besoins d'un royaume militaire, qu'il faut étudier le véritable caractère de la féodalité dans sa native institution, telle que l'avaient faite les idées et la situation des peuples barbares après la conquête des Gaules. En effet, les chevaliers et les barons du royaume chrétien de l'Asie se trouvaient dans la même situation que les compagnons de Clovis lors de la fondation du royaume des Francs; ils avaient une population quelquefois hostile à contenir, des ennemis puissans à repousser; la possession du territoire se liait nécessairement à sa défense; la féodalité, les services militaires devaient donc s'établir avec cette hiérarchie militaire, qui fut le fondement de toutes les institutions sociales des peuples du Nord.

On reporte au règne de Godefroy la première rédaction des assises ou coutumes de Jérusalem; aucun monument contemporain n'indique d'une manière positive si c'est ce prince qui rédigea ce grand recueil de lois tel qu'il nous est parvenu; il ne faut point s'en étonner; car, dans ces siècles reculés, les lois et les institutions passaient sans être aper-

538 l'CLAIRCISSEMENS. çiies de nos vieux chroniqueurs. Dans la préface historique qu’on trouve en tête des assises , on parle du roi Godefroy, ar Canciani , Leges barhar., sont une compilation faite par l’ordre de Jean d'ibeüu , comte de Jaffa et d’Ascaloti , seigneur xie Caruth et de Bamla , qui mourut en i aGü ; la compilation fut achevée en i36f); seize commissaires, choisis })ar les états de Pile de Chypre, scellèrent l’ouvrage de leur sceau ; et le 3 novembre i3(k), il fut déposé dans j i’église de îiieosie. • • • ■ ' Les assises sont divisées en plusieurs parties essentielles

nous les classerons nous-mêmes en trois divisions; l’ime

çues de nos vieux chroniqueurs. Dans la préface historique qu'on trouve en tête des assises, on parle du roi Godefroy, des circonstances qui accompagnèrent la promulgation des lois féodales du royaume de Jérusalem; mais cette préface, monument du quatorzième siècle, ne nous paraît être qu'un recueil de traditions qui, bien que respectables, ne peuvent cependant équivaloir aux témoignages contemporains; le roi de Jérusalem donna sans doute des lois à son peuple, et pour nous servir des expressions de la préface elle-même, *il fit des assises et usages qu'on dut maintenir, par lesquels ses gens et toute manière de peuples furent gouvernés et menés à droit*; mais ces lois sont-elles bien les assises qui nous sont parvenues? ou n'en furent-elles que le premier germe? Voilà ce que l'Histoire n'indique pas, et ce que des conjectures hasardées ne peuvent suppléer. Il est évident d'ailleurs, par le texte même des assises, que des interpolations modernes ont été faites à ce monument de la législation de Godefroy.

Les assises telles qu'elles ont été publiées par La Thaumassière, conjointement avec les coutumes de Beauvoisis (Bourges et Paris 1690), et plus au long par Canciani, *Leges barbar.*, sont une compilation faite par l'ordre de Jean d'Ibelin, comte de Jaffa et d'Ascalon, seigneur de Baruth et de Ramla, qui mourut en 1266; la compilation fut achevée en 1369; seize commissaires, choisis par les états de l'île de Chypre, scellèrent l'ouvrage de leur sceau; et le 3 novembre 1369, il fut déposé dans l'église de Nicosie.

Les assises sont divisées en plusieurs parties essentielles; nous les classerons nous-mêmes en trois divisions; l'une destinée aux dignités du royaume, l'autre aux cours des barons et des bourgeois, la troisième enfin aux services militaires dus par les barons et les chevaliers à la sainte cité.

ÉCLAmCISSEMENS. 53ç) E'. — . Des dignités du royaume. Le roi était le jireinier dignitaire , le chef suprême de la hiérarchie féodale; on admettait qu'il ne tenait son royaume de personne Jvr Dieu ; on ne devait examiner qu'une chose, s7/ e'toil droit heir dou royaume. Après celte rec9nnaissance, le patriarche annonçait l'avènement aux seignours , preslats , maistres , barons , chet'oliers et hourjeois -y le roi se rendait au Saint-Sépulcre ; là , il oflVait sa couronne, comme la femme qui 'uaoit son enfant masle allait autrefois l'offrir au temple ; les bourgeois devaient le servir à table le jour du couronnement; les barfins et les chevaliers lui prêtaient serment de fidélité, et lui devaient houiinagc de leurs fiefs ; quant à lui , il ne devait hommage à personne , car il ne tenait son royal fief d'aucuns barons ; c'était le roi qui commandait l'armée féodale , qui présidait à la justice, à l'aclministration du royaume. Au-dessous de lui et dans la hiérarchie de sa maison étaient quatre gi;ands dignitaires ; le sénéchal , le connétable , le maréchal , le chambellan : le sénéchal exerçait la justice royale ; il était aidé dans scs fondions par des» baillis ou écrivains du roi ; le .sénéchal présidait aiixtinances , à Invente des piosse.ssions royales, à l'exact acquittenient des services dus en argent ; après une bataille , c'était lui qui vf'illait à ce que la part du monarque lui fût réservée; il conservait le tré-sor , payait les chcvaliei's, les sergens et les écuyers d'armes. Le

connétable présidait à la g

§. I^er^. — *Des dignités du royaume.* Le roi était le premier dignitaire, le chef suprême de la hiérarchie féodale; on admettait qu'il ne tenait son royaume de personne *for Dieu;* on ne devait examiner qu'une chose, *s'il étoit droit heir dou royaume.* Après cette reconnaissance, le patriarche annonçait l'avènement aux *seignours, preslats, maistres, barons, chevaliers et bourjeois*; le roi se rendait au Saint-Sépulcre : là, il offrait sa couronne, *comme la femme qui avoit son enfant masle alloit autrefois l'offrir au temple*; les bourgeois devaient le servir à table le jour du couronnement; les barons et les chevaliers lui prêtaient serment de fidélité, et lui devaient hommage de leurs fiefs; quant à lui, il ne devait hommage à personne, *car il ne tenoit son royal fief d'aucuns barons;* c'était le roi qui commandait l'armée féodale, qui présidait à la justice, à l'administration du royaume.

Au-dessous de lui et dans la hiérarchie de sa maison étaient quatre grands dignitaires : le sénéchal, le connétable, le maréchal, le chambellan : le sénéchal exerçait la justice royale; il était aidé dans ses fonctions par des baillis ou écrivains du roi; le sénéchal présidait aux finances, à la vente des possessions royales, à l'exact acquittement des services dus en argent; après une bataille, c'était lui qui veillait à ce que la part du monarque lui fût réservée; il conservait le trésor, payait les chevaliers, les sergens et les écuyers d'armes.

Le connétable présidait à la guerre; *il doit ordoner batailles, et aux gens d'armes de chevaucher et de retourner par le commandement dou roi*; il pouvait avoir dix chevaliers *en sa compagnie*; il les choisissait, pourvu que ses choix ne portassent pas sur les hommes de l'*ôtel du roi*; il était *le chevftain* de l'armée; il y commandait aux ba-

 f i'on« et aux chevaliers pendant l’expédition militaire j il présidait à toutes les querelles qui s’élevaient entre les gens de guerre ; il assistait aux combats singuliers , il en réglait l’ordonnance et les lois. *Le maréchal commandait sous les ordres du connétable, auquel il devait hommage de sop.office ; il remplaçait celui-ci dans toutes les circonstances où il ne se trouvait pas présent dans le camp ou à l’armée ; le maréchal avait quelquefois un petit cttrps de troupes sous ses ordres. Le chambellan servait le corps du roi ; il devait lui présenter sa coupe , et quand le roi aura mangié , il doit aller avec les autres officiers mander , et la coupe avec quoi il cuira servi le roi doit tesnir devant sa table aux quatre grandes fêtes de l'année •, le chambellan devait hommage au roi, q|il profitait de tous les présens de ceux qui faisaient eux-mémes hommage au suzerain. Nous devons &ire remarquer que les mêmes fonctions étaient confiées aux grands officiers du palais dans notre ancienne monarchie. §. II. — Des Barons et des Bourgeois. La cour des barons était présidée pai* le roi , et en son ab* sence par les quatre premiers barons : le prince de Galilée , le seigneur de Césarée et de Sidon , le$«comtes de Jaffa et de Tripoli , quelquefois par le connétable et par le maréchal du royauçae ; tous les barons , c’est-à-dire tous ceux dont les fiefs relevaient immédiatement de la couronne , étaient juges et paii-s de la cour , de la même manière que les arrières-vassaux étaient juges-pairs de la cour particulière de leur baron. A cette cour suprême du royaume ressortissaient toutes les affaires féodales les plus importantes dans un royaume fondé parla conquête et établi sur des institutions en rapport avec la hiérarchie territoriale. Digilized by Coogl

rons et aux chevaliers pendant l'expédition militaire ; il présidait à toutes les querelles qui s'élevaient entre les gens de guerre ; il assistait aux combats singuliers, il en réglait l'ordonnance et les lois.

Le maréchal commandait sous les ordres du connétable, auquel il devait hommage de son office ; il remplaçait celui-ci dans toutes les circonstances où il ne se trouvait pas présent dans le camp ou à l'armée ; le maréchal avait quelquefois un petit corps de troupes sous ses ordres.

Le chambellan servait le corps du roi ; il devait lui présenter *sa coupe, et quand le roi aura mangié, il doit aller avec les autres officiers mangier, et la coupe avec quoi il aura servi le roi doit tesnir devant sa table aux quatre grandes fêtes de l'année* ; le chambellan devait hommage au roi, et il profitait de tous les présens de ceux qui faisaient eux-mêmes hommage au suzerain.

Nous devons faire remarquer que les mêmes fonctions étaient confiées aux grands officiers du palais dans notre ancienne monarchie.

§. II. — *Des Barons et des Bourgeois.* La cour des barons était présidée par le roi, et en son absence par les quatre premiers barons : le prince de Galilée, le seigneur de Césarée et de Sidon, les comtes de Jaffa et de Tripoli, quelquefois par le connétable et par le maréchal du royaume ; tous les barons, c'est-à-dire tous ceux dont les fiefs relevaient immédiatement de la couronne, étaient juges et pairs de la cour, de la même manière que les arrières-vassaux étaient juges-pairs de la cour particulière de leur baron.

A cette cour suprême du royaume ressortissaient toutes les affaires féodales les plus importantes dans un royaume fondé par la conquête et établi sur des institutions en rapport avec la hiérarchie territoriale.

ÉCLAIRCISSEMENS. 54 1 Résumons à cet égard les principes : '1°. Le seigneur pouvait donner son Hef à l'Église , à un monastère ou à des laïcs ; ses héritiSrs devaient respecter sa volonté , car le seigneur , comme le roi , ne tient sa seigneurie d'aucun autre , for Dieu. a*. En retour, le feudataire devait service de son corps et de ses hommes au baron , et quand il ne pouvait le suivre à la guerre , soit par iniirmité , soit parce qu'il appartenait à l'Église , il devait dire : Je veux bien que mes gens vous aident. 3*. Le fief appartenait toujours à l'aîné mâle de la ligne qui l'avait possédé dans l'origine ; au cas du refus de l'aîné , tous les autres enfans venaient à la succession par tête , et alors ils étaient divisément tenus envers le baron du service personnel et des devoirs^u vnsselage ; le seigneur devait les mettre en tenure sans plaids ni contestations j > c'était une sorte d'exception à ce principe que deux hommes ne pouvaient être tenus pour le même fief au baron. 4*. Le baron rentrait dans le fief aliéné toutes les fois que le feudataire ne remplissait pas les conditions du contrat , c'est-à-^re la promesse de foi , d'hommage , et l'exécution des services militaires ; enfin à défaut d'héritier du 'feudataire , lorsque celui-ci laissait un enfant en bas âge , le baron avait sur lui le droit de garde-féodale , sorte de tutelle militaire qui donnait au baron le'droitdc percevoir à son profit les revenus du fief, à la charge de le défendre ; quand l'enfant avait quinze ans , il devait se présenter au baron , et lui dire : J'ai quinze ans d'âge ■ complets, et celui-ci devait alors lui donnerl'investiture } quant aux damoiseUes , il étoit îtse longuement quà douze ans elle pouvait requerre son fief, pourvu qu'elle prît mari qui pût le défendre ; devenue veuve , à soixante ans seulement oUe était dis^>enséc de prendre mari j quand Digitized by Google

543 >'CLAmCISSEME^'S. elle avait filusiours fiels , le mari devait service de corps jioiir l'un à son clioix , et service d'iiomnies et d'argent pour tous les autres ; la veuve du feudataire héritait de la moitié du fief comme douaire ; quand elle avait des enfans , elle se présentait a son baion , et lui disait : Sire , Dieu a fait commandement de mon seigneur , et je dois acoir la moitié' de mon fief et douaire , et l'autre et bailliage pour mes etfans ; la preuve de la propriété d'un fief devait se faire par les ai chives ou records de la cour du seigneur. 5*. Les barons hauts-justiciers du royaume devaient être sages, loyaux et bons justiciers j les plaideurs devaient avoir l'esprit sain , n'èstrs doutifs , neeshahis , neliontons'^ ne hâtifs , ne se trop courroucer , ne se trop esmouroir en plaidant. La preuve d'un «fait pouvait être respectivement faite par le demandeur et le.défendeur ; et lorsqu'il s'agissait de la perte d'un membre , de la vie ou t!e l'honneur , ou d'une demande civile dout la valeur excédait un marc d'argent, on ordonnait le combat : « Tu me dois telle somme. — Tu en as menti. —Jet'appelle au combat. » Telle était la procédure en matière criminelle. |pn m'atiére civile, c'était le défendeur convaincu par témoin qui appe■ lait son adversane en champ clos , parce qu'il accusait les témoins de parjure^, et se trouvait ainsi dans la meme position que le demandeur on matière criminelle. Les femmes , les enfans , les liommcs mutilés ou parvenus à leur soixantième année , étaient seuls dispensés de coriibattrc en personne. L'accusé ou l'accusateur étaient punis de mort s'ils succombaient dans une cause criminelle. Dans les causes civiles , ils étaient* flétris par l'infamie ; le témoin et lerhampion vaincus étaient dans l'un et l'autre cas livrés ili une mort ignojiiinieusc. C*. L'appel d'un tribunal inférieur à un Inbunal supéDigitized by Coc^le

tCLAIRCISSEMEXS. 543 ri.eur était inconnu ; le demandeur ou le défendeur pouvait seulement fausser la cour , c'est-à-Jiie accuser les juges de n'avoir ni cette indépendance d'opinion , ni ceUe*tonscience droite, j)remière garantie des jugenieus érpiilables. Une condition sévère était alors imposée à celui résenlait et dis;iit ; Je Jtiiisse la cour , parce (pie méchamment elle ne fait son r/eeo//'; lorsqu'il voulait ne récuser iju'nn seul juge, il l'arrêtait avant qu'il n'eût donné son opinion à haute voix, et devait lui dire : Tu en as menti ;• aussitôt le combat était onlonné entre l'accusateur et le juge. Si le premier succ'onibait dans cette épreuve dilîlcile , on lui tranchait la tête pour venger l'outrage fait à la cour. ' ' Les principes sur les droits de propriété se réduisent presqu'enlièrement aux rapports féodaux ; cependant (juelques dispositions particulières sur les dettes , la vente des choses, le louage de service , se trouvent encore dans les assises : nous allons les faire connaître. •Tout chevalier devait exactement acquitter ses dettes; cependant il ne [ouvait être retenu en gage par son créancier. Celui-ci pouvait liiire vendre tout ce que soti débi-^ teur lui avait confié couinie nantissement ; et lorsque ces choses ne suliisaient pas , il devait se présenter devant la cour, qui , après avoir reconnu les dettes , pouvait même faire vendre le fief. S'il ne s'agissait pas du prêt d'une somme d'argent, mais du prêt d'une chose en nature , le débiteur devait la rendre; s'il l'avait jierdue, il était tenu d'en paver le prix ; si elle s'était détériorée par sa faute , il en sup[Kirtait la dépréciation suivant l'évaluation qui eu Digitized by Googk

 était faite. Lorsque rien ne prouvait la dette , ni le gage , ni les chartes , ni les témoins , on en appelait au serment du débiteur. ' , La vente pouvait s’appliquer à toutes choses , même^à des fiefs. Si la qualité de l’objet vendu était mauvaise ; par exemple , si un animal était rétif, l’acheteur se présentait dwant la cour , et devait dire : «.J’ai aciieté de tel homme n une bête qui est rétive , je veux avoir l’argent X qu’elle m’a coûté. » Alors la cour examinait si , au moment de la vente , le vendeur avait dit : « Je vous vends » une bête rétive; » et si l’acheteur avait répondu : « J’aX chète cette bête rétive : » autrement ce dernier pouvait réclamer le prix, pourvu que son action eût lieu dans l’an et jour, lien était de même loi's^u’on avait acheté un esclave attaqué d’une maladie secrété ; on se présentait devant la cour , et on disait : « J’ai acheté tel esclave ; il X est attaqué de telle maladie , je veux avoir Aion argent U et rendre l’esclave que j’ai acheté à mon vendeur, x C’était au vendeur de prouver que la convention avait prévu la maladie, dans lequel cas l’assise était exécutée. ' ^ La chose usurpée passait dans la propriété de celui qui s’en était emparé après l’an et jour; mais l’usurpation n’é' tait jamais légale» lorsqu’elle était la suite de la guerre, ^ ou qu’elle avait eu lieu au profit de l’infidèle. La terre dont le Turc s’était emparé, fût-elle demeurée un temps immémorial dans ses mains , ne cessait pas d’appartenir à son légitime propriétaire. ^;^(^Outre les esclaves , on pouvait prendre à gage des per. sonnes moyennant salaire ; ce contrat avait principalement < heu entre les seigneurs et les hommes dParmes. Si le sei,:gneur ne voulait pas tenir son engagement, celui qui s’était mis à son service pour un salaire, devait se présenter ^ au connétable ; le connétable appelait ce baron , et lui di

était faite. Lorsque rien ne prouvait la dette, ni le gage, ni les chartes, ni les témoins, on en appelait au serment du débiteur.

La vente pouvait s'appliquer à toutes choses, même à des fiefs. Si la qualité de l'objet vendu était mauvaise; par exemple, si un animal était rétif, l'acheteur se présentait devant la cour, et devait dire : « J'ai acheté de tel homme » une bête qui est rétive, je veux avoir l'argent » qu'elle m'a coûté. » Alors la cour examinait si, au moment de la vente, le vendeur avait dit : « Je vous vends » une bête rétive; » et si l'acheteur avait répondu : « J'a- » chète cette bête rétive : » autrement ce dernier pouvait réclamer le prix, pourvu que son action eût lieu dans l'an et jour. Il en était de même lorsqu'on avait acheté un esclave attaqué d'une maladie secrète; on se présentait devant la cour, et on disait : « J'ai acheté tel esclave; il » est attaqué de telle maladie, je veux avoir mon argent » et rendre l'esclave que j'ai acheté à mon vendeur. » C'était au vendeur de prouver que la convention avait prévu la maladie, dans lequel cas l'assise était exécutée.

La chose usurpée passait dans la propriété de celui qui s'en était emparé après l'an et jour; mais l'usurpation n'était jamais légale lorsqu'elle était la suite de la guerre, ou qu'elle avait eu lieu au profit de l'infidèle. La terre dont le Turc s'était emparé, fût-elle demeurée un temps immémorial dans ses mains, ne cessait pas d'appartenir à son légitime propriétaire.

Outre les esclaves, on pouvait prendre à gage des personnes moyennant salaire; ce contrat avait principalement lieu entre les seigneurs et les hommes d'armes. Si le seigneur ne voulait pas tenir son engagement, celui qui s'était mis à son service pour un salaire, devait se présenter au connétable; le connétable appelait ce baron, et lui di-

«• . > I ÉCLAmCISSEMETîS. 545 sait : « Tel homme , que vous avez pris à gage , se » plaini. que vous ne le payez pas. » S'il s'y refuse , le connétable , après sommation , doit faire vendre les choses qui lui appartiennent, en quantité suffisante pour désintéresser le demandeur. Dans lés afifaites civiles , toute peine prononcée pr la cour se réduisait toujours en « une réparation pécuniaire , à moins qu'il ne s'agît d'un esclave : à son égard les peines étaient toutes corporelles. Dans les classes élevées , l'échelle des amendes était proportionnée à la grandeur du préjudice j et dans le cas d'une importance grave , le combat était oi^nné. Les assises de Jérusalem n'ont poinl de disposition sur l'état des personnes; ce silence s'explique pr les prérogatives de l'Église au moyen âge. L'état des personnes, qui comprend en général la naissance , le mariage , la puissance paternelle , était réglé par les conciles; et les lois civiles ne s'en occuprent que dans des temps bien |>ostérieurs. Il n'est donc pas étonnant que les assises n'en parlent pas. Ces dernières dispositions, sauf le combat judiciaire , conceptions militaires des nations du Nord , se rapprochent beaucoup de la législation romaine. Il est à remarquer qu'à cette époque , les législations immortelles du puple-roi , conservées dans le Ages/e elles basiliques , commençaient à se répandre et à révéler aux peuples ces grandes idées qui devinrent par la suite la base de toutes les législations positives. Nous devons ajouter que la plupart des corporations qui habitaient JéruKdcm et surtout les villes maritimes , avaient des codes speiaux , une législation qui leur était propre , et avaient stipulé parmi leurs privilèges de n'être soumis qu'à leurs luis particulières. §. III. — Services miUtaires des fiefs . L'obligation du service militaire étant une des conditions principales de TOM. II. 35 i ■ Digiteed by Google

ÉCIAIRCISSEME^^S. la jiossession des fiefs , chaque baronie du royaume de Je- , rusalem était soumise à un service d'iiommes fixés de la > manière suivante par les assises : ^ Les baronies de Jaifa , d'Ascalon, Ramla , Ibelin etMirabel réunies, devaient 5oo chevaliers , et chacune de ' ces, divisions devait particulièrement , savoir : Jaffa , z5 chevaliers ; llainla et Mirebel , chevaliers , etilielin , 10 chevaliers. La baronie de Galilée doit 5oo chevaliers ; la jiartie en- » deçà du Jourdain , 6o chevaliers, et la terre au-delà , La baronie de Saiette , de Montfoit et Césarée , doit r>oo chevaliers ; et^fts dépendances , savoir : Saiette et Beaufort , 6o chevaliers ; Césarée, 25. La seigneurie du Crac et du Mont-Réal et de St. -Abraham , doit 6o chevaliers ; le Crac en particulier en doit 4o, . et Mont-Réal 20. . • La seigneurie du comte Jossellin doit 5o chevaliers j voici ce que doit chacune des dépendances particulières ; le cliâteau du foi , [\ 5 St. -Georges , 10 j la terre de sire Geoffroi Lejour, 6 ; la terre désire Philippe Dons , le chambellan , 2 ; Icvèque de St. -Georges , 10 ; l'archevêque de Nazareth , 6j Toron . i5. Quant aux terres de Rcllinas et de la Sybille , l(>Cliàteau-Neuf , les assises disent qu'on ne sut pas quel service ils devaient, parce qu'ils ne furent pas grands. La saintecite de Jérusalém doit 828 chevaliers , cl jiarticulièrement dans la cité et ses dépendances : Laurent de France, 4 j Ancion Rabin , 5 j la femme de Jean Amaury , 4 j Raymond le Baflile , 5 ; Henri Dtimons , i j Nicolas Dumons , 1 ; Nicolas d'Artois , y ; Simon , fils de Pierre Lermier , 2 ; André du Temple , 2 ; Pierre A'^aneit i ; Amaury , le fils d'Arnaud , 3 ; Simon de Belèrae , 1 ; Enguerran de Pinquegny, i ; Gille, la femme de Jean , i ; Digilized by Google

la possession des fiefs, chaque baronie du royaume de Jérusalem était soumise à un service d'hommes fixés de la manière suivante par les assises :

Les baronies de Jaffa, d'Ascalon, Ramla, Ibelin et Mirabel réunies, devaient 500 chevaliers, et chacune de ces divisions devait particulièrement, savoir : Jaffa, 25 chevaliers ; Ramla et Mirebel, 40 chevaliers, et Ibelin, 10 chevaliers.

La baronie de Galilée doit 500 chevaliers ; la partie endeçà du Jourdain, 60 chevaliers, et la terre au-delà, 40.

La baronie de Saiette, de Montfort et Césarée, doit 500 chevaliers ; et ses dépendances, savoir : Saiette et Beaufort, 60 chevaliers ; Césarée, 25.

La seigneurie du Crac et du Mont-Réal et de St.-Abraham, doit 60 chevaliers ; le Crac en particulier en doit 40, et Mont-Réal 20.

La seigneurie du comte Josselin doit 50 chevaliers ; voici ce que doit chacune des dépendances particulières : le château du roi, 4 ; St.-Georges, 10 ; la terre de sire Geoffroi Lejour, 6 ; la terre de sire Philippe Dons, le chambellan, 2 ; l'évêque de St.-Georges, 10 ; l'archevêque de Nazareth, 6 ; Toron, 15.

Quant aux terres de Rellinas et de la Sybille, le Château-Neuf, les assises disent qu'on ne sut pas quel service ils devaient, parce qu'ils ne furent pas grands.

La sainte cité de Jérusalem doit 328 chevaliers, et particulièrement dans la cité et ses dépendances : Laurent de France, 4 ; Ancion Babin, 5 ; la femme de Jean Amaury, 4 ; Raymond le Baffile, 5 ; Henri Dumons, 1 ; Nicolas Dumons, 1 ; Nicolas d'Artois, 7 ; Simon, fils de Pierre Lermier, 2 ; André du Temple, 2 ; Pierre Vaneit, 1 ; Amaury, le fils d'Arnaud, 3 ; Simon de Belème, 1 ; Enguerran de Pinquegny, 1 ; Gille, la femme de Jean, 1 ;

ir \ > ÉCLAÏRCISSEME>S. ^ 547 Pierre Leiioir, a; Foulque Eenoir, 1 ; Ancien le Borgne, 1 ; Hugues le Petit , 1 •, les enfans de Robert de Pinquegny, «a ; enfin Eustaclie Patin ,1. Naplousc doit 3a8 chevaliers , et en particulier dans "cette baronié , le vicomte doit 5o chevaliers ; Régnier (r ^ Rohart et sa mère , 2 ; Jean Belarinér , 5 ; Ncude du]\Ierle, 4 j llugtiCs Aliinars , 4; h' femme de Baudouin le Prince, 3 ; la femme Raymond , 1 ; Jean de St.-r>ertin , 3‘; Constant le l’rère, i ; Isaac de la Pis^ sine, I ; Roger , i ; Aubertin du Roi, 2 ; Bernard Fou‘ ger, 1 J Bicliard de Nazareth , i ; Raymond Dabin , 1 ; Baudouin de Routine , 1 ; la femme de Robert Salibi , 1 5 la , femme Michel l’Agent, i •, Girod Passerel , i ; Baudouin d’Ibelin , pour la lignée des Baudouin , 4 5 ^3 dame de Césaire , 2 ; Henri Larbalestrier , i 5 Guy de Naples , I j Arnaud de Tripoli, i ; Reynaud'de Soissons , i ; Ainaury de Lassandre , 1 ; Philippe de Nazareth, i ; Georges l’Écrivain , i ; Simon d’Amiens , 2 ; Balian d’IImlin , pour la terre qu’il tient à Naplouse , i5. La baronie d’Acre doit 32<) chevaliers ; la cité en particulier, 72 ; Raymond d’Escandclion , 7 ; Païen sireCaïphas , 7 ; Philipjie Dons-, i ; la dame de Naplouse , 2 5 Gautliie* St. -Denis , 2 ; Rohart Tabon , 1 ; Simon de Malins et Josselin le Comte, i 5 Josepli de Terremonde, I ; Michel de Sinaï , i ; Dreas, frère de Gibert de Fleury, I ; 'Gauthier de la Franche-Gardc , 9 ; la femme d’Adam Coste , 1 ; Gauthîer-le-Bel , i ; Eude de la Nude, i ; Niasse , le fils de Robert , i ; Gille de Calavadri , i ; fe sénéchal , 3 ; Gohertin Bonet , 2 ; Arnaud de Dcssole, 25 le vicomte , 1 *, Jean Hareng , 2 ; Jean Derains , i . La seigneurie d’Arsur doit 33o chevaliers, et en particulier la cité , 20 ; les Vénitiens , 3 ; Simon de Mentain , 3 ; la femme de Guille , 2 j la femme Robert , i j Fou35..

Digitized by Google

1 548 ÉCLAIRCISSEMEXS. quedeFalai.se, 2 ; Anselme, 1 ; Gaul)cl , a") Henri de Mar.liciaine , i ; Adam d'Arsur , i ; Denis , le fils de GeofTro)', i ; Raoiii de Boutliilier , 3 ; Rogi ir Hainery , ^ ; Simon Dumoulin , i; Uûgrir de Grasse , i. La seigneurie dou Darou doit 220 chevaliers , et la cité en particulier doit 3 chevaliers ; Gérard de Douai , 2 j Renard de Mongissart , 1 . • H La seigneurie de Baruch doit 2 1 chevaliers. Les assises s'expriment ensuite en ces termes : « 33 1 » chevaliers sont les aides que les esgliscs et les bourgeois » doivent quand il y a un grand besoing en la terre dou 4 royaume de Jérusalem ; u ét ensuite h; patriarche

4 i^cLaircissemens. • .. No. II. ' ■ ■ * ' < Lettre à M. MicfiatiJ, sur les Âssatsins ,, par M. Am. • ^ , JutRDAIN (l). . ' j/' , 1 - ^ Dans le cours de vos travaux , vous aurez rencoiiire souvent. Monsieur , le nom de ces sectaires tmieux , cqonus sous le nom A' Assassins , et dont la religion admettait pour j)rinci|)e, rohéissanco aveugle à ce yietix de la ' Montagne , qui ne régnait que par le meurtre cl les plus - horribles attentats, l'ius d'une fois jieut-ètre vous aurez attribué à ramour du merveilleux qui régnait dans des siècles d'ignorance , de barbarie et de crédulité , les récits des auteurs ^'ciden taux contem^wrains des croisades , touchant leur f persévérance , leur audace imperturbable dans la poursuite et l'exécution du crime. Cependant, il *^faut l'avouer à la honte de notre espèce , ces récits sont ' même au-dessous de la vérité , et se trouvent confirmes f 4 par le concours unanime des écrivains arabes et jærsaus. ^ Je ne vous entretiendrai point de ces sectaires d'après • Guillaume de Tyr , Jacques de Vitry , et une infinité d'autres historiens que vous connaissez très bien ; je ne ^yous apprendrais rien que vous ne sussiez déjà. Mais je consacrerai celle lettre à vous présenter une courte esqidssc de l'origine , des dogmes \ de l'Idsloire des Assasr (i) Cette lettra a été co»iip(Viéc le Mt^moüe. dç M. le ba- • roii Silvestre''c!e Sacy /'oW^^me du nom d* Ai ssns&ius f voyez le tome IV des Mémoires de Plnslitut; un Mémoire inséré dans les l^rtnes de COrient^ tome iv , par M. Él, Quatrenicrcj 3^*. d'après Thisioire^niéiue des Ismaéliens , liioe derhislovien persan Mirkliund , rrtOrecaii très important dont M. Jourdain a publié le texte et la traduc tioii en framjaîs , dans le tome ix des Nolica et Exlraiis des Ma • nmuils fie la ilibUolhèi^uc ix^yalc. % 4 \ » Digitized by Google

55« ÉGIA1RCL8SEMENS; sins , ni«me de leur état actuel 5 car il en existe encore aujourd'hui (juclques restes dans les niontai^es de la Syrie. Je serai charmé qu'elle puisse ajouter quelqu'intérêt J votre ouvrage , ou vous donner au moins une preuve du jilaisir que j'éprouve à vous être agréable. Avant d'entrer en matière , il ne sera pas inu^lile de vous rappeler l'origine des deux grandes sectes religieuses qui divisent les Musulmans en Sunnites et en Chiites. Mahomet étant mort sans désigner de successeur , il s'éleva parmi son peuple deux factiuns , dont l'une voulait porter au califat Ali , gendre de ce faux Prophète , et l'autre, le pieux Abou-Bckr. La courageuse fermeté d'Omar trancha les dilTicultés , et le parti d'.Ahou-Bekr triompha.' Omar gouverna après lui, et eut Othman pour successeur. Ce ne fut qu'à la mort dece4)i ince faHlequ'Ali prit possession du trône , regardé par scs partisüms comme son héritage. Cependant à peine son règne avait-il commencé , qu'il s'éleva de toutes parts des factions , dont le but était de le priver du sceptre. Ali avait contribué à cet'état de choses , en dédaignant les ménàgemens de la politique , en indisposant par des refus , par des drsgrâces, dos officiers de Mahomet, dont le créüit était grand. Un de ces factieux , Moaviali , rival ambitieux et puissant, aidé de l'astuce d'Ibn-el-Ass , le fameux conquérant de l'É-* gypte , soutenu par Aïchah , veuve de Mahqmet , qui ne jiouvait pirdonnerà l'époux dè l'atimeh d'avoir soiq>çonnc sa fidélité conjugale, profitant habilement des fautes d'Ali, parvint enfin à lui ravir nine autorité dont la légitimité ne pouvait étie contestex:. Dans le même temps_, un rebelle termina par le meurtre le cours d'une vie que ce califè allait probablement finir dans riiumiliatiou et les peines de tous genres. Ses deux fils n'eprouvèrent point un sort plus heureux , et jxhireut victimes de l'ambition des

'LCXAinaSSEMENS. 5.1. OiiiniiaiK’s , iiiaMoii Muaviali fut le premier prince. Dès-lors on rit s’élever dans l’empire niusuliuaii deux

partis, dont l'opposiliQu avait la religion |our base, et >

Ommiades, maison dont Moaviah fut le premier prince.

Dès-lors on vit s'élever dans l'empire musulman deux partis, dont l'opposition avait la religion pour base, et qui existent encore de nos jours : ce sont les *Sunnites* et les *Chiites*. Les premiers reconnaissaient la légitimité de la succession dans les personnes d'Abou-Bekr, d'Omar et d'Othman, et mettaient Ali sur le même rang que ces trois califes. Les seconds, au contraire, traitaient d'usurpateurs les premiers vicaires de Mahomet, et soutenaient qu'Ali était son seul et véritable successeur.

Le nombre des partisans d'Ali devint très grand, surtout en Perse ; mais ces partisans ne tardèrent pas à se diviser eux-mêmes en plusieurs partis réunis dans leur vénération pour Ali et sa descendance, mais divisés par rapport aux prérogatives qu'ils attachaient à cette noble origine, et à la branche qui possédait les droits à l'*Imamat*, c'est-à-dire la puissance spirituelle et temporelle. De toutes les sectes auxquelles cette différence d'opinions donna naissance, la plus puissante fut celle des ismaéliens. Elle était ainsi appelée, parce qu'elle prétendait que la dignité d'imam avait été transmise par une suite non interrompue, des descendans d'Ali jusqu'à un prince nommé Ismaël, et qu'après sa mort l'imamat avait reposé sur des personnages inconnus aux hommes, jusqu'au moment où devait s'opérer le triomphe de la maison d'Ali. A cette secte appartenaient les Carmates et les califes fatimites, qui enlevèrent l'Égypte et la Syrie aux califes abassides de Bagdad, et formèrent un empire puissant, jusqu'au moment où Saladin vint renverser leur trône et y placer un prince de la descendance d'Abbas. Comme ces fatimites ne reconnaissaient d'autorité légitime que la leur, ils employèrent un grand nombre de missionnaires à répandre leurs dogmes et à se former en secret des prosélytes.

55a ÉCLAIRCISSEMEXS. Tel est , Monsieur , l’exposé que j’ai cru nécessaire avant de vous entretenir du fondateur de la secte qui fait l’objet de ma lettre, , Ce fondateur s’appelait Hassan , fils de Sabbali ; i{ était natif des environs de Thous , ville du Korassan , célèbre pour avoir donné le jour à plusieui's grands lioiuines. Soj» père vivait dans les pratiques d’une vie mortifiée et d’une doctrine austère , mais il suivait en secret la secte des rafédhites ou partisans d’Ali. Cependant , pour éloigner tout soupçon sur ses opinions , il confia l’éducation de son fils à un docteur fameux , Movaffec-eddin de Nichapour , qui était un vertueux sunnite. Il se donnait une origine arabe , et se prétendait issu de la famille de Sabbah-llouraïri ; mais c’était une fable è laquelle personne n’ajoutait foi, et on savait très bien que ses ancêtres habitaient des villages de la dé^iendance de Thous. Hassan parle ainsi de sçs premières années et de sa conversion à la secte des Ismaéliens : « Dès l’âge de sept ans , » j’ai travaillé à acquérir des connaissances et des talens. ^ » Je faisais , ainsi que mes j)èrcs , profession de cette secte \ » des chiites , qui reconnaissaient la succession des douze » imams.... J’eus occasion de me lier avec un réfik(i) » nommé Amiréh-Zarrab , et il s’établit une amitié intime » entre lui et moi. Je croyais que les dogmes et les opi» nions des Ismaéliens n'étaient autres que ceux des philo» sophes , et j’imaginais que le souverain de l’Egypte » (c’est-à-dire le calife fatimite) était un sectateur de la ü philosophie. Cette persuasion où j’étais m’engageait U dans de vives discussions avec Amiréh : toutes les fuis » qu’il voulait défendre sa doctrine , nous avions ensem- > * (i) 3*ex|iU<^uerai plus bas.qUi'U éuicut les persomuiges qui portaif^ ce uum. /

ÉCLAIRCISSEMENS. ' 553 » blc des disputes et des conUoverses tuucliant les dogmes. » Il avait beau attaquer la doctrine de ma secte ,*je ne » me rendais point à ses discours ; néanmoins ils faisaient » insensiblement impression sur mon esprit. Dans ces en» trefaites, nous nous séparâmes , et j'eus une maladie » violente. Je médisais alors intérieuremeut : la «loctrine U des Ismaéliens est conforme à la vérité , et ce n'est que » l'entAement qui m'empêche d'y adhérer. Si donc , ce » qu'à Dieu ne plaise , le moment fatal est arrivé pour » moi , je mourrai sans avoir embrassé la vérité. Je revins » cependant en bonne santé , et je fis la connaissance d'un)» autre Ismaélien nommé Abou-Ncdjm-Sarradj. Je l'in» terrogeai sur le vrai système delà croyance ismaélien*» ne J il me l'expliqua clairement , et j'en pénétrai bien » toutes les profondeurs. Je rencontrai ensuite un dai (i) » Ismaélien , nommé Moumen , à qui lechéik. Abdeliné» lik-l)eri-Attach , dai de l'Irac , avait permis d'exercer M les fonctions de missionnaire. Je lui témoignai le des» sein que j'avais de faire entre ses -mains ma profession » de foi , et il accéda à ma demande. Dans le temps que » Icchéik Abdelmélik vint à Key , je l'accompagnai , et » ma conduite lui ayant plu , il me confia le ministère U de dai. « 11 faut que vous alliez en Égypte, me dit-il, » afin de rendre vos hommages à l'imam Moslanser , et »

 ' Jiaut degré de faveur le perdit. - Les courtisans , jaloux de sou crédit , travaillèrent A sa disgrâce ; et la division s'étant mise entre le célèbre Eedr-al-l)jéniali , généralissime des troupes du calife , et lui , Hassan succomba. Scs ennemis le saisirent et le jetèrent , avec quelques Francs , dans un vaisseau les de ses compagnons de toyage. Une autre fois , le vaisseau fut poussé dans le port d'une ville chrétienne , dont le gouvernement lit rembarquér notre pieux docteur après lui avoir donné l'hospitalité. Fnlin le vaisseau ayant été jeté sur les côtes de la Syrie , Hassan l'abandonna et se mit. on route par terre pour se rendre en l'erse. Il p;issa par Alep et Bagdad , se rendit dans le Konzistan , à Ispaban , à Yezd et dans le Kirman. prêchant [larlout sa doctrine. Du Kirman il retourna à Ispahan , qu'il habita pendant quatre mois , au Ixjut desquels il partit jwurle Kouzistan 5 il s'y arrêta trois moi* et vint à Damégan , où il séjourna trois ans , se faisant dans cette coiitrée un grand nombre de prasélytes. flassan . a piès dilléren tes autres courses, s'empara enlin d'.AIamout, château très fort , situé dans le lloudbard , pays voisin de Uasbin. Mirkliond , historien persan , rap|>ortc qu'il fit proposer ù îHéhdi, descendant d'Ali , (jui possédait ce lieu, «le lui vendre la portion de son territoire que jwurrait embrasser une peau de bœuf , pour le prix de 3ooo dinars. s

* . ÉCLAIRCISSEMENS. . 555 Méhcli àyant consenti à ce laarchê , Hassan prit une peau de bœuf dont il fit des lanières liées les unes aux autres , et avec lesquelles il environna tout le cliltfeauK Ce fut au moyen de celte ruse qVil se rendit maître d'Alamout , (jui devint dans la suite le point central de là puissance des isinaéliens. » ' Cette puissance, par l'habileté et l'activité do Hassan, prenait de nombreux accroissemens; déjà elle s'était établie dans toute la povince de Roudbard, où a-s, sectaires .avaient élevé un grand nombre de châteaux-forts 5 il n'étaitplus question en Perse que de Hassan , qui menaçait de ranger sous sa domination* la Pei'se entière. Mélik-chali, alarmé de ses progrès , ordonna à un de ses généraux de jdétruire Hassan et ses partisans, et de raser Jours forte•resses^ mais ce fut en vain, et la mort frappa Mélik-chah * sans que ses troupes eussent obtenu le moindre avantage. Les troubles qui suivirent cette mort, la division .qui sc mit parmi t%s enfans de ce prince , au sujet de la succession au trône, laissèrent à Hassan le champ libre pour augmenter le nombre de ses prosélytes. Les châteaux Jes mieux 'fortüiés du nord-ouest de la Perse tombèrent en son pouvoir. Enfin le sultan Sindjar s'étant rendu maître de-ce royaume , il songea sérieusement à détruire les isinaéliens. Hassan se déharrassa par artifice de cet ennemi dangereux ; il séduisit un des sersùteurs du pirincc, qui, pendant son sommeil, plaça près de sa tête un stylet aiguisé. Lorsque le sultan vit ce poignard à son réveil, H fut saisi d'une grande crainte; mais comme il ignorait la main qui l'avait placé , il garda le silence Sur cet événement. Au bout do quelques jours il reçut la lettre suivante du chef des ismaélicns : « Si l'on n'avait point de bonnes intentions U pour le sultan , on auràit enfoncé dans son sein lepoi» gnard qui a été placé près de sa tête jiendant son somDigitized by Google

 » meil. » Siruljar effrayé consentit à fuire la paix avec les isDiaélieiîs, sous’ trois conditions : la première, qu’ils ne • feraient aticîme nouvelle construction à leurs châteaux ; la deuxième , qu’ils n’achèteraient point d’armes et de machines de guerre; la troisième enfin , qu’ils ne feraient plus de nouveaux prosélytes. Il accord.à même à Hassan ,, à titre de pension , une portion des revenus du pays ffc Coumès. ^ ‘ Dès-lors Hassan vécut paisiblement dans le château d’Âlamout , livré»à la retraite la plus sévère , aux exer• cice d’une piété vive, et à la composition de traités dogmatiques conformes à sa doctrine. 'Oq dit que pendant trente-cinq ans qu’il habita Alamout', il no monta que deux fois sur là terrasse de son palais. Il exigeait de ses sectaires la plus rigide exactitude dans l’observance de èa religion ; la tendresse paternelle ne put même le faire dé- * vier de sa sévérité. Hoss'éin, son fils , ayant tué le dai du Couhestan , il le fit périr ; un autre de ses fils , pour avoir bu du vin, éprouva le même sort. Un homme ayant joué de la Qâ^e dans le çhâteau d’Alamout, il l’en fit chasser , et résista àitoutes les prières qu’on lui adréssa pour obtenir sa grâce. Quelques auteurs prétendent qu’en sacrifiant ainsi’ ses fils , il voulait prouver aux ismacliens qu’il w’avait point l’intention de fixer le pouvoir souverain dans sa famille ; je doute qu’unè telle raison puisse justifier Hassai/ de. sa barbarie. Au surplus, ce ne serait point la première fois que la politique aurait sacrifié les sentimens du cœur aux intérétsd’un état. ‘ , ^ L’habileté de cet homme dans la conduite des affahes ^ égalait son fanatisme. L’histoire noqs en a conservé plusieurs preuves , dont je citerai seulement celle-ci. Ha.ssan avait étudié sous l’iman Movaifek-eddin , dans la société de ^Nizam-Elmoulk , l’un des plus grands hommes d’ét.vt

Digilizfÿd by Google

ÉCLAUVCIS^MENS. 55j qu’ait prdJuils l’islamisme , et la commuDauté de travaux avait établi eotrc eux une amitié très* étroite. Ils s’étaient promis mutuçllemcnt que le premier qui parviendrait aux honneurs les partagerait avec l’autre , sans que la fortune pût altérer leur attachement; Hassan , après avoir mené long-temps une vie misérable > alla trouver à Nichapour Nizam-^lmoulk, ministre du grand Mélikchah : c’était vers l’année io^3 de J.-C. Nizam-Qmoulk , iidèle ù sa promesse, accueillit Hassan avec empressement , et lui fit obtenir une dignité à la cour. Doué d’un esprit très étendu , d’une rare finesse , d’une grande fac'dité pour l’administration , ce protégé ne tarda pas à s’insinuer dans les bonnes grâces du sultan et à acquérir sa confiance. Un jour Mélik-chali ayant conçu quelque doute sur la probité de son premier ministre, lui' demanda en combien de temps il pourrait dresser un état mis au net des recettes et dépenses des provinces. Il est bon de savoir qu’à cette époque la domination de ce prince s’étendait 'depuis Âtrtioclie dé Syrie jusqu’à Kaclikar dans le Turttestan. NU zam-Elmoulk demanda l’espace de deux ans ; Hassan offrit de faire le travail en quarante jours, si le sultan voulait mettre à sa disposition tous les écrivains de sa cour ; et sa proposition ayant été acceptée , il réalisa sa promesse. Il se préparait à présenter au prince le résultat de ses recherches , lorsque Nizam-Elmoulk , qui voyait sa perte prochaine, trouva moyen de se procurer ces états et de les mutiler. Lorsque itassan parut devant le sultan , ce prince lui fit plusieurs questions sur la situation et les finances de l’empire. Hassan eut recours à ses papiers; et les trou-; vant incomplets , il balbutia et ne put répondre. NizainEltnoulk profita habilement de ces tergiversations pour le perdre dans l’esprit de Mélik-chah : « Des hommes sages, » dit ■ il , ont demandé doux ans pour faire le travail dé

qu'ait produits l'islamisme, et la communauté de travaux avait établi entre eux une amitié très étroite. Ils s'étaient promis mutuellement que le premier qui parviendrait aux honneurs les partagerait avec l'autre, sans que la fortune pût altérer leur attachement. Hassan, après avoir mené long-temps une vie misérable, alla trouver à Nichapour Nizam-Elmoulk, ministre du grand Mélik-chah : c'était vers l'année 1073 de J.-C. Nizam-Elmoulk, fidèle à sa promesse, accueillit Hassan avec empressement, et lui fit obtenir une dignité à la cour. Doué d'un esprit très étendu, d'une rare finesse, d'une grande facilité pour l'administration, ce protégé ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces du sultan et à acquérir sa confiance. Un jour Mélik-chah ayant conçu quelque doute sur la probité de son premier ministre, lui demanda en combien de temps il pourrait dresser un état mis au net des recettes et dépenses des provinces. Il est bon de savoir qu'à cette époque la domination de ce prince s'étendait depuis Antioche de Syrie jusqu'à Kachkar dans le Turkestan. Nizam-Elmoulk demanda l'espace de deux ans ; Hassan offrit de faire le travail en quarante jours, si le sultan voulait mettre à sa disposition tous les écrivains de sa cour ; et sa proposition ayant été acceptée, il réalisa sa promesse. Il se préparait à présenter au prince le résultat de ses recherches, lorsque Nizam-Elmoulk, qui voyait sa perte prochaine, trouva moyen de se procurer ces états et de les mutiler. Lorsque Hassan parut devant le sultan, ce prince lui fit plusieurs questions sur la situation et les finances de l'empire. Hassan eut recours à ses papiers ; et les trouvant incomplets, il balbutia et ne put répondre. Nizam-Elmoulk profita habilement de ces tergiversations pour le perdre dans l'esprit de Mélik-chah : « Des hommes sages, » dit-il, ont demandé deux ans pour faire le travail dé-

 » siré par votre inajesté; mi ignorant , qui a prétendu le » terminer en quarante jours , ne peut donner aux ques» tions qu’on lui fait que des raisons insignifiantes. » Le prince, dans sa colère, voulait faire’puiiir Hassan ; mais comme c’était une créature de sa cour, il laissa tomber «Hte affaire , et se contenta de lachafgér de son mépris. Ce trait, qui ne fait pas lionneur' au caractère de NizamElmoulk J et montre le peu de délicatesse de Hassan dans sa conduite i l’égard d’un lioinme à qui il devait sa fortune, prouve du moins que ce dernier possédait une grande facilité dans le travail. Tel est riiommc que les Ismaéliens , ou plutôt les Assassins de nos croisades , reconnaissaient pour chef, et auquel ils donnaient le nom de séidouna) notre seigneur. Mais avant d’aller plus loin , il est nécessaire d’entrer ici dans quelques détails sur les principes de cette secte, l’origine des dénominations q\i’elle porte et son organisation. Vous avez vu précédemment, Monsieur, l’origine de la dénominatioh d’ismaéliens donnée 5 la branche dfes partisans d’Ali , à laquelle appartenait Hassan. Ce nom n'est point le seul cependant sous lequérces hérétiques soient connus des MusulmanS'Orthodoxes : on les appelle encore hatheiùens, nezzariens , molaheds et hachichins ; ces deux dernici es épithètes s’appliquaient seulement aux prosélytes de Hassan. ^ ' • Ce titre de halhéniens désignait les principes établis par les ismacliens. Un des caractères de leur religion était d’expliquer d’une manière allégorique tons 1& préceptes de la loi musulmane; et cette allégorie était poussée si loin par (juelques-nns de leurs docteurs , qu’elle ne tendait à rien moins qu’à détruire tout culte public, et à elever une doctrine pnircment phUosophi([ue et une morale très licencieuse sur les ruines de toute révélation cl de toute;

Digitized by Coogle

» siré par votre majesté ; un ignorant, qui a prétendu le » terminer en quarante jours, ne peut donner aux ques- » tions qu'on lui fait que des raisons insignifiantes. » Le prince, dans sa colère, voulait faire punir Hassan ; mais comme c'était une créature de sa cour, il laissa tomber cette affaire, et se contenta de le charger de son mépris. Ce trait, qui ne fait pas honneur au caractère de Nizam-Elmoulk, et montre le peu de délicatesse de Hassan dans sa conduite à l'égard d'un homme à qui il devait sa fortune, prouve du moins que ce dernier possédait une grande facilité dans le travail.

Tel est l'homme que les ismaéliens, ou plutôt les Assassins de nos croisades, reconnaissaient pour chef, et auquel ils donnaient le nom de *seïdouna*, notre seigneur. Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails sur les principes de cette secte, l'origine des dénominations qu'elle porte et son organisation.

Vous avez vu précédemment, Monsieur, l'origine de la dénomination d'ismaéliens donnée à la branche des partisans d'Ali, à laquelle appartenait Hassan. Ce nom n'est point le seul cependant sous lequel ces hérétiques soient connus des Musulmans orthodoxes : on les appelle encore *bathéniens*, *nezzariens*, *molaheds* et *hachichins* ; ces deux dernières épithètes s'appliquaient seulement aux prosélytes de Hassan.

Ce titre de *bathéniens* désignait les principes établis par les ismaéliens. Un des caractères de leur religion était d'expliquer d'une manière allégorique tous les préceptes de la loi musulmane ; et cette allégorie était poussée si loin par quelques-uns de leurs docteurs, qu'elle ne tendait à rien moins qu'à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très licencieuse sur les ruines de toute révélation et de toute

ÉCLAIRCIÎÎSEMENS. 55<) autorilc divine. Voilà jM»in;quoi on les ap|>elait htUlienis ou bathéniens , c'eil-à-Uire^/>ar//'.»û/M du culte intérieur. Molahed, pluriel du mol arabe signifie ; Its partisans de Hassan ne reçurent cette épitliéte que vers ranuée 1 1()4 de Jésus-Clirist , et sous le .règne de l'iin de scs successeurs, numine Hassan, iils de Moliainmed. Ce prince se livra , dès sa jeunesse , à l'élude des livres dogmatiques de cette secte; et comme son j>ére, auquel il avait succédé, était dépourvu de science, il parut aiiir yeux de la populace un savant très profoud et un lioiiime extraordijiaire. Cettè bonng opinir^ à l'égard di' sa |K'rsonne, s'accrut de jour en jour, et les ismaéliens s'empressaient de plus en plus de remplir ses ordres, IIass;ui , enhardi par ce succès, manifesta des opinions erronées, et se donna |K)ur rimaiii du siècle, üon père vivait encore» et, dans son ignorance, il suivait scru|iuleuseraent les dogmes de sa six:tc. Les prétentions de son iils le l'évollèrent ; il lit tuer deux cent cinquante de ceux quî les avaient favorisées. Tant que .Mohammed vécut, Hassan reprima ses véritables inlen lions ; mais il les reprit dès que la mort de son jière l'eut mis en |io^s<'ssion du trône. 11 permit toutes les choses que la religion défendait , abolit les pratiques cxtérieui-cs du culte musulman , permit à ses sujets de boire du vin , les dispensa de toutes les obligations que la loi de Ulohauimed im| ose à ses sectateurs , publia que la connaissance du sens ' allégorique des préceptes dispense de l'ol)servatlon -du sens littéral, et enlin se lit proclamer fils de i\e/.zar, fils du cahfe Mostanser, et le calife de Dieu sur la surface de la terre (i). Cette conduite hérétique mérita aux ismaeliens la dénomination de molahed, impie. , (i) Cette doctrine régna chez le» ismaélieii» de l'erse ijeiidaiit près de cinquante an» ; mais Djéid-cdjin , pelil-fil» de Iltssan , rcluLlil le culte dans su pureté. Digitized by Google

56o ÉCLAinaSSEMENS. ■ ' Le surnom de nezzariens dérivait du nom de ce Nezzar dont je viens de parler, et fut donné à ceux des ismacliehs qui suivirent le parti de ce prince, fils aîné du calife d'Égypte MostanseX. Les sectateurs de Hassan étaient du parti de Nezzar» * . ' Je viens actuellement à l'épithète Assassins. L'origine * de ce nom avait été l'objet de nombreuses recherches ,. restées toutes sans aucun résultat satisfaisant, lorsqu'un savant illustre a démontré d'une'manière évidente, en s'appuyant de différiens textes arabes, qu'il était lii corruption du mot hacMchin.^ et qu'il avait été d|pné aux ismaéliens parce qu'ils faisaient usage >, d'une liqueur enivrante appelée hacJdch. Ce hachich est une préparation de feuilles de chanvre ou de quelqu'autre partie de ce végétal, que l'oit emploie de différentes manières, soif en liqueur, soit sons la forme de confection ou de pastilles édulcorées avec des substances sucrées, soit même en fumigations.' « L'ivresse » produite par le hachich , dit M. Silvestre de Sacy, jette » dans une sorte d'extase pareille à celle que les Orientaux » éprouvent par l'usage de l'opium ; et, d'après le témoi» gnage d'un grand nombre de voyageurs , on peut assurer » que les hommes tombés dans cet état de délire s'imaginen t » jouir des objets ordinaires de leurs vœtix , et goûter une v félicité dont l'acquisition leur coûte peu , mais dont l'u» sage, trop souvent répété, altère l'organisation animale, » et conduit au marasme et à la mort. Quelques-uns même, » dans cet état de démence passagère, perdant la conscience B de leur faiblesse , se livrent à des actions brutales , ca- ' T» pables de 'troubler l'ordre public. On n'a point oublié » que, lors du séjour de l'armée française en Égypte, le » général en chef fut obligé de défendre sévèrement la » vente et4'usage de ces substances pernicieuses, dont l'u» sage a fait un besoin pour les habilaiis de l'Égypte, et Digitized by Google

ÉCLAittClSSEMENS.. 56 < » surtout pour les classes inférieures du peuple. Ceux qui » se livrent à cet usage sont encore apj>elés aujourd'hui » hackichin , hachac/iirii et ces deux expressions font voir » pourquoi les ismaéliens ont été nommés par les Iristoriens . » latins drt croisades, tantôt y/ jrmfnî et tantôt » l'our j»eu que I on ait queh[ue teinture de la langue arabe, des altérations que certains mots de celte langue ont éprouvées en passant dans les auteui-s latins et grecs , et par suite dans les écrivains français, il est impossible d'élever aucun doute sur la vérité de l'étymologie proposée par M. Silvestre de Sacy. Cependant il est permis de croire que tous les ismaéliens n'employaient point indistinctement le hacliich ; que leur chef seul avait la connaissance de cette préparation ,'et qu'il ne l'administrait qu'à ceux qu'il destinait à exercer le méfier infime de fedai ou ^'assassin; car il régnait dans les partisans de cette secte une hiérarchie i-emarquable : les dais, les réfiks et les fedais formaient trois classes très distinctes. Le chef de la secte habitait, ainsi que je l'ai dit , dans le château d'Alamout , placé au milieu des montagnes. Ce fut la situation de ce séjour qui lui fit donner le titre de cheik aldjébal, seigneur de la montagne; mais comme le mot cheik signifie également seigneur et vieillard, nos historiens des croisades le prirent dans le dernier sens , et appelèrent le princte

Wi ÉCLÀlHClSSEMEKS. exerçaient lés fonctions de missionnaires, se répandant dans toutes les provinces, y prêchant les dogmes de leur culte, et recevant la profession de foi de ceux qu'ils convertissaient. IL y avait encore des degrés parmi eux : on appelait dai efdoat, dai des dais, celui qui avait plusieurs missionnaires sons ses ordres , et dont la juridiction comprenait une ou plusieurs provinces. Les Ismaéliens avaient des dais aidoat en Syrie , en Irac , en Dilcm , au Korassan, etc. , * • Sous le nom de réfik, on comprenait, à ce qu'il parait, l'universalité des sectateurs. > Enfin , \e&fédais étaient les ministres aveugles du Vieux de la Montagne ; c'était dans leurs mains qu'il plaçait le couteau sous lequel devaient tomber, sans miséricorde , tous ceux qui s'opposaient à l'établissement de sa doctrine , ou la combattaient par des argument dangereux ; les princes , les généraux , les docteurs , personne n'était à l'abri de leurs coups; ils montraient, dans l'exécution du crime, une persévérance que leur seul fanatisme égalait. Le mot de fédai, dans sa signification' propre, signifie homme dévoué, et l'ap^ication en était très juste, puisque cette classe de la secte ismaélienne avait 'peur les ordres de son prince un dévouement sans exemple; il est vrai que cette obéissance aveugle s'achetait par la ruse ; car je ne doute point qu'il ne faille appliquer aux fédais se' que Marc-Paul rapporte des jeunes gens elevés par le Vieux de la Montagne. « Ce voyagem, dont la véracité est généraleII ment reconnue , dit M. de Sacy, qous apprend que ce a prince faisait élever de jeunes gens , choisis parmi les » babitans les plus robustes des lieux de sa domination , » pour on Élire les exécuteurs de ses barbares arrêts. Toute » leur éducation avait pour objet de les convaincre qu'en » obéissant aveuglément aux ordres de leur chef, ils s'assuDigitized by Google

ÉCLAiRCISSEMENS. 563. » raient, après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs » qui peuvent flatter les sens. Pour parvenir à oe but, ce » prince avait fait faire auprès'iie son |>alai$ des jardins déli» cieux (i). Là, dans des pavillons décorés de tout ce que » le luxe asiatique |>eut imaginer de plus riche et de plus » brillant, habitaient de jeunes beautés, uniquement coni> sacrées aux plaisirs

 » compagnons les merveilles dont ils avaient été témoins ; » et ils étaient convaincus que le bonheur dont ils avaient » joui pendant quelques jours trop rapidement écoulés, » n'était que le prélude et comme l'avant-goût de celui » dont ils pouvaient s'assurer la possession éternelle par » leur soumission aux ordres de leur prince. » Ce breuvage , doué d'un pouvoir si merveilleux, n'était autre que le hachich, dont le chef de la secte connaissait les vertus, et dont l'usage ne se réjundit que dans les siècles postérieurs. Voilà, Monsieur, ce que les historiens yrientaux nous apprennent touchant l'origine de la secte des Assassins , ses dogmes, son organisation politique. Quant à son histoire, à l'étendue de ses domaines et de sa puissance , ce sont autant de points dont les développemens demandent un espace beaucoup plus grand que celui dans lequel je suis obligé de me renfermer. Cependant je consacrerai quelques lignes à ces différens articles pour satisfaire votre curiosité. Mirkhond nous« laissé, dans son grand ouvrage intitulé Rouzat Alsafa, une histoire des ismaéliens de Perse. Ce morceau est d'autant plus précieux et authentique , qu'il est extrait mot pour mot d'une histoire écrite par le célèbre visir Atha-clmulk , qui avait été envoyé par Holagou , après la ruine des ismaéliens , dans le château d'Alamout , et avait été à même de consulter leurs Mémoires historiques originaux. Mirkhond , ou plutôt Atha-elmulk , nous apprend donc que cette dynastie d'ismaéliens de Perse a fourni huit princes , en comptant parmi eux Hassan-ben-Sabbah , et qu'elle a subsisté pendant un espace de cent soixante-dix ans, jusqu'au moment oà Holagou, appelé par différens princes qui haïssaient les ismaéliens à cause de leurs excès, conquit la Perse , détruisit les cliâteaux de la secte, et 0U7 voya au-delà de l'Oxus, liokn-eddyn-Korchah , dernier Digitized by

» compagnons les merveilles dont ils avaient été témoins; » et ils étaient convaincus que le bonheur dont ils avaient » joui pendant quelques jours trop rapidement écoulés, » n'était que le prélude et comme l'avant-goût de celui » dont ils pouvaient s'assurer la possession éternelle par » leur soumission aux ordres de leur prince. »

Ce breuvage, doué d'un pouvoir si merveilleux, n'était autre que le hachich, dont le chef de la secte connaissait les vertus, et dont l'usage ne se répandit que dans les siècles postérieurs.

Voilà, Monsieur, ce que les historiens orientaux nous apprennent touchant l'origine de la secte des Assassins, ses dogmes, son organisation politique. Quant à son histoire, à l'étendue de ses domaines et de sa puissance, ce sont autant de points dont les développemens demandent un espace beaucoup plus grand que celui dans lequel je suis obligé de me renfermer. Cependant je consacrerai quelques lignes à ces différens articles pour satisfaire votre curiosité.

Mirkhond nous a laissé, dans son grand ouvrage intitulé *Rouzat Alsafa*, une histoire des ismaéliens de Perse. Ce morceau est d'autant plus précieux et authentique, qu'il est extrait mot pour mot d'une histoire écrite par le célèbre visir Atha-elmulk, qui avait été envoyé par Holagou, après la ruine des ismaéliens, dans le château d'Alamout, et avait été à même de consulter leurs Mémoires historiques originaux. Mirkhond, ou plutôt Atha-elmulk, nous apprend donc que cette dynastie d'ismaéliens de Perse a fourni huit princes, en comptant parmi eux Hassan-ben-Sabbah, et qu'elle a subsisté pendant un espace de cent soixante-dix ans, jusqu'au moment où Holagou, appelé par différens princes qui haïssaient les ismaéliens à cause de leurs excès, conquit la Perse, détruisit les châteaux de la secte, et envoya au-delà de l'Oxus, Rokn-eddyn-Korchah, dernier

KCLAIRCISSEMENS. 5fî5 souverain d’Alaniout. Ce grand événement eut lieu cil ia56. Cependant cette branche principale , ou plutôt cette souche des Ismaéliens , n'est point celle dont il es A ouvent fait mention dans nos croisades; mais Ilassan-Sabbali, après avoir jeté les fondeniens de sa puissance en Perse, avait envoyé des missionnaires supérieurs et des missionnaires du second ordre dans toutes les parties du monde luusiilmau : ces missionnaires se répandirent surtout en Syrie. Un certain émir Seldjoiikide, très célèbre, qui gouvernait Alcp, servit merveilleusement leurs desseins, llédouan (c’était le nom de ce prince) entra en amitié avec les Ismaéliens, embrassa même leurs principes, et leur accorda une protection ouverte. De cette éjxiquc , c’est-à-dire de l’année 5oi de l’hégire, date l’origine de cette grande ^uis^nce qu’ils ont eue en Syrie, et qui a subsisté jiendant prés de deux siècles; mais ces ismaéliens étaient soumis au souverain d’Alamout, et étaient dirigés par des dais. 11 est même remarquable que la plupart des fédais, employés à commettre le meurtre en Syrie , étaient Persans de nation , et avaient sans douté été formés à cette exécrable profession dans les jardins délicieux d’Alamout , et par la vertu du hacliich. On s’est trop pou occujié jusqu’à ce jour, én Europe, de riiistoire des ismaéliens d’après les écrivains orientaux, pour déterminer l’étendue de pays occupé par ces sectaires. D’ailleui's, la géographie de la Perse s’enveloppe de trop d’obscurité pour qu’on puisse assigner la juste position des châteaux qu’ils habitaient. Ce que je puis vous assurer, c’est que cette province de Roudbar, oà se trouvait le siège de leur empire, est, selon le Ferhenk-Choouri, Dictionnaire persan expliqué en turc, un grand district renfermant plusieurs villages , et situé entre Casbin et le Guilan, dans ■ Digitized by Google

souverain d'Alamout. Ce grand événement eut lieu en 1256.

Cependant cette branche principale, ou plutôt cette *souche* des ismaéliens, n'est point celle dont il est si souvent fait mention dans nos croisades; mais Hassan-Sabbah, après avoir jeté les fondemens de sa puissance en Perse, avait envoyé des missionnaires supérieurs et des missionnaires du second ordre dans toutes les parties du monde musulman : ces missionnaires se répandirent surtout en Syrie. Un certain émir Seldjoukide, très célèbre, qui gouvernait Alep, servit merveilleusement leurs desseins. Rédouan (c'était le nom de ce prince) entra en amitié avec les ismaéliens, embrassa même leurs principes, et leur accorda une protection ouverte. De cette époque, c'est-à-dire de l'année 501 de l'hégire, date l'origine de cette grande puissance qu'ils ont eue en Syrie, et qui a subsisté pendant près de deux siècles; mais ces ismaéliens étaient soumis au souverain d'Alamout, et étaient dirigés par des dais. Il est même remarquable que la plupart des fédais, employés à commettre le meurtre en Syrie, étaient Persans de nation, et avaient sans doute été formés à cette exécrable profession dans les jardins délicieux d'Alamout, et par la vertu du hachich.

On s'est trop peu occupé jusqu'à ce jour, en Europe, de l'histoire des ismaéliens d'après les écrivains orientaux, pour déterminer l'étendue de pays occupé par ces sectaires. D'ailleurs, la géographie de la Perse s'enveloppe de trop d'obscurité pour qu'on puisse assigner la juste position des châteaux qu'ils habitaient. Ce que je puis vous assurer, c'est que cette province de Roudbar, où se trouvait le siége de leur empire, est, selon le *Ferhenk-Choouri*, Dictionnaire persan expliqué en turc, un grand district renfermant plusieurs villages, et situé entre Casbin et le Guilan, dans

/ 56G ÉCLAUVCISSEMïïsS. le voisinage de Théhéran , capitale actuelle de la Perse. Guillaume de Tyr nous apprend que les Ismaéliens possédaient en Syrie dix forteresses, et évalue leur nombre à soix^ro' mille âmes. Leur principal établissement était iMassiat, place importante, bien fortifiée , située â l'occident de Hamah , à la distance d'une journée de marche. Ils s'en étaient emparés en 5o5 de l'hégyre , après avoir assassiné l'émir qui y gouvernait, et l'ont conservée jusqu'à nos ^ jours. Outre Massiat , ils possédaient sept forteresses dans le parallèle de Hamah «t d'Ëmesse, jusqu'à la Méditerranée et dans le voisinage de Tripoli. Ils avaient com- ' mencé à paraître en Syrie vers la fin du cimpiième siècle de rhégyre. Leur puissance prif de grands accroissemens sous le Sedjoukide Redouan , qui embrassa leur doctrine. Pendant toute la durée de son règne', ils eurent une maison dans la ville d'Âlep , où ils exercèrent leur culte. On les redoutait tellement , qu'ils enlevaient au milieu des rues les femmes , les enfans , sans qu'on eût le courage de s'opposer à leurs violences. Ils dépouillaient publiquement les gens d'une autre secte que la leur, donnaient asile aux plus grands criminels, et trouvaient dans l'impunité une nouvelle audace pour commettre de nouveaux crimes. Ces barbares portaient même l'audace jusqu'à s'emparer, à main armée , des villes et châteaux-forts j c'est ainsi qu'ils enti'èrent à Apamée, d'où Tancrède les chassa. Quelle que pût être l'étendue des domaines possédés par les Ismaéliens , soit en Perse , soit en Sytie , elleme saurait être comparée à la grandeur de leur puissance , établie par le fanatisme , maintenue par la crainte qu'ils inspiraient. Répandus dans tout le monde musulman, depuis les extrémités de l'Asie mineure jusqu'au fond du Turquestan , ils étaient partout redoutés. En vous offrant quelques traits de leur fanatisme et de leur audace, si je ne vous donne point Digitized by Coogle

le voisinage de Théhéran, capitale actuelle de la Perse.

Guillaume de Tyr nous apprend que les ismaéliens possédaient en Syrie dix forteresses, et évalue leur nombre à soixante mille âmes. Leur principal établissement était à Massiat, place importante, bien fortifiée, située à l'occident de Hamah, à la distance d'une journée de marche. Ils s'en étaient emparés en 505 de l'hégyre, après avoir assassiné l'émir qui y gouvernait, et l'ont conservée jusqu'à nos jours. Outre Massiat, ils possédaient sept forteresses dans le parallèle de Hamah et d'Emesse, jusqu'à la Méditerranée et dans le voisinage de Tripoli. Ils avaient commencé à paraître en Syrie vers la fin du cinquième siècle de l'hégyre. Leur puissance prit de grands accroissemens sous le Sedjoukide Redouan, qui embrassa leur doctrine. Pendant toute la durée de son règne, ils eurent une maison dans la ville d'Alep, où ils exercèrent leur culte. On les redoutait tellement, qu'ils enlevaient au milieu des rues les femmes, les enfans, sans qu'on eût le courage de s'opposer à leurs violences. Ils dépouillaient publiquement les gens d'une autre secte que la leur, donnaient asile aux plus grands criminels, et trouvaient dans l'impunité une nouvelle audace pour commettre de nouveaux crimes. Ces barbares portaient même l'audace jusqu'à s'emparer, à main armée, des villes et châteaux-forts; c'est ainsi qu'ils entrèrent à Apamée, d'où Tancrède les chassa.

Quelle que pût être l'étendue des domaines possédés par les ismaéliens, soit en Perse, soit en Syrie, elle ne saurait être comparée à la grandeur de leur puissance, établie par le fanatisme, maintenue par la crainte qu'ils inspiraient. Répandus dans tout le monde musulman, depuis les extrémités de l'Asie mineure jusqu'au fond du Turquestan, ils étaient partout redoutés. En vous offrant quelques traits de leur fanatisme et de leur audace, si je ne vous donne point

ÉCLAIRCISSEMENS. 567 une idée précise de leur puiæance , je vous ferai connaître ■au moins de quelle nature elle était , et ce qu'on peut présumer qu'elle fut. Commençons par le dévouement et le, fanatisme. Ce serait une chose vraiment incroyable que ce dévoue*^ ment sans bm'nes des fédais pour les ordres de leur chef, le fanatisme dont il savait les animer, si les écrivains occidentaux, arabes et persans, ne nous en avaient conservé des traits. L'histoire nous apprend qu'Henri, comte de Champgne, ayant fait un voyage dans la petite Arménie, il tendit visite, à son retour, au roi des Assassins, et en fut reçu avec les honneurs les plus distingués. Le prince le promena dans tous les lieux de son séjour; et l'ayant conduit à une tour très élevée , sur chaque créneau de laquelle étaient des hommes vêtus de blanc : « Sans doute, dit-il à son hôte, » vous n'avez point de sujets aussi ohéissans que les miens. » En même temps il fit un signe, et deux de ces hommes se * précipitèrent du haut de la tour et expirèrent à l'instant. Le chef des ismaéliens ajouta : « Si vous le désirez, au moindfé » signal de ma part , ceux que vous voyez se précipiteront » également. » En se séparant de Henri , nem sans lui aVoir fait de riches présens , il lui dit ^ « Si vous avez quelX qu'ennemi qui en veuille à votre couronne, adressez-vous » à moi , et je le ferai poignarder par mes s^iteurs. x Mélik-chah, alarmé des progrès de Hassan-ben-SaUiah, lui envoya un de ses officiers pour le sommer de se soumettre et d'abandonner ses châteaux. Hassan fit venir en sa présence un de ses serviteurs , et lui ordonna de se tuer, ce qu'il fit à.l'instant; il dit à un autre de se jeter du haut d'un#onr, et ses ordres furent également exécutés. « Rap» portez à votre maître, répondit-41 alors à l'amb^ssadeux, V ce.que vous avez vu , et dites-lui que j'ai sous mes ordres Digitized by Google

une idée précise de leur puissance, je vous ferai connaître au moins de quelle nature elle était, et ce qu'on peut présumer qu'elle fut. Commençons par le dévouement et le fanatisme.

Ce serait une chose vraiment incroyable que ce dévouement sans bornes des fédais pour les ordres de leur chef, le fanatisme dont il savait les animer, si les écrivains occidentaux, arabes et persans, ne nous en avaient conservé des traits.

L'histoire nous apprend qu'Henri, comte de Champagne, ayant fait un voyage dans la petite Arménie, il rendit visite, à son retour, au roi des Assassins, et en fut reçu avec les honneurs les plus distingués. Le prince le promena dans tous les lieux de son séjour; et l'ayant conduit à une tour très élevée, sur chaque créneau de laquelle étaient des hommes vêtus de blanc : « Sans doute, dit-il à son hôte, » vous n'avez point de sujets aussi obéissans que les miens. » En même temps il fit un signe, et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour et expirèrent à l'instant. Le chef des ismaéliens ajouta : « Si vous le désirez, au moindre » signal de ma part, ceux que vous voyez se précipiteront » également. » En se séparant de Henri, non sans lui avoir fait de riches présens, il lui dit : « Si vous avez quel- » qu'ennemi qui en veuille à votre couronne, adressez-vous » à moi, et je le ferai poignarder par mes serviteurs. »

Mélik-chah, alarmé des progrès de Hassan-ben-Sabbah, lui envoya un de ses officiers pour le sommer de se soumettre et d'abandonner ses châteaux. Hassan fit venir en sa présence un de ses serviteurs, et lui ordonna de se tuer, ce qu'il fit à l'instant; il dit à un autre de se jeter du haut d'une tour, et ses ordres furent également exécutés. « Rap- » portez à votre maître, répondit-il alors à l'ambassadeur, » ce que vous avez vu, et dites-lui que j'ai sous mes ordres

566 ÉCLAIRCISSEMENS. » soixante mille hommes dont la soumission est la môme. » En 1 1 ao, quelques Batliénicns ayant assassiné Uorsaki ,, prince de i^Iossoul, ils furent à l'instant massacrés. La mère d'un de cos isinaéliens ayant appris, la mort de cet émir et ■ le sort des assassins , se livra à tous les excès de la joie ; mais ta satisfaction se cliangea en une vive douleur, lorsqu'elle eut ajq>risqueson fils, par un hasard heureux, avait échappé à la destinée de ses compagnons. Ainsi , le fanatisme opéra chez cette femme ce qui était l'œuvre de l'honneur national, del 'aniour de la patrie dans le cœur de celte mère Spartiate dont l'histoire a immortalisé l'héroïsme, et qui, succomba à ta douleur en apprenant que son fils était échappé au massacre des Thermopyles. Quel sera donc le charme et le pouvoir de la vertu, si l'aveugle fanatisme, la honte de notre espèce , peut la rivaliser dans les belles actions qu'elle produit? J Les ismaéliens étaient d'autani plus dangereux et redou* tés, qu'ils s'introduisaient auprès de tous les princes, en cliangeant de costume et de profession suivant les circonstances. Us prennent l'habillemeat syrien pour se défaire de rémire Ahmed-yel dontle dois bientôt parler ; ils entrent , en qualité de palefreniers du Korassan , au service de Tadje!— moulk-Bouri, prince de Damas , et l'attaquent inopinément. Les meurtriers de Borsaki prennent l'habit de derviches pour éloigner d'eux tout soupçon. Les ismaéliens veulent-ils poignarder le marquis de Montférat? ils embrassent le christianisme, prennent les habits religieux, affectent la piété la plus vive, gagnent l'amitié, l'estime du clergé, méritent la bienveillance de leur victime , et, après lui avoir donné la mort, ils périssent dans les supplices avec une ^admirable résignation. Un docteur de Perse très célèbre, l'ima^ Fakreddyn-Razi , avait été accusé de pratiquer en secret la doctrine des ismaéliens. Pour se laver de cette injurieuse cîtDigitized by Google

» soixante mille hommes dont la soumission est la même. »

En 1120, quelques Bathéniens ayant assassiné Borsaki, prince de Mossoul, ils furent à l'instant massacrés. La mère d'un de ces ismaéliens ayant appris la mort de cet émir et le sort des assassins, se livra à tous les excès de la joie; mais sa satisfaction se changea en une vive douleur, lorsqu'elle eut appris que son fils, par un hasard heureux, avait échappé à la destinée de ses compagnons. Ainsi, le fanatisme opéra chez cette femme ce qui était l'œuvre de l'honneur national, de l'amour de la patrie dans le cœur de cette mère spartiate dont l'histoire a immortalisé l'héroïsme, et qui succomba à sa douleur en apprenant que son fils était échappé au massacre des Thermopyles. Quel sera donc le charme et le pouvoir de la vertu, si l'aveugle fanatisme, la honte de notre espèce, peut la rivaliser dans les belles actions qu'elle produit?

Les ismaéliens étaient d'autant plus dangereux et redoutés, qu'ils s'introduisaient auprès de tous les princes, en changeant de costume et de profession suivant les circonstances. Ils prennent l'habillement syrien pour se défaire de l'émire Ahmed-yel dont je dois bientôt parler; ils entrent, en qualité de palefreniers du Korassan, au service de Tadje!-moulk-Bouri, prince de Damas, et l'attaquent inopinément. Les meurtriers de Borsaki prennent l'habit de derviches pour éloigner d'eux tout soupçon. Les ismaéliens veulent-ils poignarder le marquis de Montférat? ils embrassent le christianisme, prennent les habits religieux, affectent la piété la plus vive, gagnent l'amitié, l'estime du clergé, méritent la bienveillance de leur victime, et, après lui avoir donné la mort, ils périssent dans les supplices avec une admirable résignation. Un docteur de Perse très célèbre, l'imam Fakr-eddyn-Razi, avait été accusé de pratiquer en secret la doctrine des ismaéliens. Pour se laver de cette injurieuse ca-

ÉCLAIKOSSEIME^S. ^ SOq lomnie , il monte en clinire, et prononce Jcj malédictions contre eux. Cette nouvelle étant parvenue à Alamout , Moliainmed, qui régnait alors, chargea de sa vengeance un fédai. Celui-ci se rend auprès de l'imam , lui dit qu'il éti L'imam dit : «■ Il ne m'est point possible d'aller au château, mais » je ne prononcerai dorénavant aucune parole qui puisse)> déplaire au souverain d' Alamout. n Après cet entretien , le fedai tira de sa ceinture trois cent soixante pièces d'or,

570 w ÉCLAIRCISSEMENS. et dit à l'iaiam : « Voici votre traitement pour une an» née^ et il a été statué par le sublime divan , que vous » toucheriez chaque année pareille somme du réis Mod)v hafier. J'ai chez moi deux robes du Yémen; lorsque je * » serai parti, il faudra que vos domestiques les prennent; » ^car notre maître les a envoyées pour vous. » Dans le même moment le fédai disparut. L'imam prit les pièoes d'or et les robes , et il toucha pendant cinq ans le traitement fixé. Ce dévouement miraculeux , cette confiance dans unp vie dernière, dont la félicité ne saurait être décrite , produisaient l'audace et 1a pei'sévérance dans l'exécution des ordres du prince , le courage imperturbable qui portait les Ismaéliens à endurer la mort, sans que les souffrances les plus fortes pussent leur arracher aucun aveu. Les califes, les émirs tombaient sous leurs coups dans les mosquées , dans les rues , s^s les lambris des palais , au milieu de la foule du peuple et des grands.*Étaient-ils pris le couteau fatal à la main , ils remerciaient le ciel qui les approchait du lërme de leurs désirs , et la mort était pour eux le premier degré de la félicité. Maudoud , AcsancarBorsaki , princes de Mossoul , sont assassinés au sortir de la grande mosquée de la ville , et quoiqu'entourés de leurs officiers et de leurs domestiques. Ahmed-yel , gouverneur de plusieurs châteaux de l'Azerbaidjan , s'était déclaré plusieurs fois l'ennemi du seigneiir de la Montagne , il reçoit la mort an milieu de la salle d'audience du sultan MohaSied , à Bagdad. Le grand Saladin avait refusé d'embrasser ou de protéger la doctrine ismaélienne , et avait annoncé l'intention de la détruire ; tandis qu'il faisait le siège d'Ézaz dans le voisinage d'Alep , un fédai se jette sur lui et lui porte un coup de poignard à la tête. Saladin le saisit par le bras ; mais le meurtrier ne cessa de frapper Digitized by Google

et dit à l'imam : « Voici votre traitement pour une an-» née, et il a été statué par le *sublime divan*, que vous » toucheriez chaque année pareille somme du réis Mod-» haffer. J'ai chez moi deux robes du Yémen; lorsque je » serai parti, il faudra que vos domestiques les prennent; » car notre maître les a envoyées pour vous. » Dans le même moment le fédai disparut. L'imam prit les pièces d'or et les robes, et il toucha pendant cinq ans le traitement fixé.

Ce dévouement miraculeux, cette confiance dans une vie dernière, dont la félicité ne saurait être décrite, produisaient l'audace et la persévérance dans l'exécution des ordres du prince, le courage imperturbable qui portait les ismaéliens à endurer la mort, sans que les souffrances les plus fortes pussent leur arracher aucun aveu. Les califes, les émirs tombaient sous leurs coups dans les mosquées, dans les rues, sous les lambris des palais, au milieu de la foule du peuple et des grands. Étaient-ils pris le couteau fatal à la main, ils remerciaient le ciel qui les approchait du terme de leurs désirs, et la mort était pour eux le premier degré de la félicité. Maudoud, Acsancar-Borsaki, princes de Mossoul, sont assassinés au sortir de la grande mosquée de la ville, et quoiqu'entourés de leurs officiers et de leurs domestiques. Ahmed-yel, gouverneur de plusieurs châteaux de l'Azerbaidjan, s'était déclaré plusieurs fois l'ennemi du seigneur de la Montagne, il reçoit la mort au milieu de la salle d'audience du sultan Mohamed, à Bagdad. Le grand Saladin avait refusé d'embrasser ou de protéger la doctrine ismaélienne, et avait annoncé l'intention de la détruire; tandis qu'il faisait le siége d'Ézaz dans le voisinage d'Alep, un fédai se jette sur lui et lui porte un coup de poignard à la tête. Saladin le saisit par le bras; mais le meurtrier ne cessa de frapper

ÈCLAIRCISSEMEÎÎS. 571 que lorsqu'il eut été tué. Un second , un troisième fedai lui succédèrent sans obtenir plus de succès. Néanmoins jj>aladin se retira dans su tente, saisi d'une grande frayeur. Je vous ai dit précédemment , Monsieur , que l'irruption d'Holagou en Perse , et les expéditions de Bibars en Syrie, ruinèrent la puissance Ismaélienne. En détruisant les châteaux , ces deux guerrière ne purent toutefois détruire entièrement la secte. Lorsque Tamerlan pénétra dans le Mazendéran , il y trouva un grand nombre d'ismaéliens. 11 est souvent fait mention de ces sectaires dans l'histoire de la conquête du Yémen par les Turcs, j^'ous savons qu'ils sont répandus de nos jours dans plusieurs parties de la Perse , et que le gouvernement les tolère. On dit même qu'ils ont conseiTé jusqu'à leur imam , qui descend d'Ismaël même , fils de Djafar-elsadic , et se nomme ChahKhalil ; il habite la ville de Kheh , prés de Kom. Cet imam est presque vénéré comme un dieu par ses prosélytes , qui' lui attribuent le don des miracles et le décorent souvent du titre de calife. Les ismaélieus se retrouvent jusque sur les bords du Gange et de l'Indus , et chaque année ils viennent recevoir pieusement à Khekh les bénédictions de leur seigneur, en échange des magnifiques offrandes qu'ils lui apportent. Enfin il en existe encore plusieurs familles aujourd'hui dans les montagnes du Liban , sur lesquelles M. Rousseau , consul-général de France à .\lep , nous a donné de précieux renseignemens. Les ismaèliens de Syrie sont divisés en deux classes : les soueïdanis et les khedhréwis. Les derniers , qui forment la partie la plus nombreuse de la secte , ont pour chef l'émir .\li-Zoghbi , successeur de l'émir Mustapha-Edris ; leur principale habitation est à Messiade, que M. Sylvestre de Sacy croit devoir être appelée Meslat. Cette ancienne forteresse est située à douze lieues ouest de Hamali , sur un

 rocher isolé. A trois lieues ouest de Messiade , les Ismaéliens possèdent une autre forteresse nommée Kad mous, non moins grande que la première. La seconde classe , qui comprend les soueïdamis , est bien moins nombreuse que la précédente, et concentrée dans le village de Feudara , du district de Messiade. Sa pauvreté l'a mise en butte au mépris des klielidréwis ; son chef actuel s'appelle Cheik Sole'iman. La secte des ismaéliens ne se compose aujourd'hui que de quelques malheureuses familles éparses çà et là , et que les vexations de^ Turcs anéantissent tous les jours. Voici l'événement sinistre qui les a plongés dans cette siti^ation. Je laisserai parler M. Rousseau. « Les Reslans, une des familles les plus distinguées de a la secte des Nosaïris , possédaient depuis un temps im» mémorial la forteresse et le territoire de Messiade , lors» que lès ismaéliens , devenus assez puissans pour einpiéj* ter sur leurs domaines , les attaquèrent à l'improviste » et les chassèrent du pays pour s'y établir eux-mêmes. » Cette usurpation manifeste aigrit encore davantage la 1» haine invétérée que se portaient les deux peuples. Les » Nosaïris , après avoir inutilement tenté plusieurs moyens » pour rentrer dans leurs possessions, eurent enfin re» cours à la ruse. Ils envoyèrent à Messiade plusieurs des » leurs , qui , sous des noms empruntés et sans faire naître » aucun soupçon de leurs mauvais desseins , entrèrent au » service du Chéik-émir, Mustafa-Edris , «fui comman» dait alors dans la forteresse. » Abon-Ali-Hammour et Ali-Bacha, chefs des conjurés, » ne tardèrent pas à trouver l'occasion qu'ils attendaient. » Un jour que l'émir était resté seul dans son logis, ils » l'assaillirent et le percèrent de plusieurs coups de poi» gnard. Ce meurtre imprévu, fut le signal de grands Digitized by Coogle

rocher isolé. A trois lieues ouest de Messiade, les ismaeliens possèdent une autre forteresse nommée Kadmous, non moins grande que la première.

La seconde classe, qui comprend les *soueïdamis*, est bien moins nombreuse que la précédente, et concentrée dans le village de Feudara, du district de Messiade. Sa pauvreté l'a mise en butte au mépris des khehdréwis; son chef actuel s'appelle *Cheïk Soléïman*.

La secte des ismaéliens ne se compose aujourd'hui que de quelques malheureuses familles éparses çà et là, et que les vexations des Turcs anéantissent tous les jours. Voici l'événement sinistre qui les a plongés dans cette situation. Je laisserai parler M. Rousseau.

« Les *Reslans*, une des familles les plus distinguées de » la secte des Nosaïris, possédaient depuis un temps im- » mémorial la forteresse et le territoire de Messiade, lors- » que les ismaéliens, devenus assez puissans pour empié- » ter sur leurs domaines, les attaquèrent à l'improviste » et les chassèrent du pays pour s'y établir eux-mêmes. » Cette usurpation manifeste aigrit encore davantage la » haine invétérée que se portaient les deux peuples. Les » Nosaïris, après avoir inutilement tenté plusieurs moyens » pour rentrer dans leurs possessions, eurent enfin re- » cours à la ruse. Ils envoyèrent à Messiade plusieurs des » leurs, qui, sous des noms empruntés et sans faire naître » aucun soupçon de leurs mauvais desseins, entrèrent au » service du Chéik-émir, *Mustafa-Edris*, qui comman- » dait alors dans la forteresse.

» Abon-Ali-Hammour et Ali-Bacha, chefs des conjurés, » ne tardèrent pas à trouver l'occasion qu'ils attendaient. » Un jour que l'émir était resté seul dans son logis, ils » l'assaillirent et le percèrent de plusieurs coups de poi- » gnard. Ce meurtre imprévu fut le signal de grands

ÉCLAIRCISSEMEÜS. 573 » malheurs pour les isinaélicns. Les mesures avaient été » tellement concertées entre leurs ennemis , qu'à un cer» tain signal une bande nombreuse de Nosaïris, |)Ostée » dans les avenues de Messiade , devait s'y précipiter » tou l-à-cou|) et massacrer les liabitans qui voudraient se » défendre. Cæ projet reçut son entière exécution. Les » isinaélicns, attaqués brusquement , consternés et égor» gés pour la plupart au milieu des rues, ne résistèrent » que faiblement , et se rendirent à leurs ennemis, à qui » ils furent contraints de jurer , pour l'avenir , obéissance » et soumission. On évalue le butin que ceux-ci firent » dans cette journée , à plus d'un million de piastres, y » compris les dépouilles des villages et des campagnes. » Cet événement eut lieu dans l'année 1809. » Ces Ismaéliens ont un livre qui contient les dogmes de leur croyance actuelle , les pratiques de leur culte , etc. Il a pour auteur un certain Cheikh Ilualiim , qui semble être un des illuminés de cette secte; il fut mis au jour après le pillage de Messiade. C'est un assemblage de rêveries absurdes, de principes incohérens, ridicules, insignifians, où la doctrine primitive de ces sectaires se trouve jointe à une foule de dogmes qui lui sont étrangers , et que le temps , les communications avec d'autres sectes , et l'ignorance, ont introduits dans leur croyance. CejMjndanton ne saurait en négliger entièrement l'étude, puisqu'ils servent à prouver jusqu'à quel point l'esprit humain peut s'abuser. Pour ne point fatiguer votre patience , je négligeai ,]\Ionsieur , ce qui a rajiport à la théologie mystique , aux différentes incarnations de l'imam ou messie, qui s'est manifesté dans la personne d'Adam , de Noé , d'Abraliain , de Moïse, de Jésus, d'Ali, quatrième calife, selon lei mahométans orthodoxes ; je passerai également sous si

5:4 Ë«A1RC1SSEM£NS. lencelet mystères des lettres alphabétiques , qui se divisent en lumineuses et obscures, substantielles et corporelles, étaient d'abord au nombre de vingt-deux , ont été augmentées de six lors de la révélation de l'Alcoran , se rapportent aux maisons de la lune, aux signes du zodiaque, aux planètes, aux élémens, désignent tantôt un prophète, tantôt on saint personnage , enfin sont susceptibles d'une infinité d'applications allégoriques j mais je citerai dans son entier la description du Paradis. « J'ai réservé un séjour plus permanent et plein de délices éternelles à ceux qui suivent ma loi et craignent les efTets de ma justice. Ce séjour est le Paradis , où l'on entre par huit düTérentes portes qui conduisent à autant d'enceintes ; il y a dans chaque enceinte , yo,ooo prairies de safran *, dans chaque prairie , yo,ooo demeures de nacre et de corail ; dans chaque demeure , yo,ooo palais, ”0,000 galeries de topaze ; dans chaque galerie , yo,ooo salons d'or ^ dans chaque salon , yo,ooo tables d'argent ; sur chaque table , 70,000 sortes de ragoûts secs, etc. Chacun de ces mêmes palais contient encore 70,000 sources de lait et de miel , avec autant de pavillons de pourpre , occupés par de belles adolescentes. De plus , chaque salon est surmonté de 70,000 dômes d'ambre , et sur chaque dôme sont étalées 70,000 merveilles sorties des mains du Tout-Puissant. Les habitans de ces lieux enchantés sont immortels; ils ne connaissent ni les infirmités, les pleurs, ni les ris , ni les prières , ni le jeûne. » dois vous dire , au sujet de ce passage , que dans la vraie doctrine des Ismaéliens , le Paradis est la vraie religion et l'époque de sa manifestation , et que cette description ou toute autre semblable doit être regardée comme une allégorie. À cette citation , je ne puis me refuser d'en joindre deux Digilized by Google

lence les mystères des lettres alphabétiques, qui se divisent en lumineuses et obscures, substantielles et corporelles, étaient d'abord au nombre de vingt-deux, ont été augmentées de six lors de la révélation de l'Alcoran, se rapportent aux maisons de la lune, aux signes du zodiaque, aux planètes, aux élémens, désignent tantôt un prophète, tantôt un saint personnage, enfin sont susceptibles d'une infinité d'applications allégoriques; mais je citerai dans son entier la description du Paradis.

« J'ai réservé un séjour plus permanent et plein de délices éternelles à ceux qui suivent ma loi et craignent les effets de ma justice. Ce séjour est le Paradis, où l'on entre par huit différentes portes qui conduisent à autant d'enceintes; il y a dans chaque enceinte, 70,000 prairies de safran; dans chaque prairie, 70,000 demeures de nacre et de corail; dans chaque demeure, 70,000 palais, 70,000 galeries de topaze; dans chaque galerie, 70,000 salons d'or; dans chaque salon, 70,000 tables d'argent; sur chaque table, 70,000 sortes de ragoûts secs, etc. Chacun de ces mêmes palais contient encore 70,000 sources de lait et de miel, avec autant de pavillons de pourpre, occupés par de belles adolescentes. De plus, chaque salon est surmonté de 70,000 dômes d'ambre, et sur chaque dôme sont étalées 70,000 merveilles sorties des mains du Tout-Puissant. Les habitans de ces lieux enchantés sont immortels; ils ne connaissent ni les infirmités, les pleurs, ni les ris, ni les prières, ni le jeûne. »

Je dois vous dire, au sujet de ce passage, que dans la vraie doctrine des ismaéliens, le Paradis est la vraie religion et l'époque de sa manifestation, et que cette description ou toute autre semblable doit être regardée comme une allégorie.

A cette citation, je ne puis me refuser d'en joindre deux

ÉCLAIRCISSEMENS. 575 nutrcs : l'une sur les ilevoirs de riiomme , l'autre sur les idées métaphysiques de cette secte. « O fils d'Adam, l'empire de l'univers m'appartient en propre j ce que tu possèdes vient de moi ; mais sache ^ue les alimens dont tu te nourris ne te préserveront point de ^ la mort , ni les habits que tu portes des infirmités de la chair ; tu avanceras ou ri*culeras , suivant que ta langue s'exercera au mensonge ou à la vérité. Ton êtie se compose de trois parties : la première est à moi ; la seconde à toi, et la troisième nous appartient en commun. Celle qui est à moi , c'est ton âme ; la tienne , ce sont tes actions , et celle que nous partageons entre nous , ce sont les prières que tu m'adresses. Tu dois m'implorer dans tes besoins ; ma bienfaisance est d'exaucer, ü fils d'Adam ! honore-moi et tu me connaitras ; crains-moi , et tu me verras ; adoremoi , et tu t'approcheras de moi. O fils d'Adam ! si les rois sont précipités dans les flammes pour leur tyrannie, les magistrats pour leurs traliisons , les docteurs {lour leurs ja< lousies , les artisans pour leurs fraudes ,, les grands pour leur orgueil , les petits pour leur hypocrisie , les pauvres pour leurs mensonges où seront donc ceux qui aspirent à entrer dans le Paradis ? N 11 y a trois sortes d'existence : la première, usuelle et relative , exposée à l'infiuence des astres , sujette aux altérations, et susceptible d'étre ou de ne pas être ù-lafois, c'est celle de la matière; la seconde, intellectuelle, qui a été précédée par le néant , tuais qui devient permanente du moment qu'elle commence ; c'est celle de l'âme , sur laquelle les corps célestes ne peuvent agir ; la troisième , nécessaire , absolue et éternelle , supérieure par sa nature aux deux autres , c'est celle de l'Etre-Suprême, paf qui tout a été produit, qui a toujours subsisté, et qui subsistera à jamais. Digilized by Googl<

ÉCLAIRCIS6EMENS. » I/Êtrc dont l’existence est éternelle, le premier principe est illimité , unique et sans compagnon. U L’iiomme existe donc doublement par l’âme et par le corps ; son existence spirituelle survit à son existence corporelle , qui se dissout tôt ou tard. » L’âme est une substance simple , homogène et immatérielle , un souille indestruatible de la Divinité. Le corjis est un composé de parties matérielles , hétérogènes et destructibles , qui ne subsiste qu’autant que ces parties restent unies ensemble. L’âme n’est point essentiellement inhérente au corps ; celui-ci n’en est pas le sujet 5 nous savon» seulement qu’elle y est présente , comme l’éclat du soleil sur la superficie d’un objet quelconque. ^ » L’âme est immortelle... Les âmes ont été créées bien avant les corps ; elles résidaient , en les attendant, dans le monde intellectuel, séjour des vraies essences. Depuis leur union avec ces corps, elles s’efforcent sans cesse de conserver la réminiscence de leur cause productive ; et si , dans leur nouvel état, elles n’oublient point cette essence première, elles retournent alors à leur demeure antéiieuie; autrement elles restent errantes et malheureuses dans le monde matériel, pour y éprouver perpétuellement les vicissitudes et les peines de la vie présente. » Pour ne point se détériorer et ne point perdre scs droits à la proximité de son auteur, il faut que l'âme soit constamment remplie de l’idée de cette cause première, qui est disposée à l’attirer iins cesse vers elle : c’est son véritable 'état de jrerfection, celui dans lequel elle se maintient, en devenant insensible à toutes les affections terrestres.))*Outreson âme immatérielle et raisonnable, l’homme en a encore une autre , qui est l’âme naturelle : celle-ci naît et se détruit avec le corps ; c’est une certaine force 1117 Digitized by Google

» L'Être dont l'existence est éternelle, le premier principe est illimité, unique et sans compagnon.

» L'homme existe donc doublement par l'âme et par le corps; son existence spirituelle survit à son existence corporelle, qui se dissout tôt ou tard.

» L'âme est une substance simple, homogène et immatérielle, un souffle indestructible de la Divinité. Le corps est un composé de parties matérielles, hétérogènes et destructibles, qui ne subsiste qu'autant que ces parties restent unies ensemble. L'âme n'est point essentiellement inhérente au corps; celui-ci n'en est pas le sujet; nous savons seulement qu'elle y est présente, comme l'éclat du soleil sur la superficie d'un objet quelconque.

» L'âme est immortelle... Les âmes ont été créées bien avant les corps; elles résidaient, en les attendant, dans le monde *intellectuel*, séjour des vraies essences. Depuis leur union avec ces corps, elles s'efforcent sans cesse de conserver la réminiscence de leur cause productive; et si, dans leur nouvel état, elles n'oublient point cette essence première, elles retournent alors à leur demeure antérieure; autrement elles restent errantes et malheureuses dans le monde *matériel*, pour y éprouver perpétuellement les vicissitudes et les peines de la vie présente.

» Pour ne point se détériorer et ne point perdre ses droits à la proximité de son auteur, il faut que l'âme soit constamment remplie de l'idée de cette cause première, qui est disposée à l'attirer sans cesse vers elle : c'est son véritable état de perfection, celui dans lequel elle se maintient, en devenant insensible à toutes les affections terrestres.

» Outre son âme immatérielle et raisonnable, l'homme en a encore une autre, qui est l'âme naturelle : celle-ci naît et se détruit avec le corps; c'est une certaine force in-

 définissable , mais actuelle et agissante , qui est commune avec les animaux privés de la raison, et qui l’élève audessus de ces derniers, c’est le souille immortel que la Divinité lui a communiqué, à l'exclusion des autres êtres de l’univers. » r r ‘ fiecevex, Monsieur , je vous prie , etc. ». No. UI. Êelaireissement sur Us ordres de chevalerie. L’histoire des ordres de chevalerie se lie essentiellement à celle des croisades; le rôle brillant que ces pieuses congrégations militaires jouèrent dans les guerres saintes, leur longue existence au milieu des sociétés chrétiennes , leur influence sur l’esprit des croisades et des pèlerinages , jettent 1 sur leur histoire cet intérêt vif et animé qui s’attache aut grandes institutions enfantées par l’esprit religieux et militaire du moyen âge. Si dans le grand tableau des croisades il eût été impossible de s’arrêter trop long-temp sur l’origine et les développement des ordres militaires, il nous parait important d’y consacrer un éclaircissement spécial' où le lecteur ' trouvera, sinon l’histoire complète, du moins l’exposition rapide des caractères généraux et des institutions particulières de clwque ordre de chevalerie. Par chevalerie nous n’entendons point ici cette grande confrérie militaire qui embrassait toutes les autres, et dont les membres n’étaient enchaînés que par une sorte de confraternité d’armes , mais ces ordres tout-à-la-fois monastiques et militaires , soumis à des vœux et à des pratiques austères et ascétiques, au célibat, aux abstinences , à des statuts , enfin réunis en corporation particulière possédant des biens comme corps , ' TOM. n. 37 Digilized by Google

U-H ÉfXAmaSSEMETCS. les recevant et les transmettant d’âge en âge. Ces corporations diverses se sont disputé long - temps la précniinence d'antiquité et de gloire j il ne nous appartient pas do décider ce grand débat; et c’est plutôt pour adopter un ordre méthodique que pour assigner un rang et des préférences , que nous diviserons cet éclaircissement en quatre sections, consacrées à chacun des ordres militaires. ^ 1*'. Onf/'e Quoique les chroniques des croisades ne parlent jamais de l’ordre de St.-Lazare , cependanteet ordre fait remon tei- son origine aux temps les plus reculés; c’est au berceaude l’Église chrétienne, dit-on , qu'il s’établit dans la ville d’Acre et qu’il se consacra au service des pèlerins et des lépreux : les empereurs Honnorius, Théodose, Â'alcntinien , Justinien et Tibère, pirotégèrent ce pieux étabUsscinent; et lors de l’expédition d’iléraclius en Orient, les religieux de St.-Lazare accompagnèrent son armée pour panser les blessés et prendre soin des malades ; par la suite ils obtinrent la permission de s’établir à Jérusalem , Bethléem, Nazareth; une église antique de St.Lazare, dans nie de Chypre, constate qu’ilsétaientanciennement établis dans cette île ; une bulle de Benoît IX (i o4'j) leur accorda de nombreux privilèges ; ils furent confirmés lors des croisades , par le pape Urbain II (1096). On lit dans des lettres du Roi Jean (i348), que les frères de St.Lazare desservant les hôpitaux de Jérusalem et de la Palestine, avaient une existence brillante du temps de Titc et de Vespasien , assertion évidemment exagérée ; quoi qu’il en soit , l’auteur de la vie du pape Gélase, écrite du temps des premières croisades, représente les religieux de St.-Lazare reprenan t ce vif éclat dont l’ordre avait brillé à son origine, et qui s’était terni durant la domination des Perses, des Arabes et des Sarrasins; ce fut à cette époque de la première croisade, que l’ordre devint tont-à-La-fois militaire et reli

 gieux; comme tous les autres ordres , il dut prendre les armes pour défendre les conquêtes des chrétiens. Jusqu'alors son institution avait été de soigner les léproseries , les malades , les blessés , et de fournir aux pèlerins des moyens de visiter les saints lieux ; il s'unit alors aux ordres militaires; mais ne voulant rien perdre de son caractère primitif, l'ordre se divisa en trois classes : tandis qu'une partie des chevaliers repoussait, les armes à la main, les invasions des infidèles , l'auti-e soignait les^ léproseries ; la troisième enfin, connue sous le nom de prêtres, se consacrait aux autels, donnait le Saint-Viatique et tous les seçours spirituels aux malades. Louis VII amena des religieux de l'ordre de St. -Lazare en France ; ils établirent leur maison entre le faubourg St. -Denis et le faubourg St. -Martin; de saintes filles s'y affilièrent, et sous la protection des rois l'ordre devint bientôt riche et puissant. Des établissemcns de St.-Lazarc se répandirent en Italie, en Allemagne, et André II les protégea en Hongrie. Quand ils eurent acquis quelques richesses, ils étendirent leur bienfaisance; ils s'occupèrent de fournir des vaisseaux aux pèlerins qui passaient en Orient et de racheter les captifs des mains des infidèles; l'habillement de Fordre consistait , dans l'origine, en un manteau, une calotte de religieux; une croix étail peinte sur le côté du manteau ; ils y ajoutèrent ensuite un collier; les religieux avaient d'abord adopté la règle de St.-Basile, ils prirent ensuite celle de St.- Augustin; il leur était prescrit de prendre les armes et de suivre la bannière de la croix pour attaquer les infidèles en tous les lieux de la terre , de s'adonner aux œuvres de la charité et aux soins des malades. Voici quelle était la formule du serment auquel chaque chevalier eUiit soumis en entrant dans l'ordre : « Moi, fais aujéur» d'hui mon vœu d'obéissance, et promets au Dieu tout

5«o ÉCLAIRCISSEMENS. » puissant J à la sainte Vierge Marie , à notre Mons. St,-» » Lazare, aux chevaliers des malades de Jérusalem, que » je serai obéissant et chaste, et renonçant aux biens du » monde; que je garderai fidèlement la règle de St.» Augustin , autant qu'il me sera possible, jusqu'à la iqort. ^ 2. Des Hospitaliers, Tout le monde connaît l'origine de cet ordre célèbre , fondé dans la Palestine par quelques hommes religieux, et devenu si brillant par la suite dans toute la chrétienté. Nous avons indiqué dans l'histoire des croisades les services que rendirent les chevaliers de St.-Jean à la Terre-Sainte; ce n'est donc point une histoire de cet ordre que nous allons entreprendre , inais un résumé complet et exact de ses institutions. L'institution primitive des Hospitaliers euf pour objet le soin des blessés et des malades ; le pieux Gérard fut le ^ndateur de cet ordre; plusieurs jeunes gentilshommes , renonçant à leur patrie, s'y associèrent; on .compte parmi eux Raymond Dupuis, Dudon de Comps.de la province du Dauphiné, Gaston ou Caston de la ville de Berdeis , Conon de Montaigu de la province d'Auvergne. Par les soins du pieux Gérard on vit bientôt s'élever une église magnifique en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste; des bâtimens spacieux furent construits, les uns pour servir d'hpspicé aux malades, les autres de logement aux chevaliers; un chroniqueur olAerve que dans ces temps primitifs de l'ordre, le pain des chevaliers n'était fiütqufavec de la grossière farine, êt qu'on r^rvait les mets exquis pour les pèlerins blessés dans les .combats. Ces fières ne dédaignaient pas de laver les pieds des pauvres pèlerins et de pnwr leurs blessures ; des prêtres attachés à l'lràpita| leur administraient les sacremens et les consolations de l'Église; à cette époque l'ordre fonda déjà des maisons succursales dans les principales provinces de l'Europe.

» puissant, à la sainte Vierge Marie, à notre Mons. St.-
» Lazare, aux chevaliers des malades de Jérusalem, que
» je serai obéissant et chaste, et renonçant aux biens du
» monde; que je garderai fidèlement la règle de St.-
» Augustin, autant qu'il me sera possible, jusqu'à la mort.

§ 2. *Des Hospitaliers.* Tout le monde connaît l'origine de cet ordre célèbre, fondé dans la Palestine par quelques hommes religieux, et devenu si brillant par la suite dans toute la chrétienté. Nous avons indiqué dans l'histoire des croisades les services que rendirent les chevaliers de St.-Jean à la Terre-Sainte; ce n'est donc point une histoire de cet ordre que nous allons entreprendre, mais un résumé complet et exact de ses institutions.

L'institution primitive des Hospitaliers eut pour objet le soin des blessés et des malades; le pieux Gérard fut le fondateur de cet ordre; plusieurs jeunes gentilshommes, renonçant à leur patrie, s'y associèrent; on compte parmi eux Raymond Dupuis, Dudon de Comps de la province du Dauphiné, Gaston ou Caston de la ville de Berdeis, Conon de Montaigu de la province d'Auvergne. Par les soins du pieux Gérard on vit bientôt s'élever une église magnifique en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste; des bâtimens spacieux furent construits, les uns pour servir d'hospicé aux malades, les autres de logement aux chevaliers; un chroniqueur observe que dans ces temps primitifs de l'ordre, le pain des chevaliers n'était fait qu'avec de la grossière farine, et qu'on réservait les mets exquis pour les pélerins blessés dans les combats. Ces frères ne dédaignaient pas de laver les pieds des pauvres pélerins et de panser leurs blessures; des prêtres attachés à l'hôpital leur administraient les sacremens et les consolations de l'Église; à cette époque l'ordre fonda déjà des maisons succursales dans les principales provinces de l'Europe.

ÉCLAHICISSEMENS. 58r • Telles furent celles cTAmlalousie , de Tarente dans la Fouille, de Messine en Sicil*, et un grand noftibre d'auti es que le pape Pascal II prit sous U protection spéciale (Ui St. -Siège. Les statuts de. l'ordre furent modifiés» sous le grandinaitre Dupuy ; jusqu'alors ils n'ayaient commandé que l'humilité envers les pèlerins et la charité envers tous les frères; l'obligation du service militaire^ y fut ajoutée : chaque chevalier fit le vœu de combattre à outrance les infidèles. Sous le grand-maître Raymond, on commença à classer l'ordre par langues et suivant la patrie des chevaliers ; on distingua ces tangues en Provence , Auvergne , France , Italie, Aragon, Allemagne et Angleterre; on «créa* des bailliages, des connuanderies dans chacune de ces langues, mais les commanderies furent indistinctement attribuées à tous les chevaliers. ' < La forme du gouvernçnient de l'ordre était aristocratique; l'autorité supérieure résidait dans le conseil, dont le grand-maître était le dief; celui-ci avait deux voix lors «les délibérations ; il nommait et destituait les précepteurs chargés d'aller reeneillir en Europe les aumônes des fidèles et les revenus des commanderies, qui, sauf ce qui était rigoureusement nécessaire à leur administration et à lu subsistance du chevalier titulaire, devaient être envoyés en Asie ; c'était avec ces ressources de l'Europe et les propriétés des chevaliers en Asie, que l'ordre fournissait aux frais de la guerre et à la subsistance des pèlerins ; c'est pourquoi les maisons succursales devaient vivre avec la plus grande frugalité, la Terre-Sainte étant l'unique objet de leur sullicitufle. L'habit régulier de l'ordre consistait alors en une robe de couleur noire , avec un manlea u à pointes de la même couDigiiized by Google

Telles furent celles d'Andalousie, de Tarente dans la Pouille, de Messine en Sicile, et un grand nombre d'autres que le pape Pascal II prit sous la protection spéciale du St.-Siége.

Les statuts de l'ordre furent modifiés sous le grand-maître Dupuy; jusqu'alors ils n'avaient commandé que l'humilité envers les pélerins et la charité envers tous les frères; l'obligation du service militaire y fut ajoutée : chaque chevalier fit le vœu de combattre à outrance les infidèles.

Sous le grand-maître Raymond, on commença à classer l'ordre par langues et suivant la patrie des chevaliers; on distingua ces langues en Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne et Angleterre; on créa des bailliages, des commanderies dans chacune de ces langues, mais les commanderies furent indistinctement attribuées à tous les chevaliers.

La forme du gouvernement de l'ordre était aristocratique; l'autorité supérieure résidait dans le conseil, dont le grand-maître était le chef; celui-ci avait deux voix lors des délibérations; il nommait et destituait les précepteurs chargés d'aller recueillir en Europe les aumônes des fidèles et les revenus des commanderies, qui, sauf ce qui était rigoureusement nécessaire à leur administration et à la subsistance du chevalier titulaire, devaient être envoyés en Asie; c'était avec ces ressources de l'Europe et les propriétés des chevaliers en Asie, que l'ordre fournissait aux frais de la guerre et à la subsistance des pélerins; c'est pourquoi les maisons succursales devaient vivre avec la plus grande frugalité, la Terre-Sainte étant l'unique objet de leur sollicitude.

L'habit régulier de l'ordre consistait alors en une robe de couleur noire, avec un manteau à pointes de la même cou-

 leur , auquel était cousu un capuchon ; sur lec$té gauche du manteau était une croix 4e toile blanche à huit pointes ; dans les premiers temps, cet habillement était commun à tous les religieux de l'ordre; en 1209, Alexandre IV, dans une bulle adressée ù l'ordre, distingue le frère servant du chevalier; les n ns furent sou mis à l'habit régulier de l'ordre, les autres purent porter à la guerre une supra -veste ou cotte d'arme rouge, avec la croix blanche semblable à l'étendard de l'ordre et à scs armes , qui sont de gueule à la croix pleine d'argent ; cet habit devint par la suite si honorable que celui qui fuyait dans les combats était déclaré indigne de le porter; abandonner l'étendard de l'ordre, était renoncer à ses insignes ; lorsque les afliliations européennes curent fait entrer dans le sein de l'ordre de St.-Jean beaucoup de ibmillcs qui n'avaient jamais vu le temple et la Sainte-Cité, on permit aux chevaliers qui n'étaient pas dans la Palestine de porter la croix , indépendamment de l'habit; cependant les papes s'élevèrent souvent contre cette sécularisation d'un ordre aeligieux. Cette innovation ne fut pas la seule que se permirent les chevaliers de St.-Jean; les envahisseniens de cet ordre sont signalés jtar un concile tenu sous Adrien IV : « iS'ous apprenons, disent les évêques assemblés, par les plaintes véhémentes de nos frères de la Palestine, que les Hospitaliers abusent des privilèges qu'ils tiennent du Saint-Siège; que leurs religieux usurpent les propriétés ecclésiastiques, les paroisses , les presbytères; qu'ils administrent les sacremens aux excommuniés et les enterrent avec toutes les cérémonies de l'Eglise; qu'enfin , dans toutes les circonstances, ils usurpent les prérogatives des prêtres de Jésus-Christ. •\- peu-près vers cette époque, une sorte de réforme eut lieu dans l'ordre; le grand-maître ne dut plus avoir qu'un chapelain, un majordome, deux chevaliers, trois écuyers,

 un turcopole et un page; chacun de ces domestiques ne pouvait avoir qu'un cheval; le grand-maîlre n'avait à son service que deux ches%ix de main et une mule; les chevaliers étaient réduits à l'écuyer compagnon nécessaire de leurs expéditions. Malgré cette réforraation sévère, assez d'abus restèrent ' encore pour exciter la vigilante attention des papes; il existe une lettre d'Innocent II, dont les expressions sont extrêmement curieuses : « Nous avons appris avec douleur » que vous entretenez dans vos maisons des femmes d'une » vie déréglée , avec lesquelles vous vivez dans le désordre ; » que vous n'observez pas plus le vœu de pauvreté que » levœu de continence; vous possédez de grands biens dont » chaque chevalier dispose , ne se contentant pas de cette » rétribution annuelle, qui est leur seule propriété, sur les » biens qui sont au Seigneur et donnés pour son service ; » un plus grand mal encore , c'est que , contre toute espèce » d'ordre et de bonne police, vous protégez indifféremment » tous ceux qui ont été admis clans votre confrérie, sans » vous inquiéter s'ils sont coupables; c'est pourquoi voire » maison sert d'asile à des voleurs, à des meurtriers et à » des hérétiques; vous retranchez chaque jour quelque » chose à vos aumônes accoutumées pour en augmenter » la bourse de vos plaisirs; pleins decupidité, vous changez » par mille fraudes diverses les testamens de ceux qui U meurent dans vos maisons , c'est dans celte intention » que vous exigez qu'ils se confessent nécessairement k » ceux de votre ordre; on cTit même, grand dieu ! que » vous êtes suspects d'hérésie. » U Le pape, en conséquence, réforme les mœurs des » Hospitaliers, ordonne qu'ils n'étaleront plus ce luxe » insolent qui afflige les fideles de Jésus-Christ; ils devront P être sobrc't dans leur noinviture , ne plus parler dans l«s«««

584 ÉCLAIRCISSEMENS. M réfectoire J en un mot, tuivie en tout point 4a ‘règle M monastique. * En ia6^, le pape Clément IV £iit un pompeux éloge des Hospitaliers : « Ils doivent , ces vénérables frères , être » considérés comme les Machabées du Nouveau-Testament^ • J* ils ont renoncé aux douceurs du siècle pour prendre X l’habit du pauvre et l’^)ée de Jésus-Christ ; chaque » jour l’Église s’en sert pour préserver la chrétienté de X l’invasion des infidèles, x En 1 269 , les états de Césarée firent de nouveaux règle* mens pour les chevaliers de St.-Jean ; on établit alors d’une manière positive et régulière des commanderies et des commandeurs titulaires à vie; on créa des prieurs chargés de veiller à ce que les commanderies fussent bien administrées; ces prieurs devaient parcourir l’Europe , recueillir tous les revenus de leur prieuré dans leqiml étaient ' comprises plusieurs commanderies , empêcher qu’on lie les aliénât, soit par vente, soit par testament; ce fut alors qu’on défendit à tous les chevaliers de tester et de léguer la moindre chose à leur famille , les biens devant intégralement i-evenir à l’ordre. • Sous le grand-maitre Guillaume deVillaret, on trouve le premier établissement des femmes hospitalières; une donation faite à l’ordre en 1269, sous la condition de cette fondation pieuse, en avait donné la première idée; les filles de St.-Jean sont consacrées, d’après leurs statuts, aux soins des malades; leur habillement est en laine rouge ; elles portent un grand madteau noir sur lequel est une croix blanche à huit pointes. Après les croisades, l’ordre de St.-Jean de Jérusalem fôt devenu célèbre dans toute la cliretienté ; son histoire est dans les mains de tout le monde , comme le souvenir de ses grandeurs dans tous les esprits; on pourra voir dans la Digitized by Google

» réfectoire ; en un mot, suivre en tout point la règle » monastique. »

En 1267, le pape Clément IV fait un pompeux éloge des Hospitaliers : « Ils doivent, ces vénérables frères, être » considérés comme les Machabées du Nouveau-Testament ; » ils ont renoncé aux douceurs du siècle pour prendre » l'habit du pauvre et l'épée de Jésus-Christ ; chaque » jour l'Église s'en sert pour préserver la chrétienté de » l'invasion des infidèles. »

En 1269, les états de Césarée firent de nouveaux règlemens pour les chevaliers de St.-Jean ; on établit alors d'une manière positive et régulière des commanderies et des commandeurs titulaires à vie ; on créa des prieurs chargés de veiller à ce que les commanderies fussent bien administrées ; ces prieurs devaient parcourir l'Europe, recueillir tous les revenus de leur prieuré dans lequel étaient comprises plusieurs commanderies, empêcher qu'on ne les aliénât, soit par vente, soit par testament ; ce fut alors qu'on défendit à tous les chevaliers de tester et de léguer la moindre chose à leur famille, les biens devant intégralement revenir à l'ordre.

Sous le grand-maître Guillaume de Villaret, on trouve le premier établissement des femmes hospitalières ; une donation faite à l'ordre en 1259, sous la condition de cette fondation pieuse, en avait donné la première idée ; les filles de St.-Jean sont consacrées, d'après leurs statuts, aux soins des malades ; leur habillement est en laine rouge ; elles portent un grand manteau noir sur lequel est une croix blanche à huit pointes.

Après les croisades, l'ordre de St.-Jean de Jérusalem est devenu célèbre dans toute la chretienté ; son histoire est dans les mains de tout le monde, comme le souvenir de ses grandeurs dans tous les esprits ; on pourra voir dans la

ÊP.A1RC1SSE1IAENS. 586 suite de V Histoire des Croisades , les services qu'il rendit à la chrétienté en arrêtant les invasions des Musulmans. On sait que l'ordre n'a pas cessé d'exister , et que les chevaliers de Malte subsistent encore , malgré que leur souveraineté se soit eâacée au milieu de la plus grande révolution. 111. — Des Templiers. Âu moment où quelques compagnons dc^odefroy s'établissaient dans la Palestine et se vouaient, sous le nom à' Hospitaliers , au service des malades , neuf chevaliers français , ^ui avaient suivi le noble duc de Bouillon sous l'étendard de la croix, fondaient une $orte>de conhérie militaire entièrement consacrée à la défepse des saints lieux et à protéger les pieux voyageurs qui visitaient le tombeau de Jésus-Christ. Cet o/dre , d'aboçd peu nombreux , s'accrut de toute cette brillante chevalerie qui passait sans cesse d'Europe en Asie. Au commencement du douzième siècle , les membies de cette confrérie militaire prirent le nom àe chevaliers du Temple, de

Templiers; dans quelques chartes ils sont nommés io/

suite de l'*Histoire des Croisades*, les services qu'il rendit à la chrétienté en arrêtant les invasions des Musulmans. On sait que l'ordre n'a pas cessé d'exister, et que les chevaliers de Malte subsistent encore, malgré que leur souveraineté se soit effacée au milieu de la plus grande révolution.

§. III. — *Des Templiers*. Au moment où quelques compagnons de Godefroy s'établissaient dans la Palestine et se vouaient, sous le nom d'*Hospitaliers*, au service des malades, neuf chevaliers français, qui avaient suivi le noble duc de Bouillon sous l'étendard de la croix, fondaient une sorte de confrérie militaire entièrement consacrée à la défense des saints lieux et à protéger les pieux voyageurs qui visitaient le tombeau de Jésus-Christ.

Cet ordre, d'abord peu nombreux, s'accrut de toute cette brillante chevalerie qui passait sans cesse d'Europe en Asie. Au commencement du douzième siècle, les membres de cette confrérie militaire prirent le nom de *chevaliers du Temple, de Templiers;* dans quelques chartes ils sont nommés *soldats du Christ, Milice du temple de Salomon, la Milice de Salomon*. Le concile de Troyes approuva cet ordre en 1128. Leur statut est ainsi intitulé : *Regula pauperum comilitonum templi Salomonis*. Il nous paraît important de faire connaître les dispositions de ce statut :

Le chevalier du Temple devait se vouer à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et militaires. La principale dignité était celle de grand-maître; au-dessous de lui étaient les précepteurs, et par la suite les prieurs; ensuite les visiteurs, puis enfin les commandeurs.

La réception d'un chevalier avait lieu de la manière suivante: Le chapitre s'assemblait dans l'église et ordinairement pendant la nuit; le récipiendaire attendait au dehors. Le chef qui présidait le chapitre envoyait à trois différentes

586 ÉCLAmCISSEMETIS. reprises deux frères, qui demandaient au néophite s'il voulait être admis dans la milice du Temple. Cet interrogatoire était trois fois répété ; alors le récipiendaire devait demander trois fois le pain et l'eau, ensuite on l'introduisait. Le chef du cha[titre lui adressant la parole , lui disait ; « Les règles de l'ordre sont sévères ; vous vous exposez à de grandes peines , à d'imminens ^ahgers j quand vous voudrez dormir il faudra que vous veilliez ; il faudra supporter les fatigues quand vous voudrez vous reposer , souffrir la soif et la faim quand vous voudrez boire et manger , passer dans un pays quand vous voudrez rester 'dans un autre ; » ensuite il lui faisait ces questions : « Youlezvous être chevalier? Êtes-vous sjiin de corps? N'êtesvous point marié ou fiancé ? N'appartenez-vous pas déjà à un autre ordre? N'avez -vous pas de dettes que vous ne puissiez acquitter par vous ou par vos amis? » A chacune de ces questions, le récipiendaire devait répondre d'une manière satisfaisante ; alors il prononçait ses vœux : pautrele, chasteté, obéissance , et se consacrait à la défense de la Terre-Sainte. On trouve, dans les privilèges de l'ordre de Citeaux , la formule du serment des chevaliers du Temple ; lu voici : « Je jure de consacrer mes discours , » mes forces et ma vie à défendre la croyance de l'unité » de Dieu et des mystères de la foi : je promets d'être sou» mis et obéissant au grand-inaitre de l'ordre; quand les » Sarrasins envahiront les terres des chrétiens , je passe» rai les mers pour délivrer mes frères ; je donnerai se» cours de mon bras à l'Église et aux rois contre les B princes infidèles ; tant que mes ennemis ne seront que » trois contre moi , je les combattrai , et jamais ne pren» drai la fuite ; seul je les combattrai , si ce sont les méa créans. » Les pratiques qne devaient accomplir les clmvaliers conDigitized by Google

reprises deux frères, qui demandaient au néophite s'il voulait être admis dans la milice du Temple. Cet interrogatoire était trois fois répété ; alors le récipiendaire devait demander trois fois le pain et l'eau, ensuite on l'introduisait. Le chef du chapitre lui adressant la parole, lui disait : « Les règles de l'ordre sont sévères ; vous vous exposez à de grandes peines, à d'imminens dangers ; quand vous voudrez dormir il faudra que vous veilliez ; il faudra supporter les fatigues quand vous voudrez vous reposer, souffrir la soif et la faim quand vous voudrez boire et manger, passer dans un pays quand vous voudrez rester dans un autre ; » ensuite il lui faisait ces questions : « Voulez-vous être chevalier? Êtes-vous sain de corps? N'êtes-vous point marié ou fiancé? N'appartenez-vous pas déjà à un autre ordre? N'avez-vous pas de dettes que vous ne puissiez acquitter par vous ou par vos amis? » A chacune de ces questions, le récipiendaire devait répondre d'une manière satisfaisante ; alors il prononçait ses vœux : *pauvreté*, *chasteté*, *obéissance*, et se consacrait à la défense de la Terre-Sainte. On trouve, dans les priviléges de l'ordre de Citeaux, la formule du serment des chevaliers du Temple ; la voici : « Je jure de consacrer mes discours, » mes forces et ma vie à défendre la croyance de l'unité » de Dieu et des mystères de la foi ; je promets d'être soumis et obéissant au grand-maître de l'ordre ; quand les » Sarrasins envahiront les terres des chrétiens, je passe- » rai les mers pour délivrer mes frères ; je donnerai se- » cours de mon bras à l'Église et aux rois contre les » princes infidèles ; tant que mes ennemis ne seront que » trois contre moi, je les combattrai, et jamais ne pren- » drai la fuite ; seul je les combattrai, si ce sont les mé- » créans. »

Les pratiques que devaient accomplir les chevaliers con-

ÉCLAIftClSSEMEjN'S. 587 siitaient à commimiér trois fois l’an ; trois fois la semaine ils entendaient la messe et {.oavaient manger de' la viande; les pauvres recevaient aussi trois fois par semaine l’aumône dans les églises; ceux qui manquaient à leur devoir étaient flagellés trois fois ‘en plein chapitre (U parait que le nombre trois était mystérieux dans le sein de l’ordie). • . La première obligation du Templier était de combattre les infidèles, et ce devoir était si impérieux que celui-là qui y manquait était banni à jamais de l’ordre. Lorsqu’ils . marchaient à l’armée , ils se réunissaient sous leur étendard appelé Bauceant, sur lequel était cette légende d’humilité : Nonnohisy Domine^ non nohis, sed nominituo dàgloriam. Les Templiers ne pouvaient marcher aux combats sans avoir assisté à la célébration des saints mystères , et le plus souvent ils y participaient en recevant le pain des anges. Saint Bernard nous a laissé 'un. éloge remarquable de l’ordre des Templiers ; *« Ils vivent , disait le saint prédi» cateur de la croisade, sans avoir rien en propre, pas » même leur volonté ; vêtus Empilement et couverts de U poussière , ils ont le visage brûlé des ardeurs du soleil, » un regard fier et sévère ; à l’approche du combat ils s’ar> » ment de foi au dedans et de fer au dehors; leurs armes » sont leur unique parure; ils s’en servent avec courage ■» dans les périls, sans craindre le nombre ni la force des » infidèles; toute leur confiance est dans le Dieu des ar» mées, et en combattant pour sa cause, ils cherchent M une victoire certaine ou une mort sainte et honorable. » O l’heureux genre de vie, dans lequel on peut’attendre » la mort sans crainte , la désirer même, et la recevoir » avec fermeté ! » ' Tel était, dans les premiers temps, la grande réputaDigitized by Google

sistaient à communier trois fois l'an ; trois fois la semaine ils entendaient la messe et pouvaient manger de la viande ; les pauvres recevaient aussi trois fois par semaine l'aumône dans les églises ; ceux qui manquaient à leur devoir étaient flagellés trois fois en plein chapitre (il paraît que le nombre trois était mystérieux dans le sein de l'ordre).

La première obligation du Templier était de combattre les infidèles, et ce devoir était si impérieux que celui-là qui y manquait était banni à jamais de l'ordre. Lorsqu'ils marchaient à l'armée, ils se réunissaient sous leur étendard appelé *Bauceant*, sur lequel était cette légende d'humilité : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Les Templiers ne pouvaient marcher aux combats sans avoir assisté à la célébration des saints mystères, et le plus souvent ils y participaient en recevant le pain des anges.

Saint Bernard nous a laissé un éloge remarquable de l'ordre des Templiers : « Ils vivent, disait le saint prédi- » cateur de la croisade, sans avoir rien en propre, pas » même leur volonté ; vêtus simplement et couverts de » poussière, ils ont le visage brûlé des ardeurs du soleil, » un regard fier et sévère ; à l'approche du combat ils s'ar- » ment de foi au dedans et de fer au dehors ; leurs armes » sont leur unique parure ; ils s'en servent avec courage » dans les périls, sans craindre le nombre ni la force des » infidèles ; toute leur confiance est dans le Dieu des ar- » mées, et en combattant pour sa cause, ils cherchent » une victoire certaine ou une mort sainte et honorable. » O l'heureux genre de vie, dans lequel on peut attendre » la mort sans crainte, la désirer même, et la recevoir » avec fermeté ! »

Tel était, dans les premiers temps, la grande réputa-

4. 588 ÉCLAIRÇISSEMOS. tion de l’ûrdre , que même lé poète satirique Guiot , qui ne méi\a^eait aucun des ordres religieux, disait d’eux ; Molt «ont prodomme U Templiers j Li se rendent li clieyaliers Qui ont ce siicle esavoré Et ont tôt veu et tôt tasU. , « Les Templiers sont des hommes très vailians : c’est là U oà se retirent les chevaliers qui sont fatigués du monde , '» qui ont tout vu et goâté de tout. i> Cependant, déjà dans le treizième siècle diverses accusations pesaient sur eux j on leur reprochait d’abord leurs grands désordres, leurs guerres civiles avec les chevaliers de St. -Jean ; et le concile de Salzbourg , tenu en 1 292 , ne vit d’autre moyen que de tenter de les réunir en un seul ordre ; il .existe encore un ^curieux mémoire dans lequel ce projet de réunir les deux ordres est présenté comme impossible par le grand-maître du Temple, au pape :,«Et en effet, dit le grand-maître, n’est-il'pas à » craindre que les chevaliers ne se disent les uns les autres : » Nous valions mieux qi^Vous avant d’être réunis à vous; » nous faisions plus de biens. » D’autres accusations s’accumulèrent contre les Templiers : leurs richesses et leur vœu de pauvreté faisaient un' tel contraste, que les poètes du temps, les historiens, s’élevèrent plusieurs fois contre eux. On lit dans une chronique maniiscrite à la suite du roman de Fauvcl, ces vers contre les Templiers : là frères, li mestre du Temple Qu’ettoient rempli et ample ' v D’or et d’argent et de richesse , Et qui menoient telle noblesse , , Où sont-ils ? que sont devenus Que tant ont de plait maintenu. Digitized by Google

tion de l'ordre, que même le poète satirique Guiot, qui ne ménageait aucun des ordres religieux, disait d'eux :

Molt sont prodomme li Templiers ;
Là se rendent li chevaliers
Qui ont ce siècle asavoré
Et ont tot veu et tot tasté.

« Les Templiers sont des hommes très vaillans : c'est là » où se retirent les chevaliers qui sont fatigués du monde, » qui ont tout vu et goûté de tout. »

Cependant, déjà dans le treizième siècle diverses accusations pesaient sur eux ; on leur reprochait d'abord leurs grands désordres, leurs guerres civiles avec les chevaliers de St.-Jean ; et le concile de Salzbourg, tenu en 1292, ne vit d'autre moyen que de tenter de les réunir en un seul ordre ; il existe encore un curieux mémoire dans lequel ce projet de réunir les deux ordres est présenté comme impossible par le grand-maître du Temple, au pape : « Et en effet, dit le grand-maître, n'est-il pas à » craindre que les chevaliers ne se disent les uns les autres : » Nous valions mieux que vous avant d'être réunis à vous ; » nous faisions plus de biens. »

D'autres accusations s'accumulèrent contre les Templiers : leurs richesses et leur vœu de pauvreté faisaient un tel contraste, que les poètes du temps, les historiens, s'élevèrent plusieurs fois contre eux. On lit dans une chronique manuscrite à la suite du roman de Fauvel, ces vers contre les Templiers :

Li frères, li mestre du Temple
Qu'estoient rempli et ample
D'or et d'argent et de richesse,
Et qui menoient telle noblesse,
Où sont-ils ? que sont devenus
Que tant ont de plait maintenu,

ÉCtAIRCT^EME\S. 589 Que nul a olz o9 s'osoit prendre , ^ Toijora acbetoient aans vendre; Nul riche a olz n’étoit de prise ; Tant va pot à eau qu'il se brise. « Les frères du Temple et le grand-maître , que sont-ils U devenus ? Où sont-ils ? Ils étaient cependant bien riches , » biens puissans : personne n’osait s’en prendre à eux -, ils » achetaient touj^ours sans jamais vendre; Hui riche ne » pouvait leur être comparé ; mais tant Va la cruche i » l’eau qu’à la fin elle se brise. » * • ' Mathieu Pâris s’est aussi élevé avec sévérité dbntre les ordres militaires du Temple et de St.-Jepn , et leur iiiiicense fichesse. Les chevaliers de St.-Jean pondaient en Occident neuf mille manoirs , et les Hospitaliers dixneuf mille ; et chacun de ces manoirs pouvait , sans s’appauvrir , fournir un chevalier pour la Terre-Sainte. ' * < Le pape les avait accusés une seule fois d’héiésie; cependant les grandes accusations ne se sont élevées. contre eux qu’à l’inctant de leur célèbre prgcès , et Philippe-le+ Bel lui-méme , dans une ordonnance peu antérieure à leur condamnation , en avait rendu un témoignage Ihvorable. « Les, œuvres de piété et de miséricorde , la libéralité » magnifique qu’exerce dans le monde entier le saint U ordre du Temple , divinement institué depuis longues » années , son courage qui mérite d’être eveillé en faveur » de la Terre-Sainte, nous engagentà répandrenotre libé» ralité sur l’ordre et ses chevaliers en quelque lieu.de » notie royaume qu’ils se trouvent , et à donnw de^ » marques d’une faveur spéciale à l’ordre et aux che» valiers , pour lesquels nous avons une sincère prédilec» tion. » Tout le monde connaît la 'fin ‘malheureuse de l’ordre des Templiers, dont M. Baynouard a rendu l’histoire poDigitized by Google

Que nul a olz ne s'osoit prendre,
Tozjors achetoient sans vendre;
Nul riche a olz n'étoit de prise;
Tant va pot à eau qu'il se brise.

« Les frères du Temple et le grand-maître, que sont-ils » devenus? Où sont-ils? Ils étaient cependant bien riches, » biens puissans : personne n'osait s'en prendre à eux; ils » achetaient toujours sans jamais vendre; nul riche ne » pouvait leur être comparé; mais tant va la cruche à » l'eau qu'à la fin elle se brise. »

Mathieu Pâris s'est aussi élevé avec sévérité contre les ordres militaires du Temple et de St.-Jean, et leur immense richesse. Les chevaliers de St.-Jean possédaient en Occident neuf mille manoirs, et les Hospitaliers dix-neuf mille; et chacun de ces manoirs pouvait, sans s'appauvrir, fournir un chevalier pour la Terre-Sainte.

Le pape les avait accusés une seule fois d'hérésie; cependant les grandes accusations ne se sont élevées contre eux qu'à l'instant de leur célèbre procès, et Philippe-le-Bel lui-même, dans une ordonnance peu antérieure à leur condamnation, en avait rendu un témoignage favorable.

« Les œuvres de piété et de miséricorde, la libéralité » magnifique qu'exerce dans le monde entier le saint » ordre du Temple, divinement institué depuis longues » années, son courage qui mérite d'être éveillé en faveur » de la Terre-Sainte, nous engagent à répandre notre libé- » ralité sur l'ordre et ses chevaliers en quelque lieu de » notre royaume qu'ils se trouvent, et à donner des » marques d'une faveur spéciale à l'ordre et aux che- » valiers, pour lesquels nous avons une sincère prédilec- » tion. »

Tout le monde connaît la fin malheureuse de l'ordre des Templiers, dont M. Raynouard a rendu l'histoire po-

I 5go ECIAIRUSSEMEMS. pulaire. Une discussion s’est élevée dans l'Europe savante , et principalement en France et en Allemagne. M. Deliamer, dans les mines de l’Orient, tom, 6, a voulu justifier la condamnation des Templiers, en les accusant de gnoticisme; son niéuroire ne prouve point ce qu’il veut prouver. M. Raynouard a répondu à son adversaire dans le Journal des Suf ans , de l’année i8ig; nous reviendrons sur ce sujet dans un autre Éclaircissement , où nous examinerons avqc impartialité les raisons données pour ou contre par les sevans de la France et de l’Allemagne. §. IV. Ordre teutonique. — L’ordre teutonique doit son origine à la croisade de Frédéric Barberousse. Les chroniques , d’accord avec les écrivains de l’Allemagne , rapportent qu’un grand nombre de seigneurs particuliers et gentilshommes allqpiands, Ifô uns par un sentiment de piété , les autres [lar un désir de gloire , suivirent l’empereur dans cette malheureuse expédition. Après la mort de Frédéric, le patriarche de Jérusalem proposa d’étahlir un ordre de chevalerie , afin de perpétuer les services que la noblesse allemande avait rendus dans la Palestine : en effet, l’ordre fut institué sous- le nom de St. -George, parce que tous les nobles allemands servaient ù cheval. Depuis , ils trouvèrent convenable de mettre l’institution nouvelle sous la protection de la sainte Vierge, sous l'invocation de laquelle un hôpital , destiné aux pèlerins allemands, avait déjà été fondé. Leurs statuts furent dressés sur les memes bases que ceux des Templiers et de Malte, c’est-à-dire qu’ils se consacrèrent au service du pauvre et à la défense de la Terre-Sainte ; ces statuts portaient « que les chevaliers qui seraient admis dans l’ordre , devraient être de race noblej que l’ordre, sous l’invocation de la vierge Marie , ferait vœu de défendre en général l’Église chrétienne ; qu’ils protégeraient les veuves , les D‘'J■i‘^ed by GooglO

ÉCLA.1HCLSSEMEKS. • Sgi orphelins et les pauvres affliges, et qu’en général ils serviraient et protégeraient tous ceux qui seraient aptesà être reçus dans l’hospice, u Les pèlerins établirent le chef-lieu de l’ordre dans cette maison pieuse de Marie , qui avait donné son nom à l’ordre. Une fois ces statuts adoptés par • l’ordre , il fallut les faire approuver par le souverain pontife et l’empereur. C’est pourquoi les chevaliers dépêchèient auprès d’eux l’archevêque de Brême et révê

Sgi iJCLA-mCISSEMENS. à Jean , fils de Henri, roi de Jérnsal^ , ce prince 'permit aux cheyaliers de pbrter sur leur habit blanc un» croix potencée d'or , qui était les ^ propres armes du royaume de Jérusalem. Plus tard , les chevaliers de l'ordre teutonique reçurent, avec la permission du pape , le don des provinces de Culm et de Livonie, et tout ce qu'ils pourraient acquérir dans la Prusse , alors possédée parades barbares livrés à toutes les superstitions du paganisme. La conquête d'une grande partie de la Prusse fut le prix des exploits des chevalfers teutoniques; ils y fondèrent quatre évêchés , à Colnitz, Rosembourg , Seinland et Heilsberg j ils en fondèrent encore cinq en Livonie et en Courlande, et firent bâtir des villes et des châteaux. Le* chevaliers teutoniques furent virités , 4 Acre par saint Lemi» , qui étendit à tout l'ordre la fateur que Philippe-Auguste avait accordée àu grand-maître ' seul, -de porter quatre fleurs de lys d'or dans le fond de ses arm«. C'est à l'ordre teutonique qu'est due la fondation de Kœnigsberg (bonrg du roi) , qu'ils bâtirent en l'honneur •du roi de France et en souvenir de ses bienfaits. Les guerres continuelles des chevaliers teutoniques contre les païens n'entrent point dans le plan que nous avons adopté ; nous nous bornerons à dire*que la grandemaîtrise de l'ordre n'a jamais été accordée- pendant ces teflips qu'aux plus hauts seigneurs territoriaux de l'Alie- , magne. La réception des chevaliers était faite à-pemprès dans les mêmes formes quelles autres ordres de chevalerie. Pour être reçu chevalier, il fallait faire preuve de seize quartiers de noblesse , tant du côté paternel que du côté materneL Depuis da réforma^ion , il n'était ps nécessaire d'être 'Catholique; les protestans pouvaient posséder les

à Jean, fils de Henri, roi de Jérusalem, ce prince permit aux chevaliers de porter sur leur habit blanc une croix potencée d'or, qui était les propres armes du royaume de Jérusalem.

Plus tard, les chevaliers de l'ordre teutonique reçurent, avec la permission du pape, le don des provinces de Culm et de Livonie, et tout ce qu'ils pourraient acquérir dans la Prusse, alors possédée par des barbares livrés à toutes les superstitions du paganisme. La conquête d'une grande partie de la Prusse fut le prix des exploits des chevaliers teutoniques; ils y fondèrent quatre évêchés, à Colnitz, Rosembourg, Semland et Heilsberg; ils en fondèrent encore cinq en Livonie et en Courlande, et firent bâtir des villes et des châteaux. Les chevaliers teutoniques furent visités à Acre par saint Louis, qui étendit à tout l'ordre la faveur que Philippe-Auguste avait accordée au grand-maître seul, de porter quatre fleurs de lys d'or dans le fond de ses armes.

C'est à l'ordre teutonique qu'est due la fondation de Kœnigsberg (bourg du roi), qu'ils bâtirent en l'honneur du roi de France et en souvenir de ses bienfaits.

Les guerres continuelles des chevaliers teutoniques contre les païens n'entrent point dans le plan que nous avons adopté; nous nous bornerons à dire que la grande-maîtrise de l'ordre n'a jamais été accordée pendant ces temps qu'aux plus hauts seigneurs territoriaux de l'Allemagne.

La réception des chevaliers était faite à-peu-près dans les mêmes formes que les autres ordres de chevalerie. Pour être reçu chevalier, il fallait faire preuve de seize quartiers de noblesse, tant du côté paternel que du côté maternel. Depuis la réformation, il n'était pas nécessaire d'être catholique; les protestans pouvaient posséder les

ÉCLAIIICISSEMENS. 5y3 commandcries situées dan? la Saxe, dans la Tliurin^c et dans la liesse; cependant il ji'y a jamais eu que tiès [>eu «le chevaliers qui n'appartinssent pas ;\ la coniinunion romaine, et quand ou en admettait quelques-uns, l'ordre leurcon£ait avec peine les commanderieset autres bénéfices , dans la crainte que ces chevaliers ne tissent passer, en sécularisant les bénéfices, les biens de l'ordre aux princes protestans. Lorsque les justifications légales avaient eu lieu , le récipiendaire devait être présenté par le grand-maître en diapitrc^énérai ; là , les commissaires nommés déclaraient qu'une 'enquête avait été faite , et qu'il en était résulté une conqilète justification en faveur du chevalier ; celui-ci devait faire les vœux de chasteté, de pauvreté, et d'aller à la guerre contre les infidèles qu^^l serait nécessaire; après ce serment , legrand-maîtréVcn'lui donnant le manteau blanc et la eroix noire , lui disait : Nous vous promettons de vous donner, tard tjue vous vivrez, du pain, de l'eauetunluihit. c L'ordre teutonique se divisait en douze provinces, savoir : celles d'Alsace , de Bourgogne , d'Autriche , de Coblcntz , d'Arch , qui se nommaient provinces de la juridic-' tion de l'russc ;la Franconie, liesse, Biessen , Westphalie , Lorraine, Thuringe , Saxe, Utrecht , qui prenaient le nom de provinces de la juridiction d'Allemagne ; toutes ces provinces étaient divisées en commandcrics ; le plus ancien des commandeurs prenait le titre de commandeur provincial , soumis au grand-maître de l'Allemagne , et obligé de lui rendre foi et hommage ; ces douze commandeurs provinciaux formaient le chapitre admis lui-même dans la diète générale de l'empire ; le grand-maître avait sa résideneq^ Mariendal , en Franconie. L'ordre teutonique portait d'argent à une croix pattJe de solde , chargée d'une croix potencee d'or et en coeur , TOM. II. 38 r Digiîizieti Ly - .1 ” *^Ic

5ç,4 ÉCLrVIRCISSEMENS. sur le tout Vaigle impérial de" sable ; l’ordre a négligé de porter ces quatre fleurs de ly^ d’or dont le roi St. Louis l’avait honoré ; il est à croire que dans quelques-unes des guerres entre l’Allemagne et la France, où les chevaliers teutoniques prirent les armes , ils ont supprimé ces marques d’honneur et d’alliance. Dans le dernier volume de cette histoire, nous consacrerons un autre Éclaircissement à la chevalerie en général , considérée comme institution politique. N“. IV.' Lettre sur F état des Juifs pendant les Croisades, Monsieur, ^ La situation des PjjPpendant le moyen âge est un des phénomènes historiques les plus extraordinaires ; une nation tour-à-tour protégée et persécutée, soumise tout- à lafois aux fureurs de la .multitude, à la sévère rigueur des lois de l’Église, aux besoins industrieux des souverains : tel est le spectacle que nous présentent les juifs pendant plus de dix siècles. Au temps des croisades, la législation prit une teinte plus sombre, les persécutions se multiplièrent; et comme les guerres saintes influèrent singulièrement sur la situation politique et religieuse des Israélites, j’ai pensé qu’un tableau résumé de l’état des juifs en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie pendant ce période , ne serait pas tout-à-fait inutile dans la grande histoire que vous avez entreprise. g. 1*'. — Situation des Juifs en France. Les juifs pénétrèrent dans les Gaules vers le 3". siècle; ils se répandirent bientôt dans toutes les provinc|^ , et principalement vers le Midi; qp les trouve déjà à Arles et à bordeaux sous l’épiscopat de saint Hilaire; les chroniques. Digilized by Google

sur le tout l'aigle impérial de sable ; l'ordre a négligé de porter ces quatre fleurs de lys d'or dont le roi St. Louis l'avait honoré ; il est à croire que dans quelques-unes des guerres entre l'Allemagne et la France, où les chevaliers teutoniques prirent les armes, ils ont supprimé ces marques d'honneur et d'alliance.

Dans le dernier volume de cette histoire, nous consacrerons un autre Éclaircissement à la chevalerie en général, considérée comme institution politique.

N°. IV.

Lettre sur l'état des Juifs pendant les Croisades.

Monsieur,

La situation des juifs pendant le moyen âge est un des phénomènes historiques les plus extraordinaires ; une nation tour-à-tour protégée et persécutée, soumise tout-à-la-fois aux fureurs de la multitude, à la sévère rigueur des lois de l'Église, aux besoins industrieux des souverains : tel est le spectacle que nous présentent les juifs pendant plus de dix siècles. Au temps des croisades, la législation prit une teinte plus sombre, les persécutions se multiplièrent ; et comme les guerres saintes influèrent singulièrement sur la situation politique et religieuse des israélites, j'ai pensé qu'un tableau résumé de l'état des juifs en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie pendant ce période, ne serait pas tout-à-fait inutile dans la grande histoire que vous avez entreprise.

§. I^er^. — *Situation des Juifs en France.* Les juifs pénétrèrent dans les Gaules vers le 3^e^. siècle ; ils se répandirent bientôt dans toutes les provinces, et principalement vers le Midi ; on les trouve déjà à Arles et à Bordeaux sous l'épiscopat de saint Hilaire ; les chroniques

^ éclaircissemA. 595 œntempoMÎnes les accusent d’avoir tenté de livrer Arles aux Francs et aux Bourguignons ; un monument co;isacré aux iJieux Mânes constate que dans le 4'- si»'*cle un j:réfet de l’empire avait été égorgé par des sicaires et des juifs; leur situation politique était alors peu brillai:fc. Les lois des peuples barbares leur interdisent la faculté d’avoir des esclaves, et punissent de mort la moindre irrévérence d'un juif envers un prêtre de Jésus-Cbrist ; les conciles recommandent aux Gdèles de fuir leur intimité, de ne point assister à leurs fêtes religieuses, de ne jamais manger ou danser avec eux ; cejiendant le besoin qu'on avait des juifs ne pennettait pas toujours la rigoureuse exécution de ces lois ecclésiastiques ; seuls ils faisaient aloi's le commerce de la Syrie, et rapportaient en Europe les étoffes précieuses, ornement des autels; les rois avaient ordinairement auprès d’eux un négociant juif qui voyageait cb’aque année dans les contrées de l’Asie pour acheter les objets nécessaires au luxe de' la cour et à Téclat de la couronne. Le premier bannissement des juifs date du règne de Dagobert. Suivant les chroniques contemporaines, l’empereur Héraclius en fit la demande formelle au roi des Francs ; il était effrayé d’une prédiction qui annonçait que l’em*pire serait envahi par une race de circoncis ; au lieu de jeter lesyeuxsur les Sarrasins, alors encore tout pleins de l’enthousiasme du Pioplièle, Héraclius s’imagina que les juifs malheureux ef dispersés étaient cette race conquérante ; il en sollicita la proscription ; l’exil ne fut pas d’une longue durée. Sous Pépin, les juifs revinrent en France ; son fils jeta les yeux sur eux pour réveiller le commerce anéanti. Le juif Isaac fut un des envoyés du monarque auprès du <àlife Aaroun Raschild ; les autres ambassadeurs étant morts en route , Isaac demeura seul chargé du poids de cette importante mission ; il revint en France, et 38..

contemporaines les accusent d'avoir tenté de livrer Arles aux Francs et aux Bourguignons ; un monument consacré aux dieux Mânes constate que dans le 4^e^. siècle un préfet de l'empire avait été égorgé par des *sicaires* et des juifs; leur situation politique était alors peu brillante. Les lois des peuples barbares leur interdisent la faculté d'avoir des esclaves, et punissent de mort la moindre irrévérence d'un juif envers un prêtre de Jésus-Christ ; les conciles recommandent aux fidèles de fuir leur intimité, de ne point assister à leurs fêtes religieuses, de ne jamais manger ou danser avec eux ; cependant le besoin qu'on avait des juifs ne permettait pas toujours la rigoureuse exécution de ces lois ecclésiastiques ; seuls ils faisaient alors le commerce de la Syrie, et rapportaient en Europe les étoffes précieuses, ornement des autels ; les rois avaient ordinairement auprès d'eux un négociant juif qui voyageait chaque année dans les contrées de l'Asie pour acheter les objets nécessaires au luxe de la cour et à l'éclat de la couronne. Le premier bannissement des juifs date du règne de Dagobert. Suivant les chroniques contemporaines, l'empereur Héraclius en fit la demande formelle au roi des Francs ; il était effrayé d'une prédiction qui annonçait que l'empire serait envahi par une race de circoncis ; au lieu de jeter les yeux sur les Sarrasins, alors encore tout pleins de l'enthousiasme du Prophète, Héraclius s'imagina que les juifs malheureux et dispersés étaient cette race conquérante ; il en sollicita la proscription ; l'exil ne fut pas d'une longue durée. Sous Pépin, les juifs revinrent en France ; son fils jeta les yeux sur eux pour réveiller le commerce anéanti. Le juif Isaac fut un des envoyés du monarque auprès du calife Aaroun Raschild ; les autres ambassadeurs étant morts en route, Isaac demeura seul chargé du poids de cette importante mission ; il revint en France, et

5oG ÉjaiAlRCISSEMENS. étonna la cour par les riches présens iju'envoyait Aaroun à son ami le chef «le la nation du Messie. Sous Louis-leDéhonnaire, les juifs fuient protégés outre-mesure 5 il existe des plaintes curieiises d'Agohard , évêque de Lyon j il déplore ces temps d'une nouueUe persécution. Les juifs avaient un accès plus facile auprès du trône que les pretres de Jésus-Christ ; l'épouse du monarque , ses sœurs , fameuses par leurs déliauches, les protégeaient; ils insultaient aux mystères de la religion et aux croyances de la multitude ; ils enseignaient les plus odieux blasphèmes ; Louis n'écoufa pas ces plaintes. Sous Charles-le-Chauve , les Israélites furent accusés d'avoir empoisonné le monarque et d'avoir livré Bordeaux aux Jforniands. Les désordres de la seconde race favorisèrent les persécutions; la féodalité s'était alors établie avec tous ses abus; des coutumes hizanes flétrirent les Hébreux. A Toulouse, chaque année, le jour de Pâques, les juifs étaient soumis à recevoir un soufflet en commémoration du même outrage que reçut Jésus-Christ. A'Déziers, l'évêque, dans une prédication véhémente, exhortait les fidèles ù courir sur les juifs pendant les cérémonies de la semaine sainte , et de les poursuivre à coups de pierre. Au Puy , toutes les fois qu'il s'élevait un débat entre deux israelites, c'ét.aient les* enfans de chœur de la cathédrale qui le décidaient, « afin , disent les vieilles chroniques, afin que la grande innocence des juges corrige la grande m Jice des plaideurs. « Dans la Provence, dans la Bourgogne, on Ipur interdisait l'entrée des bains publics, excepté cependant le vendredi , jour de Vénus, et pendant lequel les bains étaient ouverts aux baladins et aux prostituées. Au milieu de ces vexations, les juifs n'en exerçaient pas moins leur commerce ; leurs usures étaient fixées à trois deniers par livre chaque semaine ; ils avaient amoncelé les épiceries; ce qu'il y a Digitized :

ÉCLAIRCIÎF.NS. Sar nue Charte , l’évA[ue J’Aix concède des privilèges assez considérables aux juifs, moyennant qu’ils lui promettent de lui donnefthaque année quelques livres de poivre, Je canelle et d’autres épiceries. Lorsque les croisades furent prêcliées , telle était la condition des juifs ; la haine publique les poursuivait déjà. Au coinnicucenient du 1 1*. siècle, 'on les avait accusés’ d’avoir des rapports^réquens avec les Sarrasins ; Glabert , cité dans votre Bibliothèque des Croisades, rapporte qu’on les poursuivit en Europe, parce qu’on les accusait d'avoir prévenu le prince des Sarrasins d’une expédition qui se préparait dans l’Occident. Les massacres des juifs commencèrent lors de l’expédition de Guillaume d’Aquitaine contre les Maures : les chevaliers et les barons égorgèrent tous les juifs qu’ils rencontrèrent sur leur piassage. Le Pape calma ce désordre; il chercha à leur per^der qu’il existait une bien grande différence entre les Sarrasins prêts à envahir la chrétienté et les juifs réduits à un état de paisible servitude. A Rouen , de nouveaux massacres souillèrent la cause de la croix lors ile la prédication de Pierre l’Ermite; on raconte^u’au iiiilien des cadavres, le comte d’Eu sauva un OTanf juif, qui devint ensuite le plug pieux des cénobites. David Gary, historien juif, dit qu’alors les chrétiens partant • pour la Palestine s’excilSlent les uns les autres, 'disant : ' M Venez , exterminons-les , c^n qu’on ne se souvienne plus du nom d’Israël. » Les massacres difrèrent depuis le mois d’avril jusqu’au mois dé juillet; l’Allemagne surtout en fut le théâtre. On vit le même spèclacle lors dje la prédication de saint Bernard : les juifs étaient alors dans la joie , car ils croyaient que le Messie venait de naître. Les croisés respectèrent les juifs de la France; ce ne fut qu’aux ’ bords du Rhin que commencèrent les massacres. On en

5f)8 ÉCLAIRCISSEMENS. verra les details dans la partie de celle lettre destinée ai« > juifs d'Allemagne. En France, les rois continuèrent à les tourmenter et à les [■•otéger tour-à-tour. Philippe-Auguste, prêt à partir pour l.a croisade , fit arrêter les juifs dans toutes les s>Tiagogues , les fit dépouiller et garder dans une étroite prison-, il c.xigea d'eux i5,ooo marcs d'argent, qu'il destina à son pèlerinage j ce qui fait dire à un contemporain que le roi leur déroba leur%r comme ils avaient autrefois eux-mêmes dérobé les vases aux Égyptiens. Saint ^ Louis chassa les juifs , puis les rappela , puis les chassa encore ; il lerir défendit l'usure; etafin d'empêcher qu'ils ne fissent des prosélytes , il recommanda que nul, s'il n'est grand clerc ou théologien parfait , ne doit disputer aux juifs ; mais doit l'homme lai , lorsqu'il entend mesdire de' la foi, re'pondre à bonne espee tranchant. Les rabins (ont beaucoup de contes ridicules-sur saint Louis; ils disent, entr'autres choses, que saint Louis voulant posséder à^ut prix un chef-d'œuvre d'alchimie produit par la science d'un juif, il se déguisa , cherchant pendant la nuit à s'introduire dans lu maison du rabin; mais il tomba dans une marre d'eau que l'alchimiste avait disposée tout exprès pour arrè^^es curieux. Lacroisade des enfans et des pastouraux, pendant la captivité de saint Louis, fut encore marquée par le massacre des juifs; mais dejmis celle époque l'histoire des . israélites n'offre plus d'intérêt par rajiport aux croisades. Il suffit de dire que , presque toujours accusés des grandes calamités qui aflligeaient la société , ^s furent souvent punis do la haine qu'ils inspiraient. Sous Charles YI , ils furent bannis définitivement du royaume : l'ordonnance qui les expulse du territoire explique et justifie les griefs du peuple contr'eux. ÿ. II. — Etat des Juifs en Jlllemagne. Ce fut c;.

ËCLAIRClSSEMIiNS. 5î>() #nu$si vers le quatrième siècle que les juifs s'établirent en Allemagne. Un édit de Constantin adressé aux decurions de Cologne, atteste qu'ils étaient déjà en grand nombre dans cette cité j des pierres funéraires , gravées en caractères jiébraïques, viennent à l'appui de ce témoignage; mais l'Allemagne, incorporée à l'empire des trancs, n eut une histoire particulière qu'après la dissolution de la monarchie de Chailemasne et à l'avènement de Courad. Les annales de cette époque ^atlestei^ que les juifs, considérés comme objets mobiliers , faisaient partie des droits régaliens , et qu'ils dépendaient immédiatement de la cour d15 prince; souvent, cependant, les empereurs les aliénaient , par un motif de piété ou de bienveillance , en laveur des abbayes ou des grands du royaume. Plus tard , les ju^kdevinrent la propriété des feudataires; leur com-. mercc^e concentrait dans les foires et da^ le prêt uS(Uraire; ils étaient méprisés par les grands et par la multitude. Lorsque la prédication delà croisade retentit en Alle. magne , la situation des juifs était dure, mais tranquille; les jiélei ins du comte Émicon de Folkmar , de Godeskalk , les massacrèrent partout sur leur passage. A Cologne , ils •réduisirent la synagogue en cendre ; trois cents Israélites , qui s'étaient sauvés de la cité à la faveur des ténèbres , rencontrés par les pèlerins, furent massacrés sans pitié et périrent par le glaive. A Mayence , les juifs sollicitèrent un asile de la piété de l'évêque et l'obtinrent dans le palais épiscopal ; les croisés ne respectèrent même pas cet asile consacré par la piété : les juifs furent égorgés jusqu'.-ltix pieds de l'évcquc. Ces mêmes scènes se répétèrent dans la Franconie et la Bavière. A Trêves, les juifs ayant vainement sollicité la protection de l'évêque, qui voulut les contraindre à cmbfasscr la foi de J.-C. , s'armèrent de couteaux et Icijdongcrcnt dans le ccrui de leurs ciifan»

6Ôo ÉCLAIRaSSEME^’S. (Usant qu’ils aimaient mieux les envoyer dans leseind’A-# braliam que de les livrer à la merci des clirétiens. I>es femmes se prc^cipitèrent dans le fleuve. Les liistoriens juifs t>nt peu p!irl(i de ces premiers massacres , parce que , suivant l’expression du rabin Beh-Josué , l’ odeur 4e ces souffrances serait trop maut'oise. L’empereur vit avec peine les d(3sordres qui avaient aœompagné le passage des |>élerins ; l’arclievêque de Mayence et son neveu furent obligeas (le fuir , parce^qu’on les accusa d’avoir profité des dépouilles des juifs. Cependant la seconde croisade eut encore les mêmes résultats ; la prédication du moine Rodolphe exeSa prtout la disc(ïrde et la confusion. Il existe à ce sujet un document précieux , c’est celui d’un contempor ain , juif de nation, qui voulut transmettre à la postérité le sour^^ des. douleurs d’Israël^.e prêtre Joseph était âgé de^H ans lorsque la croisade de 1 1 46 fut publiée; il assista, encore enfant , aux scènes douloureuses qu’il a décrites. Laissons-le parler lui-même : ((Lorsque Edesse eut été prise , ; % » et que les chrétiens eurent appris les victoires des Turcs » dans le pays de Juda et de la Syrie, le pape Eugène » env<^a des prêtres à tous les rois , à tous les peiqiles , * » et leur fit dire : Les enfans rentrent dans le sein de leur » mère, et vous nen êtes point émus ? Alors le moine Ber» nard alla de pays en pays, de côntrée en contrée, et * » prêcha sur la misère et la servitude où se trouvaient » plongés les incirconcis dans la terre de Canaam. Ce fut » alors que l&’deuil se mit dans la maison de Jacob ; ses >» genoux fléchirent , la pâleur se manifesta sur son visite ; » le prêtre Rodolphe vint en Allemagne pour marquer » d’un fil rouge en signe de croix ceux qui voulaient le » suivre en Palestine ; il conçut»de médians projets » contre les juifs , et sc dit à lui-mên^e : e'est le moment • Digitized by Coogle

disant qu'ils aimaient mieux les envoyer dans le sein d'Abraham que de les livrer à la merci des chrétiens. Les femmes se précipitèrent dans le fleuve. Les historiens juifs ont peu parlé de ces premiers massacres, parce que, suivant l'expression du rabin Ben-Josué, *l'odeur de ces souffrances serait trop mauvaise.* L'empereur vit avec peine les désordres qui avaient accompagné le passage des pélerins; l'archevêque de Mayence et son neveu furent obligés de fuir, parce qu'on les accusa d'avoir profité des dépouilles des juifs.

Cependant la seconde croisade eut encore les mêmes résultats; la prédication du moine Rodolphe excita partout la discorde et la confusion. Il existe à ce sujet un document précieux, c'est celui d'un contemporain, juif de nation, qui voulut transmettre à la postérité le souvenir des douleurs d'Israël. Le prêtre Joseph était âgé de 13 ans lorsque la croisade de 1146 fut publiée; il assista, encore enfant, aux scènes douloureuses qu'il a décrites. Laissons-le parler lui-même : « Lorsque Edesse eut été prise, » et que les chrétiens eurent appris les victoires des Turcs » dans le pays de Juda et de la Syrie, le pape Eugène » envoya des prêtres à tous les rois, à tous les peuples, » et leur fit dire : *Les enfans rentrent dans le sein de leur* » *mère, et vous n'en êtes point émus ?* Alors le moine Ber- » nard alla de pays en pays, de contrée en contrée, et » prêcha sur la misère et la servitude où se trouvaient » plongés les incirconcis dans la terre de Canaam. Ce fut » alors que le deuil se mit dans la maison de Jacob; ses » genoux fléchirent, la pâleur se manifesta sur son visage; » le prêtre Rodolphe vint en Allemagne pour marquer » d'un fil rouge en signe de croix ceux qui voulaient le » suivre en Palestine; il conçut de méchans projets » contre les juifs, et se dit à lui-même : *c'est le moment*

ÉCLAIRCISSEMENS. 6oi » d'agir et de parler contre ce peuple plem d'espérance. » Ce probe parcourut donc* tous les pays, et partout il U séduisit les chiens (les chrétiens) , en leur disant: » engez votre Dieu de ses ennems. Quand les juifs ap>» prirent cette triste nouvelle, le cœur leur manqua; ils • » 'furent saisis d'angoisses, comme une femme en mal » d'enfant ; ils élevèrent la voix vers Dieu , et s'écrièrent :)• O Seigneur ! tu veux donc nous répudier pour tou» jours J r affliction doit-elle venir coup sur coup nous » affliger sans relâche ! « Le Seigneur entendit ces gé^ » misseniens, car il envoya sur le^ traces de ce Uélial » l'abbé Bernard , qui parla ainsi aux pèlerins : Marchez » vers Sion; mais n'adressez que des paroles bienveil» lautes , car ils sont les os et les yeux du Messie. Il est » dit dans les Ecritures : Ne les égorgez pas , de peur que » mon peuple ne l'oublie. Les jxdcrins apaisèrent donc » leurs emportemens , et le Seigneur conserva encore une » fois la vie à son peuple. Louange à celui qui nous ^1» sauve et nous déKvre ! » Ce témoignage éclatant en faveur de saint Bernard est un bel éloge de sa conduite. Pierre le Vénérable professait la même indulgence que l'abbé de Clairvaux , mais il voulait qu'on s'emparât de l'argent des juifs ; cet argent était le produit d'usures excessives et de gains illicites : on ne pouvait'donc mieux l'em• ployer qu'à la guerre sainte. Après la deuxième croisade , l'état des juifs en Allemagne se lia essentiellement au gouvernement féodal ; ils s'élevèrent à une condition au-dessus du besoin. Après la publication de la bulle d'or , les électeurs acquirent le droit déposséder, même sans l'assentiment de l'empereur, des Israélites, quelle que fût leur condition ; ils ne furent plus alors un droit régalien : les empereurs ne purent plus les expulser que de leurs états héréditaires.

6o3 ëclaircis.sei\ip:ns. 111. — Situation des Juifs en Angleterre. Quelf|ues colonies juives, détachées de la Gaule, allèrent s'établir en Angleterre vers le milieu du quatrième siècle j les lois des rois saxons , les conciles de la GrandeIlretagnc le constatent sulTisammetit, Après la conquête des Normands , la condition des juifs dans la GrandeBretagne fut la même qu'elle avait toujours été , là où s'établit le gouvernement féodal. On rapporte un fait curieux de Guillaume-le-Roux , prince qui se distingua par tant d'impiétés. Un jeune juif s'était converti à la foi j ce prince reçut de l'aiÇent de la-synagogue , et s'engagea envers elle de ramener au culte de Moïse le néophite chrétien. Une autre fois il assista à une conférence entre un rabin et un prêtre de J.-C. , et se moqua, dans son indififérence , des argumens de l'un et de l'autre disputans. Depuis le règne de ce prince , les juifs jouirent à Londres et dans les principales cités d'Angleterre du droit de communauté et de corpoi^ation . Au couronnement de Richard , on avait défendu aux juifs de pénétrer au milieu de l'église, dans la crainte qu'ils ne jetassent quelque sort sur le prince 5 mais ils parvinrent à s'y introduire. On les reconnut à leurs ceintures de cuir, à leurs yeux, à leur barbe sale; aussitôt le peuple les poursuit dans les rues, et le sang coule par torrent. Lors du départ pour la croisade et malgré que le. prince eût désapprouvé le soulèvement de scs sujets contre les juifs , les mêmes massacres se réjiétèrcnt à Londres , A'orck , Norvich. Le i y des calendes d'avril les juifs furent assiégés dans le château d'Yorck , que riiumanilé du châtelain leur avait ouvert comme un asile inviolable; lorsqu'ils se virent réduits à la dernière extrémité , ils se tuèrent les uns les autres : un seul rabin frappa plus de quatre cents juifs de son glaive. Lors

'ÉCLAIRCISSEME^■S. 6o3 Éléonore ayant établi une contribution pour la rançon »le son fils, les coniniunautés des juifs en payèrent le tiers; Richard leur en sut grc lors de son retour. Ses successeurs jicrsécutcrcnt les juifs pr avarice. Tout le monde connaît les supplices nouveaux inventés par l'avidité des Henri. Dans la suite, les juifs furent .accusés d'avoir empoisonné les fontaines. Une autre accusation non moins grave pesa sur eux. Mathieu Pâris rapporte qu'un des plus vénérables entre les Israélites, ayant appris l'invasion des Tartares , s'adressant à ses frères , leur dit : « O enfans d'Abra» hain! vigne de Saboth ! nos frères enfermés dans les » monts Caspiens (ceci vient de l'opinion qu'une colonie » juive s'était établie dans cette partie de 1 Asie), vien» nent de sortir de leur demeure ; marchons au-dev.'tnt » d'eux et portons -leur des présens. » Les juifs applaudirent et firent emplir secrètement plusieurs tonneaux d'armes, de blé, et, sous prétexte de les destiner au commerce, ils les firent sortir du pays. Lorsque ces tonneaux furent arrivés en Allemagne, les faux^narchands ayant refusé de payer un droit de péage , on défonça un des tonneaux et on en reconnut bientôt la destination : les juifs convaincus furent punis. Si ce fait est faux , il prouve au moins l'état des opinions. En i2C)i ils furent définitivement expulsés d'Angleterre , où ils ne rentrèrent que sous Cromwel . IV. — État des Jnijs en Espagne et en Italie. L'état des juifs, dans ces deux contrées, se liant moins encore à l'histoire des croisades , nous nous bornerons aux sommités du sujet. Trois gouvernemens se succédèrent en Espagne : les Visigolhs, les Sarrasins et les rois cjjréticns de,Castille et d'Aragon. Sous les Visigolhs , les juifs furent cruellement persécutés; les lois de ce peuple barbare frapjièrent de mort Tisraélile presque pour tous les cas; le

6o4 ÉCLAIRCISSEMENS. code de l’Inquisition s’y trouve tout entier. Les Arabes furent tolérans parce qu’ils étaient éclairés ; sous leur gouvernement , la prospérité des juifs s’accrut sans cesse ; l’ère brillante de la littérature hébraïque commence au huitième siècle et finit au quinzième. Le gouvernement militaire et mobile des rois chrétiens de Castille ne suivit à l’égard des juifs aucun système j on rançonna les juifs, mais ils vécurent presque toujours en paix sous la protection achetée des princes. En Italie, les juifs se répandirent sur toutes les côtes maritimes. La législation des papes à leur égard fut tolé-. . rante ; celle des républiques et de Naples , juste et équitable. L’Italie dut aux juifs quelques utiles inventions; ils inventèrent, dit-on, la lettre-de-change , ce moyen facile de transporter les richesses mobilières d’un bout du monde à l’autre. Enfin , tandis qu’ils étaient expulsés de toutes les contrées de la terre , ils demeurèrent paisibles dans les états du pape, sur toutes les côtes de la Méditerranée, sans jamais éprouver de graves persécutions. • Telle a été , Monsieur , la condition des juifs au moyen âge; cette lettre n’est que le succinct abrégé deT’ouvrage que je publie sur la matière , et que l’Institut a accueilli de son suffrage. Capefigue. N».* V. ANALYSE DES CARTES ET DES PLANS QUI SE TROUVANT DANS CE VOLUiME. §. I". — CARTE TES ÉTATS CHRÉTIENS EN ASIE , FORMÉS PAR LES LATINS. * Echelle d’un cinq -millionième. Au premier coup-d’œil jeté sur cette carte , on sera •tonné de voir que les mots , au lieu d’être écrits horizon

code de l'Inquisition s'y trouve tout entier. Les Arabes furent tolérans parce qu'ils étaient éclairés ; sous leur gouvernement, la prospérité des juifs s'accrut sans cesse ; l'ère brillante de la littérature hébraïque commence au huitième siècle et finit au quinzième. Le gouvernement militaire et mobile des rois chrétiens de Castille ne suivit à l'égard des juifs aucun système ; on rançonna les juifs, mais ils vécurent presque toujours en paix sous la protection achetée des princes.

En Italie, les juifs se répandirent sur toutes les côtes maritimes. La législation des papes à leur égard fut tolérante ; celle des républiques et de Naples, juste et équitable. L'Italie dut aux juifs quelques utiles inventions ; ils inventèrent, dit-on, la lettre-de-change, ce moyen facile de transporter les richesses mobilières d'un bout du monde à l'autre. Enfin, tandis qu'ils étaient expulsés de toutes les contrées de la terre, ils demeurèrent paisibles dans les états du pape, sur toutes les côtes de la Méditerranée, sans jamais éprouver de graves persécutions.

Telle a été, Monsieur, la condition des juifs au moyen âge ; cette lettre n'est que le succinct abrégé de l'ouvrage que je publie sur la matière, et que l'Institut a accueilli de son suffrage. CAPEFIGUE.

N°. V.

ANALYSE DES CARTES ET DES PLANS QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

§. I^er^. — CARTE DES ÉTATS CHRÉTIENS EN ASIE, FORMÉS PAR LES LATINS.

Echelle d'un cinq-millionième.

Au premier coup-d'œil jeté sur cette carte, on sera étonné de voir que les mots, au lieu d'être écrits horizon-

•ÉCLAIRCISSEîiIENS. Go» talcment et parallèlement aux côtés supérieur et inferieur «le la carte, comme dans tous les ouvrages de ce genre, suivent , de même que les méridiens , une direction extrêmement inclixiée. Ce parti a été suggéré par le désir de faire entrer dans une même feuille de la même dimension que les précédentes , tous les pays conquis et possédés n>omentanéiuent par les croisés , en Asie et en Afrique; d'avoir, en un mot , sous les yeux le^iéâtre des dernières croisades, depuis l'Égypte jusqu'à Édesse et au mont Sinaï, en une p.etite carte qui fît suite à celle de l'Asie mineure , et qui fût à la même éclielle. L'inclinaison de l'ecriture , quoique peu usitée , s'emploie cependant sans inconvénient , au moins partiellement, dans toutes les uuppemondes et les cartes générales où les méridiens et les parallèles éprouvent une courbure très considéatible. Quoiqu'elle soit plus rarement en usage dans de petites cartes représentant un pays peu étendu , les meilleurs géographes ne font pas dillicullé de s'en servir dans l'occasion, et l'on peut citer piônr exemple la jolie carte de l'Italie propre^ient dite , avec le détail des voies romaines, que d'Anville fit en iy3g, pour V Histoire romaine de Ilollin. La graduation de la carte une fois tracée, cfri^n a arrê|^ le canevas d'après les observations les plus modernes et les cartes les plus estimées , ou plutôt on a suivi en général la belle carte de Syrie, publiée par M. Paul Ire, et de laquelle on ne s'est un peu écarté que pour l'ile de Chypre, la Palestine et la mer Rouge, trois objets qui semblent mériter une discussion particulière. Quoique nie de Chypre n'ait pas toujours été regardée comme l'un des théâtres des croisades , puisqu'elle fut conquise sur les Grecs et non sur les Musulmans, elle y .x cependant joue un si grand rôle après l'évacuation de la Palestine, qu'on n'a pu se disptmser de la comprendre parmi •

Co6 ÉCI.AIRCISSEMENS* les états formés en Asie par les Latins pendant les croisac^. Les princes , barons et chevaliers, chassés du continenL'de cette partie du monde , y trouvèrent long-temps un asile, et y introduisirent un luxe supérieur à celui des cours de l'Europe les plus brillantes é cette époque. Il était à un tel point, au rapport de Ludolfe, qui visita cette île en i33y, qu'avec trois mille florins de revenu (environ trente-six mille fi-ancs) , on y était m^ins considéré qu'avec trois marcs en Allemagne. 11 existe quelques détails curieux dans ce voyageur très peu connu , mais qui fournit d'ailleurs peu d'observations pour la géographie. On n'a rien trouvé de plus authentique pour cette île que la carte de d'Anville , faite en i y6a , et insérée dans le tome XXXIII de \ Académie' des inscriptions et belleslettres , avec un Mémoire qui nous apprend qu'elle est le résultat d'un^levé trigonométrique , dont elle présente-même les triangles. Cette carte d'ailleui-s n'étant pas orientée et n'ayant pas une échelle rigoureusement déterminée , on ne s'en est servi que pour fixer la situation respective des diverses parties de l'île , dont les points extrêmes ont été placés et orientés d'après la carte tM. Pa^re, considérée comme le résultat des observans astronomiques et des combinaisons hydrographiques les plus modernes et les plus dignes de foi. ■La petitesse de l'échelle n'admettant que peu de détails, et ne laissant place qu'à un petit nombre de positions, on a cru inutile de recourir à ce que les itinéraires des voyageurs auraient pu fournir dans l'intérieur de l'île ; sans cela, on aurait pu tirer des documens utiles de la grande carte insérée dans le voyage de Drummond , de la description, souvent minutieuse , de l'abbé Mariti, et surtout de l'itinéraire, encore inédit, de Corancez. La géographie de la Palestine offre bien moins de $e• Digtlized by Googk

•"■ÉCLAIRCISSEMENS. ’ Co-* ci^s à 1 analyse. Nul j>ays, sans doute, n’a été visité aussi s<^ent, si l’on excepte peut-êlie l’Italie j mais le désir de contrihucr aux progrw de la géographie n’étant presque jamais entré dans le plan de ces pèlerins, et la soupçonneuse ignorance des Musulmans ayant d’ailleurs toujours présenté un obstacle invincible à toute observation astronomique ou géométrique, on n’a pu combiner ensemble ♦ que des distances itinéraires souvent cxprimécs assez vaguement, et des reconnaissances nautiques et militaires. Les écrivains orientaux neiburnisscnt rien à cet égard (i). I.cs ouvrages de Quarcsmi, de Jacques Ziegler, d’.yrichomius et de leurs nombreux copistes, méritent à peine le nom de travaux géographiques. Tous ces auteurs semblent n^avoir eu d’autre but que de présenter dans leurs carfes tous les lieux dont il est fait mention dans l’Écriture sainte, sans, l^aucoup s’inquiéter si la position qu’ils leur assignent s accorde avec le local. Ortelius et Sanson y ont mis un peu plus de critique ; mais Keland est le premier qui ait discuté ces positions d’après les vrais principes de la science géographique, quoique son érudition, bien plus profonde dans l’bébreu et l’arabe que dans les mathématiques , laisse encore beaucoup à désirer. Dans le tome 1". de sa Pidwstina ex moniimentis velerihus illustrata, publiée en i n ,4, ce savant orientaliste donne (page 77) une carte du jiays des Philistins, et (page 4^3) une carte générale de La (1) « La distance entre Hébron et Jérusalem est, i ce que les uns <1i» sent, de treize milles, et suivant les autres, de dix-huit. Dieu sait mieux U ce qui en est en efl'et. » Ce passage curieux, qui termine un extrait de Ylhstpire de Jérusalem et d'/Zéi/u/i, donné par M. do Hammer, tom. u des Mmes de l’Orient, n’a pas besoin de commentaire , et fait inènie voir 1 horreur invincible des Musulmans pour tonte discussion crilique, et leur insouciance à s'assurer de la distance entre deux villes tris iiéqiicntées , lors même q)n rien n’est plus facile que de la vérifier. Digi"---d i ,• Google

uniquement sur les itinéraires romains et sur les distances fournies par Josèphe et les dfflres historiens de l’antiquité. Toutes ces distances, tracées d’un lieu à l'autre sur la carte, par des lignes droites^ lui donnent l’apparence d’un réseau trigonométrique. D’Anville a iuiité ce procédé dans sa carte du patriarchat de Jérusalem, dressée en 1782 pour \Oriens christianut du P. Lequien, et l’a donné de nouveau, mais toujours pterfcctionné , dans une réduction au tiers de sa carte de la Palestine (. »70>7)> dont elle rempjit un espace yideï^Ce ‘grand géographe n’a donné l’analysie de ce genre dé travail que pour ce qui concerne le lac Asphaltite, dohtil a discuté la forme, en 1764 , dans un Mémoire inséré dans la collection de l'Académie des inscriptions et hellesdettfw^ , tome XXXIV. ’ (ies travaux de.d’Anville ont servi de hase à tout ce. qui a paru depuis (i) jusqu’à ces derniers temps, et dans cette partie la belle carte de M. Paultre n’offre de plus que les déLails que lui ont fournis des reconnaissances militaires le long de la côte, entre Gaza etTyr, et dans la Galilée jusqu’à Safet. jyi. Volney a joint à son Voyap^e d'Egypte et de Syrie, fait de 1 788 à i ^85, une petite carte de Syrie, dans laquelle jj a rectifié d’Anville d’après son propre itinéraire. On y voit qu’il n’adopte point la forme que d’Anville donne au lac Asphaltite, et ce changement se trouve pleinement confirmé par les grands détails que donne, sur cette partie , la carte dressée par M. de Zach , d’après les trois feuilles que M. Seetzen a envoyées à M. de Ilammer, Celte carte, peu connue en France, a été insérée dans le (1) La 'Tfire-Sainte <1« Giiill. Dtlille. quoique publiée en 1^03, ne •toil pas être comptée ici, puisque ce n’est qu’un ouvrage postbuiue , tiressé vei-s t jio, et qqi n'ajoute guère aux trwaux de fjaneoii. Digitized by Coogle

Terre-Sainte, dressées uniquement sur les itinéraires romains et sur les distances fournies par Josèphe et les autres historiens de l'antiquité. Toutes ces distances, tracées d'un lieu à l'autre sur la carte, par des lignes droites, lui donnent l'apparence d'un réseau trigonométrique. D'Anville a imité ce procédé dans sa carte du patriarchat de Jérusalem, dressée en 1732 pour l'*Oriens christianus* du P. Lequien, et l'a donné de nouveau, mais toujours plus perfectionné, dans une réduction au tiers de sa carte de la Palestine (1767), dont elle remplit un espace vide. Ce grand géographe n'a donné l'analyse de ce genre de travail que pour ce qui concerne le lac Asphaltite, dont il a discuté la forme, en 1764, dans un Mémoire inséré dans la collection de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXIV.

Ces travaux de d'Anville ont servi de base à tout ce qui a paru depuis (1) jusqu'à ces derniers temps, et dans cette partie la belle carte de M. Paultre n'offre de plus que les détails que lui ont fournis des reconnaissances militaires le long de la côte, entre Gaza et Tyr, et dans la Galilée jusqu'à Safet. M. Volney a joint à son *Voyage d'Egypte et de Syrie*, fait de 1783 à 1785, une petite carte de Syrie, dans laquelle il a rectifié d'Anville d'après son propre itinéraire. On y voit qu'il n'adopte point la forme que d'Anville donne au lac Asphaltite, et ce changement se trouve pleinement confirmé par les grands détails que donne, sur cette partie, la carte dressée par M. de Zach, d'après les trois feuilles que M. Seetzen a envoyées à M. de Hammer. Cette carte, peu connue en France, a été insérée dans le

(1) *La Terre-Sainte* de Guill. Delille, quoique publiée en 1763, ne doit pas être comptée ici, puisque ce n'est qu'un ouvrage posthume, dressé vers 1710, et qui n'ajoute guère aux travaux de Sanson.

Digitized by Google

ËCLÀIRCISSEMEIVS. 6oq càKier de décembre 1810 de la moiuiüichen Correspot^ denz, journal astronomique publié à Weimar, en allemand. Cette carte, qui malheureusement ne donne guà^ que la partie ntuée au-delà du Jourdain , mérite d'autant plut de confiance, que M. Seetzen, séjournant dcqmit longtemps au milieu des Arabes , vêtu comme eux et parlant leur langue, a pu faire quelque usage d'instrumens astronomiques inconnus avant lui dans œs déserts. Le figuré minutieux du terrain , et l'exactitude de la nomenclature pour les noms modernes , n'y laissent rien à désirer ; mais la partie astronomique de sa carte peut être l'objet d'une légère discussion. ^ La latitude de Damas, indiquée (j) par 35* 3u' a8", ofïre évidemment une erreur typographique. La carte de Seetzen ne porte pas de graduation; mais le parallèle de Jérusalem y est tracé avec la désignation d'une latitude de 3i* 47' 47" i pattant de ce parallèle jusqu'à celui de Damas, si l'on porte sur le méridien l'échelte de la carte divisée en milles géographiques , et les prenant pour des milles d'Allemagne de 1 5 au degré, on trouvera Damas à 33* 3o' 3a"; et cette quantité doit plutôt être augmentée que diminuée, à en juger par la longueur totale de la mer Morte, et surtout par la distance assez connue de laLi â Jérusalem , qui font voir que l'échelle est plutôt trop forte que trop faible. On peut donc croire , sans hésiter , que M. de Zach, probablement d'après quelques observations astronomiques de M. Seetzen, a voulu fixer cette latitude à 33* 3a* a8", la légère différence que pésente la carte pouvant aisément être attribuée au sèchement du papier, ou à quelque défaut de précision dans l'échelle. < Le méridien de Jérusalem , tracé sui* la carte de S^lzen, (i) Monod. Corretp., l'OM. II. 3q Digitized by Coogle

cahier de décembre 1810 de la *monatlichen Correspondenz*, journal astronomique publié à Weimar, en allemand.

Cette carte, qui malheureusement ne donne guère que la partie située au-delà du Jourdain, mérite d'autant plus de confiance, que M. Seetzen, séjournant depuis longtemps au milieu des Arabes, vêtu comme eux et parlant leur langue, a pu faire quelque usage d'instrumens astronomiques inconnus avant lui dans ces déserts. Le figuré minutieux du terrain, et l'exactitude de la nomenclature pour les noms modernes, n'y laissent rien à désirer; mais la partie astronomique de sa carte peut être l'objet d'une légère discussion.

La latitude de Damas, indiquée (1) par 35° 32' 28", offre évidemment une erreur typographique. La carte de Seetzen ne porte pas de graduation; mais le parallèle de Jérusalem y est tracé avec la désignation d'une latitude de 31° 47' 47"; partant de ce parallèle jusqu'à celui de Damas, si l'on porte sur le méridien l'échelle de la carte divisée en milles géographiques, et les prenant pour des milles d'Allemagne de 15 au degré, on trouvera Damas à 33° 30' 32"; et cette quantité doit plutôt être augmentée que diminuée, à en juger par la longueur totale de la mer Morte, et surtout par la distance assez connue de Iafa à Jérusalem, qui font voir que l'échelle est plutôt trop forte que trop faible. On peut donc croire, sans hésiter, que M. de Zach, probablement d'après quelques observations astronomiques de M. Seetzen, a voulu fixer cette latitude à 33° 32' 28", la légère différence que présente la carte pouvant aisément être attribuée au sèchement du papier, ou à quelque défaut de précision dans l'échelle.

Le méridien de Jérusalem, tracé sur la carte de Seetzen,

(1) *Monatl. Corresp.*, XV, 476.

(•) I O ËCI. A I RCISSEMENS. y est désigne par 33® 2 1 ’ de longitude E. de Paris. J’ai cru devoir adopter cette détermination , que M. de Zacli n’a fixée, suivant son usage, que d’après les observations les plus authentiques et les discussions les plus sévères ; car, en conservant la longitude indiquée par la connaissance des temps à 33" i5’, la carte de Scetzen ne donnerait, pour la longitude de Damas , calculée dans l’hypothèse de la terre sphérique , que 33® ô 1’, et c’est évidemment trop peu ; la carte de M. Paultre compte 34" 16’, et la Phénicie de d’Anville (1780) 34” a3’ 3o”, au lieu qu’en comptant 33® 2i’ pour Jérusalem, et resserrant un peu la graduation en longitude comme la carte deSeetzen l’exige évidemment, surtout cn-deçà du Jourdain, je trouve 34” t’ pour la longitude de Damas. Il est fâcheux que ce savant voyageur n’ait presque rien donné sur toute la partie qui est entre le Jourdain et la Méditerranée. Le défaut des matériaux exacts sur cette partie m’a empêché de la donner sur une échelle plus détaillée. Quoique les noms y soient très pressés , quelques endroits assez considérables n’ont pu y trouver place; d’autres, quoique souvent cités dans l’histoire, ont été omis, faute d’en pouvoir déterminer assez exactement la position. Pour le choix des noms et la manière de les écrire, sur laquelle les historiens des croisades varient beaucoup, on a suivi ordinairement la carte qued’Anvillc fit en 1757 pour l’édition de Joinville , et celle qu’il avait faite en 1750 pour accompagner les dissertations de Falconct sur les Assassins. (Mémoires de l’académie des inscriptions J tom. XVII, pag. 127.) La petite carte des croisades, publiée en 1781 par Joseph-Kicolas Delisle, a fourni quelques détails dont on n’a fait usage qu’avec précaution. On a consulté avec plus rie confiance les petites cartes des patriarchats d’Alexandrie,

I » ÉCLAIRCISSEMEXS. Gu f tic Jérusalem et d’Antioclie, dressées jiar d’Anvilleen i^3i I et lyja. C’est sur l’autorité de ce grand géograplie que " l'on a distingué Karrac à l’est de la mer Morte, et dont Scetzen indique les ruines sous le même nom , d’avec Krac, situé an sud du même lac , et qui est l’ancienne Petra Nahaüiœorum. Les historiens des croisades confondent à tout moment ces deux places, et il est souvent difûcilede distinguer de laquelle des deux ils veulent parler. La dernière est incontestablement la plus considérable*, l’autre parait être la même qui est appelée par les auteurs arabes Schaubek. i et elle a été connue sous le nom de Mont-Royal. La Basse-Égypte et la position de Suez ont été placées, comme dans la carte de M. Paullre, d’après les observations astronomiques de M. Xouet, et d’après ce qui a paru dçs travaux des autres savans de l’expédition d’Éjypte. La ^ grande carte d’Égypte, dressée au dépôt. de la guerre, notant pas encore publiée, on n’a pas cru pouvoir suivre de meilleur guide pour la mer Rouge, que la grande carte en trois feuilles, dressée au dépôt de la marine, d’après les observations faites en i y8y sur la frégate la Vénus , par le vice-amiral Rosili , publiée en 179g; on s’est contenté d’en assujettir la longitude à celles du Caire et de Suez, déterminées par M. Nouet. Les travaux de d’Anville, sur le golfe arabique, sont déjà surannés et offrent beaucoup moins de détails; la carte de Niebuhr ne mérite pas de conliance; la carte anglaise en quatre feuilles, dont M. Gosselin a donné la réduction (i) , ne diffère pas essenticlleI ment de celle de Rosili dans celte partie; mais une petite carte de Robert de Vaugondy, dressée en 1754» pour servir (i) Redurches sur le golfe arabique, à la lin du tom. ii de se* Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens ,1798, v a vol. in-4". 39.. V v - juolt L

«la ËCI.AIRCISSEMENS. à ilifTérens Ménioireü de Gilbert (i), donne une cireonstanee très reaiavqnable. A quatre lieues au sud de Suez , le ^otfe Héroopolite forme dans l'ouest une baie très proIbude , et sur la aarte on lit cette explication : « Vis-à-vis H de cette baie, la mer a onze ou douze lieues de large, » et cinquante brasses de profondeur, si ce n'est près des a; bords. » Les divers Mémoires de Gilbert, insérés dans la collection de l'Académie des inscriptions, ne font aucune mention de cette circonstance singulière, et l'on ne voit nulle part d'après quelle autorité Robert de Vaugondy l'a fait entrer dams sa carte. Quoiqu'elle ait été publiée dès iy6i, les auteurs qui ont dressé des cartes de la mer Rouge depuis lors, n'y qnt pas eu égard ; on ne voit rien de pareil ni dans le golfe arabique de d'Anville, publié en i^65, ni sur la grande. carte de M. Rosili, qui indique cependant les sondes faites dans cette partie, qui n'y trouve que de quinze à vingt-sept brasses , et qui marque même un ancrage au fond de cette anse. ; f..a grande caitc de la mer Rouget en deux feuilles , qui :Kxompague l'édition anglaise des Voyages du lord Va/cnKn, quoiqu'un peu moins détaillée que celle de M. Rosili, R'en,diflefe cependant qu'assez peu dans cette partie; elle e>t de même fondée sur des observations nautiques et des'- ^ udevemens, et surtout d'après la route da S^v^Ulow en (2). Tout semble donc concourir à faire rejeter cet cv.iscmenl à l'ouest, qu'on est surpris de voir reparaître. (i) Münoires Je P Académie des inscriptions et telles -lettres , l<^m. XXVII , pag. a44- - •- — — ■ (3) Il en est de même de la belle carte publiée à Londres , par M. de la Rochette, en 1^85 , sons ce titre : The PforJ-west branch of the led sea , dont celle du lord ^'ab-ntia paraît n'étre qu'une imitation eu ce •jiii cuiicerue cette partie. Digitized by Google

à différens Mémoires de Gilbert (1), donne une circonstance très remarquable. A quatre lieues au sud de Suez, le golfe Héroopolite forme dans l'ouest une baie très profonde, et sur la carte on lit cette explication : « Vis-à-vis » de cette baie, la mer a onze ou douze lieues de large, » et cinquante brasses de profondeur, si ce n'est près des » bords. »

Les divers Mémoires de Gilbert, insérés dans la collection de l'Académie des inscriptions, ne font aucune mention de cette circonstance singulière, et l'on ne voit nulle part d'après quelle autorité Robert de Vaugondy l'a fait entrer dans sa carte. Quoiqu'elle ait été publiée dès 1761, les auteurs qui ont dressé des cartes de la mer Rouge depuis lors, n'y ont pas eu égard ; on ne voit rien de pareil ni dans le golfe arabique de d'Anville, publié en 1765, ni sur la grande carte de M. Rosili, qui indique cependant les sondes faites dans cette partie, qui n'y trouve que de quinze à vingt-sept brasses, et qui marque même un ancrage au fond de cette anse.

La grande carte de la mer Rouge, en deux feuilles, qui accompagne l'édition anglaise des *Voyages du lord Valentia*, quoiqu'un peu moins détaillée que celle de M. Rosili, n'en diffère cependant qu'assez peu dans cette partie; elle est de même fondée sur des observations nautiques et des relèvemens, et surtout d'après la route du *Swallow* en 1776 (2). Tout semble donc concourir à faire rejeter cet evasement à l'ouest, qu'on est surpris de voir reparaître,

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXVII, pag. 244.

(2) Il en est de même de la belle carte publiée à Londres, par M. de la Rochette, en 1785, sous ce titre : *The Nord-west branch of the red sea*, dont celle du lord Valentia paraît n'être qu'une imitation en ce qui concerne cette partie.

Digitized by Google

ÉCLAIRCISSEMENS. 6i3 avec peu de changement , dans des cartes modernes , d'après la carte particulière de la Basse- Égypte, gravée pr Blondeau , jointe à l'ouvrage du général Reynier, intitulé : De V Égjrpte après la bataille . < ^ . — Le golfe d'Akaba , formant un' autre bras de la mèr Rouge, est bien loin d'être connu avec la même précision'. ^ M. Rosiii ne Fa donné que d'après d'anciennes cartes, et il ne paraît pas qu'aucun voyageur moderne ait eu jusqu'à présent l'occasion d'en vérifier la forme et la position. La carte de Niebuhr le sup|)0$e beaucoup moins enfoncé dans le Nord; M. Gosselin est prté à croire qu'il ne forme qu'un seul bras y et qu'Ailali , mentionné par Abouiféda , est la même chose que l'Akaba que rencontrent les hadjis ou pèlerins de la Mecque, qui, dans leur route , ne voient à cet endroit qu'nn seul bras de mer. Mais on pourrait croire que le bras d'Ailah est peut-être plus court que ne le fait - Rosiii , et qu'il n'atteint pas te vingt-neuvième parallèle; en cecas, il est clair qu'il ne serait ps sitr la route des hadjis. La carte turque , de laquelle d'Anville avait tiré le détail de ces deux ptits golfes, devait avoir passé au dép't des affaires étrangères; niaisM. Gosselin l'y a f^t chercher inutilement. ” ' ’ ' ' “ » / Digilized by Googk

avec peu de changement, dans des cartes modernes, d'après la carte particulière de la Basse-Égypte, gravée par Blondeau, jointe à l'ouvrage du général Reynier, intitulé : *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis*, Paris, 1802, in-8°., et dont une copie, réduite aux deux tiers, a été insérée dans le n°. de décembre 1803, des *Ephémérides géographiques*, publiées en allemand par Bertuch et Reichard, à Weimar. Jusqu'à ce que le grand ouvrage, auquel travaille la commission d'Égypte, ait pleinement éclairci cette question, j'ai cru devoir m'en tenir à la carte officielle de M. Rosili, confirmée par les meilleures cartes anglaises.

Le golfe d'Akaba, formant un autre bras de la mer Rouge, est bien loin d'être connu avec la même précision. M. Rosili ne l'a donné que d'après d'anciennes cartes, et il ne paraît pas qu'aucun voyageur moderne ait eu jusqu'à présent l'occasion d'en vérifier la forme et la position. La carte de Niebuhr le suppose beaucoup moins enfoncé dans le Nord; M. Gosselin est porté à croire qu'il ne forme qu'un seul bras, et qu'Ailah, mentionné par Aboulféda, est la même chose que l'Akaba que rencontrent les *hadjis* ou pélerins de la Mecque, qui, dans leur route, ne voient à cet endroit qu'un seul bras de mer. Mais on pourrait croire que le bras d'Ailah est peut-être plus court que ne le fait Rosili, et qu'il n'atteint pas le vingt-neuvième parallèle; en ce cas, il est clair qu'il ne serait pas sur la route des hadjis. La carte turque, de laquelle d'Anville avait tiré le détail de ces deux petits golfes, devait avoir passé au dépôt des affaires étrangères; mais M. Gosselin l'y a fait chercher inutilement.

 §. II. PLAN DE PTOLÉMAÏS. . - ■ EcheM à un dix-millième. La ville de Ptolémaïs, appelée aussi Acca ou Acco par les historiens des croisades et les voyageurs du mt^eu âge, est peut-être la seule ville dont il nous soit resté uu plan original levé dans le treizième siècle. Ce plan , long-teui|Js conservé dans l'abbaye de Fleury, autrement appelée St.-BenoU-sur-Loire , paæa depuis, avec divers précieux manuscrits, de cette bibliothèque dans celle de Congars, qui le publia en i6i i, sans aucun changement, à la fin de son recueil intitulé : Gesta Dei per Francos. Il a été reproduit dans divers ouvrages, tels que le Sommaire dfs prit'iléges de tordre de St.-Jean de Jerusalem, par Naberat. Les cosmographies allemands qui ont donné des recueils de plans de toutes les villes , l'ont enjolivé , en y êgurant en perspective l'élévation des bâtimens, d'après leur imagination. Enfin d'Anville en a donné, en lySH, une réduction, rectifiée d'après un plan moderne. Un autre plan, plus nouveau et plus complet, dont nous devons la communication à la complaisance de M. Paultre, a nécessité quelques nouvelles corrections à l'ancien plan de Bongars , et nous avons cru faire plaisir aux lecteurs en indiquant, par une ligne ponctuée , l'enceinte actuelle de la ville moderne, f qui n'occupe pas la moitié de la Ptolémms du temps des croisades. . : . . §. III. environs de PTOLÉMAÏS. Échelle à un cincj-cent-millième. D'Anvillc a donné, en i y63 , une petite carte des enviDigitized by Google

§. II. PLAN DE PTOLÉMAÏS.

Echelle à un dix-millième.

La ville de Ptolémaïs, appelée aussi Acca ou Acco par les historiens des croisades et les voyageurs du moyen âge, est peut-être la seule ville dont il nous soit resté un plan original levé dans le treizième siècle. Ce plan, long-temps conservé dans l'abbaye de Fleury, autrement appelée *St.-Benoît-sur-Loire*, passa depuis, avec divers précieux manuscrits, de cette bibliothèque dans celle de Bongars, qui le publia en 1611, sans aucun changement, à la fin de son recueil intitulé : *Gesta Dei per Francos*. Il a été reproduit dans divers ouvrages, tels que le *Sommaire des priviléges de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem*, par Naberat. Les cosmographes allemands qui ont donné des recueils de plans de toutes les villes, l'ont enjolivé, en y figurant en perspective l'élévation des bâtimens, d'après leur imagination. Enfin d'Anville en a donné, en 1758, une réduction, rectifiée d'après un plan moderne. Un autre plan, plus nouveau et plus complet, dont nous devons la communication à la complaisance de M. Paultre, a nécessité quelques nouvelles corrections à l'ancien plan de Bongars, et nous avons cru faire plaisir aux lecteurs en indiquant, par une ligne ponctuée, l'enceinte actuelle de la ville moderne, qui n'occupe pas la moitié de la Ptolémaïs du temps des croisades.

§. III. ENVIRONS DE PTOLÉMAÏS.

Échelle à un cinq-cent-millième.

D'Anville a donné, en 1763, une petite carte des envi-

itCLAIUClSSKMliNS. fii5 rons de Ptolémaïs , j)oui- sciTir à l’iiistoire de Saladin , par Marin. Ce morceau u’oIFre guère plus de détail que ce que fournit, pour la meme partie, la belle carte de Phénicie, du même auteur, dressée en l'jSa et publiée en iy8o. J’ai fait usage de l’une et de l’autre, en les rectifiant sur la carte de Syrie de M. Paultre, qui , bien que sur une plus petite échelle, donne cependant un détail plus circonstancié et plus vrai du figuré du terrain , l’auteur ayant fait sur les lieux mêmes un grand nombre de reconnaissances militaires. Je me contenterai d’en citer un exemple. Plusieurs auteurs de l’antiquité parlent du fleuve Belus, qui se perd dans la baie de Ptolémaïs : ce n’est 'a la vérité qu’un ruisseau, ou plutôt un torrent; mais il est célèbre, parce que le sable siliceux que ses bords fournissent en abondance, mis en fusion par hasard avec des masses de nati on, donna aux Phéniciens l'invention du verre, et, pendant plusieurs siècles, on crut que le sable vitrifiable ne se trouvait que sur les bords de ce torrent. La carte de d’Aiiville oflre deux ruisseaux entre la ville de Ptolémaïs et l’embouchure du Kison; l’un se jette dans la mer tout près des murs de la ville; l’autre, qu’il nomme Nahr-el-IIalou^ sort d’un lac ou marais, qui est le Palus Cendeuia des anciens. C’est à ce dernier que d’Anville donne le nom de Belus , et il paraît qu’il est , à cet égard , dans l’erreur; car Josèphe {de Bell. jud. , II, ii, 9) dit expressément % que l’embouchure du Belus n’est qu’à deux stades de Ptolémaïs; et Pline donne seulement comme un ouï-dire l'opinion que ce torrent sort du lac Cendevia : Ex eâ cre~ ilitur nasci Belus amnis {Ilist. Nat, , XXXVI, 26). La carte de M. Paultre résout pleinement cette difficulté, eu faisant voir que les deux ruisseaux, dont d’AnvUle a mal à propos sépré les embouchures , se réunissent et se rendent ensemble à la mer, à peu de distance de Ptolémaïs :

6ia ÉCLAIRCISSEMENS. ainsi l’on n’a point d’erreur à craindre en leur donnant le nom de Bêlas depuis leur réunion. La petite ville de Cana , en Galilée , est célèbre dans l’Évangile par le miracle du changement de l'eau en vin^ et tous les pèlerins qui traversent rette contrée manquent rarement de la visiter et d’en parler dans leurs relations. Dans sa Palestine j publiée en 1767, d’Anville la place deux petites lieues au nord de Séfori ; cette position répond au Cafar>Cana de sa carte de Phénicie , dans laquelle Cana ^ se trouve beaucoup plus au nord , à six lieues E.-S.-E. de>w Tyr. Aucune de ces deux places n’est le Cana de l'Évangil^-i- * Celui qui est près de Tyr n’est qu'un petit vilia|^ tionné par Pocoke; mais celui des pèlerins, qui axomefrë' la tradition du miracle de l'Évangile, est au S.-£.' deSé' fori , dont il est éloigné de deux milles d’Allemagne , selon Breydenbach; plusieurs autres voyageurs décrivent sa position , et il est clairement indiqué dans la carte de M. Paultre, qui a visité lui-méme tout ce terrain. I.es diverses relations des voyageurs, judicieusement comparées et analysées par Busebing , dans la cinquième partie de sa éographie (i) , m’ont aussi fourni quelques détails. (•) Tlambourg, 1781 ,, in-S". Cette partie n'a pas été traduite en fran^'ait. FIN DES ÉCLAIRCISSBME.XS. .

ainsi l'on n'a point d'erreur à craindre en leur donnant le nom de *Belus* depuis leur réunion.

La petite ville de Cana, en Galilée, est célèbre dans l'Évangile par le miracle du changement de l'eau en vin, et tous les pélerins qui traversent cette contrée manquent rarement de la visiter et d'en parler dans leurs relations. Dans sa *Palestine*, publiée en 1767, d'Anville la place à deux petites lieues au nord de Séfori; cette position répond au Cafar-Cana de sa carte de Phénicie, dans laquelle Cana se trouve beaucoup plus au nord, à six lieues E.-S.-E. de Tyr. Aucune de ces deux places n'est le Cana de l'Évangile. Celui qui est près de Tyr n'est qu'un petit village mentionné par Pocoke; mais celui des pélerins, qui a conservé la tradition du miracle de l'Évangile, est au S.-E. de Séfori, dont il est éloigné de deux milles d'Allemagne, selon Breydenbach; plusieurs autres voyageurs décrivent sa position, et il est clairement indiqué dans la carte de M. Paultre, qui a visité lui-même tout ce terrain. Les diverses relations des voyageurs, judicieusement comparées et analysées par Busching, dans la cinquième partie de sa éographie (1), m'ont aussi fourni quelques détails.

(1) Hambourg, 1781, in-8°. Cette partie n'a pas été traduite en français.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENS.

PIEGES JUSTIFICATIVES. N». 1er. CONCILE DE NAPLOUSE, Tenu du t autorité de Guaramond, patriarche de Je'rusalem , pour réformer les mœurs des chrétiens de la Palestine, en présence de Baudouin , roi de Jérusalem , [an du Seigneur i lao, sous le pontificat de Calixte II. J Voici comment Guillaume deTyr, liv. XII delà Guerre Sainte , chap. i3, rapporte aommairemeut la cause et les actes du concile. I^a meme année, c'est-à-dire l'an iiao de l'incarnation du Verbe , le royaume de Jérusalem étant tou|nieQté h cause de ses péclk^s, de plusieun plaiM^ èt biiire les câVmités qui provenaient des ennemis',' une' multitude de sauterelles et de rats rongeurs détruisant les récoltes, au point qu'il était à craindre que l'on manquât tout-à-fait de pain, le seigneur Guaramond , patriarche de Jérusalem, homme religieux et craignant Dieu ; le roi Baudouin, les prélats des églises et les grands du royaume qui s'étaient rendus à Naplonsc, petite ville de Samarie, tinrent une ass'cmblée publique et une cour générale. Dans un sermon adressé nu peuple, il fut dit, quC comme il paraissait constant que • c'étaient les péchés du peuple qui avaient provoqué le Seigneur, il fallait délibérer en commun sur les moyens de se corriger et de réprimer les excès, afin que, revenant à une meilleure vie, et satisfaisant dignement pour les fautes remises, on se rendît favorable celui qui ne veut pas la mort du péchcür, mais plutôt qu'il se convertisse cl qu'il vive. ElTrayés donc par des signes mennçans du ciel , par de freDigitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. Ier.

CONCILE DE NAPLOUSE,

Tenu de l'autorité de Guaramond, patriarche de Jérusalem, pour réformer les mœurs des chrétiens de la Palestine, en présence de Baudouin, roi de Jérusalem, l'an du Seigneur 1120, *sous le pontificat de Calixte II.*

Voici comment Guillaume de Tyr, liv. XII de la *Guerre Sainte*, chap. 13, rapporte sommairement la cause et les actes du concile.

La même année, c'est-à-dire l'an 1120 de l'incarnation du Verbe, le royaume de Jérusalem étant tourmenté à cause de ses péchés, de plusieurs plaies, et outre les calamités qui provenaient des ennemis, une multitude de sauterelles et de rats rongeurs détruisant les récoltes, au point qu'il était à craindre que l'on manquât tout-à-fait de pain, le seigneur Guaramond, patriarche de Jérusalem, homme religieux et craignant Dieu; le roi Baudouin, les prélats des églises et les grands du royaume qui s'étaient rendus à Naplouse, petite ville de Samarie, tinrent une assemblée publique et une cour générale. Dans un sermon adressé au peuple, il fut dit, que comme il paraissait constant que c'étaient les péchés du peuple qui avaient provoqué le Seigneur, il fallait délibérer en commun sur les moyens de se corriger et de réprimer les excès, afin que, revenant à une meilleure vie, et satisfaisant dignement pour les fautes remises, on se rendît favorable celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Effrayés donc par des signes menaçans du ciel, par de fré-

 quens lremb\^TneDs de terre, par des défaites successives, par les angoisses de la famine, par les attaques perfides et quotidiennes des ennemis ; cherchant à ramener le Seigneur par des œuvres de piété, ils ont , pour relever et conserver la discipline des mœurs, décrété vingt-cinq articles qui ont force de loi. Si on veut les lire , on les trouvera facilement dans les archives de plusieurs églises. Assistèrent à ce concile, Guaramond, patriarche de Jérusalem, le sage Baudouin, second roi des Latins; Eckmar, archevêque de Césarée; Bernard, évêque de Nazareth; l'çvêque de Liddes ; Gildou , abbé élu de Ste. -Marie de la vallée de Josaphat; Pierre, abbé du Mont-Thabor; Achard, prieur du Mont-Sion ; Payen , chancelier du roi ; Eustache Granier; Guillaume deBuret; Batisan, connétable de Jojipé, et plusieurs autres ^es deux ordres ; nous en avons oublié le nombre et les noms. ^ La Synode, dit Baronius vers la fin de ii2o, parvint à une telle réforme de mœurs, que , par la miséricorde de Dieu, l'année suivante, i lai , le chef des Turcs, revenant contre Antioche avec des forces consid^ahles , fut frappé d'apoplexie et mourut. Chawtke 1er. Comme il est nécessaire que les choses qui commencent par Dieu finissent en lui et par lui , dans l'intention de commencer ce saint concile et de le terminer par le Seigneur; moi, Baudouin, second roi des Latins à Jérusalem, ouvrant celte sainte assemblée par Dieu, je rends et j'accorde, ainsi que je l'ai ordonné, à la très sainte église de Jérusalem et au patriarche présent, Guaramond, de même qu'à ses successeurs, les décimes de tous mes revenus, autant que le comporte l'étendue de ce diocèse, c'est-à-dire les décimes de mes revenus de Jérusalem , de Naplouse et de Ptolémaïs , qui est encore appelée Accon. Elles sont les bienfaits de ma munificence royale, afin que le patriarche, chargé du soin de prier le Seigneur pour l'état, ait de quoi subsister. Et si un jour, par suite des progrès de la religion Digitized by Google

quens tremblemens de terre, par des défaites successives, par les angoisses de la famine, par les attaques perfides et quotidiennes des ennemis ; cherchant à ramener le Seigneur par des œuvres de piété, ils ont, pour relever et conserver la discipline des mœurs, décrété vingt-cinq articles qui ont force de loi. Si on veut les lire, on les trouvera facilement dans les archives de plusieurs églises.

Assistèrent à ce concile, Guaramond, patriarche de Jérusalem, le sage Baudouin, second roi des Latins; Eckmar, archevêque de Césarée; Bernard, évêque de Nazareth; l'évêque de Liddes ; Gildon, abbé élu de Ste.-Marie de la vallée de Josaphat; Pierre, abbé du Mont-Thabor; Achard, prieur du Mont-Sion; Payen, chancelier du roi; Eustache Granier; Guillaume de Buret; Batisan, connétable de Joppé, et plusieurs autres des deux ordres; nous en avons oublié le nombre et les noms.

La Synode, dit Baronius vers la fin de 1120, parvint à une telle réforme de mœurs, que, par la miséricorde de Dieu, l'année suivante, 1121, le chef des Turcs, revenant contre Antioche avec des forces considérables, fut frappé d'apoplexie et mourut.

Chapitre Ier.

Comme il est nécessaire que les choses qui commencent par Dieu finissent en lui et par lui, dans l'intention de commencer ce saint concile et de le terminer par le Seigneur; moi, Baudouin, second roi des Latins à Jérusalem, ouvrant cette sainte assemblée par Dieu, je rends et j'accorde, ainsi que je l'ai ordonné, à la très sainte église de Jérusalem et au patriarche présent, Guaramond, de même qu'à ses successeurs, les décimes de tous mes revenus, autant que le comporte l'étendue de ce diocèse, c'est-à-dire les décimes de mes revenus de Jérusalem, de Naplouse et de Ptolémaïs, qui est encore appelée Accon. Elles sont les bienfaits de ma munificence royale, afin que le patriarche, chargé du soin de prier le Seigneur pour l'état, ait de quoi subsister. Et si un jour, par suite des progrès de la religion

' PIÈCES JUSTIFICATIVES. G 19 chrtHîenne, lui, ou l’un de ses successeurs, sieiil à ordouner un évêque dans une de ces cités , il peut disposer des décimes tant pour le roi que pour l’église. CuAPITRE II. Moi, Baudouin, en présence des membres de ce concile, de l’agrément des personnages de l’assemblée et de mes barons , qiu feront de meme pour leurs décimes , suivant l’étendue de leurs ressorts ecclésiastiques, je restitue, comme je l’ai dit, les décimes; et , convenant avec eux de l’injustice avec laquelle eux et moi les avons retenues, j’en demande pardon. ^ Chapitre III. Moi , patriarche Guaramtmd , de la part du Dieu toutpuissant, par mon pouvoir et celui de tous les évêques et frères ici présens , je vous absous sm' la restitution susdite des décimes, et j’accepte charitablement avec eux les décimes que vous reconnai^sez devoir à Dieu, à moi et à vos autres évêques , suivant l'étendue dos bénéfices des frères présens ou absens. Chapitre IV. Si quelqu'un Craint d’être trompé par son épouse, qu’il aille trouver celui qu’il soupçonne, qu’il lui défende, devant des témoins juridiques , l’entrée de sa maison et tous rapports avec sa femme. Si , après cette défense, lui , ou bien quelqu’un de ses amis , les trouve en colloque dans sa maison ou ailleurs , que l’hommej soit traduit devant la juridiction ecclésiastique ; çt s’il se purge par le feu ardent, qu’il soit renvoyé absout. Il èft sera de même si , surpris avec la femme d’autrui, il a déj^ subi quelque chose honteuse. Chapitre V. ■ •• : .. Quiconque sera convaincu d’avoir couclié avec la femme d’un autre, aussitôt après la sentence doit être évité par les Digiiized by Google

633 PIÈCES JUSTIFICATIVES, iidcles et ch"ssc de cette terre; la femme adultère sera mise k mort, à moins que son mari ne lui fusse grâce. Dans ce cas, que tous deux repassent la mer. Chapitre VI. Si quclqq'un soupçonne un clerc , qu'il lui interdise , comme nous l'avons dit , sa maison et tout colloque avec sa femme; et s'il les rencontre encore en colloque, qu'il le dénonce au premier magistrat de l'église , et si ensuite il les trouve couchés ensemble ou en colloque , qu'il dénonce le fait à la justice. Si la justicé le dégrade , qu'il soit soumis en tout au jugement des laïques. Chapitre Vil. • Si un corru]Ttettr ou une corruptrice séduit une femme de la ville et la fait pécher, qu'il subisse les peines de l'homme ou de la femme adultère. Chapitre VIII. Si. quelques adultes sont convaincus du péché de Sodome, qu'ils soient brûlés. {Tarn faciens, quant paiiens.) Chapitre IX. Si un enfant ou quoiqu'un plus âgé, étant attaqué par. un sodomite, jette un cri, que le sodomite soit brillé; mais celui qui n'aura pas péché volontairement doit, quant à la pénitence, se soumettre au jugement de l'église, et ne perd pas son existence legale. ' Chapitre X. .Si quelqu'un s'étant prêté, même une seule fois, au crime de Sodome, le cache et se laisse encore entacher sans le révéler â la justice, dès qu'il sera convaincu de ce crime, qu'il soit condamné comme sodomite. Chapitre XI. Si quelque sodomite, arant d'être accusé, vient à rés^Digilizod I

fidèles et chassé de cette terre; la femme adultère sera mise à mort, à moins que son mari ne lui fasse grâce. Dans ce cas, que tous deux repassent la mer.

Chapitre VI.

Si quelqu'un soupçonne un clerc, qu'il lui interdise, comme nous l'avons dit, sa maison et tout colloque avec sa femme; et s'il les rencontre encore en colloque, qu'il le dénonce au premier magistrat de l'église, et si ensuite il les trouve couchés ensemble ou en colloque, qu'il dénonce le fait à la justice. Si la justice le dégrade, qu'il soit soumis en tout au jugement des laïques.

Chapitre VII.

Si un corrupteur ou une corruptrice séduit une femme de la ville et la fait pécher, qu'il subisse les peines de l'homme ou de la femme adultère.

Chapitre VIII.

Si quelques adultes sont convaincus du péché de Sodome, qu'ils soient brûlés. (*Tam faciens, quam patiens.*)

Chapitre IX.

Si un enfant ou quelqu'un plus âgé, étant attaqué par un sodomite, jette un cri, que le sodomite soit brûlé; mais celui qui n'aura pas péché volontairement doit, quant à la pénitence, se soumettre au jugement de l'église, et ne perd pas son existence légale.

Chapitre X.

Si quelqu'un s'étant prêté, même une seule fois, au crime de Sodome, le cache et se laisse encore entacher sans le révéler à la justice, dès qu'il sera convaincu de ce crime, qu'il soit condamné comme sodomite.

Chapitre XI.

Si quelque sodomite, avant d'être accusé, vient à résí-

PIÈCES JUSTIFICATIVES. 621 pisccnce , et que , touché de repentir , il renonce par serinent à cet abuminuble péché , qu'il soit reçu dans l'église et jugé suivant les canons; mais s'il retombe et veut se repentir une seconde fois , qu'il soit encore admis à la pénitence, et ensuite chassé du royaume de Jérusalem. Chapitre XII. Si quelqu'un est convaincu d'avoir couché avec une Sarrasine qui y ait consenti, qu'il soit mis dans le cas de ne plus recommencer (emo5cu/e^ur), et que la femme ait ia nez coupé. , Chapitre XIII. f » Si quelqu'un opprime la Sarrasine , elle sera mise au pouvoir du fisc , et l'homme privé de ce qui caractérise la \\r\Vné {extestificabitur). - ' Chapitre XIV. Si quelqu'un abuse par force de la Sarrasine d'un autre , qu'il subisse pareille peine. Chapitre XV. Si une chrétienne se livre volontairement à un Sarrasin , ils seront jugés tous deux d'après la loi des fornicateurs. Dans le cas où le Sarrasin aurait usé de violence , elle ne sera pas réputée coupable , mais le Sarrasin sera fait eunuque. . Chapitre XVI. Le Sarrasin on la Sarrasine qui prendront l'habit des Francs appartiendront au fisc. Chapitre XVII. Si quelqu'un, déjà marié, a épousé une autre femme, il a , jusqu'au premier dimanche de la quadragésime de notre année, pour se confesser au prêtre et faire pénitOKe; ensuite il n'a qu'à vivre suivant les préceptes de l'Église. Mais s'il cache sou crime plus long-temps, ses biens seront con

piscence, et que, touché de repentir, il renonce par serment à cet abominable péché, qu'il soit reçu dans l'église et jugé suivant les canons; mais s'il retombe et veut se repentir une seconde fois, qu'il soit encore admis à la pénitence, et ensuite chassé du royaume de Jérusalem.

Chapitre XII.

Si quelqu'un est convaincu d'avoir couché avec une Sarrasine qui y ait consenti, qu'il soit mis dans le cas de ne plus recommencer (*emasculetur*), et que la femme ait le nez coupé.

Chapitre XIII.

Si quelqu'un opprime la Sarrasine, elle sera mise au pouvoir du fisc, et l'homme privé de ce qui caractérise la virilité (*extestificabitur*).

Chapitre XIV.

Si quelqu'un abuse par force de la Sarrasine d'un autre, qu'il subisse pareille peine.

Chapitre XV.

Si une chrétienne se livre volontairement à un Sarrasin, ils seront jugés tous deux d'après la loi des fornicateurs. Dans le cas où le Sarrasin aurait usé de violence, elle ne sera pas réputée coupable, mais le Sarrasin sera fait eunuque.

Chapitre XVI.

Le Sarrasin ou la Sarrasine qui prendront l'habit des Francs appartiendront au fisc.

Chapitre XVII.

Si quelqu'un, déjà marié, a épousé une autre femme, il a, jusqu'au premier dimanche de la quadragésime de notre année, pour se confesser au prêtre et faire pénitence; ensuite il n'a qu'à vivre suivant les préceptes de l'Église. Mais s'il cache son crime plus long-temps, ses biens seront con-

6-11 riÈCES,JVSTIFlCATlVE5. fisqiies ; il sera retranché de la société et banni de cette terre. CUAPITRE XVIII. Si quelqu'un, sans le savoir, épouse la feimne d'un autre, ou si une femme épouse, sans le savoir, un homme déjà marié, alors que celui qui est innocent par ignorance chasse le coupable , et qu'il ait le droit de se remarier. < Chapitre XIX. . I Si quelqu'un, voulant renvoyer son épouse, dit qu'il en a une autre, ou qu'il l'a prise du vivant de la première , qu'il le prouve par l'épreuve du fer chaud, ou qu'il présente au magistrat de l'Eglise des témoins juridiques qui rafFirment par serment. Ce que l'on dit des hommes est applicable aux femmes. Chapitre XX. Si un clerc prend les armes pour sa défense, il n'y a point de mai ; mais si, par amour de la guerre, ou pour saerther au monde , il renonce à son état, qu'il revienne à l'église dans le délai indiqué , qu'il se confesse et se conforme ensiiilte aux instructions du patriarche. Chapitre XXI. .. Si, un moine ou chanoine régulier apostasie, qu'il revienne à l'ordre ou rentre dans sa patrie. , Chapitre' XXn. Quiconque accuse un autre , sans pouvoir prouver le fait, subira la peine du talion. ^ Chapitre XXIII. ' Si quelqu'un est convaincu de vol au-dessus de six sous, qn'il' soit menacé de la 'perte de la main , d'un pied, des jetix. Si le vol est au-dessous de six sous, qu'il soit marqué d'un fer chaud sur le front et fouetté par la ville. Si l'ell'et Digitized by Google

fisqués ; il sera retranché de la société et banni de cette terre.

Chapitre XVIII.

Si quelqu'un, sans le savoir, épouse la femme d'un autre, ou si une femme épouse, sans le savoir, un homme déjà marié, alors que celui qui est innocent par ignorance chasse le coupable, et qu'il ait le droit de se remarier.

Chapitre XIX.

Si quelqu'un, voulant renvoyer son épouse, dit qu'il en a une autre, ou qu'il l'a prise du vivant de la première, qu'il le prouve par l'épreuve du fer chaud, ou qu'il présente au magistrat de l'Église des témoins juridiques qui l'affirment par serment. Ce que l'on dit des hommes est applicable aux femmes.

Chapitre XX.

Si un clerc prend les armes pour sa défense, il n'y a point de mal ; mais si, par amour de la guerre, ou pour sacrifier au monde, il renonce à son état, qu'il revienne à l'église dans le délai indiqué, qu'il se confesse et se conforme ensuite aux instructions du patriarche.

Chapitre XXI.

Si un moine ou chanoine régulier apostasie, qu'il revienne à l'ordre ou rentre dans sa patrie.

Chapitre XXII.

Quiconque accuse un autre, sans pouvoir prouver le fait, subira la peine du talion.

Chapitre XXIII.

Si quelqu'un est convaincu de vol au-dessus de six sous, qu'il soit menacé de la perte de la main, d'un pied, des yeux. Si le vol est au-dessous de six sous, qu'il soit marqué d'un fer chaud sur le front et fouetté par la ville. Si l'effet

PIÈCES JUSTIFICATIVFÜ. 6a3 vole est retrouvé, qu'il soit rendu à celui à qui il a appar* 'tenu. Si le voleur n'a rien, que son corps soit livré à celui à qui il a fait tort. S'il réitère , qu'il soit privé de tous ses membies et de la vie. Chsmtrb XXIV. Si quelqu'un , au-dessous de l'âge de raison , commet un vol , qu'il soit gardé jusqu'à ce que la cour du roi décide ce qu'on doit en faire. ' Chapitre XXV. Si quelque baron surprend en vol un bomme de sa classe , celui-ci n'est pas menacé de la perte de ses membres , mais qu'il soit envoyé , pour être jugé , à la cour du roi. No. n. Traité fait entre les f^e'nitiens et les princes du royaume de Jérusalem , pour le siège de Tyr, rapporté par Guillaume de Tyr. (Traduction deDupréau.) Au nom de la saincte et indiuise Trinité, du^Père, du Fils et du S. Esprit. Du temps que le pape Calistc second en Henry cinquiesine du nom , empei'eur des Romains Auguste, l'vn gouuernoit l'église romaine, et l'autre l'cmpirej estant par l'ayde de Dieu et d'vn concile célébré à Rome, la paix reformée le mesme an entre l'empire et le sacerdoce, sur le dilTerent et controuersie qui estoit entre eux de l'anneau et baston pastoral. Le seigneur Michaëli, duc de Venise, prince du royaume de Dalmatie et Croatie, est venu en celuy notre royaume de lerusalem au secours des ebrestiens, au plus grand bcsoing et nécessité qu'ils eussent, aucc vn nombre infiny de nauires et gens de guerre. Ou d'arriuée a dclFait près Ascalonne, et chassé l'armée des payens du roy de Babylonc , et de là arriué en lerusalem avec victoire et triumphe. Car en ce mesme temps le roy

6a4 PIÈCES JUSTIFICATIVES. Baudouin second estoit , par le démérite de Doz pescliez , détenu prisonnier auec plusieurs autres grands Seigneurs sonz la captiuité de Balac, prince de Payans Purthes. Parquoy nous Guaramoud , par la grâce de Dieu, patriarche de la saiiiclc cite de lerusalem, auec les freres cuesques ressortissants de notre eglise , le seigneur Guillaume de Bure, connestahle, et le seigneur Payan, chancellier, et toute la gendarmerie des barons de tout le royaume de lerusalem, estans auec nous assemblez à Acre en l'eglisc de Saincte-Croix , voulans garder et obserucr inviolablement les promesses faictes par iceluy Baudouin notre roy, selon le contenu de ses lettres (auec les pourparlcz de ses ambas sades) enuoyées par iceluy roi audict duc de Venise, et escrites de sa propre main ou de celle des euesques, ou de son chancellier , auec le signe de paix , ainsi que nostre ordre le requiert : auons tous d'vn accord ordonné, arreste, reseuz, et par serment fait sur les sainctes Evangiles, affermé que nous barons, desquels les noms sont escrits cydessouz, garderons et observerons tous de poiiict en]K>inct, les accords, conuentions et pactions cy-dessouz escriptes et mentionnées à sainct Marc l'éuangelislc, au susdit duc et aux successeurs d'iceluy, et à tous les seigneurs manans et habitans de la ville de Venise; et voulons qu'à perpétuité, sans aucune restriction , elles sortissent leur ellét et demeurent inuiolables et en leur intégrité , fermeté et constance , au profit de luy et des siens, ainsi qu'elles seront cy-dessouz dictes et escriptes. Amen. C'est à sçavoir qu'en toutes les villes et citez qui sont souz la domination et puissance du roy et de ceux qui lui succéderont, et de tous ses barons , iceux Vénitiens ayent leur eglise, leur place entière, estuucs et four à ban , pour les posséder de droicl héréditaire à perpétuité, exempts et affranchis de toute exaction, ainsi qu'est le propre du roy. Et mesme qu'ils ayent autaut de droict et propriété en la place de lerusalem, que le roy a coutume auoir. Que si iceux Vénitiens , dans la ville d'Acre, veulent faire en leur rue four, moulin, estuues, et auoir mesurage, aulnage, jaujage et fiatrie, pour mesurer viii, OkjiI,...:

PIÈCES JUSTIFICATIVES. Cu5 Imille ^ miel, il sera libre à tous habitaiis de ce lieu d'v cuyre, inouldre et estuuer ce qu'il leur plaira, sans aucune répugnance ny contradiction , comme aux propres appartenances du roy. Toutefois, quant aux mesurages, poix et jaujages, ils n'auront liberté d'en user, sinon qu'à la sorte et manière qu'il s'ensuyt. C'est que quand les Vénitiens trafiqueront entr'eux, ils seront tenuz d'user de leurs propre* poix, aulnages et mesures, c'est-à-dire de celles des Vénitiens ; mais quand ils vendront leurs marchandises à autre* genz qu'aux leurs , ils seront tenuz Its vendre à leuis propres poix , aulnages et nu'sures , x^'«t-à-dire à celles des Vénitiens. Et quand iceux Vénitiens achepteront quelques marchandises de quelques marchands forains, il leur sera)>ermis de les achepter seulement aux poix , aulnages et mesures du roy en baillant le prix qu'elles vallent. D'auantage les Vénitiens, pour quelque cause que ce soit, ne seront tenus aucunement payer dace, péage, travers, ponleiiage, chaussée , ou autre subside et imposition quelconque , ou selon l'vsage ou selon la coustume du pays, pour entrée ne sortie des villes, jmur achapt ne vendition , pour ouurage ne seiour qu'ils pourroient faire esdicies villes , sinon seulement quand ils entreront ou sortiront portans pèlerins estrangei-s en leurs nauircs ; car lors , selon la coustume du royaume, seront tenus en bailler au roy la troisiesme partie. Au moyen de quoy iccluy roy de lerusalem et nous tous seront tenuz et obligez , comme debteurs, de payer tous les ans aux iouret feste des apostresS. Pierre et S. Paul, du domaine de Tyr , de la part du roy, au duc de Venise , la somme de trois cens bezans monno)'e sarrazinoise. Et si d'auantage nous promeltuns à vous, duc de Venise et tou* ceux de votre gent, de ne rien prendre d'icy en apres du toutes gens et nations qui iraiiqucront auec vous, sinon autant qu'ils ont coustume de bailler, et autant que nous prenons de ceux qui trafiquent auec les an très nations. Et quant à celle partie de place et ruë de la ville d'Acre, aboutissant d'une part à la maison de Pierre Zaïini, et de l'aiilrc au

) rta6 PlfeCES JUSTIFICATIVES, moiiastpre de S. Dimitiii ; et 1 autre partie de la nicsiue ruë , ayant d'vu bout vue maison de diarpenterie , et do l'autre deux autres maisons de pierre de taille, qui souloient est re cabanes et loqctlcs couuerles de roseaux, que le roy de lerusalem Baudouyn, deuancier de celuy qui régné de présent, a donnée à S. Marc, et au seigneur duc Ordolaplie et à scs successeurs à la prinse et conqueste deSaid : icelles dy-ie parties confirmons par les présentés lettres de priuileges et afl'ranchissement à S. Marc et à vous seigneur Micbacli, duc de Venise, et à voz successeurs; et vous donnons puissance et autliorité de les tenir et posséder, et d en faire tout ce qu'il vous plaira à iamais. Nous vous donnons aussi par mesme moyen la mesrae puissance que le loy auoit sur l'autre partie de la mesme ruë, depuis la maison de Bernard de Neulchastel, qui fut iadis à lean lolian, iusques à la maison de Gilbert de laffe, qui est de la maison et famille de ceux de Laudeue , en y procédant de droicte ligne. Et si d'auanlage nous octroyons, qu'aucun marchant en tout le territoire et domaine , tant du roy que de ses barons, ne soit tenu en y entrant, ou y seiournant, ou eu sor^ tant , payer dace ou peage comment que ce soit ; et voulons qu'il ayt et vse delà mesme franchise et liberté , qu'il a coustume d'user estant à Venise. Et s'il advient qu'vu Vénitien ayt quelque conuenauce et accord , ou procès pour affaire quelconque avec un autre Vénitien , nous voulons que la decision en soit faite en la court des Vénitiens. Ou si quelcun cuide auoir querelle ou procès contre vn Vénitien, que le tout soit decis et déterminé eu la mesme court des Vénitiens. Mais si vu Vénitien fait clameur sur vn autre que sur vn Vénitien , qu'il soit amendé eu la court du roy. En outre, si vu Vénitien decede, ayant ordonné ou non < ordonné de sa dernicre volonté, que nous disons mourir intestat ou sans parler ,que ses biens retournent en la puissance des Vénitiens. Et si quelque Vetiitieu ayt sur la mer jierdu sa nauire par tempête, que pour cela il ne souffre aucun dommage eu ses biens. Si de for tune il meurtpai ledit Googli Di

r PIÈCES JUSTIFICATIVES. 637 naufrage, que le reste de ses biens soit restitué à ses heritiers ou aux autres Veuitiens. D'auaiuage que les Vénitiens usent de telle iustice et coustiimcs sur les bourgeoj'S do quelque natiou qu ils soient, hubitaiis en la ruë et domiciles desdits Vénitiens , que le roy a sur les sicus. Finalement que les Vénitiens , sans destourbier ou empesebement quelcont^e, possèdent de droict héréditaire la tierce partie des deux citez. Sur et Ascalone, aiiec leurs appartenances, auec la troisiesine partie de toutes les terres qui en dépendent, qui maintenant sont souz la seruitude des Sarrazins, et ne ■ «otit encore remises es makis des Francoj s , ou de l'une d'icelles , ou de toutes les deux ensemble , si par l'ayde de Dieu et de leur secours, ou comment que ce soit, il plaist ' ' ' au S. Esprit les mettre en la puissance des chrestiens; que les Vénitiens, dy-ie , possèdent icelle troisiesme partie, comme dit est, franchement et royallcment, en la mesme sorte que le roy les deux autres , en commençant le terme depuis le iour S. Pierre , et continuant à perpétuité. Et quant à nous Giiaremond , patriarche , nous promettons generalement pour tous, de faire ratifier le roy sur le saint Evangile les susdites conuentions accordées, si par le vouloir de Dieu il peut sortir à quelques fois de captiuité. Et si quelqu'autre cependant vient à se faire promouuoir au royaume de lerusalem , nous promettons aussi luy faire ratifier et conlirmer lesdites ordonnées promessiM ' premier qu'il soit de nous receu et cstably roy; autrement nous ne consentirons iainais sa réception et establisseinent. Autant aussi en feront les successeurs des barons, et les nouueaux qui viendront apres eux. Et en tant que touclio la cause d'Antioche, que nous sauons fort bien vous aiioir esté promise souz l'accord de la mesme constitution, par le * roy Baudouyn second, à sçauoir qu'il donucroit à vous , >011111608, le semblable en la principauté d'Antioche qu'il lait CS autres villes de son royaume; si les appoiiictemeiits, traictez et alliances royalles des promesses anliochiennes susdites sortissent leur elfect , nous le mesme Guaremond , ' . , 4o.. V à ;ftyü©ogIc

«j8 pièces justificatives. patriarche de lerusalem, auec nos euesques, clergé, barons et peuple de lerusalem , en vous y donnant conseil, confort et ayde en tant qu'il nous sera possible, vous promettons d'accomplir de bonne foy et loyallement tout ce que le pape nous mandera sur cecy , ensemble toutes et chacunes les choses dessus mentionnées à l'honneur et gloire^ des Vénitiens. Güaremond , par la grâce de Dieu, patriarche de lerusalem , ie conferme les susdites choses par la présente souzcription faicte de ma propre main. Ebremard , archeuesque de Cesarée , ie conjemie semblablement ces mesmes choses. Bernard , euesque de Nazareth , semblablement les conferme. ^ AsQuiTiN , euesque de Bethleem, pareillement les conferme, Roger, euesque de l'egltse sainct George et Lidde, pareillement les conferme. Gidouin , abbé de saincte Anne du val losapfuU, semblablement les conferme. Girard, prieur du Sainct-Sepulchre , semblablement les conferme. A HALDE, prieur du temple nostre Seigneur, pareillement les cotferme. Guillaume de Bure , connestable du roy , pareillement les conferme. ' Donné à Acre, par les mains de Payan, chanœllier du roy de lerusalem, l'an vnie cens vingt troys) la seconde indiction. ' > N». III. ' J Bulle du pape Eugène III pour la deuxième Croisade. Nous donnons ici la traduction de la bulle d'Eugène III, Digitized by Google

patriarche de Ierusalem, auec nos euesques, clergé, barons et peuple de Ierusalem, en vous y donnant conseil, confort et ayde en tant qu'il nous sera possible, vous promettons d'accomplir de bonne foy et loyallement tout ce que le pape nous mandera sur cecy, ensemble toutes et chacunes les choses dessus mentionnées à l'honneur et gloire des Venitiens.

Guaremond, par la grâce de Dieu, patriarche de Ierusalem, ie conferme les susdites choses par la présente souzcription faicte de ma propre main.

Ebremard, archeuesque de Cesarée, ie conferme semblablement ces mesmes choses.

Bernard, euesque de Nazareth, semblablement les conferme.

Asquitin, euesque de Bethleem, pareillement les conferme.

Moy *Roger, euesque de l'eglise sainct George et Lidde, pareillement les conferme.*

Gidouin, abbé de saincte Anne du val Iosaphat, semblablement les conferme.

Girard, prieur du Sainct-Sepulchre, semblablement les conferme.

Amalde, prieur du temple nostre Seigneur, pareillement les conferme.

Guillaume de Bure, connestable du roy, pareillement les conferme.

Donné à Acre, par les mains de Payan, chancellier du roy de Ierusalem, l'an vnze cens vingt troys, la seconde indiction.

N°. III.

Bulle du pape Eugène III pour la deuxième Croisade.

Nous donnons ici la traduction de la bulle d'Eugène III,

HÈCES JrSTIFICATTTTS. piiblidn en ii 45 , pour la seconde croisade ; elie e«t tirée du livllnriuni •■onianum novisiimum , premier volume. O I.e serviteur des serviteurs de Dieu, à son cher fih Jiouis, illustre et glorieux roi des Français, à ses clters his les princes, et à tous les fidèles du royaume de France, salut et beiu^iction apostolique. » Nous savons, par l'histoire des temps passes et par les traditions de nos pères, combien nos prédécesseurs ont fait d'elforu pour la délivrauce de l'Eglise d'Orieiit. Notre prédécesseur Urbain, d'heureuse mémoire, a embouché la • trompette évangélique, et s'est occupé, avec un *èle sans exemple, d'appeler les peuples chrétiens de toutes les parties du monde à la défense de la Terre-Sainte. A sa voix, les braves et intrépides guerriers du royaume des Fi'.iuçs , les Italiens, enflammés d'une sainte ardeur, ont pris les armes, ont délivre, au prix do leur sang, cette ville où notre .Sauveur a daigné souflVir pour nous , et qui conserve le tombeau , iiionunicnt de sa passion. Par la grâce de Dieu et par le zèle de nos pères, qui oui déferrdu Jérusalem et rlierché à rép.aiulre le nom chrélieu dans ces contrées éloigaccs, les villes conquises eu Asie ont été conservi'çs jusqu'à nos jours, cl plusieurs villes des iiitidèles ont été utt.tquérs et sont devenues chrétiennes. Maintenant , par nos pé hés et par ceux du peuple chrétien (ce que nous ne pouvons dire sans douleur et sans géinissemenl), la ville d'Édesse, qui, dans notre langue, est appelée Rohas, et qui f si l'on eu croit l'histoire, lorsque l'Orient était asservi aux nations païennes , resta seule fidèle au christianisme, la ville d'Ede>se est tombée au pouvoir des ennemis de la croix. » Plusieurs autres villes cbrciiennesonl eu le même sort; l'archevêque de celle ville, avec son clergé et plusieurs autres chrétiens, oui été tués; les reliques des saints ont été livrées aux outrages des infidèles et dispersées. Le plus grand danger menace l'église de Dieu et toute la cl)réiicnlrf. Nous sommes persuadés que votre prudence et votre rcle éclateront en celte occasion ; vous raonlreief, la noblesse de

C3o PIÈCES JUSTIFICATIVES. i vos sclUiraens et la pureté de votre foi. Si les conquête» faites par la valeur des pères sont conservées par la valeur des fds, j'espère que vous ne laisserez pas croire que l'héroïsme des Francs a dégénéré. Nous vous avertissons, nous vous prions , nous vous recommandons de prendre la croix et les armes. Nous vous ordonnons , pour la rémission de vos péchés, à vous qui êtes les hommes de Dieu, de vous revêtir de la puissance et du courage , et d'arrêter les inva- > sions des inlidèles, qui se réjouissent de la victoire remportée sur nous; de défendre l'Eglise d'Orient, délivrée par nos ancêtres ; d'arracher des mains des Musulmans plusieurs milliers de prisonuieis chrétiens qui sont dans les fers. Parla, la sainteté du nom chrétien s'accroîtra dans la génération présente, et votre valeur, dont la réputation est répandue dans tout l'univers, se conser\'era sans taehe et prendra un nouvel éclat. Prenez pour exemple ce vertueux Mathaihias , qui , pour conserver les lois de ses ancêtres , ne craignit point de s'exposer à la mort avec ses fds et sa famille, n'hésita pas .à abandonner tout ce qu'il possédait dans le monde, et qui, avec les secours du ciel, après mille travaux, triompha de ses ennemis. Nous, qui veillons sur l'Église et stir vous avec une sollicitude paternelle , nous accordons à ceux qui se dévoueront à cette entreprise glorieuse, les privilèges que notre prédécesseur Urbain avait accordés aux soldats de la croix. Nous avons aussi ordonné

riÈCES JUSTIF1CA.TIVES. G3i pn«*ur, qu'ils ne doivcnl s’occii|)er que de leurs cl»evaiix d« Kilaille, de leurs armes, de loin ce qui pcul servir à coiiiballre les itiiidèles. La fçuerre sainte appelle tous leurs edoris et toutes les facultés qui sont en eux. Ceux qui entreprendront le saint voyage avec un c

 » JiTiiÿalem ii’esl plus qu’un jl('sert , et les corps de tes » saillis ont servi de pâture aux bâtes de la terre et aux » oiseaux du ciel ; » car à la suite des dissensions intestines que la mediancctd des hommes , par la suggestion du démon, avait fait naître dans la Terre-Sainte , voici qu’à l’improviste Saladin, à la tête d’une armée formidable, vient fondre sur elle. Le roi et les évêques, les Templiers et les Hospitaliers, les barons et le peuple vont à sa rencontre, portant avec eux la croix du Seigneur, cette croix qui, eu mémoire de la pa'sion du Christ qui y fut attaché, et qui y racheta le genre humain, était regarde^ comme le pins sûr rempart à opposer aux attaques des infidèles. Le combat s’engage ; les nôtres sont vaincus, la sainte croix tombe entre les mains des ennemis, le roi est fait prisonnier, les évêques sont massacrés , et ceux des chrétiens qui échappent à la mort ne peuvent éviter l’esclavage : la fuite en sauve à jieine quelques-uns, qui disent favoir vu périr sotrs leurs yeux la totalité des Templiers et des Hospitaliers. "Nous croyons inutiles , très chers frères , de vous rapporter comment , après la destruction de l’année , l’ennemi s’est répandu dans tout le royaume, s’csl rendu maître de la plupart di'S villes , à rcxce]>lion de quelques-unes qui résistent encore. C’est ici que nous croyons devoir direavéc le prophète : « Qui changera mes yeux en une fontaine de larmes, » pour pleurer nuit et jour le massacre de mon peuple? » Cependant, loin de nous laisser abattre et de nous diviser, nous devons bi -n nous persuader que ces revers ne sont dus qu’à la colère de Dieu contre la multitude de nos péchés; que la manière la plus eHicace d’en obtenir la rémission, sont les pleurs et les gémissemens; et qu’enfiri, apaisée par notre repentir, la miséricorde du Seigneur nous relèvera plus glorieux de l’abaissement dans lequel il nous .avait plongés. Qui pourrait, dis-je, retenir ses larmes iLans un si grand diisastre, non-seulement d’après les principes de notre divine religion, qui nous apprend à pleurer avec les affligés, mais encore d’après de simples motifs d’humanité, en

PIÈCES JUSTIFICATIVES. C33 considérant la grandeur du péril, la férocité des barbares, altérés du sang des chrétiens, leurs efforts pour profaner b'S choses saintes et antiantir le nom du vrai Dieu dans une terre où il naquit ; tableaux qu'au reste l'imagination du lecteur se représentera mieux que nous ne pourrions les peindre. Non , la langue ne peut exprimer, les sens ne peuvent comprendre quelle a été notre afiliction, quelle doit être celle du peuple chrétien en apprenant que cette terre souffre maintenant ce qu'elle a soullért sous ses anciens habilans j cette terre illustrée par tant de prophètes , d'où les lumières du monde sont sorties , et , ce qui est encore plus grand et plus ineflable , où s'est incarné le Dieu créateur de toutes choses; où, par une sagtsse infinie et une incompréhensible miséricorde, il a bien voulu se soumettre aux infrinités de la chair, souffrir la faim , la soif, le supplice

fi34 PIKCES JUSTIFICATIVES. ricnrdc lassée cède la place à sa justice. Mais nous qui , aa iiiiliou de la dissolution répandue sur ce pays , devons luire attention, non 'Seulement aux iniquités de ses habitans , mais encore aux nôtres et à celles de tout le peuple chrétien, et qui devons, de plus, craindre la perle de te qui reste encore de fidèles eu Judée , et les ravages dont les contrées voisines sont menacées , au milieu des dissensions qui régnent entre les rois et les princes chrétiens , entre, les villages et les villes; qui ne voyons de toutes parts que scandales et désordres , nous devons pleurer avec le prophète , et dire avec lui : « J a vérité , la science de Dieu , » ne sont pas sur la terre; je ne vois régner à leur place que » le mensonge , l'homicide , l'adultère et la soif du sang. » Parlout il est pressant d'agir, d'effacer ses jiéchés par une jiénileucc volontaire, et, par le secours d'une piété véritable , de revenir au Seigneur, afin que, corrigés de nos vices, et voyant la malice et la férocité de reniicmi, nous fassions , pour le soutien de la cause du Seigneur , ce que rinlidèle ne craint pas chaque jour d'alteiiler contre lui. Penser , nos très chers frères , pour quel objet vous êtes venus dans ce monde , et comment vous en devez sortir j songez que vous passerez ainsi

PIÈCES JUSTIFICATIVES. 633 appris à aimer nos frères comme nous-mènics , cl Ji vous consacrer ces richesses, dont la disposition, après nous, est si souvent indépendante de notre volonté ! Il n'csl pas plus étonnant de voir cette terre frappée par la main de Dieu, qu'il ne l'est de la voir délivrée ensuite par sa miséricorde. La volonté seule du Seigneur pouvait la sauver; mais il ne nous est pas permis de lui demander pourquoi il en a agi ainsi ; peut-être a-t-il voulu nous éprouver et nous faire connaître que celui qui , lorsque le temps de la pénitence est arrivé, l'embrasse avec joie et se sacrifie pour scs frères , quoiqu'il meure jeune , embrasse un grand nombre d'années. Voyez de quel zèle étaient enflammés les Macliabées pour leur sainte loi et la délivrance de leurs frères, lorsqu'ils se précipitaient, sans hésiter, au milieu des plus grands périls, sacrifiant leurs biens et leur vie, et s'exhortanl mutuellement par ces discours ; « Préparons-nous, » inoutrons-nous courageux , parce qu'il vaut mieux périr » dans les combats que de voir les maux de noire nuiiou » et la profanation des choses saintes. » Et cependant ils vivaient sous la loi de Mo'ise , tandis que vous avez été éclairés par l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'exemple de tant do martyrs. Montrez donc du courage; ne craignez pas de sacrifier ces possessions terrestres qui doivent durer si peu , et eu échange desquelles on nous en promet d'éternelles, au-dessus de la portée des sens, et qui, au sentiment de l'apôtre, sont dignes de tous les sacrilices que nous devons faire pour les obtenir. Nous promettons donc à tous ceux qui, le cœur contrit et l'esprit humilié, ne craindront pas d'entreprendre ce pénible v'oyage, et qui s'y détermineront par les motifs d'une foi sincère , et dans la vue d'obtenir la rémission de leurs péchés, une indulgence plénière de leurs fautes, et la vie éternelle qui doit s'ensuivre. Soit qu'ils y périssent ou qu'ils en reviennent, qu'ils sachent que, par la miséricorde du Dieu tout-puissant, et par l'autorilé des saints apôtres Pierre cl Paul, cl la uôlte, ib

PIÈCES JVST1FICATIVF.S. sont dispensés de toute autre pénitence qui leur aurait dtd imposée , pourvu toutefois qu'ils aient fait uue confession entière de leurs pe'chés. Les biens des croisés et de leurs familles resteront sous la protection spéciale des archevêques et évêques , et autres prélats de l'Eglise de Dieu. On ne fera nulle recherche sur la validité des droits de possession d'un croisé à l'égard d'un bien quelconque, jusqu'à ce qu'on soit certain de son retour ou de son décès, et jusque-là ses propriétés seront protégées et respectées. Il ne peut' être tenu à payer des intérêts, s'il en est redevable envers quelqu'un. Les croisés ne marcheront pas vêtus d'habits précieux , avec des chiens, des oiseaux , ou d'.iulres semblables objets, qui ne montrent que le luxe et l'ostentation; mais ils auront le nécessaire , sei'ont habillés simplement , et ressembleront plutôt à des hommes qui font pénitence qu'à ceux qui ne recherchent qu'mie vaine gloire. Donne à Fcrrare, le 4 des kalcndes de' novembre. Suit l'ordonnance d'un jeune général pour .apaiser la colère de Dieu , afin qu'il fasse recouvrer Jérusalem. Jamais la colère du Juge suprême n'étant apaisée plus efficacement que lorsque nous cherchons à éteindre eu nous les désirs charnels ; En ' conséquence , comme nous ne faisons aucun doute que les malheurs arrivés récemment à Jérusalem et à la Terre-Sainte, par suite de l'invasion des Sarrasins , n'aient été produits par les crimes des habilans et ceux du peuple chrétien , nous, d'après le conseil unanime de nos frères et l'approbation d'un grand nombre d'évêques , ordonnons que, d'aujourd'hui en cinq ansj on observera tous les vendredis le jeûne du carême pendant la journée. ■ • Ordonnons de plus , que , dans tous les lieux où le service divin est célébré, il le sera à neuf heures, et cela depuis l'avent du Seigneur jusqu'à sa nativité. Digitized by Google

sont dispensés de toute autre pénitence qui leur aurait été imposée, pourvu toutefois qu'ils aient fait une confession entière de leurs péchés.

Les biens des croisés et de leurs familles resteront sous la protection spéciale des archevêques et évêques, et autres prélats de l'Église de Dieu.

On ne fera nulle recherche sur la validité des droits de possession d'un croisé à l'égard d'un bien quelconque, jusqu'à ce qu'on soit certain de son retour ou de son décès, et jusque-là ses propriétés seront protégées et respectées.

Il ne peut être tenu à payer des intérêts, s'il en est redevable envers quelqu'un.

Les croisés ne marcheront pas vêtus d'habits précieux, avec des chiens, des oiseaux, ou d'autres semblables objets, qui ne montrent que le luxe et l'ostentation; mais ils auront le nécessaire, seront habillés simplement, et ressembleront plutôt à des hommes qui font pénitence qu'à ceux qui ne recherchent qu'une vaine gloire.

Donné à Ferrare, le 4 des kalendes de novembre.

Suit l'ordonnance d'un jeune général pour apaiser la colère de Dieu, afin qu'il fasse recouvrer Jérusalem.

Jamais la colère du Juge suprême n'étant apaisée plus efficacement que lorsque nous cherchons à éteindre en nous les désirs charnels;

En conséquence, comme nous ne faisons aucun doute que les malheurs arrivés récemment à Jérusalem et à la Terre-Sainte, par suite de l'invasion des Sarrasins, n'aient été produits par les crimes des habitans et ceux du peuple chrétien, nous, d'après le conseil unanime de nos frères et l'approbation d'un grand nombre d'évêques, ordonnons que, d'aujourd'hui en cinq ans, on observera tous les vendredis le jeûne du carême pendant la journée.

Ordonnons de plus, que, dans tous les lieux où le service divin est célébré, il le sera à neuf heures, et cela depuis l'avent du Seigneur jusqu'à sa nativité.

PIÈCES JUSTIFICATIVES. C^^ Tout le monde sans distinction s’abstenant de manger de, la chair le vendredi et le samedi de chaque semaine, nous et nos IVères nous en inUU'dirons encore l’usage le mardi, à moins que des infirmités personnelles , une fête ou quelque autre cause valable, ne nous en dispensent, espérant par -là que le Seigneur s’apaisera et nous laissera sa bénédiction. Tels sont nos règlemens à ce sujet, et quiconque les enfreindra sera regardé comme transgresseur du jeûne du carême. Donné à Ferrare, le 4 des kal^ndes de novembre. No. V. Extrait des Archives de l’Église d’Arles ; Testament de Raymond de Saint-Gilles , comte de Toulouse. N». « Au nom de la Très-Sainte et Indivisible Trinité, moi Raymond de Saint-Gilles, pécheur fragile, mais confiant en la miséricorde de Dieu, voulant, à l’article de la mort, réparer les injustices

m PIÈCES JUSTIFICATIVES. .mes ami», si quelque empêchement s'opposait à l'accomplissement (le ma volonté, de le faire cesser par amour do Dieu, de moi , et par souvenir de mes bienfaits , et qu'ils SC montrent ainsi, en faisant cette restitution, de vrais amis , de fidèles vassaux. » Ce testament a été fait auprès du mont des Pèlerins , dans la Syrie , régnant N. S. Jésus-Christ , le pape Pascal gouvernant la sainte église chrétienne, l'an i io5 de l'Incarnation du Seigneur, le i3 du mois de Janvier. Présentes très honnêtes personnes (Iionestis personis) , Aymois , évêque de Toulouse, Aycard de Marseille, Raymoud de Batli, le doyen de Porcher, Bertrand Porcelet, Guillaume Arucci , Pons de Fos, Rostaing de Port, Geoffroy de Pruis. Le comte Saint-Gerville l'a confirmé, et le comte Alphonse. nx DU SECOND VOLUME. Digitized by Google

mes amis, si quelque empêchement s'opposait à l'accomplissement de ma volonté, de le faire cesser par amour de Dieu, de moi, et par souvenir de mes bienfaits, et qu'ils se montrent ainsi, en faisant cette restitution, de vrais amis, de fidèles vassaux. »

Ce testament a été fait auprès du mont des Pélerins, dans la Syrie, régnant N. S. Jésus-Christ, le pape Pascal gouvernant la sainte église chrétienne, l'an 1105 de l'Incarnation du Seigneur, le 13 du mois de Janvier. Présentes très honnêtes personnes (*honestis personis*), Aymois, évêque de Toulouse, Aycard de Marseille, Raymond de Bath, le doyen de Porcher, Bertrand Porcelet, Guillaume Arucci, Pons de Fos, Rostaing de Port, Geoffroy de Pruis. Le comte Saint-Gerville l'a confirmé, et le comte Alphonse.

FIN DU SECOND VOLUME.

» TABLE DES MATIÈRES ♦ ' CONTENUES DANS T.E SECOND VOT.TTMK LIVRE V. HISTOIRE DU ROYAUME DE JÉRUSAUEM. Règne de Godefrqy. 1099 Description du royaume de Jérusalem , pag. 1 et . siiiv. — Première expiyilioii de Godefroy. Prise Je ^ Tibériade ,5. — Expédition contre les émirs de la rive gauche du Jourdain , 6. — Siège d'Arsur , 7. — Arrivée des pèlerins génois sous la conduite de l'archevêque de Fisc , g. — Election de Dainibert au patriarchat , 9. — Serment du roi de Jérusalem ,1 1. — 1 100 Assise du royaume , i3 et suiv. — Nouvelle Cjtpéditiou sur les rives du Jourdain , 19. — Mort de Godefroy , ao. Règne de Baudouin /*^ \ V Dispute pour la couronne de Jérusalem, it. — Captivité de Bohémond , aa. — Arrivée de Baudouin à Jérusalem , 23. — Expédition sur Ascaloii , ^5. — ■ Refus de Tancrèdede rendre hommage à Baudouin , ^6. — Tancrède prend possession d'Antioche , •27. 1 1 o 1 Excursion de Baudouin au-delà du Jourdain , aS. — Miracle du feu sacré, uS, . — Prise d'Arsur conjoiiiDigitized by Google

04» TABLE tcment avec les Génois , 29. — Si%e de Césarée, 39. — Expédition des Egyptiens, 32. — Victoire de Baudouin, 33. — Arrivée dans la Palestine des croisés du comte de Poitiers , 34- — Nouvelle expédition , 35. 1102 — Victoire des Egyptiens , 35. — Baudouin se réfugie à Bamla , 36. — Il est sauvé par un émir musulman , 37. — Prise de Ramla par les Sarrasins , 37. — Victoire des chrétiens sur les Egyptiens , 38. — 1 1©4 Conduite d'Alexis envers les pèlerins, 3g. — Expédition des chrétiens contre Charan^ 4^- — Défaite de l'arI io4 mée; Captivité de Baudouin, ù,i. — Apparition d'une comète , 43. — Querelle entre le roi de Jérusalem et le patriarche , 44* — Départ de Bohémond pour 1106 l'Italie , 46. — Aventures de Bohémond en Europe, 45. — Siège de Durazzo, 471109 Division des princes chrétiens en Orient , 48. — 1 1 10 Traité avec les Pisans et le» Génois , 5o. — Siège de Tripoli , 52. — Mort de Raymond de St. -Gilles, 53. — ■' Description de Tripoli, 53. — Conquêtes des villes maritimes , 55. — Arrivtie des Norwégiens sous les ordres de Sigur , 55. — Captivité de Gervals, comte de Tibériade, 58. 1113 Mort de Tancrède , 5g. ‘ 1113 ' Expédition du sultan de Perse et du calife de Bagdad, 60. — Roger d'Antioche va au-devant des Musulmans , • 61. — Calamités qui affligent les colonies chrétiennes. 11 14 Nouvelle expédition du sultan de Perse. 1 1 15 Alliance des chrétiens avec l'émir de Damas. 1 1 18 Expédition des chrétiens sur l'Eigypte , 64- — Prise dePharamia , G5. — Mort de Baudouin , son portrait, 66 et suiv. 1 , Règne de Baudouin II , dit Diihourg. II 18 Querelle sur la succession au royaume de Jérusalem , 69. — Nouvelle expédition du sultan de la Perse , 70. — Défaite de Roger.' Digitized by Google

tement avec les Génois, 29. — Siége de Césarée, 29. — Expédition des Égyptiens, 32. — Victoire de Baudouin, 33. — Arrivée dans la Palestine des croisés du comte de Poitiers, 34. — Nouvelle expédition, 35.
1102 — Victoire des Égyptiens, 35. — Baudouin se réfugie à Ramla, 36. — Il est sauvé par un émir musulman, 37. — Prise de Ramla par les Sarrasins, 37. — Victoire des chrétiens sur les Égyptiens, 38. —
1104 Conduite d'Alexis envers les pélerins, 39. — Expédition des chrétiens contre Charan, 42. — Défaite de l'ar-
1104 mée; Captivité de Baudouin, 42. — Apparition d'une comète, 43. — Querelle entre le roi de Jérusalem et le patriarche, 44. — Départ de Bohémond pour
1106 l'Italie, 46. — Aventures de Bohémond en Europe, 45. — Siége de Durazzo, 47.
1109 Division des princes chrétiens en Orient, 48. —
1110 Traité avec les Pisans et les Génois, 50. — Siége de Tripoli, 52. — Mort de Raymond de St.-Gilles, 53. — Description de Tripoli, 53. — Conquêtes des villes maritimes, 55. — Arrivée des Norwégiens sous les ordres de Sigur, 55. — Captivité de Gervais, comte de Tibériade, 58.
1112 Mort de Tancrède, 59.
1113 Expédition du sultan de Perse et du calife de Bagdad, 60. — Roger d'Antioche va au-devant des Musulmans, 61. — Calamités qui affligent les colonies chrétiennes.
1114 Nouvelle expédition du sultan de Perse.
1115 Alliance des chrétiens avec l'émir de Damas.
1118 Expédition des chrétiens sur l'Égypte, 64. — Prise de Pharamia, 65. — Mort de Baudouin, son portrait, 66 et suiv.

Règne de Baudouin II, dit *Dubourg*.

1118 Querelle sur la succession au royaume de Jérusalem, 69. — Nouvelle expédition du sultan de la Perse, 70. — Défaite de Roger.

DES MATIÈRES. r^i 1 1 If) Défaite des chrétiens, près d'Arlésic, — YlgaII2I zi envahit les colonies chrétiennes , 72. — Défaite des Musulmans , 2^ -7- Balac , ^4^ — Captivité et délivrance de Galeran et de Josselin de Courle1123 nay, 27. — Nouvelle expédition des Egyptiens, 77. — Les Vénitiens , 8a. — S'associent aux expéditions des chrétiens , 81^ — Vont assiéger conjointement la ville de Tyr , 8j_. — Description et siège de Tyr , 82. — Prise de Tyr , 84- — Captivité de Baudouin 1 L2Ü Dubourg , 88. — Est délivré , 88. I L28 Tableau des colonies chrétiennes , 88. — Ennemis des Francs , 88. — T.es Égyptiens , 88. — Les Turcs, 8q. — Les Arabes , les Curdes , 90. — Les Turcomans , 90. — Les Ismaéliens ,91. — Colonies chrétiennes , 9^ — Secours qu'elles recevaient de l'Europe , Q2r — Ordres de SaintJean et du Temple , 99 et suiv, — Arrivée de Foulque , comte d'Anjou, loi. 1 i3j — Mort de Baudouin Dubourg, concile de Naplouse, io5. — Clergé de l'Orient , 107. Règne de Foulque , comte d'Anjou. ' ' Principauté d'Antioche , 109. — Alise , fille de Baudouin , s'allie avec Zengui , 109. — Foulque rétablit la tranquillité dans Antioche, i lq. Royaume de Jérusijlem , 111. — Affaire des iiii comtes de Jaffa et de Césarée, 1 1 1. — Mort du comte 1137 de Jaffa, 112. — La reine Mélisende , ii3. — 1138 Prétention des empereurs grecs sur Antioche , 1 14. 1139 — Invasion de Jean Comnène , 1 15. — Sa mort. 1145 Alliance du prince de Mossoul et d'Alep avec les chrétiens, 117. — Siège de Panéas. — Mort de Foulque d'Anjou, 1 19. TOM. II. ' 4l J Digiiized by Google

64a TABLE Règne de Baudouin IJI. 1 145 Re'gence de Mdlisende , lao. — Expédition contre Bosra , — Retraite des chrétiens , 11^. — Zeiigui, i;i6. 1 i3i Comté d’LdeSse ; mort de Josselin, 137. — Carac1 144 tère de son successeur , LaS± — Marche de Zetigui sur Édesse , lag. — Description de la ville , i3o. — 1146 Prise et sac d’Édesse , rli. — Désespoir des chrétiens , i36. — La ville est reprise par les chrétiens ; i3q. — Zengui s’en empare de no,uye»u, i3g. — F4i du livre , »4iLIVRE VI. I Histoire de la Croisade de Louis VII et de Conrad. 11 45 Ambassade des chrétiens de l’Asie auprès'des princes chrétiens de l’Europe , i4a. — S. Bernard , i43. — Louis VII , i43. — Guerre contre Thibault , comte de Champagne , — Prise de Vitri et mas1 146 sacre des habitans , i44- — Lettre de S. Bernard , i45. — Remords de Louis VII , i46. — Assemblétr de Bourges , i47- — Eugène III, i47- — Lettre de Suger au pape , i4g. — Bulle de publication de la croisade , i5o. — Assemblée de Vézelay , i5o. — Discours de S. Bernard , i5a. — Louis VII prend la croix , i54- — Eléonore le suit , i54- — Barons qui l’accompagnent , i55. — Prédication de S. Bernard dans les villes et les campagnes , i56. — Prédication du moine Rodolphe , i58. — Massacre des Juifs , 1 5g. — Saint Bernard va en Allemagne prêcher de vaut l’empereur Conrad , iliû. — Diète de Bavière, iGi. — Barons et prélats allemands qui jareniienl la croix , i6‘.i. — Miracles de S. Bernard,)Ü4- — liOtire de S. Bernard aux peuples d’Italie , 164. —
AsDigitized by Google

DES MATIÈRES. 643 (emblée d Étampes , lül. — Ambassadeurs des puissances chréüennes à cette assemblée , iM. — Conseil de Roger, roi de Sicile , sur la route à suivre dans le pèlerinage, iü8- — Choix de Suger et du comte de I '4; Nevers pour administrer le royaume , i6q. — Refus du comte de Nevers , i6q. — Enthousiasme des barons et des chevaliers , — Nombre des croiséi , Î.74- — Eüets de la publication de la croisade, 174-175. Raiisboniie est le lieu choisi pour le rendez-vous des pèlerins , 176. — Moyens par lesquels le roi et les barons se procurent de l'argent pour la croisade , Pillage des Juifs , 178. — Contribution sur l'Eglise et les laboureurs , 178-179. — Louis VU va visiter Saint- Denis, 18a. — Départ du roi , iHi. — Départ de Conrad , 181. — Conduite de l'empereur grec Manuel , 18:4. — Liondation dans les tentes de 1 armée allemande , 184. — Arrivée de Conrad à Constantinople , 184. — Marche de l'armée allemande , — Louis VII arrive dans la Hongrie, 187. Réception des ambassadeurs grecs , 188. — Louis VII à Constantinople, i88. — Délibéraüon des prélats et des chevaliers. — Discours de l'évèque de Langres, pour savoir si on s empareraitde Constantinople, 1 89. Réponse des barons. — Alarmes de l'empereur Alexis , 192. . — Défaite de Conrad dans les montagnes de la Lycaonie , it)3. — Courad est lui-même blessé , ipt- — L;i nouvelle de ces désastres arrive a Louis VII, iç)5. — Entrevue des deux monarques. Maniéré dont est reçu Conrad à la cour de IVIanuol , 198. — Marche des croisés français, u^. — Combat sur les bords du Méandre, 197, — Défaite des' 148 Françaisdanslesmonugnes, 197.— Bravoure de Louis VII , 2i!û. — Plaintes contre Geoffroy de Rançon, — L'armée arrive dans la Pamphylie , 2112. — Séjour à Attalie , 2iéL — Délibération sur la route a suivre pour se rentlie à Antioche, 2o3— On loue des > aisseaux pour le roi et les principaux barons, 204. — 4i..

G\.\ Table Plaintes des pauvres pëlcrigs , 204. — Départ deLoiiia VII y 2o5. — Sort des pèlerins restés à Attalie , 'îo6. — Arrivée de Louis VII à Antioche, 208. — Situation de cette citd , ao8. — Conduite du prince d'Antioche , aoQ. — Ëlconore de Guyenne , a 1 o. — Louis Vil , 2 1 1 . — Arrivée de ce prince à Jérusalem , 212. — AssemLiée des barons et des chevaliers sur la guerre sainte, ai 3. — On décide d'attaquer Damas , ai 5. — Situa-, tion et description historique de Damas, ai 5. — , Commencement du siège, ai8. — Fait d'armes de Conrad , 219. — Frayeur des Musulmans assiégés , 219. — Etat des croisés , 220. — Négociations ouvertes entre les assicgcans et les assiégés , 2a j. — Qu change , par le conseil des barons de Syrie, la position du camp, aaa. — Les chrétiens lèvent le siège, aa3. — Particularités du siège, aa3. — IjC jeune Saladin , aa3. — Trait d'un vieillard musulman , aa3. — Conduite des prêtres chrétiens , 224. — Réflexions sur le siège de Damas , aaS. — Résultat de la croisade , 22'j. — Comparaison avec la première croisade , 228. — Caractère particulier dê la deuxième croisade , 229. — Mœurs des péîerins, 229. — Le roi de France, 23o. 1 i47 Croisade contre les peuples de la Baltique, 23 1. —) Contre les Slaves , 232. — Sur les bords du Tage, 233. — Dans l'Afrique , 234- — Caractère nouveau de ces croisades , 235. 1 149 Retour du roi Louis VII, 236. — Suger, 237. — Reproche contre saint Bernard , 237. — Apologie, 238. — Etat des colonies chrétiennes , 24o- — lœs Musulmans menacent Jérusalem , 242. — Instance du roi de la sainte cite pour obtenir des secours, 242. 1 i3u — Mouvement en Europe pour la croisade , 243. < — Le ^èledes barons se refroidit, 243. — Résolution de l'abbé Suger , 2-43. — Sa mort ,244- — Son portrait , 245. ; — Comparaison entre Suger et saint Bernard , 245. ■ Digiiized by Google

DES MATIÈRES. fi45 LIVRE VIL ■9 «i5i Réflexions générales sur les croisades, a.j7- — Earaclère des Musulmans , ‘248. — Étal des dj’uaslies sarrasines après les conquêtes des chrétiens, 349. — Noureddin , fils de Zciigui, aSi. — Baudouin 11 (, u58. — Siège d’Ascaloii, a54« — Arrivée des pèlerins ii!>7 d’Occidenl , 355. — On construit des machines, s55. — Attaque des Templiers , 350. — Nouvel assaut, 257. — Résolution des assiégés , u58. — Les chrétiens prennent possession de la cité , 209. — Il 59 Expédition de Renaud de Châtillon dans l’ile de Chypre , 2G0. — Expédition de Baudouin contre les Arabes , 2G0. — Défaite du roi de Jérusalem , 261. — Entrée des prisonniers chrétiens à Damas , 2G3. — Arrivée des chrétiens d’Occident à Plolé1 iGo maïs , 2G2. — Le comté d’Antioche s’agrandit, 203, — Renaud tombe dans les mains des Musulmans , 203. — Mort de Baudouin, 203. : — Amaury lui succède , ,264. — Ses projets sur l’Égypte , 205. — État de l’Pigypte , 205. — Le visir Chaver , 2GG. — Chirkou, 2O7. — Le visir Dargan appelle les chré. liens , 2G7. — Alliance d’ Amaury et de Chaver, 2G8. 1 163 — Retour de l’armée chrctienlie, 2G8. — Noureddin attaque la province d’ Antioche, 268. — Il est vaincu à 1 1O5 Tripoli, 269. — Les chrétiens sont vaincus à leur tour, 270. — Prise de Panéas et incursions des Musul' mans dans la Syrie , 270. — Nouvelle alliance entre Amaury et Chaver, 271. — Marche de Chirkou dans le désert ,272. — Chaver envoie des ambassadeurs aux francs, 272. — Ambassade des Francs au Caire, 272. — Leur armée s’approche du Caire, 273. 1 1G7 — Victoire sur ‘les Syriens) '273. — Les Francs sont vaincus à leur tour ,“ 274- — L’Égypte est dcli- vrée des Syriens , 274.'— Conduite de Chaver envers Digitized by Google

LIVRE VII.

1151 Réflexions générales sur les croisades, 247. — Caractère des Musulmans, 248. — État des dynasties sarrasines après les conquêtes des chrétiens, 249. — Noureddin, fils de Zengui, 251. — Baudouin III, 258. — Siége d'Ascalon, 254. — Arrivée des pélerins
1157 d'Occident, 255. — On construit des machines, 255. — Attaque des Templiers, 256. — Nouvel assaut, 257. — Résolution des assiégés, 258. — Les chrétiens prennent possession de la cité, 259. —
1159 Expédition de Renaud de Châtillon dans l'île de Chypre, 260. — Expédition de Baudouin contre les Arabes, 260. — Défaite du roi de Jérusalem, 261. — Entrée des prisonniers chrétiens à Damas, 262. — Arrivée des chrétiens d'Occident à Ptolé-
1160 maïs, 262. — Le comté d'Antioche s'agrandit, 263. — Renaud tombe dans les mains des Musulmans, 263. — Mort de Baudouin, 263. — Amaury lui succède, 264. — Ses projets sur l'Égypte, 265. — État de l'Égypte, 265. — Le visir Chaver, 266. — Chirkou, 267. — Le visir Dargan appelle les chrétiens, 267. — Alliance d'Amaury et de Chaver, 268.
1163 — Retour de l'armée chrétienne, 268. — Noureddin attaque la province d'Antioche, 268. — Il est vaincu à
1165 Tripoli, 269. — Les chrétiens sont vaincus à leur tour, 270. — Prise de Panéas et incursions des Musulmans dans la Syrie, 270. — Nouvelle alliance entre Amaury et Chaver, 271. — Marche de Chirkou dans le désert, 272. — Chaver envoie des ambassadeurs aux Francs, 272. — Ambassade des Francs au Caire, 272. — Leur armée s'approche du Caire, 273.
1167 — Victoire sur les Syriens, 273. — Les Francs sont vaincus à leur tour, 274. — L'Égypte est délivrée des Syriens, 274. — Conduite de Chaver envers

4i6 TABLE les Francs , 275. — Mariage d’Amauiy , 276. — Ses projets sur l’Egypte , 276. — Assemblée des barons 1 it)8 pour décider l’iiivasioH de l’Égypte , 276. — Opinion des Templiers , 277. — *Des Hospitaliers , 278. — Noureddin a la meme intention d’envahir l’Ëgypte, 278. — Amaury marche sur Bilbéis, 280. — La ville est prise d’assaut , 280. — Chaver fait mettre le feu à l’ancienne Fostat , 280. — Amaury se laisse séduire par des promesses , 281. — AiTivée de Chirkou , 281. — Retraite d’ Amaury , 282. — État de 1 170 l’Égypte sous les Syriens , 282. — Mort de Chirkou^ 283. — Saladin , 283. — Nouvelle expédition dans 1 Égypte , 284. — Voj'age du roi de Jérusalem à Constantinople , 284. — Calamités qui affligent la Syrie , 285. — L’Égypte passe tout-à-fait au pouvoir des Syriens , 287. — Progrès de la puissance de Saladin , 286. — Mort de Noureddin , 287. — Mort d’ Amaury , 288. — Raymond , comte de Tripoli , 288. — Désordre parmi les Musulmans , 28Q. — Arrivée dans la Palestine, de Philippe, comte de Flandre, 2Ç)o. 1 177 Invasion des états chrétiens par les sultans du Caire et de Damas, 2Qi. — Défaitede Saladin, 2Q2. — Victoire du sultan ,2q3. — Trêve avec Saladin, 2q3. J 180 — Renaud de Châtillon épouse Constance, princesse d’Antioche, 294- — Sa conduite , 2g5. — Sa captivité , 29G. — Après sa délivrance , il fait des courses sur les Sarrasins , 296. — Invasion de Saladin , 297. — Courses des chrétiens sur le territoire J 182 de Damas, 298. — Expédition de Renaud vers la mer Rouge et la Mecque , 298. — Sort de l’armée chrétienne , 298. — Conduite de Saladin, 299. -—Maladie de Baudouin , 3oo. — Prétentions de Gui de Lusi1 1B4 gnan et du comte de Tripoli à la régence , 3oo. — Gui l’emporte, 3oo. — Son caractère, 3oi. — Expédition de Saladin. — Dissensions dans le royaume cîirétien de Jérusalem , 3o2. — Le patriarche HéraDigilized by Google

DES MATIÈRES. «47 clins est envoyé en Occident , 3o3. — Son entrevue avec le roi d'Angleterre , Henri 11 , 3o3. — Situation des affaires en Europe, 3o5. — Ijeltre du pape à Saladin et à Malek-Adel , 3o5. 1 1 85 État des colonies chrétiennes au retour d'Héraclius, 3o6. — Rapports féodaux du roi et des barons, 307 . — Relâchement de la discipline militaire, 3o8. — Causes des dissensions , 3og. — Les ordres militaires , 3og. — La religion, 3i 1. — Mœurs, 3ia. — la; roi Raudouin , 3i2. — Divorce de Syhille, 3i3. — Division entre les barons , 3 ta. — Couronnement de Gui , 3i4* — Action du jeune llomfroy de Tboron , 3i5. — Conduite de Gui , 3i5. — Présages sinistres rpii effrayent les colonies chrétiennes , 3 16. 1 187 Rupture de la trêve avec les Musulmans , 317. — Bravoure des Templiers , 3 18. — I^ur mort héroï<|ue , 3 19. — Réconciliation de Gui de Lusignan et du comte Tripoli , 3 19. — Marche de Saladin , 3ao. , — Préparatifs des chrétiens, 3ao. — Prise de Tibériade , 3ai. — Délibération des Iwtrons et des chevaliers sur le but de l'expédition , 3a i. — Opinion du comte de Tripoli , 3a3. — Résolution des barons , 3a4. — Bataille de Tibériade , 3a5. — Défaite des chrétiens, 3ag. — Récit des auteurs Musulmans, 33 1. — Sort des premiers chrétiens , 33a. — Gui de Lusignan , 33a. — Renaud de Châtillon , 333. — I.«s chevaliers du Temple et de Jérusalem , 333. — Conquêtes de Saladin , 334. — Siège et prise d'Ascalon , 335. — Saladin approche de Jérusalem , 336. — Il propose aux chrétiens de lui livrer la ville , 337. — Réponse des fidèles , 337. — Pi-épai-atifs de défense, 33g. — Attaque de Saladin , 33g. — Résolution de* ciiréliens assiégés, 34a. — Saladin accepte une capittilation , 34a. — Conditions de cette capitulation , 343. — Désespoir des dirétiens , 344- — chréliens quittent la ville , 345. — Conduite genéreusa de Saladin, 345. — Comparaison de la prise de JéruDoitized by Google

648 TABIÆ salcm par les chr(?tiens et par les Musulmans , 347 — Joie des Musulmans, 348. — Discours des chels des imans , 349- — Désespoir des clnétiens , 35o. — A quoi ils atliibuent la perte de la sainte cité, 35i. — Impression que fait celte nouvelle en Europe , 3âa. — Réforme dans les mœurs , 354* 1 188 Préparation à une nouvelle croisade, 355. — Arrivée en Europe de l'archevêque de Tyr , 355. — Assemblée de Gisors , 356. — Discours de l'archevêque , 356. — Réconciliation de Henri II et de Philippe-Auguste , 35g. — Les barons se croisent , 35g. — Cérémonies dans les églises , 36o. — On lève la dime saladine , 36i. — On pille les Juifs, 36a. — Comment se lève la dime saladine , 36a. — Nouvelle guerre en Europe , 363. — Mesures que prend le Saint - Siège pour y mettre un terme , 365. — Richard-Cœur-de-Lion, 366. — Prédication en Angleterre , 366. — De Baudouin , archevêque de Cantorbéry , dans le pays de Galles , 366. — Massacre des Juifs , 368. — Exhortation de Pierre de Blois , 36g. — Règlemens des princes et des barons sur la croisade , 370. — Testament de Philippe-Auguste, 371. — Entrevue à Vézelay entre Richard et Philippe-Auguste, 371. — Prédication de l'archevêque de Tyr en Allemagne, 37a. — Diète générale à Mayence,373. — Les barons allemands se croi■ sent, 373. — Frédéric déclare la guerre au sultan de d'Iconium ;_sa marche à travers les provincesgrecques, 374-375. — Caractère et histoire de l'empereur Isaac l'Ange , 376. — Sa conduite avec les Allemands , 377. — Arrivée de Frédéric dans l'Asie mineure , 378. — Victoire du Méandre ; marche de Frédéric sur Iconium , 38o. — Effroi des Musulmans ; Frédéric se baigne dans la rivière de Sélcf , et meurt ; sort de l'armée allemande "après la mort de Frédéric, 38u. Digitized by Google

salem par les chrétiens et par les Musulmans, 347. — Joie des Musulmans, 348. — Discours des chefs des imans, 349. — Désespoir des chrétiens, 350. — A quoi ils attribuent la perte de la sainte cité, 351. — Impression que fait cette nouvelle en Europe, 352. — Réforme dans les mœurs, 354.

1188 Préparation à une nouvelle croisade, 355. — Arrivée en Europe de l'archevêque de Tyr, 355. — Assemblée de Gisors, 356. — Discours de l'archevêque, 356. — Réconciliation de Henri II et de Philippe-Auguste, 359. — Les barons se croisent, 359. — Cérémonies dans les églises, 360. — On lève la dîme saladine, 361. — On pille les Juifs, 362. — Comment se lève la dîme saladine, 362. — Nouvelle guerre en Europe, 363. — Mesures que prend le Saint-Siége pour y mettre un terme, 365. — Richard-Cœur-de-Lion, 366. — Prédication en Angleterre, 366. — De Baudouin, archevêque de Cantorbéry, dans le pays de Galles, 366. — Massacre des Juifs, 368. — Exhortation de Pierre de Blois, 369. — Règlemens des princes et des barons sur la croisade, 370. — Testament de Philippe-Auguste, 371. — Entrevue à Vézelay entre Richard et Philippe-Auguste, 371. — Prédication de l'archevêque de Tyr en Allemagne, 372. — Diète générale à Mayence, 373. — Les barons allemands se croisent, 373. — Frédéric déclare la guerre au sultan de d'Iconium; sa marche à travers les provinces grecques, 374-375. — Caractère et histoire de l'empereur Isaac l'Ange, 376. — Sa conduite avec les Allemands, 377. — Arrivée de Frédéric dans l'Asie mineure, 378. — Victoire du Méandre; marche de Frédéric sur Iconium, 380. — Effroi des Musulmans; Frédéric se baigne dans la rivière de Sélef, et meurt; sort de l'armée allemande après la mort de Frédéric, 382.

DES MATIÈRES. 649 LIVRE VIII. 1 187 Conquêtes de Saladin , 384- — Rdsislancc de Tyr , 384. — Conrad, 385. — Saladin menace d’exposer le marquis de Montferrat aux traits des assiégés, 386. — Ij» résistance de Tyr se prolonge, 387. — Conduite des Hospitaliers et des Templiers , 387. — Le chevalier aux armes vertes , 387. — Saladin lève le 1 188 siège de Tyr , 388. — Tentative sur Tripoli , 388. — Conduite des habitans de Carac, 38g. — Cette forteresse se rend à Saladin , 38g. — Gui de Lusignan est mis en liberté par Saladin, 38g. — Vient mettre le siège ii8g devant Ptolémaïs, 3gi. — Description delà cité, 3gi. — Commencement du siège , 3g3. — Premier assaut , 3f)3. — Arrivée d’une flotte de Frisons et de Danois, 3g4. — D’une flotte anglaise, 3g5. — Arrivée de Saladin devant Ptolémaïs, 3g5. — Victoire des Musulmans , 3q6. — Arrivée de nouvelles troupes de pèlerins , 397. — Témoignage des historiens arabes sur celte multitude de pèlerins , 3g8. — Ordre de bataille des pèlerins , dgg. — Déroute des Musulmans , 4oo. — Désordre dans l’armée chrétienne, 4oi. — Elle est vaincue , 402. — Réflexions sur cette journée, 4o3. — Témoignage des historiens arabes, 4o4— Saladin se relire sur la montagne Karoiiba , 4<>6. — Ordre de campement de l’armée chrétienne, 4o5. — Ses eflbrls pendant l’hiver , 407- — Saladin s’apj)i oche de Ptolémaïs , 4<>7' — Incendie des tours de iigo bois des assiégeaus, 4o8. — Aspect et combat des flottes chrétiennes et musulmanes ,4*®- — Indiscipline des croisés, 4*o* — E® Carrocio , 4io* ~ Discipline des Musulmans, 4ït* ' — Arrivée de Malek- Adel au camp de Saladin , 4*<* — On apprend le départ de l’empereur d’Allemagne , ,4* >• 7— Les pèlerins etn aliisscnt en désordre le camp des

LIVRE VIII.

1187 Conquêtes de Saladin, 384. — Résistance de Tyr, 384. — Conrad, 385. — Saladin menace d'exposer le marquis de Montferrat aux traits des assiégés, 386. — La résistance de Tyr se prolonge, 387. — Conduite des Hospitaliers et des Templiers, 387. — Le chevalier aux armes vertes, 387. — Saladin lève le
1188 siége de Tyr, 388. — Tentative sur Tripoli, 388. — Conduite des habitans de Carac, 389. — Cette forteresse se rend à Saladin, 389. — Gui de Lusignan est mis en liberté par Saladin, 389. — Vient mettre le siége
1189 devant Ptolémaïs, 391. — Description de la cité, 391. — Commencement du siége, 393. — Premier assaut, 393. — Arrivée d'une flotte de Frisons et de Danois, 394. — D'une flotte anglaise, 395. — Arrivée de Saladin devant Ptolémaïs, 395. — Victoire des Musulmans, 396. — Arrivée de nouvelles troupes de pélerins, 397. — Témoignage des historiens arabes sur cette multitude de pélerins, 398. — Ordre de bataille des pélerins, 399. — Déroute des Musulmans, 400. — Désordre dans l'armée chrétienne, 401. — Elle est vaincue, 402. — Réflexions sur cette journée, 403. — Témoignage des historiens arabes, 404. — Saladin se retire sur la montagne Karouba, 405. — Ordre de campement de l'armée chrétienne, 405. — Ses efforts pendant l'hiver, 407. — Saladin s'approche de Ptolémaïs, 407. — Incendie des tours de
1190 bois des assiégeans, 408. — Aspect et combat des flottes chrétiennes et musulmanes, 410. — Indiscipline des croisés, 410. — Le Carrocio, 410. — Discipline des Musulmans, 411. — Arrivée de Malek-Adel au camp de Saladin, 411. — On apprend le départ de l'empereur d'Allemagne, 411. — Les pélerins envahissent en désordre le camp des

65o TABLE Musulmans, — Ils so^t mis en fuite , — Récit des historiens arabes , 4>4’ — Arrivée des pèlerins de Henri , comte de Cliampagne , — Efforts des assiégés , 4*C- — Attaque de la tour des Mouches , 4'7- — Nouvel assaut donné à la ville , 4i8. — Arrivée de Frédéric , duc de Souabe , 4*8. — Nouvelles attaques infructueuses , 4*9- — Moyeu de subsistances , 4 *9" — Famine, ^“xo. — Maladies contagieuses , 421. — Discordes qui s’élèvent , Voyage de Philippe et de Richard , 224* — Arrivée dans la Fouille , 425. -=■ Querelle entre les deux monarques , 4^6. — La princesse Alix , 4^7- — B.®* pentir et pénitence de Richard , 4'^7- — L’abbé Joachim, 427. — Arrivée de Philippe à Ptolémaïs ; préparatifs de Saladin , 429. — Exhortations des imans, • 4^0- — Prise de Chypre, par Richard, 432. — Mariage de Richard et de Bérengère de Navarre, 433. — Combat naval contre un vaisseau musulman, 433. — Arrivée de Richard à Ptolémaïs, 433. — Effroi des Sarrasins, 434* — Nouvelle dissension entre Philippe et Richard , 435. — Débats pour la couronne de Jérusalem, 435. — Maladie des deux rois, 436. — Leurs rapports avec Saladin, 437. — Arrangement entre Richard et Philippe sur la couronne de Jérusalem, 437. — Combat devant Ptolémaïs, 438. — Bravoure d’un chevalier chrétien, 438. Efforts des assié• geans, 43g. — Construction d’une colline de terre, 44<>— Attaque de la Tour-Maudite; négociation du commandant de Ptolémaïs avec les chrétiens, 44’- — Désespoir des Musulmans, 44^- — Capitulation de Ptolémaïs, 443- — Considération sur le siège de Ptolémaïs, 443. — Supériorité des navires de l’Occident, 445. — Moyens employés dans le siège, 44®- — Bes visions sont plus rares, 447* — Fanatisme des Musulmans et des chrétiens, 448. — Comparaison du siège de Ptolémaïs avec celui de Troie, 447’ — Tournois entre les Musulmans et les chrétiens, 43o. — VéleI» D

DES MATIÈRES. 65 1 mens et armures des Musulmans et des chrétiens, 45 1. — Goût des rois et des barons pour la chasse, 45 1. — Aspect du camp de Ptolémaïs, 45 «• — Mœurs corrompus des pèlerins, 45 a. — Pratiques religieuses, 453. — Origine de l'ordre Teutonique, 453. — Mesures de Philippe et de Richard pour défendre l'entrée de la ville aux pèlerins, 455. — Richard fait jeter dans un fossé la bannière de Léopold, 455. — Philippe annonce son dessein de retourner en Europe, 456. — On n'exécute point la capitulation de Ptolémaïs, 457. — Vengeance de Richard, 457. — Séjour des croisés à Ptolémaïs, — Départ pour Jérusalem, 462. — Difllcultés de la marche, 462.— Mœurs des croisés, 4^5. — Arrivée à Césarée, 464* — Marelle sur Arsur, 464. — On aperçoit l'armée musulmane, 465. — Situation de l'armée de Richard, 465. — Composition de l^rmée musulmane , 4^6. — Commencement du combat, 467. — Bataille d' Arsur, 468. — Victoirc,dfi* chldtiemi,: 4!^' — Mort de J^cquea-tPATémés, 470* — Résultat de la bataille d' Arsur, 471. — Les Sarrasins démolissent les fortifications des villes, 47 t. — Les chrétiens se décident à les relever, 472. — Séjour des croisés à Jaffa, 473. — Danger que court Richard; dévouement de Jacques de Pratelles , 473. — La bravoure de Richard sauve les Templiers, 474- — Les Français murmurent contre le roi d'Angleterre, 475. — Négociation du roi avec Saladin, 477. — Projet de mariage de Malek- Adel avec la sœur de Guillaume de Sicile, 477. — Amitié de Richard et du prince musulman, f 478. — On marche sur Jérusalem, 478. — Préparatifs de défense dans la cité sainte , 479* — On va vers Ascalon,*48i. — Doulenr profonde de l'armée chrétienne, 481. — Saladin fait détruire les murs d'Ascalon, 481. — Les croisés travaillent à les relever, 48a. — Les chevaliers murmurent, 48a. — Désordre et dissension dans l'armée , 483.— Peinture Digili,'(«i Google

mens et armures des Musulmans et des chrétiens, 450-451. — Goût des rois et des barons pour la chasse, 451. — Aspect du camp de Ptolémaïs, 451. — Mœurs corrompus des pélerins, 452. — Pratiques religieuses, 453. — Origine de l'ordre Teutonique, 453. — Mesures de Philippe et de Richard pour défendre l'entrée de la ville aux pélerins, 455. — Richard fait jeter dans un fossé la bannière de Léopold, 455. — Philippe annonce son dessein de retourner en Europe, 456. — On n'exécute point la capitulation de Ptolémaïs, 457. — Vengeance de Richard, 457. — Séjour des croisés à Ptolémaïs, 461. — Départ pour Jérusalem, 462. — Difficultés de la marche, 462. — Mœurs des croisés, 463. — Arrivée à Césarée, 464. — Marche sur Arsur, 464. — On aperçoit l'armée musulmane, 465. — Situation de l'armée de Richard, 465. — Composition de l'armée musulmane, 466. — Commencement du combat, 467. — Bataille d'Arsur, 468. — Victoire des chrétiens, 469. — Mort de Jacques d'Avesnes, 470. — Résultat de la bataille d'Arsur, 471. — Les Sarrasins démolissent les fortifications des villes, 471. — Les chrétiens se décident à les relever, 472. — Séjour des croisés à Jaffa, 473. — Danger que court Richard; dévouement de Jacques de Pratelles, 473. — La bravoure de Richard sauve les Templiers, 474. — Les Français murmurent contre le roi d'Angleterre, 475. — Négociation du roi avec Saladin, 477. — Projet de mariage de Malek-Adel avec la sœur de Guillaume de Sicile, 477. — Amitié de Richard et du prince musulman, 478. — On marche sur Jérusalem, 478. — Préparatifs de défense dans la cité sainte, 479. — On va vers Ascalon, 481. — Douleur profonde de l'armée chrétienne, 481. — Saladin fait détruire les murs d'Ascalon, 481. — Les croisés travaillent à les relever, 482. — Les chevaliers murmurent, 482. — Désordre et dissension dans l'armée, 483. — Peinture

TABLE des clicvalicrs français, par Gaulhier Vinlsauf, 48*• — Eiilreviie de llicliard et du marquis de Tvr , 4^4— Arrivée des messagersqui anncmceiit à Richard les troubles d'Angleterre ,485. — Joie de Conrad , ma rqii is deTyr, 488. — Son alliance avec les ÏMasulinans, 488. — Il est assassiné, 480. — Diverses opinions des cliroiiiqucurs sur cet assassinat, 487. — Election de Henri au marquisat de Tyr, 488. — Exploits de Richard dans les plaines de Ramla, 489. — Entiéede Henri dans Tyr, 490. — Gui de Lusignan, 49'- — Arrivée de nouveaux messagers d'Europe , 49'-*- — Tristesse de Richaid, 49'i- — Arrivée de l'armée dans la plaine d'Hélnon, 490. — Conversation du chapelain Guillaume et de Richard, 493. — Résolution du roi de ne partir qu'après les fêtes de Pâques, ^94- — JtJie de l'armée, — H^arche sur Jérusalem, 493- — Dispositions du sultan, 498. — Séjour de Richard à Rethenopolis, 498- — Discorde entre le duc de Bourgogne et Richard, 497- — Douleur de Richard en contemplant Jérusalem , 498- , — Conseil formé pour délibérer si on assiégerait Jérusalem, 499- — Diversité d'opinions, 5oo. — Richard enlève une caravane musulmane, 5o2. — Immensité du butin, 5o3. — Terreur et discorde parmi les émirs de Saladin, 5o4- — Le conseil de Richard décide de s'éloigner de Jérusalem , 5o4. — Négociations avec Saladin, 5o5. — Exploits deRichard dans les intervalles, 5o5. — Prise de Jafi'a par Saladin, 5o8. — Richard délivre la ville, 807. — Victoire surnaturelle de Richard près de Jaffa, 507; — Ses exploits, 5o8. — ^ Courtoisie de Malek-Adel, 5io. — Cause probable de la victoire de Jaffa, 5io. — Situation de l'armée chrétienne, 5io. — Richard repr^id ses négociations avec Saladin, 5i i.' — Discours dé 'Saladin à scs émirs et réponse des chefs musulmans, 5i'2. — Traité de paix entre Richard et le sultan, 5 14. — Etat de la Palestine, 5i4. — Péleriirge des guerriers Digiiizedtiy Google

des chevaliers français, par Gauthier Vinisauf, 484. — Entrevue de Richard et du marquis de Tyr, 484. — Arrivée des messagers qui annoncent à Richard les troubles d'Angleterre, 485. — Joie de Conrad, marquis de Tyr, 486. — Son alliance avec les Musulmans, 486. — Il est assassiné, 486. — Diverses opinions des chroniqueurs sur cet assassinat, 487. — Élection de Henri au marquisat de Tyr, 488. — Exploits de Richard dans les plaines de Ramla, 489. — Entrée de Henri dans Tyr, 490. — Gui de Lusignan, 491. — Arrivée de nouveaux messagers d'Europe, 492. — Tristesse de Richard, 492. — Arrivée de l'armée dans la plaine d'Hébron, 493. — Conversation du chapelain Guillaume et de Richard, 493. — Résolution du roi de ne partir qu'après les fêtes de Pâques, 494. — Joie de l'armée, 495. — Marche sur Jérusalem, 495. — Dispositions du sultan, 496. — Séjour de Richard à Bethenopolis, 496. — Discorde entre le duc de Bourgogne et Richard, 497. — Douleur de Richard en contemplant Jérusalem, 498. — Conseil formé pour délibérer si on assiégerait Jérusalem, 499. — Diversité d'opinions, 500. — Richard enlève une caravane musulmane, 502. — Immensité du butin, 503. — Terreur et discorde parmi les émirs de Saladin, 504. — Le conseil de Richard décide de s'éloigner de Jérusalem, 504. — Négociations avec Saladin, 505. — Exploits de Richard dans les intervalles, 505. — Prise de Jaffa par Saladin, 506. — Richard délivre la ville, 507. — Victoire surnaturelle de Richard près de Jaffa, 507. — Ses exploits, 508. — Courtoisie de Malek-Adel, 510. — Cause probable de la victoire de Jaffa, 510. — Situation de l'armée chrétienne, 510. — Richard reprend ses négociations avec Saladin, 511. — Discours de Saladin à ses émirs et réponse des chefs musulmans, 512. — Traité de paix entre Richard et le sultan, 514. — État de la Palestine, 514. — Pélerinage des guerriers

'• DES MATIÈRF^S. . 653 cin-t'ticns d:ins Jerusalfin, 5i5. — lies Français ne le i'onipas, 5i6. — Mortdudiif de Boiirgupie; départ de Richard pour l’Europe, 5i6. — Noius des chevaliers qui l’avaient suivi dans celte croisade, 5i’]. — Quels furent les résultats de la croisade, 5i8. — Armures et discipline des pèlerins, 5 19. — Armée musulmane, 5ao. — Jugemens sur celle croisade par les contemporains, 5ao. — Les rapports des Musulmans et des chrétiens sont plus chevalcres([ues, 5ao. — Le fils aîné de Malek-Adel est envoyé par son père pour apprendre les lois de la chevalerie , 5aa. — Aventure du sire de Coucy et de la dame de Fayel , 5a3. — Effroi qu’inspire en Orient le nom de Richard, 5a5. — Caractère de ce prince, 5a5. — De S;iladin, 5aG. — Croisade des pèlerins contre les Maures d’Espagne, — La navigation fait des progrès, 527. —]\Ia4he anglaise. SaS. — Conquête de Chypre, Sa.Q. — Affranchissement dos serfs et des villes, Saq. — Elfels divers de la croisade sur l’Angleterre et la France, 53o. — Captivité de Richard, 53o. — Voyage de Blondel, 53 1. — Richard est relégué dans Üii 'obscur cachot , 533. — Il comparaît devant la diète de Worms, 533. — Instances de la reine Eh-onore auprès du pape Célesiiii, 533. — Retour de Richard, 534» — Mort de Saladiii, 535. ÉCLAIRCISSEMENS. N®. I. Sur les assises de Jérusalem, 537. — N”. IL Sur les Assassins, 549- — III. Sur les ordres de chevalerie, 577. — N”. IV. Sur l’élal des Juifs pendiint les croisades, 5q4. — N». V. Analyse des cartes et des plans qui’sc trouvent dans ce volume, G04. riÈCES JUSTIFICATIVES. N”. 1. Concile de Naplouse, G 17. — N”. IL Traité fait entre les Vénitiens et les princes du royaume de Digitized by Google

«54 .TABLE DES MATIÈRES. ^ Jérusalem, pour le siège de Tyr, 6ï3. — N®. III. Bulle du pape Eugène III , pour la deuxième croisade, 6att. — N®. IV. Bulle de Grégoire VIII, an i «87, 63 1 . — N®. V. Testament de Raymond de SaintGilles, comte de Toulouse , 637. riK DE LS TABLE OU SECOND VOLUME. r>402R5 Dtgüizod h Google

Jérusalem, pour le siége de Tyr, 623. — No. III. Bulle du pape Eugène III, pour la deuxième croisade, 628.—No. IV. Bulle de Grégoire VIII, an 1187, 631. — No. V. Testament de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, 637.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

540995

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

Digitized by Google

Digiiized by Google

Digitized by Google

